Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/s3id13655250

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉDIÉ

A MONSIEUR,
FRÈRE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
CIC. *de Natur. Deor.*

JUILLET 1784.

TOME LXII.

A PARIS,
Chez DIDOT le jeune, Libraire-Imprimeur de MONSIEUR,
quai des Augustins.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1784.

EXTRAIT.

CAROLI DE MERTENS, Obſervationes medicæ, Tomus II. Vindobonæ; typis Chriſtiani-Frider. Wappler, 1783, *in-12 de 175 pag.* (a)

Cet ouvrage eſt diviſé en quatre parties, qui ſont elles-mêmes ſubdiviſées en pluſieurs chapitres. La première partie renferme la deſcription de différentes épidémies. La ſeconde contient l'hiſtoire de la petite-

(a) *Voyez* Tome LV, pag. 289.

vérole naturelle & inoculée. Dans la troisième, on traite de la maladie vénérienne & du ſcorbut. La quatrième partie eſt conſacrée à des obſervations particulières de médecine.

PREMIERE PARTIE.

Fièvre catarrhale épidémique, obſervée à Vienne, année 1762.

Après des réflexions ſur la température des premiers mois de l'année, M. *de Mertens* remarque que la maladie dont il parle étoit une toux épidémique, le plus ſouvent compliquée de fièvre qui attaquoit les habitans de Vienne, ſans diſtinction de ſexe ni d'âge, & qui fut tellement répandue, que de cent individus, à peine dix en furent exempts. Dans le même temps, une maladie ſemblable déſoloit toute l'Italie, ſur-tout Veniſe, parcourut toute l'Allemagne, & n'épargna pas la Hongrie.

Cette fièvre épidémique parut au commencement de mars, & ceſſa vers le milieu de mai; elle s'annonçoit par une grande douleur de tête, la laſſitude, la perte de l'appétit, des friſſons, ſuivis de chaleur, de la ſéchereſſe à la gorge. La fièvre étoit quelquefois continue, mais le plus ſouvent elle ſuivoit le type d'intermittente quotidienne. La toux étoit sèche, l'expectoration étoit

difficile, & ſe faiſoit d'abord en petite quantité; la ſoif étoit preſſante, la céphalalgie devenoit grave, le ſommeil étoit interrompu, la langue étoit chargée d'un mucus blanc ou gris; les urines étoient rouges dans le commencement, enſuite elles dépoſoient une matière de couleur de brique. Chez quelques malades, l'humeur âcre corrodoit le palais & la gorge: de ſorte que la voix pouvoit à peine être entendue, à cauſe de la raucité; d'autres avoient un *coryza*, ou rhume de cerveau conſidérable.

La criſe la plus commune s'eſt faite par l'expectoration de matière bien cuite, quelquefois par les ſueurs, ou par les ſelles. Cette maladie s'eſt terminée chez quelques-uns en trois jours; chez quelques autres, elle a duré pendant pluſieurs ſemaines; elle a été funeſte aux aſthmatiques, aux vieillards, & à quelques perſonnes pléthoriques qui avoient négligé la ſaignée.

Les délayans, les loochs adouciſſans, quelquefois le ſirop diacode; & vers la fin, les laxatifs ont été employés avec ſuccès. La ſaignée ne fut utile que dans les commencemens, & ſeulement pour les ſujets pléthoriques. Quand l'humeur catarrhale étoit fixée d'une manière trop forte ſur la poitrine, les véſicatoires entre les deux épaules, ou l'application d'un mélange de ſavon, d'huile & d'eſprit de ſel ammoniac, ont pro-

curé l'issue de cette humeur. Plusieurs malades ont eu des récidives ; alors le quinquina uni à la rhubarbe, ou à d'autres médicamens propres à tenir le ventre livre & à le fortifier, procuroient le double avantage de s'opposer aux signes manifestes d'intermittence, & à l'épuisement qu'avoit causé la maladie.

Dyssenterie qui a régné à Vienne en 1763.

Le flux de ventre dyssenterique attaquoit subitement les malades, & les faisoit aller à la selle trente fois & plus, en vingt-quatre heures. Il survenoit du frisson, auquel succédoient la chaleur, la soif & la fièvre ; la perte de l'appétit, l'amertume de la bouche, la blancheur de la langue, & quelquefois le hoquet s'y joignoient. Chez quelques malades, la fièvre étoit intermittente, quotidienne ; chez d'autres, elle étoit continue, rémittente, hémitritée : dans ce dernier cas, le pouls étoit petit, foible, mais la soif & la chaleur s'augmentoient pendant la nuit ; au bout de quelques jours, il survenoit un ténesme très-fort, & les déjections devenoient sanguinolentes.

M. *de Mertens* trouve la cause de cette maladie dans un printemps chaud & doux avant le temps ordinaire ; dans les chaleurs du commencement de l'été qui furent très-fortes, & auxquelles succédèrent tout-à-

coup des jours froids & pluvieux; de ſorte que la tranſpiration, d'abord augmentée, fut enſuite interceptée, & donna lieu aux ſymptômes que nous avons décrits.

La ſaignée n'étoit indiquée que chez un très-petit nombre de malades, à cauſe de l'état du pouls & des forces. On avoit recours à l'ipécacuanha donné, & quelquefois répété comme vomitif: on adminiſtroit deux ou trois fois la rhubarbe en ſubſtance, & ces moyens terminoient la première partie de la curation dans l'eſpace de cinq ou ſix jours.

Quand les premières voies étoient ainſi évacuées, on paſſoit à l'uſage des adouciſſans, des opiatiques, & enſuite des roborans, parmi leſquels le quinquina étoit préférable, tant comme antiſeptique, que comme propre à s'oppoſer à la fièvre.

M. *de Mertens*, dans la vue d'adoucir & de calmer les douleurs, employa ſouvent la mixture ſuivante: Prenez de la cire jaune rapée, un demi-gros; du ſavon d'Eſpagne ou de Veniſe, dur & rapé, un ſcrupule; de l'eau de fontaine, un gros; faites fondre à un feu doux, en remuant ſoigneuſement juſqu'à ce que le tout ſoit uni en une ſeule maſſe; enſuite verſez la liqueur dans un mortier de pierre, & mêlez-y peu à peu eau de fontaine, eau de menthe ou de canelle ſimple, de chaque trois onces; de ſirop dia-

code, une once & demie (*a*). On donnoit de cette mixture une cuillerée toutes les demi-heures, ou on en donnoit lorſque les malades avoient eu des ſelles copieuſes. Il convenoit d'ajouter à la mixture dix ou quinze gouttes de laudanum liquide de *Sydenham*, quand les malades étoient fréquemment tourmentés de douleurs dans le ventre, ou de ténesme. Les bouillons, les crêmes & les décoctions d'orge & de riz, conſtituoient la principale partie de la diète.

L'épidémie dyſſentérique fit peu de victimes; mais quelques malades périrent de fièvre putride gangreneuſe, de maraſme, d'hydropiſie ou de tympanites; beaucoup eurent des récidives.

Conſtitution épidémique des années 1774 & 1783.

La maladie qui régna à Vienne pendant l'hiver & le printemps de ces années, étoit une fièvre catarrhale inflammatoire; elle conſtituoit en apparence différentes maladies, ſelon le ſiège qu'elle occupoit: ainſi, à la poitrine c'étoit une péripneumonie, ou une pleuréſie, &c. La cauſe étant inflammatoire chez tous les ſujets, M. *de Mertens*

(*a*) M. *de Mertens* tenoit cette formule de M. *Huck Saunders*, ſavant médecin Anglois qui ſe trouvoit alors à Vienne.

fit uſage, en général, du traitement antiphlogiſtique, ſans cependant perdre de vue les ſymptômes particuliers.

Fièvre catarrhale épidémique qui a régné dans le printemps de l'année 1782, & qui a été connue ſous les noms de maladie de la Ruſſie, la grippe, l'influenza.

M. *de Mertens* fait l'hiſtorique de cette épidémie qui prit naiſſance en Ruſſie, & parcourut ſucceſſivement toute l'Europe; cette maladie fut très-bénigne, quoique très-générale : la deſcription des ſymptômes & celle des moyens employés pour la curation, n'offrent rien de particulier.

Fièvre arthritique, obſervée pendant l'hiver de 1782 à 1783.

Les malades ſouffroient des douleurs vagues & intolérables dans toutes les articulations. Ces douleurs augmentées le ſoir, & accompagnées d'une fièvre manifeſte, croiſſoient encore ſenſiblement vers le milieu de la nuit, & duroient juſqu'au jour. Pendant le jour, elles s'appaiſoient, & à peine y avoit-il de la fièvre; mais les malades, forcés de reſter dans la même attitude, ne pouvoient faire aucun mouvement ſans reſſentir de la douleur dans quelque partie; ils paſſoient dans cet état les jours & les nuits, pendant l'eſpace de deux ou trois mois.

La saignée, le traitement anti-phlogistique, indiqués ordinairement contre cette espèce de maladie, ne purent adoucir les douleurs. Les opiatiques donnés pendant la nuit, causoient à la plupart une stupeur si accablante, jointe à un sentiment obscur de douleur, que ces malades préféroient les douleurs aiguës. Le camphre réussit un peu; les antimoniaux, l'extrait d'aconit, les décoctions de bardane & de salsepareille, le quinquina pris sous plusieurs formes & à différentes doses, &c. ne procurèrent aucun soulagement : alors M. *de Mertens* pensa que les bains d'eaux thermales de Bade convenoient à ces maladies, mais la saison s'opposant à ce qu'il y envoyât ses malades, il imagina de leur faire préparer des bains sulfureux artificiels. Pour y parvenir, il fit placer sur un feu doux une partie de soufre & deux parties de chaux vive que l'on remuoit soigneusement; il faisoit ensuite dissoudre une livre & demie de cet *hépar* dans une quantité d'eau suffisante pour un bain. Il tenoit ses malades dans cette eau tiède, d'abord pendant une heure, ensuite pendant deux heures. Le seul usage de ces bains rendit entièrement, & en peu de temps, la santé à la plupart des malades.

SECONDE PARTIE.

Cette seconde Partie est divisée en trois

Chapitres. Dans le premier, M. *de Mertens* donne une hiſtoire abrégée de la petite-vérole ; il rappelle la manière dont cette maladie a été apportée en Europe par les Sarraſins, & il blâme la méthode incendiaire que l'on a ſuivie ſi long-temps dans ſon traitement.

Dans le ſecond chapitre, M. *de Mertens* parle de l'inoculation de la petite-vérole, de ſon origine, de l'avantage qu'elle procure, de la manière de la pratiquer d'après les préceptes de *Dimſdal*.

Le troiſième chapitre eſt conſacré à la curation de la maladie. Si la petite-vérole, ſoit naturelle, ſoit inoculée, eſt diſcrète & de bon caractère, M. *de Mertens* laiſſe agir la nature ; il fait tenir les malades hors du lit & à l'air libre, pendant tout le jour ; &, pendant la nuit, il fait très-peu couvrir le lit, & fait renouveller l'air de la chambre. Il ordonne pour toute nourriture des légumes, des laitages, des fruits bien mûrs cruds ou cuits, & pour boiſſon de l'eau, de la limonade, &c. Si cependant il y a des ſymptômes inflammatoires, comme céphalalgie, pouls très-fréquent & dur, reſpiration difficile, délire furieux, &c. il fait pratiquer la ſaignée, qu'il modère ou qu'il répète ſelon les forces du malade.

Quand la petite-vérole eſt confluente ou de mauvais caractère, ſoit à cauſe de la

conſtitution épidémique, ſoit par une diſpoſition particulière du malade, ſoit enfin par un traitement mal entendu, notre auteur tient le malade à l'air libre, comme dans les diſcrètes; il fait changer de linge tous les jours, ou au moins tous les deux jours: quand, dans les commencemens, les ſymptômes d'inflammation interne ſont véhémens, ainſi que la fièvre, il fait ſaigner, & il ordonne des lavemens émolliens. Dans ces eſpèces de petites-véroles, lorſque les puſtules, au lieu de pouſſer & d'être rouges, s'affaiſſent & paroiſſent former plutôt de l'ichor que du bon pus; quand le pouls eſt petit & très-fréquent, comme dans les fièvres putrides; lorſque le malade a un ſommeil ſoporeux & qu'il délire ſourdement, alors M. *de Mertens* place ſon eſpérance dans l'uſage des acides minéraux & du quinquina. L'hémorrhagie du nez, les urines ſanglantes arrivant dans ces circonſtances, ſont d'un très-mauvais augure, elles démontrent la diſſolution putride du ſang, contre laquelle les acides & le quinquina ſont très-convenables, ſur-tout quand ils ſont ſoutenus par un régime rafraîchiſſant. Vers le temps de la deſſiccation, M. *de Mertens* ordonne un laxatif qu'il répète tous les trois ou quatre jours; il conſeille dans les dépôts, le quinquina & les cataplaſmes émolliens.

TROISIEME PARTIE.

De la maladie vénérienne.

M. *de Mertens* expoſe des vues générales ſur l'origine de la maladie vénérienne ; il diſcute l'utilité plus ou moins grande de pluſieurs méthodes adoptées pour le traitement de cette maladie ; il s'élève contre la ſalivation, & il ſe déclare en faveur des frictions mercurielles adminiſtrées avec les précautions que nous allons faire connoître, & après quelques préparations relatives à la conſtitution du malade : telles ſont la ſaignée, s'il y a pléthore ; les purgatifs, ſi la ſaburre abonde ; les bains, ſi la peau eſt sèche, rude, ou que la tranſpiration ſoit diminuée, &c. Pendant le traitement, le régime doit être adouciſſant, & la boiſſon ſera faite avec la ſalſepareille ou la racine de bardane en décoction. Chaque ſoir, de deux jours l'un, le malade ſe frottera lui-même les jambes avec deux gros d'onguent de mercure (*a*) pendant un quart-d'heure ; il eſſuiera ſes mains à ſes bas qu'il gardera

(*a*) L'onguent dont M. *de Mertens* fait uſage eſt fait avec partie égale de mercure coulant & de graiſſe de porc ; il recommande d'y ajouter du beurre de cacao, quand on doit le garder quelque temps.

juſqu'à la quatrième friction ; alors il lavera ſes jambes avec de l'eau tiède & du ſavon, & il mettra d'autres bas ; enſuite il fera ſur ſes cuiſſes le même nombre de frictions avec la même quantité d'onguent, & il gardera pendant ce temps les mêmes caleçons ; après avoir lavé ſes cuiſſes, il reviendra aux jambes, & enſuite aux cuiſſes alternativement. M. *de Mertens* aſſure que vingt-quatre ou trente frictions ainſi adminiſtrées, enlèvent la vérole la plus compliquée ; il a vu rarement qu'on ſoit obligé d'aller juſqu'à 36. Vers la huitième ou dixième friction, les ſymptômes vénériens commencent à diſparoître, & de jour en jour la guériſon s'opère. S'il ſurvient des annonces de ſalivation, il ſuffit pour les faire diſparoître de diſcontinuer les frictions un jour ou deux, & de donner un laxatif. M. *de Mertens* donne les raiſons qui le déterminent à ſuivre cette méthode, & à lui donner la préférence ſur les frictions adminiſtrées ſur d'autres parties du corps. Il décrit enſuite les principaux ſymptômes locaux vénériens, & il donne des préceptes pour ſe conduire dans leur curation

Du Scorbut.

M. *de Mertens* penſe que le ſcorbut de terre & celui de mer ſont le même, & reconnoiſſent également pour cauſe les vian-

des ou les poiſſons ſalés, le manque de végétaux, les habitations humides, &c. Pour prévenir cette maladie, il conſeille de faire uſage d'alimens & de boiſſons anti-ſeptiques, & qui puiſſent ſe conſerver longtemps ſans être altérés.

M. *de Mertens* recherche pourquoi les gens du peuple en Ruſſie ſont moins affectés du ſcorbut que les riches, qui mènent une vie plus aiſée, & dont les habitations ſont plus ſaines; & il en trouve la raiſon dans la nourriture & la boiſſon du peuple qui fait un grand uſage du chou fermenté, appellé par les Allemands *Saurkraut*, d'oignons, de poireaux, de raifort, de raves, de navets, &c. & qui boit habituellement du *kuas*, eſpèce de bière acidulée, dans laquelle la menthe ſauvage infuſée tient lieu de houblon.

Notre auteur rapporte enſuite les obſervations qu'il a faites ſur des enfans ſcorbutiques à Moſcou, dans l'hôpital des Orphelins dont il étoit le médecin; les ſymptômes du ſcorbut y ſont très-bien expoſés, & la manière dont la curation a été variée, ſelon les circonſtances & les ſaiſons, mérite d'être remarquée; le régime végétal fait la plus grande partie du traitement; la boiſſon des plus petits enfans étoit de l'eau pure; ceux qui étoient plus grands buvoient du *kuas*.

M. *de Mertens* fait entrevoir combien il

ſeroit utile de faire ſur les vaiſſeaux une grande proviſion de chou fermenté, de bière, &c. pour prévenir le ſcorbut. Il remarque que dans l'Autriche, & dans quelques autres parties de l'Allemagne, les gens du peuple mangent beaucoup de raves fermentées & préparées comme les choux; ce qui lui paroît une diète prophylactique du ſcorbut.

QUATRIEME PARTIE.

Cette dernière partie de l'ouvrage de M. *de Mertens*, ne contient que des obſervations particulières de médecine, ainſi que nous l'avons annoncé: nous nous contenterons d'en donner les titres; ces obſervations doivent être lues dans l'ouvrage même.

On trouve dans cette partie, 1°. *une hémiplégie guérie par l'électricité.*

2°. *Une goutte ſereine de l'œil droit, cauſée par une tumeur glanduleuſe au cou.*

3°. *Un tétanos des extrémités inférieures, ſuivi de paralyſie.*

4°. *Une angine cauſée par une paralyſie.*

Cette ſeconde partie d'obſervations médicales doit confirmer dans l'opinion que l'on a déja depuis long-temps du mérite & des talens de M. *de Mertens*; elle ſuffiroit ſeule pour donner une idée avantageuſe de ce praticien à qui nous ſommes redevables, entr'autres travaux de la deſcription de la dernière

dernière peſte de Moſcou, dont nous avons parlé dans les cahiers de mars & avril de cette année. *Voyez auſſi tom. lv, pag. 289.*

RÉFLEXIONS DE M. TARANGET,

Docteur-médecin, & profeſſeur royal en la Faculté de Douay, ſur le nouveau remède propoſé contre la rage, par M. DEMATHIIS, *D. M. & chirurgien des armées de Sa Majeſté le roi de Naples.*

Pigmæus parvis currit bellator in armis. JUVEN.

La morſure de la vipère, oppoſée comme remède à la morſure d'un animal enragé; des convulſions oppoſées à des convulſions; en un mot, un venin employé comme antidote d'un autre venin : telle eſt la découverte de M. *Demathiis;* mais cette découverte mérite bien d'être conſtatée par de nouvelles expériences.

En liſant le détail de cette obſervation, j'ai partagé ſans doute, avec tous les lecteurs, cette eſpèce d'enthouſiaſme qu'excite tout ce qui porte un caractère de ſingularité; mais la réflexion fit naître en moi des doutes que j'expoſe aujourd'hui. Je ne cherche point à critiquer. On ne critique point à trente ans; ou ſi on le fait, on a tort. J'honore mes adverſaires, & leurs talens; mais,

je le répète, j'ai des doutes, & j'aime ma profeſſion.

Le chien que M. *Demathiis* fit mordre par une vipère, & qui éprouvoit auparavant une horreur convulſive pour l'eau, en but beaucoup & avec avidité deux heures après avoir été mordu; c'eſt-à-dire que l'*hydrophobie* ceſſa dans cet animal: mais cet animal, en qui ceſſoit l'*hydrophobie*, ceſſoit-il d'être enragé? & a-t-on pu le regarder comme guéri de la rage, parce qu'il étoit délivré de ſon horreur pour l'eau? Si l'*hydrophobie* n'eſt qu'un ſymptôme accidentel de la rage; ſi la rage peut ſubſiſter ſans *hydrophobie*, a-t-on trouvé dans la morſure de la vipère un remède contre la rage, parce que cette morſure a fait ceſſer l'*hydrophobie*? Tout le monde ſent de quelle conſéquence il peut être de prendre un ſymptôme de la maladie, pour la maladie elle-même.

Suppoſons (ce qui eſt très-poſſible) que vers le huitième ou neuvième jour d'une fièvre putride, il ſurvienne des convulſions; ſuppoſons encore qu'un remède quelconque faſſe diſparoître ces convulſions, le médicament employé avec tant de ſuccès peut-il être regardé comme un remède de la fièvre putride? Non ſans doute, puiſqu'après que les convulſions ont ceſſé, la fièvre putride ſubſiſte. Les convulſions ne ſont donc ici qu'un *épiphénomène* abſolu-

ment étranger à la fièvre putride, proprement dite.

Appliquons ce raiſonnement au cas préſent. La rage eſt ſouvent accompagnée d'*hydrophobie* (*a*), & la morſure de la vipère fait ſuccéder à ce ſymptôme une grande avidité pour l'eau. Dira-t-on que la rage ſe trouve réellement guérie ? Je n'en crois rien. L'*hydrophobie* n'eſt pas plus eſſentielle à la rage, que l'*aréophobie*, que la *pantophobie* : en un mot, que les convulſions ne ſont eſſentielles à la fièvre putride. La rage peut ſe rencontrer, & ſe rencontre quelquefois, ſéparée de tous ces épiphénomènes. L'*hydrophobie* n'eſt donc qu'un ſymptôme. La morſure de la vipère n'a donc guéri, tout au plus, qu'un ſymptôme de la rage, & point du tout l'enſemble des accidens qui conſtituent cette cruelle maladie. Il y a donc une différence eſſentielle entre la rage & l'hydrophobie; par conſéquent trouver un remède contre l'*hydrophobie*, ce n'eſt point en trouver un contre la rage.

(*a*) Mais l'*hydrophobie* n'en eſt pas le ſigne *pathognomonique*; & c'eſt cependant ce qu'il faudroit pour qu'un remède contre l'*hydrophobie* en fût un contre la rage ; ce ſymptôme ne ſe manifeſte guères, que vers la fin de la maladie ; c'eſt, pour ainſi dire, la dernière ſcène, par laquelle la nature termine cette horrible tragédie. Les malades, dit M. *Andry*, dans ſes *Recherches ſur la rage*, FINISSENT par avoir de l'averſion pour l'eau.

Il me ſemble, d'ailleurs, qu'on s'eſt trop empreſſé d'annoncer cette expérience, parce que le réſultat n'en peut être que très-vague & très-obſcur. Il eſt encore incertain, quoique l'*hydrophobie* ait diſparu dans le chien en queſtion, ſi cet animal eſt mort de la morſure de la vipère, ou de la rage; & c'eſt cependant ce qu'il auroit fallu conſtater. On peut aſſurer qu'il n'eſt pas mort *hydrophobe*. Mais quelle preuve a-t-on qu'il n'eſt pas mort *enragé?* Et ſur quel fondement aſſure-t-on qu'il *périt de ſes morſures au bout de quatre heures?* Si la rage peut ſurvivre à l'*hydrophobie*, ſi l'*hydrophobie* n'eſt pas la rage, la véritable cauſe de la mort du chien eſt aſſurément un problême qu'on ne réſout pas, en diſant qu'il *périt de ſes morſures.*

A ces réflexions qui ſe préſentent naturellement, qu'on nous permette d'en ajouter quelques autres également propres, peut-être, à nous faire apprécier la nouvelle expérience.

M. *Alphonſe Leroy*, dans ſes conjectures ſur le traitement de la rage, croit que la cure de cette maladie préſente deux indications à remplir; la première, d'affoiblir l'énergie vitale, *au point de la rendre preſque nulle;* & la ſeconde, *de neutraliſer le virus* hydrophobique; & M. *Demathiis* croit que la morſure de la vipère remplit ce

double objet. Examinons le ſentiment de ces deux praticiens ; je ſens que je vais m'engager avec des adverſaires redoutables, mais l'amour ſeul de la vérité me fait deſcendre dans l'arêne.

Le ſecret de l'art dans la curation de la rage ſeroit donc, ſelon M. *Alphonſe Leroy*, de ſuſpendre l'activité du principe vital ; & c'eſt même ſur cette théorie qu'eſt fondé le moyen qu'il propoſe, d'expoſer les *enragés* à la vapeur du charbon afin de les faire tomber en *aſphyxie* : telles étoient auſſi, ſans doute, les vues du doct. *Nugent*, qui rapporte l'obſervation d'un *hydrophobe* guéri par l'uſage de l'*opium*. Enſuite dit M. *Leroy*, il eſt néceſſaire de *neutraliſer* le venin hydrophobique : il faut convenir que le ſuccès du docteur *Nugent* juſtifie la première partie du traitement conjecturé par M. *Alphonſe Leroy ;* mais il ne prouve pas également en faveur de la *neutraliſation*, que ce médecin juge néceſſaire. Si l'*opium* a guéri la rage, il n'a pu le faire qu'en enchaînant l'activité du principe vital ; mais point du tout en neutraliſant le *virus hydrophobique*. Il n'eſt donc pas généralement vrai que la cure de la rage exige les deux conditions indiquées par M. *Alph. Leroy*. La première ſuffit quelquefois.

Mais je dis plus, & il me paroît qu'il n'exiſte point de cas où cette réunion de

moyens puiſſe avoir lieu ; car enfin, la néceſſité de cette neutraliſation demandée ſuppoſe que le venin de la rage s'introduit dans le torrent des humeurs, leur imprime ſon caractère particulier, & étend, par cette propagation, ſes effets & ſes déſordres dans toute la machine. S'il s'agit d'une rage ancienne, dont le germe long-temps aſſoupi ne s'eſt développé que par une exploſion tardive, nous n'oſerons pas décider ni juſqu'à quel point, ni comment les humeurs peuvent en être infectées. Dans cette ſuppoſition encore, peut-être ſeroit-il plus ſage de travailler ſur le champ à la neutraliſation du virus, que de chercher à émouſſer l'énergie vitale, *au point de la rendre preſque nulle.* Ce qui nous le fait penſer, c'eſt que cet affoibliſſement des mouvemens de la vie ne pouvant être que momentané, ne ſeroit qu'infiniment préjudiciable, parce que l'ennemi conſerveroit toute ſa force dans chacun de ſes retranchemens, contre une puiſſance trop affoiblie. Chaque fois que le principe vital renaîtroit, chaque fois le virus reſtant le même, rentreroit dans la funeſte poſſeſſion d'en préparer la ruine. Ainſi, inutilement, dans une rage ancienne, rempliroit-on le premier précepte de M. *Alphonſe Leroy;* il ne peut trouver ſon application, & nous croyons que ce ſeroit un malheur de réuſſir.

Si l'on veut parler d'une rage commençante, nous ſouſcrivons à l'affoibliſſement de la puiſſance vitale ; mais nous ne concevons pas la néceſſité de la *neutraliſation* du virus. Nous ne diſputerons pas ſur le mot, & nous nous garderons bien de le prendre dans le ſens chimique. Mais nous dirons (ce que M. *Alphonſe Leroy* eſt forcé d'avouer) que cette *neutraliſation* qu'il croit néceſſaire, ſuppoſe que le virus d'une rage commençante s'introduit dans les humeurs, & a beſoin, par conſéquent, d'y être *neutraliſé*. Mais tant de faits dépoſent contre cette univerſalité du virus hydrophobique, tant d'autres ſemblent atteſter que tous les ſymptômes d'une rage récente ne ſont que les effets ſympathiques d'une irritation locale, qu'il eſt difficile de ſoutenir que ce virus s'inſinue dans la maſſe des humeurs, ou qu'il ait beſoin d'y pénétrer, pour déterminer tous les accidens qu'il traîne à ſa ſuite.

Si je porte une irritation méchanique ſur quelques troncs de nerfs ſortant du cerveau, par exemple ; & ſi, au moyen de cette irritation, je détermine des mouvemens convulſifs dans toutes les parties auxquelles ces troncs fourniſſent des rameaux, faut-il, pour expliquer cette extenſion de ſymptômes, avoir recours à l'exiſtence d'une cauſe irritante, placée dans chaque partie qui eſt en convulſion ? Il n'exiſte ici qu'une ſeule cauſe,

mais elle eſt locale & circonſcrite ; elle eſt aux troncs nerveux que j'irrite ; & ſi je fais naître au loin un trouble extraordinaire, ce trouble part du point irrité.

Mais quelle que ſoit la valeur de la théorie de M. *Alphonſe Leroy*, je ſuis étonné que M. *Demathiis* propoſe le moyen qu'il a employé, comme rempliſſant les vues de cette théorie, c'eſt-à-dire comme ſuſpendant l'activité du principe vital. Si la morſure de la vipère donne des convulſions qui deviennent promptement mortelles ; ſi la morſure d'un animal enragé donne des convulſions également mortelles en peu de temps ; & ſi celles-ci ſuppoſent le principe de la vie exceſſivement *exalté*, comment concevoir que la morſure de la vipère produiſe ſur l'action vitale des effets ſi oppoſés à ceux de la morſure d'un animal hydrophobe ?

Les convulſions, quelle que ſoit la cauſe qui les détermine, ne ſont-elles pas toujours l'action augmentée dans un organe ? Les convulſions produites par le venin de la vipère ne détruiſent donc pas les convulſions produites par le venin hydrophobique, parce qu'elles affoibliſſent le principe vital de toute la quantité dont celles-ci l'exaltent. Ce n'eſt donc pas le projet de M. *Leroy* que M. *Demathiis* a exécuté, par le moyen ſingulier & intéreſſant dont il nous fait l'hiſ-

toire ; & certainement on n'auroit pas ſoupçonné, d'après les vues de M. *A. Leroy*, que ce fût dans de nouvelles convulſions qu'on dût chercher la manière d'affoiblir le principe de la vie, à moins cependant qu'on ne veuille pas mettre de différence entre l'état aſphyxique que propoſe M. *A. Leroy*, & les convulſions que produit la vipère.

En admettant que le venin de la vipère diminue les forces vitales, pourquoi ſuppoſer que la rage les exalte eſſentiellement ? Eſt-il toujours vrai que le virus hydrophobique ſoit un virus *exaltant* le principe de la vie ? Si c'eſt un effet néceſſaire du virus ſuppoſé, pourquoi y a-t-il des malades *qui ont été ſur le champ abattus par le mal ?* Pourquoi y en a-t-il qui *meurent dans une ſorte de paralyſie*, après un délire tranquille ? Pourquoi le malade cité par le doct. *Hoffmann* (a) eſt-il mort, *ſans le moindre mouvement convulſif, ſans pouſſer le moindre ſoupir, comme ſi la paralyſie fût devenue en un inſtant univerſelle & totale* (b) ?

Si toutes ces choſes ſont vraies, la rage n'eſt donc pas une maladie conſtante dans ſes ſymptômes ; elle peut même, comme on vient de le voir, en produire d'oppoſés : tantôt elle augmente le principe de la vie,

(*a*) Dans ſa Lettre au D. *William Briggs*.
(*b*) ANDRY : *Recherches ſur la rage*.

tantôt elle cauſe un affaiſſement *paralytique*. Si la morſure de la vipère diminue l'énergie vitale, elle ne convient donc point dans tous les cas; dans ceux, par exemple, où cette même énergie ſe trouve affaiſſée, puiſqu'alors elle doit augmenter cet affaiſſement, & puiſqu'il faut qu'elle *agiſſe par les contraires*. Mais nous ne pouvons nous laſſer de le répéter : *Convulſions* & *affaiſſemens* nous paroiſſent deux manières d'être, impoſſibles dans le même temps.

Ainſi, ſans toute cette théorie, l'aſſertion d'Hippocrate; *convulſio convulſione curatur*, ſe trouve vraie. Mais *Hippocrate* n'a pas dit : « Une convulſion eſt le correctif » d'une convulſion, parce que l'une des » deux affoiblit un agent, dont l'autre aug- » mente l'énergie. » Il annonce le fait, ſans l'expliquer, & ſa manière vaut bien la nôtre.

M. *Demathiis*, qui croit n'avoir fait que développer par l'expérience le principe de M. *A. Leroy*, nous paroît cependant s'éloigner de ſa théorie, quand il veut expliquer le nouveau phénomène. « Cette morſure, dit- » il, en imprimant aux fluides une modifi- » cation nouvelle, en donnant un autre » mode, une certaine rétrogradation aux » mouvemens qui conſtituent la vie, ne » peut-elle pas guérir? Ce moyen n'agit-il pas » par la raiſon des contraires?» Je demande ſi toutes ces expreſſions rendent l'idée de

M. *Alph. Leroy ?* Je demande ſi des fluides qui reçoivent, par le moyen des convulſions, *une modification nouvelle*, ſuppoſent une diminution dans *les mouvemens qui conſtituent la vie ?* Je demande ſi un nouveau *mode* imprimé à des mouvemens, par des mouvemens convulſifs, ſuppoſent un affoibliſſement du principe vital ? Ou plutôt, je demande ce que peut ſignifier cette *certaine rétrogradation*, dans un cas où le principe vital eſt évidemment en progreſſion croiſſante ? Si la morſure de la vipère agit *par la raiſon des contraires*, pourquoi les effets extérieurs ſont-ils ſi reſſemblans à ceux de la morſure d'un animal enragé ? Pourquoi M. *Pouteau*, qu'on n'accuſera pas d'avoir mal obſervé, a-t-il remarqué tant d'analogie entre la manière d'agir du virus hydrophobique, & celle du venin de la vipère ? Je ne prétends point aſſurément qu'on doive exclure de la médecine toute eſpèce de theorie ; la théorie & la pratique ſont faites pour s'éclairer mutuellement, mais il faut laiſſer précéder les faits ; il faut même les laiſſer ſe multiplier : alors la théorie n'eſt plus que l'hiſtoire exacte des lois de la nature ; alors elle devient un guide fidèle, au lieu d'être une lumière qui égare.

M. *Demathiis* penſe que le venin de la vipère imprime aux fluides une modification nouvelle ; il faut donc ſuppoſer que ce venin

ſe mêle à la maſſe des fluides, & qu'en ſa qualité de ſubſtance étrangere & vénéneuſe, elle les modifie de manière à produire tels & tels effets. Mais comment s'opère ce mélange avec les fluides du corps vivant ? Par quelle voie s'introduit le poiſon ? ce ſeroit par la plaie, ſans doute ? Mais dans cette plaie, qu'on regarde comme une route ouverte au fluide vénéneux de la vipère, il ſe trouve une barrière qui arrête tout au moins, & qui, peut-être même, fixe tout-à-fait, dans la partie mordue, le virus qu'on prétend devoir ſe gliſſer dans le torrent des humeurs. Toute partie vivante irritée devient un foyer d'action nouvelle (*a*), qui appelle les fluides du centre à la circonférence ; & aſſurément ces irradiations *centrifuges*, (qu'on nous permette l'expreſſion) ne paroiſſent pas deſtinées à favoriſer le tranſport d'un autre fluide, de la circonférence au centre. Les humeurs vivantes ſont donc, par cela même, à l'abri de cet alliage mortel qu'on veut ſuppoſer, pour expliquer la choſe.

(*a*) *Chaleur*, *douleur*, *gonflement*, ſont trois phénomènes qui ſe rencontrent dans toute partie vivante irritée, & qu'on retrouve, au plus haut degré, dans la partie mordue par une vipère. Or, ſi ces trois accidens n'annoncent pas un ſurcroît d'action qui converge à la partie, il faut convenir que les ſymptômes de l'évidence ſont impoſſibles à ſaiſir.

Si les humeurs d'un animal mordu par une vipère contractoient de *nouvelles modifications*, ce ne ſeroit donc pas à cauſe d'un mélange qui eſt impoſſible, mais bien plutôt parce que les phénomènes qui ſe paſſent dans la partie mordue, propageroient leurs effets ſur le reſte des organes nerveux. Il ſuffit donc qu'une partie ſenſible ſoit atteinte par un virus quelconque, pour que cette impreſſion locale s'étende, comme par autant d'irradiations, à tous les organes qui renferment les mouvemens de la vie.

D'ailleurs les ſeules modifications dont il eſt queſtion ne peuvent être, ſans doute, que des modifications extérieures & ſenſibles; car s'il s'agit de tout autre qui échappe aux ſens, il eſt impoſſible de les apprécier; & alors on peut les regarder, ſinon comme des êtres de raiſon, du moins comme des être indéterminables. Mais parmi les modifications extérieures qu'on a découvertes dans le ſang des animaux mordus par une vipère, on n'a rencontré que la *diſſolution*, ou que la *coagulation*. Voilà donc deux effets oppoſés, produits en apparence par la même cauſe. Ainſi un obſervateur pourroit dire: « Le venin de la vipère coagule le ſang. » Un autre prétendroit également avoir raiſon, s'il diſoit: « Le venin de la vipère diſ- » ſout le ſang. » Que peut gagner à cette oppoſition de fait un troiſième obſervateur

qui voudroit en tirer parti ? S'il veut ſe donner la peine d'examiner de plus près ces prétendues modifications du venin de la vivère, il verra que conſtamment le ſang eſt coagulé dans un animal qui vient de mourir de la morſure en queſtion ; il verra que ce même ſang tombe en diſſolution, ſi l'on tarde à l'examiner (*a*) : alors tout le merveilleux diſparoît ; les deux obſervateurs ſe trouvent conciliés ; la différence de leur opinion dépend d'une circonſtance abſolument étrangère à l'action du venin. Ce n'eſt donc plus ce venin qui coagule le ſang, mais c'eſt la mort récente, c'eſt le repos qui le condenſe ; ce n'eſt plus le venin qui diſſout le ſang, mais c'eſt ſa propre dégénéreſcence qui en déſunit les parties, parce qu'elles ceſſent d'être enchaînées & liées par le mouvement vital. Que produit-il donc ſur ce ce fluide ? Je n'en ſais rien. S'il lui imprime *une nouvelle modification*, cette *modification* m'échappe ; mais, juſqu'à ce que je l'apperçoive, je la nie, parce je n'ai point du tout beſoin de la ſuppoſer.

Une ſeconde preuve que les fluides vivans ne reçoivent aucune modification funeſte de ce prétendu mélange, c'eſt que le venin de la vipère eſt innocent, préciſé-

(*a*) Voyez *Œuvres poſthumes de M. Pouteau*, vol. iij, pag. 99 & ſuiv.

ment lorſqu'il s'introduit dans les humeurs par la déglutition. Des médecins, amis de l'humanité, & pleins de ce courage actif pour lequel tout danger diſparoît auprès de l'utilité publique, ont avalé le venin de la vipère, & l'ont avalé impunément. D'où vient cette différence dans les effets d'un même poiſon appliqué par des routes différentes ? Cette différence ne peut être que celle de l'impreſſion locale ; impreſſion qui devient nulle dans un eſtomac ſain, dans des vaiſſeaux dont rien n'a troublé l'organiſation ni la ſenſibilité, tandis qu'elle devient terrible & mortelle dans une partie déchirée par une morſure, & ſur des nerfs diſpoſés par leur léſion à tranſmettre les effets les plus rapidement deſtructeurs.

Ajouterons-nous à toutes ces idées une démonſtration que ſemble nous fournir la cure même de la morſure de la vipère ? Quelquefois un ſimple topique *d'huile d'olive* (a), ou *d'alkali volatil*, ſuffit pour rendre nulle l'action du venin. Si cette obſervation eſt vraie, elle me paroît prouver ſans réplique, que la cauſe de tous les effets de cette morſure eſt uniquement dans la plaie ; qu'il ne ſe fait point d'abſorption du fluide venimeux ; &, par conſéquent, que ſi le déſordre eſt général dans toute la ma-

(a) Voyez encore *Pouteau*, même diſſertation.

chine, il n'eſt, & ne peut être que l'effet ſympathique de l'action nerveuſe horriblement troublée dans la partie mordue, par l'impreſſion locale du virus ſur des nerfs déchirés.

Nous terminerons ici des réflexions que nous ſoumettons volontiers aux lumières & au jugement des praticiens dont elles combattent l'opinion. On ne trouvera point dans cette diſſertation les traits brillans qui annoncent le talent. Cet avantage appartient à nos adverſaires, & ce ſeroit en vain que nous prétendrions le partager avec eux.

Pigmæus parvis currit bellator in armis.

LETTRE DE M. JAVEY DES BARRES,

Médecin à Evreux, à M. GASTELLIER, *docteur en médecine à Montargis.*

Votre ouvrage, Monſieur, ſur les ſpécifiques, dont je viens de lire l'extrait dans le Journal de juillet 1783, m'engage à vous offrir les obſervations ſuivantes, aſſez analogues à celles que vous rapportez. Je n'entreprendrai point les éloges qui vous ſont dus; j'entre en matière.

PREMIERE OBSERVATION

En 1777, je fus appelé à trois heures après

après midi pour une femme âgée de 80 ans; je ne pus me rendre auprès d'elle qu'à six heures. J'appris que cette femme avoit perdu son mari trente-six heures avant, qu'il étoit mort subitement à ses côtés, & qu'après avoir mangé la veille de gros pois ronds, elle s'étoit plaint de grandes douleurs d'estomac. Depuis les onze heures, la malade avoit perdu la connoissance & le mouvement, & elle présentoit tous les symptômes de l'apoplexie la plus grave. Un jeune chirurgien, mandé en m'attendant, avoit assuré que ce n'étoit que le cochemart, & avoit ordonné de mâcher de la pyrèthre à cette femme, qui n'avoit plus qu'une dent. Je jugeai que l'estomac étoit resté dans l'inertie depuis quelque temps, & qu'il étoit farci d'alimens & de saburre. J'insistai sur l'émétique. Au sixième grain de tartre stibié, la malade rendit des pois en partie entiers, des glaires, de la bile, &c. Je lui prescrivis une potion convenable; le lendemain je lui fis appliquer deux vésicatoires très-chargés de poudre de cantharides aux gras de jambes. Le troisième jour la connoissance lui revint, mais le côté droit étoit sans mouvement. Les purgatifs, les potions, les boissons usitées dans pareils cas, détournèrent l'orage; la cure fut terminée en vingt-huit jours, en laissant un cautère à la malade.

IIe OBSERVATION.

Un boucher, qui avoit l'habitude de dîner de bonne heure, ne put un jour dîner qu'à cinq heures du soir ; après avoir pendant long-temps enduré la faim, il mangea avec la plus extrême avidité un plat de lentilles pendant que sa femme étoit allée lui chercher à boire ; ensuite il but deux ou trois coups tout de suite. La nuit cet homme fut très-tourmenté d'angoisses, d'oppression, de mal à la tête, de nausées & de vomissement. On m'envoya chercher à quatre heures du matin ; le malade étoit fort rouge, les yeux lui sortoient des orbites d'une manière à effrayer ; il ne pouvoit plus respirer ; la poitrine étoit très-levée ; le segment des côtes ne s'abaissoit plus à cause de la plénitude du poumon, qui ne permettoit qu'un très-petit mouvement d'expiration. Je reconnus alors un coup de sang à la poitrine. Après m'être bien assuré qu'il n'y avoit plus d'alimens contenus dans le ventricule, & le moment étant très-pressant, je fis tirer quatre palettes de sang, malgré les obstacles qu'y apportoient les assistans. Quatre heures après, je fis réitérer la saignée ; une troisième fut faite cinq heures après la seconde, tant à cause de l'engorgement local de la poitrine, qu'à cause de l'irritation & de l'inflammation des entrailles qui sont les

ſuites d'une indigeſtion de cette nature. Le reſte du traitement conſiſta en des boiſſons adouciſſantes, des lavemens, enſuite deux purgations. Le neuvième jour, le malade fut guéri.

IIIe. OBSERVATION.

Au mois d'août dernier, je fus appellé à une heure après minuit pour une dame âgée de ſoixante-quinze ans, ſanguine, active, fort ſenſible, ayant des palpitations fréquentes & étant accablée de chagrins. La malade avoit beaucoup vomi, & avec des efforts incroyables; les aſſiſtans ſoupçonnoient une indigeſtion, & me preſſoient d'adminiſtrer l'émétique. D'après l'inſpection des matières rejettées, dont les dernières n'étoient plus que des glaires ſans aucunes portions d'alimens, entendant d'ailleurs les gémiſſemens de la malade, & même les cris ſi aigus, qu'il ſembloit qu'on lui déchiroit les fibres de l'eſtomac, j'aſſurai que la cauſe de l'indigeſtion n'exiſtoit plus, & qu'il n'en reſtoit que les ſuites à détruire; que ces ſuites étoient des ſpaſmes que l'émétique augmenteroit, & auxquels il feroit ſuccéder l'inflammation, la gangrène des entrailles, & une mort prochaine. J'ordonnai une potion calmante, dans laquelle entroient la poudre de valériane, la liqueur minérale anodyne d'*Hoffman*, *&c.* Au bout

de quatre heures, il y eut du mieux ; quatorze heures après, il n'y eut plus de douleurs ; les boissons d'eau de poulet, les lavemens, achevèrent en six jours la guérison parfaite.

IVe OBSERVATION.

La femme de chambre de Mad. la marquise D. ***, d'une bonne constitution, sanguine, grosse d'environ huit mois, déjeûna à la hâte avec des *tripes* peu cuites. Vers les trois heures de l'après midi, elle éprouva des angoisses, des coliques d'estomac qui devinrent insoutenables. On envoya chercher l'accoucheur, qui crut voir des effets de coliques hystériques, & dit qu'il reviendroit : il ne revint pas. A sept heures on appella la sage-femme, qui reconnut une indigestion : elle fit boire à la malade plusieurs verres d'eau tiède qui provoquèrent plus doucement le vomissement des substances contenues dans l'estomac. Cette sage-femme lui avoit conseillé depuis un mois la saignée, parce qu'elle étoit fort replette & haute en couleur ; elle fut très-fâchée d'apprendre que le chirurgien l'avoit toujours éludée.

Les vomissemens continuèrent ; les mouvemens convulsifs & ensuite les convulsions, se manifestèrent sur les dix heures du soir ; elles augmentèrent pendant la nuit. On m'appella à deux heures du matin ; je

vis, & je palpai quelques morceaux de la chair qui avoit auſſi cauſé l'indigeſtion; je me préparois à évacuer le reſte par un émétique quand il ſurvint des convulſions, qui furent ſuivies d'un vomiſſement de bile verte pure; ce qui me fit changer d'avis. Je propoſai une potion anti-ſpaſmodique & une ſaignée, parce que l'irritation étoit grande, & qu'en outre l'enfant ſouffroit, parce que les vaiſſeaux du cou, de la face & de la tête, ſe gorgeoient d'une manière alarmante. Je mandai le chirurgien pour toucher la malade & pour la ſaigner. Au lieu d'exécuter mon ordonnance, il s'occupa pendant une heure & demie à brûler des plumes & des ſavattes devant cette malheureuſe femme, & finit par lui appliquer quatre ventouſes ſur le ventre. Laſſé de faire des tentatives inutiles, il s'adreſſa à Mad. la marquiſe, à laquelle il avoua qu'il s'étoit trompé, en croyant que c'étoit des vapeurs hyſtériques, mais il lui aſſura que c'étoit une attaque d'épilepſie bien caractériſée. Mad. la marquiſe, contre le ſentiment de ſon mari, laiſſa l'accoucheur maître de faire ce qu'il jugeroit à propos. Il propoſa des véſicatoires aux deux jambes, & une potion compoſée d'une once de poudre de valériane, de trois onces de ſirop de chicorée compoſé de rhubarbe, étendus dans ſix onces d'eau. Je m'oppoſai fortement à

cet avis. Le chirurgien demanda la consultation d'un autre médecin. Je fis à mon confrère l'exposé de la maladie ; je lui fis part des craintes que j'avois qu'il ne survînt des pertes, & même l'avortement ; ce qui mettroit infailliblement en danger la mère & l'enfant. Je citai *Mauriceau*, chap. 28 ; j'insistai vivement sur la saignée & les antispasmodiques, & j'observai combien on avoit déja perdu de temps. On rit de mon prognostic. Le confrère appellé se rangea du côté du chirurgien ; la saignée ne fut point faite ; on consentit seulement à la potion antispasmodique, comme chose indifférente ; &, contre mon avis, on appliqua quatre vésicatoires, un à la nuque, un au creux de l'estomac, & deux aux jambes. A deux heures les signes d'accouchement se manifestèrent ; on me vint chercher : j'arrivai à trois heures ; la malade n'avoit eu qu'une convulsion depuis l'usage de la potion donnée trop tard, & sans appui d'autres moyens. La matrice étoit dilatée de la largeur d'une pièce de vingt-quatre sols ; les premières eaux étoient teintes. J'ordonnai deux lavemens avec le savon ; les eaux se formèrent, & percèrent d'elles-mêmes ; l'accouchement fut terminé en six minutes ; j'ondoyai l'enfant, qui étoit un garçon ; je lui fis donner des secours, & il a vécu ; la mère périt dans une perte considérable, une demi-heure après avoir été délivrée.

Quant à la première des quatre obſervations rapportées ci-deſſus, je crois que l'émétique a ſauvé en partie la vie à la malade qui en fait le ſujet, & que ce remède donné à temps, ſuffit ſeul pour écarter le danger, lorſqu'il n'y a qu'une ſimple indigeſtion ſans complication.

Dans la ſeconde, l'émétique étoit inutile, la nature ayant ſuffiſamment opéré avant mon arrivée; les ſaignées ſeules étoient indiquées.

Dans la troiſième, je devois rejetter également l'émétique & la ſaignée; l'émétique, parce que l'eſtomac étoit débarraſſé des alimens qu'il contenoit, & que la grande irritation qui exiſtoit, l'inflammation qui menaçoit, auroient rendu ce remède dangereux. La ſaignée, parce que les adouciſſans, les délayans & les calmans pouvoient ſuffire; d'un autre côté, l'âge & les forces de la malade exigeoient beaucoup de ménagement dans l'uſage de la ſaignée. Je ne ferai aucune réflexion ſur la quatrième obſervation, je me contenterai d'avoir rapporté le fait avec exactitude.

Ainſi l'on voit que tour à tour, l'émétique, la ſaignée, les calmans, ont été des ſpécifiques dans des maladies de même nature en apparence; ce qui fera conclure avec vous, Monſieur, qu'il n'y a point de ſpécifiques proprement dits, mais que le

médecin doit toujours être guidé par une connoissance exacte des maladies, bien appuyer son diagnostic, & sur-tout saisir les momens précieux dans l'application des moyens qu'il emploie.

RÉPONSE DE M. SUTTON,

Aux Réflexions de M. BRILLOUET, *chirurgien de S. A. S. Mgr le duc de* BOURBON, *insérée dans le Journal de Médecine, cahier de février 1784, page 166, & ayant pour épigraphe :*

Verâ fide omnia hæc debent proponi, prout morbi decursus offert, non autem detorqueri ad præconceptas hypotheses. VAN-SWIETEN, *in* BOERHAAV. pag. 16.

Note de l'Editeur.

Le fond de cette discussion est intéressant ; mais sa prolixité & le ton dur des adversaires ne peut que déplaire aux lecteurs. Afin d'éviter de pareils désagrémens, nous nous faisons une loi de n'insérer plus aucun écrit polémique dans ce Journal, à moins que nous n'ayions communiqué respectivement les manuscrits aux personnes que la discussion concerne ; ce sera le moyen de présenter la vérité avec tous ses avantages, avec la modération, la clarté & la précision qui lui conviennent.

Dans une observation, (Voyez *Journal*

de Médecine, août 1783) sur une petite-vérole, inoculée par lui, M. *Brillouet* ayant donné très-clairement à entendre que je n'avois été appellé que d'après les alarmes de M. le vicomte *de Virieu*, je lui ai prouvé le contraire (*a*) par son propre bulletin du 29 avril, treizième jour de l'éruption, portant littéralement, «(le malade) a été extrêmement agité toute la nuit, tout son corps est excessivement douloureux, & suppure abondamment; *il s'est plaint aussi d'un froid excessif; il a éprouvé de fréquens frissons; cet état est très-critique, & me fait craindre qu'une partie de la suppuration ne fuse dans la masse des humeurs, &c.* » Il n'est aucun de mes lecteurs qui n'ait vu dans ce bulletin une preuve sans réplique de l'inquiétude du l'inoculateur lui-même, une véritable pièce de conviction: cependant tous mes lecteurs ont erré avec moi, s'il en faut croire M. *Brillouet.*

« Un bulletin, nous dit-il aujourd'hui, (page 168 de ses Réflexions, *Journal de Médecine, février 1784*,) ne contient pas toujours l'historique physiquement vrai de la maladie; & tous les médecins, hors M. *Sutton*, savent qu'on en étend l'usage à l'infini. »

(*a*) Dans mes *Remarques*, Journ. de Médecine, novembre 1783, pag. 420 & suiv.

A l'infini! C'eſt beaucoup aſſurément; & je doute fort que les médecins qui ont le plus étendu l'uſage des bulletins veuillent adopter, ſans reſtriction, cet aphoriſme de M. Brillouet. *Eſt modus in rebus*, dira-t-on toujours avec *Horace*. Jamais on ne ſe perſuadera que les bulletins ſoient d'un arbitraire illimité. Je conçois par exemple, que les bulletins faits pour Mme la vicomteſſe *de Virieu*, pouvoient préſenter la petite-vérole de M ſon fils, comme étant de la plus bénigne eſpèce. Mais pourquoi charger, exagérer le tableau dans le bulletin pour M. le Vicomte?—*Pour le déterminer à me donner un conſultant*, répond M. *Brillouet*. —Eh pourquoi déchirer ſans néceſſité ce cœur paternel?... Quoi! dès la veille au ſoir, M. le Vicomte étant venu voir ſon fils, le regardoit *comme perdu ſans reſſource;* & ſes alarmes, ſon exceſſive douleur, ne paroiſſent pas ſuffiſante pour demander un conſultant! Et afin d'obtenir ce que lui-même deſiroit ardemment, on a recours à un tel artifice! Eſt-il bien permis d'étendre juſque-là l'uſage d'un bulletin.

Mais ce qui prouve clairement que le bulletin de M. *Brillouet* contient *l'hiſtorique phyſiquement vrai* de l'état du malade, c'eſt qu'il eſt eſſentiellement conforme avec les obſervations (voyez *Journ. de Médec. août 1783*, pag. 125 & 127) où M. *B.* n'avoit

certainement plus en vue d'alarmer M. le Vicomte, & où il nous dit, employant preſque les propres mots du bulletin : « Le 22, le malade eſt accablé, il a une proſtration de forces conſidérable, il éprouve des friſſons.... *Les friſſons me font craindre un reflux d'humeur variolique dans la maſſe générale.* » Le 28, M. *B.* convient que la *fièvre ſecondaire*, & autres mauvaiſes ſuites d'une pareille petite-vérole, ſont encore à craindre.

M. *Brillouet* ſe plaint de ce que je n'ai pas écouté, *pour m'éclairer*, la lecture de ſon *Agenda ;* il doit me tenir compte, du moins, de l'attention avec laquelle je lui en ai entendu lire une page entière. J'avoue qu'il me fut impoſſible d'écouter patiemment, que la fièvre éruptive étant ſurvenue le neuvième jour de la manière la plus favorable, M. *Joſeph*, dès le 10 au matin, n'avoit déja plus de fièvre ; les ſymptômes locaux ne faiſant plus de progrès, & le malade étant gai... Que le 11, le malade étant devenu triſte, accablé, & la fièvre ayant repris avec force, &c. M. *Brillouet* cependant n'avoit combattu ces ſymptômes orageux que *par l'uſage de l'eau panée.* Quoi ! avoir la fièvre éruptive un jour, me dis-je alors à moi-même, ainſi que je l'ai dit depuis dans mes remarques, pag. 425, & n'en avoir plus le lendemain, ſans qu'il paroiſſe

aucun bouton, & cette même fièvre recommencer le jour ſuivant? voilà un phénomène trop incroyable. Ne pouvant plus me contraindre alors à entendre l'énumération des autres phénomènes, je me hâtai de voir & d'examiner le malade.

Mais, ce qui eſt plus grave, je ſuis accuſé *d'avoir déja deviné le remède efficace, & d'avoir apporté avec moi pluſieurs paquets de calomelas & du quinquina en poudre.* M. Brillouet convient pourtant, qu'arrivé chez le malade je n'ordonnai rien avant que d'avoir examiné ſon état; ce qui prouve que je ne ſuis pas un devin. Le fait eſt que, d'après le bulletin de M. *B.* & la narration de M. l'abbé *de Virieu*, je jugeai que cette petite-vérole, quoique inoculée, étoit très-confluente & très-maligne; mais ignorant ce que M. *Brillouet* avoit fait juſqu'à ce moment, & quelle étoit ſon habileté dans le traitement de cette maladie, j'eus ſoin, pour ne pas m'expoſer à perdre des inſtans précieux, de me procurer ces deux remèdes, afin de les adminiſtrer ſans délai, ſi le cas l'exigeoit. Ce n'eſt point ici d'ailleurs une ſingularité. Comme l'ouvrage du Dr *Dimſdale* ne paroît pas être inconnu à M. *Brillouet*, il a dû y lire, *pag. 441, obſervat. 29* : « Je fis prendre ſur le champ au malade une pilule de cinq grains de calomelas & d'un 8e de grain de tartre émétique, *que j'avois ap-*

porté avec moi, dans l'idée que j'en aurois peut-être beſoin. » (Traduct. de M. *Fouquet*, méd.) Et combien d'autres praticiens fourniſſent des exemples ſemblables ? « Il conſeilla, ajoute M. *Brillouet*, de faire bouillir *fortement* l'once de quinquina dans une pinte d'eau réduite à moitié, & de faire prendre toutes les heures un verre de cette décoction au malade. C'eſt donc à dire, à en croire M. *Brillouet*, que j'aurois preſcrit pour un enfant de cinq ans, une once de quinquina en décoction dans l'eſpace d'environ quatre heures ; car la demi-pinte ne pouvoit donner au plus que quatre verres. Cet article ne mérite aucune réponſe.

Dans ſon obſervation, pag. 126, M. *Brillouet* a dit : « Le 26... le malade étant très-bien le ſoir, je conſentis auſſi qu'il prît quatre grains de calomelas, mêlés dans de la pulpe de pomme cuite ». Et page 127, (voyez *Journ. de Médecine, août 1783*), il ajoute : « Le 29... le ſoir, il prend encore quatre grains de calomelas. » Voilà donc deux doſes, c'eſt-à-dire, huit grains de calomelas pris en deux fois, & le tout très-clairement énoncé, très-poſitivement avoué par M. *Brillouet*. Mais dans ſes Réflexions, février 1784, pag. 169, il juge convenable de dire : « Le ſoir (29 avril, ou vingt-ſixième jour de l'inoculation) M. *Joſeph* prit quatre grains de calomelas. Tous ceux dont M.

Sutton fait mention ont été supprimés ; car je n'ai pas comme lui une si grande confiance dans ce remède.» A propos de confiance, en doit-on plus, en doit-on moins à l'*observation* qu'aux *réflexions* de M. *Brillouet* ? Celles-ci, à la vérité, portent une épigraphe bien imposante : *Verâ fide, omnia hæc debent proponi !* Mais en seroit-il des épigraphes comme des bulletins qui, suivant M. *Brillouet*, ne sont pas toujours *physiquement vrais, & dont l'usage s'étend à l'infini?*

« Le 28 au soir, poursuit M. *Brillouet*, M. le Vicomte voulut remercier M. *Sutton* ; je le priai de différer. » Il ne seroit pas impossible qu'en rapportant cette circonstance, M. *Brillouet* prétendît m'imposer l'obligation de lui faire des remercîmens ; mais je ne lui en ferai point : il avoit de trop fortes raisons pour engager M. le Vicomte à différer mon congé. *Ce même jour 28*, nous dit M. Brillouet, (voyez *Journ. de Médec. août 1783, pag. 127* dans ses observations,) *il y avoit encore à craindre la fièvre secondaire, & autres mauvaises suites d'une pareille petite-vérole.* Il ajoute, même pag. 170 de ses *Réflexions*, qu'après sa première visite, M. Sutton *convint que l'état actuel du malade ne présentoit rien de dangereux ; c'étoit à l'allée de Breteuil qu'il nous tint ce discours*, dit victorieusement M. Brillouet. Le fait est qu'aux pressantes questions de

M. l'abbé *de Virieu* & de M. *Brillouet* lui-même, je répondis que je ne voyois pas de danger *immédiat*, mais que perſonne ne pouvoit répondre des ſuites d'une fièvre ſecondaire, laquelle étoit extrêmement à craindre. D'ailleurs le véritable état de l'enfant n'eſt-il pas aſſez clairement décrit dans le bulletin de M. *Brillouet?* «Mais chemin faiſant, ajoute-t-il, M. Sutton *changea intérieurement d'avis ;* car il fit promettre à M. l'abbé *de Virieu* qu'on lui donneroit un certificat en bonne forme, s'il arrivoit au malade un fâcheux événement, afin qu'il pût convaincre le public que M. *Joſeph* n'avoit pas été inoculé par lui.» Je n'ai changé ni *intérieurement*, ni *extérieurement* d'avis : ſeulement après avoir déclaré que dans l'état de M. *Joſeph* je ne voyois pas de danger *immédiat*, j'ajoutois que la fièvre ſecondaire & ſes ſuites étoient fort à craindre. Je regardois par conſéquent M. *Joſeph* comme étant expoſé à des dangers ſubſéquens & très-graves : or pourquoi n'aurois-je pas cherché à me mettre à l'abri de tout reproche à cet égard, en demandant un témoignage qui atteſtât que M. *Joſeph* n'avoit point été inoculé par moi?

Mais voici très-exactement comment les choſes ſe ſont paſſées.

Le 26 avril 1783, à dix heures du matin, ayant paſſé la nuit dans ma maiſon d'inocu-

lation, j'appris en rentrant chez moi, que M. le vicomte *de Virieu* étoit venu me chercher, & que ſes affaires ne lui permettant pas de m'attendre, il en avoit chargé M. l'abbé *de Virieu*, ſon parent, qui m'expliqua ſans délai le ſujet de leur viſite, & me remit le bulletin de M. *Brillouet*. J'obſervai à M. l'abbé que ce bulletin préſentoit l'état du malade comme très-dangereux, & que de ſemblables viſites me coûtoient d'autant plus, qu'il m'avoit fallu eſſuyer des complimens de condoléance au ſujet de la mort de Mme *Thetuſſon*, que je n'avois cependant pas inoculée, & auprès de laquelle je n'avois été appellé par M. *Girardot* ſon frère, que quelques heures avant ſon décès (*a*). M. l'abbé *de Virieu* n'en devint que plus preſſant, & ſes inſtances redoublèrent au point de me déclarer qu'il ne retourneroit point

(*a*) Ce n'eſt pas la première fois que je me ſuis vu expoſé à des bruits ſi déſagréables. En Angleterre je fus appellé auprès d'un boulanger de Cheam, près d'Epſom, qui avoit été inoculé par un chirurgien de la ville même d'Epſom. Ce boulanger mourut vingt-quatre heures après que je l'eus vu, & l'on répandit que c'étoit moi qui l'avoit inoculé. En conſéquence, & pour mettre ma réputation d'inoculateur à couvert de pareils bruits, je me ſuis cru autoriſé à demander le certificat dont M. *Brillouet* voudroit former un préjugé contre moi.

ſans

ſans moi. C'eſt alors que je lui demandai le certificat dont eſt queſtion ; c'eſt alors qu'il me fut promis ; & , ſi j'en ai parlé en deſcendant au palais Bourbon , je n'ai très-certainement fait que rappeller à M. l'abbé *de Virieu* la promeſſe qu'il m'en avoit faite avant de ſortir de chez moi.

Ici M. *Brillouet* prend plus d'eſſor : il enſeigne , il profeſſe. Mais de tous les oracles qu'il prononce , je ne commenterai que celui-ci : « Quand le calomelas, les purgatifs, & autres remèdes familiers à M. *Sutton*, auroient la propriété ſpécifique d'évacuer l'humeur variolique par les ſelles, les urines & autres émonctoires, je ne m'en ſervirois pas encore : *l'art doit imiter la nature ;* & cette mère bienfaiſante opère toujours par la peau, la criſe de cette terrible maladie. *Il eſt téméraire de s'oppoſer auſſi directement à ſes procédés.* » (Voy. Journ. de Méd. février 1784. p. 172.) Voilà par conſéquent le régime froid & répercuſſif, condamné ſans exception. Mais cela étant, pourquoi & dans quelle vue M. *Brillouet* a-t-il eu ſoin de faire *tenir les portes & les fenêtres ouvertes?* (Voy. ſes Réflex. p. 174.) Eſt-il poſſible de lui ſuppoſer un autre objet que celui de procurer à ſon malade un air frais, & par conſéquent répercuſſif ? Il ne manquera pas de répondre que c'eſt principalement ſur les évacuans, ſur les purgatifs & autres moyens de détour-

ner ou dériver une partie de l'humeur, que porte cet arrêt de proscription : « *Il est téméraire* de s'opposer aussi directement, &c. (*a*) » *Sydenham*, *Mead*, *Huxham*, *Dimsdale*, *Houlston*, *Fouquet* & autres, la réputation dont vous jouissez seroit-elle usurpée ? . . . Ne seriez-vous que des téméraires ? Mais afin qu'on ne m'accuse pas d'associer gratuitement ces hommes célèbres à ma disgrace, voici littéralement leur manière de penser & d'opérer.

Sydenham, appellé en tous lieux l'immortel *Sydenham*, dit, p. 359 : « Il est certain que le principal secours qu'on peut donner à un malade qui se trouve attaqué d'une petite-vérole confluente, consiste à *empêcher que les pustules ne sortent en trop grand nombre.* » Et pag. 364 : « J'ai observé très-souvent que la purgation *réitérée*, & en usage dès le commencement de la maladie, avoit procuré une petite-vérole, louable & discrète. » *Médec. pratique*, trad. par M. Jault, docteur en médecine.

(*a*) M. *Brillouet* ajoute, pag. 174 : « Malgré les symptômes graves que le malade éprouvoit alors (pendant la fièvre éruptive,) la nature bienfaisante militoit avec avantage contre la maladie ; elle m'imposoit donc la loi de la laisser agir, & de ne point la troubler par le calomelas, les purgatifs & autres remèdes semblables. Je suis convaincu que la nature est le médecin par excellence. »

Mead, médecin de S. M. Britannique, parlant des ſymptômes qui annoncent une petite-vérole abondante & de mauvaiſe eſpèce, dit auſſi pag. 42 : « Il eſt néceſſaire de purger avant l'éruption des boutons. » *Diſcours on the ſmall pox*, *London*, *1767*.

Huxham, de la Société royale de Londres, &c. dit également : « Il faut faire donner (pendant la fièvre éruptive) au malade un lavement émollient & laxatif, &, dans beaucoup de cas, une potion purgative très-douce, compoſée de manne, de crême de tartre, de ſel de Glauber ou de rhubarbe ; &, s'il ſurvenoit une diarrhée un peu conſidérable, il faudroit donner une ou deux doſes de rhubarbe. » *Eſſai ſur les fièvres*, traduct. nouv. pag. 200.

Dimſdale, le célèbre *Dimſdale*, ayant recommandé le calomelas le ſoir, & une médecine le lendemain, tant pendant la préparation, que dans les premiers jours après l'inſertion, dit de même : « On doit preſcrire cette médecine dès la première apparition des ſymptômes éruptifs, lorſqu'ils s'annoncent avec quelque degré extraordinaire de violence. » Le doct. *Houlſton*, cotraducteur & annotateur de *Dimſdale*, ne craint pas d'ajouter : « Il eſt étonnant de voir les effets que produit un doux purgatif dans ce temps de l'inoculation. » *Traduct. de M. Fouquet*, pag. 311. Loin de ſe rétracter,

M. le doct. *Dimſdale* confirme ce qu'il avoit prononcé quinze ans auparavant : « Une longue expérience m'a pleinement convaincu qu'une fièvre très-forte, au commencement de l'état éruptif, & tels autres ſymptômes alarmans, menacent d'une éruption copieuſe & défavorable : alors l'air frais & *les évacuans ſont abſolument néceſſaires*, & produiſent les plus heureux effets. » *Additional obſervations*, *London*, *p.* 132. Voy. d'ailleurs les obſervations, pag. 344—45, traduct. de M. *Fouquet*, où faiſant plus particulièrement l'application de cette méthode purgative au traitement de la petite-vérole naturelle pendant la fièvre éruptive, M. *Dimſdale* s'exprime d'une manière bien plus poſitive : « J'ai fait prendre, dans le général, la pilule mercurielle & antimoniale, preſcrivant un léger purgatif pour quelques heures après, dans la vue de procurer trois ou quatre ſelles. J'ai inſiſté plus particulièrement ſur ce traitement, & j'ai même quelquefois *réitéré* les remèdes ci-deſſus, quand la petite-vérole m'a paru d'une mauvaiſe eſpèce, & qu'avec une éruption *partielle*, (ce qui eſt préciſément le cas du malade de M. *Brillouet*,) qui n'a produit que peu ou point de ſoulagement, il y a eu une continuation de ſymptômes qui annonçoient un danger conſidérable ; j'ai employé les mêmes moyens pendant le cours de la fièvre

éruptive, dans l'intention d'en modérer la violence & de *réprimer* l'éruption (*a*), de prévenir la confluence, & conſéquemment le danger. Les heureux ſuccès dont cette méthode a été ſuivie, ont juſqu'ici ſurpaſſé mes eſpérances.... Parmi ceux qui ont été traités de cette manière ſous mes ſoins & ma direction propre, il n'en eſt pas mort un ſeul ſur le nombre d'environ quarante. »

M. Fouquet, *Traitement de la petite-vérole des enfans, pag. 185*, ne craint pas de dire : « La fièvre étant plus ou moins marquée, avec mal de tête, nauſées, accablement, langue ſale, bouche mauvaiſe, &c. on doit ſe hâter de purger le premier jour de la maladie, ou ſitôt qu'on eſt appellé dans le temps de l'incubation. (Pour médecine, il ordonne ou l'émétique en lavage, ou du mercure doux combiné avec de l'antimoine diaphorétique non lavé, & le kermès minéral, &c.) Enfin, ajoute-t-il, p. 188, les antimoniaux & *les mercuriels en particulier*, qui ſont les principaux ingrédiens de ce remède, ont peut-être encore des effets plus directs ſur la matière variolique ; en quoi ils doivent augmenter ſingulièrement les avantages de ce remède. »

(*a*) C'eſt bien ici que M. *Brillouet* va s'écrier : « L'art doit imiter la nature, & il eſt téméraire de s'oppoſer auſſi directement à ſes procédés. »

M. *Brillouet* perſiſte (pag. 173 de ſes Réflexions) à ſoutenir que *l'état de ſon malade & la flétriſſure des puſtules ne l'inquiétoient nullement*, & que ſes viſites, dès les cinq heures du matin, ne prouvent rien à cet égard; mais il convient que le lendemain 28, *la fièvre ſecondaire & autres mauvaiſes ſuites* d'une pareille petite-vérole, étoient encore à craindre : or quels ſont les ſymptômes qui précèdent la fièvre ſecondaire? c'eſt la fuſion de l'humeur variolique dans la maſſe générale, & l'*affaiſſement* ou la flétriſſure des boutons. Il eſt donc impoſſible que le 27, M. *Brillouet* fût tranquille ſur l'état de ſon malade.

J'ai dit, *pag. 424 de mes Remarques* : « Avant ma première viſite, on n'avoit encore appliqué ſur ces plaies, exceſſivement douloureuſes, que du linge ſec; & c'étoit en arrachant ce linge que l'on cauſoit à l'enfant les douleurs qui, la veille de mon arrivée, occaſionnoient ces plaintes amères, mentionnées par M. *Brillouet*, & dont M. le Vicomte fut alarmé au point de croire ſon enfant perdu ſans reſſource. Pour épargner & calmer ces douleurs, ainſi que pour augmenter la ſuppuration dans ces parties, je recommandai ſur le champ que les plaies fuſſent panſées avec le beurre & la poirée. »

M. *Brillouet* répond, *pag. 173 de ſes Réflexions* : « Ce panſement ne pouvoit avoir

lieu plus tôt ; car ce ne fut que le quatrième jour de l'éruption que l'épiderme ſe détacha, les puſtules n'ayant commencé à crever de toutes parts que le *vingt-cinquième de la maladie.*» M. Brillouet ajoute, « voyez mon obſervation, pag. 125. » Or, dans cette pag. 125, il dit littéralement : le *vingt-trois.... dans la journée, les puſtules crèvent de toute part* : donc il eſt évident que *ce panſement* pouvoit avoir lieu plus tôt, & au moins trois jours avant le 26, celui où je l'ai recommandé. Y a-t-il un chirurgien, dirai-je encore, y en a-t-il un ſeul qui eût négligé un panſement ſi ſimple, ſi convenable, &, j'oſe ajouter, ſi eſſentiel dans le traitement de ſon malade ?

La ſuite dans le Journal prochain.

LETTRE DE M. BAUMES,

Docteur en médecine, correſpondant de la Société royale de médecine de Paris, de l'Académie des ſciences, belles-lettres & arts de Dijon, & de la Société royale des ſciences de Montpellier, médecin à Lunel ; à M. CUSSON, *médecin à Montpellier, de la Société royale des ſciences, & médecin de la Charité.*

MONSIEUR,

C'eſt à plus d'un titre que je vous adreſſe

l'hiſtoire d'une mort cauſée par l'inoculation. Zélé défenſeur de cette méthode, dont vous n'avez encore prouvé les avantages que par des ſuccès, perſonne ne pourra mieux que vous réduire à ſa juſte valeur un accident ſi propre à décourager les chefs de famille, & à fournir des armes au ſyſtême anti-inoculateur.

Inſtruit & encouragé par les inoculations qui ſe ſont faites & ſe font encore avec ſuccès dans notre voiſinage (*a*), M. P.***, riche négociant, voulut ſoumettre à cette pratique ſalutaire, le premier gage d'un hymen récemment contracté; cet enfant avoit cinq mois & dix jours; il étoit allaité par ſa mère, & pouvoit en tout ſervir de modèle dans le plan de l'éducation phyſique : auſſi toutes les incommodités qui aſſaillent le premier temps de la vie, l'avoient reſpecté. A peine peut-on remarquer qu'à l'âge de deux mois & demi, il avoit eu ſur une joue un très-petit bouton qui, après ſa période phlegmoneuſe, forma une gouttelette de pus, à laquelle on donna iſſue afin que la cicatriſation fût plus prompte.

Le 16 mars fut le jour fixé pour l'opération, dont fut chargé M. *Montagnon*, chi-

(*a*) Montpellier & Nîmes; Lunel ſe trouve au milieu, & à égale diſtance de l'une & de l'autre de ces villes.

rurgien de Nîmes, dont la réputation en ce genre eſt déja faite, & qui, après avoir été conſulté ſur les préliminaires de l'inoculation, les avoit jugés inutiles, à une purgation près, ayant affaire à un enfant ſain, chargé d'embonpoint, très-peu moroſe; en un mot, formant ce qu'on appelle vulgairement un bel enfant.

La purgation recommandée fut néanmoins omiſe. L'inoculation n'en fut pas pour cela différée. Elle fut pratiquée en préſence d'un de nos médecins, par deux piquures à chaque bras, & il fut convenu que l'enfant ſeroit évacué inceſſamment; ce qui eut lieu le lendemain avec un peu de manne, diſſoute dans une eau de lys. Cet eccoprotique fut revomi preſque ſur le champ avec quelques glaires; il ne décida aucune déjection, & on en reſta là.

Le 23 mars & le ſeptième de l'opération, la fièvre éruptive ſe déclara avec violence: les plaies étoient auſſi douloureuſes qu'enflées. L'éruption commença le 25 mars, & le neuvième de l'opération, elle ſe completta le 26 & le 27, qui conſtituoient les dixième & onzième jour de l'opération. La petite-vérole fut très-confluente.

Dès le 25 de mars, l'enfant étoient énormement fatigué par la fièvre éruptive qu'accompagnoient les mouvemens convulſifs, un vomiſſement laborieux, beaucoup d'an-

goiſſes, un gonflement & une tenſion forte aux gencives : en outre, la langue étoit chargée, & le ventre s'ouvrit ſans diminution des autres ſymptômes, auxquels on oppoſa principalement une eau de mauve, adoucie par le ſirop violat

Dans ſon cours anomal, la maladie parvint à peine au 31 mars, qui étoit le quinzième de l'opération, que l'enflure qui ſervoit de baſe aux puſtules confluentes, s'affaiſſa, & préſenta une apparence gangréneuſe. On commença dès-lors à mettre en uſage les mixtures cordiales qu'on compoſoit avec les eaux de ſcabieuſe, de chardon bénit & de fleurs d'orange, ſervant de véhicule à la confection d'hyacinthe; la vieille thériaque, la rapure de corne-de-cerf, les coraux rouges préparés, & les yeux d'écreviſſe. Ces remèdes diverſement combinés, mais toujours identiques, conſtituèrent tout ce qu'on crut devoir oppoſer à la marche funeſte de la maladie; ſi l'on excepte des petits looks faits avec le ſucre candi, le ſirop violat, l'huile d'amandes douces & l'eau de mauve, dont on ſe ſervoit pour combattre une douleur à la gorge & une difficulté d'avaler, qui, s'étant déclarées dès l'accroiſſement de la maladie, diſparurent comme par enchantement, l'avant-veille de la mort.

La fièvre, qui accompagnoit cette petite-

vérole avoit un type continu, & des redoublemens quotidiens. Les ſymptômes s'étoient ſucceſſivement aggravés; le viſage n'offroit qu'une croûte noirâtre, & l'enfant luttoit contre les angoiſſes de la mort, lorſque le calme revint le 4 d'avril. Dès-lors la fièvre diminua d'intenſité, le petit malade avaloit librement, & l'on ſongeoit à lui procurer la chûte des croûtes du viſage en les oignant avec de l'huile d'œuf. Le 5 avril ſe paſſa de même dans ce bien-être trompeur, lorſque ſur les neuf heures du ſoir, il ſurvint des convulſions dans leſquelles l'enfant expira le vingt-unième jour de l'opération.

Ces détails exactement vrais ne ſuffiſent point, Monſieur, pour vous mettre à portée de prononcer judicieuſement ſur ce cas; il faut encore vous faire connoître toutes les circonſtances qui peuvent avoir influé ſur cetre inoculation malheureuſe.

Mon journal d'obſervations météorologiques m'apprend que la température de l'hiver dernier, remarquable par la misère du peuple, a été humide & variable à l'excès. Les vents d'eſt (levant,) & de nord-oueſt (miſtral;) de nord-eſt (tramontane haute,) & de ſud (marin,) qui ſont nos vents cardinaux, dominant tour à tour avec une inconſtance incroyable, amenoient des journées de pluie avec un temps doux, & de fortes gelées avec un temps rigoureux.

Cette intempérie, qui ſévit pendant près de quatre mois, établit la conſtitution catarrhale, dont un des plus cruels effets furent quelques maux de gorge gangréneux qui immolèrent quelques enfans, parmi leſquels j'eus la douleur de compter mon fils, âgé de quatre ans & deux mois, & très-bien fortifié par le meilleur ſyſtême d'éducation phyſique. Vous ſavez, Monſieur, de quel coup je fus frappé par cette perte, que ne purent prévenir mes efforts, combinés avec ceux d'un de vos médecins (M. *Fouquet*,) connu ſi avantageuſement à Montpellier. Si cette Lettre lui parvient, je deſire bien ſincérement qu'elle lui rappelle les ſentimens d'eſtime & de reconnoiſſance que je lui ai voués pour la vie.

Le mois de mars conſerva preſque la même température qui fut propre à l'hiver. Le 16 de ce mois, qui fut le jour de l'inoculation rapportée, le temps étoit ſi variable, que le vent de terre étoit levant, tandis que la progreſſion des nuages ſe faiſoit du nord au midi. Le 17, le ciel fut couvert. Le 18, nous eûmes de la pluie, qui tomba encore le 19, fut mêlée d'un peu de grêle, & dura pendant la nuit du 19 au 20; mais dans l'après midi du 20, le miſtral ſouffla avec aſſez de force, ramena le froid, & il gela la nuit du 20 au 21. Le vent ſe calma la nuit du 21 au 22, & il plut conſidérablement

dans la matiné du 22. Le 23, le vent fut variable, & refroidi par un vent de nord-eſt. Du 24 au ſoir, juſqu'au 28, le temps varia beaucoup. Le vent d'eſt prit enfin le deſſus, & il plût le 28 & le 29. Le 30 au matin, le ciel fut ſerein par l'effet d'un vent ſeptentrional très-froid, qui continua le 31 ; mais le calme ſurvenu pendant la nuit du 31 mars au premier avril, rendit le temps brumeux. Le 2 & le 3 d'avril, la température fut paſſablement douce. Le 4 & le 5, elle fut variable & froide ; mais le 6, un vent de nord-oueſt ſouffla avec furie. Nous eûmes de la gelée blanche le 9, &c.

Il eſt inutile d'aller plus loin dans cette deſcription météoronoſologique ; & je n'en ai déja que trop dit, pour mettre dans ſon vrai jour, ce qu'il faut penſer de l'iſſue funeſte du cas que je vous ai rapporté. S'il m'étoit permis de preſſentir votre jugement, je diſculperois de bon cœur le ſyſtême inoculateur, parce que la mort de notre inoculé a été l'ouvrage des circonſtances ; mais c'eſt une tâche que je laiſſe à votre ſagacité & à vos lumières, je me contente de vous prévenir que M. *de Horne* a judicieuſement traité une queſtion analogue à l'objet préſent, dans un Mémoire qui paroîtra dans le quatrième volume des Mémoires de la Société royale de médecine, actuellement ſous-preſſe. Le travail de M. *de Horne*, que

j'ai lu avec tout le plaisir que ses productions font naître, porte pour titre : *Mémoire sur quelques abus introduits dans la pratique de l'inoculation de la petite-vérole, & sur les précautions nécessaires pour tirer de cette opération le plus grand avantage possible.*

Comme ce médecin célèbre pense qu'il n'est point du tout indifférent d'employer toute sorte de pus pour l'insertion de la petite-vérole, je vous préviens en finissant ma lettre, que l'on m'a dit que le pus avec lequel on inocula le petit P. ***, n'étoit pas des mieux conditionnés.

OBSERVATION

Sur une affection nerveuse, occasionnée par un amour malheureux, & terminée par la mort à la suite d'un mauvais traitement; par M. JACQUINELLE, maître ès arts en l'université de Paris, chirurgien-major du régiment d'Agenois.

M. *J. L. L.* ***, âgé de trente-trois ans, d'un tempérament bilieux, colère, portant toutes ses passions à l'extrême, eut un amour malheureux qui le fit tomber, il y a environ vingt-un mois, dans une tristesse extrême; il sentit une grande chaleur dans l'estomac, à laquelle succédèrent des vomissemens : on

les crut occaſionnés par une plénitude humorale ; on fit prendre au malade, pendant huit jours, l'ipécacuanha, à la doſe de douze grains par jour ; les vomiſſemens perſiſtant, on donna trois grains de tartre ſtibié. Les ſymptômes de la maladie, au lieu de ſe calmer, ne firent que s'aggraver ; on eut recours aux purgatifs qu'on continua pendant trois mois, une fois par ſemaine, préſumant toujours que les premières voies étoient remplies de ſaburre. (Il eſt à remarquer que le malade cachoit avec un ſoin extrême la véritable cauſe de ſon état.) Voyant l'inſuffiſance des remèdes employés, on eut recours aux anti-ſpaſmodiques qui produiſirent un bon effet ; mais bientôt le malade, ſéduit par les promeſſes trompeuſes d'un médicaſtre ambulant, ceſſa les anti-ſpaſmodiques, pour faire uſage d'une poudre purgative, dans laquelle il entre de la gomme gutte : on lui fit auſſi prendre le quinquina à forte doſe ; après quoi on le mit à l'uſage des eaux & du ſel de Sedlitz, mais ſans ſuccès. Le malade devint conſtipé, & tourmenté d'une ſoif inextinguible. D'autres perſonnes ſoupçonnant le foie malade, proposèrent l'équitation & l'uſage des incraſſans : n'en retirant aucun avantage, il revint aux anti-ſpaſmodiques, qui lui procurèrent le même avantage que la première fois qu'il en fit uſage ; & de plus il prit le camphre

dont il se trouva bien ; mais de nouveau, séduit par les fausses promesses de ces gens dont le seul mérite est d'étaler dans les places publiques, aux yeux du vulgaire stupide, des remèdes funestes, il prit d'une tisane dont on ignore absolument la composition, & ensuite les remèdes contre le tænia, qui le mirent dans un état déplorable : il avoit la couleur plombée ; son haleine étoit fétide ; il étoit obligé de se pancher en devant pour se soulager ; deux heures après qu'il avoit mangé, il vomissoit. Un jour qu'il étoit chez un de ses frères, il apperçut un objet qui lui retraça vivement l'idée de la femme qu'il avoit tant aimée ; ce jour-là, il ne fit que vomir. On lui conseilla de nouveau l'équitation, mais encore sans succès : on le mit à l'usage des drastiques, qui ne firent qu'augmenter ses maux. On revint enfin encore aux anti-spasmodiques ; le vomissement céda pendant huit à dix jours : cependant le malade ne tarda pas à devenir leucophlegmatique ; les bras & les cuisses enflèrent beaucoup : on lui administra les diurétiques ; le bas-ventre se remplit d'eau ; l'enflure des jambes devenant plus considérable, on lui fit six mouchetures ; enfin, le malade accablé sous le poids de ses maux, mourut au bout de vingt-un mois de douleurs.

A l'ouverture du ventre, je trouvai douze

ou

ou quinze pintes d'eau limpide dans ſa capacité ; le foie dans l'état naturel ; la véſicule du fiel abſolument vide ; l'eſtomac étoit plus petit que dans l'état naturel ; l'orifice cardiaque beaucoup plus dilaté que d'ordinaire ; la partie moyenne de la grande courbure de l'eſtomac, correſpondante au pylore, beaucoup plus volumineuſe, & le pylore lui-même étoit ſquirrheux & ſingulièrement retréci ; l'eſtomac ouvert nous préſenta ſa partie interne inégale, tuberculeuſe, on appercevoit un tubercule plus volumineux vers ſon bas-fond ; & à la partie inférieure du pylore, un petit ulcère rond du diamètre de quatre lignes, recouvert d'un petit tubercule ſquirrheux ; l'épaiſſeur des parois de l'eſtomac avoit un pouce.

Les vomiſſemens fréquens & la couleur brune des matières qu'on rejette par le vomiſſement ne ſont pas toujours un ſymptôme pathognomonique du ſquirrhe du pylore ; la fréquence des vomiſſemens peut dépendre de pluſieurs autres cauſes, comme du ſquirrhe de l'œſophage, de la compreſſion de l'eſtomac par les inteſtins diſtendus, gorgés & tuméfiés, de quelques tumeurs dans le bas-ventre, en refoulant l'eſtomac ; du rétréciſſement de l'inteſtin duodenum, des fortes affections de l'ame, & particulièrement du chagrin.

Dans le cas de compreſſion, d'obſtruction, de ſquirrhe, du rétréciſſement de l'inteſtin duodenum, ainſi que dans celui du ſquirrhe du pylore, les boiſſons ſont reçues librement dans l'eſtomac; elles y ſéjournent quelque temps; par conſéquent les vomiſſemens ne doivent point ſuivre immédiatement l'uſage des boiſſons, au lieu que dans le ſquirrhe de l'œſophage, du cardiaque, les boiſſons ne peuvent point parvenir juſqu'à l'eſtomac, & ſont rejettées auſſitôt qu'elles ſont priſes.

Ne pourroit-on pas ſe mettre en garde contre un vomiſſement de pareille nature, lorſqu'on ſe trouve appellé dans la pratique pour voir un malade qui vomit depuis quelque temps, en l'interrogeant ſur le paſſé, ſur les accidens qu'il éprouve? Il eſt certain que les malades reſſentent un ſentiment de peſanteur à l'eſtomac, une douleur des plus vives, ils deſirent toujours de manger; ils ſemblent être ſoulagés après leurs repas: mais deux ou trois heures après, ils vomiſſent, quelquefois ils ſont pluſieurs jours ſans vomir, mais cela n'a guères lieu que dans le commencement de la maladie; la plupart ſont conſtipés; il eſt des inſtans où les vomiſſemens ſe ſuccèdent très-promptement les uns aux autres, & d'autres fois où ils ſont plus éloignés: cela dépend de la quantité, ſoit d'alimens, ſoit de boiſſons

qu'ont pris les malades, de la cauſticité de la matière que produit l'ulcère, & qui porte ſon action ſur la tunique interne de l'eſtomac, en y excitant de l'érétiſme & de l'irritation ; les malades ſont pâles, décolorés ; ils expriment par un mouvement automatique le lieu de leur douleur avec la paume des mains qu'ils portent au cartilage xiphoïde ; cette douleur correſpond au ſternum : quand ils ſont aſſis, leur attitude eſt d'être un peu fléchis en avant ; &, dans cette poſition, ils paroiſſent être plus à leur aiſe ; leur haleine eſt très-fétide ; ils deſirent de manger de tout, ce qu'ils ne peuvent faire ; ils ſont obligés de dormir la tête un peu élevée, ſans quoi les nauſées, les vomiſſemens les incommoderoient beaucoup : voilà ce que j'ai cru obſerver ſur pluſieurs malades morts de cette maladie.

Voyez *les obſervations ſur des tumeurs ſquirrheuſes au pylore, vol. lvij, pag. 137 ; & vol. lx, pag. 548.*

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai 1784.

On a joui pendant le mois de mai d'un très-beau temps ; la chaleur a ſuccédé rapidement au froid : quoiqu'elle ait paru vive, elle a été conſtamment tempérée par le vent du nord ; & tous les jours, du matin au ſoir, elle a communément varié de 5 à 6 degrés. La plus grande variation a été de 8 degrés & demi ; la moindre de 3 & demi. Le thermomètre eſt monté à 23 & demi ; ſon moindre degré a été 6 au deſſus de 0. Le baromètre eſt monté à 28 deg. 5 lignes, & eſt deſcendu à 27 degrés 10 lig. Le terme le plus conſtant a été au deſſus de 28.

Les vents de nord & d'eſt ont preſque conſtamment régné pendant la dernière quinzaine : celui de ſud a ſoufflé le 29 & le 30 ; ce dernier jour a été le plus froid. Il y a eu quelques orages. L'hygromètre a marqué preſque conſtamment de la ſéchereſſe du 10 au 20.

On a continué d'obſerver quelques fauſ-

ſes fluxions de poitrine, des fièvres tierces, quelques fièvres malignes avec des parotides; beaucoup d'éruptions avec ou ſans fièvre: les affections dartreuſes ont paru s'irriter; il s'eſt manifeſté beaucoup de fluxions, qui ſe portoient particulièrement vers les parties ſupérieures: il en eſt réſulté des ophthalmies, des douleurs aux oreilles, des maux de gorge fluxionnaires: en général, les maladies n'ont point été graves, & ont cédé facilement au traitement indiqué.

AVIS.

Les obſervations météorologiques dont le Père JAUCOURT *enrichit chaque mois le Journal de Médec. ne paroîtront point dans ce cahier. Le P.* JAUCOURT *a eu la bonté de nous prévenir, qu'au retour de ſon voyage il continuera de nous communiquer la ſuite de ſes obſervations: nous nous empreſſerons de les inſérer dans ce Journal.*

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de mai 1784; par M. BOUCHER, médecin.

Le temps a été froid dans les quatre à cinq premiers jours du mois : il y avoit des gelées blanches la nuit. La liqueur du thermomètre étoit, le 3 au matin, à trois degrés au deſſus du terme de la congélation. Les chaleurs ont ſuccédé de ſuite au froid. Le 10, la liqueur du thermomètre s'eſt élevée à près de 19 degrés au deſſus dudit terme; &, depuis le 15 juſqu'au 28, elle s'eſt portée, preſque tous les jours, au deſſus du terme de 19 degrés. Le 20 & le 23, elle a monté à celui de 23 degrés. Ces derniers jours, l'air étoit étouffant; il a été rafraîchi, dans les derniers jours du mois, à la ſuite d'un violent orage, qui a eu lieu dans la nuit du 23 au 24, & qui s'eſt fait encore reſſentir dans les trois jours ſuivans. Le tonnerre a grondé ces jours-là *.

* Le 24 à midi, il s'eſt formé à l'oueſt de la ville un nuage épais, qui, ſe portant à l'eſt ſur la moitié de la ville, a verſé une quantité prodigieuſe de grêle, qui a briſé les vitres des égliſes & des maiſons, ſur leſquelles elle eſt tombée, & a détruit la moiſſon de pluſieurs villages ſitués entre cette ville & Tournay. Il en eſt tombé dans quelques cantons d'une groſſeur démeſurée, quantité de grains du volume d'un œuf de pigeon, & même d'un œuf de poule : des hommes & des beſtiaux, qui ſe trouvoient en pleine campagne, en ont été bleſſés. On en a trouvé dans certains endroits d'amoncelés, de la hauteur de près de deux pieds. Des payſans ont obervé que les nuées qui ont charié cette grêle, avoient traverſé l'atmoſphère en forme de tourbillons.

Il n'y a guères eu de variations dans le baromètre, le mercure s'étant peu éloigné du terme de 28 pouces. Il a cependant été plus souvent observé au dessus de ce terme qu'au dessous.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 23 degrés au dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 3 degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 20 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lign.

Le vent a soufflé 10 fois du Nord.
6 fois du Nord vers l'Est.
2 fois de l'Est.
2 fois du Sud vers l'Est.
10 fois du Sud.
5 fois du Sud vers l'Oueſt.
6 fois de l'Oueſt.
3 fois du Nord vers l'Oueſt.

Il y a eu 16 jours de temps couvert ou nuageux.
6 jours de pluie.
2 jours de tonnerre.
4 jours d'éclairs.
2 jours de grêle.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse la dernière moitié du mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de mai 1784.

La péripneumonie & la fièvre continue péripneumonique ont encore été, ce mois, les maladies aiguës dominantes, avec le même caractère que dans le mois précédent. Il y a eu aussi nombre de personnes attaquées de squinancie ; mais

cette dernière maladie n'a été grave que lorſqu'elle étoit compliquée d'embarras conſidérable à la poitrine.

Les maladies les plus communes ont été la fièvre tierce & la double-tierce, dont les accès étoient, dans la plupart des ſujets, fort violens. Celle-ci dégéneroit aiſément en fièvre continue, ſur-tout quand on avoit négligé, dans le principe de la maladie, les moyens de curation requis. L'une & l'autre eſpèce étoit plus opiniâtre & plus difficile à déraciner qu'il n'eſt ordinaire dans cette ſaiſon. Dans nombre de ſujets, elles étoient la récidive des fièvres automnales.

Nombre de perſonnes ont eſſuyé des coliques qui, dans la plupart, ont été accompagnées de chaleur d'entrailles & de conſtipation; & vers la fin du mois, il y a eu des diarrhées bilieuſes.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

MÉDECINE.

Ger. L. B. VAN-SWIETEN, archiatrorum cæſareorum quondam comitis, &c. &c. Conſtitutiones epidemicæ, & morbi potiſſimùm Lugduni-Batavorum obſervati, ex ejuſdem adverſariis edidit MAXIMILIANUS STOLL, S. C. R. A. Maj. conſ. & prof. med. pract. in univerſitat. Vindobonenſi, P. O. C'eſt-à dire, *Conſtitutions épidémiques, & maladies obſervées particulièrement à Leyde, par le baron VAN-SWIETEN, premier médecin de l'Empereur, &c; ouvrage tiré de ſes papiers, &*

mis au jour par M. MAXIMIL. STOLL, *conſeiller de Sa Majeſté impériale, profeſſeur de médecine pratique dans l'univerſité de Vienne. A Leipſick & à Vienne, chez* Græffer ; *& ſe trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig, *libraire, 1782, in-8°. 2 vol.*

1. L'illuſtre *Van-Swieten* avoit la louable coutume de tenir un journal exact de la plupart des maladies qu'il obſervoit. Sa méthode étoit d'écrire d'abord en titre avec des caractères inconnus, ſelon l'uſage cryptographique de *Ramſay*, le nom du malade ; il y joignoit celui de la maladie, quand il en étoit ſûr, & s'il en doutoit, le marquoit par un ſigne. En marge de ce regiſtre, étoit écrit le jour du mois & de la maladie, les pages étoit diviſées en deux colonnes ; l'une pour l'hiſtoire & les obſervations, l'autre pour les corrections & les additions.

C'eſt ce journal qui n'avoit jamais vu le jour, & que ſon célèbre auteur ne deſtinoit peut-être pas à l'impreſſion, qui vient de paroître, par les ſoins de M. *Stoll*. Commencé en 1727 ; il eſt continué juſqu'en 1750 ; mais les dernières années offrent très-peu d'obſervations, ſi ce n'eſt des détails ſur la ſanté des propres enfans & de l'épouſe du baron *Van-Swieten ;* les occupations nombreuſes de ce Machaon moderne, l'empêchèrent alors d'y mettre la même exactitude.

Un ouvrage qui porte l'immortel nom de *Van-Swieten*, & qui offre ſes obſervations journalières & ſa véritable méthode de guérir, n'a pas beſoin de recommandation auprès des lecteurs ; ils retrouveront dans ces annales le génie de l'inimitable commentateur du grand *Boerhaave ;* mais

ils doivent faire une réflexion en les lisant, que ce n'est rien autre chose qu'un journal sans prétention, souvent écrit avec précipitation, auquel l'auteur n'a pu mettre la dernière main.

L'éditeur a regardé comme sacré le manuscrit du baron *Van-Swieten ;* il n'y a fait nul changement, & n'y a joint aucune note ; seulement dans une docte préface, il fait quelques remarques très-judicieuses, qui lui ont été inspirées par la lecture de l'ouvrage, & qui doivent trouver naturellement ici leur place.

Les maladies que *Van-Swieten* a le plus fréquemment observées sont les fièvres bilieuses, qui dégénéroient souvent en putrides. Ces fièvres étoient la plupart du temps accompagnées d'aphthes, que M. *Stoll* attribue à la négligence où l'on étoit de mettre en usage la méthode délayante & les vomitifs.

Dans les fièvres putrides les vomissemens étoient fréquens, ainsi que les déjections spontanées très-fétides & verdâtres. Dans ces fièvres, la méthode de guérir de *Van-Swieten* est indirecte ou symptomatique, c'est-à-dire, qu'elle ne roule guères que sur des remèdes généraux, convenables dans toutes les fièvres, qui, en combattant les symptômes les plus urgens, laissent agir la nature dans la guérison de la maladie.

Van-Swieten n'avoit pas de remède antiseptique roborant ; il employoit les antiseptiques les plus doux, les sucs acides, le petit-lait, & les antiseptiques stimulans, comme le vin du Rhin, la serpentaire de Virginie, &c.

On ne trouve dans ses observations aucune dyssenterie grave, ni aucune épidémie un peu considérable de cette maladie.

Les pleurésies n'y sont pas fort inflammatoires, & dans ces maladies ce n'est pas un véscatoire

qu'il applique à l'endroit où l'on ſent la douleur, mais une fomentation de lait avec du ſavon.

Il ne cherche pas beaucoup à procurer la liberté du ventre.

Il fait ſouvent mention de bile & de matières bilieuſes arrêtées dans les premières voies, ainſi que de la fièvre bilieuſe qu'il attaque ordinairement par les acides, les tamarins & les autres minoratifs, mais rarement par les vomitifs.

Il fait très-peu mention de la dépravation du goût; il parle fréquemment d'exanthêmes, auxquels il ne donne aucun nom particulier, y joignant ſeulement une deſcription vague.

Les épiſpaſtiques étoient beaucoup en uſage dans preſque toutes les fièvres continues; il employoit ſur-tout le ſavon de Veniſe & l'infuſion de ſaſſafras dans les affections goutteuſes ſans fièvre.

Une choſe remarquable, c'eſt qu'il fait très-rarement uſage du quinquina contre les fièvres intermittentes, même les automnales; il les traitoit avec les fondans, les ſalins, les tamarins, les amers, les pilules cochées & celles de Rufus.

Dans les fièvres tierces, il purgeoit fréquemment, ſix heures avant le paroxyſme. Après l'accouchement, les premières heures ou les premiers jours, il aimoit à donner l'opium. Le dixième jour, il preſcrivoit la manne avec le ſel polychreſte & le ſuc de citron.

Enfin, dans les premiers temps de la petite-vérole, il ordonnoit preſque toujours une ſaignée médiocre; alors il faiſoit uſage du petit-lait, de l'eſprit de ſoufre, de boiſſon abondante, d'émétique, de cinabre.

D. CHRISTIAN. FRIED. REUSS, medicinæ profeſſoris publici in alma Eberhardino-Carolina, Academiæ Imperialis na-

turæ curioſorum, Regiæ Daniæ ſcientiarum; ejuſque œconomicæ, Electoralis Moguntinæ; nec non Societatis Electoralis Lipſienſis œconomicæ; Tigurinæ phyſicalis, & Berolinenſis amicorum naturæ ſcrutatorum ſodalis. Primæ Lineæ Encyclopediæ & methodologiæ univerſæ ſcientiæ medicæ & theoricæ & practicæ, omniumque ejus ſcientiarum tam præparantium quam affinium ac ſubjunctæ cujuſvis hiſtoriæ litterariæ. *A Tubinge, chez* Cotta; *ſe trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, 1783, in-8° *de 570 pag.*

2. Depuis quelques années les Encyclopédies ſe multiplient dans les divers royaumes de l'Europe; c'eſt ce qui a fait imaginer à M. *Reuſs* une Encyclopédie médicinale, qui doit être accueillie du public. Quelle ſcience intéreſſe plus tous les hommes, que celle qui apprend à conſerver la ſanté; & quelle ſcience cependant eſt plus étendue, plus longue & plus difficile! Tous les médecins dès leur jeuneſſe ſe ſont livrés à des études préliminaires, dont les unes ſont préparatoires, & les autres abſolument néceſſaires. Cette variété de connoiſſances forme une Encyclopédie, dont pluſieurs gros volumes pourroient à peine contenir les détails: auſſi M. *Reuſs* ne prétend-il donner ici que les premiers élémens, les premières lignes de ces ſciences: elles tiennent toutes plus ou moins à la médecine, & ſont diviſées en trois grandes claſſes. La première de ces claſſes offre les ſciences préparatoires; les principales ou fondamentales occupent la ſeconde, & la troiſième renferme les acceſſoires. Les préparatoires

ſont la Philologie, la Philoſophie, les Mathématiques, la Phyſique, la Chimie, l'Anatomie, la Phyſiologie, l'Hiſtoire naturelle, l'Hiſtoire de la médecine, & quelques parties des beaux arts. Les connoiſſances qui forment le fond de la médecine, ſe diviſent en théoriques & en pratiques. Les premieres conſidèrent le corps humain dans l'état ſain ou malade : ce ſont la Phyſiologie anthropologique, la Séméiotique phyſiologique, la Diététique, la Pathologie générale & particulière, la Thérapeutique générale, ſous laquelle eſt compriſe la Matière médicale & chirurgicale. Les connoiſſances pratiques qui contiennent l'application même de toutes les ſciences, tant préparatoires que principales, ſont : la Thérapeutique particulière, qui guérit les maladies internes ; la Chirurgie, qui eſt pour la curation des externes, & l'art des Accouchemens. M. le profeſſeur *Reuſs* y joint la médecine légale & la Politique médicinale. Les ſciences acceſſoires, qui compoſent la troiſième claſſe, ſe réduiſent, ſelon lui, à l'Art vétérinaire, à la Chimie économique, à l'Etude économique de la nature, à l'Economie, tant rurale que civile. Je viens d'expoſer la traduction littérale des dénominations de cette Encyclopédie médicinale, où ſe trouve une idée des différentes parties de l'art de guérir. M. *Reuſs* y ajoute l'énumération des meilleurs livres propres à étendre ces diverſes connoiſſances. Cet ouvrage eſt un apperçu qui peut ſervir grandement à diriger les études de ceux qui ſe deſtinent à la médecine ; mais une véritable Encyclopédie médicinale, compoſée d'après le plan de l'auteur, formeroit pluſieurs volumes *in-fol.*

Quæſtio medica, an biliarum concretio-

num, *&c.* C'eſt-à-dire, *Peut-on regarder l'éther & l'eſprit de térébenthine comme le diſſolvant des concrétions biliaires? Queſtion de médecine ſoutenue dans l'univerſité de médecine de Montpellier, le 21 février 1784; par M.* CLAUDE-AUGUSTE DURANDE, *de Dijon, maître ès-arts pour le Baccalauréat. A Montpellier, chez* Jean Martel, *1784, in-4°, de 280 pag.*

3. Le jeune auteur de cette thèſe eſt M. *Durande*, fils de l'illuſtre médecin de Dijon, ſi connu par ſes heureux ſuccès dans la pratique de la médecine, & par ſes lumières en botanique. L'élève en médecine ſe montre déja digne d'un tel père; car ſon Opuſcule annonce une véritable connoiſſance de l'anatomie & de la phyſiologie, beaucoup d'amour pour le travail, & une grande lecture des ouvrages de médecine.

Avant de diſcuter la queſtion qu'il ſe propoſe de réſoudre, il examine le foie, la véſicule du fiel & la bile, en anatomiſte & en phyſiologiſte inſtruit. Il décrit ſoigneuſement ces organes, expoſe les diverſes opinions des auteurs à leur ſujet, & développe les ſentimens de *Ruiſch*, de *Malpighi* & des modernes, ſur la ſtructure du foie: mais ſa modeſtie l'empêche de décider entre ces deux célèbres anatomiſtes.

L'examen que M. *Durande* fait de la bile eſt plein de netteté & de vérité; il remarque fort bien que, malgré l'analyſe chimique de cette ſécrétion, faite par de ſavans obſervateurs, on ne peut rien conclure de bien poſitif ſur ſa nature: il prouve cependant que le principe qui y domine eſt alkalin. Notre Bachelier démontre auſſi avec M. *Cadet*, que la bile contient encore un

principe oléagineux, qu'elle eſt un vrai ſavon, qu'elle ne renferme pas d'acide, qu'elle ne coagule pas le lait, tant qu'elle eſt dans ſon état naturel. La bile en ſtagnation produit promptement des calculs; c'eſt auſſi dans cet état qu'elle contracte facilement la putréfaction, &, par conſéquent, qu'elle ſe charge d'acide : or, on ſait que toutes les fois que l'on combine un acide avec une huile liquide quelconque, elle s'épaiſſit, & prend d'autant plus de conſiſtance & de ſolidité, que l'acide y eſt plus abondamment & plus intimement combiné. M. *Durande* explique donc par-là fort ingénieuſement la formation des pierres biliaires, qui, comme on voit, doivent réſulter du principe oléagineux de la bile, marié avec l'acide. Il prouve clairement que ces concrétions ſont de nature réſineuſe, & recherche le menſtrue qui peut les diſſoudre dans le cas de maladie. Tous les chimiſtes connoiſſent l'empire de l'éther ſur les réſines; il le choiſit, mais à cauſe de ſa volatilité, il l'enchaîne en l'alliant avec l'eſprit de térébenthine, qui d'ailleurs eſt propre à aider la diſſolution des calculs. M. *Durande* ne ſe contente pas de cette théorie lumineuſe pour décider affirmativement la queſtion qu'il a entrepris de traiter; il donne trois obſervations de pratique, que ſon illuſtre père lui a communiquées, & qui prouvent évidemment l'efficacité de cette combinaiſon ſur les pierres biliaires. La manière d'adminiſtrer ce diſſolvant, termine cette excellente thèſe, dont M. *Durande* fils a fait hommage à l'auteur de ſes jours.

Diſſertatio medica in contagium phthiſicum inquirens. *Diſſertation de médecine ſur la contagion phthiſique; par M. AUGUSTE-FRÉDERIC-CHRISTOPHE EVERS,*

de Swerin, dans le duché de Mecklenbourg, docteur en médecine. A Gottingue, chez Barmeier; *à Strasbourg, chez* Kœnig, *1782, in-4° de 32 pag.*

4. La phthisie paroît devenir plus commune de jours en jours; les médecins en conviennent, & ils multiplient leurs écrits sur cette maladie rebelle; sa contagion & la manière dont elle se propage n'ont pas encore fait le sujet *ex professo* d'aucun Mémoire. D'après l'avis de l'illustre professeur *Murray* de Gottingue, l'auteur de cette dissertation a donc cru devoir s'en occuper. Il prélude par quelques observations générales sur les maladies contagieuses; il s'étend ensuite sur la contagion de la phthisie, & décrit les diverses manières dont ce terrible mal peut se propager. Il les réduit à trois; savoir, 1°. la voie héréditaire, par laquelle des pères, ce germe passe aux enfans; 2°. en demeurant trop long-temps dans l'atmosphère des phthisiques, par exemple en couchant avec eux, &c.; 3°. en faisant usage de leurs vêtemens, de leurs linges, de leurs draps, ou d'autres choses semblables qui leur ont servi, principalement dans le dernier degré de la maladie.

Après avoir examiné la disposition que les divers sujets ont pour contracter la phthisie, & avoir démontré que la phthisie pulmonaire avec ulcères n'est pas la seule qui soit contagieuse, M. *Evers* donne des conseils salutaires pour éviter la contagion. 1°. Les malades, dit-il, doivent être tenus dans des appartemens spacieux & très propres, dont les fenêtres seront ouvertes, afin de renouveller fréquemment l'air, & dans lesquels on répandra çà & là des fleurs & des herbes d'une agréable odeur. 2°. Il faut que les draps soient

toujours

toujours très-propres, & que l'on change ſouvent le malade de lit. 3°. Le phthiſique aura ſoin de cracher dans des vaſes de verre ou de faïance, qu'on lavera fréquemment. 4°. Les linges qui lui ſerviront ſeront lavés de temps en temps avec du ſavon, & expoſés au grand air. 5°. Les vêtemens qu'on ne peut laver, ſeront laiſſés très long-temps à l'air. 6°. Les meubles & les uſtenſiles de bois ou de métal ſeront ſouvent lavés & eſſuyés. 7°. On lavera le plancher de l'appartement, on blanchira les murailles, & l'on aura toujours ſoin de donner un libre paſſage à l'air, afin de diſſiper les vapeurs malignes & contagieuſes.

M. *Evers* a fait hommage de cet opuſcule qui vaut bien de volumineux traités ſur la phthiſie, au duc de Mecklenbourg, ſon ſouverain, par une dédicace françoiſe.

An Eſſay on the uſe of the red Peruvian Bark, *&c.* C'eſt-à-dire, *Eſſai ſur l'uſage de l'écorce rouge du Pérou dans la guériſon des fièvres intermittentes; par* EDOUARD RIGBY, *in-8°. A Londres, chez* Johnſon, 1783.

5. M. le doct. *Guillaume Saunders* publia en 1782, dans la même ville & aux frais du même libraire, un opuſcule intitulé, *Obſervations on the ſuperior efficacy of the red Peruvian Bark, &c.* C'eſt-à-dire, Obſervations ſur l'efficacité ſupérieure de l'écorce du Pérou dans la guériſon des fièvres intermittentes & autres, dans lequel ce médecin conſigna ſes conjectures ſur l'origine de cette écorce, la deſcription & l'analyſe de cette production végétale, & dans lequel il établit enfin ſa ſupériorité ſur le quinquina ordinaire dans la guériſon des fièvres intermittentes. M. *Rigby* a

la modeſtie de déclarer que ſa brochure ne doit ſervir qu'à rappeller cet opuſcule, & à augmenter les motifs de conviction des avantages qu'il y auroit de ne tenir dans les pharmacies que cette eſpèce de l'écorce du Pérou.

Sylloge ſelectiorum opuſculorum argumenti medico-practici, collegit & edidit ERN. GODOFR. BALDINGER, phil. & medic. doctor. ord. med. Gottingenſ. primar. & ſenior. medic. pract. P. O. Acad. N. C. adjunctus, &c. *Vol. vj, grand in-8° de 360 pag. A Gottingue, chez* Dietrich, 1784.

6. Ce volume renferme ſeize diſſertations, dont voici les titres. 1°. Gotll. Hieron-Chriſt. Peſchel, *de Curâ convaleſcentium ex febribus acutis.* Lipſ. 1775. 2°. Fridr. Hoffmann, *Epiſtola de Gonorrhœâ virulentâ, indole verè venereâ.* Jen. 1778. 3°. A. Ambr. Hoſty, *D. Reſp. auct.* Joſeph Cotton; *An herpeti licet non venereæ ſublimatum corroſivum?* Pariſ. 1772. 4°. Jac. Barbeu du Bourg, *D. Reſp.* Car. Lud. Varnier; *An variolarum morbus abſque eruptione?* Pariſ. 1772. 5°. Barth. Tuſſan. le Clerc, *D. Reſp.* Phil. Alex. Bacher; *An legitimæ vulnerum ſuppurationi promovendæ cortex peruvianus?* Pariſ. 1772. 6°. Petr. Joſeph. Macquer, *Reſp.* Fel. Vicq-d'Azyr; *An lui veneræ ſublimatum corroſivum?* Pariſ. 1774. 7°. Eduard. Franc. Mar. Boſquillon, *Reſp. auct.* Lud. Desbois de Rochefort; *An ventriculus ſympathiæ centrum?* Pariſ. 1772. 8°. J. B. Le Roux des Tillets, *Reſp.* Claud. Lud. Bertholet: *de Lacte animalium medicamentoſo.* Pariſ. 1779. 9°. Carol. Fried. Hundertmark, *Reſp.* J. Sum. Pilling; *de Urinâ cretaceâ.* Lipſ. 1761.

10°. Christ. Fried. Jæger, *Resp.* Rud. Zindel: *Corticis peruviani in phthisi pulmonum historia & usus.* Tubing. 1749. 11°. Ger. Lud. Ferd. Behm. *Analecta de ictero, Præs. Cl. Kemme.* Hal. 1780. 12°. Chr. Fr. Eschenbach, *Resp.* Car. Gottlob. Kuhr: *de Extractis vegetabilium Garayanis.* Lipsi. 1779. 13°. Ferd. Christ. Œtinger, *Resp.* Sam. Theoph. Gmelin: *An achorum insitio, imitando variolarum insitionem, procurandis pueritiæ morbis rebellibus tutò tentari possit?* Tubing. 1762. 14°. Gottl. Conr. Christ. Storr: *de Semine synapis.* Tubing. 1780, *Resp.* J. G. Zahn. 15°. Isaac. Koch, *de Convulsionibus juvenem decussatim distorquentibus.* Argent. 1770. 16°. Henr. Dietr. Apfel, *de Phlebotomiæ imprimis in febribus biliosis rectâ administratione.* Helmst, 1779.

BLOCHS, &c. Abhandlung von der Erzeugung der Eingeweide Wurmer und den Mitteln wider dieselben, *&c.* C'est-à-dire, *Traité sur la génération des vers intestinaux, & sur les moyens de les détruire, Mémoire couronné par la Société royale des sciences de Danemarck, à Copenhague; par* MARTIN-ELIESER BLOCH, *docteur en médecine à Berlin, correspondant des Sociétés des scrutateurs de la nature de la même ville, de Dantzick, de la Hollande, des Sociétés économiques de Silésie & de Leipsick, des Sociétés des sciences de Gottingue, d'Utrecht & de Francfort, avec dix planches en taille-douce, grand in-4° de 34 pag.*

ſans la Préface & la Table des matières. A Berlin, chez Heſſe, 1782.

7. Etablir par des faits & par le raiſonnement ſi le germe des vers inteſtinaux eſt inné aux animaux, ou s'il leur vient du dehors; & dans le premier cas, indiquer les remèdes qui leur conviennent: Tel étoit le ſujet que la Société de Copenhague avoit propoſé, & que M. *Bloch* a traité d'une manière ſi ſatisfaiſante, qu'au jugement de cette Compagnie, ſon écrit a mérité le premier prix, conſiſtant en une médaille d'or. Une autre diſſertation qui a encore été digne de l'attention de l'Académie, a pour auteur M. le Paſteur *Goetze*: la Compagnie lui a décerné une médaille d'argent.

M. *Bloch* s'eſt aſſuré que les vers inteſtinaux tirent leur origine des animaux mêmes, ſans que le germe leur en vienne de dehors. Il expoſe dans l'opuſcule qui nous occupe les preuves de fait de cette aſſertion; il déduit enſuite les conſéquences qui découlent de cette vérité; & indique enfin les moyens de détruire cette engeance dans les corps qu'elle infecte.

Les vers qui habitent les inteſtins ſont, en général, ou *plats*, ou *ronds*. Les premiers comprennent trois genres, intitulés *Ligula*, *Faſciola*, *Tænia*.

Le *ligula* eſt un ver en forme de ruban ſans articulation; parmi les eſpèces de ce genre, on diſtingue le ligula des poiſſons (*ligula piſcium*,) & le ligula des volatiles (*ligula avium*.) M. *Bloch* a ſouvent trouvé cinquante, & même cent de ces vers dans les plongeons, ſans que ces hôtes euſſent empêché ces oiſeaux d'être fort gras.

Les *faſciola* ont deux ſuçoirs, l'un à leur extrémité, & l'autre ſous le ventre. Ces reptiles, ainſi que les ſangſues à double ſuçoir, peuvent

s'attacher indifféremment avec l'un ou l'autre. M. B. en décrit deux eſpèces, l'une ſous le nom de *faſciola hepatica ;* & l'autre ſous celui de *faſciola , collo cylindrico productiori.*

Le corps du tænia eſt en forme de ruban : il eſt articulé. L'extrémité où les articulations vont en diminuant, conſtitue le col : il eſt terminé par un petit nœud qui forme la tête, à laquelle on remarque quatre bouches ou ſuçoirs. Outre ces ouvertures, l'auteur a rencontré, chez pluſieurs de ces vers, une trompe qu'ils peuvent ſortir & rentrer. Chaque articulation a ſon ovaire, & un ou deux conduits pour dépoſer les œufs. Ces conduits commencent à l'ovaire & ſe terminent au côté ; une légère compreſſion en fait ſortir des œufs. Dans les animaux à mamelles, M. *Bloch* a ſouvent trouvé des tænia de neuf à dix pieds de long. Ils s'accroiſſent au moyen du développement des articulations, dont les dimenſions n'augmentent point également dans une proportion fixe. Chacune de ces articulations eſt gorgée d'un nombre exceſſif d'œufs ; mais l'auteur n'a pu parvenir à s'aſſurer de quelle manière ces œufs ſont fécondés. Il y a toujours pluſieurs individus de ces reptiles dans le même animal. L'auteur en a ſouvent rencontré enſemble cinquante, & même cent : il en a compté juſqu'à cinq cents dans une outarde. Comme il y a des tænia qui ſont armés d'un petit crochet à la tête, & d'autres qui ne le ſont pas, M. *Bloch* a tiré parti de cette différence pour fixer le caractère ſpécifique des grandes ſous-diviſions qu'il établit : ſavoir, des *tæniæ armatæ*, & des *tæniæ non armatæ.* Les eſpèces, au nombre de vingt qu'il a reconnues, ſont pour la première ſous-diviſion. 1°. *Tænia lanceolata ;* 2°. *Tænia lanceolata nodoſa ;* 3°. *Tænia rectangulum ;* 4°. *Tænia articulis rotundis ;* 5°. *Tænia liniata ;*

6°. *Tænia villosa*; 7°. *Tænia articulis conoïdeis*; 8°. *Tænia collo longissimo*; 9°. *Tænia cylindracea*; 10°. *Tænia nodis instructa*; 11°. *Tænia lævis*; 12°. *Tænia capite truncato*; 13°. *Tænia collari nigro*; 14°. *Tænia vasis rectricis distincta*; 15°. *Tænia cucumerina*; 16°. *Tænia lata*. Les espèces de la seconde sous-division sont, 1°. *Tænia tricuspida*; 2°. *Tænia collo breviſſimo*; 3°. *Tænia canina*; 4°. *Tænia cucurbitina*.

Les vers ronds composent huit genres, dont voici les dénominations & les espèces.

I. *VERMIS VESICULARIS*. 1°. *Vermis vesicularis tæniæformis*; 2°. *Vermis vesicularis eremita*; 3°. *Vermis vesicularis socialis*.

II. *ECHINORYNCHI*. 1°. *Echinor. gigas*; 2°. *Echinor. capite & collo armato*.

III. *ASCARIS INTESTINALIS*. 1°. *Ascaris*; 2°. *Ascaris acus*; 3°. *Ascaris vermicularis*; 4°. *Ascaris papillosus*.

IV. *TRICHURIS*.

V. *GORDIUS*. 1°. *Gordius intestinalis*; 2°. *Gordius viviparus*; 3°. *Gordius harangum*.

VI. *CARIOPHYLLUS*.

VII. *CUCULANUS*. 1°. *Cuculanus viviparus*; 2°. *Cuculanus conoïdeus*.

VIII. *CHAOS INTESTINALIS*. 1°. *Hirudo intestinalis*; 2°. *Chaos cordiformis*.

M. *Bloch* ayant ainsi classé toutes les espèces de vers intestinaux qu'il a pu découvrir, prouve dans la seconde section que la destination de ces reptiles est de vivre dans les corps des autres animaux. Les raisons qu'il donne de cette assertion sont, qu'on ne les trouve nulle part ailleurs; qu'il en existe dans les enfans, & dans les jeunes animaux qui viennent de naître, ou qui sont encore renfermés dans le sein de leurs mères; qu'ils

réſiſtent aux forces digeſtives de l'eſtomac & des inteſtins.

Les autres argumens qu'il rapporte en faveur de ſon ſentiment, ſont que ces vers ſe développent & profitent dans l'intérieur des corps. Si l'eau ou la terre étoient leur élément, tranſplantés d'un ſéjour froid dans un endroit chaud, ils périroient, tandis qu'au contraire tous ces reptiles, lorſqu'ils ſont expulſés du corps animal, perdent la vie. M. *Bloch* n'a vu réſiſter que quelques eſpèces durant quatre, ou tout au plus ſix jours à leur immerſion dans l'eau ou le lait.

Pluſieurs animaux ont des eſpèces de vers qui leur ſont particuliers; cette circonſtance ſe remarque non-ſeulement dans les diverſes claſſes, mais même dans les genres & eſpèces, quoiqu'ils habitent le même canton, & ſe nourriſſent des mêmes alimens. Cette obſervation que l'auteur confirme par pluſieurs exemples, eſt des plus concluantes pour ſon opinion.

La conformation de ces reptiles offre une nouvelle preuve qu'ils ſont deſtinés à vivre dans les corps d'autres animaux: ils manquent d'yeux, ils n'en ont pas beſoin, parce que les rayons lumineux ne pénètrent jamais juſqu'à eux: ils n'ont point d'antennes, parce qu'ils ne ſont pas dans le cas d'éviter de danger: ils ſont dépourvus d'armes offenſives & défenſives, parce qu'ils n'ont pas d'ennemis à combattre.

L'auteur s'eſt aſſuré que ces vers ne ſouffrent pas le tranſport d'un corps dans un autre. Il a vu pluſieurs fois que le *ligula piſcium*, tiré des brochets ou des oies, & jetté aux canards ou aux poules, quoi qu'avalé tout vivant, a été digéré très-promptement, & au point qu'à l'ouverture de ces poules ou de ces canards, il n'en a plus trouvé le moindre veſtige.

Les vers n'excitent pas toujours des dérangemens ſenſibles dans les corps qu'ils habitent : ils ne leur portent préjudice que, lorſque réunis en trop grand nombre, ils les privent d'une trop grande portion des ſucs nutritifs néceſſaires au renouvellement des humeurs, & à la réparation des pertes journalières que font les corps organiſés.

Selon l'auteur, il s'enſuit de tout ce que nous venons de dire, que les vers inteſtinaux conſtituent une claſſe particulière dans le règne animal, & que dans le ſyſtême de *Linné* cette claſſe doit trouver ſa place immédiatement après celle des teſtacés.

Nous ne nous arrêterons pas aux preuves par leſquelles l'auteur cherche à établir que les vers ſont innés aux corps, & que leurs œufs étant d'une petiteſſe extrême, peuvent ſuivre le torrent de la circulation, & être portés juſqu'aux plus petites extrémités vaſculeuſes.

La troiſième ſection eſt conſacrée à la deſtruction de ces vers : il faut s'oppoſer au développement de leurs germes, ou les expulſer lorſqu'ils exiſtent déja.

Dans le premier cas, il faut éviter l'abus des boiſſons chaudes, celui des alimens glaireux & indigeſtes, celui des acides. Dans le ſecond, il faut employer de temps en temps des laxatifs doux : les draſtiques, ou ſeulement les minoratifs trop ſouvent répétés, ſeroient préjudiciables. Le principal objet dans tout cela eſt de conſerver ou de rétablir l'activité de la bile, & la force des organes de la digeſtion. Si ces derniers étoient déja affoiblis, il faudroit employer la limaille d'acier, le quinquina, l'écorce de ſaule, les bains froids, l'exercice modéré. Quant aux enfans, les lotions avec l'eau froide, peuvent remplacer les bains. On rétablit l'énergie de la bile, ou on y

ſupplée au moyen d'un uſage prolongé pendant un certain temps, des oranges, du quaſſie, du fiel de bœuf épaiſſi, &c.

Pour expulſer les vers déja formés, il faut avoir recours, 1° aux différens moyens d'atténuer les glaires; 2°. à ceux qui tracaſſent les vers; 3°. à ceux qui les engourdiſſent; 4°. enfin, aux évacuans actifs. On compte au nombre des premiers, les ſubſtances ſalines & l'eau froide bue abondamment; parmi les ſels, le ſel ammoniac paroît le plus efficace, ſur-tout s'il eſt uni au jalap ou à la rhubarbe. L'auteur eſt dans l'uſage de preſcrire un ſcrupule de ce ſel, un demi-ſcrupule de chacune des racines, & deux grains de gingembre: il faut avaler toutes les deux heures une doſe pareille; &, après en avoir employé ſix, leur ſubſtituer les amers. Cependant, comme cette méthode ne convient pas aux enfans, M. *Bloch* leur donne la rapure d'étain & le jalap réduits en bols avec du miel roſat.

Lorſque M. *Bloch* fait uſage de la ſcammonée, il fait triturer portions égales de cette ſubſtance & de crême de tartre pendant un quart d'heure, dans un mortier de verre: il donne de cette poudre d'abord deux grains avec du ſucre, ſoir & matin; il en augmente la doſe d'un grain tous les jours, juſqu'à ce que les malades en prennent chaque fois un demi-ſcrupule, & au-delà. Les vers étant expulſés, il faut achever la cure par les fortifians.

Les réflexions ſur les vermifuges ſpécifiques & l'explication des planches, jointes au Mémoire, terminent cet ouvrage.

Nouveau traitement des maladies dyſſentériques, à l'uſage du peuple indigent; par M. HARMAND DE MONTGARNY,

docteur en médecine de l'université de Montpellier; &c. in-4° de 10 pages. A Verdun, de l'imprimerie de Christophe.

8. La racine sèche de bryone fait la base du traitement que propose M. *Harmand* pour les maladies dysentériques; la simplicité du médicament, la facilité de l'administrer & la modicité de son prix, l'ont déterminé à indiquer ce secours aux pauvres des villes & aux habitans de la campagne. Les motifs qui ont guidé ce médecin font certainement honneur à son humanité; mais nous croyons devoir lui représenter que la bryone, que presque tous les auteurs de matière médicale & d'histoire naturelle placent au rang des plantes vénéneuses, n'est point un remède qu'on doive mettre entre les mains du peuple, mais qu'on peut seulement proposer aux médecins pour examiner ses effets, & s'assurer des avantages que la médecine peut en retirer. L'ipécacuanha, qui a la même vertu que la bryone, celle de faire vomir & de purger, n'est pas un remède moins simple que cette dernière plante; son administration est tout aussi facile, & son prix n'est pas au dessus des facultés des gens du peuple. Ainsi, nous croyons qu'il est prudent que ces derniers s'en tiennent encore à l'ipécacuanha, dont l'efficacité est aussi constatée que son peu de danger.

Avis au public sur un petit écrit intitulé: Nouveau traitement des maladies dysentériques, à l'usage du peuple indigent; *par M.* CLOUET, *écuyer, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, médecin du Roi, de l'hôpital militaire & des*

hôpitaux de Charité de Verdun, médecin ſtipendié de ladite ville, ci-devant médecin conſultant du feu Roi STANISLAS, *duc de Lorraine & de Bar, aſſocié de différentes Académies des ſciences, arts & belles-lettres, de médecine & d'agriculture.*

9. L'objet de cet avis eſt d'empêcher le peuple de compter ſur la bryone, comme ſur un remède efficace & exempt de danger. Sans adopter les perſonnalités qui peuvent s'y trouver, & les motifs particuliers qui peuvent l'avoir dicté, nous ne pouvons nous empêcher d'adopter le ſentiment de M. *Clouet*, quant au fond.

Inſtruction ſommaire ſur la manière dont il convient de traiter les flux de ventre bilieux & dyſſentériques qui règnent dans la partie ſeptentrionale de la France, &c. depuis la fin de l'été de la préſente année 1783, in-16 de 14 pages.

10. Cette inſtruction eſt ſimple, & par conſéquent très-propre à diriger le peuple & les gens de la campagne ; les remèdes qu'on y preſcrit ſont à la portée de tout le monde, & l'ordre dans lequel ils ſont indiqués très-ſage, & conforme à la nature des maladies dans leſquelles on les emploie.

Diſſertation ſur la rage, qui a remporté le premier prix de la Société royale de médecine de Paris, le 11 mars 1783 ; par M. LE ROUX, *chirurgien-major de l'Hôpital général de Dijon, aſſocié de l'Aca-*

démie royale des ſciences, arts & belles-lettres de la même ville, & correſpondant de la Société royale de médecine de Paris. A Paris, de l'imprimerie de Ph. D. Pierres, *imprimeur ordinaire du Roi, de la Société royale de médecine, &c.*

10. L'auteur avoue que s'il falloit des exemples de guériſon de rage déclarée qui lui fuſſent particuliers, il n'eſt point dans le cas d'en produire, qu'il a les plus fortes raiſons de douter de la vérité de ceux qui ont été publiés juſqu'à préſent, & même qu'il en ait jamais exiſté. Mais en élagant tout ce qui ſe trouve d'inutile & d'erronné dans les opinions des auteurs & dans leur pratique, il s'efforce de répandre du jour ſur la queſtion, & d'appuyer ſur des obſervations certaines le traitement le plus méthodique & le plus ſûr pour prévenir l'hydrophobie.

Il diviſe ſa diſſertation en trois parties. Dans la première, il examine quelles ſont les cauſes qui diſpoſent & déterminent cette maladie à naître ſpontanément dans pluſieurs eſpèces d'animaux, & en même temps quels ſont les différens ſièges d'où elle exerce ſes ravages ſur l'économie animale; enfin, quels ſont ſes progrès & ſes ſymptômes, ſoit qu'elle vienne d'elle-même, ſoit qu'elle ſoit communiquée. Il prétend que la rage ſpontanée n'eſt point l'effet d'un poiſon qui ſe ſoit engendré dans les liqueurs, mais d'une irritation locale, établie à l'exrémité de quelques nerfs, communément du canal alimentaire, & produite par l'altération des ſucs qui s'y rencontrent. Cette altération a ſouvent lieu dans les animaux ſauvages. Les animaux domeſtiques, & les hommes même, n'en ſont point exempts. La cha-

leur, des alimens âcres, les paſſions, & ſur-tout la colère; enfin de certaines maladies, telles que l'eſquinancie, ont quelquefois produit la rage ſpontanée. L'auteur penſe que la rage communiquée a ſon ſiège dans la partie mordue par l'animal enragé: ſon opinion eſt très-vraiſemblable, & il la prouve par un grand nombre d'inductions tirées des maladies convulſives qui ont quelque analogie avec la rage, ainſi que par l'ouverture des cadavres.

Dans la ſeconde partie, l'auteur analyſe quelques-uns des principaux traitemens qui ont été propoſés. Les anciens attaquoient le venin de la rage par le fer & par le feu, dans le lieu même où il avoit été introduit; ils y déterminoient, par des médicamens attractifs, une grande ſuppuration, qu'ils entretenoient pendant deux ou trois mois; c'eſt la méthode que l'auteur paroît approuver le plus: elle eſt même le fondement de la ſienne. Il rejette toutes celles que les modernes ont propoſées depuis. Les anti-ſpaſmodiques, les aſſoupiſſans, les alkalis volatils, les abſorbans & même le mercure, lui paroiſſent des remèdes inutiles ou dangereux, & nous ſommes de ſon avis; car rien n'eſt plus équivoque que les guériſons qu'on prétend avoir opérées par ces moyens.

Dans la troiſième partie, l'auteur établit que la rage de cauſe interne & celle de cauſe externe, n'étant qu'une même maladie dont la cauſe eſt placée & agit dans des lieux différens, c'eſt de cette ſituation qu'on doit tirer les indications curatives. La rage ſpontanée ne s'apperçoit ordinairement, que lorſqu'il n'eſt plus temps d'y remédier; c'eſt pourquoi l'auteur ſe borne à indiquer les adouciſſans, les anti-putrides volatils & les aſſoupiſſans, ſi on eſt à temps pour la prévenir. Quant à la rage communiquée, il veut qu'on

commence par dilater la plaie de la perſonne mordue, qu'on en brûle toute l'étendue avec le beurre d'antimoine, & qu'on mette par deſſus un large emplâtre véſicatoire qui s'étende au-delà de la plaie; qu'après qu'on a enlevé les veſſies produites par le véſicatoire, on y étende un linge garni d'onguent de la mère, recouvert de beurre frais, & qu'on continue ce panſement juſqu'à la chute de l'eſcarre. Lorſqu'elle eſt tombée, il veut qu'on mette dans l'ulcère un ou pluſieurs pois de racine d'iris ou de gentiane. Voilà la baſe du traitement qu'indique M. *Le Roux*, & avec lequel il aſſure avoir préſervé pluſieurs perſonnes de l'hydrophobie, & les exemples qu'il rapporte paroiſſent très-concluans en ſa faveur.

Inſtruction concernant les perſonnes mordues par une bête enragée. A Strasbourg, chez Jean-François Le Roux, *imprimeur du Roi & de la Chancellerie, in-16 de 16 pages.*

11. Cet écrit a été fait & rédigé par M. *Ehrmann*, à la ſollicitation & à la prière des magiſtrats de Strasbourg. Le traitement que l'auteur y indique, conſiſte à ſcarifier la partie mordue, à y appliquer un emplâtre véſicatoire, & à y entretenir la ſuppuration le plus long-temps poſſible. Il ordonne les bains tièdes, & enſuite les frictions mercurielles, auxquelles il joint trois grains de panacée mercurielle en bol, donnés matin & ſoir. Il tâche d'appaiſer les mouvemens convulſifs avec une poudre compoſée de dix grains de cinnabre d'antimoine, ſeize grains de muſc, quatre grains de camphre & un grain d'opium. Il prétend avoir guéri pluſieurs perſonnes enragées par cette méthode; mais, d'après l'expoſition qu'il fait de leur

état, on eſt fondé à croire que le plus grand nombre de ces perſonnes n'étoient point atteintes de la rage.

Richtiger Gebrauch des bley extracts in æuſerlichen Schæden, *&c.* C'eſt-à-dire, *Uſage bien entendu de l'extrait de Saturne dans les affections extérieures*, *in-8°. A Halle, chez* Heller, 1783.

12. L'auteur a non-ſeulement examiné les effets de l'eau végéto-minérale dans les maladies externes, mais encore ceux de preſque tous les remèdes tirés du plomb ; il ne leur a pas reconnu les mêmes avantages que leur attribuent pluſieurs auteurs, & particulièrement M. *Goulard*. Il a diviſé ſon ouvrage en huit ſections, dont les ſujets ſont, 1°. les inflammations en général, & en particulier l'éryſipèle, le phlegmon, le furoncle, le panaris, la léſion des tendons, l'inflammation des parties internes du cou, les inflammations de l'œil ; 2°. les contuſions, les plaies d'armes à feu, les brûlures ; 3°. la gale, l'atrophie, les engelures ; 4°. les abcès, les ulcères, les fiſtules, les affections cancéreuſes ; 5°. l'enflure, les fungus des articles, les tumeurs froides, les ſquirrhes, les goîtres, les deſcentes, les hémorrhoïdes borgnes ; 6°. les fluxions, les affections arthritiques & rhumatiſmales ; 7°. les luxations, les anchyloſes, les entorſes ; 8°. les maladies vénériennes.

Cette brochure eſt terminée par le catalogue des remèdes qu'on a propoſés dans toutes les maladies que l'auteur vient de paſſer en revue : elle ſera ſuivie par un Traité ſur l'uſage interne de l'extrait de Saturne. Nous avons reconnu beaucoup de prudence & d'impartialité dans les re-

cherches de l'anonyme, & nous réuniſſons nos vœux à ceux de l'auteur, pour que l'uſage de ces médicamens ſoit toujours dirigé avec la plus grande attention aux effets qui l'accompagnent.

HENR. AUG. WRISBERGII, profeſſoris Gottingenſis, Experimenta & obſervationes anatomicæ de utero gravido, tubis, ovariis, & corpore luteo quorundam animalium cum iiſdem partibus in homine collatis (*a*). *A Gottingue, chez* Dieterich; *& ſe trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, *1782, in-4° de 40 pages.*

13. Le baron *de Haller* a ſouvent dit que, pour expliquer les points les plus importans de la phyſiologie, il ne ſuffit pas d'examiner le corps humain, mais qu'il faut encore avoir recours à l'anatomie des animaux. Perſuadé de cette vérité, M. *Wrisberg* qui s'applique depuis long-temps à obſerver, ainſi qu'à jetter un nouveau jour ſur tout ce qui a rapport au myſtère de la génération, n'a pas négligé de conſulter les entrailles de divers animaux. Il donne ici les expériences & les obſervations qu'il a faites en dernier lieu. Frappé de la ſingulière conformation des ovaires de la truie, qui diffèrent beaucoup des ovaires de toutes les autres femelles obſervées juſqu'à ce jour, & qui ſemblent faire un chaînon qui joint les vivipares aux ovipares, M. *Wrisberg* décrit dans le plus grand détail ce phénomène, dont les célèbres *Buffon* & *d'Aubenton* avoient ſeuls fait mention. Tous ceux qui s'occupent des intéreſſans ſecrets

---

(*a*) Cet ouvrage a été annoncé dans le tome lix, pag. 381.

de

de la nature, liront avec plaiſir ces nouvelles obſervations. Pour les rendre avec toute la préciſion dont elles ſont ſuſceptibles, notre ſavant profeſſeur a preſque toujours obſervé les animaux dont il ſe ſervoit, dans quatre états différens, ſavoir, quand ils étoient encore dans la matrice de leur mère, quand eux-mêmes avoient l'âge de ſe reproduire, quand ils étoient imprégnés, & enfin quand la vieilleſſe ne leur permettoit plus de concevoir.

Nous regrettons de ne pouvoir ſuivre l'auteur dans toutes ſes obſervations. En voici une que nous mettrons ſous les yeux du lecteur. On ſait que les matrices des animaux vivipares forment deux claſſes, quant à leurs figures. Celles de la première ſont ſimples, n'ayant qu'une cavité, comme on en voit un parfait exemple dans la femme. Celles de la ſeconde ont deux cornes, ou deux branches, qui ont chacune leur réceptacle; & de ce genre ſont les matrices des chèvres, des vaches, des biches, des chiennes, des renards, &c. La nature, comme on le penſe bien, ne joue guères ſur de pareils objets: cependant on a vu quelquefois la matrice de la femme comme double, ou bien reſſemblant à la matrice à deux cornes des animaux. En voici un exemple.

« Le cadavre d'une vieille, dit M. *Wrisberg*, qui étoit ſouvent accouchée, & qui enfin mourut d'hydropiſie, fut livré au théâtre anatomique de Gottingue, au mois de novembre 1775. Le bas-ventre étoit extraordinairement enflé, l'eau & la féroſité qui le rempliſſoient s'étant écoulées par l'inciſion, je découvris la matrice figurée comme je ne l'avois jamais vue. Si le corps de cet organe n'eût pas été plus épais & plus gros qu'à l'ordinaire, j'aurois cru voir la matrice à deux cornes d'une vache. »

« Ce viſcère rempliſſoit tout le baſſin. L'accroiſſement du corps & du col de la matrice étoit très-ſemblable à ce qu'on obſerve ordinairement dans le troiſième mois de la groſſeſſe ; mais à ce grand globe adhéroient deux autres corps plus petits, dont chacun avoit deux pouces & demi de long, ſur un ſeul de large ; ils s'étendoient juſqu'aux trompes de Fallope, que des franges très-élégantes terminoient. Je regrettai ſur le champ de ne pas avoir injecté ce cadavre, que j'avois négligé à cauſe de ſon état hydropique ; car de la figure externe de la matrice, j'augurois un changement dans les trompes, & quelque défaut dans la cavité. Ayant tiré dehors la matrice, je trouvai ſa ſubſtance beaucoup plus épaiſſe que dans l'état naturel, & ſon ample cavité renfermoit une matière purulente, mêlée d'un ſang noirâtre & fétide. De cette ample cavité, une route nullement interrompue conduiſoit aux larges appendices, qui n'étoient autre choſe que les trompes de Fallope dilatées & agrandies, dont l'intérieur étoit auſſi rempli de la même matiere. Au reſte, la ſubſtance de ces appendices étoit bien plus tenue que celle de la matrice : de l'extrémité de la cavité, les orifices des trompes élargis conduiſoient juſqu'aux franges ; &, par ce chemin ſans doute, quelque partie de la matière purulente s'étoit écoulée dans le baſſin ; car j'y en trouvai pluſieurs cuillerées. »

Traité d'oſtéologie ; par M. BERTIN, *docteur-régent de la Faculté de médecine en l'univerſité de Paris, de l'Académie royale des ſciences, ci-devant premier médecin du Prince des Valaquies & de Moldavie, ancien profeſſeur de chirurgie, & premier médecin d'une des armées du Roi ; ſuivi*

de trois Mémoires de M. HERISSANT, *D. M. P. ſur différens points d'oſtéologie, 4 vol. in-12. Prix 10 liv. reliés. A Paris, chez* Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers, près des Ecoles de chirurgie.*

14. Cet ouvrage eſt diviſé en quatre parties. Dans la première, eſt renfermée l'Oſtéologie en général. Dans la ſeconde, l'auteur décrit les os de la tête en particulier. La troiſième contient l'expoſition des os de l'épine, de la poitrine, du baſſin & des extrémités ſupérieures. La quatrième traite des os des extrémités inférieures.

Perſonne n'ignore que l'étude des os en elle-même eſt curieuſe, & qu'elle eſt la baſe de toutes les connoiſſances anatomiques; mais les détails en ſont ſtériles & rebutans. Pour la rendre utile & intéreſſante, il ne s'agit que de montrer à l'eſprit le rapport intime de l'oſtéologie avec les organes de nos mouvemens, de faire voir que la connoiſſance de ces organes eſt tellement liée avec celle de la moindre petite partie de chaque os, qu'il ne ſauroit les connoître ſans avoir une idée exacte de cette petite portion de matière sèche & aride, qui eſt l'objet de ſon mépris & de ſon ennui: auſſitôt elle devient pour lui du plus grand intérêt. Or, il ſuffit qu'elle lui paroiſſe telle, pour qu'il ſe l'imprime, pour qu'elle faſſe une image qui lui reſtera toujours préſente. Voilà l'idée qui a guidé l'auteur dans le plan de ſon ouvrage; il y a répandu beaucoup de diſcuſſions importantes, qui adouciſſent la ſéchereſſe de la matière, ſans nuire à l'exactitude des détails qu'elle demandoit. Il a eu ſur-tout l'avantage d'ouvrir la route, & d'applanir toutes les difficultés des autres branches de l'anatomie

Pharmacopœia collegii regii medicorum Edimburgenſis, *&c.* C'eſt-à-dire, *Pharmacopée du collège royal des médecins d'Edimbourg, in-8°. A Londres, chez* Robinſon, 1783.

15. Il a paru ſucceſſivement différentes éditions de cette Pharmacopée, dans leſquelles on a vu quelquefois certains articles élagués & rétablis tour à tour. En 1774, les éditeurs avoient effacé du nombre des remèdes une quantité très-conſidérable de médicamens; &, malgré cela, il en étoit reſté pluſieurs qu'on en voit rayés aujourd'hui. On ne trouve plus dans ce diſpenſaire les diverſes préparations tirées de la *flammula jovis*, de la *pulſatilla nigricans*, du *ſtramonium*, du *dictamnum album*, *&c.*; & pluſieurs autres, tels que l'ambre gris, les os calcinés, l'orange de Couraçao, le paincot, l'opoponax, les écailles d'huitres, la conſoude, ont fait place à l'arnica, au baume de Gilead, à la cardamine des prés, au *caſſia lignea*, au *cinara hortenſis*, aux cubebes, à la *curſuta*, (racine dont nous n'avons pas encore entendu parler juſqu'ici,) à la digitale pourprée, à l'*elaterium*, à la fougère mâle, au *dolichos pruriens* ou *cow-itch*, à la *geoffræa inermis*, ou écorce de l'arbre aux choux, à l'herbe au pauvre-homme, au ginſeng, au lichen d'Iſlande, à la *lobelia*, aux olives, au fruit & à l'huile du palmier, à la poix liquide, au quaſſie, à la racine de Lopez, au *rhododendron chryſanthemum*, au ſel alcali foſſile, à l'écorce de ſaule, au ſang-dragon, au ſavon blanc d'Alicante, à la *ſpigelia Marienlandica*, aux vipères, à l'écorce d'orme, &c.

Les ſoins des nouveaux éditeurs ont ſur-tout été dirigés à préſenter des deſcriptions exactes des ſimples qu'ils ont adoptés ; & pour cet effet, ils ont ſuivi les auteurs les plus au fait des ſujets qu'ils décrivent. On trouve encore les meſures réduites au poids, pluſieurs changemens dans les dénominations des remèdes compoſés, particulièrement des ſels neutres ; enfin de nouvelles formules pour le *cuprum ammoniacale*, & pour le tartre émétique, qu'ils appellent *tartarus antimonialis*. Voici la formule de celui-ci :

℞. *Cauſticum antimonii vel butyri antimonii, q. v. infunde in aquam ſervidam in qua ſalis alkalini fixi vegetabilis purificati tantumdem prius fuerit ſolutum, ut præcipitetur pulv. antim. qui probè ablutus, exſiccetur : dein aquæ libris quinque, adde hujus pulveris drachmas novem, criſtallor. tart. pulv. uncias duas cum ſemiſſe ; coque pauliſper donec ſolventur pulveres. Solutio cocta lentè vaporet in vaſe vitreo ad pelliculam ut criſtalli formentur.*

Flora Londinenſis, *&c.* C'eſt-à-dire, *Flore de Londres ; par* GUILLAUME CURTIS, *vol. j, in-fol. A Londres, chez* White, 1783.

16. Ce magnifique ouvrage eſt diſtribué par cahiers qui paroiſſent à des termes arbitraires : chaque cahier contient ſix planches, ſur chacune deſquelles ſont repréſentées une ou deux plantes de grandeur naturelle. A chaque planche répond une page d'impreſſion où l'on lit les ſynonymes, une deſcription très-détaillée en latin & en anglois de toutes les parties de la plante repréſentée ; enfin les obſervations de l'auteur, relatives au lieu où elles croiſſent, au temps de leur flo-

raiſon, à leur uſage, &c. M. *Curtis* veille lui-même à la gravure de ces planches : il en a fait colorier une partie en faveur des amateurs qui en deſireroient. Le premier volume contient en trente-ſix cahiers, 216 plantes. Les parties de la fructification ſont diſſéquées avec exactitude ; &, lorſque leur petiteſſe l'a exigé, on a eu recours au microſcope pour les repréſenter dans une grandeur au deſſus du naturel.

Encyclopédie méthodique, Botanique ; par M. le chevalier DE LA MARCK, *ancien officier au régiment de Beaujolois, de l'Académie royale des Scienc. Tome premier. A Paris, chez* Panckoucke ; *à Liège, chez* Plomteux ; *à Nancy, chez* Matthieu Bonthoux, 1783, *in-4° de 344 pag.*

17. Il eſt à préſumer que voici l'ouvrage de botanique le plus complet que nous aurons de long-temps dans notre langue. Le ſavant botanique lexicographe qui en eſt l'auteur, met à notre portée une multitude innombrable d'articles curieux & intéreſſans, qui étoient épars dans les Traités des Plantes. Le Diſcours préliminaire préſente un abrégé de l'hiſtoire chronologique de cette ſcience, qui s'étend juſqu'à nos jours. Il parle avec beaucoup de ſagacité des cauſes qui ont contribué à ſes progrès, mais auſſi de celles qui les ont toujours retardés : il cite les ſavans qui l'ont cultivée avec ſuccès dans les différens ſiècles. Dans le corps de cet écrit, on trouvera l'expoſition des principes fondamentaux de la botanique, les détails ſur les objets eſſentiels auxquels il importe de faire attention lorſqu'on la cultive, le vocabulaire méthodique des termes employés

dans les divers écrits qui traitent de cette ſcience. Ce dictionnaire formera enfin un Traité général de botanique, qui contiendra les découvertes modernes, & qui ſera terminé par des tableaux méthodiques où ſera préſenté l'enſemble des végétaux qui s'y trouvent mentionnés. Quant aux deſcriptions particulieres des plantes, M. le chevalier *de la Marck* les a faites en général aſſez courtes, conciſes, mais fort claires.

Cette partie du premier volume offre ſeulement la lettrine A.

Arrêtons-nous un inſtant ſur quelques obſervations importantes de cette Encyclopédie méthodique de botanique. « On aſſure maintenant, dit notre ſavant lexicographe, que c'eſt l'acacie du cachou, (*mimoſa catechu* L.) qui fournit la matière dont on fait le cachou, & non le palmier aréque, comme on le croyoit auparavant. » Il n'y a plus de doute ſur cet article depuis la diſſertation ſur l'Acacie du cachou, par le célèbre M. *Murray* de Gottingue. Notre chriſtophoriane, (*actæa ſpicata* L.) eſt regardée par M. le chevalier *de la Marck*, comme un poiſon dangereux, néanmoins les payſans du Mont-d'Or vendent ſa racine ſous le nom d'*hellébore noire ;* & l'on s'en ſert pour remédier à une maladie à laquelle les bœufs d'Auvergne ſont ſujets. L'alyſſon des montagnes eſt eſtimé apéritif & propre contre la rage. C'eſt ainſi que l'utile eſt réuni à la ſcience.

Qu'il nous ſoit permis, en terminant cet article, d'expoſer de légers doutes ſur quelques amanites. 1°. La figure de Battara, tom. xvj, H, que M. le chevalier *de la Marck* rapporte à ſon Amanite ſanguine, n° 3, dont le ſuc eſt jaune, conviendroit plutôt à l'une des eſpèces ſuivantes dont le lait eſt blanc, puiſque Battara dit poſitivement que ſon champignon eſt rempli d'un ſuc

couleur de lait. 2°. L'Amanite jaunâtre ; n° 40, nous ſemble être la quatrième variété du n° 48, n'étant donc qu'une même eſpèce, comme on peut s'en aſſurer en confrontant Scopoli, *Flor. Carniol.* édit 2, n° 1515, & Hudſon, *Flor. Anglic.* édit. 2, pag. 615, n° 20 & 22, mais ſur-tout en conſultant la nature. 3°. A l'Amanité engaînée, n° 34, ſe trouve rapporté un ſynonyme de Battara, qui appartient très-certainement à l'Amanite enveloppée, n° 12. 4°. Le ſynonyme de *Linné*, qui eſt à l'article de l'Amanite marbrée, n° 49, convient plutôt à l'Amanite rayée, n° 29, ainſi que M. le chevalier *de la Marck* l'avoit d'abord penſé dans ſon excellente Flore Françoiſe.

Hortus Aurelianenſis, *Jardin d'Orléans, 1784, in-8° de 22 pages.*

18. Depuis quelque temps il s'eſt formé une ſociété de phyſique à Orléans. Ses membres s'empreſſent de publier le réſultat de leurs travaux. Le jardin botanique, quoique établi depuis peu de temps, contient déja deux mille plantes. M. *Beauvais de Préaux*, doct. en médecine, cenſeur royal, aſſocié correſpondant du collège royal de médecine de Nancy, de la ſociété royale de médecine de Paris, & ſecrétaire perpétuel de la Société de phyſique d'Orléans, nous en préſente le catalogue rangé par ordre alphabétique, & la plupart des noms ſont ceux du chevalier *de Linné*. C'eſt à ce médecin que nous devons la topographie d'*Olivet*.

Flora Japonica, *Flore du Japon ; par M. CHARLES-PIERRE THUNBERG, pro-*

feſſeur de botanique à Upſal, &c. A Leipſick, chez Muller, 1784.

19. Cet ouvrage, compoſé par le ſucceſſeur du chevalier *de Linné*, va ſeulement paroître. Il contient exactement les plantes Japonnoiſes, rangées ſuivant le ſyſtême ſexuel, & réduites en vingt claſſes, dans leſquelles ſe trouvent les ordres, les genres, les eſpèces, avec leurs différences ſpécifiques, les ſynonymes choiſis: ajoutons à cela d'excellentes deſcriptions & les figures les plus ſoignées. Lorſque nous ſerons poſſeſſeurs de cette Flore, nous la ferons connoître.

On vient de mettre ſous preſſe, *Geschichte, &c.* C'eſt-à-dire, Hiſtoire des plantes vénéneuſes, par M. *Hallens*, profeſſeur de médecine de Berlin. C'eſt un livre utile, où l'auteur a arrangé avec ſoin toutes les plantes vénéneuſes ſelon le ſyſtême du chevalier *de Linné*. Il les décrit exactement, & fait mention des antidotes.

Elenchus fungorum conſcriptus à J. G. C. BATSCH; accedunt icones 57 fungorum nonnullorum agri Jenenſis ſecundum naturam ab auctore depictæ, *ou Catalogue des Champignons; par J. G. C. BATSCH, avec 57 figures de champignons des environs de Jena, faites d'après nature par l'Auteur. A Hales en Saxe.*

C. G. HOFFMANN, Hiſtoria Plantarum cryptogamicarum; *Hiſtoire des Plantes cryptogames; par C. G. HOFFMANN. A Erlang.*

CHR. FR. LUDWIGS, Nevere Wilde Bu-

cunzucht : C'eſt-à-dire, *Nouvelle Méthode de cultiver les arbres ſauvages ; par* CHRISTIAN-FRÉDERIC LUDWIG. *A Leipſick.*

Naturkundige Verhandaling, *&c.* C'eſt-à-dire, *Mémoire phyſique ſur le brouillard ſulphureux, du 24 juin 1783, dans la province de Grœningue & les contrées voiſines, obſervé par* SEBASTIEN-JUSTE BRUGMANS, *in-8° de 58 pag. A Grœningue, chez* Dœkama, 1783.

20. Le brouillard ſec qui a obſcurci l'atmoſphère pendant une grande partie de l'été dernier, n'a ſenti le ſoufre qu'une ſeule fois, & dans un ſeul pays ; & c'eſt dans ce moment qu'il a fait des impreſſions ſenſibles ſur les règnes animal & végétal. M. *Brugmans* conſidère ces effets, & les déduit des parties conſtitutives du ſoufre.

ORYCTOLOGIE.

21. L'accueil favorable qu'a reçu la Carte générale des productions naturelles de l'Europe que M. *Crome*, membre de l'Académie des Sciences de Mayence, a publiée il y a deux ans, a ſurpaſſé toute attente. Des hommes célèbres, très-verſés dans la connoiſſance des richeſſes de chaque contrée, l'ont jugée neuve & fort utile. Ils ont trouvé qu'elle préſentoit une exécution heureuſe d'une idée vraiment neuve, avec laquelle la ſcience géographique acquéroit un haut degré

d'utilité. D'après ces considérations, M. *Crome* a pris la résolution de publier une nouvelle édition de cet ouvrage, totalement refondue & traduite en françois. La Carte, qui n'étoit ci-devant qu'en une feuille, sera maintenant en deux. La gravure & l'impression réuniront l'exactitude à l'élégance. Cette traduction pourra être regardée comme un ouvrage absolument neuf. En disant que c'est M. *Bernoulli*, de l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, qui se charge de cette version, on doit juger qu'il ne négligera rien pour satisfaire le public, & pour soutenir la réputation qu'il s'est acquise : d'ailleurs ce véritable savant est également connu par ses travaux géographiques, & par une étude profonde des deux langues.

Ce Recueil se publie par souscription. On payera d'avance 12 liv. de France en souscrivant, pour l'ouvrage entier qui formera deux volumes de descriptions & les Cartes. On ne sera admis à souscrire que jusqu'au premier mai 1784. Ce terme passé, le prix sera de 16 liv. de France, quoiqu'il ne puisse paroître qu'à la fête de S. Michel prochain.

Les souscripteurs recevront les épreuves de la Carte, suivant la date de leur souscription & de leur payement. Leurs noms seront imprimés à la tête du livre. Il faut affranchir le port des lettres & de l'argent.

On souscrit à Strasbourg, chez *Amand Kœnig*, libraire.

Phytonomatotechnie universelle ; c'est-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères ; par M.

BERGERET, huitième Cahier, avril, 1784.

Le huitième Cahier de cet intéreſſant ouvrage, contient les figures des plantes ſuivantes : *Lichen barbu*, L. *Lichen des hêtres*, L. *Lichen des murs*, L. *Lichen olivâtre*, L. *Acroſtique ſeptentrionale*, L. *Fragon piquant*, L. *Adoxe moſcatelline*, L. *Caille-Lait Grateron*, L. *Valériane dioïque*, L. *Seneçon vulgaire*, L. *Thlaſpi*, *Bourſe à Berger*, L. *Saxifrage granulée*, L.

Cet Ouvrage ſe diſtribue tous les deux mois par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de deſcription.

On ſouſcrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin ; DIDOT le jeune, quai des Auguſtins ; POISSON, cloître Saint-Honoré.

La ſouſcription pour le papier de Hollande par année, ou pour ſix cahiers, eſt de 108 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéreſſant & ingénieux Ouvrage, dans les volumes lviij, pag. 559,—vol. lix, page 477,—vol. lx, pag. 191 & 393,—vol. lxj, pag. 447.

AVIS.

Nouvelles ſondes flexibles de gomme élaſtique pour les rétentions d'urine & maladies de l'urètre, & peſſaires flexibles de la

même compoſition, pour les deſcentes de matrice, approuvés par la Société royale de médecine, de la fabrication des ſieurs DURAND, *frères, mécaniciens à Paris, rue du cimetière Saint-André-des-Arcs, la quatrième porte cochère à gauche en entrant par la rue de l'Eperon. Leur tableau eſt ſur la porte.*

SUIT L'APPROBATION.

Extrait des Regiſtres de la Société royale de médecine.

La Société royale de médecine ayant entendu, dans la Séance tenue au Louvre le 20 mai 1783, la lecture du rapport de MM. *Poulletier de la Salle, Macquer* & *Vicq-d'Azyr,* qu'elle avoit chargés d'examiner les ſondes flexibles, préparées avec la gomme élaſtique, appliquée ſur une toile, & préſentées par les ſieurs *Durand*, frères, mécaniciens: ayant pris connoiſſance des expériences faites pour s'aſſurer des propriétés deſd. ſondes, a déclaré que ces inſtrumens, dont le ſieur *Bernard* lui avoit remis, dans les premiers mois de 1781, des échantillons & des modèles, peuvent être employés utilement dans la pratique, & qu'ils méritent ſon approbation.

Les ſieurs *Durand* ont de plus préſenté à la Société des peſſaires préparés ſuivant les mêmes procédés; ces peſſaires ont été trouvés légers & bien faits, & ils ont été également approuvés par elle.

En foi de quoi j'ai ſigné & délivré le préſent. Au Louvre, le 6 juin 1783. *Signé* VICQ-D'AZYR, ſecrétaire perpétuel.

La manière ſolide de fabriquer ces ſondes eſt

telle, qu'on ne craint point d'avancer qu'elles peuvent reſter pendant un certain temps dans la veſſie ſans être déplacées, & ſans danger. Au moyen de leur flexibilité, les malades peuvent, avec ces ſondes, s'aſſeoir, marcher, vaquer à leurs affaires, aller en voiture ſans éprouver beaucoup de gêne; ce qu'on ne peut eſpérer de l'uſage des ſondes d'argent.

On évite encore par leur moyen les introductions fréquentes & douloureuſes qui effraient & fatiguent les malades.

S'il arrivoit que la ſonde fût engorgée par du ſang caillé, ou des glaires, on pourra la dégorger au moyen d'un ſtylet flexible de baleine, très-propre pour cette opération: on en trouvera chez les ſieurs *Durand*, ainſi que des bougies de gomme élaſtique creuſes & pleines, très-utiles aux perſonnes affligées de maladies de l'urètre, qui ſont dans l'uſage de s'introduire elles-mêmes des bougies de cire, ou autres pour dilater le canal au moment d'uriner: ces ſondes peuvent encore, dans certains cas, opérer une entière guériſon par leur ſéjour continu dans le canal de l'urètre.

Ils fabriquent auſſi des bougies de corde à boyau de forme conique & graduées, qui par leur nature, & à l'aide de la chaleur humide du canal de l'urètre, renflent beaucoup; de ſorte qu'on obtient promptement une dilatation ſuffiſante pour permettre l'introduction d'une ſonde de moyen calibre.

Les ſieurs *Durand*, frères, ſont auteurs des nouveaux peſſaires flexibles pour les deſcentes de matrice.

Ils ſe ſont particulièrement attachés à donner à ces nouveaux peſſaires pluſieurs qualités eſſentielles & deſirées depuis long-temps.

Ils ont réuſſi dans ces inſtrumens, en les faiſant légers, flexibles, élaſtiques, & impénétrables

à l'humidité. Ces qualités réunies ont mérité aux amateurs des éloges des gens de l'art, & l'approbation de la Société royale de médecine.

La vertu connue de la gomme élaſtique annonce que cette ſubſtance ſingulière eſt la ſeule propre à la fabrication des peſſaires. L'eſpèce d'incorruptibilité qui fait partie de ſes qualités, la fait réſiſter à l'activité des menſtrues les plus corroſives : l'humidité & la chaleur que ces peſſaires éprouvent, les rendent plus ſouples ſans leur ôter leur reſſort.

La forme de cet inſtrument eſt un ſimple bourrelet rond ou ovale, plus grand ou plus petit, ſuivant le conſeil du médecin ou du chirurgien, au milieu duquel on pratique une ouverture de grandeur à laiſſer paſſer le petit doigt, ou environ.

La légéreté & la flexibilité de ces peſſaires ſuffiſent pour les fixer en place ; cette ſoupleſſe qui facilite tous les mouvemens du corps, eſt d'un grand avantage pour les perſonnes du ſexe qui ſont dans le cas de s'en ſervir. On peut les laiſſer long-temps en place ſans aucun danger, cependant il ſeroit mieux de les changer ſouvent.

Les ſieurs *Durand* joindront à chaque envoi qu'ils feront de leurs inſtrumens, une inſtruction relative à l'uſage & à la conſervation des ſondes, bougies & peſſaires ; ils ont fixé des prix à ces inſtrumens, qui mettent les perſonnes dont la fortune eſt médiocre, à portée de les acquérir.

Ils préviennent les perſonnes de province d'affranchir leurs lettres, s'ils veulent avoir réponſe.

Nos 5, 6, 7, 12, 15, 16, 20, M. GRUNWALD.
1, 2, 3, 4, 13, 17, 18, 19, 21, M. WILLEMET.
8, 9, 10, 11, 14, M. ROUSSEL.

TABLE.

Extrait. CAROLI DE MERTENS Observationes medicæ, Tomus II, Page 3
Réflexions de M. Taranget, *méd. sur le nouveau remède proposé contre la rage,* 17
Lettre de M. Javey des Barres, *médecin, à M.* Gastellier, *médecin,* 32
Réponse de M. Sutton, *aux Réflexions de M.* Brillouet, *chirurgien,* 40
Lettre de M. Baumes, *médecin, à M.* Cuſſon, *méd.* 55
Obſervat. ſur une affection nerveuſe. Par M. Jaquinelle; *chirurgien,* 62
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de mai, 1784, 68
Avis ſur les Obſervations météorologiques, 69
Obſervations météorologiques faites à Lille, 70
Maladies qui ont régné à Lille, 71

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Médecine, 72
Chirurgie, 95
Anatomie, 96
Pharmacie, 100
Botanique, 101
Phyſique, 106
Oryctologie, ibid.
Phytonomatotechnie univerſelle. Par M. Bergeret, 107
Avis ſur de nouvelles ſondes flexibles, 108

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de Juillet 1784. A Paris, ce 24 juin 1784.

Signé POISSONNIER, DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1784.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AOUST 1784.

PREMIER EXTRAIT (*a*).

Médecine militaire, ou Traité des maladies tant internes qu'externes, auxquelles les militaires ſont expoſés dans leurs différentes poſitions de paix & de guerre; par M. COLOMBIER *: imprimé par ordre du Gouvernement. Chez* Didot le jeune, *libraire, quai des Auguſtins, 7 vol. in-8°. Prix broché, 27 liv.*

La meilleure manière de juger des livres,

(*a*) Par M. DOUBLET.

& des livres de médecine ſur-tout, c'eſt, ſans contredit, de les conſidérer relativement à leur utilité. Mais, parmi les productions qui, depuis quelques années, ont mérité d'être préſentées ſous ce rapport intéreſſant, on doit diſtinguer *la Médecine militaire de M. Colombier.* Cet ouvrage déja fort connu, par les lumières qu'il a répandues dans les différentes provinces du royaume, eſt un traité de médecine pratique fort étendu ; à l'avantage de remplir parfaitement ſon objet, pour les détails propres au ſervice militaire, il en joint un autre, celui d'offrir un cours de médecine pratique, dépouillé de tous les acceſſoires faſtueux de la ſcience, mais cependant bien ſupérieur à preſque tous les abrégés de médecine, & par l'ordre & par le développement. Les médecins & les chirurgiens des armées avoient déja prouvé dans ce ſiècle la ſupériorité qu'ils ont ſur les autres miniſtres de ſanté, pour offrir d'une manière juſte & préciſe, le tableau des principales maladies aiguës & chroniques. M. *Colombier*, guidé par leurs excellens ouvrages, & formé comme eux à l'école de l'expérience, a eſſayé de renchérir ſur leurs travaux, & y a réuſſi ; 1° par un plan mieux conçu & plus étendu ; 2° par des conſidérations intéreſſantes & multipliées ſur les cauſes des différentes maladies, & ſur les moyens de les prévenir ;

3°. par une méthode claire & inſtructive, un raiſonnement ſimple, & une pratique d'autant plus ſage, qu'elle eſt éloignée de la polypharmacie, & appuyée ſur une expérience heureuſe.

Les intentions de l'auteur & la marche de ſon ouvrage, ſe préſentent d'abord dans une introduction où l'on trouve un hiſtorique ſimple, mais exact des médecins qui ont écrit ſur les maladies des armées, des réflexions fort ſages ſur la manière d'obſerver, & des vues excellentes ſur l'adminiſtration des hôpitaux militaires. M. *de Sauvages* avoit diviſé les maladies en neuf claſſes; M. *Colombier* n'en a fait que cinq, ſans prétendre toutefois imiter ni corriger la méthode trop admirée, & peut-être auſſi trop critiquée du ſavant profeſſeur de Montpellier.

Ces cinq claſſes ſont l'objet d'autant de livres particuliers; le premier traite des fièvres & des maladies fébriles éruptives; dans le ſecond, il eſt queſtion des maladies aiguës locales, c'eſt-à-dire de celles qui ont leur ſiège dans les principales cavités; le troiſième a pour objet les maladies chroniques; le quatrième expoſe les maladies virulentes non aiguës; le cinquième eſt conſacré aux maladies externes; enfin M. *Colombier* y a ajouté un ſixième livre, qui a pour objet la Matière médicale militaire.

La fièvre eſt la maladie la plus fréquente & la plus dangereuſe pour tous les hommes, mais particulièrement pour les ſoldats journellement expoſés par état à l'action de toutes les cauſes propres à la faire naître ſous la forme la plus dangereuſe. Cet objet, traité dans tous les temps par tous les médecins, ne paroiſſoit guère ſuſceptible d'une plus grande perfection; mais M. *Colombier* l'a préſenté avec une clarté & avec un ſoin qui lui donnent un air de nouveauté, & les avantages d'une nouveauté très-utile: nous nous arrêterons donc particulièrement ſur cet article; & en effet, s'il eſt néceſſaire d'annoncer les nouvelles découvertes, il eſt encore plus important de rappeller les vérités primitives & eſſentielles, que l'amour du changement fait trop aiſément oublier.

Dès les premiers temps de la médecine, on ne s'accordoit pas ſur la manière de claſſer les fièvres. *Hippocrate* reproche à l'Ecole de Cnide d'être trop prolixe dans la diviſion de ces maladies. Depuis deux mille ans, on ne s'eſt point encore lavé de ce reproche, & tous les efforts que les médecins ont faits pendant cette longue ſuite de ſiècles, pour fixer ſur ce point les idées, ont été ſans ſuccès. M. *Queſnay*, dans ſon excellent Traité des fièvres, M. *Leroy* de Montpellier, dans un bon Mémoire ſur les fièvres aiguës, & M. *de Bordeu* dans plu-

ſieurs endroits de ſes ouvrages, ont commencé à ramener les eſprits, en faiſant voir que dans cette queſtion les médecins n'étoient ſouvent oppoſés que ſur des mots, tandis qu'ils étoient du même avis ſur le fond de la choſe. Comme la diviſion des fièvres, donnée par M. *Colombier*, eſt priſe dans la nature même de ces maladies, elle a le mérite de s'accommoder à la nomenclature de preſque tous les pathologiſtes, excepté à celle de ceux qui, établiſſant le caractère des maladies ſur un ſeul modèle, ne veulent qu'une eſpèce de fièvre maligne, ou putride. Cet article eſt trop important pour que nous évitions les détails.

Les fièvres continues ſont eſſentiellement ſéparées des fièvres intermittentes, & elles ſe diviſent en trois grandes claſſes; les unes ſont les continues courtes & bénignes, qu'on nomme *ſynoques non putrides*. Les autres, plus longues & plus graves, qui ſont ſouvent rémittentes, & auxquelles on a donné indifféremment le nom de *fièvres aiguës*, ou celui de *fièvres putrides*, forment la deuxième claſſe; enfin la troiſième comprend les fièvres continues plus dangereuſes; elles ſont remarquables par des complications graves & permanentes, & ſont déſignées ſous le nom de *fièvres malignes*, ou de *fièvres pernicieuſes*.

La fièvre ſynoque non putride eſt une

fièvre qui ſe diſtingue par ſon peu de durée & par ſa bénignité. Il y en a de trois eſpèces, l'éphémère proprement dite, l'éphémère prolongée ou la continue ſimple, & la fièvre ſtercorale. La ſimplicité & la clarté qui règnent dans l'expoſition des deux premiers articles, rendent le diagnoſtic de ces fièvres très-palpable, aux perſonnes les moins inſtruites; ſeul objet qu'il falloit remplir, en parlant d'une maladie ſimple, & dont la cure s'opère preſque toujours par les ſeules forces de la nature.

La fièvre ſtercorale a une cauſe plus tenace & plus abondante, & dont la ſource réſide toujours dans les premières voies; mais elle eſt d'autant plus intéreſſante à connoître, qu'il y a toujours de la honte, & quelquefois du danger pour le médecin, à n'en pas bien appercevoir le caractère.

Cependant ce caractère n'eſt pas toujours aiſé à ſaiſir; l'anxiété, l'inſomnie, l'accablement, la tenſion du ventre, la foibleſſe du pouls, & pluſieurs autres accidens ſpaſmodiques, formidables en apparence, en déguiſent la nature à l'homme peu inſtruit, ou peu attentif; mais quand on a un peu d'expérience, on la reconnoît à ces ſignes: l'invaſion ſans friſſon, l'irrégularité des redoublemens, la nature des déjections, & ſur-tout au calme merveilleux que procurent les évacuans. C'eſt dans ces fièvres

qu'on trouve ces prétendus miracles d'eſquinancie, de péripneumonie, guéries ſubitement par l'uſage des vomitifs & des purgatifs. En nettoyant les premières voies, ces évacuans détruiſent les affections ſpaſmodiques, qui n'étoient produites que par ſympathie, & par la préſence de matières dépravées qui irritoient les nerfs des entrailles. Mais autant les évacuans ſont néceſſaires & triomphans dans ces fièvres, dit M. *Colombier*, autant la ſaignée y eſt-elle ordinairement dangereuſe, ſur-tout avant l'uſage des vomitifs en lavage. Les ſaignées imprudemment pratiquées, ou mal adroitement placées en pareille circonſtance, ont ſouvent changé les fièvres ſtercorales en fièvres putrides. Ce changement eſt quelquefois ſi évident, qu'il n'échappe pas aux yeux du peuple même, qui exprime ſes craintes à cet égard, en diſant que la ſaignée fait paſſer l'humeur dans le ſang. Il eſt cependant quelques cas qui peuvent exiger la ſaignée dans la fièvre ſtercorale; mais c'eſt un remède dont on ne doit uſer qu'avec la prudence & les précautions indiquées plus haut. Il eſt d'autres cas au contraire où l'anéantiſſement eſt tel, qu'on a beſoin d'adminiſtrer l'émétique très-promptement, & de le faire paſſer dans des cordiaux. Cependant quelle qu'ait été la première apparence de ces fièvres, elles ne ſe guériſſent que par les évacua-

tions répétées ſans avoir d'autre marche critique. On a remarqué que ces fièvres étoient ſouvent épidémiques, parce que tous les habitans d'un même pays ſont expoſés en même temps à l'action des mêmes cauſes générales qui produiſent la dépravation des ſucs dans les premières voies; tels ſont une altération notable de l'air, de l'eau, ou des ſubſtances alimentaires, &c. Les fièvres ſtercorales doivent donc leur origine à des matières dépravées ou pourries; mais, comme ces matières n'exercent pour ainſi dire leur influence que ſur le canal inteſtinal, c'eſt à tort qu'on leur donneroit le nom de fièvres putrides, qui ne convient qu'à celles dans leſquelles les humeurs altérées & hétérogènes ſont paſſées dans les ſecondes voies.

Ces fièvres, unies aux premières par une nuance ſouvent très-légère, ont été nommées fort anciennement ſynoques putrides; elles n'ont pas une invaſion effrayante, preſque toujours on y découvre des redoublemens, mais plus ſouvent ces redoublemens ſont irréguliers. Elles marchent ordinairement d'une manière conſtante, & ſe terminent par une criſe. Avant que d'entrer dans aucun détail ſur ces fièvres, M. *Colombier* veut ôter toute équivoque ſur le mot *putridité*; &, après l'avoir préſenté ſous ſes différentes acceptions, il réſume ainſi: Ce

qu'on entend par la putridité dans les fièvres ne doit pas être regardé comme une putréfaction, c'eſt une ſorte d'altération déja éloignée de la neutraliſation de nos humeurs, & qui par la continuité de la fièvre pourroit s'étendre à toute la maſſe. Les cauſes qui font naître ces premiers degrés d'altération putride, ſont les ſubſtances ſeptiques ou hétérogènes, introduites dans les ſecondes voies par la reſpiration, la tranſpiration, le canal alimentaire, ou par tout autre refoulement d'humeurs viciées dans la circulation. Cette aitiologie eſt ſimple & facile, mais n'en eſt pas moins vraie; on peut s'en convaincre, en remontant aux cauſes les plus communes & les plus puiſſantes des maladies fébriles. Ce ſont les mauvais alimens, l'humidité, les miaſmes putrides, la ſuppreſſion habituelle de la tranſpiration, la fatigue qui dérange toutes les ſécrétions, qui force ou qui ſuſpend les excrétions, & qui détruit les forces vitales; ſi nous pouvions en douter, ce qu'on obſerve dans les armées nous le prouveroit évidemment; car la préſence ou l'abſence de ces cauſes y font naître ou diſparoître les maladies, & l'intenſité des maladies des armées eſt toujours proportionnée à celle de l'influence de ces cauſes naturelles. C'eſt une vérité de l'hiſtoire, autant que de la médecine.

La fièvre étant excitée par la préſence des

agens ſeptiques dans les humeurs, il s'enſuit pluſieurs effets ; 1° les phénomènes ou accidens eſſentiels de la maladie ; 2° les excrétions journalières, ou les diverſes évacuations provoquées ou changées par l'action de la fièvre, & par celle des agens ſeptiques ; 3° les épiphénomènes ou accidens étrangers à la maladie, & qui s'oppoſent à ſa marche naturelle favorable pour ſa guériſon ; 4° enfin, les vraies criſes qui arrivent à certaines époques, & qui décident en bien ou en mal du ſort des malades.

Pour peindre les différens effets de la fièvre, M. *Colombier* les examine dans la fièvre aiguë, ou putride ſimple ; & cette attention eſt d'autant plus naturelle & inſtructive, que c'eſt à cette fièvre dépouillée de ſes épiphénomènes, que ſe rapportent toutes les autres, & que l'art ne cherche autre choſe dans les fièvres compliquées que de les ramener à ce point.

Le prognoſtic des fièvres eſt fondé tout entier ſur les principes d'*Hippocrate*, & particulièrement ſur ceux-ci. *La maladie eſt d'autant plus grave, que le malade eſt plus éloigné de ſes habitudes ordinaires ; il ne faut pas prédire le deſtin des maladies ſur un ou deux ſymptômes iſolés, mais ſur le concours des ſymptômes ; les prédictions dans les maladies aiguës ſont difficiles, & doivent être faites avec circonſpection.*

La curation des fièvres consiste à remplir certaines indications principales qu'on peut réduire à six. La première consiste à diminuer la violence & l'ardeur de la fièvre, afin d'éviter les accidens qui sont la suite ordinaire des causes qui la produisent. La seconde, à débarrasser les premières voies des sucs putrides dont elles sont plus ou moins farcies. La troisième, prescrit d'arrêter les progrès de ces agens délétères. La quatrième, invite à provoquer une dépuration douce & continuelle, afin que les matières hétérogènes qui sont les produits de la destruction des sucs soumis à l'action des levains septiques, soient entraînées hors du corps. La cinquième, ordonne d'écarter les épiphénomènes, afin que la nature, rentrée dans ses droits, puisse opérer la coction nécessaire. Enfin il faut, pour remplir la sixième & dernière indication, favoriser les crises avantageuses, les tenir dans leurs justes bornes, & empêcher celles qui sont nuisibles.

Nous ne pouvons pas suivre M. *Colombier* dans le tableau très-exact des différentes espèces de fièvre putride, & dans l'exposition des moyens propres à remplir les indications précédentes. Il suffira de dire, que ces moyens sont fort simples, & analysés chacun suivant leur juste valeur. La saignée dans certains cas, le tartre stibié en

lavage, employé conſtamment dans les premiers jours, & ſouvent continué alternativement de deux jours l'un dans le premier période de la maladie, des boiſſons nitrées ou acidulées pour uſage ordinaire, quelques anti-putrides ou cordiaux, prudemment donnés dans les cas qui les exigent, l'application des véſicatoires dans d'autres circonſtances : voilà le petit nombre d'inſtrumens familiers à M. *Colombier*, pour la guériſon de ces maladies ; & s'il en ajoute quelques autres dans des cas très-rares, ils ſont choiſis d'après les indications les plus ſages. Il n'eſt pas beſoin de dire que cette méthode établit le médecin miniſtre, & non pas maître de la maladie, mais cela ne diminue en rien ſa gloire ; car le choix, même parmi un très-petit nombre de médicamens, dans des circonſtances infiniment multipliées & diverſes, demande un eſprit bon obſervateur ; & l'ouvrage de M. *Colombier* eſt on ne peut plus propre à éclairer dans ce choix difficile, mais déciſif.

Le traitement des fièvres malignes a également de quoi plaire aux gens inſtruits, & à ceux qui ont beſoin de l'être.

M. *Colombier* établit d'abord qu'on ne doit donner aux fièvres le nom de malignes, que dans ces deux cas ; 1°. quand il y a une foule d'épiphénomènes très-graves, qui dérangent prodigieuſement & d'une manière

dangereuſe, la marche de la maladie; 2°. quand l'abattement des forces ou la foibleſſe du pouls ne permettent pas de compter ſur les reſſources de la nature. Mais, dit M. *Colombier*, il faut encore ajouter une perſévérance marquée dans l'un de ces deux états; car il y a dans les fièvres une infinité d'affections paſſagères qui ſe préſentent au premier abord d'une manière à effrayer, & qui, ſe diſſipant très-aiſément, ne doivent pas être miſes au rang des accidens qui conſtituent les fièvres malignes. Il ſuit de ces principes deux vérités bien précieuſes; la première, que les fièvres malignes ne doivent pas être caractériſées par tel ou tel ſymptôme particulier, ni par pluſieurs ſymptômes très-graves & peu durables, mais bien par la complication de pluſieurs ſymptômes dangereux, & par la perſévérance de ce danger. La deuxième, qu'il y a autant d'eſpèces de fièvre maligne, qu'il y a de combinaiſons propres à compliquer les fièvres d'une manière dangereuſe & perſévérante. Ces vérités avoient déja été expoſées dans un grand jour par M. *Charles Leroy*, dans l'excellent Mémoire que nous avons cité. Mais le développement & la publicité que leur donne le travail de M. *Colombier*, étoient bien à deſirer; car il y a encore ſur cet article bien des erreurs & des préjugés; erreur groſſière de l'ignorance,

qui voit de la malignité dans la plus légère complication des fièvres : *Batezzo di maligno ogni mal che non intendo*, dit une épigramme italienne ; erreur ſimulée du charlataniſme, qui cherche à faire voir de la malignité où il ſait bien qu'il n'en exiſte pas ; enfin, préjugés des ſavans qui, frappés d'une eſpèce de fièvre maligne, la regardent comme le prototype de toutes les autres, & refuſent le nom de fièvre maligne à toutes celles qui n'ont pas le caractère du modèle qu'ils ſe ſont formés. Ainſi une foule d'auteurs, ſur-tout parmi les Allemands, ont cherché le tableau de la fièvre maligne dans la fièvre de Hongrie ; d'autres ont cru le trouver dans cette fièvre pernicieuſe des hôpitaux & des priſons qui, à cauſe de ſon action ſur le principe vital, a été nommée *fièvre maligne nerveuſe*. Enfin, d'autres médecins ſoutiennent n'avoir jamais rencontré la fièvre maligne nerveuſe ; & ſuivant à la lettre l'étymologie du mot françois *malin*, qui veut dire diſſimulé, ils ne veulent donner le nom de fièvres malignes qu'à ces fièvres qui, ſemblables au feu caché ſous la cendre, cèlent pendant long-temps la diſpoſition la plus meurtrière ſous des ſymptômes benins. L'ouvrage de M. *Colombier* apprend que ces différentes eſpèces exiſtent ; qu'elles ſont réellement chacune des fièvres malignes à cauſe de leurs épiphénomènes dangereux, & de la

perſévérance de ces épiphénomènes; que chaque pays, chaque ſiècle, chaque contrée, chaque tempérament, peuvent imprimer un caractère particulier à la fièvre maligne, en combinant différemment les principes qui la rendent telle.

Cette manière de voir explique non-ſeulement la variété que préſentent les diverſes épidémies de fièvres malignes, & les hiſtoires particulières rapportées par les médecins obſervateurs; mais elle conduit néceſſairement à admettre une pratique différente, ſuivant les différentes eſpèces, conſéquence vraiment importante, & tout-à-fait clinique. Nous ne ſuivrons pas M. *Colombier* dans le traitement de la fièvre maligne putride, dans celui de la fièvre maligne ardente, dans celui de la fièvre maligne des hôpitaux, de la fièvre maligne *déceptive*. En étudiant ces différens articles, on verra que dans quelque eſpèce que ce ſoit, la marche curative doit être de combattre les épiphénomènes qui compliquent la maladie, & de ramener par degrés la fièvre la plus déſordonnée au type régulier de la fièvre putride ſimple. Ainſi, il eſt fort important d'examiner avec notre auteur, les différens épiphénomènes qui peuvent conſtituer la fièvre maligne, tels que la foibleſſe, la phrénéſie, la ſtupeur, les convulſions, la ſyncope, le *cholera morbus*, les parotides, la gangrène, les éruptions, &c.

Au traitement général des fièvres malignes, tracé d'après le plan que nous venons d'exposer, M. *Colombier* ajoute des conseils puisés par son expérience, particulièrement dans le traitement des soldats.

Les plus importans ont rapport à la nécessité d'entretenir la pureté de l'air & la propreté auprès des fébricitans, & aux moyens à mettre en usage pour leur procurer ces avantages. Il est étonnant, dit M. *Colombier*, combien cette considération est importante, sur-tout quand on rassemble plusieurs malades dans un même endroit; & même, de quelque manière qu'on s'y prenne dans les grands hôpitaux, on peut assurer que les fièvres y deviennent toujours plus graves & plus dangereuses, que lorsque les malades sont isolés & traités particulièrement.

Des faits connus & multipliés confirment cette vérité à tous ceux qui ont suivi les armées. Des soldats, pour ainsi dire exposés à toutes les injures de l'air, sous des tentes, ou dans des chariots, guérissent constamment plus vîte, & plus heureusement que ceux qui sont réunis dans des salles communes, quoiqu'ils soient beaucoup mieux soignés que les autres. A la retraite d'Hanover, dit M. *Colombier*, les soldats furent obligés de quitter les hôpitaux. Tous ceux qui purent se traîner, suivirent les régimens, & on observa

ſerva que, malgré la rigueur de la ſaiſon, preſque tous ceux qui ſe comportèrent ainſi guérirent ſans remèdes, tandis que la plupart des autres, périrent dans les infirmeries où ils étoient reſtés. Cette obſervation confirme la ſageſſe du conſeil de *Sydenham*, qui a recommandé avec tant de ſoin, de lever ou de faire lever tous les jours les fébricitans, parce que l'uſage continuel du lit ne pourroit qu'aggraver leur maladie, & augmenter leur foibleſſe.

Les fièvres intermittentes dont la nature intime ſera peut-être toujours un problême pour les médecins, ſont traitées fort au long par M. *Colombier;* & c'eſt à regret que nous ne pouvons donner ici une idée ſuffiſante de tout ce qui ſe trouve dans la Médecine Militaire ſur cet article, qui remplit à-peu-près un volume.

Après avoir expoſé tout ce qu'il faut ſavoir ſur les cauſes éloignées & ſur les cauſes prochaines des fièvres intermittentes, M. *Colombier* donne l'aitiologie de l'action de ces cauſes d'une manière très-propre à fixer les idées des perſonnes auxquelles ſon ouvrage eſt particulièrement deſtiné. J'ai vu, dit-il, un malade avoir une fièvre tierce à la ſuite d'une dartre répercutée; la cauſe prochaine de cette fièvre eſt donc due à la préſence d'un hétérogène que la nature cherche à expulſer; & il faut convenir que

les recherches les plus ſavantes, bien loin d'en apprendre davantage, détruiroient peut-être les conſéquences ſalutaires qu'on peut tirer de ce principe. Le prognoſtic de la fièvre intermittente, & le tableau de ſes différentes eſpèces, conduiſent à la curation auſſi ſimple que méthodique. Le quinquina y eſt bien jugé, & mis à la place que doit lui aſſigner un médecin exercé & d'un eſprit juſte. M. *Colombier* condamne l'abus du quinquina dans les fièvres intermittentes printanières, qui ſe guériſſent toutes ſeules, après les évacuans appropriés au ſujet, ou dans ces fièvres plus rebelles, qui doivent leur origine à des obſtructions décidées; mais il rend à ce médicament tous les éloges qui lui ſont dûs dans le traitement des fièvres intermittentes pernicieuſes, dont *Morton*, *Torti* & *Werlof* ont traité fort au long. L'auteur rend d'autant plus de ſervice en s'étendant ſur cet objet, que cette maladie eſt rare, & qu'elle ne ſe trouve ſuffiſamment développée chez aucun des auteurs qui ont écrit ſur la médecine en langue vulgaire. Le danger de ces fièvres, dit M. *Colombier*, ne dépend pas d'une complication ſemblable à celle des fièvres putrides, mais du dépôt du levain fébrile ſur un organe eſſentiel à la vie, ſur le cerveau par exemple : c'eſt de-là que viennent ces affections ſoporeuſes fami-

lières dans ces sortes de maladies. Le quinquina y est victorieux, mais souvent son usage seroit infructueux, si l'on n'employoit pas avant de l'administrer les autres moyens curatifs. Ainsi M. *Colombier* a regardé comme essentiel, de noter les cas où la saignée, les vomitifs & les véscatoires doivent précéder l'usage du spécifique. Après avoir ainsi parlé avec clarté & précision de tout ce qui a rapport aux différentes espèces de fièvre intermittente, M. *Colombier* termine cet article en indiquant les différentes espèces de fébrifuges, & la manière de les substituer les uns aux autres. Il parle de la circonspection avec laquelle on doit en faire usage ; &, pour mieux se faire entendre, il consacre un chapitre aux affections morbifiques qui tirent leur source de l'abus des fébrifuges. Enfin, on en trouve encore deux autres fort précieux, l'un sur les maladies qui ont de l'affinité avec les fièvres intermittentes, & l'autre sur les moyens de prévenir ces maladies particulières chez les soldats.

OBSERVATION

Sur une épilepsie ; par M. MOREAU, chirurgien d'Azay-le-Feron.

Je fus appellé en mars 1782, pour voir la fille d'un laboureur de la paroisse de Saint-

Flovier en Touraine. Cette fille âgée de dix-neuf ans, d'un tempérament bilieux & mélancolique, étoit attaquée depuis pluſieurs années d'accès épileptiques, qui la prenoient deux ou trois fois par jour, & à des périodes aſſez régulières; elle perdoit connoiſſance, & une ſalive écumeuſe lui ſortoit de la bouche : d'ailleurs elle étoit mal réglée, & voyoit beaucoup en blanc; elle ſe plaignoit continuellement d'anxiétés & d'envies de vomir.

La maladie n'étoit point héréditaire, & j'entrepris de la guérir; je fis faire uſage des délayans, des tempérans & des humectans. Les émétiques légers & les ſaignées du cou ne furent point oubliés, non plus que les ſangſues à l'anus; j'ordonnai des lavemens purgatifs & ſtimulans; je fis faire des frictions ſur la colonne épinière, & j'ouvris un cautère à chaque bras. J'en ai depuis ſupprimé un, en recommandant à la malade de porter l'autre toute ſa vie. Les anti-ſpaſmodiques, adminiſtrés à la manière de M. *Bouteille* (a), médecin, furent auſſi employés. L'uſage de ces remèdes, continué pendant trois mois, ont délivré cette jeune perſonne de ſa maladie; & depuis cette

(*a*) Voyez le Journal de Médecine, cahier de déc. 1777, pag. 544. Cahier de janvier 1778, pag. 63. Cahier de février, même année p. 165.

époque, elle n'a éprouvé aucun accident: elle a repris de l'embonpoint, & eſt bien réglée.

OBSERVATION

Sur l'utilité des bains tièdes dans les fièvres malignes; par M. HATTÉ, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, médecin de Clermont en Beauvoiſis.

Je fus mandé le 19 décembre 1783, pour voir le nommé *Baniel*, chaudronnier, âgé de trente ans, homme d'un tempérament bilieux & très-ardent. Depuis cinq à ſix jours, il ſe plaignoit d'un violent mal de tête, accompagné d'une toux opiniâtre, & d'une fièvre des plus fortes. On lui avoit fait prendre avant mon arrivée l'émétique, qui l'avoit puiſſamment évacué par le bas. Je lui trouvai le pouls plein, dur & frequent, la langue sèche & aride, & le bas-ventre un peu météoriſé: les yeux étoient étincelans, & les joues très-colorées, les urines rouges & briquetées. D'après les réponſes bruſques & promptes du malade, je n'eus point de peine à reconnoître le type de cette fièvre, & à m'appercevoir que la tête étoit ſur le point de ſe prendre. Comme la maladie étoit déja parvenue à ſon plus haut degré d'accroiſſement, que la langue

étoit chargée d'un limon jaunâtre, & que, malgré le vif coloris des joues du malade, on appercevoit dans le reſte du viſage une certaine teinte jaunâtre; je me gardai bien de preſcrire la ſaignée du pied, remède que l'on emploie journellement, & ſouvent trop inconſidérement dans le commencement des fièvres malignes compliquées de délire: d'ailleurs la conſtitution plus bilieuſe qu'inflammatoire, étoit encore pour moi un puiſſant motif pour m'en détourner. J'ordonnai l'eau d'orge miellée & émétiſée, les pédiluves, les lavemens émolliens, les émulſions tempérantes & rafraîchiſſantes. Le lendemain l'état du malade n'étoit point empiré, & aucun ſymptôme alarmant ne s'offrit; mais le ſurlendemain les choſes changèrent de face. Un délivre phrénétique s'empara du malade au point que l'on fût obligé de le lier dans ſon lit, & qu'à peine quatre hommes des plus robuſtes ſuffiſoient pour s'oppoſer à ſes violens efforts. J'ordonnai qu'on le mît dans un bain tiède: bien des gens ſe récrièrent contre la nouveauté prétendue de ma méthode; (car c'eſt en effet un remède peu connu & peu employé dans ces ſortes de maladies, ſur-tout en province.) J'inſiſtai, & enfin on ſuivit mon conſeil. Un quart d'heure après l'immerſion, le délire fut calmé comme par enchantement, & le malade devint plus traitable.

Les ſoubreſauts des tendons perſiſtant, & le genre nerveux me paroiſſant être dans une irritation générale, je fis réitérer les bains le lendemain : ils procurèrent une détente favorable que je ſaiſis pour lui faire appliquer les véſicatoires au gras des jambes, une affection comateuſe ayant pris la place du délire furieux qui l'agitoit avant. J'entretenois en même temps la liberté du ventre par les tiſanes légérement émétiſées, les boiſſons acidules & un peu anti-ſeptiques, ſans oublier les lavemens purgatifs qui procurèrent des déjections bilieuſes très-abondantes. Les véſicatoires ayant opéré l'effet deſiré, le malade revint à lui inſenſiblement ; les ſoubreſauts des tendons, qui juſqu'alors avoient ſubſiſté, diſparurent ; le pouls devint plus égal & plus régulier ; les lèvres & la langue, de noires & brûlées qu'elles étoient, reprirent leur couleur vermeille, & la maladie fut jugée le dix-ſeptième jour par un flux abondant d'urines qui déposèrent un ſédiment uni & blanchâtre.

Ne pourroit-on pas conclure de cette obſervation, qu'en général dans les fièvres malignes compliquées de délire, & dans leſquelles une bile trop exaltée paroît jouer le rôle princpal, les ſaignées, ſur-tout celles du pied, deviennent bien plus nuiſibles qu'utiles ? C'eſt le ſentiment des plus célèbres praticiens, rapporté par M. *Lieutaud*, dans ſon

Synopſis Praxeos medicæ, pag. 30. *Saphenæ ſectione impeditum caput ſublevari in febribus malignis vulgatiſſima fert opinio; ſed negant Sydenhamus, Van-Swieten, aliique exercitatiores practici, quibus aſſentitur accuratiſſimus rerum morboſarum ſcrutator Pringle, qui tradidit numeroſas venæ ſectiones inanem opem conferre in delirio, quin potiùs illud exſuſcitent, tàm in febre malignâ quàm in aliis ſpeciebus.* M. Lieutaud, parlant d'après ſes propres obſervations dit: *Si quid de hâc re in medium adducere liceat, multiplici experientiâ edocti aſſerere minimè dubitamus, quòd delirium à ſaphenæ ſectione ſæpiùs exacerbetur, nedum compeſcatur.*

Il ſeroit aſſurément à deſirer pour le bien de l'humanité, que les bains fuſſent un remède plus ſouvent employé dans les maladies aiguës, & ſur-tout dans les fièvres inflammatoires malignes, où le principe morbifique paroît porter ſon action ſur le genre nerveux. Ils ſeroient bien plus avantageux que toutes ces ſaignées répétées coup ſur coup, qui, bien loin d'attaquer le mal dans ſes véritables retranchemens, ne font au contraire, d'après le ſentiment des plus grands médecins, que l'irriter davantage, & rendre la maladie ſouvent rebelle à tous les ſecours de l'art les mieux adminiſtrés. Je ne ſais par quelle fatalité ils ſont preſque uniquement employés dans le traitement

des maladies chroniques, pour la plupart desquelles ils sont souvent peu fructueux.

OBSERVATION

Sur un asthme; par M. FOUQUET, docteur en médecine de Montpellier, médecin de l'hôpital de la Charité à Bagnols, correspondant de la Société royale de médecine.

Une Dame de moyen âge, d'une constitution sèche & maigre, étoit tourmentée tous les hivers, par des attaques d'asthme extrêmement violentes: des remèdes sans nombre qu'on avoit tentés, n'avoient fait qu'irriter son mal. Vers la fin de janvier de l'année 1783, elle me fit appeller.

D'après l'examen le plus sérieux, & ayant appris que les accès d'asthme, qui avoient considérablement affecté la malade pendant les deux hivers précédens, la laissoient absolument libre pendant la belle saison, je jugeai que son mal provenoit en grande partie d'un dérangement dans la transpiration; cependant je n'eus point recours aux diaphorétiques, parce qu'ils causent une espèce d'orgasme dans les humeurs.

Je me bornai à prescrire à la malade de se mettre à l'abri des causes qui paroissoient déterminer les retours de ses souffrances,

& particulièrement du froid & de l'humidité. Pour cet effet, elle a porté conſtamment ſur la peau une camiſole ou tunique d'une étoffe de laine très-fine, & cela nuit & jour, depuis le mois de février juſqu'au mois de juin, & depuis le mois de ſeptembre juſqu'à aujourd'hui, évitant d'ailleurs avec le plus grand ſoin de ſortir par le temps froid, la pluie, les gros vents, ſur tout celui du midi; mais, comme l'eſtomac eſt toujours pour quelque choſe dans la productions de ces ſortes de maux, de temps en temps, & ſur-tout lorſque cette Dame ſe trouvoit le plus malade, elle prenoit quinze à dix-huit grains d'ipécacuanha en poudre, de temps en temps encore vingt grains d'yeux d'écreviſſes, & dix grains de jalap en poudre exactement mêlés, avalant par deſſus une petite taſſe d'infuſion de fleurs de mauve.

Elle avoit auſſi l'attention de ne pas reſpirer la vapeur du ſoufre, celles qui s'élèvent des fritures, la fumée, la pouſſière, &c. Elle s'abſtenoit de pâtiſſeries, de fritures, de preſque tous les alimens préparés au maigre, & ſur-tout des aſſaiſonnemens acides & gras; car on a obſervé que ces mets étant ſujets à rancir, auſſi bien que tous les alimens & toutes les boiſſons acides, ou qui peuvent s'aigrir dans l'eſtomac, ſont éminemment nuiſibles aux perſonnes attaquées d'aſthme.

Une longue ſuite de mauvaiſes nuits ayant fait deſirer à la malade de prendre quelque calmant, je lui conſeillai de prendre de la bonne thériaque depuis un demi-gros juſqu'à deux gros, délayée dans un peu d'eau commune.

Cette conduite très-ſimple a proſpéré au-delà de nos eſpérances ; ce qui prouve qu'avec peu de remèdes & un bon régime, on peut ſoulager dans des maladies fort graves.

OBSERVATION DE M. BOUFFEY,

Docteur en médecine, médecin conſultant de MONSIEUR, *correſpondant de la Société royale de médecine, & médecin à Argentan en Normandie, ſur le danger des crapauds employés comme topique ſur les cancers ulcérés.*

Une demoiſelle âgée d'environ 55 ans, étoit attaquée depuis pluſieurs mois d'un cancer qui paroiſſoit avoir ſa ſource dans une humeur âcre & vague qui s'étoit montrée précédemment à l'extérieur ſous la forme d'une affection dartreuſe. Vers le mois de mai 1783, cette tumeur diſparut des bras où elle s'étoit portée en dernier lieu, & il ſurvint au ſein droit un engorgement glanduleux que la malade manioit avec ſoin tous

les jours, dans la vue de le diſſoudre. Cette manœuvre pernicieuſe augmenta bientôt l'engorgement qui, en très-peu de temps, occupa tout le ſein. Un point plus ſaillant & plus mollet qui s'éleva à deux travers de doigts au deſſous du mamelon, parut à la malade un foyer de ſuppuration dont elle crut devoir favoriſer l'ouverture par l'application de l'onguent de la mère. Cette petite tumeur s'ouvrit en effet, mais ſans diminuer ni le volume de celle qui lui ſervoit de baſe, ni la douleur qui occupoit tout le ſein, & gênoit l'action du muſcle pectoral. Ce fut trois ſemaines après que je fus conſulté: les bords calleux & renverſés d'un ulcère, dont la circonférence égaloit à peu-près celle d'un écu de trois livres; les chairs fongueuſes qui en rempliſſoient le centre, la matière ſanieuſe que ces chairs fourniſſoient, la dureté & l'inégalité de toute la tumeur, ne permettoient pas de ſe méprendre ſur le vrai caractère de la maladie, & la rapidité des progrès laiſſoit à peine entrevoir quelque eſpérance de les ralentir.

Néanmoins, remarquant que le bras du même côté, couvert peu de temps avant l'origine de la maladie de l'humeur dartreuſe, préſentoit alors une légère tuméfaction dans ſa partie ſupérieure, je propoſai d'appliquer à l'inſertion du muſcle deltoïde un véſicatoire que j'avois intention de ranimer

par la ſuite, ſuivant la méthode M. *Pouteau;* j'avois d'autant plus de confiance en ce remède, que j'en avois obtenu depuis peu du ſuccès dans deux cas ſemblables, dans leſquels le cancer, quoique moins avancé, reconnoiſſoit pour cauſe la métaſtaſe d'une humeur acrimonieuſe ſur les glandes mammaires; mais mon avis fut rejetté, & la malade ſe laiſſa ſéduire par la promeſſe que lui fit M. *M. B.* *** (a) *de la guérir, & de la guérir ſans véſicatoire.*

Un onguent annoncé comme merveilleux, dont on avoit obtenu, diſoit-on, des miracles en ce genre, devint d'abord la baſe du traitement; & déja l'on ſe glorifioit d'emporter d'emblée un mal qui ne pourroit réſiſter aux remèdes particuliers qu'on lui oppoſeroit; mais la nature ſouvent indocile aux arcanes demandoit d'autres ſecours : ſelon M. *M. B.* ***, les crapauds en offroient un puiſſant; on les emploie. Quelle indication ſe propoſoit-on? Je l'ignore, & je n'entreprendrai pas de pénétrer dans les ſentiers myſtérieux de la médecine occulte.

De vingt-quatre en vingt-quatre heures, on applique ſur l'ulcère un crapaud vivant

---

(*a*) Je déſigne par des lettres initiales les noms du médecin que je critique, pour ne pas compromettre les autres médecins de cette ville, par une fauſſe application qui auroit lieu de les offenſer.

auquel on coupe les pattes, afin de mieux le fixer ſur le lieu où il doit expirer. A chaque panſement, on retrouve à peine quelques débris de ſquelette recouverts de la peau de l'animal. *Il a pompé l'humeur*, dit-on. Un autre prend auſſitôt ſa place ; la malade éprouve des douleurs horribles qui la jettent dans le déſeſpoir, & la mort arrive au moment où un cinquième crapaud alloit être appliqué.

Nous penſons, 1°. que le crapaud irrité eſt un animal venimeux que l'on ne peut impunément laiſſer mourir & putréfier ſur un ulcère parſemé de mille orifices ouverts & propres à recevoir & à faire circuler à l'intérieur les miaſmes empoiſonnés de ſon cadavre, mêlés au virus cancéreux, qu'ils aigriſſent encore davantage ; auſſi le cancer dont nous parlons, fournit-il l'exemple d'une terminaiſon rapide & peu ordinaire. 2°. Qu'une telle réſorption doit néceſſairement porter la diſſolution dans la maſſe des humeurs, & la mort ſur les organes qu'elle touche : auſſi le calme trompeur & peu durable qui a précédé l'extinction du ſujet, l'hémorrhagie ſurvenue l'inſtant d'après, ſont-ils une preuve évidente d'une gangrène interne & univerſelle. 3°. Que les tentatives faites juſqu'à ce jour, pour retarder les progrès d'un cancer ulcéré & diminuer l'atrocité des douleurs qu'il oc-

caſionne, n'ont eu d'effet ſalutaire qu'autant que les moyens mis en uſage avoient une vertu anti-ſeptique; tels ſont le quinquina, l'air fixe, l'eau à la glace, &c. &c. Auſſi en tenant une conduite oppoſée, M. *M.* *** a-t-il vu ſa malade en proie aux douleurs les plus aiguës, tandis qu'il la félicitoit ſur l'heureux effet de ſon topique.

J'aurois peut-être abandonné au mépris & aux ſarcaſmes le remède que je dénonce aujourd'hui comme dangereux, ſi je ne ſavois que cette pratique a trouvé encore ailleurs des prôneurs & des dupes; mais je ne puis ſans indignation voir la ſanté des hommes livrée aux abſurdités des *Alexis Piémontois*. Je me dois à moi-même de prévenir le public contre un charlataniſme d'autant plus perſuaſif, qu'il eſt appuyé ſur des moyens bizarres.

SUITE, ET FIN DE LA RÉPONSE DE M. SUTTON,

Aux Réflexions de M. BRILLOUET, *chirurgien de S. A. S. Mgr le duc de* BOURBON, *inſérée dans le Journal de Médecine, cahier de février 1784, page 166.*

Pag. 174 de ſes Réflexions, M. *Brillouet*

dit: « De ce que M. *Sutton* n'a point vu (*a*) de petite-vérole inoculée, compliquée (dans ſon éruption) de la rougeole, il conclut que l'obſervation que j'ai rédigée eſt apocryphe. Cette manière de juger des perſonnes & des choſes eſt heureuſement très rare, & pour la ſociété & pour les progrès de l'art. » Heureuſement il eſt peut-être plus rare que l'on faſſe dire à quelqu'un ce qu'il n'a jamais dit, ni pu dire. Il eſt *phyſiquement impoſſible*, pour m'exprimer comme M. *Brillouet*, que j'aye ni écrit, ni dit que je n'avois point vu de petite-vérole inoculée, compliquée (dans ſon éruption) de la rougeole; je puis en citer plus d'un exemple, & entr'autres celui d'une inoculée à Ewell, près d'Epſom (*b*), dont la petite-vérole ſe trouva compliquée d'une rougeole des mieux conſtatée, & deux autres inoculés (*c*), dont la petite-vérole étoit compliquée de ce *rash* confluent, dont parle M. *Dimſdale;* mais ces trois inoculés, ainſi

---

(*a*) De ce que dans plus de vingt mille inoculations faites par moi ou par les miens, je n'aurois point rencontré certains phénomènes, ne pourroit-on pas en tirer quelques inductions contre ce que M. *Brillouet* prétend avoir vu ?

(*b*) Jeune femme, ſervante de M. *Bridges*, maître poudrier.

(*c*) Deux enfans.

que

que trois ou quatre cents autres, avoient une petite-vérole discrète & bénigne.

« M. *Sutton* n'a vu pour la première fois M. *Joseph*, que le vingt-sixième de l'inoculation (*a*), ajoute M. *Brillouet*, (*ibid.*) Par l'état présent des choses, il juge les symptômes antécédens de la maladie, & conclut, pag. 127, que j'ai pris le *rash* ou éruption érysipélateuse pour la rougeole. *Je vais lui démontrer* que je n'ai point confondu, & qu'il se trompe. » Avant que d'examiner la valeur de sa démonstration, M. *Brillouet* me permettra de lui observer que le préambule en est évidemment & essentiellement inexact. Moi *j'ai jugé les symptômes antécédens par l'état présent des choses!* Mes Remarques sur son observation portent expressément, pag. 427 : « M. *Brillouet* m'a expliqué dans le temps sa façon de penser sur une autre éruption survenue avec la petite-vérole, & *m'en a détaillé les symptômes*... Il fut persuadé que c'étoit la rougeole. Je lui dis ce que j'en pensois. » Il est donc évident que j'ai jugé les symptômes antécédens, non par l'état présent des choses, mais sur ce que m'en a dit M. *Brillouet*;

(*a*) M. *Joseph* fut inoculé le 6 avril; M. *Sutton* fut appelé le mardi 29 avril, lequel est néanmoins très-exactement le vingt-quatrième de l'inoculation, & non pas le vingt-sixième.

après cela, fions-nous à ſon épigraphe, *Verâ fide, omnia hæc debent proponi.* Il veut à toute force me perſuader, ou plutôt perſuader au public, que les ſymptômes qui ont précédé la petite-vérole de M. *Joſeph*, ainſi que l'extra-éruption ſurvenue dans l'entrefaite, préſentent tous les caractères diſtinctifs d'une véritable rougeole; & pour le démontrer, il cite le docteur *Dimſdale*, qui dit en effet, & a bien raiſon de dire que « la fièvre qui la (l'éryſipèle ou rash) précède eſt moins forte, qu'il y a moins d'inquiétudes, moins d'agitations, que les douleurs de tête & de reins ſont moins conſidérables que *dans la petite-vérole confluente*; enfin qu'il y a moins d'abattement, qu'on ne voit pas cette proſtration de forces qui accompagne ordinairement *la malignité & la confluence de cette* (la petite-vérole) *maladie.* » Comparant enſuite ces ſymptômes bénins avec ceux obſervés par lui chez M. *Joſeph* qui, le 11, « devient triſte, accablé, la fièvre ſe manifeſtant avec force; qui, vers le ſoir, eſt plongé dans une affection comateuſe profonde, accompagnée de mouvemens convulſifs dans les yeux, dans les mâchoires, &c. » M. *Brillouet* conclut d'un ton triomphant, qu'il n'a pas confondu le rash avec la rougeole (*a*). Mais M. *Brillouet*

(a) *La petite-vérole chez mon malade, finit en-*

ne fait donc pas attention que ces inoculés dont parle M. *Dimſdale*, ces mêmes inoculés, chez qui le *rash* ſurvenu pendant la fièvre éruptive, s'eſt préſenté avec des caractères ſi bénins, avoient une petite-vérole diſcrète & bénigne, & que ſon malade au contraire avoit une petite-vérole confluente & maligne. En effet que voit-on, ſelon M. *Dimſdale*, lorſque *la petite-vérole eſt confluente & maligne?* On voit préciſément le contraire de ce qui arrive dans le *rash*, c'eſt-à-dire *inquiétudes*, *agitations*, *douleurs de tête & de reins conſidérables*, *abattement*, *proſtration des forces*, *&c.* (Voyez *ſuprà*, le paſſage cité par M. *Brillouet.*) Sous quel aſpect M. *Brillouet* a-t-il vu M. *Joſeph?* Il l'a vu triſte, accablé, dans une affection comateuſe profonde, accompagnée de mouvemens convulſifs dans les yeux & les mâchoires, &c. Donc M. *Brillouet* n'a vu, & ne pouvoit voir que les ſymptômes éruptifs d'une petite-vérole confluente & maligne; & ce qui le prouve d'une manière plus claire que le jour, ce ſont les trois boutons qui,

---

core par être confluente contre l'ordre des obſervations de Dimſdale, ajoute M. *Brillouet.* Mais veut-il ſavoir pourquoi? Qu'il compare la manière dont il a traité ſon malade avec le traitement décrit & ſuivi par *Dimſdale*, ſoit avant, ſoit après l'inſertion.

ſortis le 12, ne ſont ſuivis d'aucun autre juſqu'à l'éruption générale, la fièvre continuant, & les mêmes boutons ne faiſant aucun progrès (*a*). J'en ai fait la remarque, pag. 426 & 427, & elle eſt ſans réplique: auſſi M. *Brillouet* évite-t-il ſoigneuſement d'en parler dans ſes *Réflexions*. Ce prognoſtic, je le repète, eſt regardé univerſellement comme l'avant-coureur de beaucoup de danger. Je ne crois pas qu'il y ait un ſeul médecin, ni chirurgien, ſi ce n'eſt M. *Brillouet*, qui n'en ſoit convaincu, & qui *ſe félicite* à l'aſpect de trois boutons, ſortis & reſtés ſeuls: auſſi la joie de M. *Brillouet* fut-elle bien courte: *Je ſuis trompé dans mon attente*, nous dit-il, pag. 122 de ſon Obſervation; *la journée & la nuit ſont également orageuſes*. Il eſt bien certain que le *rash* & la rougeole, ſurvenant pendant la fièvre

---

(*a*) M. *Brillouet* dit, dans ſon *Obſervat.* p. 122: « Le 12 (au matin) les ſymptômes ſont les mêmes. *A-midi les piquures ſont peu enflammées*. Le ſoir, les boutons varioleux ne font aucuns progrès; les ſymptômes locaux ne ſe manifeſtent pas davantage. » Voilà donc l'état des choſes pendant la journée du 12, décrit, détaillé & arrêté invariablement; mais c'eſt préciſément ce qui fait peine à M. *Brillouet*, & lui fait gliſſer (dans ſes *Réflexions*, pag. 165) cette aſſertion nouvelle & contradictoire. *Le 12, à midi, les inſertions ont fait des progrès*.

éruptive de la petite-vérole, en augmentent plus ou moins la force ; mais pour démontrer que les ſymptômes obſervés chez M. *Joſeph* ſont particulièrement ceux du *raſh* ou de la rougeole, il faudroit démontrer préalablement la poſſibilité qu'un petit nombre de boutons, ſortis & reſtés ſeuls, ne ſoient pas toujours précédés & ſuivis de tous les ſymptômes orageux décrits par M. *Brillouet ;* & c'eſt préciſément cette poſſibilité qu'on le défie d'établir. Loin donc d'avoir démontré juſqu'ici qu'il *n'a point confondu, & que je me trompe*, il n'a fait que donner plus de poids à ma conjecture.

M. *Brillouet* avoit dit, pag. 123 de ſes Obſervations: « La nature fit promptement la criſe de cette nouvelle maladie ; car le 15 au ſoir, *au bout de trois jours*, la peau étoit preſque de couleur naturelle. » Je conviens que je ſuis parti de-là, & que ces mots, *au bout de trois jours*, m'ayant paru donner, avec préciſion, la durée de la maladie, je me ſuis cru en droit de dire dans mes Remarques, page 428 : « Obſervons encore que cette *rougeur* n'a duré que trois jours ; or je n'ai jamais vu de rougeole de ſi courte durée. C'eſt ſur le mot *rougeur* qui, en effet, n'eſt pas le plus propre, que portent les ſophiſmes de M. *Brillouet*. Je l'ai lu bien des fois avant de pénétrer l'artifice & le but de ſes raiſonnemens. Il faut cependant con-

venir d'un principe : quand il s'agit de mesurer la durée d'une maladie, on la considère, on l'observe toujours depuis les premiers symptômes jusques à la disparition de tous fâcheux caractères & accidens : les uns & les autres sont évidemment compris dans ce qu'on appelle la durée de la maladie ; à moins qu'après une description générale on ne juge à propos de décrire en détail, de considérer d'abord les symptômes, ensuite l'éruption, & de déterminer en particulier la durée des uns & des autres. Or, j'en appelle à tout lecteur impartial : en est-il un seul qui puisse imaginer que M. *Brillouet*, dans ces mots, *au bout de trois jours*, & moi dans mes Remarques à ce sujet, nous ayons entendu réduire la question à la durée de l'éruption, & ne raisonner que sur ce période particulier de la maladie ? Ai-je dit d'ailleurs, que je n'avois jamais vu *éruption* de rougeole de si courte durée? Non ; mais j'ai dit : *Or je n'ai jamais vu de rougeole de si courte durée ;* & ce qui prouve, ce qui démontre invinciblement que dans ce mot *durée*, je comprenois & les symptômes, & l'éruption, c'est le passage même de *Sydenham* que je cite en preuve, passage qui ne donne, pour la durée de l'éruption, que deux ou trois jours. Or, comment supposer qu'en preuve de ce que je n'ai vu aucune rougeole se terminer en trois jours,

j'invoque le témoignage de *Sydenham* dans l'endroit même où, décrivant le cours de cette maladie, il en marque la fin au huitième jour ? Cette manière de raisonner est si étrange, que M. *Brillouet* a craint de me l'attribuer ouvertement. A la faveur de l'équivoque dont le mot *rougeur* est susceptible, il change, sans qu'on s'en apperçoive, l'état de la question, & il évite, avec une dextérité singulière, tout ce qui pourroit avertir le lecteur de ce changement. « Vous êtes fou, devoit-il me dire, en bonne logique, & en bonne foi. Votre condamnation est dans l'autorité même que vous citez. *Sydenham* ne dit-il pas expressément : *Vers le sixième jour la peau devient rude... Le neuvième jour, il n'y en a* (de pustules) *aucune nulle part, &c.* » Mais, quel est le lecteur qui, pour lors, n'auroit pas apperçu le jeu de mots ? Glissant donc très-légérement sur le mot *éruption*, & citant en latin la description des symptômes éruptifs par *Sydenham*, il conclut, de ce que ceux-ci durent quatre, & même cinq jours, il conclut, dis-je, hardiment, que l'éruption n'en dure que deux ou trois. Exposer de pareils sophismes, c'est les anéantir. Il est évident, malgré toutes les subtilités de M. *Brillouet*, 1°. qu'en disant dans mes Remarques : « Cette rougeur n'a duré que trois jours ; or je n'ai jamais vu de rougeole de si courte

durée ; » j'ai compris, & il eſt impoſſible que je n'entendiſſe pas comprendre dans cet eſpace tous les périodes de la maladie. 2°. Que j'ai vu, comme *Sydenham* & *Lieutaud*, (cité par M. *Brillouet*) cette rougeole durer ſept, huit & neuf jours. M. *Brillouet* s'efforce, en pure perte, de nous donner les ſymptômes du 11, & ceux du 12 au matin, comme les premiers ſymptômes de la rougeole en queſtion. Pour ſe flatter d'y réuſſir, il faudroit que, de ſon journal, eût été ſupprimé le récit de ce qui ſe paſſoit le 12 à midi : « *Je découvre trois boutons varioleux. Il y en avoit auſſi une douzaine d'autres au bras droit autour des piquures*, pag. 122 de ſon Obſervat. » Or, qui ne voit pas que la triſteſſe, l'accablement, la fièvre & autres ſymptômes, ſoit du 11, ſoit du 12 même, appartiennent & ne peuvent appartenir qu'à l'éruption de cette quinzaine de boutons varioleux ? Et voilà pourquoi j'ai cru, voilà pourquoi tout lecteur croira, ainſi que moi, que ces mots de M. Brillouet, *au bout de trois jours*, exprimoient bien préciſément la durée des ſymptômes, ainſi que de l'éruption & de la terminaiſon de la maladie. Mais, quand même nous lui accorderions vingt-quatre heures, quand même on voudroit ſuppoſer que M. *Brillouet* n'ayant pas dit tout ce qu'il vouloit dire, les *trois jours* après leſquels la peau étoit preſque de cou-

leur naturelle, doivent en valoir quatre ; en ce cas je perſiſte à dire : « Obſervons que cette rougeole n'a duré que quatre jours : or je n'ai jamais vu de rougeole de ſi courte durée. » Mais il faudroit à M. *Brillouet* une plus ample conceſſion : il y a trop loin encore de cette durée de quatre jours, à celle de ſept, huit & neuf jours, donnée par *Sydenham* & *Lieutaud ;* en conſéquence il tourmente prodigieuſement les faits & ſes penſées, pour trouver le moyen de reculer l'époque des premiers ſymptômes de cette rougeole, & d'en prolonger la durée. Prenez garde, ſemble-t-il nous dire, qu'*au bout de ces trois jours* la peau étoit *preſque* de couleur naturelle ; & la petite-vérole confluente ſurvenant le troiſième jour, les ſymptômes cutanés conſécutifs de la rougeole ne pouvoient plus être obſervés dans l'ordre de *Sydenham*, puiſqu'ils étoient confondus & effacés par les ſymptômes cutanés, naiſſans en fougue d'une petite-vérole confluente. » (Réfl. de M. *Brillouet*, Journal de février, pag. 178.)

D'abord, comment la petite-vérole ſurvenant le troiſième jour de l'éruption de la rougeole, & les ſymptômes cutanés de cette petite-vérole extrêmement confluente, naiſſant avec fougue ; comment, dis-je, la peau étoit-elle, & pouvoit-elle être preſque de couleur naturelle ? Mais abrégeons. Il eſt

conſtant, 1°. que les ſymptômes du 11 & du 12 appartiennent, & ne peuvent appartenir qu'à l'éruption des quinze boutons varioleux, apperçus le 12 même à midi. 2°. Qu'il ne reſte d'autre eſpace que l'on puiſſe aſſigner à l'éruption de cette rougeole & aux ſymptômes qui l'ont précédée, que trois jours, ou ſoixante-douze heures au plus, puiſque dès le 15 au ſoir la peau étoit preſque de couleur naturelle. » Or, ſelon *Sydenham*, *Lieutaud*, & tous les auteurs, les ſymptômes éruptifs de la rougeole durent quatre à cinq jours, & l'éruption deux ou trois autres jours; donc il eſt infiniment douteux que cette *extra-éruption* fût réellement la rougeole. « Il a été fait encore mention d'une éryſipèle univerſelle qu'on a priſe quelquefois pour la rougeole, » dit M. *Lieutaud*, à l'endroit même cité par M. *Brillouet*, pag. 376; donc il y a tout lieu de penſer que M. *Brillouet* a pris pour une rougeole cette éryſipèle ou rash, qui, ſurvenant dans le cours de l'inoculation, ne dure, ſelon le docteur *Dimſdale* & autres, que deux ou trois jours, au bout deſquels la peau eſt, en effet, preſque de couleur naturelle. Que les enfans de *Cuinet* (dans la maiſon duquel les enfans dont il s'agit furent inoculés) ſortiſſent réellement d'avoir la rougeole, ou qu'ils l'euſſent eue long-temps auparavant; c'eſt une circonſtance à laquelle je ne m'ar-

rête un inſtant, que pour indiquer aux lecteurs une preuve nouvelle de la préoccupation, ou de la captieuſe impropriété des expreſſions de M. *Brillouet*, qui, voulant à toute force donner quelque vraiſemblance à ſon hypothèſe, c'eſt-à-dire à la rougeole de M. *Joſeph*, nous dit hardiment que les enfans de ce payſan, guéris depuis huit mois, *ſortoient d'avoir la rougeole.*

J'ai dit dans mes *Remarques*, pag. 429, que, d'après les différentes dates que M. *Brillouet* nous donne dans ſon *obſervation* ou dans ſon bulletin, l'éruption auroit eu lieu le 13, le 12, le 16, le 10, & même le 14; pouvois-je ajouter, puiſqu'il nous dit que le 27 mai eſt le cinquante-unième de l'inoculation, & le trente-ſeptième de la petite-vérole confluente? (pag. 128.) Mais cet *imbroglio* de dates, d'époques & de calculs n'embarraſſe point M. *Brillouet*. «Prouvons, dit-il courageuſement dans ſes Réflexions, que c'eſt M. *Sutton* qui *s'embrouille*. Ne dis-je pas que le douzième jour de l'inoculation, je découvre trois boutons varioleux? je compte de cette époque: or, le 26 à ſix heures du matin, le malade étoit encore dans ſon treizième, *le 14e ne devant commencer qu'à midi de ce même jour;* & voilà, ajoute M. *Brillouet*, avec un air de triomphe, voilà comment M. *Sutton* prend la *préciſion* pour du *galimathias.*» Il eſt à

propos d'avertir le lecteur que *voilà* à quoi se réduit la preuve, l'argument, & le coup terrible que devoit me lancer M. *Brillouet:* heureusement le coup porte à faux, & je pourrois certainement me dispenser de répliquer. Qu'importeroit en effet que le 12 & le 13 pussent, à toute force, être ajustés, si l'un & l'autre se trouvent toujours en contradiction avec le 16, le 10 & le 14? Pourquoi M. *Brillouet* n'essaie-t-il pas d'éclaircir cet autre *galimathias*, comme lui-même veut bien l'appeller, & de le transformer en *précision?* Mais heureusement, il semble que M. *Brillouet* n'ait voulu que me fournir de nouvelles armes; car, de ce qu'il compte du 12 à midi il suit évidemment que le 26 à midi, il y avoit quatorze jours révolus, & que le même 26 à six heures du matin, il y avoit treize jours révolus; plus dix-huit heures sur le quatorzième jour, lequel devoit, non pas commencer, ainsi que le prétend M. *Brillouet*, mais finir à midi de ce même 26. Donc le 12, le 13, le 14, le 10 & le 16, ont un droit égal à être regardés comme la date de l'éruption; & voilà ce que M. *Brillouet* nous donne pour de la *précision* (a)!

(*a*) Autre preuve de l'exactitude & précision de M. *Brillouet*. Selon son *Observation*, pag. 121, (*Voyez* Journal de Médec. août 1783,) le fils de

Il ajoute, pag. 431 : « Par une ſuite de cette même manière de juger & de voir, M. *Sutton* trouve que le malade a été onze jours ſans aller à la garderobe ; il s'écrie, il n'y a point d'exemple d'un traitement pareil ! Je n'ai pas cru devoir faire mention du nombre de ſelles, ni des lavemens qu'on a adminiſtrés au malade pendant le laps de temps du 8 au 19. »—Pour répondre, je n'ai beſoin que de préſenter ma Remarque telle qu'elle eſt, pages 430-31 ; je dis telle qu'elle eſt, car elle n'eſt pas reconnoiſſable chez M. *Brillouet*. Selon ſa propre relation, « M. *Joſeph* avoit, dès le huitième jour, les ſymptômes de l'invaſion, & *la conſtipation avoit*

M. le Vicomte fut inoculé *le 6 avril 1783*. Selon le bulletin de M. *B.* je fus appelé *le mardi 29, treizième de l'éruption*. (*Voy.* Journal de Médecine, novembre 1783.) Selon ſon *Obſervation*, p. 126, (*Voyez* Journal de Médec. août 1783,) je fus appelé, & j'arrive auprès du malade *le vingt ſixième jour de l'inoculation*. Or l'inoculation ayant été faite le 6 avril, & moi (*Sutton*) n'étant appelé que le vingt-neuf dudit, ce qui eſt exactement vrai, comment ſe peut-il que ce même jour fût le 26e de l'inoculation ? 26 & 6 font très-certainement 32, ce qui placeroit néceſſairement le jour de mon arrivée auprès du malade au 2 mai ; ce qui aſſigneroit même une nouvelle époque à l'éruption ; car, ayant été appelé le treizième d'icelle, & 13 ſouſtrait de 32, donnant 19, il faudroit ajouter celui-ci aux 13, 14, 10, 11, 16, &c. &c.

lieu. (Voyez Journal de Médecine, août, pag. 121.) Le dix-neuvième jour, la fièvre & l'altération se soutiennent. Vers le soir les pustules sont grossies, la suppuration a fait des progrès, la nuit est assez tranquille, *le ventre s'ouvre naturellement.* » Voilà donc les motifs, les points d'appui de ma Remarque, c'est-à-dire *la constipation* qui avoit lieu dès le 8, & le *ventre qui s'ouvre naturellement* le 19; motifs que M. *Brillouet* n'a eu garde de rappeller. Quel est le médecin ou chirurgien qui, sur cet exposé, ne conclue, ainsi que moi, qu'il ne paroît pas que le malade soit allé à la garderobe pendant cet intervalle de onze jours? Quel est le médecin ou le chirurgien qui, malgré tout ce que M. *Brillouet* voudroit nous faire entendre dans ses Réflexions, ne persiste dans sa manière de voir, & de dire d'un ton encore plus élevé que le mien peut-être : « Je ne sai si l'on trouvera chez aucun auteur moderne l'exemple d'un traitement pareil. »

M. *Brillouet* ayant prédit à la fin de ses Observations, (voyez Journal de Médecine, août 1783) que son inoculé *seroit très-peu marqué*, par le soin qu'on avoit eu, &c. j'ai dit, en terminant mes Remarques, que je souhaiterois bien sincérement que sa *confiance fût fondée.* Jamais personne, que je sache, ne s'est retourné comme M. *Brillouet.* « M. *Sutton* doute qu'il soit *peu mar-*

qué de la petite-vérole, dit-il avec l'accent de la ſurpriſe. » J'aſſure *de nouveau* qu'il ne ſera pas *défiguré*. Mais finiſſons, ce ſeroit manquer au lecteur que de l'arrêter plus long-temps ſur de telles inepties.

LETTRE DE M. S.***,

Sur des accouchemens malheureux.

Note de l'Editeur.

Avant que de publier cette Lettre, nous avons cru devoir la communiquer à M. *Alphonſe Leroy*, & nous croyons également devoir inſérer dans le même Journal ſes Remarques ſur cette Lettre. Nous ſavons que les intentions de M. S.*** ſont pures; mais nous croyons l'obliger en lui faiſant garder l'anonyme, lui réſervant néanmoins le droit de ſe nommer dans ce journal quand il le jugera à propos, & de répondre à M. *Leroy*, s'il ſe perſuade que ſa réfutation puiſſe contribuer aux progrès de l'art.

Je pratique l'art des accouchemens depuis dix ans, tant dans la ville que j'habite, que dans les bourgs & villages circonvoiſins; je me ſuis attaché à cette branche de la chirurgie, tant parce qu'elle étoit négligée dans cette partie de la province, que par ce que j'ai ſuivi à Paris, pendant pluſieurs années, les meilleurs praticiens dans

ce genre; j'y ai eu des succès : comme ils ne sont qu'ordinaires, je les passerai sous silence, & des événemens malheureux : je vais faire mention de ces derniers, tant pour consoler ceux de mes confrères qui en ont eu de semblables, que pour les engager à m'imiter, en avouant leurs infortunes; je suivrai en cela l'avis de Boerhaave : *Nulla in siniſtris eventibus occultatio.*

J'ai parcouru la majeure partie des livres qui traitent des accouchemens qu'une petite ville peut fournir, & leurs auteurs semblent cacher les événemens siniſtres qui leur sont arrivés, notamment ceux dans lesquels l'enfant préſente le bras : suivant eux, dans cette circonstance, il faut de suite aller chercher les pieds, & terminer la besogne. Le ton déciſif des livres dogmatiques qui annoncent cette manœuvre facile, & comme ne devant jamais manquer, m'a donné des regrets sur mes infortunes, principalement M. *Alphonſe Leroy*, médecin de la Faculté de Paris, (*Journal de Médecine*, *pag. 263*, *tome xlj.*) Mes regrets seroient même ineffaçables, si je ne les avois pas fait partager à mes confrères, & j'aurois abandonné cette branche de la chirurgie, si dans les événemens malheureux, dont je vais faire le récit, j'avois agi seul; j'aurois pris d'autant plus volontiers ce parti, que je me serois cru un défaut de dextérité invincible. Cette réso-

lution

lution auroit cependant ſurpris mes confrères, eux qui ſavoient que j'avois terminé maint accouchemens de cette nature, ſeul, quand j'avois été appellé à temps; avantage que je n'ai pas eu dans les ſuivans, puiſqu'avant d'être requis, vingt-quatre heures s'étoient écoulées, temps précieux perdu, & qui augmente toujours les difficultés.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Le 15 ſeptembre 1778, un de mes confrères m'engagea à l'aider de mes conſeils, pour une femme en travail, dont l'enfant préſentoit le bras droit; la ſage-femme avoit paſſé la nuit auprès d'elle, & s'étoit efforcée de le tirer au dehors par cette extrémité: auſſi cette dernière étoit gonflée à un point extrême; obſtacle qui, joint au bourſoufflement des grandes lèvres & des nymphes, s'oppoſoit à l'introduction de la main; cependant, à l'aide de la ſaignée & des fomentations réſolutives, nous l'y introduisîmes tour à tour. Quelle fut notre ſurpriſe de ne pouvoir, non-ſeulement toucher la tête, mais même aller chercher les pieds! Cette femme étoit déja mère de pluſieurs enfans, & n'avoit nul vice dans le baſſin. La poitrine de cet enfant, qui avoit été ondoyé, étoit ſi fort engagée dans la cavité du baſſin, tant par les vives contractions de la matrice,

que par les efforts qu'avoit faits ſur le bras la ſage-femme, que nous ne pûmes la repouſſer, de manière à aller chercher les pieds; la matrice, preſque vide d'eaux, étoit collée ſur les diverſes parties de l'enfant, comme un gant mouillé ſur la main, de ſorte qu'il ne nous fut pas poſſible de faire faire à ce dernier aucun mouvement propre: ceux que nous lui procurâmes, qui n'étoient pas conſidérables, étoient toujours communs avec la matrice, par conſéquent de nul effet pour l'accouchement.

Cette femme, obſédée de fatigues, éprouva une perte de ſang immenſe; perte d'autant plus à craindre, qu'elle avoit été précédée de l'abus des cordiaux; perte enfin qui termina ſes jours, deux heures après notre arrivée, ayant été adminiſtrée des ſacremens.

IIe OBSERVATION.

Le 22 décembre 1779, je fus mandé par un chirurgien de campagne, à une lieue de cette ville, pour un accouchement preſque ſemblable au précédent, excepté ſeulement que l'enfant préſentoit le bras gauche. L'accoucheur, de réputation méritée, appellé deux heures après l'évacuation des eaux, ne put trouver les pieds, & mes tentatives ne furent pas plus heureuſes; ce qui m'engagea à demander un de mes confrères, qui ſe van-

toit journellement de n'avoir jamais manqué de terminer de ſuite pareil accouchement. Cet accoucheur arrive, ayant ſur la figure un air de ſatisfaction, & m'aſſurant par ſes diſcours de ſa future réuſſite. Je ne pus, malgré ſon air d'aſſurance, me diſpenſer de lui dire que la beſogne étoit plus difficile qu'il ne penſoit; il ne me répondit pas, & ſe mit à l'ouvrage. Pendant vingt minutes conſécutives, il manœuvre, ſuant à groſſes gouttes, & finit enfin en diſant qu'il ne réuſſiroit pas, & que c'étoit le premier accouchement qu'il ſe voyoit forcé d'abandonner. Cette femme, munie des ſacremens, mourut trois heures après mes tentatives, dans les tourmens les plus affreux. Nous ne pûmes, ſous quelque prétexte que ce fût, décider l'ouverture des corps de ces deux miſérables.

Ces deux événemens, arrivés à peu de diſtance l'un de l'autre, me chagrinèrent, & me décidèrent à tenter à l'avenir l'opération céſarienne, ſi pareil cas arrivoit. Je communiquai cette penſée à quelques accoucheurs, qui tous me dirent, qu'on ne devoit tenter cette reſſource que quand il y avoit une impoſſibilité d'accoucher par les voies naturelles, & qu'on ne pouvoit dans les deux cas cités la ſoupçonner, puiſque ces deux femmes étoient bien conformées, & qu'elles avoient déja mis au monde des enfans bien forts & bien conſtitués : il faut

donc, leur dis-je, laiſſer périr ces femmes ſans ſecours, & être ſpectateurs oiſifs? Oui, me répondirent-ils. Leur déciſion ne me convainquit pas, & je me fis à peu près ce raiſonnement.... L'opération céſarienne n'eſt pas mortelle par elle-même; d'après ce principe poſé, je puis la tenter, quand il y a une impoſſibilité reconnue de terminer l'accouchement autrement, & quand cette impoſſibilité eſt conſtatée par pluſieurs conſultans inſtruits. L'événement ſuivant donna lieu à cette tentative.

IIIe. OBSERVATION.

En 1780, un de mes confrères & moi fûmes appellés de grand matin pour terminer un accouchement dans lequel l'enfant préſentoit les deux bras, poſition qu'avoient reconnue le chirurgien & la ſage-femme douze heures avant l'évacuation des eaux, qui n'eut lieu que vers les huit heures du ſoir de la veille de notre arrivée, époque à laquelle les deux mains ſe préſentèrent. La ſage-femme ignorante les tira hors de la vulve, ce qui fit engager de ſuite les deux bras : nous trouvâmes un des bras le plus en dehors gangrené, & l'autre étoit ſi mal ſitué dans le vagin, que nous ne pûmes y introduire la main; cet obſtacle, joint à la mort de l'enfant, nous décida à enlever les deux bras, pour procéder d'une manière

plus avantageuſe à l'accouchèment par les pieds : nos tentatives furent vaines, & nous ne pûmes trouver nul pied, &c... Quoique cette femme eût déja accouché, & qu'elle fût bien conformée, nous nous décidâmes à lui faire l'opération céſarienne : avant d'y procéder, pour éviter tout blâme, nous priâmes MM. *Equiem* & *Stenberner*, chirurgiens-majors de régimens, de nous aider de leurs lumières, ainſi que M. *Tallement*, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, & médecin de l'hôpital militaire. Les deux premiers tentèrent l'accouchement ; & n'ayant point réuſſi, après avoir diſcuté l'avis propoſé, le ſuivirent. Mon confrère, comme plus ancien & premier appellé, opéra ſuivant la méthode actuelle à côté de la ligne blanche, & tira par ce moyen un enfant mâle très-fort. La femme n'a ſurvécu à ſon opération que vingt-quatre heures.

IVe OBSERVATION.

Le premier mai 1782, une femme de la baſſe ville, groſſe de cinq mois & quelques jours, me fit prier de paſſer chez elle, tant pour me prévenir que je l'accoucherois, que pour me demander quelques avis relatifs à ſon état. Cette femme, âgée de quarante-trois ans, étoit boiteuſe, d'une mauvaiſe conſtitution, & avoit le baſſin vicié : on ne

pouvoit méconnoître la nature de ce vice en la touchant; car alors on appercevoit manifeſtement que la dernière vertèbre des lombes & l'os ſacrum faiſoient une ſaillie en avant, & que le pubis étoit applati; ce qui rétréciſſoit tellement l'entrée du baſſin, qu'il n'étoit pas poſſible que la tête d'un enfant ordinaire pût franchir cet obſtacle En effet, elle avoit eu dix groſſeſſes; &, dans aucune d'elles, elle n'a pu mettre au monde un enfant vivant. Six ſont venus morts au ſixième mois de geſtation, toujours très-difficilement, & trois ont été extraits par les crochets.

Perſuadé que je n'aurois pas plus de ſuccès que les autres à l'accoucher, je l'avois priée inſtamment de m'avertir aux premières douleurs d'enfantement, & cela dans l'intention de faire de ſuite l'opération céſarienne; elle ne tint pas parole, ſollicitée par la ſage-femme, qui lui promit de l'accoucher ſeule; ce qui lui épargneroit, non-ſeulement de vives douleurs, mais même de l'argent. Ce langage ſéducteur fut la cauſe de ſa conduite.

Le 27 août à huit heures du matin on vint me chercher précipitamment pour elle, en me diſant qu'un des bras de l'enfant étoit ſorti depuis neuf heures du ſoir, & que la ſage-femme ne ſavoit plus que faire; je trouvai la femme en travail

dans ſon lit, ayant la figure toute défaite, tourmentée d'un vomiſſement continuel, & preſque ſans pouls ; je la ranimai de mon mieux, & j'envoyai chercher un de mes confrères. Ayant connoiſſance du vice du baſſin, & ayant tenté inutilement de terminer l'accouchement par les pieds, je lui propoſai l'opération céſarienne : elle accepta cette propoſition ; &, après qu'elle eût été adminiſtrée des Sacremens, je la lui fis ; je tirai un enfant mort, mais très-gros.... Cette femme n'a perdu que peu de ſang dans cette opération, faite de la même manière que l'autre. Elle eſt morte le lendemain, plus du mauvais état des premières voies, que des ſuites de l'opération.

Ve OBSERVATION.

Dans le courant de mars 1783, une femme bien conſtituée, & mère de pluſieurs enfans, eſt morte ſans avoir pu accoucher ; l'accouchement étoit ſemblable aux précédens ; l'enfant préſentoit le bras.

Serois-je le ſeul accoucheur à qui il ſeroit arrivé, dans dix ans de temps, autant d'événemens ſiniſtres dans de pareils accouchemens ? Quoique cela ne ſoit pas préſumable, le ſilence des auteurs ſemble le faire croire. J'apprendrois avec plaiſir les mêmes infortunes ; elles me conſoléroient des miennes, & s'oppoſeroient à ce que de jeunes

praticiens perdent leur réputation pour toujours, quand ils éprouveront des infortunes d'état. Mon but eſt rempli, ſi l'aveu de mes malheurs produit cet avantage, ou celui d'une méthode plus avantageuſe à ſuivre.

RÉFLEXIONS DE M. ALPHONSE LEROY,

*Sur la Lettre de M. S. ***.*

L'accouchement dans lequel l'enfant préſente le bras a, de tout temps, été regardé comme difficile. *Ambroiſe Paré* conſeilloit alors de couper le bras; *Mauriceau* ordonnoit de le repouſſer dans la matrice, ou de le ſéparer du corps en le tordant. *Roëderer* coupoit l'enfant par morceaux; & M. *S.* *** aujourd'hui pratique, dans ce cas, l'opération céſarienne. Ainſi couper le bras, couper l'enfant, couper la mère, voilà les progreſſions de deſtruction qu'on a établies dans un art qui ne doit s'occuper que de la conſervation des femmes & des enfans. Ce n'eſt pas que quelques auteurs n'aient conſeillé une manœuvre ſavante & ſalutaire. *Moſchion* & *Deventer* avoient dit de ne point s'inquiéter du bras, de pénétrer dans la matrice, & d'aller chercher les pieds; mais ces manœuvres, qui exigent de l'intelligence & de

la dextérité, ont toujours été négligées, & l'on veut aujourd'hui les proscrire. Parce qu'on n'a pu les exécuter, on accuse les auteurs, qui sont revenus à ces bons principes, de prendre un ton décisif pour établir une manœuvre impraticable. M. *S.* *** fait part au public de cinq accouchemens où l'enfant présentoit le bras. Dans tous ces cas les mères & les enfans ont été victimes de ses manœuvres, & ce sont ces cinq observations qui semblent donner à M. *S.* *** la plus grande sécurité sur ces événemens malheureux.

Dans la première Observation, M. *S.* *** dit que la femme étoit déja devenue mère, qu'elle étoit bien conformée, qu'après une saignée & des fomentations, son confrère & lui parvinrent à introduire la main dans le vagin, mais qu'ils ne purent toucher la tête, ni aller chercher les pieds, parce que la poitrine étoit trop engagée dans le bassin. Comment M. *S.* *** a-t-il opéré? il n'en dit rien; mais la femme mourut sans être accouchée.

Avec des principes, M. *S.* *** n'eût pas regardé comme invincible ce prétendu engagement de la poitrine dans le bassin. Avec des principes, M. *S.* *** eût insisté sur les saignées de pied, sur les sang-sues à la vulve, sur les fomentations huileuses, sur l'application de la chaleur, tantôt sèche, tantôt

humide : enſuite il eût porté une main ſur le ventre pour contenir le fond de la matrice, & empêcher ſon refoulement vers le diaphragme, (refoulement qui fatigue horriblement la femme, & qui peut dans la manœuvre lui cauſer la mort) & gliſſant l'autre main dans la matrice, & faiſant compreſſion ſur le corps de l'enfant, il eût inſinué les premières phalanges entre la matrice & l'enfant, & les pliant & les allongeant alternativement, il eût pu parcourir l'enfant, aller chercher les pieds & terminer l'accouchement.

IIe OBS. M. *S.* *** eſt appellé peu de temps après l'évacuation des eaux ; néanmoins il voit, après pluſieurs tentatives, expirer la femme dans les fatigues les plus douloureuſes & les plus cruelles. Comment a-t-on opéré ? c'eſt ſur quoi on garde le ſilence. Cependant tous ceux qui pratiquent l'art des accouchemens ſavent qu'alors il n'eſt pas difficile d'introduire les mains dans la matrice ; & avec cette facilité, quand on connoît la manœuvre, on délivre la femme, & on ſauve l'enfant.

IIIe OBS. Les deux bras ſe préſentent, & on en fait l'amputation. On ne peut trouver les pieds ; on a recours à l'opération céſarienne pour obtenir un enfant mort, & la femme périt.

Pourquoi amputer les bras ? Eſt-ce pour

introduire la main ? Mais on ne l'a pas pu, même après l'amputation. Eh ! pourquoi l'opération céſarienne ? pour extraire un enfant dont la mort étoit certaine. Eh ! s'il eût vécu. Je frémis à cette idée.... Dans une pareille circonſtance un chirurgien, après avoir amputé le bras, amene un enfant vivant. M. *Levret* conſulté, répondit avec raiſon, que la demande en intérêts contre le chirurgien étoit odieuſe, parce qu'il avoit pratiqué une manœuvre conſeillée par les plus grands chirurgiens. Mais je fus ſurpris de voir M. *Levret* applaudir à une opération ſi meurtrière & ſi mal entendue ; je rétablis alors dans le Journal de Médecine de mai 1777, les vrais principes de *Moſchion* & de *Deventer ;* l'expérience m'avoit prouvé tout leur avantage ; & ce ſont ces principes ſalutaires établis par les anciens, & juſtifiés par le ſuccès, que M. S.*** veut renverſer. Je me garderois bien de répondre à M. *S.****, s'il ne s'agiſſoit ici que de mes opinions ; mais il s'agit de la vie de mères & d'enfans qui ont perdu la vie, & qui l'euſſent conſervée, ſi l'on avoit ſuivi les préceptes que j'ai rétablis.

IVe OBS. Le baſſin, dit M. *S.* *** étoit vicié ; mais juſqu'à quel point ? Quelle étoit l'étendue du pubis au ſacrum ? c'eſt ce que ne dit point M. *S.* ***, qui ſans doute connoît peu l'art de s'aſſurer des dimenſions de

cette cavité. L'enfant préſentoit le bras, la femme étoit pâle, vomiſſante & preſque ſans pouls, & c'eſt dans cette circonſtance qu'il pratique l'opération céſarienne pour obtenir un enfant mort. C'eſt ce qu'on ne croiroit pas, ſi M. *S.**** ne l'avoit pas écrit lui-même.

La cinquième Obſervation eſt calquée ſur les autres.

Voilà donc cinq mères & cinq enfans qui ont perdu la vie dans une poſition où *Moſchion*, *Deventer*, & j'oſerai me placer ici, ont conſervé l'une & l'autre. M. *S.**** eſt ſans doute louable de faire l'aveu de ſes fautes, mais n'eſt-il point exceſſivement prévenu quand il oſe préſenter ſes obſervations, & quand il oſe en demander de pareilles pour ſervir de juſtification & de conſolation, aux accoucheurs?

Offrons à M. *S.**** & à ſes confrères des motifs de conſolation bien plus ſolides, bien plus flatteurs, & fondés ſur l'eſpoir de faire avec ſuccès l'application des vrais principes de l'art des accouchemens. Si le deſir de s'inſtruire enflamma toujours & enflamme encore M. *S.****, il me pardonnera de placer mes ſuccès à côté de ſes malheurs. Parmi pluſieurs obſervations que j'ai à communiquer, je ne rapporterai ici que la ſuivante.

Je fus appellé le 26 décembre 1783, à

ſept heures du matin, chez Mme *Gruel*, limonadière, rue des Grands Auguſtins. Comme j'avois beaucoup d'occupations, & que cette femme ne m'avoit point prévenu de ſa groſſeſſe, je lui fis dire que je ne pouvois l'accoucher, mais que je lui enverrois un de mes élèves. Je fis choix de M. *Aſdrubal*, envoyé de la Cour de Rome pour ſe former à l'art des accouchemens; il ſe rendit chez Mme *Gruel* ſur les huit heures; les eaux s'étoient écoulées depuis pluſieurs heures; l'enfant preſentoit les deux mains, & il étoit très-difficile de pénétrer dans la matrice. La femme ne voulut pas être accouchée par mon élève, qui me fit chercher; mais je ne pus arriver chez cette femme que ſur les trois heures après midi. Il y avoit neuf heures que les eaux étoient écoulées, les bras ſe préſentoient à l'orifice de la matrice, & étoient fort gonflés. La poſition des mains me fit connoître que la tête étoit à gauche, & les pieds à droite & en devant, poſition dans laquelle il eſt très-difficile de les amener en dehors. J'introduiſis ma main droite du côté droit, & en devant. La matrice étoit fortement ſerrée ſur le corps de l'enfant; de la main gauche je contenois, j'aſſujettiſſois le fond de ce viſcère; &, par ce point d'appui abſolument néceſſaire, je portai un peu en arrière le corps de l'enfant. Je pus, ſans fatiguer la femme, com-

primer à l'orifice le corps de l'enfant ; & au moyen de cette compreſſion, j'avançai mes doigts : d'abord les premières phalanges s'introduiſoient ; je comprimois de nouveau en fléchiſſant les doigts, & les autres phalanges s'introduiſoient. En gravitant, & rampant pour ainſi dire ſur le corps de l'enfant, je parvins à toucher le genou gauche, placé antérieurement dans la cavité iliaque droite du baſſin ; je le ſaiſis au moyen d'un doigt placé entre le genoux & la jambe repliée, & je l'amenai vers le côté gauche poſtérieurement & en dehors. Je développai la jambe & la cuiſſe ; j'eus beaucoup de peine à déterminer l'autre cuiſſe à entrer dans la cavité du baſſin ; j'y parvins enfin en faiſant ſoulever la femme, en l'iſolant, en dirigeant à gauche & en arrière la jambe, & la cuiſſe qui reſtoit. Comme j'avois ſenti de petits frémiſſemens de la part du corps de l'enfant, & qu'il n'avoit point rendu de méconium, je me flattai qu'il pourroit vivre ; cependant il n'y avoit aucune pulſation dans le cordon. Je fis toutes mes attractions ſur les parties latérales, afin de ne fatiguer en aucune manière les ligamens des vertèbres & la moëlle épinière ; le corps ſorti, les bras dégagés, la tête trouva beaucoup de peine à franchir le détroit ſupérieur. L'enfant étoit très-volumineux, & le diamètre de devant en arrière n'avoit pas trois

pouces & demi, comme je m'en assurai avant & après l'accouchement. J'amenai la femme à de grands efforts, & je lui donnai des intervalles & du repos. Je ne manœuvrois que conjointement avec elle, &, pour ainsi dire, à son gré; ce qui est très-essentiel dans la pratique des accouchemens, pour ne pas épuiser les forces. L'occiput répondoit au côté antérieur gauche du bassin. Je portai postérieurement à droite ma main sur la face, & même dans la mâchoire, quoiqu'on ne doive se permettre cette manœuvre qu'avec prudence, & ne la jamais conseiller, crainte d'abus: d'un autre côté, relevant le corps de l'enfant, & tâchant d'engrainer la bosse pariétale droite à la partie latérale gauche de la tubérosité du sacrum. Après beaucoup d'efforts, dirigés comme je viens de l'indiquer, j'entraînai par une double force la tête dans l'excavation: le détroit inférieur ne fit aucun obstacle en élevant le corps de l'enfant sur le ventre de la mère.

Tranquille sur le sort de la mère, je donnai mes soins à l'enfant. Il étoit flasque, pâle, livide, sans mouvement, sans sentiment, & paroissoit à tous les assistans totalement privé de la vie. Je ne désespérai cependant point de le rappeller: le méconium n'étoit pas sorti; & sa sortie, qui n'est pas toujours un indice fâcheux, annonce néan-

moins ſouvent une perte totale de l'irritabilité, perte qui eſt l'*ultimum* de la vie animale, & l'indice le plus certain de la mort: d'ailleurs j'étois certain que l'enfant n'avoit ſupporté dans le travail aucun effort capable de nuire à la moëlle épinière. Je m'occupai donc à l'animer; je mis dans une de mes mains enduite de graiſſe de l'alkali volatil. De ce ſavon, je frottai les tempes, la fontanelle, la poitrine, la région du cœur, les parties naturelles, & la plante des pieds. Je portai le cordon dans la matrice, je le réchauffai ſans pouvoir y faire naître de pulſations. Je fis des frictions alternativement à ſec, & avec de l'eau-de-vie ou de l'alkali volatil, j'en délayai dans de l'eau, & j'en portai dans les narines; j'eus bientôt le plaiſir d'annoncer que l'enfant alloit vivre. Déja la peau ſe gonfloit, ſe coloroit; l'irritabilité renaiſſante ſe communiqua, & reſſuſcita bientôt d'autres mouvemens d'un ordre plus parfait, dont l'enſemble conſtitue notre vie. L'enfant frémit, fit un mouvement, puis un autre; enfin une très-petite inſpiration à laquelle ſuccédèrent pluſieurs autres. Il fit un cri. Je regardai alors les aſſiſtans, & je ſurpris leurs regards qui ſe portoient tour à tour ſur l'enfant & ſur moi, & j'y lus le plaiſir, l'attendriſſement & l'admiration. Heureux celui qui ſait apprécier ces momens! Heureux qui, pour ſe procurer

ces

ces jouiſſances ſait par une étude pénible ſe faire des principes, ou réſiſter à la voix de l'amour-propre qui nous empêche d'adopter ceux des autres ; mais les réflexions ici ſont inutiles : il me ſuffit de conclure qu'on a terminé avec ſuccès, & pour la mère & pour l'enfant, un accouchement dans lequel l'enfant préſentoit les deux bras, quoique depuis plus de neuf heures les eaux fuſſent écoulées, qu'il n'y eût aucune pulſation dans le cordon, & que le baſſin n'eût que trois pouces un quart de devant en arrière, dimenſion ſouvent inſuffiſante pour laiſſer paſſer l'enfant, & qui certainement l'eût été dans ce cas, ſi l'on eût fait la moindre omiſſion dans la manœuvre propre à l'extraire.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de juin 1784.

Le baromètre a parcouru pendant ce mois, de 27 pouces 8 lignes à 28 pouces 4 lignes. Il s'eſt tenu plus conſtamment au-deſſus de 28 pouces.

Le thermomètre eſt monté de 12 à 21 degrés, les quinze premiers jours; & la chaleur, à quelques heures près, a été tempérée par une variation de 5 à 8 degrés du matin au ſoir. Il y a eu quelques jours de pluie, & cette quinzaine a été partagée aſſez également entre clair & couvert.

La température des quinze derniers jours a été plus froide que ne comporte la ſaiſon; il y a eu de la pluie, & le ciel a été aſſez conſtamment couvert. La moindre chaleur a été de 10 degrés, la plus commune de 14, la plus forte de 23 au deſſus de 0.

L'hygromètre a montré un état moyen les quinze premiers jours; & les quinze derniers, plus d'humidité que de ſéchereſſe.

Les maladies en général ont été moins nombreuſes & moins graves que dans les mois

précédens; les fièvres bilieuſes, les méſentériques, les ſynoques ſimples & aiguës, quelques fièvres ardentes, avec délire opiniâtre, des éruptions avec ou ſans fièvre, des maux de gorge, des diarrhées bilieuſes, ſont les maladies que l'on a obſervées pendant ce mois ſans caractère épidémique. Le retour ſubit du froid a renouvellé les affection ſcatarrheuſes, les fluxions de poitrine, les fluxions ſimples; mais les fièvres intermittentes, qui n'ont ceſſé de régner, nous paroiſſent les ſeules produites & entretenues par la conſtitution de cette année.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de juin 1784; par M. BOUCHER, médecin.

Tout le mois de juin a été froid, nuageux & pluvieux. La liqueur du thermomètre ne s'eſt élevée, durant tout le mois, qu'un jour (le 6) juſqu'au terme de 20 degrés. On n'a entendu le tonnerre que le 10 & le 24.

Le mercure dans le baromètre a été le plus ſouvent obſervé au deſſous de 28 pouces. Le vent a été *nord* les huit premiers jours du mois, & enſuite *ſud* & *oueſt* juſqu'à la fin.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 20 degrés au deſſus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 9 degrés au deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 7 lign.

Le vent a ſoufflé 2 fois du Nord.
7 fois du Nord vers l'Eſt.
1 fois de l'Eſt.
5 fois du Sud.
15 fois du Sud vers l'Oueſt.
6 fois de l'Oueſt.
4 fois du Nord vers l'Oueſt.

Il y a eu 26 jours de temps couvert ou nuageux.
19 jours de pluie.
1 jour de grêle.
2 jours de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité la plus grande partie du mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de juin 1784.

Il y a eu ce mois peu de maladies aiguës. La fièvre tierce & la double-tierce étoient toujours la maladie dominante : beaucoup de maux de gorge catarrheux, des fluxions autour de la tête & des fluxions rhumatiſmales. Nous avons vu néanmoins encore dans nos hôpitaux des gens du peuple attaqués de la fièvre continue-putride-vermineuſe, avec un caractère de malignité. La fièvre rouge s'eſt manifeſtée parmi les jeunes gens, & s'eſt propagée ſur-tout à la fin du mois. Elle attaquoit de préférence les jeunes perſonnes du ſexe. Cette maladie étoit grave, la fièvre étant forte, la chaleur de la peau brûlante, avec de grands maux de tête, les yeux rouges, inflammation plus ou moins grande à la gorge, oppreſſion & ſentiment de peſanteur à la région épigaſtrique, naufées & vomiſſemens bilieux. En conſéquence les ſaignées étoient indiquées, ainſi que les émétiques qui ſouvent devoient précéder la ſaignée. Dans le progrès de la maladie les bains tièdes ont été employés avec ſuccès. Le refroidiſſement du temps à la ſuite des chaleurs vives de la fin de mai, ont cauſé des rhumes de poitrine, & quelques points de côté. Nombre de perſonnes ont eſſuyé la diarrhée bilieuſe.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Verhandelingen, *&c.* C'eſt-à-dire, *Mémoires publiés par la Société des ſciences de*

Vliſſingen, tom. ix, année 1782. A Middelbourg, 1783.

1. Ce recueil préſente d'abord l'annonce de la queſtion propoſée pour le prix de l'année 1784; il s'agit d'indiquer la cauſe pour laquelle les fièvres catarrhales ſont plus communes depuis quelque temps qu'autrefois dans les Pays-bas.

On lit enſuite, 1°. une continuation des remarques botaniques de M. *Swagerman*, ſur les fleurs du kynocrambe, ou chou de chien, à feuilles de véronique.

2°. La deſcription d'un nouvel inſtrument deſtiné à faire la réduction d'une épaule luxée. M. *Huſſem* s'en eſt ſervi avec beaucoup de ſuccès ſur douze malades, & décrit avec beaucoup d'exactitude la méthode de s'en ſervir utilement. Parmi les obſervations que renferme cet article, on diſtingue celle dans laquelle M. *Huſſem* fait mention d'une paralyſie conſécutive de la main, ſurvenue à la luxation de l'épaule, laquelle paralyſie, après avoir réſiſté à tous les remèdes pendant un an, s'eſt enfin diſſipée d'elle-même.

M. *Greeve* rapporte dans le Mémoire ſuivant le procédé, au moyen duquel il a extirpé une eſpèce de corne pouſſée à l'intérieur de la cuiſſe, & qui ne tenoit qu'à la peau.

Le même rend compte dans le quatrième article de quelques expériences faites avec l'infuſion de l'écorce du ſaule blanc, la camomille & le mélilot ſur les cancers au ſein, & ſur les parotides.

Dans le cinquième numero, M. *Van-Wy* cherche à déterminer les cas où la ſection du nerf *infra-orbital* calme ou guérit les douleurs de tête chroniques, en même temps qu'il décrit le manuel de cette opération, & explique pourquoi elle ne répond pas toujours à la fin propoſée.

Dans le Mémoire ſuivant, M. *Mirandolle-van-Ghert* donne la deſcription de quelques enfans venus au monde ſans la partie ſupérieure du crâne.

M. *Saxe* explique dans le ſeptième l'inſcription d'une pierre trouvée à Pont l'Evêque en Normandie, qui probablement avoit ſervi de couvercle à la boîte aux remèdes de *T. Julius Victor*, médecin oculiſte.

Le ſujet du huitième Mémoire eſt une guériſon parfaite d'une paralyſie des deux mains, opérée au moyen de l'électricité.

Dans le neuvième, M. *Houtuyen* communique ſes obſervations ſur la différence des ſalamandres & des gekko, d'avec les lézards.

Il donne dans l'article ſuivant la deſcription de quelques minerais d'étain.

Le onzième contient des notices très-intéreſſantes ſur l'ivoire, par feu M. *Gallandat*.

Dans le douzième article, M. *Von-Solingen* prouve que *Noortwyck* s'eſt trompé, lorſqu'il s'eſt perſuadé qu'il a injecté les vaiſſeaux de l'embryon par les anaſtomoſes avec ceux de la mère, & que la maſſe n'a pénétré que dans la *tunica decidua* de *Hunter*, que *Noortwyck* a priſe pour une partie du fœtus.

Les deux derniers articles de ce volume, relatifs à ce journal, ſont 1°. une deſcription d'enfans jumeaux qui avoient en commun les eaux & les membranes.

2°. Une obſervation ſur un œuf de poule, renfermant un caillot de ſang, & ſur quelques autres œufs, dans leſquels l'auteur a remarqué des choſes particulières.

Atti dell'Academia delle ſcienze di Siena, *&c.* C'eſt-à-dire, *Mémoires de l'Acadé-*

mie des ſciences de Sienne, tom. vj, in-4° de 369 pag. A Sienne, 1781.

2. Les Mémoires relatifs à la médecine, qui ſe trouvent dans ce volume, ſont,

1°. Une diſſertation de M. *Grégoire Fontana*, dans laquelle cet académicien réfute l'explication de *Keil*, concernant le renouvellement du ſang.

2°. Une deſcription de deux monſtres, l'un humain, & l'autre de l'eſpèce des chats; par M. *Pierre Tabarrani*. L'enfant monſtrueux avoit une tête très-difforme: il y avoit des parties qui manquoient, d'autres qui étoient déplacées, & d'autres qui étoient mal conformées: le chaton n'avoit qu'une tête, mais deux corps tenans enſemble par la poitrine.

3°. La deſcription & la repréſentation (ſur une planche en taille-douce) d'une intus-ſuſception de la plus grande partie du colon, avec le meſocolon & une partie du rectum dans le reſte du colon.

4°. Une explication de la troiſième figure de la ſeizième Table d'*Euſtachi*, repréſentant l'oreillette droite du cœur dans ſon intérieur.

5°. La deſcription d'un animal douteux rendu par le vomiſſement, avec un très-grand nombre de vers ſtrongles, à la ſuite d'une cardialgie violente, par un eccléſiaſtique de cinquante ans. L'auteur de cet article eſt M. *Hannibal Baſtiani*, médecin des eaux minérales de S. Caſciano. Cette deſcription ne peut s'entendre qu'avec le ſecours de la planche.

Le dernier article contient quelques propoſitions de MM. *Caluri* & *Nerucci*, ſur les cauſes de la grande mortalité qui régnoit autrefois parmi les enfans-trouvés, âgés depuis un juſqu'à ſept ans, dans le grand hôpital de Sienne, & ſur les moyens de diminuer cette mortalité au point de ne pas

excéder celle des enfans de la ville. Il en mouroit dans l'hôpital ſoixante-quatorze $\frac{3}{4}$ par cent; & même en portant le calcul à toute la rigueur, ſoixante-dix-ſept enfans par cent, tandis que dans la ville il n'en périſſoit que quarante-huit par cent, & dans l'hôpital des Innocens de Florence ſoixante-neuf $\frac{1}{2}$. Cette différence étoit ſur-tout remarquable dans les enfans de la première année; car de ſoixante-quatorze $\frac{3}{4}$ qui mouroient à l'hôpital de Sienne, il y en eut cinquante-quatre $\frac{1}{2}$ de l'âge d'un an, & des quarante-huit enfans de la ville, vingt-neuf $\frac{3}{4}$ ſeulement n'avoient pas paſſé ce terme. Il paroiſſoit donc que la cauſe de cette mortalité dépendoit en partie des nourrices. MM. *Caluri* & *Nerucci* conſeillèrent donc d'en augmenter le nombre, (une ſeule femme allaitoit quelquefois juſqu'à cinq enfans) de les mieux payer, de les tenir plus proprement en linge, &c. ce qui attireroit des nourrices moins viles, de leur diſtribuer les nourritures toutes préparées, de faire un meilleur choix, & de veiller plus exactement ſur la conduite de ces femmes.

Les autres conſeils que ces médecins donnèrent ſont relatifs à la ſalle des enfans, à l'endroit où on les place en les expoſant, au régime des nourriſſons, &c.

Tous ces objets ont été remplis par ordre du Grand-Duc, qui a établi une commiſſion compoſée de trois profeſſeurs, pour avoir l'inſpection ſur cette maiſon de Charité, & a dénommé un médecin, un chirurgien & une directrice. Ces réglemens faits en 1776, & rapportés tout au long, ont eu un tel ſuccès, que depuis ce temps on a vu la mortalité aller tous les ans en diminuant.

Nouveaux Mémoires de l'Acad. de Dijon, premier vol. troiſième & dernier Extrait.

Observations minéralogiques & chimiques sur le spath pesant, & sur la manière d'en tirer le barote, *ou terre barotique; par M.* DE MORVEAU.

3. M. *de Morveau* prouve par ses observations minéralogiques, 1°. que le spath pesant se trouve dans les pays de roche quartzeuse, & dans l'espèce de ces roches qui a reçu des empreintes & conservé les formes des corps marins; qu'il se trouve formant la croûte des géodes remplis de quartz cristallisé, & disposé en filons bien cristallisés; & enfin qu'il accompagne souvent les mines métalliques, telles que le cinabre, la galêne, les mines de plomb blanches & noires, le zinc, l'antimoine, le fer, le cuivre, & même l'or & l'argent.

L'auteur fait voir qu'on peut se passer d'alkali pour convertir le spath pesant en hépar, & en retirer ensuite la terre barotique par le moyen d'un acide: on épargne par ce procédé plus simple que celui qui a été indiqué par M. *Bergman*, tout l'alkali, une partie de l'acide, & presque moitié de travail. Il donne enfin des observations curieuses sur la très-grande adhérence du soufre avec la terre barotique.

Ces observations de M. *de Morveau* sont suivies d'un Mémoire d'anatomie sur les vaisseaux omphalo-mésentériques, par M. *Chaussier*, que les anatomistes liront avec plaisir.

Mémoires sur les pierres biliaires, & sur l'efficacité des mélanges d'éther vitriolique & d'esprit de térébenthine, dans les coliques hépatiques produites par ces concrétions; par M. DURANDE.

L'on trouve dans ce Mémoire une histoire

très-bien faite de la maladie qui en eſt l'objet, & des principaux traitemens qu'on lui a oppoſés : on y fait voir combien les purgatifs & les remèdes échauffans & irritans ſont dangereux dans cette maladie, & combien au contraire les délayans, les humectans, les apéritifs y ſont convenables : on y décrit le traitement qui convient dans les paroxyſmes, & celui qu'on doit ſuivre dans les rémiſſions. C'eſt dans l'ouvrage même qu'il faut s'inſtruire de la manière dont on doit adminiſtrer le nouveau diſſolvant recommandé par M. *Durande.*

Oſſervazioni ed Eſperienze ſul ſangue fluide è repreſſo, *&c.* C'eſt-à-dire, *Obſervations & Expériences ſur le ſang fluide & coagulé, ſur l'action des artères & ſur les liqueurs qui, un peu réchauffées, bouillonnent dans la machine pneumatique ; par le docteur* MOSCATI, *profeſſeur royal public, médecin-accoucheur de l'hôpital de Sainte-Catherine à la Rote, in-8° de 132 pag. A Milan, chez* Galeazzi, 1783.

4. L'auteur examine dans cet ouvrage ſi le ſang artériel diffère réellement du ſang veineux ; quelle différence il y a entre le ſang fluide dans l'animal vivant & le ſang coagulé ; par quelles raiſons les artères après la mort ſont ordinairement moins pleines & preſque vides, lorſque, l'animal encore vivant, on intercepte le ſang qui les parcourt ; enfin, ſi le ſang a réellement la propriété d'exciter le battement des artères. Voici quelques-uns des faits dont M. *Moſcati* croit s'être aſſuré. Si l'on place ſous le récipient de la machine

pneumatique des portions d'artères & de veines, les parois de celles-ci reſtent affaiſſées au même degré de raréfaction de l'air qui fait enfler les artères : il y a donc une différence eſſentielle dans l'organiſation de ces vaiſſeaux.

Le ſang, ſoit artériel, ſoit veineux, encore chaud & liquide, exhale dans le vide une vapeur qui ne s'élève pas du ſang froid & caillé, quand même on l'auroit garanti de l'accès de l'air en le conſervant ſous l'huile, ſous l'eau ou dans des veſſies. Mais ſi on le renferme dans des veſſies où il y a de l'air inflammable, & qu'on le place au bout de vingt-quatre heures ſous le récipient pneumatique, quoique froid, il écume encore. Le ſerum écume peu dans le vide lorſqu'il eſt froid ; étant chaud il écume davantage, & encore plus lorſqu'on y a ajouté du nitre. Toutes les artères ſe retirent viſiblement lorſqu'on les expoſe à l'air froid, & cela en raiſon inverſe de leur volume ; elles perdent de leur poids, & s'humectent à leur ſurface externe. Cette humidité eſt fournie, ſelon M. *Moſcati*, par la partie ſéreuſe, & une portion du ſang coagulable qui tranſſude, ou eſt exprimée par l'affaiſſement des parois ; elle eſt la même que celle qui dans les cadavres humecte la plèvre & le péritoine, quoiqu'on les eſſuie à pluſieurs repriſes.

L'auteur a injecté du ſang chaud tiré de la veine d'un animal vivant dans l'artère d'un cadavre, & a vu cette artère ſe reſſerrer, &c.

Eſſai théſiforme ſur l'eſprit & la matière, conſidérés en tant qu'ils ſont du reſſort de la médecine, ſoutenu aux Ecoles de médecine de Montpellier ; par M. LE MORT DEMETIGNI, *pour ſon baccalauréat,*

le 29 janvier 1784. A Montpellier, chez François Picot, *imprimeur du roi & de l'univerſité de médecine. In-4° de 51 pag.*

5. L'objet de cette thèſe eſt de prouver qu'*il n'y a point de nutrition, comme on l'entend vulgairement, c'eſt-à-dire qu'elle n'eſt point une tranſubſtantiation des alimens en la ſubſtance de celui qui en uſe, ou plus clairement, que l'accrétion des corps des êtres vivans n'eſt pas l'effet d'une aſſimilation des ſubſtances alimentaires, comme on l'a cru juſqu'à ce jour.* L'auteur, dans un avant-propos adreſſé à Meſſieurs les profeſſeurs de médecine de Montpellier, s'excuſe de ce que le court eſpace de temps qu il a paſſé dans cette ville, ne lui a pas permis de ſe conformer à l'uſage, qui veut qu'on écrive cette ſorte de thèſes en latin; il leur préſente la ſienne *avec la défiance qui convient à un commençant, perſuadé que ces hommes pleins de bonté & d'indulgence, aiment à voir des traits d'imagination dans un candidat, parce que ces traits prouvent ordinairement un eſprit actif & bien intentionné.*

En effet M. le Candidat débute par *des traits d'imagination* qui feroient honneur à l'écrivain de romans le plus hardi; il diviſe la nature en deux claſſes d'êtres, l'une morte & l'autre vivante. Celle-ci eſt formée par le règne animal & par le régne végétal; & comme chacun a le droit de croire ce qu'il veut, il y joint le *règne aſtral*, ne penſant pas que la grandeur immenſe des aſtres doive empêcher de les regarder comme *vivans*. Chacun des individus de ces trois règnes jouit, ſelon l'auteur, des deux facultés générales, la *ſenſivité* & *l'activité* d'où réſulte la vie. Ces deux facultés ſont infiniment plus étendues dans l'homme, que dans aucun des autres êtres. *Son corps*

eſt l'effet d'une création actuelle, auſſi bien que l'être immatériel, l'ame dont ce corps n'eſt que l'inſtrument, l'enveloppe, l'étui. On diroit que cet univers a été créé pour ſervir de ſéminaire, de lieu d'éducation à l'homme ; car tous les êtres dont il eſt plein, ſemblent faits directement ou indirectement pour ce penſionnaire de la nature. Cependant il n'a point une exiſtence abſolue, car il ſeroit indépendant & égal à Dieu. Il n'a qu'une exiſtence relative, c'eſt-à dire qu'*elle ne ſauroit ſe ſoutenir elle-même, ſans être actiliſée, c'eſt pourquoi il a pour première faculté la ſenſivité.* L'ame ſeule conſtitue l'homme, & ſa dégradation *le force à produire ſon action au milieu des ſubſtances impures avec leſquelles il eſt en contact, & qui, ayant la plus grande affinité avec le corps dans lequel il eſt étendu, tendent continuellement à ſe combiner avec ce corps. Sitôt qu'elles y parviennent, l'ame ne pouvant qu'avec ſouffrance pénétrer & être en contact avec une ſubſtance étrangère qu'elle n'a pu modifier, s'échappe & va dans un monde différent habiter un milieu plus fait pour ſa manière d'être.*

Le corps de l'homme étant matière, ne peut *ni ſentir, ni agir*, c'eſt-à-dire vivre. *S'il ne peut vivre, il ne peut être le ſujet ni de la ſanté, ni de la maladie : donc le corps n'eſt pas l'objet de la médecine.*

L'ame eſt une ſubſtance *paſſivo-active, impénétrable à la matière ; elle eſt étendue dans ſon corps, & en pénètre les parties ſolides & continues. Elle y eſt comme à l'abri des impreſſions trop fortes des ſubſtances extérieures. On diroit qu'elle ne peut ſouffrir leur contact qu'à travers ce tiſſu fibreux qu'elle habite.* Les fluides ne ſont que *les ſtimulans appropriés* à l'ame, par leſquels elle ſe contraint elle-même à manifeſter ſon activité. Ainſi *les ſeules parties ſolides du corps ſont habitées par l'être ſenſitif & actif.*

L'ame de l'homme ne pouvant ni exiſter, ni penſer de ſon propre fond, & étant ſujette par ſa nature à l'actiliſation, s'eſt, pour ainſi dire, alongée, s'eſt étendue par les nerfs, juſques dans ſes moindres organes, pour être en communication avec les objets extérieurs, & en être actiliſée de deux manières, corporellement & intellectuellement. Dans la plupart de ſes organes, elle eſt actiliſée malgré elle, parce que cette actiliſation a pour objet ſa reſidence ici-bas.

« Les fonctions corporelles de l'ame ſe bornent à deux principales ; elles réſultent ſur-tout de ſon activité. La première eſt celle de s'agiter dans ſes muſcles pour les contracter & les relâcher, & par-là donner lieu aux mouvemens internes & au déplacement de ſes membres pour la *locomotion ;* la ſeconde eſt celle de produire, *d'éradier* continuellement une *ſubſtance très-ſubtile*, dont elle a d'abord formé ſon corps, & qu'elle continue *d'éradier* pour neutraliſer les ſubſtances dont le contact lui eſt hétérogène, & par-là leur donner le caractère qu'elles doivent avoir pour ne pas *l'actiliſer* outre meſure ; c'eſt ce qui arrive aux ſubſtances alimentaires, qui, par leur combinaiſon avec cette *émanation ſubtile*, différente en raiſon des organes, ſont continuellement changées, digérées ſelon l'uſage auquel elles ſont deſtinées. »

Nous ne ſuivrons point l'auteur dans tous les détails de ſon ſyſtême, ni dans les conſéquences qu'il en tire : on peut voir dans l'ouvrage la manière dont il explique l'irritabilité, la douleur, le plaiſir, ſur-tout celui qui produit la génération, la faim. Les alimens appaiſent celle-ci en neutraliſant les *actiliſateurs* de l'ame, devenus trop abondans & trop hétérogènes. Le réſultat de la digeſtion, en paſſant d'un organe à un autre, s'y combine avec un *aliquid ſubtiliſſimum*, qui lui donne un caractère particulier. Il n'y a point de ſécré-

tions ; les humeurs qu'on dit se séparer du sang, ne sont que des combinaisons de ce fluide, avec l'*aliquid subtilissimum éradié* par l'organe sécrétoire. Cet *aliquid subtilissimum* a beaucoup de rapport avec les fermens que quelques médecins chimistes supposoient dans les organes sécrétoires pour y faire prendre aux humeurs le caractère propre à chacun de ces organes. Le fond du système de l'auteur se rapproche aussi beaucoup de l'opinion de *Staahl*, qui fait de l'ame le principe qui dirige toute l'économie animale : il en diffère cependant en ce que *Staahl* pense que l'ame, en opérant la nutrition & l'accroissement du corps, y emploie les substances nutritives qui, élaborées par son action, s'assimilent à la nôtre, ce qui est bien assez, au lieu que notre auteur suppose que l'ame crée la matière de notre corps. Il trouve cette création beaucoup plus facile que le changement des substances alimentaires.

Du prognostic dans les maladies aiguës; par M. LE ROY, professeur en médecine au Ludovicée de Montpellier, membre de la Société royale de la même ville & de celle de Londres, &c. Prix broché 3 liv. A Montpellier; & se trouve à Paris, chez Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers, près les écoles de chirurgie, 1784. In-8° de 235 pag.*

6. On trouve un extrait de cet ouvrage dans notre Journal (avril 1777, pag. 291 ;) nous y renvoyons nos lecteurs. Il seroit d'autant plus inutile de nous en occuper, que ce Traité est connu & jugé. Mais, comme on pourroit croire que

que nous en annonçons aujourd'hui une nouvelle édition, nous avertiſſons qu'il n'en exiſte qu'une, celle de 1776. Si ce Traité paroît avec la fauſſe date de 1784, c'eſt que cette édition vient de paſſer dans le fonds d'un autre libraire.

Obſervations ſur le traitement de la gonorrhée, traduites de l'anglois de M. SAMUEL-FOART SIMONS, docteur en médecine, membre du collège royal des médecins, & de la Société royale de Londres, aſſocié étranger de la Société royale de médecine de Paris, &c. &c. A Paris, chez Théophile Barrois jeune, *libraire, quai des Auguſtins. 1784. In-12 de 67 pag. Prix 15 ſ. broché.*

7. Le lecteur peut voir dans le cahier d'octobre 1783, ce que nous avons déja dit de cet ouvrage, qui préſente quelques vues nouvelles.

Recherches pathologiques, anatomiques & judiciaires ſur les ſignes de l'empoiſonnement; ou Réponſe à cette queſtion : Quels ſont dans les malades & dans les cadavres les ſignes certains d'après leſquels un médecin puiſſe décider qu'un homme a été empoiſonné par un corroſif, lorſqu'il lui faut éclairer les juges ſur ce délit? *In-8° de 33 pag.*

8. « Il n'eſt pas auſſi aiſé qu'on ſe l'imagine de s'aſſurer ſi un malade a été empoiſonné. La diverſité des poiſons multiplie les ſymptômes des

empoiſonnemens, & quelquefois ces ſymptômes reſſemblent à ceux de pluſieurs maladies ſpontanées Enfin l'état du cadavre d'un homme mort ſpontanément peut avoir de tels rapports avec celui d'un homme empoiſonné, qu'il ſoit poſſible d'être trompé par les apparences.

Après avoir rappellé l'avanture du malheureux *Monthailly*, dans laquelle les juges furent induits en erreur par le rapport des jurés, l'auteur dit : « Si des chirurgiens peuvent commettre, en obſervant l'extérieur du corps, des fautes auſſi graves; à combien plus forte raiſon des médecins ne feront-ils pas expoſés à ſe tromper, lorſqu'il s'agira de ſtatuer ſur les effets intérieurs des poiſons? »

« Ces ſubſtances ſont encore telles que leurs propriétés, relatives à leurs impreſſions ſur les organes intérieurs, ſont à peine connues; & qu'il eſt par conſéquent très-difficile de déterminer les changemens opérés par ces ſubſtances pendant la vie, & le réſultat de ces changemens après la mort. »

Dans un fait qui ſert de texte aux raiſonnemens de l'auteur, il s'agit d'un homme mort en priſon. Les ſymptômes de ſa maladie étoient, ſelon les procès-verbaux, *une colique violente du bas-ventre, avec météoriſme & tenſion des hypocondres, vomiſſement de bile verte, déjections bilieuſes, jaunes & chargées de matières fécales, chaleur, rougeur & douleur de l'intérieur de la gorge & de la marge de l'anus, ſéchereſſe de la bouche, douleur de l'eſtomac, affoibliſſement conſiderable, point de fièvre dans le début, puis fièvre continue juſqu'au-delà du vingt-anième jour.* Le malade mourut le quarante-troiſième jour de ſa maladie; le cadavre préſenta *l'épiploon fondu & gangrené, les inteſtins livides, le méſentère ſuppuré dans pluſieurs points de ſon attache avec les inteſtins, & gangrené dans d'au-*

tres, & un tiers de l'eſtomac marqué d'une tache gangreneuſe. Les conſultans, excepté un d'entre eux, décidèrent que c'étoit l'effet d'un poiſſon corroſif. L'auteur prétend que c'étoit celui d'une maladie naturelle : cela peut être.

Les accidens, dit-il, cauſés par les corroſifs avalés, ne reſſemblent aux ſymptômes d'aucune maladie ſpontanée ; ce ſont les convulſions, le pouls petit & convulſif, le vomiſſement ſanguinolent ou purulent, les ſelles ſanguinolentes ou purulentes, la mort ſubite. C'eſt, au contraire, préciſément parce que les ſymptômes du poiſon reſſemblent trop à ceux d'une affection ſpontanée, qu'il eſt ſi difficile de porter un jugement ſûr à cet égard. Le poiſon ne produit pas toujours le vomiſſement ſanguinolent, & ne cauſe pas toujours une mort ſubite. Quant aux convulſions & au pouls petit, que de maladies ces ſymptômes n'accompagnent-ils pas ! Mais nous nous en rapportons, comme l'auteur, à la déciſion de M. *Plenck*, qui juge que *l'unique ſigne certain du poiſon, eſt la connoiſſance botanique du poiſon végétal, & l'analyſe chimique du poiſon minéral qu'on aura découvert.*

Nouvelle méthode de traiter les maladies qui attaquent l'articulation du coude & du genou ; par H. PARK, chirurg. de l'hôpital de Liverpool, ouvrage traduit de l'anglois. A Paris, chez Méquignon l'aîné, *rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie. 1784. In-8° de 59 pag. Prix 15 ſ. broché.*

9. Cette traduction eſt dûe à M. *Laſſus*, chi-

rurgien de Paris. Nous avons dit en quoi consistoit la méthode de M. *Park*, en annonçant l'original anglois, tome lx, année 1783, pag. 394.

Manuel pratique de l'amputation des membres; par EDOUARD ALANSON, *chirurgien de l'hôpital de Liverpool; traduit de l'anglois par M.* LASSUS, *professeur en chirurgie:*

Un grain d'expérience en chirurgie vaut mieux qu'une livre de raisonnement. KIRKLAND.

A Paris, chez Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie. 1784. In-12 de 208 pag. Prix 2 liv. broché.*

10. En annonçant l'original anglois, (*Journal de Médecine*, année 1783, tome lx, pag. 390,) nous avons donné une idée assez complette de la méthode adoptée & exécutée par M. *Alanson*. Nous rappellerons ici que M. *Robert Minors*, chirurgien anglois, n'admet point cette méthode. *Voyez* le tom. lxj de ce Journal, pag. 654. Cependant il ne faut pas croire que M. *Lassus*, chirurgien de Paris, ait cru qu'on pût en tirer beaucoup d'avantages, bien qu'il ait pris la peine de mettre en françois l'ouvrage de M. *Alanson*.

Outlines of the theorie and practice of Midwifery, *&c.* C'est-à-dire, *Elémens de la théorie & de la pratique de l'art des accouchemens; par* ALEXANDRE HAMILTON, *docteur en médecine, membre*

de la Société royale, & professeur de l'art des accouchemens à l'université d'Edimbourg, in-8°. A Londres, chez Robinson, 1783.

11. Ces élémens parurent pour la première fois en 1775 : ils étoient alors beaucoup moins complets. L'auteur s'est efforcé dans cette nouvelle édition de leur donner le plus haut degré de perfection qu'il étoit possible, & de l'enrichir des nouvelles découvertes les plus importantes qui se sont faites dans cette partie de la chirurgie.

An inquiry into the nature and cause of that swelling in one or both of the lower extremities which sometimes appens to lying in Women, *&c.* C'est-à-dire, *Recherches sur la nature & sur les causes de cette espèce d'enflure d'une ou des deux extrémités inférieures, qui quelquefois survient aux femmes en couche ; par* CHARLES WHITE, *écuyer, membre de la Société royale, in-8°. A Londres, chez* Dilly, 1784.

12. L'incommodité dont il s'agit, quoique exempte de danger, est douloureuse & pénible. L'auteur l'attribue à la rupture de quelque vaisseau lymphatique pendant le travail de l'enfantement, causée par la compression du fœtus ; & prouve par des faits qu'il rapporte qu'elle ne dépend point d'une métastase du lait, ni d'un transport de matière âcre, ni enfin de la suppression des lochies. Il nous paroît que non-seulement la cause que M. *White* indique est peu probable,

mais encore que le traitement qu'il propoſe eſt trop recherché & trop compliqué pour une maladie de ſi peu de conſéquence. L'auteur condamne enſuite l'uſage de quelques femmes de ſe faire tirer les ſeins, lors même qu'elles ne ſe propoſent pas d'allaiter leurs enfans. Les trois planches en taille-douce, qui ſont jointes à cet ouvrage, ſont tirées de *Hewſon*, & repréſentent le ſyſtême lymphatique.

De oleis tentamen, &c. *Eſſai ſur les huiles; par* JACQUES LORIMER, *Ecoſſois, docteur en médecine, membre des Sociétés chirurgico-médicale & phyſico-chirurgicale d'Edimbourg. A Bâle, chez* Schweighauſer; *& à Strasbourg, chez* Kœnig, *1781, in-8° de 56 pag.*

13. M. *Lorimer* examine d'abord en général la nature de l'huile; il diſcute enſuite les effets que les huiles éprouvent de la part du feu ou de la chaleur. On ſait qu'il y a des huiles qui ſont très-volatiles, tandis qu'il y en a d'autres qui ne le ſont preſque point. D'où peut venir une ſi grande diverſité? M. *Lorimer* ne réſout point cette queſtion, mais il ſuſpend ſon jugement, ſe contentant d'expoſer les différentes opinions que les auteurs ont eues ſur cet objet; cette expoſition eſt préſentée avec beaucoup de ſageſſe & de préciſion, qualités qu'on remarque dans tout cet opuſcule. Il ne faut pas, dit-il, chercher la raiſon de cette diverſité dans la gravité ſpécifique; car l'eau, en général plus peſante que les huiles, eſt néanmoins plus volatile; le fer, plus léger que le mercure, ne ſe fond ſeulement pas au degré de

chaleur qui fait évaporer le vif-argent. Quelques-uns aiment donc mieux expliquer ces différences, en disant que les particules intégrantes des fluides sont attirees entre elles par une force différente, & que celles entre lesquelles l'attraction est moindre, sont plus facilement séparées & éloignées par l'action de la chaleur. Mais quelle autre chose s'oppose à la fluidité d'un corps quelconque, sinon l'attraction mutuelle & la cohésion des particules ? En admettant donc cette dernière opinion, il suivroit nécessairement que les matières qui deviennent fluides avec plus de facilité & par une moindre chaleur, sont aussi celles qui s'évaporent le plus facilement; or, ceci n'est nullement vrai, &c.

L'auteur montre sur-tout ses connoissances chimiques en enseignant les effets de divers mélanges sur les huiles. Il s'étend spécialement sur les huiles minérales, & termine son essai en démontrant l'utilité que les plantes & les animaux retirent des huiles. Il a dédié cet écrit à M. *Alexandre Dick de Prestonfield*, chevalier doré, ancien président du collège royal de médecine d'Edimbourg, & à M. *Samuel Rodolphe Jeanneret*, propréteur des Républiques de Berne & de Fribourg, dans la ville & comté de Grandson.

Mémoire sur les acides natifs du verjus, de l'orange & du citron; par M. DUBUISSON, *ancien maître distillateur. A Paris, de l'imprimerie de* Lambert & Baudouin, *rue de la Harpe, près S. Côme. In-8° de 30 pag. 1783.*

14. Ce Mémoire est un supplément à l'art du distillateur, annoncé dans le cahier du mois de septembre 1781. L'auteur distribue *gratis*

ce supplément à tous ceux qui représenteront leur exemplaire de l'art du distillateur. On peut s'adresser à l'Auteur, Boulevard du Mont-Parnasse. A l'égard des exemplaires qui ont passé en province, il fera tenir ce supplément à l'adresse qui lui sera indiquée par les propriétaires des exemplaires de l'art du distillateur, en affranchissant les lettres.

Pour mettre le public à portée de connoître le travail de M. *Dubuisson*, nous nous contenterons de rapporter le jugement qu'en ont rendu Messieurs les Commissaires de la Faculté, nommés pour l'examiner.

« Après avoir éprouvé les sucs qu'il avoit préparés, & qui avoient environ deux ans de garde, sans avoir rien perdu de leurs qualités, le travail de M. *Dubuisson*, disent-ils, nous a paru être le résultat d'expériences tentées avec une sagacité, une exactitude, une patience qui méritent d'autant plus d'être encouragées, que l'auteur n'a épargné ni soins, ni dépenses pour le rendre utile. Quant au Mémoire, sans le soumettre à aucune discussion, sans rien adopter ni rejetter des vues théoriques que l'auteur y a semées, nous observerons cependant qu'il contient des détails importans, capables de conduire à des découvertes qui pourront contribuer beaucoup par la suite à completter l'analyse des substances appartenantes au règne végétal. Nous voyons avec satisfaction que c'est une suite des travaux dont l'auteur a donné un essai important dans son art du distillateur, ouvrage utile que nous l'exhortons à continuer, ainsi qu'il nous le fait espérer dans son Mémoire : du reste, nous estimons que les procédés dont nous venons de rendre compte méritent l'approbation de la Faculté. »

TOBERNI BERGMAN, chemiæ prof. Upſ. & equitis aurati regii ordinis de Waſa, Opuſcula phyſica & chemica, pleraque ſeorſim antea edita, jam ab auctore collecta, reviſa & aucta. *Opuſcules de phyſique & de chimie, raſſemblés & revus par l'auteur, avec des augmentations; par M. TOBERN BERGMAN, profeſſeur de chimie à Upſal, & chevalier de l'ordre royal de Waſa. Tome I, orné de planches. A Stockholm, Upſal & Abo, chez* Sweder; *ſe trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, *1779, in-8°.*

15. Ce riche recueil actuellement compoſé de trois volumes, eſt trop précieux à la médecine pour ne pas en faire mention dans ſes Annales. On y trouve beaucoup d'obſervations neuves, des vérités importantes, des analyſes portées à un point de préciſion preſque mathématique, le raiſonnement ſoumis à l'expérience.

Onze diſſertations forment ce volume, dédié à l'illuſtre Société royale des ſciences de Londres. Donnons-en une idée.

I. *De l'acide aérien.* Cette diſſertation parut, en 1775, dans les Mémoires de l'Académie royale de Suède; elle démontre que l'air pur décompoſe certaines ſubſtances, par ſon affinité avec le phlogiſtique; qu'il y a un acide marin déphlogiſtiqué; que l'acide nitreux fumant a d'autres affinités que l'eau-forte; que le mercure diſſous dans l'acide nitreux, retient plus ou moins de phlogiſtique, & préſente divers phénomènes, ſuivant les cir-

conſtances de la diſſolution ; que plus les ſels ſimples ſont forts, moins ils exigent pour leur ſaturation ; qu'il y a un ordre d'attractions électives entre les deux alkalis fixes.

II. *De l'analyſe des eaux.* Après une hiſtoire abrégée de l'analyſe des eaux & des raiſonnemens qui en démontrent la néceſſité, & qui prouvent que l'analyſe la plus exacte des eaux eſt encore un des problêmes de chimie les plus difficiles à réſoudre, il eſt queſtion des ſubſtances étrangères, des qualités phyſiques, du choix, des principaux réactifs, & de la manière de corriger les eaux. Cet article eſt terminé par deux méthodes propres à les examiner.

III. *Des eaux d'Upſal.* Une des villes de Suède où les excellentes eaux ſe trouvent abondamment, c'eſt Upſal ; elle a pluſieurs fontaines & divers puits qui en fourniſſent de la première qualité. M. *Bergman* offre dans ce Mémoire les différens principes qu'un grand nombre d'expériences exactes lui a fait découvrir dans ces eaux.

IV. *De la fontaine acidule de la paroiſſe de Danemarck.* Il eſt ici fait mention des eaux médicinales en général ; de la ſituation & des qualités phyſiques de cette ſource ; des principes que ces eaux contiennent : l'acide aérien, le fer aéré, le vitriol de mars, la félénite, pluſieurs ſels, & la pouſſière de ſilex y domine.

V. *De l'eau de la mer.* On expoſe les principes conſtitutifs de cette eau, on rend compte de l'effet des réactifs ſur elle, & de ſon uſage. Le nombre infini de poiſſons, d'animaux & des végétaux qui y naiſſent, croiſſent & meurent, obſerve M. *Bergman*, ſe gonflent dès qu'ils commencent à éprouver la putréfaction, & s'élèvent

alors à la surface ; cette destruction ne contribue pas peu à la saveur de l'eau de mer, qui excite communément des nausées & le vomissement.

VI. *Des eaux médicinales froides.* On apporte ordinairement en Suède quatre espèces d'eaux minérales, dont les médecins ont éprouvé les bons effets, & qu'ils ordonnent très-fréquemment ; ce sont les eaux de Seydschutz, de Seltz, de Spa & de Pyrmont. L'analyse de ces eaux se trouve dans cette dissertation, avec un détail très-satisfaisant. L'art de les imiter est ici présenté dans toute sa perfection ; & c'est le cas de dire à M. *Bergman*, qu'il a pris la nature sur le fait : aussi est-il un des premiers chimistes qui aient découvert la méthode d'imprégner l'eau d'air fixe, & d'imiter par-là les eaux de Pyrmont, de Spa, de Seltz, &c.

VII. *Des eaux minérales chaudes artificielles.* Les eaux thermales affectent ordinairement nos sens de deux différentes manières ; les unes n'ont aucune odeur particulière, & ne paroissent exhaler qu'une vapeur humide & suffocante ; d'autres répandent au loin une odeur désagréable, très-pénétrante, qui ressemble assez à celle des œufs pourris, sur-tout lorsqu'on verse un acide dans sa dissolution ; les premières doivent réellement leur efficacité à l'acide aérien ; c'est pourquoi on les nomme très-bien *eaux thermales aérées* : les dernières sont d'une nature toute différente ; &, à raison de leur odeur, on peut les nommer *eaux thermales hépatiques*. La nature des unes & des autres est parfaitement présentée dans ce Mémoire, avec la méthode de préparer artificiellement les eaux médicinales chaudes. Ces dissertations sur les eaux forment, d'après le témoignage des savans, le traité le plus complet

& le meilleur que nous ayions encore ſur cet objet important.

VIII. *De l'acide du ſucre.* La manière de retirer cet acide ſingulier, ſes qualités, ſa manière d'agir ſur les métaux, demi-métaux & autres ſubſtances, ſont des découvertes dues à la ſagacité de M. *Bergman.*

IX. *De la préparation de l'alun.* Ce travail contient un précis hiſtorique ſur ce ſel, d'excellentes vues générales pour la criſtalliſation & la ſéparation des ſels, & des obſervations bien intéreſſantes pour l'art.

X. *Du tartre ſtibié ou émétique.* L'auteur paſſe en revue toutes les préparations de ce médicament ſi utile; il les apprécie, non d'après de ſimples raiſonnemens, comme l'a très-bien remarqué M. *Macquer* (que la mort vient de nous enlever,) mais en conſéquence des combinaiſons & des expériences qu'il en a faites lui-même avec la plus grande exactitude. C'eſt l'inſtant de répéter les vœux qu'a formés depuis quelques années un ſavant médecin citoyen, M. *Durande* de Dijon, à l'occaſion de l'uniformité générale qu'il faudroit exiger par tout dans la préparation du tartre émétique. Ce célèbre chimiſte s'écrie dans un Mémoire à ce ſujet, qu'il a préſenté à pluſieurs Sociétés de médecine, qu'il eſt inconcevable qu'on apporte encore aujourd'hui tant de ſolemnité à la préparation de la thériaque, d'une compoſition de ſoixante-cinq ingrédiens, parmi leſquels on convient qu'il y en a au moins trente-huit d'inutiles, dont la doſe eſt arbitraire, tandis qu'on laiſſe préparer diverſement un ſel d'un uſage auſſi univerſel, un remède auſſi énergique, & dont ſouvent un grain de plus ſauve, ou tue.

XI. *De la magnéſie.* L'hiſtoire abrégée de cette

préparation chimique nous apprend qu'au commencement de ce siècle, un Chanoine régulier vendoit à Rome, sous le nom de *magnésie blanche*, ou de *poudre du comte de Palme*, un remède auquel il attribuoit la vertu de la panacée; on en cacha soigneusement la formule jusqu'à ce que *Michel-Bernard Valentini* eût publié le premier en 1707, la manière de séparer cette poudre de l'eau-mère du nitre, par la calcination; depuis ce temps, il a paru jusqu'à ce jour une foule d'écrits sur la magnésie. Celui de M. *Bergman* n'en est pas moins neuf; il intéresse également le médecin & le chimiste.

Ce premier volume a été traduit, en 1780, par M. *de Morveau*. Nommer ce savant chimiste, c'est assez faire l'éloge de cette version, qui d'ailleurs est enrichie de notes intéressantes.

CARL. WILLHELM SCHEELES, &c. chemische Abhandlungen von Luft und feuer, *&c.* C'est-à-dire, *Traité sur l'air & le feu, par M. CHARLES-GUILLAUME SCHEELE, membre de l'Académie royale des sciences de Suède, avec une préface de M.* TOBERN BERGMAN, *professeur, deuxième édition perfectionnée; avec une dissertation particulière sur différentes espèces d'air; les Remarques de MM.* KIRWAN *&* PRIESTLEY, *& les Observations de M.* SCHEELE, *sur la qualité d'air pur contenu dans l'atmosphère, traduction allemande, enrichie d'une table; par M. JEAN-GOTTFRIED LEONHARDI, docteur & professeur en médecine à Leip-*

ſick, in-8° de 286 pag. A Leipſick, chez Cruſius, 1784.

16. L'ouvrage de M. *Scheele* eſt connu de tous les chimiſtes, & nous n'aurions pas fait mention de cette traduction, ſi M. *Léonhardi* ne l'eût pas enrichie d'un abrégé des nouvelles découvertes relatives aux différentes eſpèces d'air. Il les claſſe, 1°. en gas incombuſtibles miſcibles à l'eau, & range dans cette claſſe le gas vineux, (l'air fixe, l'acide aérien,) l'air muriatique, ſulphureux, ſpatique, nitreux & acéteux. 2°. En gas incombuſtibles & immiſcibles à l'eau : cette diviſion comprend l'air nitreux phlogiſtiqué, (*mephitis nitri phlogiſtica*,) & l'air phlogiſtique. 3° En gas combuſtibles, tels que l'air inflammable, le gas hépatique, l'air alkalin volatil. 4°. En véritables airs, ou airs reſpirables : de ce nombre ſont l'air pur, l'air déphlogiſtiqué, l'air atmoſphérique.

D. CASIMIRI-CHRISTOPH. SCHMIDELII, ſereniſſ. Marggr. Brand. Onolsb. & Culmb. à conſil. aul. int. & archiatri primar. coll. med. Onoldin. præſidis rel. Acad. Imp. natur. cur. adjuncti ſoc. bot. Florent. & ſcient. Harlemenſ. ſod. Diſſertationes botanici argumenti reviſæ & recuſæ. *Diſſertations de botanique ; par* CASIMIR-CHRISTOPHE SCHMIDEL, *conſeiller aulique, & premier médecin du ſéréniſſime Margrave de Brandebourg-Culmbach, membre de l'Académie des curieux de la nature d'Allemagne, de la Société botanique de Florence, & de celle*

des ſciences de Harlem. A Erlang, 1783. In-4° de 130 pages, avec 4 planches en taille-douce.

17. Cinq diſſertations forment ce volume : chacune d'elles avoit paru ſéparément il y a plus de vingt ans. Elles furent dès-lors très accueillies des botaniſtes; cette nouvelle édition dans laquelle on les a raſſemblées, étoit deſirée dans le Nord depuis long-temps. Nous croyons que les botanophiles françois, dont le nombre s'accroît de jour en jour, nous ſauront gré de leur tracer ici un court expoſé de ce précieux Recueil.

I. *Diſſertation ſur l'Oreoſelinum*, ou *Perſil de montagnes*. La plante qui fait le ſujet de cet écrit, eſt l'*Athamanta oreoſelinum* du chevalier *de Linné*, le ſelin perſillé de M. le chevalier *de la Marck*. L'auteur en fait l'hiſtoire, en donne une deſcription fort détaillée, en détermine les ſynonymes nombreux, & préſente enſuite quelques expériences chimiques faites ſur cette plante; d'où il conclud que le perſil de montagnes contient des particules aqueuſes, mêlées avec des acides: d'autres qui ſont alcalines, réſineuſes, ſulfureuſes, gommeuſes. Cette plante ne doit donc pas manquer de vertus; auſſi *Dodoné*, *Tabernamontanus*, & quelques autres anciens botaniſtes, ont vanté ſes qualités inciſives, apéritives, diurétiques, ſaxifrages. M. *Schmidel* a éprouvé la vertu tonique de l'eſſence de perſil de montagnes, pour arrêter le vomiſſement produit par l'ivreſſe, & pour fortifier l'eſtomac. Cette eſſence eſt encore ſpécifique pour éloigner les accès trop fréquens de la fièvre intermittente tierce, & pour guérir les gonorrhées bénignes.

I. *Diſſertation ſur la Buxbaume.* Cette plante eſt une très-petite eſpèce de mouſſe fort remar-

quable, en ce qu'elle manque de feuilles, & que la groſſeur de ſa capſule eſt infiniment plus conſidérable qu'aux autres mouſſes. Celle-ci fut trouvée pour la première fois ſur les rives du Volga, aſſez près d'Aſtracan, par *Buxbaum*, botaniſte & médecin Allemand, qui voyageoit dans cette contrée aux frais du Gouvernement de Ruſſie. Le baron *de Haller* ayant examiné plus particulièrement cette petite mouſſe, trouva qu'elle devoit conſtituer un genre à part, qu'il appella du nom de celui qui l'avoit découverte, & qui a été adopté non-ſeulement par le chevalier *de Linné*, mais auſſi par les autres phytographes. M. *Schmidel* rencontra également cette mouſſe dans ſes herboriſations; il l'étudia avec ſoin, & c'eſt le réſultat de ſes obſervations qu'il expoſe ici, conſidéré ſous divers rapports. Avant lui, on ne connoiſſoit qu'une ſeule eſpèce de *Buxbaume;* mais notre habile botaniſte prouve qu'on doit rapporter au même genre le *ſphagnum*, n° 7, du baron *de Haller;* c'eſt la même plante que *Muller* nomme *Phaſcum Halleri*, dans ſa Flore de *Frédérichs-Hall.* Quelques cryptogamiſtes modernes, entr'autres MM. *Weber* & *Hedwig*, rangent cette mouſſe dans le genre de la Buxbaume. Ce qui différencie le plus ces deux plantes, c'eſt que l'une a le bulbe revêtu de poils, & l'autre d'écailles; l'une eſt caulinaire, l'autre ſeſſile.

III. *Diſſertation ſur la Blaſia.* Cette eſpèce d'algue unique de ſon genre, découverte d'abord par *Micheli*, a depuis été très-rarement obſervée; mais elle n'a pas échappé aux yeux éclairés de M. *Schmidel*, qui offre ici tout ce qu'il eſt poſſible de ſouhaiter ſur cette plante. Il décrit avec la plus grande exactitude tous les organes de la fructification, & tâche de déterminer leurs véritables uſages.

IV.

IV. *Dissertation sur le caractère de la Jungermanne.* Le genre des jungermannes forme le chaînon qui lie la famille des mousses, à celle des algues ; c'est pourquoi il a toujours mérité l'attention des botanistes modernes : aussi M. *Schmidel* a-t-il examiné fort attentivement les parties de la fructification. Aidé du microscope, il décrit très-exactement ses diverses recherches. D'après son opinion, les anthères, qui varient selon l'espèce de jungermanne, paroissent sous la forme de substance farineuse, de globules, d'excroissances vésiculaires, &c. qu'il faut chercher parmi les expansions foliacées. Les organes sexuels sont également bien vus, exposés & disséqués.

V. *Lettre à Nicolas-Louis Burmann, docteur & professeur en médecine à Amsterdam, sur la moëlle de la racine qui parvient à la fleur.* Par la dissection de plusieurs plantes, M. *Schmidel* démontre que du cœur de la racine part le germe qui forme la tige : la moëlle, qui est originairement dans l'intérieur de la racine, passe dans la tige, & parvient jusqu'au péduncule de la fleur. Il faut lire cet écrit en entier pour comprendre les détails physiologiques & les observations curieuses qu'il renferme. Une remarque de M. *Schmidel* est que les végétaux, en général, fleurissent plutôt dans un sol maigre, que dans un gras où ils deviennent plus grands, plus branchus & plus feuillus. Quatre planches bien gravées terminent cette collection, & jettent le plus grand jour sur les explications physiologiques végétales contenues dans cette Lettre.

SEB. JUST. BURGMANS, Dissertatio ad quæstionem ab Academia Divionensi propositam : Quænam sunt plantæ inutiles

& venenatæ, quæ prata inficiunt, eorumque diminuunt fertilitatem : quænam ſunt porrò media aptiſſima illis ſubſtituendi plantas ſalubres ac utiles, nutrimentum ſanum ac abundans pecori præbituras ? præmio condecorata, *in-8° de 90 pag. A Grœningue, chez* Dæckema, 1783.

18. Il importe ſans contredit à la médecine vétérinaire, de connoître les effets des végétaux ſur l'organiſation, la ſanté & la vie des animaux qui s'en nourriſſent ; car, quelque juſteſſe qu'on veuille ſuppoſer à l'inſtinct de ces animaux, ils peuvent cependant avaler quelques plantes vénéneuſes avec d'autres plantes qu'ils paiſſent, & en éprouver de mauvais effets. Ces plantes produiſent des maladies qui ſouvent ne deviennent incurables, que parce que la cauſe étant ignorée ou méconnue, elle continue d'agir & d'éluder toute l'attention & tous les ſoins du vétérinaire. L'Académie de Dijon avoit donné dans le choix de ce ſujet une nouvelle preuve de ſes vues patriotiques, & le Mémoire qu'elle a couronné mérite inconteſtablement cet honneur, quoiqu'il y ait cependant quelques reſtrictions à faire à ce que dit M. *Burgmans*, & qu'il faille ſe rappeller, en liſant cette utile diſſertation, que le climat influe beaucoup ſur les propriétés des productions végétales, & enfin que l'activité des plantes vénéneuſes doit varier beaucoup, ſelon que les principes virulens qui les compoſent ſont plus ou moins exaltés, concentrés, volatiliſés.

Nouveaux principes de phyſique, ornés de

planches, dédiés au prince royal de Pruſſe; par M. CARRA, tom. iv.

Mens agitat molem, & magno ſe corpore miſcet.
LUCAN.

A Paris, chez Morin, *imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques;* Eſprit, *libraire, au Palais-Royal;* Onfroy, *libraire, rue du Hurepoix; & ſe trouve à Hambourg, chez* J. G. Virchaux, *in-8° de 284 pag. Prix 4 liv.*

19. L'auteur expoſe dans ce quatrième volume la théorie du feu, celle de la lumière & des couleurs, celle des ſons & des odeurs. Elles ſont ſuivies de la théorie du règne minéral & du règne végétal. Il termine ſon volume par celle du règne animal. Nous ne nous arrêterons qu'à ce dernier article qui eſt plus ſpécialement de notre compétence.

« Une ligne de demarcation très-décidée & inapperçue juſqu'à préſent, diſtingue les végétaux des animaux. 1°. En ce que les végétaux n'ont qu'un point fixe de mouvement, qui agit toujours en lignes droites, d'un côté vers la circonférence de l'atmoſphère où ils étendent leurs branches, & de l'autre vers le centre de la terre où ils enfoncent leurs racines & reſtent immobiles. 2°. En ce que les animaux appellés *plantes*, tels que les polypes, par exemple, dès l'inſtant qu'ils peuvent renfler leur corps, le courber à leur gré pour arpenter un eſpace quelconque, inflechir & contracter leurs bras pour attrapper leur nourriture; dès cet inſtant, dis-je, les polypes n'appartiennent plus au règne végétal, mais au règne animal; & cela, parce qu'une puiſſance méca-

nique, plus élevée que celle qui agit dans les végétaux, eſt intervenue dans la formation du polype. »

« Cette puiſſance eſt l'effet de l'impulſion collatérale que la terre a reçue en commençant ſa révolution circonſolaire. Trois mouvemens compliqués, celui de la gravitation centrale, celui de force centrifuge ou de rotation, & celui d'impulſion collatérale, agirent dès-lors dans la planette & ſur ſa ſurface, en termes liés, quoique inégaux & alternes. »

« La force centrifuge, ſurvenue après la force centrale, avoit augmenté, multiplié & varié les puiſſances mécaniques du mouvement, en raiſon ſous-doublée des deux puiſſances concordantes de tous les effets généraux & particuliers que ces deux forces peuvent produire l'une ſur l'autre; d'où réſultèrent aux premières ſecouſſes de rotation, comme il a été déja dit, les pâtes criſtalliques, les liquéfactions gélatineuſes, bientôt les inondations de l'eau & l'air atmoſphérique; enfin toutes les combinaiſons qui diſtinguent les végétaux des minéraux. »

« L'impulſion collatérale, ſurvenue après les deux autres, briſa, multiplia, varia & augmenta encore, en raiſon ſous-triplée des trois puiſſances concordantes, tous les effets déja compliqués des deux premiers mouvemens; de ſorte que par un accord de ces trois cauſes générales réunies, les cauſes mécaniques particulières & leurs effets phyſiques particuliers, ſe multiplièrent en tout ſens & ſous tous les rapports poſſibles. Ne pourroit-on pas dire, d'après ce raiſonnement, que le point de démarcation qui ſépare le végétal du polype, eſt peut-être le quarré de toutes les puiſſances motrices & de toutes les combinaiſons phyſiques qui ont lieu dans la for-

mation des végétaux, & que s'il étoit poſſible de multiplier les puiſſances animaliſantes du polype par la racine quarrée des combinaiſons de ces organes, on auroit peut-être le produit de toutes les combinaiſons animalitiques qui caractériſent l'animal le mieux conformé & le plus intelligent? C'eſt certainement par les rapports liés des trois forces co-agiſſantes dans le mécaniſme de la planette, que les trois règnes marchent enſemble aujourd'hui, ſoit dans le maintien des foſſiles, ſoit dans la reproduction continuelle des eſpèces végétales & animales, comme ce fut dans le conflit d'intervention des eſpèces végétales & animales de la ſeconde force avec la première, que le règne végétal trancha ſur le minéral; & dans celui de la troiſième force avec les deux autres, que le règne animal trancha ſur le végétal. »

Le lecteur peut juger par ce paſſage, avec quelle force & quelle clarté M. *Carra* explique la nature.

Suite du Recueil des pièces concernant les exhumations faites dans l'enceinte de l'égliſe de S. Eloy de la ville de Dunkerque, imprimé par ordre du Gouvernement. A Paris, de l'imprimerie de MONSIEUR, 1784. *In-8° de 21 pag.*

20. Le Recueil dont nous annonçons la *ſuite*, occupe une place. (tom. lx de ce Journal, p. 395, 396, 397.) On y fait l'énumération détaillée des pièces qu'il renferme. Celles qui forment le petit imprimé dont on vient de donner le titre ſont, 1°. un court Avant-propos; 2°. une Lettre de M. *Hecquet*, chirurgien-major des hôpitaux du Roi, & échevin de la ville de Dunkerque, à MM. *Laborie*, *Parmentier*, & *Cadet de Vaux*;

3°. le Journal des exhumations par M. *Hecquet*, qui dirigeoit ce travail, commencé au 1er juin 1783, & entièrement fini au 31 décembre de la même année.

De tout ce qui a été exposé dans le *Recueil*, & dans la *suite du Recueil*, il résulte que le nombre des cadavres exhumés à différentes reprises, se monte à 1602, sans y comprendre les enfans, & que l'enceinte de l'église où les cadavres s'accumuloient depuis 1452 jusqu'en 1777, qu'on a cessé d'y enterrer, est maintenant débarrassée d'une source d'infection dont le méphitisme auroit pu encore agir pendant des siècles.

Dans les temps chauds & secs, la ville de Dunkerque a été quelquefois exposée à des maladies épidémiques. L'été dernier, marqué par ce caractère, ne lui a rien fait éprouver de fâcheux. Parmi un grand nombre d'ouvriers employés à des travaux pénibles, & à l'ardeur du soleil, aucun d'eux n'a été affecté de maladies particulières; & la liste des morts compulsée sur les registres, & comparée avec celle des années précédentes, a été moins considérable.

Loin donc que les exhumations de Dunkerque aient donné lieu à des accidens qu'on puisse imputer à ce travail, il est au contraire démontré sans réplique que les habitans n'ont rien ressenti de particulier. Ce qui sert à prouver de plus en plus, combien le succès a répondu aux soins multipliés qu'on a apportés dans une circonstance où la santé & la conservation des citoyens étoient si directement intéressés.

On ne sauroit assez louer le zèle & la vigilance de M. *Hecquet*, qui s'est montré véritablement citoyen.

Almanach fur Aerzte und Nichtaerzte, *&c.* C'eſt-à-dire, *Almanach pour les médecins, & pour ceux qui ne le ſont pas, pour l'année 1783, publié par le docteur* CHRISTIAN GOTTFRIED GRUNER, *in-8° de 346 pag. A Jena, 1783.*

21. Cét Almanach continue à jouir du même accueil mérité qu'a eu la première année. Sans entrer dans le détail de tous les articles qui le compoſent, nous extrairons ſeulement quelques morceaux qui ſuffiront pour faire juger des ſoins que l'auteur a pris afin de le rendre intéreſſant. M. *Gruner* obſerve dans la première ſection, que *J. Claude de la Courvée* a déja parlé, en 1655, de la ſection de la ſymphyſe des os pubis.

L'article biographie qui s'étend depuis la lettrine J juſqu'à l'O, préſente des notices ſur les anciens, auſſi-bien que ſur les modernes; nous y diſtinguons parmi ces derniers les noms de *Jacquin*, *Iſenflamm*, *Juſſieu*, *Kirkland*, *Koelreuter*, *Koelpin*, *Leveling*, *Levret*, *Lieutaud*, *Linné*, *Lobſtein*, *Louis*, *Ludwig*, *Mauchart*, *Meckel*, *Metzger*, *Murray*.

M. *Gruner* propoſe un nouveau moyen de s'aſſurer ſi un chien a été enragé ou non : il veut qu'on faſſe une inciſion à un chien bien portant, & qu'on frotte les lèvres de cette plaie avec la bave du chien ſuſpect. S'il ſe paſſe des jours, & même une ſemaine entière ſans indice d'hydrophobie, on peut conclure que le chien tué n'étoit point enragé. L'auteur a fait cet eſſai avec la bave d'un chien reconnu enragé ; & celui ſur lequel on a fait cette épreuve, eſt mort en peu de temps.

L'article médecine paſtorale contient des conſidérations, 1°. ſur l'air des égliſes, 2°. ſur les enterremens dans les égliſes; 3°. ſur l'expoſition des morts dans ces auguſtes lieux; 4°. ſur l'adminiſtration du matériel du baptême, relativement à la ſanté des enfans; 5°. ſur la communion en ſon particulier; 6°. ſur les viſites des malades.

Eloge de JEAN PALFYN, *chirurgien & profeſſeur en chirurgie de la ville de Gand, prononcé par M.* VAN-DUEREN, *licencié en médecine, à l'occaſion du mauſolée qui lui fut érigé par le collège de médecine de la même ville, dans l'égliſe paroiſſiale de S. Jacques, le 11 février 1783, en préſence de S. A. Mgr le prince de* LOBKOWITZ, *duc de Sagan, comte de Stern-Stein, évêque de Gand, comte d'Evergem, &c. &c. traduit par M.* LES BROUSSART, *profeſſeur de rhétorique au collège royal:*

Mors terribilis eſt iis, quorum cum vitâ omnia extinguuntur; non iis quorum laus emori non poteſt. TERTULL. *in Paradox.*

A Gand, de l'imprimerie de P. F. Cocquyt, *in-4° de 14 pages; ſe trouve à Paris, chez* Durand, *libr. rue Galande, n° 74, Prix 15 ſ.*

22. On trouve à la tête de cet éloge, une planche gravée, ſur laquelle ſe voit le mauſolée de *Palfyn;* c'eſt une eſpèce d'obéliſque, au haut duquel eſt placé l'emblême de la mort, une tête décharnée, ſoutenue ſur deux ailes; un peu au deſſous pend un ruban auquel ſont attachés quel-

ques inſtrumens de chirurgie. Sur le ſocle de l'obéliſque on lit :

D. O. M.
Et piis manibus
JOANNIS PALFYN,
ſcriptis anatomicis & chirurgicis per Europam clari.
Obiit die 7 februar. 1733, ætatis ſuæ 78.
Poſuit collegium medicum Gandavenſe.
M. DCC. LXXXIII.

Nous ignorons ſi cette date de la mort de *Palfyn* a été changée ſur le marbre, mais nous rapporterons une note qui ſe lit ; pag. 12 de l'éloge imprimé : « Il s'eſt gliſſé une erreur dans l'éloge flamand, relativement à la mort de *Palfyn*. On ne doit l'attribuer qu'à l'extrait du regître mortuaire donné par M. ***, au collège de la médecine ; *il eſt mort le 21 avril* 1730, & il fut enſeveli dans le cimetière, ſuivant ſa volonté, *le 22 avril.* »

Cet éloge manque de goût. On y met aſſez ſingulièrement *Palfyn* en parallèle avec tous les hommes de l'antiquité.

« Comme *Epaminondas*, il ne cherchoit à acquérir des talens, que pour puiſer les vertus à leur ſource.... On eût dit qu'il avoit l'eſprit d'*Ariſtote*, & qu'il avoit puiſé l'amour du ſilence à l'école de *Pythagore*.... Auſſi ſage que *Xénocrate*.... formé à l'école de *Sénéque*.... il avoit la candeur & la probité du premier des *Catons*.... Comme *Scipion*, ſon eſprit étoit dans une activité perpétuelle.... Il ſembloit avoir reçu en naiſſant l'ame ardente d'*Hippocrate*, l'éloquence de *Cicéron*, le ſavoir de *Platon* ; la prudence de *Caton* ſembloit habiter ſur ſes lèvres.... Il ne voulut choiſir pour demeure que celle de ſon ancien maître : tel le héros de la Macédoine hono-

roit *Ariſtote*, ſon maître; tel encore l'orateur romain honoroit le poète *Archias*..... (*Palfyn*) le *Socrate* de notre patrie dédaignoit le titre de maître.... Elégant comme *Tite-Live*.... il s'étoit acquis chez les étrangers la même réputation que le Romain *Atticus* chez les peuples de la Grèce... Diſons de *Palfyn* ce que l'hiſtoire rapporte d'*Apelles*.... Son école devint célèbre comme celle de *Pythagore* ou d'*Ariſtote*.... Son grand âge ne l'empêcha jamais de s'inſtruire comme *Solon* en vieilliſſant.... Comme *Phocion*, il avoit eu le courage de mépriſer la gloire & de rejeter les faveurs de la fortune.... Comme *Démocrite*, il avoit tout ſacrifié au deſir de ſavoir; de ſorte que, comme *Bias*, il pouvoit dire, je porte partout avec moi tous mes tréſors; enfin il voulut mourir comme *Ariſtide*, dans la pauvreté. »

Telle eſt la tournure bizarrement érudite qui règne dans l'éloge d'un homme qui a bien mérité de la chirurgie & de l'anatomie, & qui pour être loué n'avoit pas beſoin de ce vain étalage hiſtorique.

NOUVELLES BIOGRAPHIQUES.

23. Le 28 janvier dernier, *Jean Erneſt Zeiher*, docteur en philoſophie & en médecine, profeſſeur public ordinaire des hautes mathématiques, membre de l'Académie Impériale des ſciences de Pétersbourg, de la Société économique de Leipſick, doyen de la Faculté de philoſophie en l'univerſité de Wirtemberg, eſt mort dans cette ville, âgé de ſoixante-quatre ans. Né à Weiſſenfels en 1720, il vint faire ſes études à Leipſick. Voici la liſte de ſes ouvrages.

1°. *Diſputatio de errore loci. Erf.* 1751.

2°. *Inſtitutio de oleribus eſculentis. Lipſ.* 1751, trad. de Lacombe.

3°. *Sermo de novis inventis quibuſdam phyſico-mechanicis. Petropoli, 1758, in-4°.*

4°. Diſſertation allemande ſur les verres qui peuvent diſperſer les couleurs. A Pétersbourg, 1763.

5°. Mémoire ſur les verres qui peuvent diſperſer les rayons lumineux, en allemand, *ibid.* 1762, *in-4°.*

6°. Programme contenant un examen hydroſtatique des mélanges métalliques. A Wirtemberg, 1764.

7°. Traduction allemande de l'Eſſai de *C. Lucas*, ſur les eaux. 1766, *in-8°.*

8°. *Progr. I & II, de Novis dioptricæ argumentis.* Wirtemb. 1767 & 1773, *in-4°.*

9°. Traité des maladies des chevaux & de leur guériſon; avec un Traité ſur leur éducation, en allemand. A Berlin. 1775, *in-8°.* C'eſt une compilation extraite des auteurs modernes.

10°. De la forme, de la nature & de la culture des jardins; traduit de l'anglois en allemand. A Leipſick. 1775, *in-8°.*

11. Elémens de mathématiques de *Hëderic.* A Wirtemberg. 1772, *in-8°.*

12°. L'art des jardiniers de Dike, traduit de l'anglois en allemand. A Leipſick. 1774.

13°. Programme ſur l'excellence des hautes mathématiques dans l'uſage de la vie. A Wirtemberg. 1777. *in-8°.*

M. *Zeiher* étoit encore conſeiller-inſpecteur de la chambre de l'électeur de Saxe, à Dreſde.

Le 3 février eſt mort à Leipſick *Chriſtian Ludwig*, docteur en philoſophie & en médecine, membre de la Société économique de la même ville, fils aîné du célèbre *Chrétien Gottlieb Ludwig*, doyen de la Faculté de médecine, mort auſſi depuis peu.

Chriſtian étoit né à Leipſick le 17 mai 1743, & y avoit fait ſes études. Nous avons de lui, 1°. un écrit ſur la cauſe de la diverſité de la lumière, imprimé à Leipſick en 1773. 2°. Diſſertation ſur l'hydropiſie du cerveau des enfans, publiée à Leipſick pour le doctorat, en 1774, *in-4°*. 3°. Une traduction de l'anglois des Eſſais de *Joſ. Prieſtley*, ſur les différentes eſpèces d'air. A Vienne & Leipſick, 1778, *in-8°*.

Le 27 février eſt mort à Leipſick *Antoine-Guillaume Plaz*, docteur en philoſophie & en médecine, profeſſeur ordinaire de thérapeutique & de botanique, doyen de la Faculté de médecine à Leipſick, promoteur perpétuel de la nation Saxonne, le plus ancien de l'univerſité, décemvir, & membre de l'Académie Impériale des curieux de la nature d'Allemagne.

Il naquit à Leipſick le 1er janvier 1708, s'eſt rendu célèbre par un grand nombre de diſſertations, de diſcours & de programmes, dont la totalité ſe monte à plus de trente. Les principaux articles de M. *Plaz* roulent ſur les racines, les ſemences, les feuilles, les tiges, les fleurs, la pléthore, la nature & la culture des végétaux. Une de ſes diſſertations qui doit être diſtinguée, traite de la Belladone.

AVIS BIBLIOGRAPHIQUE.

Livres qui viennent de paroître en Allemagne.

J. W. BAUMERI, Anthropologia anatomico-phyſica. *Ouvrage eſtimable par ſa brièveté, & par une notice des livres qui y ſont cités. A Francfort.*

HENR. FR. DELII curæ posteriores nonnullæ circa acidum spathi. *A Erlang.*

JEITTELES, (JONÆ) Observata quædam medica. *A Vienne.*

MICHELITZ, (ANT). Disquisitio physiologica causarum respirationis. *A Prague.*

ORROEI, (GUST.) Memorabilia pestis, quæ 1770 in Jaffya, & 1771 in Moscua grassata est. *A Pétersbourg.*

Pharmacopœia navalis Rossica; Pharmacopœæ Rossicæ additamentum. *A Pétersbourg.*

Pharmacopœa Suecica ad exemplar Holmiense, 1779. *A Leipsick.*

PLENCKII, (JOH. JAC.) Bromatologia seu doctrina de esculentis & potulentis. *A Vienne.*

RETZII, (AND.) Prologomena in pharmacologiam regni vegetabilis, privatarum institutionum usui destinata. *A Leipsick.*

SCHRODER, (THEODOR. GUILL.) de Phthisi hepatica, comm. I. *A Gottingue.*

SCHWARTS, (CAROL. TRANG.) de Hydrophobia ejusque specifico meloë maiali & proscarabæo. *A Leipsick.*

TRALLES, (BALTHAS. LUD.) de Limitandis laudibus & abusu Moschi in medela morborum. *A Breslau.*

TRNCKA (WENCESLAS) von Krzowitz; Hiſtoria ophthalmiæ omnis ævi obſervata continens. *A Vienne.*

NEUBAVER, Opera omnia anatomica. *A Gieſſen.*

CHARLES-FRÉDERIC DANIEL, profeſſeur de médecine à Halle, va faire paroître à Leipſick une édition de la Noſologie de SAUVAGES, *en trois volumes.*

LIVRES ALLEMANDS.

Beſchreibung einer auf eine neue ſehr bequeme art eingerichteten electriſchen machine. *Deſcription d'une nouvelle machine électrique plus commode pour faire des expériences; par BOHNENBERGER. A Stugard.*

Chimiſche unterſuchung des chinarinde. *Traité chimique du quinquina; par O. A. COTHENIUS. A Berlin.*

Geſchichte des mediciniſchen und phyſikaciſchen electricitael. *Hiſtoire de l'électricité médicale & phyſique; par CHARLES-GUILLAUME KUHN. A Leipſick. Première Partie.*

Neue Erfindungen in der chymie. *Nouvelles découvertes en chymie; par LAURENT CRELL, onzième & douzième partie.*

Cet ouvrage périodique ſe continue avec beau-

coup de ſuccès. Il offre toutes les nouvelles découvertes en chymie.

Bientôt paroîtra auſſi le cinquième tome de l'Hiſtoire naturelle de *Pline*, avec les notes & les remarques du père *Hardouin*, de *Gronovius* & des *Variorum*, par les ſoins de M. *Franzius*, ſavant profeſſeur en médecine à Leipſick, & l'un des rédacteurs des commentaires de médecine, de phyſique & d'hiſtoire naturelle. *Il eſt ſous preſſe.*

Nos 1, 2, 4, 11, 12, 15, 16, 18, 21, M. GRUNWALD.
13, 14, 16, 17, 23, M. WILLEMET.
5, 7, 8, 14, 19, M. ROUSSEL.
3, M. DOUBLET.
6, 9, 10, 20, 22, M. J. G. E.

Fautes à corriger dans le cahier de juin.

Page 637, ligne 14, linger, *liſez* lingar.
Page 638, ligne 14, volcan, *liſez* volcans.
Page 641, ligne 7, Nielm, *liſez* Hielm.
Ibid. ligne 29, congential, *liſez* congénial.
Page 640, ligne 13, Kattſchmice, *liſez* Kaltſchmice.
Page 652, ligne 16, amputer dans l'article, *liſez* amputer l'article.
Page 654, ligne 8, Alancon, *liſez* Alanſon.

Juillet 1784.

Page 25, ligne 19, Hoffmann, *liſez* Howmann.

TABLE.

PREMIER EXTRAIT. Médecine militaire, ou Traité des maladies tant internes qu'externes. Par M. Colombier, *méd.* Page 113
Observation sur une épilepsie. Par M. Moreau, *chir.* 131
Observat. sur l'utilité des bains tièdes dans les fièvres malignes. Par M. Hatté. *méd.* 133
Observation sur un asthme. Par M. Fouquet, *méd.* 137
Observat. de M. Bouffey, *médecin, sur le danger des crapauds, employés comme topiques,* 139
Suite & fin de la Réponse de M. Sutton, *aux Réflexions de M.* Brillouet, *chirurgien,* 143
*Lettre de M. S.***, sur des accouch. malheureux,* 159
Réflexions de M. Alphonse Leroy, *sur la Lettre de M. S.***,* 168
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de juin, 1784, 178
Observations météorologiques faites à Lille, 180
Maladies qui ont régné à Lille, 181

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie, 181
Physiologie, 187
Médecine, 192
Chirurgie, 195
Accouchemens, 196
Pharmacie, 198
Chimie, 201
Botanique, 206
Vétérinaire, 209
Physique, 210
Biographie & Bibliographie, 215
Nouvelles biographiques, 218
Avis bibliographique, 221

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'Août 1784. A Paris, ce 24 Juillet 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1784.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1784.

SECOND EXTRAIT (*a*).

Médecine militaire, ou Traité des maladies tant internes qu'externes, auxquelles les militaires ſont expoſés dans leurs différentes poſitions de paix & de guerre; par M. COLOMBIER *: imprimé par ordre du Gouvernement. Chez* Didot le jeune, *libraire, quai des Auguſtins, 7 vol. in-8°. Prix broché, 27 liv.*

Le médecin qui a bien étudié les cauſes,

(*a*) Par M. DOUBLET.

les effets & les variétés des fièvres, qui a calculé, d'après la tradition médicale, ce que peut la nature, & ce que peut l'art pour leur guériſon; enfin, le médecin qui a vérifié ces calculs auprès du lit des malades, eſt fort avancé dans la connoiſſance des autres maladies aiguës. Comme l'auteur de la *Médecine militaire*, qui réunit en lui ces avantages, a d'ailleurs le mérite d'être clair & précis dans l'expoſition des fièvres, il doit donc être un guide également ſûr dans celle des différentes maladies aiguës. On s'en apperçoit d'abord en liſant les chapitres de la petite-vérole, de la fièvre miliaire & de la fièvre pourprée, maladies qui ſont décrites les premières, parce qu'elles ont une plus grande analogie avec les fièvres. Dans la petite-vérole bénigne, M. *Colombier* abandonne la nature à elle-même, ou renvoie aux conſeils qu'il a donnés pour le traitement de la fièvre ſimple; dans la petite-vérole confluente au contraire, les ſecours de l'art ſont très-néceſſaires, & M. *Colombier* les a tous indiqués avec un grand détail, par la raiſon, dit-il, que ſur cet article tout eſt important. Sans prédilection pour aucun auteur, ni pour aucune méthode particulière, il a travaillé à les concilier toutes, en faiſant voir ce que chacune a de bon, & dans quelle circonſtance elle doit être préférée: ainſi, conſultant également *Sy-*

denham, *Morton*, *Helvetius* & *Freind*, il adopte tour-à-tour l'uſage des rafraîchiſſans, des cordiaux, des véſicatoires, des diurétiques, des purgatifs, & ſpécifie très-diſtinctement les cas dans leſquels ces différens moyens doivent être employés. Ceux ſur leſquels il compte le plus dans les confluentes malignes, ſont les véſicatoires & les purgatifs, dont *Mead* & *Freind* ont ſur-tout ſi bien démontré l'efficacité. La rougeole, la fièvre miliaire & la fièvre pourprée, ne ſont pas traitées avec moins de ſoin; mais les bornes de cet Extrait ne nous permettent point d'indiquer tous les bons endroits de cet ouvrage.

Les maladies dont nous venons de parler ſont appellées par M. Colombier *maladies aiguës générales*; il nomme les autres, *maladies aiguës locales*, & en forme quatre claſſes. La première, pour les maladies de la tête; la ſeconde, pour les maladies de la poitrine; la troiſième, pour les maladies du ventre; & la quatrième, pour celle des extrémités. Comme les maladies de poitrine ſont les plus fréquentes, elles méritent que nous nous y arrêtions. Après avoir lu M. *Colombier*, on ne peut plus confondre les différentes eſpèces de catarrhe ſur leſquelles il eſt ſi dangereux de ſe méprendre. Le catarrhe ſimple, le rhume de poitrine, la fièvre catarrhale, le catarrhe convulſif, le catarrhe

ſtomacho-pectoral, le catarrhe ſuffoquant, y ſont préſentés chacun avec leurs caractères particuliers; le catarrhe épidémique, nommé *la grippe*, y eſt ſur-tout parfaitement décrit; & l'auteur, dans la marche qu'il preſcrit pour le traitement de cette maladie, évite les extrêmes dans leſquels les ſavans ont quelquefois donné comme les ignorans, en s'enthouſiaſmant follement pour la ſaignée, ou pour les vomitifs. Dans l'hiſtoire de la péripneumonie, on voit les différens degrés d'inflammation, depuis la fluxion de poitrine la plus légère, juſqu'à la pleuréſie. Cette dernière maladie, ſuivant ſa définition, paroît ſi rare à l'auteur, qu'il ne la décrit, pour ainſi dire, que pour ſe conformer à l'uſage: il croit qu'on devroit ſubſtituer le nom de pleuro-péripneumonie à celui de pleuréſie, & il ſe rencontre en cela avec tous les bons obſervateurs, qui ne conçoivent guères l'inflammation de la membrane du poumon, ſans celle du viſcère qu'elle enveloppe. Quoi qu'il en ſoit, ces différentes affections de poitrine ſe diſtinguent en deux claſſes, les vraies & les compliquées. Elles ſont vraies ou exquiſes, quand les ſymptômes ſont très-inflammatoires; elles ſont compliquées, quand elles ſont produites par l'action d'un virus, ou par le mauvais état des humeurs. Dans la première claſſe, les ſaignées ſont le remède

principal, & la guériſon doit s'obtenir au bout d'un court période, par des crachats critiques ; il faut donc faire la plus grande attention à tout ce qui peut favoriſer ces crachats. Les ſaignées fortes, les paſſions vives, les boiſſons ſpiritueuſes, les purgatifs précoces, le froid, la diarrhée provoquée ou venue d'elle-même, l'uſage inconſidéré des narcotiques ou des prétendus ſpécifiques, les erreurs de régime, ſont les cauſes funeſtes qui ſuſpendent cette excrétion ſalutaire. On verra dans l'ouvrage avec quelle ſimplicité & quelle clarté l'aitiologie de ces cauſes eſt préſentée.

L'auteur s'eſt encore plus attaché à bien décrire la péripneumonie compliquée par les humeurs, c'eſt-à-dire, celle qui eſt la plus commune, & à laquelle on donne indifféremment le nom de fluxion de poitrine humorale, bilieuſe ou putride. Dans cette maladie la phyſionomie eſt ſouvent abattue, la langue jaune, le pouls plus vif que dur, & quelquefois mollaſſe. L'invaſion ſe déclare le plus ordinairement par un friſſon ; la reſpiration eſt courte, avec quelques ſanglots ; le point de côté ne ſe fait ſentir qu'au bout de douze ou quinze heures ; enfin, on y remarque beaucoup d'analogie avec les fièvres putrides. Si l'on étoit embarraſſé de trouver la cauſe de cette maladie, il faudroit la chercher dans les armées. L'humi-

dité, la mauvaise nourriture, l'inaction, la débauche, le repos subit au milieu d'une action habituelle; enfin, tout ce qui peut favoriser ou produire des sucs putrides, pervertir la bile, diminuer ou forcer les excrétions & affoiblir la force vitale: voilà ce qui peut faire naître la péripneumonie humorale chez les soldats; c'est pour cette raison qu'elle a régné avec tant de fureur dans les troupes françoises après la retraite d'Hanover, en 1757 & 1758, où l'auteur a eu des occasions fréquentes de l'observer. Tous les médecins savent aujourd'hui que ces mêmes causes donnent fréquemment naissance à cette maladie dans les campagnes. Quelquefois les complications de la péripneumonie sont très-graves; le Journal de Médecine en fournit des preuves multipliées. M. *Colombier*, puisant dans cette source, cite particulièrement MM. *de Plaigne* & *Guilbert*, médecins de l'armée, avec lesquels il a observé cette maladie dans l'avant-dernière guerre. M. *de Plaigne* l'a spécialement suivie sur la garnison de Valenciennes en 1757, & l'a annoncée sous le nom de pleuro-péripneumonie bilieuse & putride. La saignée y convenoit peu; le tartre stibié, les vésicatoires & les anti-putrides étoient beaucoup mieux indiqués. M. *Guilbert* a décrit les ravages qu'elle produisit dans les troupes qui étoient à Fulde, en 1761 &

1762; le caractère de putridité y étoit d'autant plus ſenſible, que cette maladie étoit vermineuſe. M. *Guilbert* fut extrêmement circonſpect dans l'uſage de la ſaignée, & fut plus heureux qu'aucun autre. MM. *Marteau de Grandvilliers* & *Bordeu* avoient déja fait les mêmes réflexions ſur cette eſpèce de péripneumonie, & avoient démontré combien, les vomitifs y étoient efficaces. M. *Colombier*, peſant ces différentes autorités au poids de l'expérience, ne diſſimule point combien le traitement de ces maladies eſt épineux. J'ai guéri ou vu guérir, dit-il, plus de quatre cents péripneumonies bilieuſes ou putrides par les ſaignées, le tartre ſtibié & les boiſſons aigrelettes; mais l'adminiſtration de ces différens remèdes eſt un point fort délicat, & dans leur application, *un bon praticien ſe règle ſur un tact que les livres & les leçons ne donnent pas*. Excellente réflexion, qui ne peut partir que d'un homme également inſtruit par l'étude & par l'expérience.

En louant ainſi les différentes parties de la Médecine militaire, nous ſommes bien éloignés de dire que cet ouvrage ſoit ſans défaut; ſon plan étoit trop grand & trop étendu, pour que toutes les parties en fuſſent également ordonnées. L'article de la dyſſenterie & celui de l'hydropiſie, par exemple, ne ſont pas traités avec tout le

développement dont ils auroient été ſuſceptibles ; mais, ce qui manque au premier eſt dans l'excellent ouvrage de *Zimmerman ;* & ce qu'il faudroit ajouter au ſecond, ſe trouve dans les intéreſſantes recherches de M. *Bacher.* Il eſt ſans doute encore des négligences, peut-être même quelques erreurs ſe ſont-elles gliſſées dans les détails ; mais doit-on faire attention à ces légères taches dans l'ouvrage de M. *Colombier,* quand on voit que de foibles opuſcules n'en ſont pas exempts ? Voici peut-être la ſeule erreur que la critique pourroit relever. A l'article des poiſons cauſtiques qui peuvent enflammer l'eſtomac, M. *C*... conſeille d'abord très-ſagement les adouciſſans de toute eſpèce ; mais, ſéduit par un livre nouveau alors, qui traitoit particulièrement des contre-poiſons de l'arſenic, il renvoie à cet ouvrage, d'autant plus propre à inſpirer de la confiance, que ſon auteur, M. *Navier,* joignoit à la qualité de chimiſte celles d'un bon médecin. Les lecteurs qui ſuivent ce journal ſavent que le remède conſeillé par M. *Navier* étoit le foie de ſoufre minéral, & les remarques qui ont été faites à cet égard dans le temps que ſon ouvrage parut, font connoître l'inefficacité & le danger de ce moyen (*a*). Nous ajouterons ſeule-

(a) *Voyez* Journal de Médec. tome 50e, p. 97.

ment ici que, contre les poiſons cauſtiques, la méthode adouciſſante eſt préférable, & peut-être même la ſeule bonne. Les médecins de l'Hôtel-Dieu de Paris l'ont démontré il y a très long-temps, & le prouvent tous les jours, en employant avec le plus grand ſuccès dans ces circonſtances, l'eau de poulet & un loock compoſé de jaune d'œuf, de gomme arabique, de terre abſorbante & de ſyrop de guimauve.

Parmi les maladies chroniques, deux nous ont paru traitées & approfondies d'une manière neuve, c'eſt la maladie noire & le ſcorbut. Le but de M. *Colombier*, en s'en occupant avec une attention auſſi particulière, a ſans doute été de diſſiper les préjugés qui règnent encore ſur ces deux maladies; le même motif nous engage à en dire quelques mots d'après lui.

La maladie noire eſt caractériſée par des déjections noirâtres & un vomiſſement habituel de matières noirâtres ou verdâtres. Il y a preſque toujours douleur au côté gauche, cardialgie & foibleſſe; le pouls eſt petit & obſcur, la peau noirâtre, les urines rares & briquetées. L'auteur rapporte la deſcription d'*Hippocrate*, par laquelle il paroît inconteſtablement que le père de la médecine a connu cette maladie, mais qu'il l'a décrite imparfaitement. Les auteurs du ſeizième ſiècle regardoient le vomiſſement

noirâtre, ſi commun dans cette affection, comme produit par les vaiſſeaux courts qui vont de la rate à l'eſtomac. M. *Colombier*, ſans en nier la poſſibilité, fait voir l'origine de la maladie noire dans l'engorgement des ramifications de la veine-porte, & la cauſe prochaine du flux noir & du vomiſſement dans l'ouverture des veines méſaraïques qui dégorgent une humeur noirâtre, propre à affecter également le canal inteſtinal & l'eſtomac. Cette aitiologie eſt appuyée ſur les obſervations nombreuſes, que la maladie noire étoit preſque toujours précédée ou d'obſtructions, ou de la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal : telles ſont les obſervations de M. *Vandermonde* & celles de M. *Varnier*, dans les premiers volumes de ce journal. Néanmoins, pour éviter toute obſcurité, M. *Colombier* établit une diſtinction lumineuſe, en diviſant la maladie noire en deux eſpèces différentes; le flux noir ſanguin, & le flux noir mélancolique. Le diagnoſtic de chacune de ces eſpèces ſe tire principalement de ce qui a précédé; mais outre cela les douleurs au foie & à la rate, & la conſtitution, caractériſent particulièrement le flux noir mélancolique; cependant l'un & l'autre peuvent ſe compliquer, comme je viens de le voir chez un malade qui a eu la maladie noire, cauſée en même temps par des obſtructions conſidérables au foie, & par

la ſuppreſſion d'un flux hémorrhoïdal périodique. On doit conſidérer la maladie noire dans le paroxyſme & hors du paroxyſme. Dans le premier cas il faut modérer ou corriger le flux, & diminuer les ſpaſmes ; dans le ſecond, il faut avoir égard aux cauſes & aux léſions formées dans les viſcères ; ainſi les tempérans, les délayans conviennent dans les deux eſpèces : dans le flux ſanguin, l'application des ſangſues ſera très-recommandable ; dans le flux mélancolique, les acidules, les laxatifs, les ſavonneux ſeront préférables ; enfin, quand la maladie ſera compliquée, on variera & on unira ces différens moyens ſuivant les circonſtances.

Le ſcorbut, dit M. *Colombier*, eſt improprement diſtingué en ſcorbut de terre, & en ſcorbut de mer ; remarque due aux Anglois, mais qu'on ne ſauroit trop ſouvent répéter, puiſqu'on rencontre encore des gens qui tiennent à leurs préjugés ſur cet article. Pluſieurs cauſes peuvent concourir à produire le ſcorbut, mais l'air froid & humide y contribue plus que toute autre choſe. Le docteur *Lind* a pouſſé cette vérité juſqu'à la démonſtration dans le rapprochement hiſtorique qui eſt à la tête de ſon ouvrage. M. *Colombier*, après avoir rapporté tous les faits qui ſont la baſe de la démonſtration de M. *Lind*, ſe fait cette queſtion : Les cauſes du ſcorbut paroiſſant fort

analogues à celles des fièvres putrides, comment donc expliquer la différence qui se rencontre dans les effets produits par un principe analogue? Ne viendroit-elle pas, dit-il, de ce que ce levain putride étant plus foible produit le scorbut, tandis que, lorsqu'il est plus actif, il fait naître la fièvre putride; ou ne dépend-elle, cette différence, que de la disposition des corps sur lesquels ce levain agit? Ce qu'il y a de positif, c'est que le dernier degré du scorbut est souvent accompagné de tous les accidens des fièvres putrides, & que même celles-ci s'observent quelquefois dans ce degré avec des pétéchies. Cette dernière réflexion n'a été que trop confirmée par l'expérience dans la dernière guerre. En 1781, il régnoit sur nos flottes, dans la Manche, un scorbut considérable, & la même cause qui le produisoit faisoit naître en même temps des fièvres putrides de la plus mauvaise espèce. Les différens degrés du scorbut, leur prognostic, sont des articles très-soignés. Quant à la curation, la méthode de l'auteur est analogue à son aitiologie, c'est-à-dire fort simple; il regarde les anti-scorbutiques alkalins ou crucifères, comme les plus propres à diviser, à fouetter les liqueurs épaisses, & à donner du ressort aux parties solides. La chimie moderne démontre que ces plantes sont fort animalisées, & contiennent une partie sul-

fureuſe, mais elle ne peut rien ajouter à l'expérience qui a conſacré l'efficacité de ces végétaux dans le ſcorbut. M. *Colombier*, dans le ſecond degré du ſcorbut, donne la préférence aux acidules & aux fortifians légérement toniques; dans le troiſième, il a recours aux cordiaux & aux toniques.

Nous finirons par donner une idée de la manière dont M. *Colombier* préſente les maladies externes, auxquelles il conſacre un volume. On n'y trouve pas néanmonis une expoſition complette des différentes maladies chirurgicales, ni un traité particulier d'opérations de chirurgie. L'auteur renvoie à cet égard aux excellens livres qui ſont entre les mains de tout le monde; mais, conſidérant la chirurgie ſous un point de vue médical, il appuie cette ſcience ſur des principes propres à la rendre infiniment plus intéreſſante pour ceux qui l'étudient, & plus utile pour ceux qui la pratiquent. Cependant M. *Colombier* regarde la théorie trop étendue comme dangereuſe, & les gros livres comme inutiles en chirurgie; il ſe diſpoſe à faire voir que cette ſcience tire ſon plus beau luſtre de l'obſervation clinique. L'inflammation, la ſuppuration, la gangrène, ſervent comme d'introduction, parce que leur hiſtoire eſt la ſource de toutes les connoiſſances médico-chirurgicales; c'eſt la marche de *Boerhaave*, & on y retrouve

ce qu'il y a de meilleur dans *Quesnay* & dans les Commentaires de *Van-Swieten*, sur ces articles. Si l'auteur se permet des détails, ce ne sont que sur les parties qui sont moins bien traitées dans les autres auteurs, ou qui sont plus communes dans les armées; telles sont les inflammations des glandes du cou, des aines, les inflammations à la marge de l'anus, les furoncles, les brûlures & les engelures, tous accidens qui ont, pour la plupart, des suites longues ou fâcheuses pour les soldats. Il recommande beaucoup, à l'article des engelures, un remède dont on fait peu d'usage, c'est d'oindre les parties les plus exposées au froid, d'une matière grasse; & cette pratique nous paroît d'autant plus recommandable, qu'elle est assez analogue à l'usage des habitans du pôle arctique, qui se frottent le corps avec des matières huileuses & graisseuses, autant pour se garantir du froid, que des moucherons qui les tourmentent. Le second chapitre des maladies externes traite des coups, des chutes, des contusions, des hémorrhagies; on y lit sur-tout, avec grand plaisir, ce que dit l'auteur sur l'effet le plus redoutable des chûtes, des contusions & des blessures, la commotion. Ce mot est un terme générique, qui signifie un ébranlement excité dans la machine, d'où il résulte des lésions générales & particulières. Elles sont générales,

quand elles produiſent un ébranlement général dans toute la machine ; & elles ſont particulières, quand elles affectent certains organes en particulier. La commotion générale eſt marquée par une eſpèce d'étonnement qu'éprouvent les malades ; il y a un mouvement précipité dans le pouls, la reſpiration eſt un peu gênée, la tête eſt affectée plus ou moins vivement d'une douleur fixe & permanente, & ſouvent les parties muſculaires reſtent dans une agitation convulſive. C'eſt mal-à-propos qu'on a juſqu'ici regardé la tête comme le ſiège unique de la commotion. Toutes les parties ſolides des corps y ſont ſujettes, ſans en excepter même les parties muſculaires ; à plus forte raiſon, la moëlle épinière ; tous les viſcères & toutes les parties qui ſont appliquées ſur des os, ou qui leur ſont contiguës, y ſont également expoſées. Les abcès au foie, le crachement & le vomiſſement de ſang, les anévriſmes, les paralyſies des extrémités, ſont les effets des commotions particulières, comme des commotions générales, & l'on doit penſer de même de ces abcès qui ſe forment entre les muſcles pſoas & iliaque, & qui fuſent juſqu'à l'aine, où l'on a fauſſement cru qu'ils avoient leur ſiège principal.

Parmi les commotions particulières, la commotion du cerveau & celle de l'abdomen, ſont regardées comme les plus dan-

gereuſes ; mais elles le ſont ſouvent moins que celle de la moëlle épinière. Cette maladie, aſſez fréquente, a ſouvent lieu par des cauſes très-légères ; on la reconnoît aux ſignes de la commotion générale, & à quelques autres ſignes qui lui ſont propres, comme la paralyſie des extrémités inférieures & les déjections involontaires. Les ſuites de la commotion du cerveau ſont moins fâcheuſes, parce qu'on peut les guérir par l'application de divers moyens dont le trépan eſt le dernier, & ſouvent le plus efficace. M. *Colombier* expoſe les indications du trépan d'une manière très-méthodique ; mais nous aurions deſiré qu'il inſiſtât particulièrement ſur l'utilité des débridemens du péricrâne, débridemens dont il parle pluſieurs fois, mais qu'il étoit bon de rappeller en cet endroit, puiſque par leur moyen on fait diſparoître quelquefois en un inſtant, des ſymptômes que les ſaignées du pied répétées, & même l'application du trépan n'avoient pu diſſiper. Dans le chapitre troiſième, il eſt queſtion des plaies & des ulcères. Des principes généraux ſur les plaies conduiſent à des remarques intéreſſantes ſur les plaies faites par les armes pointues, à crochet, tranchantes & contondantes ; & parmi ces remarques, on trouve diverſes obſervations fort curieuſes, telle eſt, par exemple, celle-ci. « Le nommé *Montagne*, cavalier

cavalier du régiment du Commiſſaire général, compagnie d'Evry, reçut à Aſchaffenburg, en 1760, un coup de ſabre à la cuiſſe, de haut en bas, qui lui coupa une grande partie de la rotule, & l'en ſépara entièrement, puiſqu'elle tomboit juſques vers le milieu de la jambe, ne tenant plus qu'aux tégumens pareillement renverſés. Ayant été appellé ſur le champ, ma première idée fut de couper tout-à-fait cette portion d'os, & de faire une ſuture aux tégumens; mais, voyant que la plaie étoit fort récente, je tentai de replacer la portion d'os, & de faire une ſuture aux tégumens; enſuite je fis placer la cuiſſe & la jambe dans une boîte, après avoir appliqué un bandage convenable. Le ſuccès répondit à mes eſpérances, l'os reprit, la plaie des tégumens ſe cicatriſa, & le bleſſé fut ſi parfaitement guéri, qu'il ne boita même pas du tout, & qu'il a ſervi encore pluſieurs années. »

Nous avons parlé l'année dernière de l'accueil qu'on devoit faire au livre de M. *Lombard*, ſur la néceſſité des évacuans dans les plaies récentes. L'ouvrage de M. *Colombier* eſt une preuve que cette doctrine eſt ancienne & appuyée ſur l'expérience. Après avoir parlé de l'efficacité de la ſaignée & de la diète tempérante dans les plaies d'armes à feu, il s'exprime ainſi : « Au reſte, il n'eſt pas poſſible de paſſer ſous ſilence un moyen

que plusieurs ont préconisé, & dont beaucoup de chirurgiens ont obtenu de grands succès, dans le premier moment des blessures considérables ; savoir, le vomitif employé après l'application du premier appareil. Ce remède est d'autant plus utile selon eux, que les sucs des premières voies s'altèrent toujours par la commotion que les coups de feu produisent, & que cette altération cause par la suite des accidens funestes, & s'oppose du moins à la prompte guérison des plaies. Je pense qu'on doit adhérer à ce sentiment confirmé par des essais heureux, & qu'il n'y a que les exceptions connues de certaines plaies qui puissent dispenser de faire usage de ce remède. »

Il est encore une infinité de remarques particulières à la chirurgie militaire ; on les trouvera dans les chapitres qui traitent des plaies d'armes à feu, des fractures, des luxations, & de toutes les complications que le tumulte d'un champ de bataille, ou le désordre d'un transport précipité peuvent faire naître. Si l'auteur y peint d'une manière touchante & énergique les malheurs nombreux qui arrivent faute de prévoyance, d'ordre, de douceur & d'intelligence dans ces occasions, il expose aussi dans le plus grand détail tous les moyens qu'on peut mettre en usage pour prévenir ces calamités, & il décrit avec un soin extrême tout ce qu'il faut faire, afin

d'apporter le plus grand ſoulagement aux bleſſés dans ces premiers inſtans où ils ont tant de droit pour mériter l'intérêt le plus tendre.

On ſera amplement convaincu du zèle & de la capacité de notre auteur, en cherchant avec lui, 1°. quelle eſt la manière la plus ſure & la plus prompte de ſoulager les bleſſés, pendant & après la bataille. 2°. Comment il faut choiſir & diſpoſer les voitures de tranſport pour les bleſſés & pour les malades de l'armée. 3°. Comment on doit diſpoſer les lieux où l'on dépoſe les bleſſés. 4°. De quelle manière les chirurgiens doivent ſe partager les bleſſés. 5°. Les ſoins particuliers qu'il faut prendre pour conduire les bleſſés dans une ville aſſiégée & dans une armée aſſiégeante.

Ainſi M. *Colombier*, dans ſa chirurgie comme dans ſa médecine, joint toujours la partie prophylactique à la partie curative; & ce travail qui ſe retrouve, pour ainſi dire, dans chaque chapitre de la Médecine militaire eſt d'autant plus précieux, qu'il paroît aujourd'hui démontré que les maladies des armées ne ſont ſi fréquentes & ſi meurtrières, que faute des précautions néceſſaires pour les prévenir.

RÉFLEXIONS ET OBSERVATIONS

Sur des toux sèches & rebelles, guéries par l'air froid & la boiſſon froide; par M. SUMEIRE, *docteur en médecine, correſpondant de la Société royale de médecine, à Marignam en Provence.*

On mettra peut-être d'abord au rang des paradoxes ce que je propoſe ici, de guérir la toux par l'air froid & la boiſſon froide; mais il eſt prouvé par l'expérience que dans la toux qui ne procède pas, ou qui n'eſt pas accompagnée d'une maladie aiguë ou chronique de la poitrine, ni de l'irritation que l'expectoration excite; dans la toux sèche qui a ſon ſiège dans la gorge, l'air froid & la boiſſon froide ſont très-utiles, & ſuffiſent ordinairement pour la guérir; on appercevra bientôt que cette méthode eſt juſte & appropriée, en conſidérant que la cauſe de cette ſorte de toux vient le plus ſouvent de la trop grande dilatation des orifices excréteurs des glandes qui ſe trouvent en grand nombre dans la cavité poſtérieure de la bouche: on ſait que la membrane qui tapiſſe cette cavité eſt toute garnie de glandes; que la membrane qui recouvre la ſurface intérieure du larynx ren-

ferme une grande quantité de follicules qui répandent une humeur muqueuſe ſur toute cette partie ; on ſait de plus que l'épiglotte eſt comme criblée de trous, & que de ſon corps glanduleux partent des canaux excréteurs qui traverſent ce cartilage, & vont s'ouvrir à ſa ſurface inférieure. Voy. *Morgagni*, Adv. anat. I. part. *Sabatier*, Traité complet d'Anatomie, &c. On conçoit donc facilement que, lorſque les différens orifices ſeront trop dilatés, comme il arrive communément dans les fluxions catarrhales de la gorge, & comme il peut arriver dans d'autres circonſtances, il en diſtillera une trop grande quantité d'humeurs qui, à raiſon de leur abondance ou de leur acrimonie, irriteront les différentes ſurfaces du larynx, leſquelles ſont douées d'une extrême ſenſibilité, & de-là naîtra une toux sèche, vive & opiniâtre ; par conſéquent, pour faire ceſſer une toux de cette eſpèce, il faut reſſerrer ces orifices trop ouverts. L'impreſſion ménagée & continuée de l'air froid & de la boiſſon froide, doit être le moyen le plus sûr & le plus ſimple de produire cet effet. Cette théorie eſt confirmée par l'expérience.

On trouve dans l'Hiſtoire de l'Académie des ſciences pour l'année 1737, pag. 47, une obſervation communiquée par M. *Martin*, médecin à Lauſanne, dans laquelle

il dit, qu'ayant été tourmenté durant ſoixante heures d'une toux violente & sèche qui avoit réſiſté à tous les remèdes ordinaires, il s'étoit perſuadé que le ſiège du mal étoit au haut de la trachée-artère dans un endroit qu'il ſentoit vivement picoté, & qu'il avoit conçu que de petits vaiſſeaux trop ouverts & trop dilatés, y déchargeoient quelque matière âcre. Il crut que l'air froid ſeroit propre à les reſſerrer... Il s'y expoſa d'abord avec quelque précaution, & il ſe ſentit ſoulagé ſur le champ; il s'y expoſa enſuite davantage, & fut guéri.

Cette obſervation & la conſidération anatomique des parties qui ſont le ſiège de la toux ſimplement gutturale, m'ont fait penſer que la cauſe qui la produit le plus communément devoit être la trop grande dilatation des différens orifices excréteurs, qui laiſſent couler alors une trop grande quantité d'humeurs; d'après cette idée, je conſeille depuis long-temps, dans ces cas, l'air froid & la boiſſon froide, & j'ai vu conſtamment que la toux étoit calmée par-là, & qu'elle ceſſoit toujours en beaucoup moins de temps, que par les autres moyens. J'en ai fait très-ſouvent l'expérience ſur moi-même, & j'apprens tous les jours qu'on ſe trouve fort bien de cette méthode, ici & dans beaucoup de pays; je ne citerai que deux obſervations récentes, qui ont mani-

feſté d'une manière inconteſtable la bonté de cette pratique.

PREMIERE OBSERVATION.

M. *B.* ***, âgé d'environ trente ans, d'un tempérament pléthorique-ſanguin, avoit une toux sèche, qui étoit la ſuite d'un rhume négligé pendant plus de quatre mois; cette toux ne paroiſſoit plus que par quintes très-vives, lorſque je fus appellé. Après avoir adouci l'âcreté de l'humeur trachéale par un grand nombre de bouillons de poulets & par l'eau de ſagou, la toux perſiſtant de la même manière, quoiqu'elle fût moindre, je lui conſeillai de quitter ſon appartement d'où il n'avoit pas encore oſé ſortir, & de s'accoutumer peu à peu à ſe promener à la campagne pour y reſpirer l'air froid; (c'étoit au mois de décembre dernier.) Il éprouva d'abord le ſoulagement le plus marqué, & la toux diſparut dans peu de jours.

IIe OBSERVATION.

Mademoiſelle *Blanc*, âgée d'environ trente ans, d'une conſtitution sèche & d'un tempérament phlegmatique, avoit une toux sèche qui l'inquiétoit depuis long-temps, & qui étoit la ſuite d'un rhume; elle s'engagea à une promenade avec des demoiſelles, & elle ſe trouva expoſée à un endroit où

ſouffloit un vent très-froid : ſes compagnes lui repréſentèrent qu'elle devoit craindre un tel air ; elle répondit qu'elle ne vouloit point laiſſer-là l'agréable compagnie, mais bien ſa toux qui l'importunoit depuis trop long-temps : ce qui arriva ; la toux ceſſa dès-lors entièrement.

OBSERVATIONS

Sur l'angine œdémateuſe ; par M. FERRIERE, ancien élève de l'Ecole pratique de chirurgie de Paris, & maître en chirurgie à Mouy en Beauvoiſis.

La lecture de l'obſervation de M. *Houdry* ſur l'angine œdémateuſe, inſérée dans le cahier de mai dernier du Journal de Médecine, m'a rappellé les deux obſervations que je vais rapporter.

Vers la fin de novembre de l'année 1778, je fus mandé pour voir le nommé *Nicole*, habitant de Balagny, âgé d'environ ſoixante ans, d'un tempérament phlegmatique, & ſujet à l'enflure des jambes. Il étoit malade depuis trois jours d'un mal de gorge ; je le trouvai avec la face tuméfiée, le cou ſurtout étoit gonflé de manière qu'il étoit preſque de niveau avec la baſe du menton ; la reſpiration étoit ſi laborieuſe, que je le ju-

geai prêt à être ſuffoqué ; il ne pouvoit rien avaler, & il articuloit avec peine quelques mots qui donnoient à entendre que ſon mal étoit au fond de la gorge & dans la poitrine. Le pouls n'étoit point abſolument mauvais ; j'avoue que je fus aſſez embarraſſé ſur le choix des moyens que je devois mettre en uſage pour le ſoulager, tant ſon état me paroiſſoit preſſant. Je voulus le faire aſſeoir ſur ſon lit pour examiner le fond de ſa bouche ; mais il ne fut pas plutôt poſé ſur ſon ſiège, que ſa reſpiration s'intercepta ; ſon viſage devint violet ; il frappa pluſieurs fois des mains ſur ſon lit, les porta au cou, & expira en moins de dix ſecondes en ſe renverſant fortement en arrière.

Je portai mon doigt dans la bouche que je trouvai fraîche, pleine d'eau & de glaire ; en abaiſſant la langue, je ne pus rien diſtinguer que le gonflement général de toutes les parties ; celui du voile du palais & de la baſe de la langue étoit ſi conſidérable, qu'à peine mon doigt pouvoit y paſſer ; je trouvai au deſſus du voile du palais deux cloches pleines d'eau, que je déchirai. Il ne me fut pas permis de faire les recherches anatomiques qui m'auroient pu montrer la nature du déſordre & la cauſe d'une mort ſi ſubite. Il paroît que cet homme eſt mort ſuffoqué.

Le 20 ſeptembre 1779, je fus mandé

pour voir le nommé *Harier*, habitant d'un petit hameau de la paroiſſe de Bury, ſitué dans un marais, & environné de foſſés toujours pleins d'eau. Cet homme âgé d'environ cinquante ans, d'un tempérament phlegmatique, ayant la fibre lâche, étoit malade depuis deux jours. Je le trouvai préciſément dans le même état que le malade déſigné ci-deſſus. Le ſouvenir de la fin malheureuſe du nommé *Nicole*, mort ſuffoqué en ma préſence dix mois auparavant, les réflexions que j'avois faites depuis ſur cet objet, le peu de confiance que j'avois aux moyens ordinaires, conſeillés pour diminuer la tuméfaction, & enlever les obſtacles qui s'oppoſent au libre paſſage de l'air dans les poumons (*a*), craignant de perdre par l'emploi de ces moyens un temps infiniment précieux (*b*), la maladie étant de nature à

(a) *Van-Swieten* dit: «Quand ces remèdes n'ont pas été mis en uſage, ou qu'on ne les a employés que lorſque la maladie avoit déja fait des progrès, ou enfin ſi, après avoir eu recours à tous ces moyens, les ſymptômes ne diminuent point, il n'y a alors d'autre parti à prendre que d'abandonner le malade à une mort certaine, ou de chercher dans l'art un moyen pour donner entrée à l'air dans les poumons.» *Comment. in aphoriſm.* 312. *BOERHAAV. de angina.*

(*a*) M. *Louis*, à qui la chirurgie a tant d'obligations, dit: «On pratiquera toujours la broncho-

ne permettre aucun délai ; enfin, bien perſuadé qu'il n'y avoit de ſalut pour le malade que dans la bronchotomie, je me décidai ſur le champ pour cette opération : je n'avertis pas même les parens, dans la crainte de trouver de la réſiſtance de leur part ; je leur dis ſeulement que j'allois faire au malade une ſaignée à la gorge.

J'étois à une lieue de ma demeure, & je n'avois pas ſur moi les inſtrumens néceſſaires à cette opération ; mais j'y ſuppléai en formant avec une groſſe plume d'oie une canulle d'une longueur convenable, que je traverſai d'un fil deſtiné à l'aſſujettir au cou ; puis avec un biſtouri, je mis la trachée-artère à découvert par une inciſion de deux pouces de long ; je fus obligé de ſuivre ce procédé, parce que le cou étoit extrêmement enflé ; je fis enſuite, avec une groſſe lancette, armée d'une bandelette, entre le troiſième & quatrième anneau cartilagineux, une ouverture capable de recevoir le tuyau que je voulois y introduire ; dès que cette eſpèce de canulle fut placée, l'air y entra avec bruit, & le malade fut ſoulagé : je la tins quelque temps avec mes

---

tomie trop tard, ſi on ne l'admet que comme un moyen extrême : l'opération ſera ſouverainement utile, quand on y aura recours dès le commencement de la maladie. »

doigts, & je goûtai un bien doux plaiſir en voyant mon malade revenir, pour ainſi dire, de la mort à la vie ; enſuite je remplis le fond de la plaie avec de la charpie, & je la plaçai de manière qu'elle ſervoit de point d'appui à mon tuyau de plume ; je mis par deſſus l'appareil fenêtré, qui eſt en uſage pour cette opération, & je plaçai auprès du malade une perſonne intelligente, pour avoir ſoin que la canulle ne ſe dérange pas.

L'air paſſant avec aſſez d'abondance & avec facilité dans le poumon, rendit l'état du malade moins preſſant : j'envoyai chercher chez moi des ventouſes, & en appliquai une ſur chaque partie latérale du cou, que je ſcarifiai aſſez profondément pour procurer un dégorgement dans toutes les parties adjacentes ; il ſortit par ce moyen une grande quantité de ſéroſité roussâtre, mêlée avec du ſang ; j'entretins ce ſuintement par le moyen des fomentations chaudes & humides : une heure après, le malade fut beaucoup mieux, la reſpiration devint plus libre ; il put avaler un peu de bouillon ; enfin, huit heures après l'opération, il fut aſſez bien, & la reſpiration aſſez rétablie pour pouvoir ſupprimer la canulle. La plaie fut panſée comme ſimple, & je terminai le traitement par l'uſage des réſolutifs appliqués à l'entour du cou, & de quelques purgatifs qui amenèrent une heureuſe convaleſcence.

Je doute qu'on puiſſe trouver un fait où la bronchotomie ait été plus efficacement employée. C'eſt à cette opération, ſi ſimple en elle-même & ſi ſalutaire, que le malade doit ſa guériſon ; mais il falloit la pratiquer ſur le champ : je me félicite de l'avoir faite, & d'avoir, par ce moyen, ſauvé un homme d'une mort preſque certaine. J'en ai l'obligation à la lecture du Mémoire de M. *Louis* ſur la bronchotomie, inſéré parmi ceux de l'Académie royale de Chirurgie, Mémoire bien fait pour encourager, & guider les chirurgiens à qui cette opération paroîtroit redoutable.

Cependant M. *Houdry* a guéri ſon malade ſans pratiquer la bronchotomie : cela eſt vrai ; mais, quelque bons, quelque bien raiſonnés que fuſſent les moyens qu'il a employés, je crois que la nature de la maladie, ſur-tout lorſqu'elle eſt parvenue au point de faire craindre la ſuffocation, exigera toujours le ſecours le plus prompt, celui qui facilite le libre paſſage de l'air dans les poumons.

OBSERVATION

Sur une fièvre quarte, guérie par la salivation; par M. SOUVILLE, médecin pensionné de la ville de Calais.

Madame *Danet*, Angloise, âgée de cinquante ans, d'un tempérament phlegmatique, étoit sujette depuis cinq ans, époque de la cessation de ses menstrues, à un écoulement involontaire de pituite tous les matins, écoulement provenant tant de l'estomac, que des bronches. Quand cette évacuation n'avoit pas lieu, elle éprouvoit un mal-aise général, perte d'appétit & nausées; cet état désagréable ne cessoit qu'à l'apparition de son incommodité habituelle, dont elle se procuroit le retour en mâchant du gingembre.

Le 8 septembre 1781, elle eut un accès de fièvre assez violent, précédé de frisson, &c. Trois jours après, elle en éprouva un second, qui caractérisa une fièvre quarte. Elle se traita elle-même, & prit un émétique, quelques purgatifs, & passa ensuite à l'usage du quinquina. La fièvre cessa, mais un gonflement douloureux dans les hypochondres, & un empâtement aux jambes y succédèrent; ces symptômes s'accrurent par la diminution subite des urines, & par la suppression de la pituite, à un tel point,

que la reſpiration devint difficile, ce qui fit éprouver à la malade quelques défaillances. Ses amies, effrayées de ſon état, m'appellèrent; je fis ceſſer l'uſage du quinquina, dont les doſes étoient moindres depuis la ceſſation de la fièvre, & j'ordonnai des boiſſons apéritives; j'y joignis un gargariſme ſtimulant, pour rappeller l'écoulement de la pituite : mes tentatives furent vaines, les accidens augmentoient, & je craignis une mort prompte. Pour tenter un dernier effort, & n'avoir rien à me reprocher, j'adminiſtrai le mercure doux avec le ſucre, afin d'exciter la ſalivation, &c. Quelques précautions que j'aie pu prendre pour empêcher la trop grande liberté du ventre, obſtacle à mon but, je n'ai pu réuſſir. Je conſeillai alors des frictions mercurielles ſur les deux bras, à la doſe de deux gros chaque; à la troiſième friction, la ſalivation s'établit, & j'entretins cette évacuation pendant quatorze à quinze jours; ce terme a ſuffi pour faire diſparoître les accidens ci-deſſus mentionnés, & les amers ont achevé la cure.

Depuis cette époque, cette dame jouit de la ſanté relative à ſa conſtitution, & eſt toujours ſujette à ſa pituite, qui eſt le thermomètre de ſa ſanté.

Je me ſerois décidé plus tôt à employer le mercure, ſi j'avois eu connoiſſance de *l'Hiſtoire naturelle de l'homme malade*, par

M. *Le Clerc*, ancien médecin des armées du Roi, volume I, pag. 350, où il dit : « Tous les grands cracheurs en général digèrent mal, & tombent ordinairement dans la mélancholie ; mais en revanche, ils guériſſent facilement de la fièvre quarte, qui ſe termine volontiers par une ſalivation abondante. »

« Quand cette fièvre réſiſte à tous les remèdes, ne pourroit-on pas guérir les malades qui en ſont attaqués, par une ſalivation artificielle ? C'eſt un problême que je propoſe à réſoudre. »

OBSERVATION,

A L'AUTEUR DU JOURNAL,

Sur un accouchement laborieux par l'enclavement de la tête, terminé par l'uſage du levier de M. ROONHUYSEN ; *par M.* DOURLEN, *chirurgien à Aire en Artois.*

Le 21 juillet 1779, mad. *Martin*, native d'Aire en Artois, âgée de trente-huit ans, après avoir déja mis très-heureuſement au monde ſept enfans, arrivée au terme de ſa huitième groſſeſſe, me fit appeller pour lui donner des ſoins. Comme j'étois abſent, la dame impatiente envoya chercher un autre chirurgien de cette ville, qui la tranquilliſa

beaucoup

beaucoup sur son état. Les douleurs qu'elle ressentoit, étoient, selon lui, l'effort de la nature qui la délivreroit dans l'instant.

De retour chez moi, vers sept heures du soir, je me transportai chez elle pour m'informer de son état & la féliciter, la croyant accouchée. La sage-femme me dit qu'elle n'étoit pas encore délivrée, mais qu'elle ne tarderoit pas à l'être. M. *Lieson* me dit aussi la même chose. Il s'étoit assuré de la situation de l'enfant; elle étoit bonne, & ne devoit donner aucune inquiétude. Il n'avoit point encore quitté la mère. Il avoit observé; & le diagnostic répondoit parfaitement au prognostic.

Ainsi rassuré par un confrère, je me retirai. Vers quatre heures du matin, on vint me prier de me rendre à l'instant même chez la dame. Il y a trente-six heures, me dit-on, qu'elle est en travail. M. *Lieson* vient de déclarer que la nature ne peut rien. La mère est sans douleur, & elle sent à peine son enfant. Selon M. *Lieson*, le cordon ombilical est contourné deux fois autour du cou de l'enfant. Enfin, l'accouchement ne peut avoir lieu.

D'après ce rapport, je me munis du levier de *Roonhuysen*. La figure de ma spatule est la même que celle de M. *Boom*. Voyez les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tom. v, p. 736, planche xvij, fig. 4.

Arrivé chez mad. *Martin*, j'écoutai mon confrère, qui me dit avoir fait toutes les tentatives pour dégager la tête de l'enfant enclavée dans les os du baſſin. Les douleurs de la mère ne pouvant la faire avancer, il doutoit que l'accouchement fût poſſible, parce qu'il avoit ſenti avec la main le cordon ombilical qui ceignoit deux fois le cou de l'enfant. La ſage-femme confirma ſon rapport. On venoit d'ondoyer l'enfant.

J'examinai moi-même, & je trouvai que la tête de l'enfant ſe préſentoit obliquement à l'entrée du détroit ſupérieur du petit baſſin, étoit engagée dans cette ſituation, & ſe trouvoit arrêtée dans ſa marche par l'épine de l'iſchion droit; je ne ſentois point le cordon ombilical, comme mon confrère le prétendoit, & je ne m'amuſai pas, comme on l'avoit déja tenté, à amener l'enfant par les pieds.

Perſuadé de mon fait, j'oſai aſſurer à la mère que j'allois la délivrer ſans effort & ſans douleur, ſi elle vouloit y conſentir. Elle me témoigna ſa ſatisfaction; elle deſiroit auparavant recevoir ſes Sacremens: on s'empreſſa de la contenter. La cérémonie finie, je plaçai la malade ſur un lit de repos le plus commode pour mon opération. Deux perſonnes lui tenoient chacune un bras: deux autres étoient placées à côté de moi. Elle avoit les pieds appuyés

ſur la cuiſſe de chacune, pour que le coccyx ne fut gêné en aucune manière. Je me mis ſur une chaiſe baſſe devant elle ; je pris mon levier de la main droite, je le conduiſis, le long de la gauche qui me ſervit de guide dans le vagin. Après l'avoir fait pénétrer dans l'orifice de la matrice, & dirigé de manière à ſentir que ſa cavité embraſſoit parfaitement la convexité de la tête, je pris l'autre bout de la main gauche, je le fis appuyer à côté de la ſymphyſe des os pubis, comme un lévier ſur le centre de ſon mouvement : ainſi la tête fut preſſée dans la cavité de l'os ſacrum & du coccyx. Je prévins le déchirement du périné par l'uſage que je fis de l'autre main : dans un inſtant la tête fut dégagée, & je montrai l'enfant vivant aux aſſiſtans.

L'impreſſion que l'inſtrument avoit faite, étoit marquée par un léger gonflement de couleur rougeâtre ; j'y appliquai une compreſſe trempée dans du vin, & la rougeur diſparut bientôt.

Afin de faire ceſſer une hémorrhagie qui commençoit à m'inquiéter, je me hâtai de détacher l'arrière-faix que je trouvai attaché à la partie latérale gauche, près de l'orifice de la matrice.

La mère & l'enfant ſe portent auſſi-bien que dans les accouchemens les plus heureux.

Cette obſervation, & pluſieurs autres que je pourrois citer en faveur du levier de *Roonhuyſen*, les avantages que j'en ai toujours retirés, me déterminent à m'avancer avec certitude ſur l'utilité de cet inſtrument, peut-être trop peu connu dans la pratique, & préférable dans bien des occaſions aux forceps. Je ne les mépriſe point; je ſais qu'ils ſont quelquefois très-eſſentiels. Un praticien plus habile que moi, feroit peut-être la même choſe avec une branche du forceps, dans les cas où je me ſers du levier, & où je le regarde comme le plus sûr moyen d'opérer avec ſuccès.

REMARQUES DE M. ALPHONSE LEROY.

M. *Dourlen* jouit d'une réputation bien méritée par ſes connoiſſances, par ſes talens & par ſon zèle; & nous ne craignons point de lui déplaire, en ajoutant à ſon obſervation quelques remarques faites pour inviter les accoucheurs à préſenter leurs obſervations avec des détails qui ne laiſſent rien à deſirer au lecteur, ni ſur la poſition de l'enfant, ni ſur la manœuvre dont ils ſe ſeront ſervi.

La tête, dit M. *Dourlen*, étoit enclavée. Mais qu'eſt-ce qu'une tête enclavée? Cette

manière d'indiquer un obſtacle conduit-elle à une manœuvre préciſe? Donne-t-elle une idée bien nette? Il eſt vrai que plus loin, M. *Dourlen* dit auſſi que la tête étoit arrêtée par l'épine de l'iſchion droit. On voit que dans ce cas l'occiput s'étoit relevé à gauche, tandis que le front, en s'abaiſſant à droite, étoit venu s'arrêter ſur l'iſchion droit : il falloit relever le front & abaiſſer l'occiput, & tout fût rentré dans l'ordre. M. *Dourlen* s'occupe de l'application du levier. Comment l'applique-t-il? Sur quelle partie porte ſon effort? Porte-t-il ſur l'apophyſe maſtoïde ou ſur l'occiput, pour l'abaiſſer & le dégager ſous la ſymphyſe? Ou fait-il plonger le menton pour le dégager au périné, comme le conſeilloit bien à tort M. *Levret*? C'eſt ce que n'apprend point cette obſervation, & c'eſt néanmoins ce qu'il étoit eſſentiel de développer. L'enfant fut amené vivant, & avec une impreſſion de l'inſtrument ſur la tête; mais ſi M. *Dourlen* eût indiqué ſur quelle partie de la tête étoit cette impreſſion, on pourroit ſavoir comment a été appliqué l'inſtrument.

MÉMOIRE

Sur les propriétés & l'uſage de la charpie dans le traitement des plaies & des ulcères ; par M. TERRAS, maître en chirurgie, correſpondant de l'Académie royale de chirurgie, & chirurgien de l'hôpital de Genève.

Les anciens praticiens avoient cru, & même la plupart des modernes ſont encore dans la croyance, que pour guérir les plaies & les ulcères, il faut employer différens topiques, ſelon les divers périodes des ſolutions de continuité. Les matières médicales ſont remplies de ces médicamens rangés par claſſes, & déſignés par les propriétés qu'on leur attribue, tels que les ſuppuratifs, les déterſifs, les ſarcotiques ou incarnatifs, les cicatriſans ou deſſiccatifs. La liſte de chaque claſſe de ces médicamens eſt très-étendue.

Quand on fait attention au pouvoir de la nature, à la manière ſimple dont elle dirige ſes efforts & ſes opérations dans la guériſon des plaies & des ulcères, & dans tous les cas de ſolution de continuité faite accidentellement, ou par art, on eſt perſuadé qu'il ſuffit d'écarter les obſtacles qui pourroient lui nuire. C'eſt particulièrement à MM. *Fabre* & *Louis* que nous devons les plus nouvelles & les meilleures connoiſſances

ſur la manière dont opère la nature dans la guériſon des plaies & des ulcères (*a*). J'ai eu occaſion bien des fois de me convaincre de la vérité de leur opinion, & tout praticien attentif eſt à portée d'en faire autant.

La ſimplicité & l'uniformité des opérations de la nature étant connues, elles devoient néceſſairement conduire à perfectionner la pratique de la chirurgie dans le traitement des plaies & des ulcères : auſſi les célèbres *Pibrac* & *Louis*, & quelques autres grands praticiens n'ont employé, à la ſuite de leurs opérations, que la charpie brute, & ſe ſont abſtenus de tous onguens & digeſtifs (*b*). Il paroît que cette pratique devient de plus en plus générale.

Dès l'année 1771, la ſeconde de ma pratique, je formai le projet de ne plus me ſervir, ou du moins de ne me ſervir que très-rarement d'onguens & de digeſtifs dans le traitement des plaies & des ulcères ; je m'occupai pendant bien du temps de cet objet. L'obſervation & l'expérience furent ma règle ; & par degrés, je me fis une pratique auſſi ſimple qu'avantageuſe ; je fis beaucoup

(a) *Voyez* les Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie, tom. iv & v.

(*b*) Remarques de M. *Pibrac*, dans le quatrième tome des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie, ſur le traitement des plaies avec perte de ſubſtance.

d'expériences, dont les réſultats furent toujours en faveur de la charpie sèche. Je guériſſois bien plus promptement ; & des ulcères qui paroiſſoient incurables, cédoient parfaitement au repos, joint au régime & à l'application de la charpie, ſoutenue par quelque emplâtre ſous forme de cérat, tel que le diapalme, l'emplâtre diachylon, la pommade ou cérat de Saturne de M. *Goulard*, ou l'onguent de la mère.

La ſuite de ma pratique, ſoit dans la ville, ſoit dans l'hôpital dont je ſuis chargé, m'a de plus en plus confirmé dans l'idée que la charpie sèche ſupplée avantageuſement aux ſuppuratifs, aux déterſifs, aux incarnatifs & aux cicatriſans.

Puiſque cet excellent topique doit être employé ſi généralement, quoiqu'il paroiſſe bien connu, j'ai cru cependant utile de traiter dans ce Mémoire, 1°. des propriétés de la charpie sèche d'une manière plus étendue qu'on ne l'a fait juſqu'à préſent, & de la manière de l'employer ; 2°. de ſon uſage dans le traitement des plaies & des ulcères. Je ne ferai ſur ces maladies que des remarques relatives à mon objet, & j'obſerverai que la forme de mon Mémoire ne m'a pas permis d'éviter les répétitions.

I.

La qualité & le choix de la charpie ne nous paroît pas une choſe indifférente. En

effet, la mauvaiſe qualité de la charpie, ſa mal-propreté, peuvent nuire aux plaies & aux ulcères, dont les ſurfaces ſont très-délicates & ſi ſuſceptibles d'irritation. Nous ne remonterons pas aux premiers temps qu'on a fait uſage de la charpie, ni aux moyens antérieurs qui en tenoient lieu. Perſonne n'ignore ce que c'eſt que la charpie; le linge dont on doit la tirer doit être blanc, très-propre, & toujours aſſez uſé; le linge fait de toile de chanvre ou de lin eſt le plus propre pour faire la charpie; celui où l'on a mis de l'empois ou du bleu, ou quelque autre apprêt, ne convient point: il faut auſſi avoir attention de ne pas faire la charpie du linge dont on a fait des compreſſes qui ont ſervi pour les panſemens, quoiqu'on les ait leſſivées, ſur tout celles qui ont reçu des matières purulentes; il n'eſt pas non plus indifférent d'avoir attention que le linge ſoit blanchi avec une leſſive dans laquelle il n'entre point de chaux: quelque bien qu'il ſoit lavé, il en peut reſter impregné; ce qui rendroit la charpie légérement cathérétique, ou au moins capable d'irritation. Quant à la manière de faire la charpie, un peu d'adreſſe & d'habitude ſuffiſent pour cela; cependant j'ai obſervé que la charpie qu'on croit la mieux faite, eſt la moins propre pour les panſemens; celle qui eſt très-longue, & dont les fils ſont couchés paralléléement les uns à côté des autres, & très-

ſerrés, n'eſt pas ſi facile à manier, ni ſi commode pour rendre les plumaceaux ſouples; je préfère la charpie d'une longueur médiocre, effilée ſans ordre ni méthode. En parlant de la manière dont on doit s'en ſervir, on ſentira mieux l'utilité de ces petites différences.

Dans les circonſtances qui exigent une grande quantité de charpie, comme il arrive dans les hôpitaux des armées, & dans ceux des grandes villes, les chirurgiens doivent faire attention à ce que leur charpie ſoit de bonne qualité, qu'elle ſoit tenue proprement & garantie de l'humidité.

Quand on aura vu juſqu'à quel point nous portons l'uſage de la charpie, on jugera qu'elle fait la majeure partie de notre pharmacie chirurgicale, & l'on ne ſera pas ſurpris que nous ſoyons entrés juſques dans les plus petites conſidérations ſur cet excellent topique.

Ce qu'on appelle charpie rapée n'eſt autre choſe qu'une eſpèce de duvet ou coton qu'on retire d'un morceau de linge uſé, en le raclant avec un couteau médiocrement tranchant; cette ſorte de charpie ne convient pas pour les panſemens ordinaires. Nous aurons occaſion de dire quelque choſe de ſon utilité, en parlant des uſages de la charpie.

Ayant fait choix de la charpie, nous en viendrons à ſes propriétés: ce n'eſt cepen-

dant pas que nous lui voulions attribuer des vertus médicamenteuſes particulières qui puiſſent changer le mauvais état des ſolides & des fluides.

Mais, après avoir remarqué que la guériſon des ſolutions de continuité eſt, en quelque façon, l'ouvrage de la nature ſeule, il faut s'occuper de trouver un topique qui puiſſe la ſeconder & la faciliter dans ſes opérations ; celui qui possède les qualités ſuivantes nous paroît convenir. Un topique qui étant appliqué ne produit aucune impreſſion de froid, qui eſt doux, mollet, ſouple, léger, ſans odeur ; un topique qui met les ſurfaces ſur leſquelles il eſt appliqué à l'abri de l'air & des injures extérieures, qui ſe charge des matières purulentes, putrides & dépravées, & de celles qui, quoique de bonne qualité, ſont excédentes ; un topique qui ne s'oppoſe point aux oſcillations & au dégorgement des vaiſſeaux, & à l'affaiſſement du tiſſu cellulaire, qui n'empêche en aucune manière l'exſudation & la circulation des fluides, qui n'eſt point ſuſceptible par lui-même de dépravation, de corruption, ni d'aucune qualité putride ; un topique enfin facile à manier, qui ſe trouve par-tout, que le pauvre comme le riche peut ſe procurer à peu de frais, & qui, dans preſque tous les cas, ſuffit pour le traitement des plaies & des ulcères.

Or c'eſt dans la charpie sèche qu'on trouve toutes ces bonnes qualités ; c'eſt elle qui peut aider la nature à remplir tant d'indications, ce qu'on avoit attribué au pouvoir & à la propriété des onguens & des digeſtifs, & d'un nombre de médicamens, ſinon nuiſibles, au moins inutiles.

Quand on examine la charpie l'œil armé d'une loupe, on découvre que chaque fil paroît comme contourné en ſpirale qui forme une infinité d'angles; toute ſon étendue préſente de petites étamines ou poils très-fins, qui forment un duvet cotonneux : cette diſpoſition de la charpie la rend très-propre aux propriétés que nous lui avons attribuées, & dans le traitement des plaies & des ulcères : la ſoupleſſe, la légéreté & la fineſſe, ſont des qualités eſſentielles au corps le plus propre à être appliqué ſur des ſurfaces tendres & délicates, dénuées de leur enveloppe naturelle, telles que les préſentent les plaies & les ulcères.

Cette légéreté de la charpie, jointe à la ſoupleſſe, fait qu'on peut en appliquer une certaine quantité, ſans cependant trop ſurcharger la partie & ſans occaſionner des preſſons nuiſibles : cette quantité eſt ſouvent néceſſaire, ſoit pour le premier appareil dans le cas d'hémorrhagie, ſoit dans les grandes ſuppurations, ſoit enfin pour garantir de l'impreſſion d'un air froid la ſurface des plaies & des ulcères.

Ces qualités de la charpie, ainſi que la fineſſe de ſon duvet cotonneux, empêchent auſſi l'irritation qu'elle pourroit cauſer ſur la ſurface des chairs. Il eſt des perſonnes de l'art qui ont penſé que l'application de la charpie, particulièrement dans le premier appareil, étoit la cauſe d'une certaine irritation ou tenſion, & même d'un état inflammatoire qui accompagne toujours les plaies pendant les ſept à huit premiers jours: nous croyons que cette diſpoſition doit être produite par d'autres cauſes, qui ſont même eſſentielles & néceſſaires toutes les fois qu'il y a ſolution de continuité faite ſubitement par des cauſes externes. Nous n'entrerons pas dans l'explication de ces phénomènes qui ſont bien connus, & qui ont été bien expliqués dans les traités de chirurgie ſur les plaies & ſur les ulcères.

Pour ſe convaincre que l'application de la charpie ne produit, même dans le premier panſement d'une large plaie à la ſuite d'une opération, que peu ou point de douleur, il ne faut qu'obſerver avec tous les praticiens, que peu de temps après l'application de l'appareil, le malade ne ſouffre plus; & que s'il lui reſte quelque douleur aſſez aiguë, on en trouve toujours la cauſe dans quelque compreſſion qui eſt procurée par un bandage trop ſerré, ou par la ligature qu'on a faite de quelques vaiſſeaux pour arrêter l'hémorrhagie.

Rien n'eſt plus propre à maintenir dans un état favorable la ſurface vive d'une plaie fraîche, avec déperdition de ſubſtance, que la charpie fine : elle s'imprégne & s'imbibe du ſang, & des humeurs lymphatiques & ſéreuſes qui exſudent de l'extrémité des vaiſſeaux coupés ; la nature tranquille à l'abri de toute impreſſion de l'air ſous cette eſpèce de gâteau, diſpoſe la plaie à une bonne ſuppuration, quand on attend le temps ſuffiſant & convenable pour lever le premier appareil ; &, ſi on y procède avec attention, on voit avec plaiſir que le bleſſé ne ſouffre point, & que la plaie fait eſpérer une prompte guériſon.

Quelques praticiens ont propoſé pour le premier appareil, d'imbiber la charpie d'une décoction émolliente, ou de bonne huile d'olive, & cela ſans doute pour prévenir & éviter la douleur ; & faciliter plutôt la ſuppuration. Mais on ne voit pas que cette pratique ſoit ſuivie ; il eſt, ce me ſemble, bien plus avantageux de laiſſer à la charpie la faculté de s'imbiber, comme nous avons dit, des humeurs qui exſudent de la ſurface de la plaie pour former avec elle un corps très-propre à la garantir de toute impreſſion fâcheuſe ; d'un autre côté, la charpie sèche eſt bien plus propre à arrêter l'hémorrhagie, que la charpie imbibée & pénétrée de quelque liqueur, ou d'un fluide quelconque.

On n'obſerve pas non plus que la charpie produiſe de la douleur, ni par conſéquent d'irritation dans la ſuite des panſemens; cet inconvénient ſeroit d'autant moins à craindre, que la ſurface de la plaie eſt déja enduite d'une exſudation purulente qui, quand elle eſt de bonne qualité, devient un anodyn naturel: d'ailleurs, dans cet état d'une plaie, il y a toujours moins de tenſion & de ſenſibilité.

D'après ces conſidérations tirées de la nature même & des propriétés de la charpie, & d'après l'obſervation & l'expérience, non-ſeulement nous aſſurons que la charpie ne produit point d'orgaſme & d'érétiſme, & par conſéquent de douleur par ſon application ſur les plaies, encore moins ſur les ulcères; mais nous croyons au contraire qu'elle eſt le corps le plus propre à une application immédiate ſur les chairs, & qu'elle doit y porter moins d'irritation que le baume d'Arcæus, l'onguent baſilicum & les digeſtifs, ſur-tout pour peu qu'ils ſoient animés.

La charpie conſervée dans un lieu ſec & tenue proprement, a le grand avantage de n'être ſuſceptible d'aucune dépravation, & de ſe conſerver pendant des années ſans diminuer de ſes propriétés, ſans acquérir aucune odeur, ce que l'on ne peut pas dire des onguens. Ecoutons là-deſſus M.

Faure (a): Il dit « que la térébenthine, les huiles, les graiſſes, &c. ſont propres à boucher les pores, & par-là interceptent la matière de la tranſpiration: la rancidité de ces ingrédiens forme une atmoſphère empeſtée, augmentée par le croupiſſement des humeurs émanentes des ulcères; l'air ſe remplit d'une fort mauvaiſe odeur, capable d'infecter un appartement, & tout un hôpital où ſe trouvent réunis pluſieurs malades, dont la guériſon eſt par-là rendue plus difficile. »

La propriété de la charpie eſt auſſi d'être un doux abſorbant, elle ſe charge facilement des matières purulentes ſurabondantes; c'eſt un topique admirable, & peut-être le ſeul utile dans le cas de ſuppurations conſidérables, dont le caractère eſt décidément putride, ichoreux, ainſi que dans les cas de corruption gangreneuſe: dans ces fâcheuſes circonſtances, on multiplie les panſemens, on a coutume de ſe ſervir des onguens les plus actifs, de digeſtifs très-animés; mais, outre que ces remèdes ne réuſſiſſent point, ils deviennent nuiſibles, quand ce ne ſeroit qu'à raiſon de ce qu'ils empêchent

(a) Aſſocié de l'Académie. *Voyez* ſon Mémoire ſur l'uſage de la chaleur actuelle dans le traitement des ulcères, inſéré dans les Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie, tome v.

la

la charpie qui en eſt imbue de recevoir dans ſon tiſſu les matières purulentes & les humeurs putrides. Nous aurons ſans doute occaſion de revenir ſur cet objet, en parlant des uſages de la charpie dans les ulcères putrides & gangreneux.

L'on avoit aſſez généralement attribué juſqu'à préſent d'autres uſages à la charpie que ceux, 1° de contribuer à arrêter les hémorrhagies, appliquée dans le premier appareil; en cela on avoit raiſon : 2° de fournir un moyen propre à porter ſur les plaies & ſur les ulcères, les onguens, les baumes & les digeſtifs qu'on croyoit convenables pour la guériſon : on ne préſumoit pas que dans la ſuite le remède auxiliaire deviendroit le remède capital; c'eſt cependant ce que nous oſons eſpérer, éclairés par les nouvelles connoiſſances acquiſes ſur la marche de la nature dans la guériſon des ſolutions de continuité, & par le flambeau de l'expérience & de l'obſervation.

La manière de ſe ſervir de la charpie mérite bien quelques conſidérations; on ne ſauroit trop inſtruire les jeunes chirurgiens à employer d'une façon convenable un topique qui doit être mis ſi fréquemment en uſage dans le traitement des plaies & des ulcères, & dont le ſuccès dépend d'une application méthodique.

Il n'y a en effet qu'à ſe rappeller pendant

combien de temps on a fait du topique le plus salutaire le remède le plus nuisible, le plus opposé & le plus contraire aux vues de la nature, jusqu'à ce que deux hommes de génie, *Belloste* & *Magatus*, s'élevassent fortement contre l'usage des tentes : il fallut des efforts de raisonnement & la conviction de l'expérience pour détourner d'une pernicieuse routine les praticiens même d'un certain ordre : tant le préjugé a d'empire ! Il y a cependant encore quelques chirurgiens qui se servent des tentes dans les cas où la saine chirurgie les proscrit entièrement.

J'ai vu aussi des chirurgiens de beaucoup de réputation employer la charpie d'une manière si peu convenable, qu'elle occasionnoit presque les mêmes accidens que l'usage des tentes ; cette mauvaise pratique consistoit principalement dans l'application de bourdonnets trop gros & trop durs, portés trop avant & avec force, & employés le plus souvent sans nécessité ; il est aisé de concevoir les accidens qui peuvent résulter de ce tamponnage.

Mais, revenons à notre objet. On emploie la charpie de différentes manières, selon les circonstances ; dans le premier appareil, à la suite d'une opération, un ou deux élèves doivent présenter au chirurgien des pelotons de charpie sèche arrangés d'une manière presque informe, souples,

mollets : le chirurgien en met autant qu'il juge convenable en la prenant par pincées, & quelquefois en manière de grands plumaceaux : il a ſoin de placer la charpie aſſez uniment, avec dextérité, ſans former des compreſſions inégales & trop fortes, à moins qu'on n'ait deſſein de comprimer quelque artère dont on craint l'hémorrhagie. Nous croyons qu'il eſt plus avantageux dans le cas où l'on veut ſoutenir l'effet d'une ligature faite à une artère, ou ſi on emploie ſeulement la compreſſion pour arrêter l'hémorrhagie, de ſe ſervir de pelotons de charpie aſſez ſerrés, que d'employer de petites compreſſes quarrées, comme on a coutume de le faire.

Quelques-uns recommandent de placer un linge fin immédiatement ſur les chairs à la ſuite d'une opération, particulièrement de celle du cancer, & après l'amputation d'un membre; ils mettent enſuite la charpie par-deſſus, & cela ſans doute dans l'intention de pouvoir lever plus facilement le premier appareil : mais ſans mettre de linge, ſi on attend le temps convenable, on ne trouvera point de difficulté à le lever, parce qu'il ſera humecté par la ſuppuration & l'exſudation des ſucs lymphatiques qui lubréfient la ſurface de la plaie, & par conſéquent l'appareil.

Nous n'attribuons pas de grands incon-

véniens à cette pratique, cependant nous croyons que le contact immédiat de la charpie eſt plus favorable à la plaie, qu'elle s'applique mieux ſur les inégalités de ſa ſurface, que l'hémorrhagie s'arrête plus facilement, & que la ſuppuration peut s'établir d'une manière plus uniforme & plus douce.

Nous croyons devoir faire une obſervation qui ne ſera peut-être pas inutile. Dans les circonſtances où il faut beaucoup de charpie, comme après une ſanglante bataille, ou une action inattendue, ſi on ne ſe trouve pourvu que d'une certaine quantité de charpie de bonne qualité, on doit la ménager, & ne s'en ſervir que dans la première couche du premier appareil, & même des panſemens ſuivans, & finir par en appliquer d'une qualité moins bonne, ou de celle qu'on pourroit promptement faire avec du linge moins fin & moins doux; ou bien on emploiera moins de charpie & plus de compreſſes.

Dans les panſemens, après le premier appareil, on applique la charpie ſous une forme plus régulière & plus méthodique: on en fait des plumaceaux & des bourdonnets; c'eſt la pratique le plus en uſage. Quant à la charpie employée ſous forme de tentes, elle ne convient que dans quelques cas particuliers.

La manière de faire les plumaceaux n'in-

flue pas peu sur les bons effets de la charpie dans le traitement des plaies & des ulcères. Les meilleures conditions dans un plumaceau sont, qu'il ait une certaine épaisseur; cependant qu'il soit souple, léger, sans nœuds, ni inégalités. Il importe fort peu qu'on donne aux plumaceaux une forme bien régulière & exactement conforme à l'étendue de la plaie & à sa figure, & que les fils de charpie qui le composent soient arrangés parallélement & symétriquement.

On voit tous les jours, particulièrement dans les hôpitaux, les chirurgiens, & sur-tout les élèves, mettre la plus grande importance à faire les plumaceaux, & les chefs jugent de l'habileté de leurs élèves par leur adresse à faire ce qu'ils appellent un *plumaceau bien fait*: ils lui donnent cette qualité lorsqu'il est bien régulier, bien peigné, mince, que les nœuds en sont si pressés qu'à peine ils paroissent, & sur-tout qu'il ait l'étendue & la forme de la plaie.

Mais, qui ne voit pas que pour rendre un plumaceau plus agréable à la vue, on le rend moins utile, & même nuisible? En effet, comme nous croyons qu'il est rarement nécessaire de garnir les plumaceaux d'onguens digestifs & autres, nous les considérons comme ayant la propriété, 1°. de se charger des matières purulentes; 2°. de défendre la plaie du contact de l'air; 3° de

tenir les chairs dans un état de preſſion ou de compreſſion uniforme, douce; & enfin de faciliter la nature en tous points dans ſes opérations.

Les plumaceaux trop minces ne ſuffiſent pas pour abſorber les matières purulentes, & s'en charger, ni pour empêcher l'air & la compreſſion trop immédiate de l'appareil; les nœuds & les inégalités forment des compreſſions irrégulières, dures; ce qui peut produire de la douleur & de l'irritation dans les plaies.

Quand nous avons à panſer une large plaie, telle que celle qui réſulte de l'amputation d'un ſein cancéreux ou d'un membre conſidérable, nous preférons de mettre deux, trois, quatre plumaceaux mollets, ſouples, aſſez épais, à la méthode de n'en mettre qu'un ſeul; de cette manière nous formons ſur les chairs une compreſſion plus égale, plus douce.

Il eſt facile de préparer un plumaceau qui paroiſſe aſſez bien fait, ſans en lier les extrémités avec un fil; il n'y a qu'à les replier avec le pouce, ſans ramaſſer les fils de charpie comme en un point; de cette manière, on évite les nœuds & les inégalités.

Nous ſouhaiterions, pour le dire en paſſant, qu'on étendît ces précautions à l'application même du premier appareil à la ſuite d'une opération; car, combien de maux

n'arrive-t-il point par des compreſſions trop fortes qu'on fait particulièrement pour s'oppoſer à l'hémorrhagie ? Les malades ſont le plus ſouvent à la torture. Ce ſont ces inconvéniens qui m'engageroient à préférer la ligature des vaiſſeaux à la compreſſion, ſurtout après l'amputation des extrémités ; je penſe que la ligature des vaiſſeaux faite avec précaution n'a pas autant d'inconvéniens qu'on le croit. Si l'on voit quelquefois arriver la fièvre, un mal-aiſe, le délire, même les convulſions, ce qui eſt rare, on obſerve que tous ces accidens peuvent auſſi ſurvenir à la ſuite de compreſſions trop fortes, de bandages trop ſerrés ; on voit de plus arriver des gonflemens affreux, d'où réſultent des étranglemens violens, la gangrène ; & ſouvent les malades périſſent après avoir mille fois plus ſouffert que dans l'opération.

On ne ſauroit cependant méconnoître les avantages de la compreſſion pour contribuer à arrêter les hémorrhagies ; elle doit être miſe en uſage dans la ſection des artères d'un ordre moyen, & elle eſt ſouvent l'unique ſecours pour arrêter le ſang : la compreſſion directe, quand elle peut avoir lieu, eſt très-avantageuſe ; elle n'a pas les inconvéniens des bandages circulaires.

La machine de M. *Pouteau*, pour l'amputation de la jambe, celle du célèbre M. *Petit*, décrite dans les Mémoires de l'Aca-

démie des ſciences, conviennent à cet effet : on ne ſauroit auſſi faire trop de cas de ce même genre de compreſſion opérée par la main d'un aide intelligent, qui eſt relevé à propos & avec précaution dans tous les cas de grandes opérations, lors même qu'on aura mis en uſage la ligature : il eſt toujours prudent & avantageux de faire tenir la main d'un aide ſur le centre de l'appareil, ſoit pour arrêter le ſang, ſoit pour modérer & ſoutenir ſes efforts vers l'extrémité de la ligature ou des artères coupées.

La charpie, aidée de la compreſſion & appliquée convenablement, eſt, ſans contredit, un bon moyen pour arrêter les hémorrhagies ; nous la croyons auſſi avantageuſe que l'agaric & l'amadou, la veſſe de loup, &c. qu'on a tant vantés. Il nous ſemble qu'ayant la charpie ſous la main, on pouvoit ſe diſpenſer de faire tant de recherches ſur l'agaric de chêne, & de tant louer ſes propriétés ; on peut auſſi dans le beſoin, à la faveur de la charpie, porter commodément ſur les vaiſſeaux ouverts les aſtringens convenables, tels que l'eau de Rabel, le vitriol, &c. ; ce qui produit ſouvent l'effet deſiré ſans de grands inconvéniens.

Une autre manière fort en uſage de ſe ſervir de la charpie, c'eſt d'en former de petits rouleaux d'une forme ovale, plus épais

que larges, qu'on appelle *bourdonnets;* on en fait de petits, de moyens & de plus gros, à raiſon des circonſtances.

Il eſt auſſi très-important que les bourdonnets ſoient bien faits, qu'ils ſoient ſouples; &, pour leur donner cette qualité, il les faut rouler fort légérement dans la paume des mains en les formant; le choix de la charpie contribue auſſi beaucoup à la bonne qualité des bourdonnets: il faut auſſi obſerver qu'ils n'aient point de nœuds à leurs extrémités.

Il eſt des circonſtances qui obligent à lier les bourdonnets avec un fil pour pouvoir les retirer plus facilement: on peut le paſſer ſimplement en manière d'anſe, ſans attacher le bourdonnet au milieu, comme quelques-uns le pratiquent. L'utilité & l'uſage des bourdonnets eſt connu de tous les praticiens; on les inſinue dans les plaies profondes, on en garnit les vides & le fond des abcès qu'on a ouverts. Ces panſemens doivent être faits avec beaucoup de précautions & de circonſpection, de crainte d'imiter l'uſage des tentes, c'eſt-à-dire qu'outre qu'il faut que les bourdonnets ſoient ſouples, mollets, doux, il n'en faut point bourrer, tamponner le fond, le milieu, ni l'entrée des plaies & des abcès ouverts: deux ou trois bourdonnets d'une médiocre groſſeur peuvent ſuffire pour garnir de grands vides.

Ainſi on n'imitera point ces praticiens qui, pour mieux arranger & entaſſer leurs bourdonnets dans le fond des plaies & des ulcères, les trempent dans quelque fluide, tels que l'eau miellée, celle d'arquebuſade, &c. & les applatiſſent enſuite plus facilement : nous n'approuvons pas non plus qu'on les garniſſe d'aucun onguent, ſi ce n'eſt dans des circonſtances particulières qui, à notre avis, ſe préſentent rarement.

En effet, rien, ſelon nous, ne ſauroit ajouter à la propriété d'un bourdonnet doux, ſouple, mollet, placé convenablement dans le vide d'une plaie ou d'un ulcère ; il s'imbibe à merveille des matières purulentes ; il forme une compreſſion douce ; il prévient la déviation des matières purulentes, & leur effet nuiſible ſur la ſurface des chairs en cas de dépravation putride. Il eſt bien important, nous le répétons en faveur des jeunes praticiens, de ne point trop tamponner, de placer les bourdonnets avec douceur, de les retirer avec précaution lors des panſemens, & ſur-tout à meſure que le tiſſu cellulaire ſe dégorge, que les bords de l'ulcère s'affaiſſent, que le fond devient vermeil, que la ſuppuration diminue. Il faut avoir attention, dans ces favorables circonſtances, de diminuer la groſſeur & le nombre des bourdonnets ; &, dans peu de temps, de n'en garnir que la ſurface de l'ulcère en

manière de plumaceau, & même dans certains cas de faciliter le recollement de la peau contre les vides qui ont été formés à la suite de grandes suppurations, en appliquant la charpie non à l'intérieur, mais à l'extérieur, en forme de moyens compressifs & expulsifs.

La suite dans le Journal prochain.

RÉFLEXIONS ET ECLAIRCISSEMENS

Sur la construction & les usages des rateliers complets & artificiels; par M. JOURDAIN, Chirurgien-dentiste à Paris.

Rectifier la nature, en corriger les défauts par les secours de l'art, lui restituer même une partie de ses charmes que des circonstances lui ont fait perdre, sont autant d'opérations particulières & générales qui concernent le chirurgien-dentiste.

L'odontotechnie ou la position des dents artificielles est très-ancienne; elle remonte à *Hippocrate*. *Ambroise Paré* en fait aussi mention au liv. xxiij, chap. iij de ses Œuvres: il y donne même la façon de les poser & de les attacher. Mais si l'on compare ce que ces grands hommes ont dit alors sur ce sujet avec ce que l'on fait actuellement,

on s'appercevra facilement des progrès que l'art du dentiſte a faits pour la poſition des dents artificielles.

Feu M. *Fauchard* a été le premier qui ait donné les connoiſſances les plus étendues ſur cet objet. Dans ſes Eſſais d'odontotechnie, M. *Mouton* parle des avantages que l'on peut retirer de ces ſortes de pièces, quand elles ſont bien faites, tant pour les ſervices qu'elles peuvent rendre, que pour les agrémens qu'elles procurent à la figure. M. *Bourdet*, chirurgien-dentiſte du Roi, a fait part auſſi de quelques idées neuves ſur la même matière; enfin, ce qui prouve une ſuite non interrompue de recherches ſur la poſition des dents artificielles, lorſque les naturelles manquent en partie ou en totalité, ce ſont les diverſes annonces que quelques chirurgiens-dentiſtes font. Mais de tous les éloges que l'on a pu faire des rateliers complets, il n'y en a pas qui approche de celui qu'a prodigués un homme, d'ailleurs très-eſtimable dans la littérature, à l'invention d'un chirurgien-dentiſte de cette ville. Ecoutons comment l'auteur s'exprime à cet égard dans un ouvrage moderne.

« Le plus étonnant dans l'art du dentiſte eſt M... rue... A la légéreté de la main, il a réuni les obſervations les plus judicieuſes & les plus fines; enfin il eſt créateur d'une eſpèce de merveille; il vous fera, tant en

cette partie ſes connoiſſances anatomiques ſont étendues, il vous fera, dis-je, un ratelier complet avec lequel *vous broierez tous les alimens ſans gêne & ſans efforts ;* il a ſu deviner le jeu de la maſtication ; il a ſu l'imiter à un tel point de perfection, &c. »

Cette annonce, en prouvant l'intérêt que l'auteur prend au dentiſte, ne prouve pas également qu'il ſoit ſuffiſamment inſtruit des différentes découvertes qui ont rapport à cet objet. De plus, en aſſurant qu'avec le nouveau ratelier on pourra broyer tous les alimens ſans gêne & ſans efforts, c'eſt préciſément le cas de dire, qu'à force de vouloir trop prouver, on ne prouve rien. Sans doute que pour s'être exprimé avec une telle abondance de cœur, l'auteur de l'annonce a été dans le cas de voir des rateliers complets, faits & imaginés par d'autres dentiſtes, & qu'il a été à même d'en ſuivre & d'en connoître les effets. Les moyens connus juſqu'à préſent pour raſſembler deux rateliers artificiels, & leur procurer des avantages & des mouvemens qui ſe rapprochent de ceux de la nature, ont été d'abord les lames de baleine, celles d'or, écrouies, même celles des reſſorts d'acier. Les inconvéniens de ces moyens une fois reconnus, on a employé les reſſorts à boudin, ceux du barillet de la montre, le double équêre, le ſpiral ſans aucune autre addition. Les premières tentatives

n'ont permis que l'écartement des mâchoires l'une de l'autre, & le retirement du ratelier ſupérieur vers le fond du palais, ſans aucun mouvement latéral, ni demi-circulaire, qui ſont cependant néceſſaires pour le broiement des alimens. Si les autres genres de reſſorts ont procuré une ouverture plus facile des rateliers artificiels, s'ils ſe ſont oppoſés à ce que le ratelier ſupérieur ſe retirât vers le fond du palais, ils n'ont pas donné avec ſûreté & liberté les mouvemens latéraux & les demi-circulaires, ſans que la pièce ſupérieure ſe dérangeât ou ne tombât en devant, en s'y avançant trop & en gliſſant ſur l'inférieure. D'après cela, il eſt aiſé de juger que la maſtication & le broiement ont toujours dû être bornés, & que par conſéquent les effets n'ont pas encore répondu aux promeſſes des inventeurs.

Pour s'aſſurer de la juſteſſe de ces objections confirmées par la pratique & l'expérience, on ne doit pas perdre de vue, que pour répondre aux effets de la nature, la mâchoire inférieure doit ſeule ſe porter en devant, en arrière & ſur les côtés, ſe lever, s'abaiſſer, & exécuter des mouvemens circulaires. Pour que ces mouvemens aient lieu, il faut de toute néceſſité qu'un bras de levier, une eſpèce de vis de preſſoir, & le frottement réciproque de deux meules

de moulin ſe prêtent des ſecours & agiſſent de concert ; ſans cela point de preſſion, de maſtication ni de broiement ; &, quoique ces différens efforts nous ſoient inſenſibles & cachés, ils n'en exiſtent pas moins dans l'ordre naturel : on ſent dès-lors que toutes ces actions ne pourront s'exécuter complettement, quand les deux rateliers artificiels ſeront aſſemblés par tel moyen que l'on pourra imaginer.

Tout le monde connoît l'articulation de la tête du graphomètre ; elle tient, comme celle de la mâchoire inférieure, du ginglyme & de l'arthrodie ; ou, pour parler plus clairement, elle eſt un mouvement de genou qui dépend d'une tête ſphérique reçue dans une cavité qui lui eſt propre, & qui lui permet des mouvemens en tous ſens ; mais il eſt bon d'obſerver que ſi la tête du graphomètre ne peut conſerver les poſitions données que par le ſecours d'une vis, de même la mâchoire inférieure ne peut être régulière dans ſes effets que par l'intermède des muſcles, qui la font agir en tous ſens. De ces muſcles, il y en a d'homogènes & d'antagoniſtes ; & ſi nous y ajoutons les avantages des apophyſes coronoïdes, nous trouverons de toute part des forces multipliées à l'infini, & des actions indéterminables.

D'après ce que je viens d'expoſer, il eſt clair que l'auteur moderne, émerveillé peut-

être de quelques avantages qu'il aura reconnus dans le nouveau ratelier, faute d'en avoir vu d'autres, aura ſuivi ſon enthouſiaſme, & s'y ſera livré avec ſécurité. Il aura auſſi oublié qu'il faut être économe dans les éloges que l'on prodigue, pour ne les pas rendre ſuſpects : je ſuis même perſuadé qu'il auroit été plus réſervé, s'il avoit connu le ratelier complet, dont le méchaniſme pour l'action & les uſages appartient à M. *Maſſez*, chirurgien-dentiſte à Verſailles. Il y a plus de douze ans que M. *Maſſez*, auſſi intelligent dans ſon art, que véridique dans ſa conduite, l'a imaginé pour une des premières perſonnes de la Cour, laquelle s'eſt ſervi de ce ratelier avec tout le ſuccès que l'on peut attendre de ces ſortes de pièces, juſqu'au dernier moment de ſa vie ; je ne parle qu'après avoir vu & comparé tout ce qui a pu être fait à cet égard. M. *Maſſez* m'ayant rendu le ſeul dépoſitaire de ſa découverte, j'aurois pu m'en faire honneur : au contraire, je ſaiſis avec plaiſir l'occaſion de rendre à ce confrère, auſſi eſtimable par les qualités du cœur, qu'intelligent dans ſon art, la juſtice & l'hommage dûs à ſes talens & à la bonne foi avec laquelle il convient que, malgré la ſupériorité de ſon invention, on ne pourra pas broyer indifféremment tous les genres d'alimens ſans gêne & ſans efforts. Voilà donc encore un nouvel hom-

me

me étonnant, un nouveau créateur d'une eſpèce de merveille, qu'il eſt intéreſſant pour la ſociété de connoître. Si ces deux créateurs ſe ſont rencontrés, s'ils ont donné à leurs inventions la même ſupériorité, il ne ſera plus queſtion que de ſavoir à qui des deux appartient le droit d'ancienneté. Mais, pour que l'on ſoit plus à portée de juger du mérite du ratelier inventé par M. *Maſſez*, j'ai cru, du conſentement de ſon auteur, devoir en donner la deſcription; je la garantis fidèle, la gravure en ayant été faite ſous mes yeux par un des plus célèbres graveurs de Paris, & d'après une pièce que M. *Maſſez* m'a remiſe, & dont j'ai vu les effets ſur une perſonne qui en fait uſage.

Deſcription d'un ratélier complet, inventé par M. MASSEZ.

Première pièce.

AA. Le cercle maxillaire ſupérieur.

BB. Le cercle inférieur.

CC. Spiral latéral, un de chaque côté.

D. D. D. D. Charnières attachées à chaque extrémité poſtérieure des cercles maxillaires.

EE. Bras de levier, un de chaque côté, répondant aux charnières D, où ils ſont arrêtés par une goupille.

La ſeconde pièce montre le ratelier aſ-

ſemblé, avec les lettres de rapport qui indiquent les pièces.

La troiſième, le bras de levier.

Le quatrième, la forme de la charnière, avec les trous qui ſervent à la fixer ſur la pièce.

La cinquième, le ſpiral qui ſe fixe par ſes extrémités ſur les parties latérales & externes de la pièce.

LETTRE DE M. HEYRAUD,

Docteur en médecine à Sauveterre en Bazadois, à l'Editeur du Journal de Médecine, au ſujet du Magnétiſme animal.

Permettez, Monſieur, qu'un médecin iſolé dans une campagne, éloigné des Sociétés ſavantes, preſque entièrement occupé des ſoins qu'il donne à des laboureurs, s'adreſſe à vous pour vous prier de lui dire votre ſentiment au ſujet du magnétiſme animal. Depuis le mois de janvier 1783, le Journal de Médecine n'a plus rien annoncé de relatif à cette merveille : il n'eſt bruit que du magnétiſme animal dans notre province. Un prédicateur l'a préconiſé dans Bordeaux ; il l'a preſque prêché en chaire ; l'on ne parle que de ſes cures ; des médecins ſont allés à Paris, ont porté cent louis

à M. *Meſmer*, & mettent en uſage ſa prétendue découverte, qu'ils cachent ſoigneuſement. Le public annonce qu'ils guériſſent: j'avoue que je n'ai encore été témoin d'aucune de ces cures. J'ai ſoutenu juſqu'à préſent l'impoſſibilité de cette manière de guérir; mais que répondre à une multitude qui dit, *j'ai vu?* Maintenant je ſuſpends mon jugement, & j'attends votre réponſe avec impatience. Je vous prie de me marquer ſi cette découverte eſt réelle, ou ſi ce n'eſt que du charlataniſme; ſi c'eſt un ſecret ou une ſcience; & ſi on peut l'acquérir chez ſoi, ou ſi c'eſt le cas de porter à Paris cent louis pour être initié?

RÉPONSE

De l'Editeur du Journal de Médecine.

A Paris, Monſieur, comme à Bordeaux l'on dit, *j'ai vu.* Que ne voit-on pas? que n'a-t-on pas vu? Des revenans, des ſorciers, des loups-garoux, le diable, ſes cornes, ſa queue, le ſabbat en gros & en détail. N'a-t-on pas vu des ſtatues & des images verſer des larmes, du ſang, tourner les yeux & même la tête? Un TRÉPASSÉ a long-temps convulſionné les bons Pariſiens? Et pourquoi un baquet auroit-il ſur eux moins de priſe qu'un cercueil? Ils ſe ſou-

viennent d'avoir été arrachés du tombeau du diacre *Pâris*, & ils ſe font lier à la cuve du docteur *Meſmer*. Si vous y croyez, Monſieur, venez compter vos cent louis, vous ſuivrez des leçons ſur la phyſique tranſcendante, & vous écouterez le débit d'un ſublime commentaire ſur une vingtaine de fariboles. M. *Meſmer* les a empruntées (*a*), & il ſe les approprie comme un héritage auquel ſon génie l'appelle inconteſtablement. Oui, Monſieur, moyennant la modique ſomme de cent louis, vous aurez part à cette belle ſucceſſion, vous aurez le droit de la faire proſpérer à votre profit, vous obtiendrez la prérogative de faire du galimatias double, vous ferez auſſi ſerment de garder le ſecret; mais vous aurez à dire hautement J'AI VU, & ſur-tout qu'IL N'Y A PAS A RAISONNER CONTRE DES FAITS, c'eſt-à-dire contre un J'AI VU.

Si cependant le ſang de l'immortel *Poinſinet* ne coule pas dans vos veines, ſi vous ne pouvez pas croire au magnétiſme animal, je vous propoſe d'envoyer poliment

---

(*a*) M. *Thouret* vient de démontrer le plagiat de M. *Meſmer;* il a fallu chercher les propoſitions *magnético-animales* dans pluſieurs repertoires de rêveries alphyſiques, alchimiques, aſtrologiques, cabaliſtiques. Dom *Quichotte* a trouvé des arbres enchantés, il l'a dit, & il en faut croire un brave chevalier : reſtent donc juſqu'à préſent à M. *Meſmer* les honneurs du baquet.

les *meſmériſtes*, les *meſmériſeurs* & les *meſmériſés*, qui vous lâchent un J'AI VU, à *Voltaire*, qui leur répond : *Je ne crois pas même les témoins oculaires, quand ils me diſent des choſes que le bon ſens déſavoue.* (Préface de l'Hiſtoire de *Charles XII.*)

P. S. Depuis un an, il a paru beaucoup d'écrits pour & contre le magnétiſme animal. Ils ſeront inceſſamment annoncés. Ici je me borne à rapporter le titre des deux derniers qui viennent de paroître.

Recherches & doutes ſur le magnétiſme animal ; par M. THOURET, *docteur-regent de la Faculté, & membre de la Société royale de médecine. A Paris, chez* Prault, *imprimeur du Roi, quai des Auguſtins, 1784. In-12 de 250 pag.*

Détail des cures opérées à Buzancy, près Soiſſons, par le magnétiſme animal. A Soiſſons, 1784. In-12 de 44 pag.

Le premier eſt plein de recherches exactes & de réflexions ſages ; l'autre rappelle la penſée de MONTESQUIEU :

Lorſque Dieu a créé les cervelles humaines, il ne s'eſt point obligé à la garantie.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de juillet 1784.

Nous n'avons joui pendant le mois que d'un jour de chaleur : le 8, où le thermomètre eſt monté de 18 degrés à 24 $\frac{1}{2}$ au deſſus de 0. A l'exception de dix jours clairs, le ciel, chaque matin, a été aſſez conſtamment couvert ; il y a même eu du brouillard & de la bruine, & le thermomètre a été le plus communément de 10 à 14 degrés au deſſus de 0 ; auſſi les matinées ont été fraîches, quelques-unes froides & une partie des ſoirées ; l'hygromètre a, preſque tous les jours, marqué humidité matin & ſoir, & ſéchereſſe à midi. Il y a eu à la fin du mois pluie & vent. Le nord a ſoufflé près de 20 jours conſécutifs. Le ſud & le ſud-oueſt ont été plus froids. Le terme le plus ordinaire du thermomètre a été de 14 à 19. Les variations du matin au ſoir ont été juſqu'à neuf degrés. Le mercure s'eſt ſoutenu au deſſus de 28 pouces. Les vingt premiers jours du mois, à l'exception de 24 à 30 heures, & le reſte du mois il a perpétuellement varié de 27 pouces 7 lignes, à 28 pouces 3 lignes.

Le mois en général a été froid, & les bains de la rivière n'ont point été fréquentés.

Pendant ce mois, les dyſſenteries ſont devenues plus nombreuſes & plus inflammatoires ; les ſynoques-putrides-bilieuſes ont été ſans délire, & ſe ſont jugées naturellement du 15 au 20. Il s'eſt manifeſté des fièvres ardentes, avec délire, & la langue sèche ; les boiſſons acidulées avec l'eau de Rabel, édulcorées avec le ſirop de mûres & les pilules de camphre, ont été employées avec

ſuccès, & ont paru diſſiper les accidens & procurer l'humidité de la langue ; à cette époque ſeulement on a évacué d'abord par l'émétique, enſuite par les purgatifs ; plus tôt on troubloit la nature, & la maladie devenoit plus grave & plus fâcheuſe : quelques-uns ont été juſqu'au 30 de la maladie avant que l'humidité de la langue ſe ſoit manifeſtée. Il y a eu des fluxions de poitrine bilieuſes. Les fièvres tierces, doubles-tierces, paroiſſent plus nombreuſes ; elles deviennent plus rebelles, & le quinquina en général a peu réuſſi. Les maladies éruptives continuent de régner ſous divers aſpects ; les petites-véroles ont été bénignes ; il y a eu des apoplexies vraies & fauſſes en plus grand nombre.

De l'état météorologique & de l'expoſé des maladies régnantes, il réſulte un accord qui prouve l'influence conſtante de la température ſur l'économie animale ; influence reconnue & décrite avec la plus grande exactitude par les médecins les plus anciens. Au milieu de l'été, pendant le mois de juillet, la température offrant les phénomènes de l'automne, a dû en produire les effets ; auſſi les maladies en ont-elles pris les caractères : les dyſſenteries ſont devenues plus inflammatoires, & ont ſuccédé aux diarrhées ; les fièvres intermittentes ont été plus nombreuſes & plus rebelles ; les apoplexies ont paru en plus grand nombre, &c. &c.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

MAI 1784.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au leverdu Soleil.	*A deux heures du soir.*	*A neuf heures du soir.*	*Au matin.*	*A Midi.*	*Au soir.*
	Dégr.	*Dégr.*	*Dégr.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*
1	3,16	10, 0	5, 0	27 8, 3	27 8, 7	27 10, 4
2	3,14	11, 8	6,12	27 11, 4	28 0, 3	28 0,10
3	3, 0	12,18	4, 8	28 0, 9	28 0, 9	28 1, 8
4	3, 2	10, 0	5, 5	28 2, 0	28 2, 4	28 2,10
5	2,18	14, 0	8,10	28 2,11	28 2,11	28 2,10
6	6, 9	16, 3	11,13	28 2, 6	28 1,11	28 1, 6
7	8,19	18, 0	12,16	28 1, 3	28 1, 1	28 0, 7
8	10,10	19, 3	10,11	28 0, 2	28 0, 2	28 0, 9
9	7,18	19, 6	12,10	28 0,11	28 0,11	28 0,10
10	9, 8	21, 5	15, 8	28 0, 3	27 11, 5	27 10, 2
11	13, 7	12,13	9,18	27 9, 6	27 10, 0	27 11, 6
12	6,10	12, 9	6, 0	28 0, 5	28 1, 7	28 2, 4
13	4, 8	14, 2	10, 0	28 2,10	28 2,11	28 3, 1
14	7,19	16, 2	11, 0	28 3, 1	28 3, 0	28 3, 0
15	9,16	15, 1	12, 7	28 3, 0	28 3, 0	28 3, 0
16	10, 0	20, 5	14,13	28 3, 0	28 2,10	28 2, 9
17	11,14	22, 0	15,18	28 2, 3	28 2, 1	28 1,11
18	12,17	22, 9	17, 5	28 1, 8	28 1, 4	28 1, 0
19	12,18	21,16	18,11	28 1, 0	28 0, 9	28 0, 0
20	14,15	23, 6	15, 9	28 0, 3	28 0, 7	28 1, 7
21	9, 8	20,15	16,13	28 2, 6	28 2,10	28 2, 6
22	11,17	22,10	17, 5	28 1, 4	28 2, 1	28 1, 7
23	12,14	23, 2	19, 5	28 1, 0	28 0, 0	27 11, 2
24	15, 8	22, 9	14,17	27 10, 9	27 11, 0	27 11, 6
25	12, 3	22,14	18,19	27 11,10	27 11, 5	27 10, 6
26	14, 5	20,10	14, 7	27 9, 9	29 9, 5	27 9, 7
27	10,18	12, 8	9,12	27 10, 3	27 11, 0	28 0, 3
28	8,12	13, 0	10,11	28 0,10	28 1, 0	28 0,11
29	7,14	15, 0	13, 0	28 1, 0	28 1, 0	28 0, 7
30	9,10	20,16	15, 4	28 0, 0	27 11, 8	27 11, 4
31	12, 3	21,19	15,15	27 8,10	27 10, 8	27 9, 3

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le soir à 9 heures.*
1	N. nua. fra. ve.	N. c. temp. ve.	N. ſer. do. ven.
2	N. cou. fra. ve.	N. *idem.*	N-E. ſer. doux.
3	N. ſer. frais.	N. c. chau. ve.	N. nuag. frais.
4	N-E. nu. fra. v.	N-E. n. temp. v.	N-E. ſer. frais.
5	N-E. ſer. froid.	N-E. nua. chau.	N-E. ſer. doux.
6	N-E. ſer. doux.	S-O. ſer. chau.	N-E. ſer. temp.
7	E. ſer. tempéré.	S-O. nua. chau.	N-E. ſer. chau.
8	O. *idem.*	O. *idem*, vent.	N-O. ſer. temp.
9	N-O. ſer. doux.	S-O. ſer. ch. ve.	N-E. ſer. ch. v.
10	E. *idem.*	S-O. co. chaud.	E. couv. chau.
11	S-E. cou. temp.	O. co. dou. pl.	S-O. c. dou. pl.
12	N-O. co. fra. v.	N. cou. dou. v.	N. ſer. fr. pl. v.
13	N. ſerein, frais.	O. nuag. chau.	N. ſer. tempér.
14	N. couv. doux.	E. *idem.*	N. nua. tem. v.
15	N. cou. temp.	S-E. co. ch. pl.	N-E. ſer. temp.
16	N-E. ſer. temp.	S.-E. ſer. chaud.	N-E. ſer. chau. aurore boréal.
17	E. *idem.*	E. *idem.*	E. ſer. frais.
18	E. ſer. frais.	N-O. nuag. ch.	N-E. ſer. v. fra.
19	E. ſer. doux.	N-E. *idem.*	N-E couv. do. tonnerre, plu.
20	N-E. nua. frais.	E. *idem.*	N. nua. chaud.
21	N. ſer. chaud.	S-O. ſer. chau.	N-E. ſer. cha.
22	N.-E ſer. doux.	S-O. *idem.*	N-E. nuag. ch.
23	N-E. ſer. ch. to.	S. nuag. chaud.	E. *idem.* ton. v.
24	S-O. cou. frais.	S-E. *idem.* ton.	O. ſerein, chau.
25	N. ſer chaud.	N-O. ſer. cha.	E. n. ch. v. plu.
26	E. co. frai. plu.	O. couv. frais.	O. cou. frais.
27	O. nuag. frais.	E. nuag. chaud, vent, tonner.	N. nuag. frais.
28	N. *idem.*	N-E. nua. cha.	N-O. nu. doux.
29	O. ſer. frais.	S-O. n. frais.	E. ſer. frais.
30	O. *idem.*	S-E. nua. chau.	N-E. cou. chau.
31	E. *idem.*	E. couv. chaud.	N-E. *idem.*

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur....	23,	6 deg.	le 20
Moindre degré de chaleur....	2,	18	le 5
Chaleur moyenne.....	13,	1 deg.	
	pouc.	*lig.*	
Plus grande élévation du Mercure.....	28	3, 1,	le 14
Moindre élév. du Mercure....	27	8, 3,	le 1
Elévation moyenne...	28	0, 81.	

Nombre de jours de Beau.....	14	
de Couvert.	7	
de Nuages..	10	
de Vent....	9	
de Tonnerre.	4	
de Brouillard.	0	
de Pluie....	4	
de Neige...	0	
Aurore boréale....	1	
Quantité de Pluie	0	3, 6 lign.
Evaporation.....	5	5 0
Différence	5	1 6
Le vent a soufflé du N.....	20	fois.
N-E.....	25	
N-O.....	5	
S.....	1	
S-E.....	6	
S-O.....	8	
E.....	13	
O.....	8	

TEMPÉRATURE : sèche & chaude.

MALADIES : point.

Plus grande séchereſſe....	52,	6 deg.	le 8
Moindre.....	17,	1	le 13
Moyenne	38,	14	

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier juin 1784.

Comme les Observations météorologiques pour les mois de mai, juin & juillet ne nous sont point parvenues assez tôt pour pouvoir être insérées dans les cahiers où leur place étoit destinée, d'après l'ordre observé jusqu'à présent, nous ferons paroître ensemble les Observations météorologiques de deux mois dans ce cahier, & dans celui du mois prochain, afin qu'il n'y ait point de lacune dans la suite de ces observations.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

JUIN 1784.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du Soleil.	*A deux heures du soir.*	*A neuf heures du soir.*	*Au matin.*	*A midi.*	*Au soir.*
	Dégr.	*Dégr.*	*Dégr.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*
1	12, 4	19,14	14,18	27 10, 3	27 10, 4	27 11, 0
2	9, 8	20, 0	15, 6	28 0, 1	28 0, 7	28 0,11
3	10, 6	19, 5	15, 5	28 1, 0	28 0, 8	28 0, 2
4	13,11	21, 9	17, 3	28 0, 9	28 1, 0	28 0, 8
5	11,13	21,12	15, 2	28 0, 6	27 11, 8	27 10, 9
6	12, 8	21, 8	12,16	27 10, 9	27 10,10	27 11, 2
7	9,17	14, 9	13, 6	27 11, 8	28 0, 2	28 0, 8
8	10, 4	15,10	14, 9	28 1, 0	28 1, 0	28 0, 6
9	13,15	18,12	15, 3	27 11, 7	27 11, 1	27 10, 8
10	12,11	14,11	12,13	27 10, 3	27 9, 8	27 8, 5
11	11, 1	14, 2	10,11	27 8,11	27 10, 5	27 11,11
12	8,14	17, 2	15, 9	28 0, 0	27 11, 8	27 10, 4
13	11, 6	16,19	13, 6	27 10, 0	27 10, 5	27 11, 2
14	9,10	15, 8	12, 6	28 0, 1	28 0, 9	28 2, 5
15	11,17	15,17	12, 4	28 1, 6	28 2, 7	28 0, 2
16	11,11	20, 8	18, 3	28 2, 4	28 1, 2	28 0, 7
17	13,11	16,17	12, 2	27 11, 7	27 11, 7	28 0, 7
18	11, 7	14,17	8,15	27 11, 8	27 11,11	28 1, 0
19	6,10	18, 5	13, 4	28 1, 2	28 1, 5	28 0,11
20	11, 0	17,14	14,17	28 0, 5	28 0, 2	28 0, 0
21	10, 9	18,14	14,12	27 11, 5	27 10, 0	27 6, 7
22	11, 0	14, 0	9,15	27 7, 3	27 6, 3	27 6,10
23	11, 7	13, 6	10,14	27 8, 1	27 9, 0	27 6, 2
24	10,14	11,14	9,15	27 7, 0	27 7, 0	27 9, 0
25	8,14	14,10	10, 0	27 9, 7	27 10, 4	27 11, 5
26	8,11	14,16	11,16	27 11, 8	27 11, 7	27 10, 6
27	11, 4	15, 8	11,15	27 9, 3	27 9, 1	27 9, 3
28	9, 7	15, 4	10, 4	27 10, 1	27 10, 9	27 11, 2
29	9, 4	15,11	10,12	27 11, 6	27 11, 8	27 11, 8
30	6,17	15, 3	12, 0	27 11, 1	27 11, 0	27 11, 0

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le soir à 9 heures.*
1	N-E. couv. fra.	E. ſer. chaud.	E. ſer. doux.
2	E. ſerein, frais.	N-E. *idem*, ve.	N-E. *idem*, ve.
3	N-E. *idem*. ve.	N-E. *idem*.	E. nuag. doux.
4	E. ſer. frais.	E. nuag. chaud.	N-E. ſer. chau.
5	E. ſer. tempér.	E. ſer. chaud.	N-E. cou. cha.
6	N-O. ſer. frais.	O. couv. chau. tonnerr. pluie.	N-O. nuag. fra.
7	O. cou. frais.	N-O. cou. dou.	N-O. couv. do.
8	N-O. *idem*.	N-O. nu. dou.	S-O. couv. ch.
9	E. couv. doux.	O. nua. cha. v.	S-O. *idem*.
10	O. *idem*, pluie.	O. cou. do. pl.	O. couv. doux, pluie, vent.
11	O. nu. plu. ve.	O. nu. do. ve.	O. nua. do. ve.
12	N. ſerein, frais.	S-O. nua. chau.	S-O. ſer. temp.
13	O. ſer. doux.	O. *id.* vent.	O. nua. do. ve.
14	O. couv. frais.	O. nuag. do. v.	S-O. co. do. pl.
15	O. nua. do. ve.	O. *idem*.	O. nuag. doux.
16	O. ſer. doux.	S-O. ſer. chau.	N. ſer. chaud.
17	N. ſer. frais.	O. chaud, nua.	N-O. ſer. dou.
18	N-O. nua. frai.	O. nuag. do. v.	N. *idem*.
19	N. ſer. froid.	O. nuag. chau.	S. nuag. doux.
20	O. cou. doux.	O. *idem*.	N. couv. doux.
21	N. nu. tempér.	O. *idem*, vent.	O. *idem*.
22	O. *id.* vent.	O. nuag. chau.	O. co. tem. pl.
23	O. *idem*.	O. nuag. temp. vent, pluie.	O. nuag. froid, vent.
24	O. cou. froid.	O. nu. dou. ve.	O. nu. do. ven.
25	O. *idem*.	O. *idem*.	O. *idem*.
26	O. couv. frais.	O. *idem*.	O. co. dou. pl.
27	O co. do. plu.	O. *idem*.	O. nu. dou. v.
28	O. couv. frais.	O. nuag. do. pl.	N-O. nu. temp.
29	N-O. *idem*.	O. nuag. chau.	N. ſer. tempér.
30	N-O. nua. fra.	N-O. *idem*.	N. cou. temp.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	21, 12 deg.	le 5
Moindre degré de chaleur.....	6, 17	le 30
Chaleur moyenne.....	13, 0 deg.	

	pouc.	*lig.*	
Plus grande élévation du mercure.....	28,	2, 7,	le 15
Moindre élév. du mercure...	27,	6, 2,	le 23
Elévation moyenne..	27,	11, 1	

Nombre de jours de Beau.....	8	
de Couvert...	9	
de Nuages...	13	
de Vent.....	16	
de Tonnerre.	1	
de Brouillard.	0	
de Pluie.....	4	
de Neige....	0	
Quantité de Pluie.....	1 0, 6	lig.
Evaporation.....	5 3 0	
Différence.....	4 2 6	
Le vent a soufflé du N.....	9	fois
N-E....	7	
N-O....	10	
S.....	1	
S-E....	0	
S-O....	6	
E.....	9	
O.....	45	

TEMPÉRATURE : douce & sèche.

MALADIES : point.

Plus grande sécheresse.....	51, 7 deg.	le 19
Moindre.....	14, 9	le 15
Moyenne.....	33, 3	

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier juillet 1784.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de juillet 1784; par M. BOUCHER, médecin.

Il n'y a guères eu plus de chaleurs ce mois que le précédent. Si l'on en excepte deux à trois jours, la liqueur du thermomètre ne s'eſt pas élevée au deſſus du terme de 17 à 18 degrés au deſſus de celui de la congélation. Le 6, elle s'eſt portée au terme de 20 degrés, & le 7 à celui de 22 $\frac{1}{2}$. Vers la fin du mois, elle ne s'eſt pas élevée, dans certains jours, au deſſus de celui de 13 degrés.

Il y a eu peu de jours ſereins & pluſieurs jours de pluie, après le 15 du mois. Le baromètre a préſenté des variations. Le mercure dans le baromètre s'eſt maintenu, les quatre premiers jours du mois, à la hauteur de 28 pouces 1 ligne; & au deſſus de ce terme, le 13, le 14 & le 15: le 19 il étoit deſcendu à celui de 27 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lign.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 22 $\frac{1}{2}$ degrés au deſſus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 9 $\frac{1}{2}$ degrés au deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 $\frac{1}{2}$ ligne; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lign. La différence entre ces deux termes eſt de 9 lign.

Le vent a ſoufflé 5 fois du Nord.
5 fois du Nord vers l'Eſt.
2 fois de l'Eſt.
7 fois du Sud.
11 fois du Sud vers l'Oueſt.
7 fois de l'Oueſt.
7 fois du Nord vers l'Oueſt.

Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.
16 jours de pluie.
1 jour de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité dans la première moitié du mois, & en après de la séchereſſe.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de juillet 1784.

Nous avons vu, ce mois, dans nos hôpitaux, un certain nombre de perſonnes attaquées de la fièvre continue-putride & vermineuſe. L'embarras du pouls, l'oppreſſion de poitrine, la peſanteur de la tête, les douleurs vives avec des battemens, tantôt au front, & tantôt à l'occiput, &c. ſymptômes aſſez ordinaires dans l'invaſion, ont obligé à pluſieurs ſaignées, d'abord du bras & enſuite du pied : après quoi, il y avoit preſque toujours une indication d'employer les émétiques, ou les émético-catharctiques pour évacuer la ſaburre des premières voies, avec laquelle les malades, ſur-tout les enfans & les adultes, rendoient des vers : ceux qu'on n'avoit point évacués ſuffiſamment, ont couru les plus grands dangers dans le fort de la maladie, & même quelques-uns de ceux qui l'avoient été. Dans la plupart des malades, la fièvre a été de la nature de la double-tierce-continue. Alors les apozêmes de quinquina, employés après les évacuations requiſes, ont produit l'effet deſiré. On s'en eſt auſſi bien trouvé dans la fièvre décidément continue, lorſque les ſymptômes de la putridité étoient portés à un haut période, en les acidulant avec le ſuc de citron ou l'eſprit de vitriol. Il s'eſt fait une éruption miliaire dans une fille de vingt ans, robuſte & d'une

d'une bonne conſtitution, qui cependant a ſuccombé vers le quinzième de la maladie, quoiqu'elle eût été traitée méthodiquement, & que l'éruption ſe ſoit ſoutenue tout le temps convenable.

Quelques jeunes perſonnes ont encore été attaquées, ce mois, de la fièvre rouge. Outre le mal de gorge, quelques-unes ont eu les glandes parotides ou les maxillaires tuméfiées. Cette maladie néanmoins a cédé à un traitement méthodique.

La fraîcheur des nuits a amené des diarrhées vers la fin du mois.

Les fièvres-tierces & les doubles-tierces étoient encore communes & opiniâtres.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Mémoires de l'Académie de Dijon, année 1783, premier Semeſtre, volume in-8° de 238 pages, avec figures. Prix 6 liv. 12 ſ. avec le deuxième de la même année qui va paroître, & 7 liv. 10 ſ. franc de port par la poſte. A Dijon, chez Cauſſe; *& à Paris, chez* Didot le jeune, *libraire, quai des Auguſtins.*

1. Il ſeroit difficile de préſenter dans un extrait ce que ces Mémoires remplis d'obſervations & d'expériences, contiennent d'intéreſſant : nous nous bornerons à choiſir les articles qui ont le plus de rapport à notre journal, pour donner une idée de cette collection importante.

Essai sur quelques phénomènes des dissolutions & précipitations des résines dans l'esprit-de-vin ; par M. TARTELIN.

Lorsqu'on mêle deux teintures résineuses, toutes deux saturées & d'une limpidité qui constate la perfection de la dissolution, il se fait le plus souvent une précipitation. C'est ce phénomène qui a engagé M. *Tartelin* à chercher à déterminer les différentes affinités des résines avec l'esprit-de-vin. Il donne une Table de leurs différentes dissolubilités, qu'il regarde comme la mesure de leur degré d'affinité avec l'esprit-de-vin : il a tenté de déterminer d'après cela la cause de la précipitation dont on vient de parler ; mais il a besoin de nouvelles observations pour éclaircir cet objet.

Mémoire sur la blende artificielle, ou combinaison du zinc & du soufre ; par M. DE MORVEAU.

L'on regardoit le soufre & le zinc comme incapables de s'unir ensemble par les moyens chimiques, quoique la nature présente cette combinaison. M. *de Morveau* a trouvé le moyen d'imiter la nature, en exposant à l'action du feu un mélange de fleurs de zinc & de soufre. Il a eu quelques variations dans les produits, relativement au degré de feu & aux autres circonstances des diverses opérations ; mais il a obtenu constamment une masse bien fondue, dont le poids excédoit de beaucoup le poids de l'un des ingrédiens, & qui étoit conséquemment une vraie blende artificielle.

Observations sur un charbon fossile incombustible, trouvé à Rive-de-Gier, & sur les propriétés de quelques matières passées à l'état de plombagine ; par M. DE MORVEAU.

Un morceau du charbon dont il est ici question, placé sur des charbons ardens dans un fourneau

de fusion, ne s'est point allumé, & n'a perdu qu'un sixième de son poids, perte qui n'étoit due vraisemblablement qu'à l'eau; cependant ce charbon a détonné avec le nitre, & une partie en alkalisoit cinq parties & demie: propriété qui le rapproche de la plombagine. M. *de Morveau* fait voir dans ce Mémoire qui contient beaucoup d'observations nouvelles, que le charbon prend, dans différentes circonstances, des propriétés analogues à celles de la plombagine.

Dissertation sur la situation la plus ordinaire de l'enfant dans la matrice pendant la grossesse; par M. Hoin.

M. *Hoin* prouve dans cette dissertation, par le raisonnement & par l'observation, que l'enfant a ordinairement la tête en bas, depuis les premiers temps de la conception jusqu'à celui de l'accouchement, ainsi que l'a pensé *Smellie* contre l'opinion de la plupart des accoucheurs; que sa situation est latérale dans la matrice, en raison de la structure de ce viscère, & que ce n'est que lorsque l'ordre de la nature est interverti, qu'il est situé différemment: d'où il conclut que le mouvement de culbute qu'on attribue à l'enfant, & tous les effets qu'on en déduit sur la fin de la grossesse, ne sont que des suppositions sans fondement.

Observation sur l'acide de bismuth, & la propriété de l'acide acéteux, d'empêcher la précipitation du nitre de bismuth par l'eau pure; par M de Morveau.

M. *Monnet* ayant observé que le vinaigre n'attaquoit ni le régule, ni la chaux de bismuth, M. *de Morveau* a fait cette combinaison par double affinité, en mêlant une dissolution d'*acète de potasse* ou terre foliée, à la dissolution de nitre de

bismuth : il y eut d'abord un caillé blanc très-sensible qui s'est redissous pour la plus grande partie ; l'affusion de l'eau y occasionna un précipité très-abondant. Il filtra la liqueur & la fit évaporer : il se forma de petites lames salines, brillantes, talqueuses comme le sel sédatif. Cette combinaison avoit été faite par M. *Seote ;* mais on doit à M. *de Morveau* les détails de cette opération, qui lui a de plus donné occasion de faire une observation nouvelle ; c'est que le vinaigre ôte au nitre de bismuth la propriété de se laisser décomposer par l'eau.

Dissertatio medica sistens symptomatologiam & ætiologiam febris lentæ nervosæ. *Dissertation de médecine, contenant la symptomatologie & l'aitiologie de la fièvre lente nerveuse ; par M.* JACQUES-CHARLES CARELSON, *de Gamzon en Perse, docteur en médecine. A Gottingue, chez* Dieterich ; *à Strasbourg, chez* Kœnig, 1783. *In-4° de 27 pag.*

2. Beaucoup de médecins savans & expérimentés ont traité des fièvres lentes nerveuses. M. *Carelson* a cru devoir rassembler sous un seul point de vue, ce qui est répandu dans plusieurs volumes. Il suit d'abord la maladie dans tout son cours, en examine les diverses périodes, d'après la distinction que les auteurs en ont faite. Il donne ensuite une histoire exacte de tous les symptômes, il discute les opinions différentes des médecins sur cette maladie, contre laquelle l'eau de goudron s'emploie utilement. Cette dissertation est terminée par le sentiment de l'auteur sur cette fièvre.

Dissertatio medica sistens usum vis electricæ in asphyxia, experimentis illustratum. *Dissertation de médecine sur l'usage de l'électricité dans l'asphyxie ; par M.* CHRISTIAN-GUILLAUME *HUFELAND, de Saxe-Weimar, docteur en médecine & en chirurgie. A Gottingue, chez* Dieterich ; *& se trouve à Strasbourg, chez* Kœnig, 1783. *In-4° de 59 pag.*

3. Le jeune docteur a partagé sa dissertation en trois sections ; il examine d'abord les différens phénomènes que l'électricité opère sur le corps animal vivant, soit dans l'état sain, soit dans l'état malade. Il passe ensuite aux effets qu'elle produit sur le mort, en distinguant avec soin deux états après le décès ; savoir, celui pendant lequel il reste encore quelques vestiges d'irritabilité, & celui qui est bien plus long, où cette faculté est entièrement détruite. Dans le premier de ces états, un muscle qu'aucun autre stimulant ne sauroit plus irriter, exposé à l'étincelle électrique, donne encore les plus grandes marques d'irritabilité ; car, on sait que dans l'asphyxie, si l'on peut remettre en jeu l'irritabilité, on tirera le malade des portes du trépas. Tous les remèdes qu'on emploie alors sont plus ou moins doués de la vertu stimulante ; ceux qui la possèdent dans un plus haut degré, sont les plus efficaces ; & l'on voit dès le premier apperçu que l'électricité doit occuper parmi eux le premier rang : aussi a-t-elle été tentée avec divers succès dans plusieurs espèces d'asphyxie. M. *Hufeland* rassemble dans cet écrit tout ce qu'il a lu, ou pu apprendre sur ce sujet. Voici l'extrait d'une observation de M. *Hawes*, l'un des principaux fondateurs d'une so-

ciété de Londres, dont l'objet eſt de rappeller à la vie ceux qui ſont dans un état apparent de mort, & qui a pris le nom anglois de *humane ſociety*.

Une petite fille de trois ans tomba du haut d'une fenêtre d'environ douze pieds d'élévation ſur le pavé, & parut morte. Un apothicaire étant appellé, la déclara telle, & aſſura qu'il ne reſtoit aucune eſpérance de la rappeller à la vie. Cependant un voiſin nommé *Squire*, qui fabriquoit des inſtrumens de phyſique, curieux d'eſſayer les effets de l'électricité ſur cette petite fille, demanda qu'on la lui livrât, & l'obtint. Elle n'avoit aucun veſtige de pouls ni de reſpiration, & vingt minutes s'étoient déja écoulées depuis ſa chûte. *Squire* tira d'abord des étincelles des bras & des doigts, enſuite des épaules & des pieds; mais, quoique continuées pendant quelque temps, rien ne lui indiquoit un eſpoir de ſuccès; il crut donc devoir employer une électricité plus forte; il chargea une bouteille d'environ trois ſeptiers, & en frappa ſur la poitrine de l'enfant dix violens coups électriques, qui, de la région du cœur, passèrent aux deux côtés. Ces tentatives ayant duré vingt à vingt-cinq minutes, la petite pouſſa enfin un ſoupir; le pouls reparut, toutefois d'une manière obſcure; mais cependant toujours ſans reſpiration. Après trois nouveaux coups électriques ſemblables, le vomiſſement ſurvint: alors un chirurgien préſent voulut faire une ſaignée au bras & à la jugulaire, mais il ne ſortit pas une goutte de ſang. Il ordonna donc à une femme de frapper fortement le corps de l'enfant, afin de la faire crier, & par-là d'exciter la ſortie du ſang. Ces moyens n'eurent aucun effet, au contraire, la petite parut retomber dans ſon premier état; c'eſt pourquoi *Squire* frappa de nouveau quatre

coups, mais plus foibles, ſur la poitrine, après leſquels l'enfant commença à bâiller, à ouvrir les yeux, à les tourner de côté & d'autre, à reſpirer librement, & enfin à récupérer entièrement l'uſage du pouls. Le lendemain matin, il parut dans la région des tempes une large tache noirâtre, qui annonçoit une fracture & une dépreſſion. La petite fille fut alors remiſe entre les mains des chirurgiens de l'hôpital de Middleſex, qui la guérirent ſelon les règles de l'art.

On trouve dans les Mémoires de cette *ſociété humaine* de Londres une autre obſervation, qui prouve que l'électricité peut ſervir à rappeller les noyés à la vie. M. *Hufeland* termine ſa diſſertation par la relation de ſix expériences qu'il a faites ſur des animaux; il a noyé des chiens, des pigeons & des lapins, & a eſſayé de les rappeller à la vie par le moyen de l'électricité. Ces tentatives ont été vaines, néanmoins quelques-uns ont donné d'abord divers ſignes favorables; la deſcription des ſymptômes de leur mort eſt ici décrite avec ſoin, ainſi que les effets de l'électricité, & ce qu'il a obſervé à l'ouverture des cadavres.

Cette diſſertation très-curieuſe eſt dédiée à *Charles-Auguſte*, duc de Saxe-Weimar, ſouverain de l'auteur.

Diſſertatio medica de diabete. *Diſſertation médicinale ſur le diabètes, ſoutenue aux écoles de Montpellier, le 2 août 1784; par M.* DAUTANE, *pour ſon baccalauréat. In-4° de 41 pag. ſans nom d'imprimeur.*

4. L'auteur, pour diſſiper un peu la confuſion que les différentes opinions des médecins ont répandue ſur la nature du diabètes, a cru devoir

rappeller la diviſion qu'on fait ordinairement de cette maladie en vrai & en faux *diabètes*. Les ſymptômes du vrai diabètes, ſelon *Arétée*, qui l'a décrit avec ſon exactitude accoutumée, ſont un flux d'urine continuel, immodéré & plus conſidérable à proportion, que la boiſſon qu'on a priſe; une ſoif inextinguible, une fièvre vive qui dégénère promptement en fièvre hectique, une chaleur importune, ſouvent âcre, qu'on éprouve dans les entrailles, & ſur-tout vers les lombes. L'urine eſt d'abord crue; mais elle paroît enſuite, comme dans la fièvre lente & colliquative, chargée d'un ſédiment qui eſt le réſultat d'une lymphe diſſoute, & quelquefois d'une eſpèce de putrilage adipeux ou oléagineux. Il faut obſerver encore que l'urine alors a un goût douceâtre & mielleux: au ſurplus, tous ces ſymptômes ſont accompagnés d'un amaigriſſement du corps qui va juſqu'à la conſomption, & d'un grand abattement de l'ame.

Tels ſont les ſymptômes eſſentiels du vrai *diabètes*, cependant ils n'ont pas tous lieu dans tous les malades. Cette maladie peut avoir différens dégrés de malignité ou d'intenſité; elle offre auſſi, comme la plupart des autres maladies, trois différens périodes, & c'eſt dans ces diverſes circonſtances qu'il faut chercher la raiſon du peu d'accord qui règne ſur cela parmi les auteurs.

Ce qu'on appelle improprement faux *diabètes* a lieu toutes les fois qu'on urine fréquemment, & beaucoup, auſſitôt qu'on a bu, ſans que ce flux ſoit accompagné d'une forte ſoif, ni d'aucun des autres ſymptômes graves qui caractériſent le vrai *diabètes*. Ce flux eſt accidentel, & d'autant plus facile à guérir, que bien ſouvent il eſt plutôt l'effet d'un ſimple amas, que d'une ſécrétion extraordinaire d'urine. C'eſt plus ordinairement un ſymptôme de pluſieurs affections qui n'ont au-

cun rapport avec le vrai *diabètes* : telles ſont les affections nerveuſes, hyſtériques, arthritiques, les différentes fièvres, &c. dont les accès ſe terminent par une abondante effuſion d'urine.

Tous les ſymptômes du vrai *diabètes* tendent à prouver que cette affection dépend d'une cauſe chaude, ou, ſi l'on veut, d'une perverſion des mouvemens de ce principe actif qui produit la chaleur animale. En effet, l'obſervation fait voir que les tempéramens bilieux & les perſonnes adonnées à une vie contemplative, ſont plus ſujettes à cette maladie que les perſonnes phlegmatiques. L'abus des diurétiques & des boiſſons chaudes, y donne quelquefois lieu. Le climat y influe auſſi beaucoup, & le rabbin Moyſe dit avoir vu en Egypte plus de vingt perſonnes attaquées de *diabètes* dans l'eſpace de dix ans. *Liſter* fait dépendre cette maladie d'une irritation d'entrailles qui, pervertiſſant la digeſtion des alimens, leur fait prendre le caractère de diurétiques. Ceux qui en rapportent la cauſe à une intempérie du foie ne ſont pas mieux fondés dans leur opinion, que ceux qui l'attribuent à une affection des reins, puiſque ces organes ſont quelquefois atteints d'une inflammation, ſans que jamais il en réſulte un *diabètes*. D'autres, comme le célèbre *Brisbane*, penſent qu'il tient à un état de ſpaſme qui amène la paralyſie des reins & des parties circonvoiſines; opinion qui peut ſe rapporter au *ſtrictum* & au *laxum* des méthodiques, & au ſentiment de ceux qui expliquent le *diabètes*, en ſuppoſant un relâchement des reins ou des tuyaux de *Bellini*. Enfin il y en a qui veulent qu'il ſoit le réſultat d'une cauſe froide, ſe prévalant de ce qu'*Arétée* a dit que le *diabètes* eſt une eſpèce d'hydropiſie; mais il eſt plus vraiſemblable que cette maladie eſt l'effet d'une affection générale d'une

nature chaude, qui se fait spécialement sentir dans les viscères épigastriques & dans les reins, & dont les suites entraînent le relâchement de ces organes & la dissolution des humeurs.

« Le traitement du *diabètes* se présente sous trois points de vue différens, relatifs à l'objet qu'on se propose, & qui est ou de parer aux accidens qui l'accompagnent, ou de pallier simplement la maladie, ou bien de la guérir. Dans les climats & dans les tempéramens chauds, la saignée convient au commencement, ainsi que les autres tempérans pour calmer l'ardeur des viscères, & prévenir l'inflammation. On doit avoir soin de tenir le ventre libre, car la constipation est l'état presque ordinaire des personnes attaquées de *diabètes*. On purge même si l'on soupçonne des humeurs âcres & viciées dans les premières voies, quoique *Barbeirac* & d'autres auteurs aient regardé les purgatifs comme inutiles dans le traitement du *diabètes* »

Les hypnotiques, les sédatifs & les bains sont très-propres à appaiser les spasmes, dont les malades sont tourmentés. On doit tâcher de modérer le flux extraordinaire d'urine par le moyen des légers astringens, & des remèdes toniques & mucilagineux; la diète doit se borner aux alimens rafraîchissans, tels que le lait, aux boissons acidules & aux substances qui nourrissent sans échauffer.

« Quant à ces remèdes décisifs qui ont quelquefois guéri le *diabètes*, lorsqu'il n'étoit ni colliquatif, ni invétéré, on a tour à tour proposé l'écorce de chêne, celle du Pérou, les santaux, la rhubarbe, l'esprit de vitriol, l'alun, les bains froids, l'eau à la glace en boisson, &c. *Willis* & *Mead* recommandent la teinture d'antimoine, ainsi que la dissolution de chaux vive avec le sas-

safras, les semences d'anis & la réglisse; *Harris*, le vin de Canaries; *Lister*, le vin chaud, dans lequel on a fait infuser du gingembre : tous ces remèdes peuvent être utiles, si on sait les approprier aux circonstances; mais ceux qui paroissent mériter la préférence sont l'esprit de vitriol, le petit-lait aluminé, le suc du gland mêlé à l'eau de chaux avec un peu de sucre, ce qui forme une espèce d'émulsion; & enfin la teinture des cantharides. L'auteur termine sa thèse, qui est un témoignage honorable de ses connoissances, par quelques observations qui constatent l'efficacité de ces derniers remèdes. »

Traité des Dartres, seconde édition, augmentée de nouvelles observations sur ces maladies & sur les différens remèdes les plus efficaces pour les combattre; par M. POUPART, docteur en médecine de l'université de Montpellier, correspondant de la Société royale de médecine de Paris. A Paris, chez Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers, près des Ecoles de chirurgie. 1784, petit in-8° de 265 p.*

5. Cet ouvrage a été annoncé p. 377 & suiv. du tome lx, avec les éloges dus au travail & aux talens de l'auteur. Les traductions de ce *Traité des dartres*, qui ont été faites à Leipsick & à Strasbourg, ont engagé M. *Poupart* à multiplier les observations sur les dartres & sur les différens moyens curatifs qui leur conviennent; il dit en avoir omis quelques-uns qui ont été employés avec succès: il répare cette omission; &, en rapportant ces moyens, il a soin de faire des remarques sur leurs

effets, & sur les précautions qu'ils exigent. M. *Poupart* mérite particulièrement l'estime de ses confrères, par la franchise avec laquelle il annonce avoir profité de la savante dissertation de M. *de Rousset*, qui a remporté le prix proposé par le collège des médecins de Lyon, en 1775.

Méthode de traiter la rage; par M. Le Roux.

6. Nous avons annoncé avec éloge, dans le cahier de juillet dernier, pag. 91, une dissertation sur la rage par cet habile chirurgien; elle vient d'être réimprimée par les ordres des Etats de la province de Bourgogne, pour être répandue dans les campagnes. M. *Thomassin*, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Neuf-Brisack, nous ayant adressé un extrait de cette dissertation, nous en détachons la seconde partie, dans laquelle les vues de pratique de M. *Le Roux* sont exposées de manière qu'on pourra facilement les suivre à l'égard de ceux qui auroient le malheur d'être mordus par un animal enragé.

M. *Le Roux*, constamment attaché à sa théorie déduite de l'observation, & bien convaincu de sa solidité, met tout son espoir dans le traitement local, & il n'emploie de remèdes internes que comme des accessoires, desquels cependant il ne semble pas faire grand cas. Sa méthode curative forme la troisième partie de son Mémoire.

Il met la rage spontanée au rang des maux incurables, & qui éludent toutes les ressources de l'art. La cause, quoique locale, n'est pas accessible aux moyens qui pourroient la détruire, parce qu'elle a son siège intérieurement, & que d'ailleurs on ne connoît le mal que quand il n'y a plus de ressource.

La doctrine de M. *Le Roux* eſt lumineuſe & conſolante. Quant au traitement de la rage de cauſe externe, il eſt ſi bien conçu & ſi bien motivé, qu'en le faiſant connoître il peut prévenir bien des malheurs.

Dès qu'un homme aura été mordu par un animal enragé, il faudra examiner attentivement ſes bleſſures, s'aſſurer même par la ſonde de leur profondeur, qui va preſque toujours au-delà des apparences: il faut enſuite les dilater avec le biſtouri, dans toute leur circonférence & en forme d'étoile, afin que l'entrée ſoit plus large que le fond. C'eſt ici l'opération la plus eſſentielle, celle qu'il faut faire avec le plus de ſoin: il vaut mieux porter les inciſions un peu plus profondément qu'il ne faudroit, en évitant toutefois les tendons, les gros vaiſſeaux, les principaux nerfs, que de courir les riſques de les faire trop ſuperficielles; il faut pourſuivre le virus juſque dans ſes derniers retranchemens: s'il reſte caché dans un ſeul endroit, on n'a rien fait, & la rage ſe développe.

Les inciſions étant pratiquées de la manière & avec les attentions preſcrites, on laiſſe ſaigner la plaie, on la lave bien avec de l'eau de ſavon, on la trempe même dans un bain de même nature: on la tamponne enſuite de charpie sèche, on l'enveloppe de compreſſes & de bandes juſqu'au lendemain.

A la levée de cet appareil, on découvre le fond de la plaie, on voit les vaiſſeaux, les nerfs, les tendons, s'il s'en trouve dans ſon trajet; c'eſt alors que M. *Le Roux* cautériſe la plaie avec le beurre d'antimoine tombé en déliqueſcence; il l'applique au moyen d'une ſonde de bois qu'il y trempe, & qu'il porte enſuite juſqu'au fond de la plaie; il l'étend ſpécialement ſur les bords, & même ſur la peau environnante: on met par-deſſus un large emplâtre véſicatoire qui s'étend bien au-

delà de la plaie, & le second panſement eſt fait. Toutes les parties touchées de beurre d'antimoine deviennent blanches ſur le champ, & ſont brûlées quelquefois à pluſieurs lignes de profondeur.

« Je n'ai pas employé le fer ardent pour cautériſer les plaies, dit M. *Le Roux;* il effraie trop les malades; il n'eſt pas auſſi facile à manier, & ne brûle pas avec autant de préciſion que les cauſtiques. Parmi ceux-ci, j'ai choiſi le beurre d'antimoine liquide, parce qu'il brûle plus profondément & avec moins de douleurs, que les eſcarres qu'il forme tombent plus promptement, & qu'il n'occaſionne aucun des accidens qu'on a quelquefois à redouter des autres. »

« Je n'applique pas le beurre d'antimoine au premier panſement, parce que j'ai remarqué qu'il étoit décompoſé par le ſang, qui s'écoule en plus ou moins grande quantité, & qu'il ſe précipitoit ſous la forme d'une eſpèce de poudre d'algaroth, qui n'eſt plus corroſive; & effectivement les eſcarres qui en réſultent ont beaucoup moins d'épaiſſeur : en ce cas, auſſi-tôt après leur chute, il faut recommencer l'application. »

« Je n'ai rencontré que deux fois des parties dangereuſes à brûler, & je me ſuis repenti de les avoir ménagées. Quand on a une maladie auſſi grave & auſſi dangereuſe que la rage à redouter, il faut faire des ſacrifices. Si l'occaſion ſe préſente de nouveau, je ne ménagerai rien que les artères conſidérables, dont l'ouverture pourroit entraîner en peu de temps la perte du malade. »

« Au troiſième panſement, j'enlève les veſſies que le véſicatoire a produites, & j'applique en place un linge garni d'onguent de la mère, ou recouvert de beurre frais; je continue ce panſement juſqu'à ce que l'eſcarre ſoit détachée, ce qui arrive le ſix ou le ſept au plus tard. »

« Lorſque l'eſcarre eſt tombée, je mets dans

l'ulcère, ſuivant ſa grandeur, un ou pluſieurs pois, ou des morceaux de racine de gentiane, ou d'iris de Florence, pour entretenir la ſuppuration comme celle d'un cautère. Si la plaie eſt fort large, & qu'il y ait des lambeaux d'emportés, je la remplis avec des bourdonnets garnis de ſuppuratif. A meſure que les chairs reviennent, je les brûle de nouveau avec le beurre d'antimoine : j'applique auſſi le véſicatoire à différentes repriſes ; enfin, je ne permets à la plaie de ſe cicatriſer qu'après quarante jours révolus. »

« Je donne pour tout remède interne l'alkali volatil *fluor*, dans une infuſion de fleurs de ſureau, à la doſe, pour les adultes, de douze gouttes matin & ſoir, que je diminue pour les enfans à proportion de l'âge. Je n'attribue à ce remède aucune vertu pour guérir la rage, mais je l'emploie comme tonique & ſudorifique. Pluſieurs de mes bleſſés n'en ont point pris, & ne s'en ſont pas plus mal trouvés. »

Les alimens doux & de facile digeſtion compoſent le régime des malades ; on doit les engager à ſe diſſiper & à ſe réjouir.

M. *Le Roux* entre enſuite dans le détail de pluſieurs obſervations qui lui ſont particulières, & qui prouvent évidemment la ſûreté de ſa pratique & la juſteſſe des réflexions qu'elle lui a ſuggérées. Il faut lire dans l'ouvrage même le compte qu'il rend de l'état de neuf perſonnes, mordues par une louve enragée, qu'il a traitées en 1780, & dont deux ſeulement ſont péries de la rage. Je n'en citerai qu'un trait qui fait l'éloge de l'humanité de M. *Le Roux*, & de ſa ſollicitude pour ſes malades.

La mort de deux des bleſſés jeta tous les autres dans la plus grande frayeur. L'un d'eux devint rêveur & triſte, il fuyoit la compagnie de ſes ca-

marades, se réfugioit dans des lieux obscurs & écartés, où M. *Le Roux* est allé le trouver plusieurs fois. On l'entendoit soupirer profondément dans la nuit; &, lorsqu'il dormoit, il faisoit des rêves fâcheux. Il refusoit d'un ton brusque ce qu'on lui présentoit, & ne vouloit ni boire, ni manger: tout le monde le croyoit hydrophobe. Cependant, dit M. *Le Roux*, quoique je n'eusse pas fait encore mes remarques sur les périodes de la rage, la situation de ses plaies, faites sur des parties couvertes d'habillement, me rassuroit: elles ne changèrent point de couleur, ne devinrent point douloureuses, & elles alloient toujours d'une marche égale à la cicatrisation. Tous les symptômes qu'il éprouvoit n'étoient produits que par la frayeur; c'est ce que je lui fis remarquer, en lui parlant avec bonté: je lui fis en outre toutes les représentations dont je fus capable, & j'allai même jusqu'à l'*embrasser* le troisième jour. Cette marque de sécurité de ma part fut ce qui le rassura, & il se détermina à boire sur le champ; cependant la fièvre s'étoit allumée, & continua pendant huit jours.

Deux autres personnes mordues par un chien enragé, en 1782, ont encore été traitées & guéries par l'Auteur.

M. *Le Roux* fait ensuite le parallèle du traitement fait à Senlis par les commissaires de la Société royale de médecine, & de celui fait à-peu-près dans le même temps à Dijon, sur les neuf sujets dont il a été parlé.

« J'avois neuf blessés, dit-il, j'en ai préservé sept de la rage; ce qui fait plus des trois-quarts. A Senlis, il y en avoit quinze, & on n'en a conservé que les deux tiers. J'avois six personnes mordues à nu, j'en ai préservé les deux tiers: à Senlis, il y en avoit dix, il en est mort la moitié.

J'avois

J'avois cinq perſonnes bleſſées au viſage, & j'en ai ſauvé trois : à Senlis, il n'y en avoit que trois mordues au viſage, & elles ſont mortes toutes les trois. »

On ne peut pas dire, continue M. *Le Roux*, que notre traitement ait manqué ſur les deux ſujets qui nous ſont morts de la rage ; c'eſt l'artiſte qui a manqué. Si j'avois brûlé à *Jean Petit* la plaie qu'il avoit au grand angle de l'œil, je l'aurois préſervé comme les autres : il eſt évident que j'ai commis la même faute ſur *Jean Arbelot ;* je n'ai pas aſſez dilaté les plaies, je ne les ai pas cautériſées profondément ; j'ai laiſſé dans les bleſſures de ces deux ſujets le virus rabifique, qui s'eſt développé dans ſon temps, & qui s'eſt annoncé dans le lieu même où il étoit en réſerve, par des ſymtômes non équivoques. »

Pour bien entendre ce que dit ici M. *Le Roux*, il faut ſavoir que chez ces deux ſujets morts de la rage, les cicatrices des plaies de l'œil du premier, & de celles de la joue du ſecond, ſe ſont gonflées, ſont devenues douloureuſes avant le développement des accidens de la rage, tandis que les autres cicatrices des mêmes ſujets, & les plaies même encore ouvertes, n'ont point changé ; ce qui prouve que le virus en avoit été extirpé, & qu'il n'étoit reſté que dans la plaie de l'œil de *Jean Petit*, & dans celles de la joue de *Jean Arbelot.*

Traité des maladies vermineuſes dans les animaux ; par M. CHABERT, *directeur & inſpecteur général des Ecoles royales vétérinaires de France, correſpondant de la Société royale de médecine, &c. in-8°.*

de 120 pages. A Paris, de l'Imprimerie royale, 1782, avec deux planches.

7. Six ſortes de vers affectent les animaux domeſtiques. Les *oeſtres*, gros & courts, diviſés en trois eſpèces, ſont les larves de différentes mouches du genre que les naturaliſtes nomment *oeſtrus*; ils ſe logent au bord de l'anus, dans l'inteſtin rectum & dans l'eſtomac du cheval, dans les foſſes nazales & les ſinus frontaux du mouton, dans le corps de la peau des bêtes à cornes, & dans les ulcères pſoriques.

Les *ſtrongles* cylindriques, longs & ronds, de la groſſeur d'une forte plume à écrire, habitent de préférence les inteſtins grêles.

Les *aſcarides*, ſemblables par leur groſſeur & leur longueur à une aiguille à coudre, ordinaire, ſe trouvent en paquets plus ou moins gros dans l'eſtomac du chien; ils ſont plus généralement répandus dans les gros inteſtins du cheval.

Les *crinons* ou *dragonneaux* qui imitent un crin blanc coupé à quelque diſtance de ſon extrémité, ſe trouvent dans toutes les parties du corps des animaux.

Les *douves*, *ſangſues*, *limaces*, *faſciola hepatica de Linné*, reſſemblent à une raie en miniature: on ne les trouve que dans les canaux biliaires. Le chien & le cochon paroiſſent en être exempts.

Enfin *le tænia* ſe trouve en plus ou moins grand nombre dans les inteſtins grêles qu'il habite le plus fréquemment. Sa forme eſt applatie, rubanée & dentelée ſur les bords.

« Ces inſectes produiſent en général des coliques, le dépériſſement, la triſteſſe, le dégoût ou des appétits voraces, ou des appétits entièrement dépravés, des fluxions périodiques, la cécité, le

tic, des claudications inopinées, des convulsions, le vertige, la consomption & la mort. »

Quant aux symptômes particuliers qui annoncent la présence de ces insectes, & aux désordres que chaque espèce produit dans l'économie animale; ils forment des détails très-intéressans, mais qui ne sont point susceptibles d'extrait, & qu'il faut lire dans l'ouvrage même.

M. *Chabert* divise les maladies vermineuses en essentielles, en symptomatiques & en compliquées; il rend compte des expériences qu'il a faites, avec les différentes substances des trois règnes, regardées comme anthelmintiques, sur des vers vivans extraits du corps de différens animaux, ou sur les animaux mêmes dans lesquels des signes univoques en démontroient l'existence; & il résulte de toutes ces expériences, que l'huile empyreumatique animale, rectifiée & distillée avec trois fois son poids d'essence de térébenthine, est celle qui lui a paru la plus efficace pour la destruction de ces insectes; elle fait la base du traitement qui convient à chaque division des maladies vermineuses. La dose de cette huile, dont l'odeur est beaucoup plus désagréable que le goût, est de deux onces pour les chevaux de la forte espèce, & de quatre gros pour les bidets; la dose pour les autres animaux est en raison de leur force, de leur âge & de leur taille.

Traité de la gale & des dartres des animaux; par M. CHABERT, *directeur & inspecteur général des Ecoles royales vétérinaires de France, correspondant de la Société royale de médecine, &c. In-8° de 56 pag. A Paris, de l'Imprimerie royale. 1783.*

8. « La gale & les dartres sont des maladies

de la peau, qui consistent dans une éruption de pustules sur une ou plusieurs parties des tégumens; cette éruption étant accompagnée de prurit. »

« Tous les animaux domestiques sont sujets à la gale & aux dartres, mais celui de tous qui y est le plus exposé, & en qui ces maladies sont le plus opiniâtres, c'est le chien. »

« Elle est souvent épizootique dans les bêtes à laine, & cette épizootie règne le plus souvent au commencement de la belle saison; elle est aussi épizootique dans les solipèdes, mais elle est le plus souvent sporadique. »

« Le seul symptôme vraiment certain de la gale est le prurit, que l'on excite en grattant la partie malade; si l'animal se frotte avec fureur contre les corps durs qui sont à sa portée, le caractère de cette maladie n'est plus équivoque. »

« La gale acquise, qui émane du chien, est plus dangereuse pour l'homme que pour les autres animaux; & celle que l'homme communique aux animaux herbivores est plus fatale à ces brutes, que celle qui règne entre elles; la gale de ceux-là n'est pas bien dangereuse pour l'homme. »

« En général la gale qui nous a paru la plus difficile à guérir étoit accompagnée d'une forte tuméfaction dans les tégumens, d'une abondante sécrétion de crasse ou d'écailles, d'une ample évacuation de matière roussâtre & purulente au travers des vaisseaux ouverts & lacerés des fibres cutanées. Celle qui est suivie de délabrement dans les tégumens, de l'atrophie du malade, d'une cachexie véritable, du dégoût, de la tristesse, de la foiblesse & de la fièvre, est absolument incurable. »

Une nourriture choisie, la séparation des animaux sains d'avec les malades, le pansement réitéré, les lotions émollientes & adoucissantes

ſur les parties galeuſes ; la ſaignée, les breuvages délayans & tempérans, les lavemens émolliens, les dépuratoires ; l'application des topiques antipſoriques, tels que l'onguent mercuriel, l'eau végéto-minérale, & la décoction de tabac dans l'urine & le lait, ſont les moyens généraux à employer pour triompher de ce virus. Les modifications de ce traitement, relativement aux accidens particuliers & aux différens animaux, ſont décrits par M. *Chabert* avec ſon exactitude ordinaire, & ne laiſſent preſque rien à deſirer ſur cet objet.

Je joindrai ici un avis bibliographique ſur d'autres ouvrages de M. *Chabert*.

Traité du charbon ou anthrax dans les animaux, &c. (Voyez *pag. 548 du Journal de Médecine, mai 1784.*)

9. Cet ouvrage fut imprimé pour la première fois dans les Journaux d'agriculture des mois de juin & juillet 1779. Il parut in-4° de 28 pages en 1780, à Paris, de l'Imprimerie royale, avec quelques additions dans la partie curative. On le réimprima ſans aucun changement dans l'*Almanach vétérinaire* au commencement de 1782, & la même année parut l'édition annoncée dans le Journal de Médecine, conſidérablement augmentée ; mais le charbon ayant été commun dans pluſieurs provinces, elle fut bientôt épuiſée, & on le réimprima en 1783, in-8° de 140 pag. de l'Imprimerie royale, avec encore quelques additions. La plus grande différence du nombre des pages de ces deux éditions conſiſte cependant principalement dans la groſſeur des caractères. Enfin, cet ouvrage vient d'être traduit en eſpagnol par M. *Rodriguez*, élève de l'Ecole

royale vétérinaire de Paris, & maréchal des écuries de Sa Majesté catholique à Madrid, 1784.

Du claveau, &c. (*p. 151 du même cahier.*)

10. M. *Bourgelat* donna cet ouvrage manuscrit à ses élèves, en 1771, & il fut imprimé avec des augmentations dans le Journal d'agriculture de février 1777. Il est divisé en vingt-six chapitres, dans lesquels le claveau est envisagé sous toutes les faces & dans le plus grand détail. Il y a en tête une nomenclature de tous les noms qu'on donne à cette maladie dans les différentes provinces de France, & dans les langues étrangères. Ce Traité n'étant point à la portée du plus grand nombre de ceux auxquels il convenoit le plus, M. *Chabert* en fit un extrait, imprimé en 1781, in-4° & non in-8°, comme il est annoncé dans le Journal de Médecine. Cet extrait fut réimprimé en entier dans l'*Almanach vétérinaire*.

TORBERNI BERGMAN, chemiæ prof. *&c.* C'est-à-dire, *Opuscules de physique & de chimie, rassemblés & revus par l'Auteur, avec des augmentations; par M.* TORBERN BERGMAN, *professeur de chimie à Upsal, & chevalier de l'ordre royal de Wasa, tome 2, orné de planches. A Upsal, chez* Edman; *& se trouve à Strasbourg, chez* Kœnig; *& à Paris, chez* Didot le jeune, *quai des Augustins. 1780. In-8° de 510 pag.*

11. Ce volume, qui ne le cède point au premier par l'importance des articles, contient quatorze opuscules, qui n'ont pas peu concouru à

augmenter la réputation méritée de M. *Bergman*: faiſons-les connoître ſuccinctement.

I. *Des formes des criſtaux, principalement de celles qui proviennent du ſpath.* Ce Mémoire eſt tiré du premier tome des nouveaux actes de la Société royale des ſciences d'Upſal; M. *Bergman* y fait voir combien les formes des criſtaux varient: il donne l'énumération de celles qui proviennent du ſpath, examine la ſtructure des plus petites parties intégrantes, diſcute la queſtion, s'il faut attribuer la criſtalliſation au ſel mêlé dans la ſubſtance qui ſe criſtalliſe, & il conclud pour la négative.

II. *De la terre ſilicée.* On ſait que le docteur *Pott*, & après lui M. *Cronſtedt*, ainſi que d'autres auteurs ont donné le nom de *ſilicées* aux terres appellées auparavant *vitrifiables*. M. *Bergman* examine ici cette terre ſilicée, que les acides ordinaires précipitent des cailloux, & qu'ils laiſſent enſuite intacte. Il expoſe la manière dont elle ſe comporte avec les acides & avec les ſels alkalis. Il prouve qu'elle a un caractère ſalin qui ne diffère des ſels vulgaires, que par la différence dans le degré de ſolubilité, & qu'elle eſt une terre primitive.

III. *De la pierre hydrophane.* Cette diſſertation a été inſérée dans les Mémoires de l'Académie royale des ſciences de Stockholm pour l'année 1777; elle traite d'une pierre plus vulgairement connue ſous le nom d'*œil du monde*, qui eſt fort ſingulière par la propriété qu'elle a de devenir tranſparente dans l'eau, de très-opaque qu'elle étoit auparavant. Notre ſavant profeſſeur donne des éclairciſſemens ſur cette qualité remarquable; il fait voir que le ſilex n'eſt pas le ſeul foſſile dans

lequel on trouve des *hydrophanes*, mais qu'on en rencontre auſſi parmi les ſtéatites.

IV. *Sur la terre des pierres précieuſes.* Cet écrit fait partie du troiſième volume des nouveaux actes de l'Académie d'Upſal. Après avoir expoſé les diverſes opinions des auteurs ſur la terre des gemmes ou pierres précieuſes, M. *Bergman* détaille les précautions & les difficultés qu'offre l'analyſe de ces pierres; il fait voir l'efficacité des acides pour opérer leur décompoſition, & la manière d'en tirer facilement les premiers principes; il ajoute diverſes conſidérations ſur les criſtaux voiſins des gemmes & ſur le diamant.

V. *Sur la terre de la tourmaline.* On trouve cette diſſertation dans les Mémoires de l'Académie royale des ſciences de Stockholm pour l'année 1779. La tourmaline, ſi fameuſe depuis quelques années, eſt ici analyſée ſuivant les loix de la ſaine chimie. On n'avoit guères trouvé cette pierre qu'à Ceylan, & en Amérique. M. *Muller* l'a rencontrée dans les montagnes du Tirol, il en a communiqué à M. *Bergman* des criſtaux plus grands & plus beaux que tous ceux qu'on avoit auparavant apportés d'Aſie ou d'Amérique. D'après cette analyſe, notre célèbre oryctologiſte penſe que dans les ſyſtêmes de minéralogie, il faut placer la tourmaline parmi les argilles.

VI. *De la chaux fulminante de l'or.* Cette diſſertation fut publiée dans l'univerſité d'Upſal, en 1769. Il y a long-temps que les chimiſtes ont découvert l'or fulminant; cependant juſqu'à ce jour, ils n'ont pu déterminer avec certitude la cauſe d'une exploſion ſi ſingulière. M. *Bergman* prouve ici que les acides vitriolique, muriatique & nitreux, favoriſent à la vérité la fulmination,

mais qu'aucun d'eux n'y eſt néceſſaire, ſi ce n'eſt comme diſſolvant & atténuant. La ſeule préſence de l'alkali volatil produit la fulmination.

VII. *Sur la platine.* Ce Traité a été conſigné parmi les Mémoires de l'Académie de Stockholm. Quoique la platine ſoit un métal aſſez nouvellement découvert, il faut avouer que les chimiſtes modernes l'ont examiné ſous tous ſes différens aſpects; néanmoins il eſt encore pluſieurs points qui demandent à être éclaircis; c'eſt ce qui a engagé M. *Bergman* à compoſer ce Mémoire, où l'on remarque particulièrement les précipités de la platine, obtenus par l'alkali végétal & la chaux.

VIII. *Des mines blanches de fer.* Cet opuſcule, originairement écrit en ſuédois, a été traduit en allemand; l'auteur y expoſe les qualités phyſiques de ces mines; il les examine par la voie sèche & par la voie humide; il apprend à en ſéparer la manganèſe, & enſeigne leurs uſages.

IX. *Du nickel.* M. *Bergman* dans cet opuſcule, qui parut dans l'univerſité Suédoiſe en 1775, & qui a été enſuite traduit en françois, s'eſt ſpécialement propoſé d'obtenir la dépuration du nickel; pour exécuter cette opération, il a ſucceſſivement employé la ſulphuration, le foie de ſoufre, le nitre, le ſel ammoniac, l'acide nitreux & l'alkali volatil. Ses expériences lui ont appris qu'il eſt preſque impoſſible d'obtenir le nickel parfaitement pur. Il tâche cependant d'en déterminer les propriétés.

X. *De l'arſenic.* Cette diſſertation fut d'abord publiée dans l'univerſité guſtavienne d'Upſal, en 1777, enſuite traduite en allemand, & imprimée à Allenbourg. M. *Bergman* y donne beaucoup de procédés neufs ſur l'arſenic; il recherche enſuite l'utilité de ce demi-métal dans la médecine & les

arts, & consacre un paragraphe particulier sur ses usages divers : il rapporte que le cadavre d'un homme qui s'étoit empoisonné avec de l'arsenic, ayant été transporté sur l'amphithéâtre anatomique d'Upsal, l'odeur d'ail ne s'y développa qu'avec la putréfaction.

XI. *Des mines de zinc.* Ce Mémoire a été prononcé dans l'auditoire ci-dessus, en 1779. Notre habile chimiste y enseigne les diverses manières dont le zinc est souvent masqué dans la nature ; il donne l'analyse des zincs calciné, aéré, vitriolique, & de plusieurs fausses galènes. M. *Bergman* prouve inconteſtablement, par l'analyse & la composition, l'origine de l'odeur hépatique que les acides font exhaler de la fausse galène.

XII. *Des précipités métalliques.* Ce Traité paroît pour la première fois ; il est consacré à examiner les dissolutions des métaux, les différens caractères des précipitations ; enfin les couleurs, la nature & la composition des précipités métalliques.

XIII. *De la docimasie humide des mines.* C'est une dissertation qui a été soutenue aux Ecoles gustaviennes, en 1780. Après quelques détails sur la docimasie sèche, M. *Bergman* en vient aux essais par la voie humide ; il enseigne la docimastique des mines d'or, de platine, d'argent, de mercure, de plomb, de cuivre, de fer, d'étain, de bismuth, de nickel, d'arsenic, de cobalt, de zinc, d'antimoine ; & enfin de manganèse, demi-métal récemmment découvert.

XIV. *Du chalumeau à souder, & de son usage dans la recherche des corps, principalement des minéraux.* M. *André de Swab*, métallugiste Suédois, est le premier qui ait fait voir l'utilité du chalumeau à souder, pour examiner pyrotechniquement les minéraux : d'autres savans Suédois, au

nombre desquels on compte les *Cronstedt* & les *Scheele*, ont ensuite perfectionné cet instrument. M. *Bergman* y fait encore quelques corrections; &, dans ce Mémoire, il enseigne la manière de s'en servir, & prouve son extrême utilité pour les recherches minéralogiques.

BIBLIOGRAPHIE.

La clarté & la précision rendoient très-recommandables les leçons de feu M. *de Courcelle*, premier médecin de la marine à Brest; elles rempliſſoient parfaitement les intentions de M. *Poissonnier*, qui, en sa qualité de directeur général des hôpitaux de la marine, se proposoit de communiquer aux élèves des élémens d'anatomie, ainsi que des différentes parties de l'art de guérir. (*Voyez* Journal de Médecine, tome lx, pag. 479.)

C'est faire l'éloge de ces leçons, en publiant que M. *Poissonnier* les a adoptées, & qu'il leur a donné le complément qui restoit à desirer, en y ajoutant la splanchnologie, & en suivant le même plan que M. *de Courcelle* s'étoit tracé pour les autres parties.

En faisant une mention honorable des leçons de feu M. *de Courcelle*, & en les citant comme ayant été adoptées par M. *Poissonnier*, nous ne faisons que nous conformer à ce que sa délicatesse a plusieurs fois exigé de nous.

PRIX EXTRAORDINAIRE

De la Société royale des ſciences de Montpellier.

La Société royale des ſciences de Montpellier s'empreſſe d'annoncer qu'un de ſes membres, M. *Brouſſonet* fils, vient de lui remettre une ſomme de trois cents liv. qu'il deſtine à un Prix extraordinaire académique. Il propoſe pour le ſujet de ce Prix, l'*éloge hiſtorique de Pierre Richer de Belleval, premier profeſſeur de botanique & d'anatomie dans l'univerſité de médecine de Montpellier.*

La Société entrant dans les vues d'un académicien auſſi zélé, & ſe conformant à ſes deſirs, déclare qu'elle adjugera ce Prix à l'auteur, de qui elle aura reçu le meilleur ouvrage ſur le ſujet propoſé.

Pierre Richer de Belleval a été le reſtaurateur de la botanique dans les écoles de Montpellier; il a employé toute ſa fortune à la recherche des plantes du bas Languedoc, & à un ouvrage de botanique très-étendu qu'il s'étoit propoſé de publier; un grand nombre de gravures en cuivre, faites avec une exactitude inconnue avant lui, & qui exiſtent encore, devoient entrer dans cet ouvrage: on a de lui en outre pluſieurs écrits imprimés ſur la botanique. La ville de Montpellier lui doit l'établiſſement de ſon Jardin royal des plantes, qu'il fut chargé de conſtruire par ordre de *Henri IV*, en 1598, c'eſt-à-dire, vingt-huit ans avant la fondation de celui de Paris; la diſpoſition de ce jardin, qui peut paſſer pour un modèle en ce genre, eſt une preuve non équivoque des connoiſſances en botanique de ſon fondateur.

La botanique a été depuis cultivée dans le

même ville par des hommes célèbres, MM. *Magnol*, *Niſſolle*, *de Sauvages*, membre de la Société royale, qui a publié leurs éloges. *Richer de Belleval* étant mort avant l'établiſſement de cette Compagnie, cet honneur a manqué à ſa Mémoire. L'éloge qu'on demande réparera ce défaut ; il ne doit point tenir du panégyrique, ni de l'oraiſon funèbre ; on n'y veut d'autres ornemens que ceux qui ſont propres à l'hiſtoire : ce qu'on exige principalement, c'eſt l'analyſe raiſonnée des ouvrages de *Richer de Belleval*, avec des détails exacts & intéreſſans ſur ſa vie, autant qu'on aura pu en raſſembler. L'hiſtoire des progrès de la botanique en Languedoc, celle du Jardin royal des plantes, doivent néceſſairement former une partie de cet éloge.

Toutes perſonnes, n'importe de quel pays & de quelle condition, pourront concourir pour le Prix, même les aſſociés étrangers & les correſpondans de la Société. Elle s'eſt fait la loi d'exclure du concours les académiciens régnicoles. Ceux qui compoſeront ſont invités à écrire en françois ou en latin ; on les prie d'avoir attention que leurs écrits ſoient bien liſibles. Ils ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages, mais ſeulement une ſentence ou deviſe ; ils pourront attacher à leurs écrits un billet ſéparé & cacheté, où ſeront avec la même deviſe leurs noms, qualités & adreſſes ; ce billet ne ſera ouvert qu'en cas que la pièce ait remporté le prix. On adreſſera les ouvrages, *francs de port*, à M. *de Ratte*, ſecrétaire perpétuel de la Société royale des ſciences à Montpellier, ou on les lui fera remettre entre les mains. Les ouvrages ſeront reçus juſqu'au 30 ſeptembre 1785 incluſivement.

La Société, à ſon aſſemblée publique, pendant la tenue des Etats de Languedoc de 1785, proclamera la pièce qui aura mérité le Prix.

PREMIERE SÉANCE

De la Société royale d'Orléans.

La Société royale de physique, d'histoire naturelle & des arts, formée à Orléans sous la protection de M. le duc d'*Orléans*, a tenu sa première Séance publique, le mardi 8 juin 1784.

Parmi les Mémoires qui y ont été lus, il y en a deux qui concernent notre Journal. C'est à regret que nous nous bornons à n'en rapporter que les titres.

Description topographique & médicale de la ville & des environs d'Orléans; par M. BEAUVAIS DE PREAU.

Recherches sur les précautions à prendre contre les dangers des exhumations; par M. MAIGREAU.

Phytonomatotechnie universelle, c'est-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères; par M. BERGERET, *neuvième Cahier, juin 1784.*

Le neuvième Cahier de cet intéressant ouvrage, contient les figures des plantes suivantes: *Pezize écarlate*, B. *Pezize Ocre blanc*, B. *Marchante multiforme*, L. *Lichen brun*, L. *Lichen à gobelets*, L. *Nicotiane rustique*, L. *Pervenche majeure*, L. *Glécome lierré*, L. *Caille-Lait jaune*, L. *Ophrys bourdon*, B. *Fraisier des tables*, L. *Ortie grièche*, L. *Noisetier Avelinier*, L.

Cet Ouvrage se distribue tous les deux mois

par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de deſcription.

On ſouſcrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin; DIDOT le jeune, quai des Auguſtins; POISSON, cloître Saint-Honoré.

La ſouſcription pour le papier de Hollande par année, ou pour ſix cahiers, eſt de 108 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéreſſant & ingénieux Ouvrage, dans les volumes lviij, pag. 559,—vol. lix, page 477,—vol. lx, pag. 191 & 393,—vol. lxj, pag. 447.

Nos 1, M. BERTHOLET.
2, 3, 11, M. WILLEMET.
4, M. ROUSSEL.
6, M. THOMASSIN.
7, 8, 9, 10, M. HUZARD.

Fautes à corriger dans le cahier de juillet.

Page 76, ligne première, *Daniæ*, liſez *Danicæ*.
Page 81, ligne 29, l'écorce du Pérou, *liſez* l'écorce rouge du Pérou.
Page 82, ligne 18, *gonorrhœâ virulentâ indole*, liſez *gonorrhœæ virulentæ indole*.
Page 83, ligne 9, *procurandis*, liſez *præcavendis*.
Ibid. ligne 17, Erzen, *liſez* Erzeu.
Page 105, ligne dernière, Bu, *liſez* Baum.
Page 106, ligne première, cunzucht, *liſez* zucht.
Ibid. ligne 5, Verhandalmg, *liſez* Verhandeling.

TABLE.

Second extrait. Médecine militaire, ou Traité des maladies tant internes qu'externes. Par M. Colombier, *méd.* Page 225
Réflexions & Observations sur une toux sèche & rebelle. Par M. Sumeire, *méd.* 244
Obs. sur l'angine œdémateuse. Par M. Ferriere, *chir.* 248
Observation sur une fièvre quarte, guérie par la salivation. Par M. Souville, *méd.* 254
Observation sur un accouchement laborieux. Par M. Dourlen, *chir.* 256
Remarques de M. Alphonse Leroy, 260
Mémoire sur les propriétés & l'usage de la charpie. Par M. Terras, *chir.* 262
Réflexions & Eclaircissemens sur la construction & les usages des rateliers complets & artificiels. Par M. Jourdain, *chirurgien-dentiste,* 283
Lettre de M. Heyraud, *méd. à l'Editeur du Journal de Médecine, au sujet du magnétisme animal,* 290
Réponse de l'Editeur du Journal de Médecine, 291
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de juillet 1784, 294
Observ. météor. faites à Montmorenci, mois de mai, 296
Observ. météor. faites à Montmorency, mois de juin, 300
Observations météorologiques faites à Lille, 303
Maladies qui ont régné à Lille, 304

Nouvelles Littéraires.

Académie, 305
Médecine, 308
Vétérinaire, 321
Chimie, 326
Bibliographie, 331
Prix extraord. de la Soc. royale de Montpellier, 332
Première Séance de la Soc. royale d'Orléans, 334
Phytonomatotechnie universelle. Par M. Bergeret, *ibid.*

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de Septembre 1784. A Paris, ce 24 Août 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. Didot jeune, 1784.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1784.

MAGNÉTISME ANIMAL.

Le premier mérite & le premier devoir des hommes qui ont à ſe décider ſur des objets toujours importans & ſouvent difficiles à ſaiſir, c'eſt d'écarter les préjugés & de s'aſſujettir à une logique aſſez rigoureuſe pour éviter l'erreur, qui ne dépend que d'un défaut de raiſonnement. Comment donc des médecins peuvent-ils admettre un être avant que ſon exiſtence ſoit démontrée? & comment ſe permettent-ils d'attribuer un effet à une cauſe hypothétique, quand l'expérience la plus conſtante

les conduit naturellement à attribuer ce même effet à une cauſe connue ?

Nous n'avons que très-rarement fait mention du magnétiſme animal, & ce n'a été qu'en le préſentant avec le ridicule & le mépris que la doctrine & la pratique de M. *Meſmer* doivent inſpirer néceſſairement à quiconque y réfléchit ſans prévention ; ces articles, tout laconiques qu'ils ſont, devoient ſuffire à ceux qui ſavent à quels ſignes on reconnoît la jonglerie, & qui ne confondront jamais les preſtiges avec les opérations de la nature. Quant aux perſonnes qui, par défaut de principes & de moyens d'en faire l'application, ou par une malheureuſe tournure d'eſprit, ſont forcées à aimer le merveilleux & à s'identifier avec lui, ç'auroit été peine perdue que de chercher à les détromper, avant que le voile de l'impoſture fût entièrement déchiré. Pour que l'Angleterre ceſsât de croire à *Greatrakes*, ſurnommé le *prophète Irlandois*, il falloit enfin que l'enchantement fût détruit par la ſuperſtition même : un mari & ſa femme ne pouvant concevoir qu'à moins d'un ſortilège, la volonté la plus conſtante reſtât opiniâtrement ſans effet, s'imaginèrent que le *prophète Irlandois* les avoient punis par ce maléfice ſi malencontreux dans un ménage, & ſi riſible pour les voiſins. Le déſeſpoir & la vengeance donnèrent à l'épouſe en courroux le pouvoir de démaſquer & de dé-

concerter le *prophète Greatrakes*, bien que depuis long-tems cet Irlandois exorcisât à Londres avec de brillans ſuccès. Les détails de cet événement ſont conſignés dans un ouvrage très-connu ; mais le récit de S. Evremond rend l'aventure trop applicable aux circonſtances préſentes, & il caractériſe trop bien la diſpoſition de la pluspart des eſprits, pour que nous puiſſions nous empêcher d'en rapporter la fin.

Le pouvoir du prophète Irlandois, *établi ſur un aſſujétiſſement ſuperſtitieux des eſprits, devint à rien auſſitôt qu'il y eut des gens aſſez hardis pour ne le pas reconnoître : alors l'Irlandois ſurpris, étonné, ſortit promptement par la porte de derrière, moins confus toutefois, moins mortifié que le peuple, n'y ayant rien que l'eſprit humain reçoive avec tant de plaiſir que l'opinion des choſes merveilleuſes, ni qu'il laiſſe avec plus de peine & de regret.*

Tout le monde ſe retira honteux de s'être laiſſé abuſé de la ſorte, & chagrin néanmoins d'avoir perdu ſon erreur ; nos mariés glorieux & triomphans jouiſſoient des douceurs de la victoire ; & M. d'Aubigny, *qui paſſoit d'un eſprit à un autre avec une facilité incroyable, quitta le merveilleux à l'inſtant, pour ſe donner le plaiſir du ridicule avec moi, ſur ce qui étoit arrivé.*

Pluſieurs initiés au *meſmériſme*, ſont nés

avec la plus part des avantages que la nature & la fortune peuvent prodiguer ; ce ſeroit ſans doute leur faire injure, que de ſe perſuader qu'on les offenſe par un récit hiſtorique, fait dans l'intention de prémunir contre de nouvelles ſuperſtitions phyſiques. Nous nous flattons plutôt, qu'*en quittant le merveilleux*, ils ſe donneront, ainſi que M. d'Aubigny, *le plaiſir du ridicule ſur ce qui eſt arrivé.* Les égards & la vérité nous obligent auſſi de dire ici que parmi les médecins qui ont ſuivi le magnétiſme animal, quelques-uns ne s'y ſont déterminés, qu'en cédant à des impulſions majeures, & afin de pouvoir, ayant été témoins oculaires, plus victorieuſement déſabuſer le public. Quant à ceux qui par crédulité, ou par ſpéculation ſe ſont attachés au char de M. *Meſmer*, & de M. *Deſlon*, ils méritent de porter bien pleinement le ridicule qu'ils ſe ſont préparé.

Rien ne doit donc nous empêcher de conſigner dans le Journal de Médecine le précis hiſtorique de tout ce qui eſt relatif à la chimère *magnético-animale ;* ce précis ſervira au recueil général des myſtifications. Le répertoire de ces ſottiſes nous manque, & ce n'eſt aſſurément point faute de matière. On ne doit pas abſolument déſeſpérer que la tradition hiſtorique des impoſtures & des folies ne garantiſſe nos neveux de quelques ſuperſtitions du même genre.

RECHERCHES & Doutes sur le magnétisme animal; par M. THOURET, docteur-régent de la Faculté, & membre de la Société royale de médecine. A Paris, chez Prault, *imprimeur du Roi, quai des Augustins, à l'Immortalité. In-12; 1784. Prix 40 sous broché.*

Nous ne pouvons mieux faire conoître cet ouvrage, que par le rapport même des commissaires de la Société royale de Médecine.

EXTRAIT DES REGISTRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE.

Nous avons été chargés par la Société royale de médecine d'examiner un ouvrage de M. *Thouret*, notre confrère, intitulé: *Recherches & doutes sur le magnétisme animal.*

En lisant attentivement cet ouvrage, on voit qu'il est composé de deux parties très-distinctes; l'une qui est en quelque sorte historique, expose les rapports du magnétisme animal, tel qu'il étoit connu des anciens, avec celui qui est admis par les modernes; l'autre contient des réflexions critiques, des doutes sur les preuves qui servent de base à cette doctrine, dont M. *Thouret* montre l'incertitude. Nous essaierons de donner à la Compagnie une idée de ces recherches.

Le magnétiſme animal a tenu une des premières places parmi les ſyſtêmes, dans ces temps où l'on ſe contentoit de ſuppoſitions au lieu de faits; & cette hypothèſe a diſparu avec tant d'autres, lorſque la phyſique expérimentale a diſſipé les preſtiges de l'imagination, & réduit les connoiſſances à leur juſte valeur.

Il s'agiſſoit d'un fluide très-ſubtil, auquel on avoit donné des noms impoſans, tels que ceux d'*ame du monde*, d'*eſprit de l'univers*, de *fluide magnétique univerſel*, & qui s'étendoit, diſoit-on, des aſtres juſqu'à nous, animoit toute la nature, pénétroit toutes les ſubſtances, & donnoit à tous les corps animés en général, & à leurs diverſes régions en particulier, des forces d'attraction & de répulſion par le moyen deſquelles on expliquoit tout.

On ne ſe contentoit pas d'admettre, ou plutôt de ſuppoſer un fluide de ce genre; on ſe flattoit de pouvoir, par certains procédés, s'en rendre maître & en diſpoſer à volonté. On pouſſoit plus loin encore ces chimériques prétentions: on aſſuroit que ce fluide dans lequel on admettoit une ſorte de flux & de reflux, avoit une grande action ſur les nerfs, une grande analogie avec le principe vital; que ſes effets dirigés par une main habile, s'étendoient à de grandes diſtances ſans l'intermède d'aucun corps étran-

ger ; qu'il étoit poſſible d'en imprégner, ſoit des poudres, à la manière de *Digbi*, qui diſoit l'avoir fixé par la ſienne, ſoit des fluides, ſoit diverſes parties du corps des animaux ; que cet agent étoit, comme la lumière, réfléchi par les glaces, & que le ſon & la muſique en augmentoient l'intenſité.

Les partiſans du magnétiſme animal qui ont écrit dans le dix-ſeptième ſiècle, ne bornoient pas là leurs eſpérances. L'art de diriger un fluide qu'ils avoient fait deſcendre du ciel, & qui, ſelon eux, agiſſoit d'une manière auſſi marquée ſur le corps humain, devoit avoir une grande liaiſon avec la médecine, ou plutôt pouvoit la ſuppléer : auſſi ne manqua-t-on pas de dire qu'en le faiſant circuler à propos, on étoit sûr de guérir les organes malades, & de conſerver la ſanté de ceux dans leſquels elle n'auroit ſouffert aucune atteinte.

Telle fut l'origine d'une médecine externe & univerſelle, d'une eſpèce nouvelle, & qui ſe vantoit d'avoir l'avantage de guérir ſans qu'on fût obligé d'avaler aucunes drogues. Bientôt on reconnut des pôles dans le corps humain, c'eſt-à-dire des points ſur leſquels, à ce qu'il paroît, l'action du fluide ſuppoſé devoit être dirigée : on opéra, ſans le ſecours de la pharmacie, des cures, des purgations ; on fit éprouver aux malades des ſenſations de divers genres ; &, malgré

les grands effets attribués à cet agent, on assura que les personnes les plus foibles & les plus délicates pouvoient y être soumises sans aucun danger. Ces procédés étonnans avoient encore un autre usage ; celui de faire connoître le siège du mal si souvent ignoré, & vers lequel le fluide se dirigeoit sans doute avec une sorte d'intelligence. Il perfectionnoit la coction des humeurs ; les maux de nerfs sur-tout résistoient rarement à son activité ; il favorisoit la transpiration ; enfin, & cette dernière remarque est importante, il agissoit puissamment sur le moral. Un penchant presque irrésistible, étoit la base de l'attachement & de la reconnoissance voués par les malades à ceux qui les avoient traités suivant ce procédé. Plusieurs, au nombre desquels étoit *Maxwel*, donnoient même à entendre qu'il étoit possible, dans quelques circonstances de la vie, d'abuser de ce moyen.

Ce tableau du magnétisme animal, tel qu'il a été imaginé & célébré par les anciens, est fidélement extrait des recherches de M. *Thouret*. Les principaux auteurs dans les ouvrages desquels il a puisé, sont *Paracelse*, *Van-Helmont*, *Goclenius*, *Burgravius*, *Libavius*, *Wirdig*, *Maxwel*, *Santanelli*, *Tentzelius*, *Kircher* & *Borel*. Les passages sont extraits & cités en entier; & M. *Thouret*, dans cette production comme dans plusieurs

autres, a montré l'érudition la plus variée, la plus exacte & la plus étendue.

Il eſt facile de voir combien le ſyſtême que nous avons expoſé eſt analogue à celui de M. *Meſmer*. Pour en donner la démonſtration, M. *Thouret* a conſidéré ſéparément chacune des propoſitions publiées & avouées par ce dernier. Elles ſont au nombre de vingt-ſept; & il réſulte de cet examen, qu'elles ſont toutes poſitivement énoncées dans quelques-uns des auteurs dont nous avons rapporté les noms.

Il n'y a pas juſqu'aux expériences de la Bague & de l'Epée, (*voyez pages 120 & 121 de l'ouvrage*,) que M. *Thouret* a trouvées décrites dans *Kircher*. Il eſt donc certain que les aſſertions de M. *Meſmer*, qu'il regarde comme ſes principes, ne lui appartiennent point; & que cette théorie, au lieu d'être une nouveauté piquante, eſt un ancien ſyſtême abandonné depuis près d'un ſiécle.

En remontant à ce que les auteurs originaux ont avancé, on trouve en effet des ſuppoſitions dénuées de fondement, & qui, faute de preuves, ſont tombées dans l'oubli. Toutes les parties de cette hypothèſe n'étoient liées entre elles que par l'imagination. La marche que l'on avoit ſuivie pour l'établir avoit été la même que celle de l'art de guérir, ſoit par les enchantemens, ſoit

par les exorciſmes. Ç'a toujours été par des ſenſations que l'on a prétendu prouver l'exiſtence de ces divers agens ; & ſi ce genre de preuve ſuffiſoit, il n'y en auroit aucun qui ne fût démontré. La ſaine phyſique a donc refuſé d'y croire, ainſi qu'au magnétiſme, tel que *Maxwel*, *Goclenius* & *Santanelli* l'ont préſenté, & tel que nous l'avons expoſé nous-mêmes au commencement de ce rapport.

Le magnétiſme animal de M. *Meſmer* mérite-t-il plus de confiance ? M. *Thouret*, ſans répondre à cette queſtion d'une manière poſitive, s'eſt permis à ce ſujet, dans la ſeconde partie de ſon ouvrage, des réflexions qu'il n'a propoſées que comme des doutes, & qui ne ſont relatives qu'à ce que M. *Meſmer* a publié ou avancé authentiquement. On pourroit lui objecter, dit M. *Thouret* :

1°. Que le toucher ſouvent employé dans ſa méthode, & d'une manière ſoutenue, ſur des régions très-ſenſibles, telles que celles de l'eſtomac, &c. peut produire des effets, en communiquant une impulſion vive aux nerfs des plexus qui y ſont ſitués, & qui ſont liés avec tous ceux du corps humain ; que les auteurs offrent un grand nombre de faits de ce genre, & que par conſéquent les ſenſations auxquelles les attouchemens donnent lieu, ne prouvent point l'exiſtence d'un agent ou fluide particulier.

2°. Que la chaleur produite par la main, le mouvement communiqué à l'air, peuvent occaſionner des impreſſions très-fortes dans une perſonne très-ſenſible & dont les fibres ſont en convulſion, ſans qu'aucun de ces effets prouve un agent nouveau.

3°. Qu'en s'emparant de l'imagination par un appareil impoſant, par des procédés extraordinaires, par la confiance que donnent de grandes promeſſes & l'enthouſiaſme, il eſt poſſible d'augmenter le ton des fibres ſenſibles & nerveuſes, de diriger enſuite par des attouchemens leur impulſion vers certains organes, & d'y exciter ainſi des évacuations ou excrétions, ſans qu'il en réſulte, ni pour la phyſique, ni pour la médecine, aucune connoiſſance nouvelle.

4°. Que les partiſans du magnétiſme animal ne produiſent ce qu'ils appellent *des criſes*, c'eſt-à-dire un état convulſif, que dans des ſujets très-irritables, très-nerveux, & ſur-tout dans les femmes, dont la ſenſibilité a été précédemment excitée par les moyens ſuſdits.

5°. Que parmi ces cauſes diſpoſantes, on doit ſur-tout compter la préſence d'une perſonne déja en convulſion, ou prête à y entrer; qu'ainſi qu'un organe attaqué de ſpaſme le propage facilement à tous les autres organes, il ſe tranſmet de même d'un homme à un autre homme; qu'il ne faut donc pas

être ſurpris ſi dans les ſalles où ſe font les traitemens prétendus magnétiques, le ſpaſme & même les convulſions ſe répandent auſſi promptement, le moyen de les produire étant auſſi facile ; & que l'hiſtoire fournit un grand nombre de faits dans leſquels les convulſions ſe ſont propagées dans un village, dans une ville entière, d'une manière plus ſurprenante encore que celle dont le magnétiſme animal offre l'exemple.

6°. Que l'hiſtoire nous a tranſmis également un grand nombre de guériſons opérées par la peur ou par la joie, par la commotion de quelque paſſion violente ; ce qui prouve ſans réplique le pouvoir de l'influence nerveuſe ſur les maladies.

7°. Qu'à différentes époques, deux empiriques fameux, *Greatrakes*, Irlandois, & *Gaſſner* de Ratisbonne, ont produit ſur différentes perſonnes des effets qui ont paru ſurprenans, & qui ont eu des admirateurs ; qu'ils n'employoient que des attouchemens, ſoit ſur la nuque, ſoit ſur le membre ſouffrant, & qu'il a été unanimement reconnu qu'ils n'agiſſoient que ſur l'imagination.

8°. Que dans un grand nombre de cas, les partiſans du magnétiſme animal ſemblent être plus occupés du ſoin de ſurprendre les ſpectateurs, que de guérir les malades ; le ſpaſme, les convulſions qu'ils donnent produiſant des maux certains, ne fût-ce que

par l'habitude de cet état qu'ils font contracter, tandis que les avantages de cette pratique ne ſont pas également démontrés.

9°. Que certaines maladies locales n'étant pas du nombre de celles ſur leſquelles le magnétiſme animal agit, & certaines perſonnes, de l'avis même de M. *Meſmer*, n'étant pas ſuſceptibles de ſon effet, on pourroit ſoupçonner que les partiſans de cette méthode ſe ſeroient ménagé cette reſſource pour rendre raiſon de leur défaut de ſuccès dans certains cas.

10°. Que prétendre à la découverte d'un moyen qui puiſſe ſuffire dans tous les cas de maladie, c'eſt-à-dire, à la médecine univerſelle, eſt une illuſion qui n'eſt pas excuſable dans un ſiècle éclairé.

11°. Que l'on peut expliquer par les effets connus de la ſenſibilité, & ſans aucun agent nouveau, les phénomènes que M. *Meſmer* produit par une méthode dont il n'a point fait part au public.

12°. Que M. *Meſmer*, en ſuppoſant qu'il ait un agent particulier, a ſuivi une route contraire aux intérêts de cette découverte, en ſe conduiſant comme ceux qui ont fait de vains efforts pour accréditer un ſyſtême digne à tous égards de l'oubli dans lequel il eſt tombé.

La Compagnie peut juger l'ouvrage d'après cet extrait. Il eſt important de rap-

peller ici que la Société royale, connoiſſant le zèle de M. *Thouret*, & les travaux nombreux qu'il a faits ſur tout ce qui concerne le magnétiſme, l'a chargé, dans ſa Séance tenue le 12 mars 1784, de recueillir dans les auteurs, tant anciens que modernes, tout ce qui a été écrit ſur le magnétiſme animal. Ces recherches auſſi complettes qu'on puiſſe le deſirer, & dont M. *Thouret* avoit communiqué le plan à la Société, compoſent la première Partie de ſon ouvrage, & peuvent être conſidérées comme ſon rapport ſur cet objet. Nous croyons que la Compagnie lui doit des remercîmens à cet égard. La ſeconde Partie contient des réflexions judicieuſes, & des doutes ſages. Nous penſons qu'elle mérite, comme la première, d'être imprimée avec l'Approbation & ſous le Privilège de la Société.

La Compagnie, chargée par le Roi de l'examen de tous les moyens curatifs nouveaux & ſecrets, n'a pas vu ſans inquiétude l'eſpèce de vogue acquiſe par le magnétiſme animal, dont les procédés, quels qu'ils ſoient, ont été & ſont adminiſtrés à des malades, & payés par le public ſans avoir été préalablement, ainſi que les loix du royaume l'ordonnent, ſoumis à l'examen des gens de l'art ; abus contre lequel la Société s'eſt élevée comme elle le devoit dès le principe. Elle doit être flattée qu'un de

ſes membres publie des recherches ſavantes ſur une matière qui n'a été juſqu'ici traitée que dans des écrits anonymes, dont la plupart ſont plutôt deſtinés à l'amuſement qu'à l'inſtruction des lecteurs. L'ouvrage de M. *Thouret*, médité avec ſoin, éclairera ceux qui y chercheront de bonne foi des lumières, & ſervira beaucoup à réſoudre une queſtion ſur laquelle l'intérêt public exige que l'on prononce au plus tôt.

Au Louvre, le 9 juillet 1784.

Signés GEOFFROY, DESPERRIERES, JEANROY, DE FOURCROY, CHAMBON & VICQ-D'AZYR.

MÉMOIRE

Sur l'épidémie qui a régné dans la paroiſſe de Tronget, à la fin de mars 1784; par M. GAULMIN DESGRANGES, médecin à Montmarault en Bourbonnois.

Tronget, paroiſſe ſituée à cinq lieues de la capitale du Bourbonnois, eſt aſſiſe ſur la croupe d'une montagne, & placée entre le levant & le midi. De temps immémorial, elle fut le théâtre des maladies, ſur-tout des maladies épidémiques; j'en ai puiſé la preuve dans les regiſtres où ſont inſcrits les actes

mortuaires que j'ai consultés, & dans une Lettre qu'on y lit de la part d'un curé, qui existoit il y a environ quatre-vingts ans, à M. l'Intendant de la province : *Si vous ne portez*, disoit ce bon pasteur, *un prompt secours, Monseigneur, à ma paroisse, elle est composée de neuf cents communians, avant peu elle sera réduite à cinquante personnes; depuis quinze jours j'ai inhumé plus de soixante cadavres.*

Il y a près de quinze ans que j'exerce la médecine dans les environs; j'ai toujours observé & plus de maladies & plus de mortalité dans cette paroisse que dans celles qui lui sont contiguës? D'où proviendroit cette différence de malignité dans des maladies qui paroissent être de même genre? Ne doit-on pas croire qu'elle prend sa source dans la nature & la diversité du sol? En effet, la quantité de mines à charbon que l'on a exploitées pendant long-temps, & que l'on recommence à exploiter depuis environ dix-huit ans, n'influeroit-elle pas sur la santé des habitans? Les vapeurs méphitiques qui sortent continuellement de ces souterrains, & encore plus particulièrement depuis leur nouvelle fouille, ne pourroient-elles pas être regardées comme cause meurtrière des maladies qui dévastent cette paroisse? Le récit de l'épidémie suivante prouvera que mon soupçon n'est pas sans fondement, &

que

que l'on peut dire de cette paroiſſe, ce que l'on a dit de Rome; que ſon plus cruel ennemi eſt à ſes portes : *Ex antris & ſpecubus, in quibus aër denſiſſimè concluſus fœdam acquiſivit putredinem terræ motu, aut alio caſu apertis, poſſunt adoleſcere morbi.* RIVER. ſect. 3, cap. 1.

Sur la fin de mars 1784, la paroiſſe de Tronget fut en proie à une maladie épidémique, qui frappoit ſans diſtinction d'âge & de ſexe, mais plus particuliérement ſur les payſans, dont la nourriture avoit été mauvaiſe, ou qui avoient été expoſés au froid d'un hiver rigoureux. Depuis cette époque juſqu'au 23 avril, de quarante-trois perſonnes affectées, l'on n'en comptoit que quatre à cinq qui avoient réſiſté à la fureur de la maladie. Cette mortalité ayant porté la terreur & l'alarme, l'on ſupplia M. l'Intendant de la province de vouloir envoyer promptement du ſecours; les ordres en furent donnés ſur le champ, & je fus mandé pour combattre cette maladie, qui paſſoit pour peſtilentielle. A mon arrivée, je me fis rendre compte des ſymptômes, & de ce qui avoit précédé; le tableau exact qui m'en fut fait par le chirurgien qui l'avoit obſervée dès ſon invaſion, joint aux connoiſſances que l'inſpection & la relation de pluſieurs malades me fournirent, me firent reconnoître, non point la peſte, mais une péri-

pneunomie bilieuſe-putride, & une fièvre catarrhale maligne. En conſéquence de ces deux caractères, je défendis l'uſage des ſaignées, moyen ſur lequel on avoit cru devoir appuyer, autoriſé par la douleur de côté, & les crachats par fois mêlés de ſang.

Cette maladie débutoit par une foule de ſymptômes orageux, & remplis d'anomalie; le venin épidémique étoit très-ſeptique, & il portoit le ravage par-tout où il ſe dépoſoit; à la tête, il occaſionnoit une céphalalgie; à la gorge, une angine mortelle; à la poitrine, une péripneumonie; aux inteſtins, un dévoiement ſéreux, & par fois ſanguinolent; à la peau, une éruption criſtalline chez les uns, pourprée chez les autres. Si à toutes ces métamorphoſes vous joignez une proſtration de force, une douleur dans l'un ou l'autre hypocondre, un pouls naturel, mais qui ſe briſoit & devenoit languiſſant peu de temps après; une langue sèche, par fois entourée d'aphthes, & preſque toujours chargée d'un limon jaune, des douleurs à la région précordiale, des nauſées, des vomiſſemens même, avec quantité de bile & & de vers, des crachats, tantôt rouillés & glaireux, d'autres fois jaunâtres & noirâtres, vous aurez un tableau fidèle de l'épidémie.

D'après cet expoſé, je penſe avoir eu raiſon de caractériſer cette maladie de péripneumonie bilieuſe-putride, & fièvre catar-

rhale maligne, qui, conjointement & quelquefois ſeule, produiſoit & entretenoit tout le ſpectacle affreux. Pour mieux démontrer l'exiſtence réelle de ces deux cauſes, j'en appelle à l'obſervation : elle m'a prouvé d'une manière convaincante que l'âcre bilieux & l'âcre cararrhal jouoient le principal rôle. Je dis l'*âcre bilieux* : le vomiſſement naturel ou artificiel d'une quantité d'humeurs bilieuſes qui ſoulageoit promptement le malade, en prouvant la vérité de mon aſſertion, prouve auſſi que la douleur de côté n'étoit que ſecondaire & entretenue par une ſurabondance de bile, coacervée dans l'eſtomac & le foie. Je dis l'*âcre catarrhal* : deux évènemens qui ſe ſont paſſés ſous mes yeux, ne laiſſent aucun doute ſur ſa préſence. Le premier eſt un malade qui fut guéri le quatrième jour par une abondance d'humeurs ſéreuſes rendues par le conduit auditif; le ſecond eſt un homme âgé de trente-trois ans qui, le quinzième jour de ſa maladie, fut également guéri par l'effet d'une priſe d'ipécacuanha, que je lui avois preſcrite, & qui lui fit rendre la même nuit, par l'expectoration, une quantité ſurprenante d'humeurs ſéreuſes; il ſe manifeſta au moment de ſa convaleſcence une éruption pourprée ſur l'eſtomac. Les ſymptômes maladifs, & ces deux obſervations, s'accordent à prouver que ma dénomination étoit la

ſeule que méritât l'épidémie. Je conviendrai de bonne foi que ceux qui étoient travaillés de l'âcre bilieux, étoient moins expoſés que ceux chez qui l'âcre catarrhal dominoit; mais l'état étoit encore plus périlleux, ſi ces deux humeurs ſe marioient enſemble; de ce *connubium*, il réſultoit une gangrène qui, en deux fois vingt-quatre heures, faiſoit périr le malade.

L'expoſition des cauſes viendra encore à l'appui du diagnoſtic. Parmi les cauſes proégumènes, je place les brouillards épais de l'été dernier, leſquels à la vérité n'ont produit, pendant toute cette ſaiſon, aucune affection maladive, peut-être parce qu'ils étoient ſecs & chauds; mais devenus froids & humides au retour de l'hiver, ils ont diminué la tranſpiration inſenſible, *Aër frigidus & humidus parciorem facit tranſpirationem, & uberiorem introſpirationem*; produit des rhumes, des fièvres catarrhales d'autant plus opiniâtres, que la pluſpart des gens de la campagne, qui en ont été plus particulièrement travaillés, ont été expoſés au froid rigoureux d'un hiver des plus humides & des plus longs, qui, en les privant des aiſances de la vie, les a auſſi privés de la faculté de ſe procurer les ſecours néceſſaires pour faciliter une libre & abondante expectoration. Cette humeur ainſi retenue, & avec laquelle ils ont vécu juſqu'au prin-

temps, a dû acquérir par ſon ſéjour un caractère âcre & ſeptique, qui devoit diſpoſer à une maladie grave. Ajoutons à cette cauſe prédiſpoſante la misère qui a forcé les payſans à vivre d'alimens mal ſains, & qui n'ont pas toujours ſuffi pour calmer leur faim : *Viverunt ſiliquis, & pane ſecundo ;* ce qui a dû énerver les ſucs digeſtifs, & procurer une abondance de ſaburre putride dans les premières voies : auſſi ce ſont les payſans malheureux ſur leſquels l'épidémie a ſévi avec le plus de fureur.

Du nombre des cauſes procatarctiques, la première ſont les vapeurs de charbon qui s'exhalent continuellement par une quantité d'ouvertures pratiquées pour l'exploitation de la mine, vapeurs qui prennent plus particulièrement leur eſſor au printemps & en automne, que dans les deux autres ſaiſons de l'année : *Conſtricto nimirùm per hiemem terræ ſinu, retinentur in eo multa quæ pejores deinde ſibi adſciſcunt dotes ; vere autem laxatis veluti repagulis per patentia ſpiracula in aërem exhalant.* (SENAC. *de recondita febrium nat.* lib. 1, cap. 2.) Ce qui ne doit laiſſer aucun doute ſur la certitude de cette cauſe, c'eſt que le nombre des malades & des morts a été bien plus conſidérable à la partie orientale & méridionale, où l'on fouille continuellement la mine, qu'aux parties ſeptentrionale & occiden-

tale où l'on n'a fait encore aucune fouille.

La ſeconde cauſe, qui m'a paru n'être pas moins efficiente, c'eſt le retour du printemps qui a été ſubitement froid & chaud, ſec & humide; ces viciſſitudes, dans un temps où toutes les humeurs ſont comme dans une eſpèce de végétation, ont bien pu donner une nouvelle force au germe épidémique : *Inæqualitates temporum febrium malignarum cauſæ eſſe conſueverunt.* RIVER. ſect. 3, lib. 1.

Quelqu'un pourra peut-être m'objecter que j'ai eu tort de ne pas ranger cette maladie dans le nombre des fièvres peſtilentielles, attendu que tous les ſymptômes qui l'accompagnoient, paroiſſoient lui mériter cette place. Je réponds que je n'ai pas cru devoir le faire; premièrement, parce que je n'ai jamais trouvé le pouls fébrile; ſecondement, parce qu'il ne m'eſt mort qu'un malade ſur vingt: conditions contraires au ſentiment de Rivière, qui diſtingue la fièvre maligne de la peſtilentielle par la mortalité : *Ex eâque plures ſervantur quàm intereunt.*

Les remèdes dont j'ai fait uſage, & qui m'ont le mieux réuſſi, ſont le tartre émétique, quelquefois ſeul; d'autres fois uni à l'ipécacuanha, & donné dans une eau de veau altérée avec les feuilles de chicorée, dans du petit-lait clarifié, ou encore dans

une légère teinture de tamarins : *Vomitus utilis plenis & biliosis omnibus, si vel nimium se replerunt, vel parum concoxerunt.* CELS. lib. 1, cap. 3. Les potions émético-cathartiques, administrées dans les premiers momens de la maladie, & assez rapprochées pour s'opposer au transport de l'humeur morbifique qui affectoit de préférence la poitrine déja affoiblie par de fréquens rhumes : *In parte debiliori depluunt humores ;* les soirs de ces évacuations, un peu de thériaque, sur-tout lorsque l'état de foiblesse le demandoit ; les boissons acidulées, le petit-lait clarifié, les véscatoires aux jambes plutôt qu'aux reins, les loocks aiguisés avec l'ipécacuanha ou le kermès minéral ; les fomentations, les lavemens émolliens, le quinquina en lavage au déclin de la maladie ; les bouillons maigres, les crêmes de riz à l'eau, l'*avenas* sans lait ; rarement les saignées : si ces remèdes ont eu quelques succès, j'en suis redevable en partie aux soins que j'ai pris de les faire administrer devant moi.

Avant de terminer ce Mémoire, qu'il me soit permis de demander aux personnes de l'art, quel parti j'aurois dû prendre pour m'opposer au mal de gorge, suivi de difficulté d'avaler, & par fois d'enflure au cou ? angine d'autant plus fâcheuse, qu'elle étoit toujours le précurseur d'une mort prochaine. Inutilement ai-je conseillé les cataplas-

mes émolliens, les saignées, les sangsues proche le mal, les bains de pieds, les mouches cantharides autour du cou ; ces remèdes m'ont paru ne produire d'autre effet, que celui de déplacer l'humeur qui avoit une grande disposition à former subitement des métastases sur un des côtés de la poitrine, & y produisoit une gangrène prompte. N'étoit-ce pas le cas, pour remédier à cet accident, de faire pratiquer de profondes scarifications aux parties latérales du cou ? moyen dont je n'ai pas pu faire usage, tant par la difficulté de soumettre les malades à cette opération, que par la crainte que j'avois que le chirurgien n'ouvrît l'artère carotide.

OBSERVATION

Sur un mal de tête invétéré, guéri par un accident singulier ; par M. SUMEIRE, médecin à Marignane en Provence.

Le nommé *Gerard*, âgé de vingt-six ans, d'une constitution très-robuste, d'un tempérament pléthorique-sanguin, occupé habituellement aux travaux relatifs aux étangs, avoit depuis un an & demi un mal de tête des plus violens, dont il rapportoit l'origine à l'impression de l'air froid & humide de la nuit à laquelle il avoit été exposé étant couché, dans le temps qu'il étoit au service

d'un vaiſſeau du roi : on lui avoit fait beaucoup de remèdes méthodiquement adminiſtrés, leſquels avoient laiſſé le mal en ſon entier : le ſiège de la douleur étoit ſur tout le ſommet de la tête, où le malade ne pouvoit pas ſouffrir la moindre compreſſion. Il y a quelques jours qu'il fut engagé à une partie de jeu des trois ſauts ; (ce jeu conſiſte en ce qu'après avoir couru quelques pas, on ſaute trois fois de ſuite ſur un même pied ;) il éprouva dans cet exercice une grande commotion dans la tête, & il lui ſembla, à ce qu'il dit, qu'on lui en arrachoit le deſſus. Ayant fini cet exercice, il eut une forte ſenſation de fatigue & de douleur ſourde à la région des lombes où il trouva une eſpèce de gonflement, & où il parut un certain nombre de boutons à pointe noire, qui ſe terminèrent par une légère & prompte ſuppuration. Il fut bien agréablement ſurpris de ne plus ſentir dès-lors ſon mal de tête, qui a diſparu ainſi pour toujours. L'exercice du ſaut a-t-il déplacé une humeur ou une ſtaſe de quelque fluide qui pouvoit être la cauſe de cette douleur invétérée & rebelle, ou bien cette douleur a-t-elle été diſſipée par la diverſion ſur la région lombaire, de l'humeur ou de la ſenſation qui la produiſoit ? L'obſervation a fait voir que la douleur qui ſurvient aux pieds, & qui eſt ſpontanée, ſoulage conſidérablement dans

les maux de tête ; la guériſon ſubite & extraordinaire dont il s'agit, n'eſt-elle pas un phénomène accidentel qui ſe rapporte à ce principe ?

OBSERVATION

En faveur de la méthode adouciſſante & réfrigérante dans la contraction ſpaſmodique de la matrice ; par M. SERIEIS, à Ably.

Une dame étrangère, âgée de 19 ans, accoucha heureuſement le 30 mars ; le 31, elle fut ſans fièvre. Le 1er avril, la fièvre de lait ſurvint, & ceſſa le 2 vers midi. Le ſoir, un ſujet de joie porta le trouble dans le torrent de la circulation. Le 3, les vidanges étoient à peine ſenſibles. Le 4, un chagrin imprévu les ſupprima totalement : dès-lors une douleur vive ſe fit ſentir à la région lombaire droite, & il y eut des attaques ſpaſmodiques : un pédiluve tiède, une tiſane adouciſſante, & des lavemens anodyns ramenèrent le calme. J'ordonnai la continuation de ce régime ; mais ſa garde, pour qui ce traitement étoit nouveau, (étant diamétralement oppoſé à la pratique journalière,) diſſuada l'accouchée, lui fit avaler des diurétiques chauds, des ſpiritueux ; & par cette condamnable routine,

elle ajouta, croyant bien faire, irritation ſur irritation. La malade ne tarda pas à ſe repentir de ſa crédulité. Une chaleur brûlante dans toute l'habitude du corps, une ſoif inextinguible, une douleur inſoutenable dans le canal inteſtinal, l'abdomen météoriſé & de couleur livide, furent le réſultat de ces incendiaires. Elle alloit ſuccomber par une inflammation du bas-ventre, ſi je ne fuſſe venu à ſon ſecours. Je lui fis prendre en abondance d'une tiſane rafraîchiſſante : on lui donna des lavemens froids avec l'eau de rivière, & l'huile douce récente ; (elle ne pouvoit ſupporter les lavemens tièdes :) on fit des fomentations émollientes ſur le ventre. Ces remèdes appaisèrent le trouble ; ils calmèrent la tenſion ſpaſmodique des nerfs, de la matrice, & des autres parties qui ſympathiſent avec ce viſcère, & provoquèrent en peu de jours l'écoulement des vidanges, au grand étonnement de la garde & des aſſiſtans.

De ſemblables obſervations, fréquemment réitérées, en inſpirant une frayeur ſalutaire au ſexe, affoibliroient la force du préjugé en faveur des cordiaux dans les affections nerveuſes ; préjugé qui, dans cette contrée, devient une ſource des calamités dont la portion la plus aimable de l'eſpèce humaine eſt conſtamment affligée.

OBSERVATION

Sur des douleurs néphrétiques, accompagnées d'une rétention d'urine, causées par d'anciennes carnosités qui avoient bouché le canal de l'urètre; par M. LÉAUTAUD, maître en chirurgie à Arles, doyen & ancien prévôt de sa Compagnie, ancien chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu du Saint-Esprit de la même ville, & correspondant de l'Académie de chirurgie de Paris, &c.

M. ***, recommandable dans les belles-lettres, âgé d'environ quarante ans, d'une constitution robuste & pléthorique, étoit attaqué de douleurs de reins & d'une rétention complette d'urine qui le tourmentoit depuis plus de deux jours, lorsque je fus appellé. Je trouvai le malade dans son lit; il avoit les yeux rouges, égarés, étincelans, la respiration gênée, une fièvre ardente, une langue sèche, aride, avec une soif excessive. Le besoin d'uriner étoit pressant; le malade se plaignoit d'un grand poids sur les reins, & l'on remarquoit une tumeur qui occupoit le bas-ventre & toute la région du pubis. Deux de mes confrères d'une assez grande réputation, avoient déja essayé, mais vainement, de sonder le malade.

Je fis ſur le champ une ſaignée pour appaiſer l'inflammation & relâcher les parties ſolides; je fis donner un lavement qui procura deux ſelles abondantes, & la douleur ſe calma tant ſoit peu. J'appliquai un cataplaſme anodyn ſur le bas-ventre; j'ordonnai des boiſſons adouciſſantes; les urines ne coulèrent point. Je réitérai la ſaignée, & je fis mettre le malade dans un bain modérément chaud: nous ne pûmes point obtenir d'urine.

Le danger devenoit de plus en plus preſſant; le malade perdoit courage; je le décidai à ſouffrir la ponction au périnée: mais avant, je voulus tenter de le ſonder, eſpérant que le traitement anti-phlogiſtique qui avoit été mis en uſage, pourroit rendre moins difficile l'introduction de la ſonde. Ce ne fut pas cependant ſans beaucoup de peine que je parvins à l'introduire. Aucun praticien n'ignore combien cette opération eſt difficultueuſe, lorſqu'on eſt appellé trop tard, & que le canal de l'urètre eſt bouché en partie par des carnoſités anciennes. La ſonde ayant pénétré dans la veſſie, malgré les obſtacles qui s'y oppoſoient, les urines coulèrent très-abondamment, & il ſortit ſur la fin une grande quantité de ſable & de graviers; ce qui me détermina à laiſſer la ſonde pendant deux ou trois jours, pour y faire des injections avec la décoction d'orge, de

graine de lin & de vulnéraires, afin de déterger & nettoyer la veſſie, ſoupçonnant qu'il y avoit encore du gravier ; mais le malade ne voulant plus abſolument garder la ſonde, je la retirai, & lui conſeillai de faire uſage des bougies de *Daran*. Depuis ce temps, le malade urine avec plus de facilité qu'avant ſon accident. Il rend toujours un peu de ſable, & quelquefois des pierres de la groſſeur d'un petit pois : cependant il ne reſſent rien de ſa rétention d'urine, & il a joui depuis de la ſanté la plus parfaite.

Note du Rédacteur.

Quoique cette obſervation ne contienne rien d'extraordinaire, ni dans les ſymptômes que préſentoit la maladie, ni dans le traitement qui a été pratiqué, nous nous ſommes cependant fait un plaiſir de l'inſérer dans notre Journal ; elle prouve combien, à l'âge de près de 80 ans, M. *Léautaud* conſerve un jugement ſain, & comment il ſait faire un uſage heureux de ſes talens.

OBSERVATIONS

Sur un coup de bayonnette pénétrant dans la poitrine ; par M. NIEL, *élève en chirurgie de l'hôpital militaire de Breſt.*

Le nommé *Franç. Monier*, fuſilier au régiment de Béarn, compagnie *de Comarque*,

âgé de quarante ans, & d'une foible conſtitution, fut porté à l'hôpital militaire de Breſt, le 25 mars, à cinq heures & demie du matin : il venoit de recevoir un coup de bayonnette entre la troiſième & la quatrième des vraies côtes, à côté de la mamelle droite. Il tomba ſur le coup, & reſta l'eſpace d'un demi quart-d'heure ſans connoiſſance & ſans ſecours. Etant alors chirurgien de garde, je fus auprès du malade, que je trouvai ſans pouls, ayant les extrémités froides, la reſpiration preſque éteinte, vomiſſant le ſang par intervalles, & le crachant par regorgement à pleine bouche. L'hémorrhagie avoit amaſſé entre la chemiſe & la circonférence du coup, un caillot de la groſſeur & de la forme d'une calotte de chapeau d'enfant. Mon premier ſoin fut de faire baſſiner le lit du malade, & auſſitôt qu'il fut couché, je jugeai qu'il étoit de la prudence d'enlever le caillot pour prévenir l'épanchement dans la poitrine. Je panſai la plaie à plat ; je fis coucher le malade ſur le côté bleſſé, & réchauffer les extrémités pour y ranimer la circulation preſque éteinte depuis une heure. Une demi-heure après, le pouls commença à ſe faire ſentir, & devint bientôt dans un état qui permit la première ſaignée ; elle ne parut apporter aucun changement en mieux : au bout de quatre heures, elle

fut réitérée ; enſuite on fit prendre au bleſſé le premier paquet de la poudre ci-deſſous :

Blanc de baleine ; ſucre, de chaque une demi-once.

Antimoine diaphorétique ; gomme adragant, de chaque deux gros.

Yeux d'écreviſſes ; laudanum opiatum, de chaque huit grains.

Le tout bien mêlé enſemble, & diviſé en huit paquets, fut donné de trois heures en trois heures, dans un gobelet de décoction de méliſſe. Une heure & demie après avoir pris la première priſe, le malade revint de l'aſſoupiſſement léthargique dans lequel il étoit plongé depuis le moment qu'il avoit reçu le coup ; l'hémorrhagie diminua. Les huit paquets furent pris, & opérèrent un changement en mieux. Le malade recouvra la facilité de cracher & de reſpirer ; ſon pouls qui juſqu'alors avoit été petit, ſerré & fréquent, devint mollet, & preſque dans ſon état naturel. Le deuxième jour après ſon accident, notre bleſſé dormit d'un profond ſommeil, & nous dit, lorſqu'il fut éveillé, qu'il n'avoit pas encore paſſé une nuit auſſi tranquille, dans le temps même qu'il jouiſſoit d'une parfaite ſanté ; il prenoit pour tiſane ordinaire une boiſſon pectorale édulcorée. Comme il y avoit cinq ou ſix jours qu'il n'avoit été à la ſelle, & qu'il s'étoit

s'étoit plaint qu'avant de recevoir le coup, il ſe ſentoit tous les matins la bouche pâteuſe, mauvaiſe, & de fréquentes envies de vomir, on lui donna une demi-once d'un mélange de manne, de pulpe de caſſe, d'huile d'amandes douces & de ſirop de guimauve.

Cette marmelade fut adminiſtrée le quatrième jour de la maladie, & ſon effet fut de produire une évacuation d'une aſſez grande quantité de matières bilieuſes & verdâtres. Le cinquième jour, le malade ſe trouva parfaitement bien, ſi on en excepte le crachement de ſang qui exiſtoit toujours; mais les crachats contenoient moins de matière ſanguinolente. Pour nourriture, on fit prendre un bouillon matin & ſoir juſqu'au onzième jour, époque à laquelle le crachement de ſang diſparut: alors on permit une ſoupe, & un œuf; ce qui fut continué pendant deux jours, après leſquels on augmenta la quantité des alimens, & le malade fit uſage en même temps d'une décoction d'orge avec le lait; il ſuivit ce régime juſqu'au vingt-troiſième jour, qu'il ſortit de l'hôpital parfaitement guéri.

Tous les auteurs, tant anciens que modernes, qui ont traité des plaies pénétrantes de la poitrine, & dont les ſymptômes avoient des rapports immédiats avec ceux dont je viens de parler, ont préconiſé la ſaignée comme le moyen le plus infaillible

pour sauver la vie aux blessés; mais si l'on considère la saignée dans les effets qu'elle doit naturellement produire, (abstraction faite des circonstances où elle est absolument nécessaire,) on conviendra qu'elle occasionne une abondante dissipation des esprits animaux & la dissolution générale des humeurs, & que si on la répète trop souvent, elle affoiblit les organes destinés aux fonctions essentielles à la vie.

L'état d'épuisement dans lequel étoit le blessé, le vomissement des caillots de sang, l'assoupissement léthargique, l'hémorrhagie, la difficulté de respirer, & le froid des extrémités, sembloient présager une mort prochaine, soit par l'extinction totale des forces, soit par l'épanchement qui paroissoit inévitable.

Deux saignées très-petites ont suffi dans le traitement de cette blessure, & les accidens semblent avoir cédé principalement à l'usage des poudres que le malade a prises. Je n'entreprendrai point d'expliquer la manière dont elles opèrent; je dirai seulement que j'étois autorisé à les prescrire d'après l'expérience de M. *Partis*, ancien chirurgien-major du régiment de Bretagne, & présentement chirurgien en chef de nôtre hôpital, qui m'a certifié les avoir vues réussir dans plus de soixante cas semblables.

OBSERVATION

*Sur un ulcère guéri par l'*alkali volatil fluor, *appliqué à l'extérieur ; par M.* POTHONIER, *médecin à Fayence par Draguignan, en Provence.*

Je fus mandé il y a deux ans à Cotignac pour voir une jeune fille âgée de dix-neuf ans, & malade depuis neuf ans. Pendant trois ou quatre printemps de suite, il s'élevoit de petites vésicules sur le talon du pied droit de cette fille, & un peu au-dessus de l'insertion du tendon d'Achille. Ces vésicules s'étendoient plus ou moins vers la malléole externe ; elles croissoient & s'ouvroient en été, pour se fermer en automne. La santé de cette jeune personne n'en paroissoit point altérée, mais la cicatrice formée par les vésicules étoit affreuse à voir.

Les humeurs devenant plus acrimonieuses, rongèrent vivement les chairs ; le mal s'accrut, changea de place, & prit un siège constant entre le tendon d'Achille & la malléole interne. Les vésicules s'ouvrirent ; il se forma un ulcère, ayant environ la longueur de la paume de la main, & une largeur proportionnée : cét ulcère n'avoit pu céder à aucun topique ; j'en trouvai les

bords durs, calleux, renverſés & fort élevés. L'odeur qui s'en exhaloit étoit infecte, les chairs du milieu de l'ulcère étoient noires & ſpongieuſes, la déperdition de ſubſtance qui s'y faiſoit étoit conſidérable ; la jambe & la cuiſſe droite étoient fort amincies. L'inquiétude de la malade étoit extrême ; ſes forces étoient diminuées tout-à-coup ; ſes règles étoient ſupprimées ; ſon viſage étoit pâle & décoloré, de vermeil qu'il avoit été ; le ſommeil & l'appétit étoient perdus. Le pouls étoit continuellement fébrile ; & quelquefois des douleurs lancinantes ſe réveillant, produiſoient une fièvre très-ſenſible, précédée de légers friſſons.

Je crus néceſſaire d'unir le traitement interne avec les remèdes externes. J'ordonnai d'abord des bouillons rafraîchiſſans qui furent ſuivis du petit-lait, auquel on mêloit le ſuc de creſſon, & d'autres plantes analogues. Je fis prendre des pilules compoſées avec le quinquina, la rhubarbe & le ſafran de mars liés enſemble avec le ſirop d'abſynthe, enſuite quelques onces d'extrait de ciguë, en commençant par un grain, & augmentant juſqu'à un demi-gros. A l'extérieur, je fis 12 ou quinze frictions mercurielles, parce que j'appris que le père de cette fille avoit eu des écrouelles ; ces frictions n'opérèrent aucun changement. Pour conſumer les chairs baveuſes & les bords de l'ulcère, j'employai

l'alun calciné & le précipité rouge, tantôt mêlés avec le digeſtif ſimple, tantôt ſaupoudré ſur l'ulcère & ſur ſes bords. Ces cathérétiques animoient le pouls, rendoient les pulſations plus fréquentes pendant quelques inſtans, & la malade ſentoit ſur la plaie une irritation, qui quelquefois duroit une partie de la journée; elle étoit encore moins tranquille lorſqu'on avoit mêlé au digeſtif du verd-de-gris, ou qu'on en avoit ſaupoudré l'ulcère. L'eau phagédénique fut également employée ſans ſuccès. J'avois fait mettre des compreſſes trempées dans l'eau-de-vie camphrée pour arrêter les progrès d'une gangrène commençante, & pour corriger la puanteur de cet ulcère chancreux. Un mélange d'onguent de la mère & de baume d'*Arcæus*, dans lequel on mêla du précipité rouge, produiſit une irritation ſi grande, que le mal empira au point de me faire perdre tout eſpoir de guériſon, même palliative: alors la fièvre redouble, devient continue, & tient du caractère de la fièvre lente; les douleurs ſont inſupportables; l'inſomnie eſt portée au plus haut point; le dégoût pour les alimens augmente; la malade eſt quelquefois depuis le matin juſqu'au ſoir ſans rien prendre; tout annonce ſa fin prochaine.

Je me décide alors à faire uſage de l'alkali volatil fluor; j'en mêle une cuillerée

à café dans deux livres d'eau : on emploie cette eau pour baſſiner l'ulcère & tremper des compreſſes épaiſſes qu'on applique deſſus. On panſe d'abord trois fois, & enſuite quatre fois par jour.

Les douleurs ſe calment, les chairs fongueuſes ſont détruites ; l'ulcère offre promptement un aſpect favorable ; la fièvre ceſſe ; la ſuppuration de l'ulcère devient louable & moins abondante ; les bords durs, calleux & renverſés acquièrent plus de molleſſe, s'alongent au moyen des ſucs nourriciers qui ne ſe perdent plus. La grandeur de l'ulcère diminue & ſes bords ſe rapprochent, l'embonpoint revient, les règles reparoiſſent. Tel étoit l'état de cette fille, que je n'ai pu ſuivre juſqu'à la fin, parce que mes affaires m'obligèrent à quitter Cotignac où elle demeure.

MÉMOIRE SUR L'ALIPUM,

Autrement dit GLOBULARIA ;

Par M. RAMEL *le fils, docteur en médecine.*

Le véritable quinquina eſt, ſans doute, le tonique le plus puiſſant, le fébrifuge le plus efficace que nous ayons. Il eſt bien rare que les fièvres intermittentes éludent ſes

effets, & ſur-tout lorſqu'on a fait précéder des émétiques & des purgatifs pour enlever la cacochylie & la ſaburre des premières voies ; effet de la maladie, ſuivant quelques médecins ; & ſuivant nous, cauſe prochaine de la plupart de ces fièvres (*a*).

Il réuſſit encore très-bien dans cette eſpèce de fièvres remittentes où l'on obſerve une certaine laxité dans la fibre, un relâchement dans les viſcères abdominaux, un épaiſſiſſement & un gluten dans les fluides ; il eſt reconnu que dans les fièvres intermittentes & dans les remittentes, le quinquina rend aux ſolides leur ton & leur élaſticité ; il donne aux viſcères abdominaux & aux organes chylopoiétiques leur première énergie, & rétablit le mouvement périſtaltique.

Les ſolides ayant repris leur ton, réagiſſent dans une juſte proportion ſur les fluides. Leurs oſcillations étant devenues plus fortes & dans l'ordre naturel, les fluides en ſont plus diviſés, la ſéroſité & ce gluten

---

(*a*) Dans un Mémoire qui terminera l'ouvrage que je donnerai au public avant la fin de l'année, je prouverai que dans les pays où il y a des étangs ou des marais, la cacochylie des premières voies eſt la cauſe prochaine des maladies endémiques que l'on y obſerve, & l'air la cauſe prédiſpoſante. Si quelqu'un de nos confrères a quelque obſervation relative à cet objet, nous le prions de nous la communiquer.

dont ils abondoient, ſont expulſés, & par la voie des ſueurs, & par les urines ou par les ſelles; leurs molécules acquièrent une adhéſion plus intime & plus forte; les ſécrétions viciées & par la dyſcraſie viſqueuſe & comme glutineuſe des humeurs, & par l'engourdiſſement atonique des ſolides, ſe rétabliſſent; les oſcillations des ſolides, l'élaſticité des vaiſſeaux, leur action ſyſtaltique, le mouvement des liquides, leur circulation, leur réſiſtance, leur réaction, forment un concours réciproque *équilibrant*, & tout rentre dans l'ordre.

Ce n'eſt pas ſeulement contre les fièvres intermittentes & contre certaines fièvres rémittentes, que le quinquina a été employé avec ſuccès; on a encore combattu avec ce ſecours puiſſant une infinité de maladies. Nous voyons dans *Morton* (a) la migraine & des douleurs de tête périodiques, guéries par cette écorce; dans *With* (b), des maladies nerveuſes ſoulagées par ce remède. Il faut penſer que ces maladies n'étoient pas de la nature de celles où la rigidité des ſolides, l'irritabilité du genre nerveux, & l'irradiation irrégulière & tumultueuſe des eſprits animaux, jouent un rôle eſſentiel.

Quelques maladies des yeux ont encore

(a) *De Protheif. feb. interm.*
(b) Maladies des nerfs.

cédé au quinquina, ſuivant *Van-Swieten* (a). Les Tranſactions philoſophiques, n° 174, font mention des effets heureux de cette écorce dans des maladies convulſives, qui avoient éludé l'action des autres remèdes. *Picquet* l'avoit ordonnée à des épileptiques, & le ſuccès avoit répondu à ſon attente.

M. *de Haller* la recommande contre la jauniſſe; MM. *Fordice* & *Fothergill*, ont éprouvé ſes bons effets dans les maladies ſcrophuleuſes; M. *de Haen* (b) le recommande contre l'anaſarque & l'hydropiſie, pourvu qu'il n'y ait pas d'obſtruction dans les viſcères abdominaux. L'obſervation rapportée par *Muſet* vient à l'appui de l'opinion de M. *de Haen*; on voit une anaſarque qui avoit été combattue ſans ſuccès par les apéritifs les plus actifs, céder à l'écorce du *Pérou*, aſſociée à ces mêmes apéritifs. *Pringle* (c) s'eſt encore ſervi du quinquina dans les maladies chroniques du poumon, & même dans la phthiſie qui reconnoiſſoit pour cauſe une certaine laxité dans ce viſcère. *Cullen* l'oppoſoit à la coqueluche; *Picquet* & *Morton* (d) l'employoient comme aſtringent dans certaines hémorrhagies, & même dans l'hémoptyſie.

(a) Tom. ij, pag. 533 *Comment. in aphoriſ.*
(b) *Ratio medendi*, Tom. vj, part. ij, cap. 4.
(c) *Praxis med.* pag. 166.
(d) *Phyſiologia*, pag. 96.

Le quinquina a été encore regardé comme un anti-gangréneux, & un anti-ſeptique puiſſant.

On voit par ce que nous venons de dire, que cette écorce a joui dans un temps d'une faveur ſingulière, & que des mains habiles qui ont ſu apprécier ſes vertus, l'ont employée contre une infinité de maladies qui, bien loin d'en être augmentées, ont cédé à ſon action.

Cette écorce ne produit plus les mêmes bons effets depuis quelque temps; elle tombe dans un diſcrédit ſingulier; ſes effets nuiſibles ont fait naître parmi le peuple des préjugés défavorables ſur ſon compte. On regarde le quinquina comme un remède pernicieux, capable de débiliter l'eſtomac & de produire des obſtructions.

Le public ne ſe trompe point; le véritable quinquina eſt devenu fort rare, & conſéquemment fort cher; & nous n'employons plus que du quinquina falſifié, frelaté par le mélange & l'addition de certaines écorces amères & aſtringentes, qui n'ont que l'odeur du quinquina, & non ſes vertus. On ne doit donc pas être étonné qu'il ne produiſe pas les effets que l'on en attend, que les fièvres intermittentes réſiſtent à ce remède, & que les viſcères abdominaux s'obſtruent par ſon uſage.

Les médecins dans ces circonſtances at-

tribuent l'opiniâtreté de la maladie à l'inexactitude du régime; ce n'eſt cependant que la qualité du quinquina qui doit être inculpée.

La manne, le ſéné & pluſieurs autres remèdes, ont eu le même ſort que l'écorce du Pérou, & ſont altérés à un point que leurs effets ne ſont plus les mêmes.

La pénurie du vrai quinquina, les effets conſtamment nuiſibles de celui que nous employons, doit nous engager à rechercher quelque ſecours qui puiſſe produire des effets analogues à ceux de cette écorce.

L'*alipum* doit, ſelon nous, tenir un rang diſtingué parmi les fébrifuges & les toniques; dans les fièvres intermittentes & dans certaines fièvres rémittentes, il a conſtamment réuſſi; c'eſt ce qui nous détermine à propoſer ce remède aux médecins.

Nous allons faire connoître cette plante, non par ſes caractères botaniques, mais par ce qu'elle préſente aux yeux de tout le monde.

L'*alipum* eſt un ſous-arbriſſeau qui s'élève à la hauteur de deux ou trois pieds; ſes feuilles viennent par groupes; elles ſont d'un verd foncé & cartilagineuſes: quelques-unes de ces feuilles ſe terminent par une ſeule pointe; d'autres ſe terminent par deux pointes, & d'autres ſont découpées en trois parties vers leur extrémité. Les fleurs viennent

par bouquets au haut des rameaux ; elles ſont de couleur bleue : ce végétal croît en pluſieurs endroits de la baſſe Provence, & aime les lieux montueux & arides. *Tournefort* & *Garidel* l'ont déſignée par cette phraſe, *globularia fruticoſa, myrtifolio tridentato. Gaſp. Bauhin* lui a donné le nom de *thymelæa ;* d'autres, celui d'*alipum Monſpelienſium, frutes terribilis ;* enfin *Linnæus* l'a rangée dans le genre des *globularia*, & lui a donné le ſurnom d'*alipum.*

Garidel, célèbre botaniſte de Provence, s'exprime en ces termes : « J'ai connu des payſans qui ont pris la poudre d'alipum au poids d'un gros, ſans en être incommodés ; feu M. *Piton*, très-ſavant médecin de notre ville, & aſſez connu dans la république des lettres, m'a aſſuré qu'il en avoit vu prendre l'infuſion de deux gros dans un verre & demi d'eau, à pluſieurs payſans de Saint-Chamas, où il exerçoit pour-lors la médecine, ſans que pourtant ils en reſſentiſſent aucune ſuperpurgation ; c'eſt peut-être l'excès de la doſe que l'on prenoit anciennement, qui a rendu l'uſage de cette plante ſi ſuſpect aux médecins. *Charles de Lecluſe* nous apprend que les empiriques de l'Andalouſie en donnoient avec ſuccès la décoction aux vérolés. Cet auteur célèbre ne parle nullement d'aucune ſuperpurgation ; ce qui me donne lieu de croire que ce n'étoit

que la trop grande doſe qui a pu produire de méchans effets ; ce que l'on doit auſſi attendre de tout purgatif donné à une doſe immodérée : peut-être qu'en nous rendant ce remède un peu plus familier, nous reconnoîtrons dans la ſuite qu'il n'eſt rien moins que ce qu'on a cru juſqu'ici : *idcirco uſus illius ad experientiæ incudem revocari debet.*

Le vœu de *Garidel* a été rempli ; & nous nous ſommes familiariſés avec l'alipum. Des payſans de nos cantons, qui ſe purgent très-ſouvent avec cette plante, ont commencé à nous la faire connoître ; & dès ce moment, nous avons eu des idées avantageuſes ſur ſon compte, & nous l'avons employée très-ſouvent, ſoit dans l'hôpital, ſoit dans cette petite ville (*a*). Ses effets ont été conſtamment heureux.

L'*alipum* eſt un purgatif amer ; cette ſeule énonciation doit le faire regarder comme un fébrifuge puiſſant ; il l'eſt en effet, & nous l'avons déja employé une infinité de fois comme tel, ſoit dans ce pays, ſoit ſur les côtes de l'Afrique.

Dans l'Afrique, l'*alipum* n'a pas réuſſi comme en France ; les fièvres que nous combattions étoient endémiques, les cauſes

(*a*) Aubagne, petite ville de la baſſe Provence.

qui les avoient produites les entretenoient pendant toute la saison chaude ; elles ne cédoient ordinairement qu'aux approches de l'hiver, comme on verra dans le Mémoire que nous publierons avant la fin de l'année.

Comme purgatif, il convient dans toutes les maladies où le mauvais état de la bouche, le limon de la langue, les rapports nidoreux, les nausées, la pesanteur de l'estomac, l'inappétence, annoncent une cacochylie & une saburre produites par la débilité & le défaut d'énergie de ce viscère, ou par la vapidité & l'inertie des sucs gastriques.

Il produit encore les plus heureux effets dans certaines diarrhées, produites par la cacochylie des premières voies & le relâchement du canal intestinal, pourvu qu'il n'y ait pas d'irritation dans les viscères abdominaux.

Dans plusieurs espèces d'hydropisies, produites par le relâchement & l'atonie des solides, & par une diathèse séreuse des humeurs, l'*alipum* évacue puissamment & sans irritation ; &, par sa vertu tonique, il rend à la fibre relâchée sa première rigidité, & aux humeurs une aggrégation plus forte & plus serrée dans leurs molécules.

Nous avons encore employé très-souvent l'*alipum* comme fébrifuge, dans les fièvres intermittentes de toute espèce.

Dans ces maladies, l'on observe con-

ſtamment dans les premières voies une turgeſcence d'humeurs putrides & délétères. Il eſt abſolument néceſſaire d'enlever cette ſaburre, de remédier à cette cacochylie. Les émétiques & les purgatifs doivent donc être employés dans le commencement de ces fièvres. Si on néglige les évacuans, il arrive très-ſouvent qu'il ſe fait ſur les viſcères des métaſtaſes & des obſtructions rebelles.

L'*alipum* peut être aſſocié aux purgatifs & aux ſels cathartiques, & nous l'ordonnons depuis long-temps au lieu de ſéné.

Nous aſſocions donc dans ces maladies l'*alipum* aux autres purgatifs; la doſe eſt alors de deux drachmes, avec une drachme de ſel d'Epſom, & trois onces de manne, pour une médecine en une ſeule doſe.

Lorſque le malade a été ſuffiſamment purgé, nous ordonnons la *globularia* comme fébrifuge & comme tonique, à la doſe de demi-once, & de la manière ſuivante. Prenez feuilles de *globularia alipum*, demi-once; faites-les bouillir pendant un quart-d'heure dans deux verres d'eau de fontaine: coulez avec expreſſion pour deux apozèmes, dont l'un ſera pris le matin dans le lit, & l'autre quelques momens avant l'accès, ou bien à quatre heures de l'après-midi. On peut encore ajouter quelque plante amère & fébrifuge, telles qu'une pincée de ſom-

mités de petite centaurée, l'absynthe, la germandrée; ce remède produit ordinairement deux ou trois selles: si on s'appercevoit qu'il purgeât trop, on se contenteroit d'en ordonner deux drachmes, au lieu de demi-once.

La vertu astringente que les premiers médecins, qui donnèrent le quinquina, reconnurent dans cette écorce, les détermina à lui associer quelque cathartique; & la rhubarbe fut destinée à être la fidelle compagne du quinquina. En associant ce purgatif à ce puissant tonique, l'intention des médecins étoit d'achever de balayer les premières voies, d'enlever cette saburre putride qui entretient quelquefois les fièvres intermittentes autant que l'épaississement des humeurs & le relâchement des solides; de tenir le ventre libre, & d'enlever les obstructions que ces maladies font naître, surtout dans les viscères abdominaux après un certain temps.

Les Italiens furent les premiers qui associèrent les cathartiques au quinquina. *Lancisi* nous dit (*a*) qu'il trouva cet usage établi depuis long-temps en Italie, qu'il s'y conforma, & que cette méthode fut toujours suivie de beaucoup de succès. *Mead*,

(a) *Lib. ij, Epid. 45 cap.* 7.

Hoffmann,

Hoffmann, & tous les médecins qui lui ont ſuccédé, ont ſuivi cette pratique.

L'*alipum* ſeul réunit les vertus du quinquina aſſocié à la rhubarbe; il évacue les matières putrides, & cette ſaburre qui eſt contenue dans les premières voies; il fortifie en même temps, par ſa vertu tonique, tous les viſcères abdominaux; il augmente le mouvement périſtaltique du canal inteſtinal; il rend aux organes chylopoïétiques leur première énergie, & peu à peu les ſolides reprennent leur ton, les vaiſſeaux leur élaſticité; les liquides ſont mieux diviſés; les ſécrétions viciées ſe rétabliſſent, ainſi que l'équilibre reſpectif entre les ſolides & les fluides, équilibre qui conſtitue l'état de ſanté.

Nous croyons avoir ſuffiſamment fait connoître l'*alipum* & les différentes maladies dans leſquelles il peut être employé avec ſuccès.

Nous nous contenterons, pour réſumer, de rappeller en général qu'il produira les effets les plus heureux dans toutes les maladies produites par la fibre lâche, ou par la cacochylie des premières voies, dans toutes les fièvres intermittentes, dans certaines fièvres rémittentes, & même des fièvres malignes où il n'y a pas de rigidité dans les ſolides, de l'érétiſme dans le genre nerveux, & d'acrimonie dans les humeurs.

Il ſera employé encore avec ſuccès dans pluſieurs eſpèces d'hydropiſies; il peut être encore donné au lieu de ſéné.

Preſcrit ſeul & comme purgatif, la doſe eſt d'une once; dans certains tempéramens un peu ſecs, on peut ajouter à la décoction demi-drachme de crême de tartre. Nous connoiſſons pluſieurs perſonnes délicates qui jettent dans cette décoction quelques tranches de citron.

Donné comme fébrifuge, ſoit ſeul, ſoit aſſocié à d'autres plantes amères, la doſe eſt de demi-once dans deux verres de liquide.

Ce remède eſt devenu ſi fort à la mode dans notre patrie, que les perſonnes mêmes les plus délicates ne ſe purgent plus qu'avec l'*alipum*. Je connois même des perſonnes dont le genre nerveux eſt très-mobile & très-irritable, & dont les ſolides ſont doués de beaucoup de rigidité, qui ſe purgent quelquefois avec cette feuille, ſans en être le plus légérement incommodées.

L'*alipum* dont nous venons de faire connoître les vertus n'eſt pas un remède nouveau: il a été connu de tous les botaniſtes depuis long-temps. Les gens de la campagne le connoiſſent, & s'en ſervent; mais ces vertus n'étoient pas encore bien appréciées, & la doſe bien connue. Ainſi que l'*alipum*, le *plumbago* étoit connu de tout le monde depuis plus d'un ſiècle. Les chaſſeurs

de cette province n'employoient pas d'autre remède pour guérir la gale de leurs chiens; tous les botaniſtes, & ſur-tout *Garidel*, en parlent comme d'un remède employé contre la gale; ce remède étoit tombé en déſuétude. M. *Sumeire*, médecin à Marignane, & notre ami, tira ce remède de l'oubli où il languiſſoit; le fit connoître à une Société diſtinguée qui lui en témoigna ſa juſte reconnoiſſance. On a ſoutenu depuis ce temps une thèſe de médecine à Montpellier, dans laquelle on tâche d'infirmer les vertus de cette plante: l'expérience nous a appris que ce remède eſt excellent contre cette maladie cutanée; il opérera toujours bien entre les mains des gens de l'art, qui ne l'emploieront que *præmiſſis præmittendis*.

La racine ou barbe de poireau, eſt un apéritif & un tonique du premier ordre. Nous avons guéri quatre jeunes gens qui étoient dans l'état le plus déſeſpéré par le moyen de cette racine, miſe & dans le bouillon, & dans la tiſane. Ce remède, connu de tous les botaniſtes, étoit tombé, ainſi que le *plumbago*, en déſuétude; M. *Sumeire* fit connoître les bons effets de cette racine dans les papiers publics: ce remède a ceſſé d'être dans le diſcrédit; & la république de médecine ſeroit injuſte, ſi elle refuſoit des éloges à M. *Sumeire*.

Nous prions les médecins qui s'intéreſſent aux progrès d'un art qu'ils exercent avec diſtinction, de ſe ſervir de l'*alipum* dans les maladies que nous avons indiquées. Nous oſons eſpérer que ce remède opérera encore mieux entre leurs mains; & s'il jouit jamais du crédit que les effets heureux, qui ont conſtamment ſuivi ſon uſage, ſemblent lui aſſurer, nous nous féliciterons de l'avoir fait connoître.

SUITE DU MÉMOIRE.

Sur les propriétés & l'uſage de la charpie dans le traitement des plaies & des ulcères; par M. TERRAS, *maître en chirurgie, correſpondant de l'Académie royale de chirurgie, & chirurgien de l'hôpital de Genève.*

II.

Après avoir parlé de la charpie, de ſes propriétés & de la manière de s'en ſervir, nous paſſerons à l'uſage de ce topique dans le traitement des plaies & des ulcères, ce qui fera le ſujet de la ſeconde partie de ce Mémoire. Nous ne parlerons de ces maladies que d'une manière générale, & cela ſeulement pour remplir l'objet & les vues que nous nous ſommes propoſés, d'apporter plus de ſimplicité dans les panſemens,

& de conſidérer la charpie sèche comme le plus ſalutaire topique qu'on puiſſe employer dans le traitement des plaies & des ulcères, & de la ſubſtituer aux onguens & digeſtifs.

Nous prendrons d'abord pour exemple les plaies avec déperdition de ſubſtance à la ſuite des opérations; & pour règle générale, que dans toutes les plaies, la pratique a complettement confirmé les bons effets de la charpie appliquée sèche & d'une manière informe en premier appareil : il n'y a ſur cela qu'une même façon de faire & de penſer parmi les praticiens. En effet, la charpie remplit dans ce cas ſi parfaitement toutes les indications, qu'il ſeroit ſuperflu d'entrer dans des raiſonnemens pour en prouver l'utilité : d'ailleurs, en parlant des propriétés de ce topique, nous nous en ſommes ſuffiſamment expliqués.

Dans un ſujet bien conſtitué, lorſqu'on n'a point manqué aux règles de l'art, à la levée du premier appareil, on trouve la plaie, ſuite d'une opération, deja humectée d'une matière puriforme, un peu moins épaiſſe que celle que fourniront les panſemens ſuivans; les bords en ſont cependant encore élevés & engorgés, ils n'ont point la ſoupleſſe que doit dans peu de temps leur procurer une plus abondante ſuppuration: dans ce premier période, on a cru qu'il convenoit de la couvrir de plumaceaux ou de

bourdonnets qui fussent garnis de quelque onguent, tel que le baume d'Arcæus, l'onguent basilicum; mais encore plus communément d'un digestif, & cela pour faciliter la suppuration & le dégorgement des chairs. Mais, outre que ces remèdes enlèvent la propriété de la charpie, soit en rendant les plumaceaux plus pesans, soit en embrassant le petit duvet cotonneux de la charpie qui doit se charger des matières purulentes; les onguens sont eux-mêmes âcres, piquans & irritans : il est bien rare de pouvoir les avoir frais & récens; les huiles, les graisses dont ils sont composés se ranciissent aisément Le digestif le plus simple, & qu'on peut avoir sur le champ, se fait avec le jaune d'un œuf frais, un peu d'huile d'olives douce; on y ajoute quelquefois quelques gouttes d'eau-de-vie : mais ce digestif a l'inconvénient de se dépraver, même sur la plaie, en peu de temps, & celui de coller les fils de charpie, d'où il résulte aussi un corps trop dur & peu propre à conserver les droits de la nature, la seule chose que l'art puisse lui procurer dans ce cas pour faciliter ses opérations.

Dans ce premier état de la plaie, suite d'opération, je n'emploie aucun onguent; je fais mon pansement tout simplement avec la charpie, sous forme de plumaceaux ou de bourdonnets, selon les circonstances; je mets par dessus un emplâtre fait avec le

diachylum, ou l'emplâtre diapalme; quelquefois le cérat de Goulard : j'étends les emplâtres ſur de la toile un peu uſée, mais plus ferme que celle avec laquelle on fait la charpie, & je fais la couche d'emplâtre très-mince & très-unie; de ſorte qu'en le levant, il n'en reſte point de collé ſur les bords de la plaie; ce qui eſt non-ſeulement inutile, mais même nuiſible.

On voit bientôt une ſuppuration ſuffiſante & louable; l'état de la plaie préſente un coup-d'œil ſatisfaiſant; dans peu de temps, les bords & les environs en ſont ſouples & ſans douleur : pour-lors la ſuppuration commence à diminuer, la plaie dont les bords ſont rendus plus planiformes par le dégorgement du tiſſu cellulaire, ſe reſſerre de tous côtés, & prend beaucoup moins d'étendue; c'eſt cet état qu'on appelle *incarnation* ou la *regénération des chairs*, terme qui doit être proſcrit d'après les nouveaux principes établis par MM. *Fabre* & *Louis*, ſur la manière dont la nature opère dans la guériſon des plaies & des ulcères.

A ce période, qui eſt le ſecond temps de la plaie, la pluspart des praticiens recommandent de n'employer dans le panſement que la charpie sèche : rien en effet ne convient mieux; les matières purulentes ſont doucement abſorbées par l'application des

plumaceaux mollets ; la ſurface de la plaie ne ſouffre qu'une compreſſion douce, elle eſt à l'abri de toute impreſſion de l'air ; la nature jouit de tous ſes droits, elle avance ſon ouvrage d'une manière rapide, &, comme on dit, à vue d'œil ; & la ſurface des chairs, de niveau avec les bords amincis de la peau, préſente différens points de cicatrice produits par l'oblitération des petits vaiſſeaux béans, & par l'afflux du reſte des humeurs purulentes & lymphatiques.

Le dernier période, ou le troiſième de la plaie, ne préſente point d'autres règles de traitement dans les cas ordinaires ; la charpie eſt très-ſuffiſante pour conduire la plaie à parfaite cicatrice : nous avons dans ces cas la précaution de preſſer un peu plus contre les chairs les plumaceaux ſecs que nous employons.

Il arrive cependant quelquefois que, ſans avoir employé aucun onguent dans le cours du traitement de la plaie, la cicatrice ne ſe fait pas complettement, qu'elle reſte dans le même état pendant long-temps, à cauſe du développement fongueux du tiſſu cellulaire, produit par trop d'engorgement, ce qu'on appelle *chairs baveuſes ;* dans ce cas, s'il n'y a aucun vice dans le ſang, on facilitera aiſément la cicatrice avec la charpie rapée, & encore plus efficacement avec la pierre infernale : on continue à panſer avec la charpie sèche ; on réitère plus ou moins l'appli-

cation de la pierre, ſelon les circonſtances.

C'eſt ainſi que nous nous ſommes comporté dans le traitement des plaies avec déperdition de ſubſtance, ſuite des opérations que nous avons eu occaſion de pratiquer, telles que l'amputation, le cancer, le bubonocèle, & autres opérations moins importantes. Nous n'avons employé aucun onguent, baume, ni digeſtif; je puis aſſurer qu'avec la charpie sèche, appliquée d'une manière convenable, quelque emplâtre ſous forme de cérat, un appareil des plus ſimples, j'ai guéri ces plaies ſans éprouver aucun accident, & d'une manière très-prompte & très-ſûre; il m'eſt arrivé quelquefois que par le conſeil des chirurgiens mes confrères, qui aſſiſtoient en qualité de conſultans à mes opérations, j'ai mis en uſage le digeſtif le plus doux & le plus ſimple, ce à quoi je ſouſcrivois par complaiſance & par égard pour d'anciens praticiens; mais d'après l'obſervation la plus exacte & la plus impartiale, je ſoutiens que la cicatrice s'eſt faite bien plus lentement.

En recommandant l'uſage de la charpie sèche ſubſtituée ſeule aux onguens, je ne prétends pas m'approprier cette pratique. MM. *Sharp*, *Pibrac*, *Louis*, *Leblanc*, n'ont le plus ſouvent employé que la charpie sèche dans le traitement des plaies, ſuite des opérations, & les ont conduites, par ce

moyen, à parfaite guériſon. Nous eſpérons que les chirurgiens, conduits par l'obſervation, & appuyés de l'autorité des célèbres praticiens que nous venons de citer, réformeront leur pratique, ſe dépouilleront de tout préjugé, & regarderont la charpie sèche comme le topique le plus propre & le plus convenable pour le traitement des plaies.

Les plaies ſimples faites accidentellement par inſtrumens tranchans, qui ne ſont cependant pas dans le cas d'être réunies, ſouffrent, à peu de choſe près, les mêmes modifications que les plaies ſuite d'opérations: auſſi elles n'exigent pas d'autre traitement; la charpie sèche nous a paru également convenir, & la pratique nous a confirmé dans notre opinion.

A l'égard des plaies où l'on peut & où l'on doit tenter la réunion par les moyens connus, bien loin de verſer ſur les lèvres de la plaie quelque baume ſpiritueux, & ceux qu'on appelle *aglutinatifs*, tels que le baume de Fioraventi, celui du Commandeur, nous nous contentons d'appliquer ſur les lèvres de la plaie quelques filets de charpie sèche avant de mettre l'appareil uniſſant.

Lorſque les plaies faites par inſtrumens tranchans ſont compliquées de la léſion de quelques nerfs, des membranes, & de l'ouverture de quelque artère, la chirurgie remédie aux accidens ſelon les circonſtances;

la charpie sèche est un des meilleurs moyens pour arrêter l'hémorrhagie, soutenue de la compression : elle a aussi l'avantage d'être un moyen très-propre à porter sur les vaisseaux ouverts les médicamens propres à produire le même effet, ainsi que nous l'avons dit.

La piquure des membranes, telles que le péricrâne, la calotte aponévrotique, peuvent produire des accidens graves, si l'on n'y remédie promptement. J'ai vu une plaie de tête qui paroissoit n'avoir pas mis l'os à découvert, & cependant être suivie d'un gonflement érésipélateux très-considérable. Je crus devoir attribuer cet accident à un ancien onguent basilicum, dont on s'étoit servi; je substituai à ce traitement fait par le chirurgien qui avoit soigné le malade, l'application d'un petit plumaceau de charpie douce, & par dessus un emplâtre de cérat de saturne de *Goulard*; je combattis par les moyens convenables le gonflement & l'inflammation, & les accidens disparurent. Je suis persuadé qu'il arrive plus souvent qu'on ne pense, à la suite des plaies de tête, de semblables accidens, produits par l'application de l'onguent basilicum & du fameux baume d'Arcæus : les praticiens sont si accoutumés à se servir de ces onguens, qu'ils ne se méfient pas même des mauvais effets qu'ilspeuvent occasionner ; ils aiment

mieux les mettre ſur le compte de la piquure du péricrâne ou des membranes aponévrotiques. Mais ſi l'on fait attention à la qualité ſtimulante de ces onguens, & combien ils ſont ſujets à ſe rancir, on n'aura pas grande peine à croire qu'ils peuvent procurer de l'irritation aux parties nerveuſes & membraneuſes, dont le ſpaſme, la criſpation & le reſſerrement occaſionnent des inflammations, des gonflemens éréſipélateux, ſur-tout s'il y a une diſpoſition acrimonieuſe dans les humeurs.

On remédie à la piquure des nerfs & des tendons par les moyens connus; cependant nous dirons que, quand la plaie eſt d'une certaine étendue, nous la panſons avec un petit plumaceau de charpie sèche & un emplâtre de quelque cérat doux. En ſemblables circonſtances, nous aſſocions à ce traitement l'application des cataplaſmes anodyns & émolliens; cette pratique réuſſit toujours, & nous a paru mériter la préférence ſur l'application des huiles éthérées & ſpiritueuſes, & des baumes vulnéraires & aromatiques.

Juſques ici bien des praticiens ne ſe ſont ſervi que de la charpie sèche dans le traitement des plaies ſuite d'opérations, & même dans les plaies ſimples faites accidentellement par inſtrumens tranchans; mais nous ne voyons pas qu'on en ait étendu l'uſage

au traitement des plaies contuſes, ſoit ſimples ou compliquées : on penſe généralement que pour faciliter le dégorgement & la déterſion des parties contuſes, on ne peut rien faire de mieux que de ſe ſervir des digeſtifs, ou tout au moins de quelque onguent, comme le baſilicum, le baume d'Arcæus; mais, comme nous avons remarqué que ces remèdes ne ſont pas plus utiles dans le cas de plaies contuſes, que dans celles faites par inſtrumens tranchans, nous couvrons tout ſimplement la plaie d'un plumaceau, ou d'un bourdonnet de charpie sèche, & d'un emplâtre de diachylum; &, par deſſus le tout, nous appliquons un cataplaſme anodyn & réſolutif ſelon les circonſtances, le tout maintenu par un appareil fort ſimple. Nous continuons ce panſement juſqu'à ce que la plaie ſoit en bonne & pleine ſuppuration, que le dégorgement ſoit opéré, que les bords & les environs ne ſoient plus douloureux, mais ſouples : par ces moyens, l'engorgement de la plaie & des environs, effet de la contuſion, ſe diſſipe promptement, ſoit par la ſuppuration, ſoit par la réſolution. A cet état de la plaie, nous ſupprimons l'application des cataplaſmes, & nous continuons la cure dans tous les périodes de la bleſſure avec la charpie sèche, ſoutenue, comme nous l'avons dit, par un emplâtre de diachylum, ou tout autre convenable.

La charpie sèche, appliquée sur les chairs meurtries des plaies contuses, sous forme de plumaceaux doux, mollets, souples, assez épais, se charge de la quantité des matières purulentes, n'irrite en aucune façon les chairs, & n'acquiert aucune mauvaise qualité par son mélange avec les matières purulentes; inconvéniens qu'on peut reprocher aux onguens; & la surface des chairs prend un caractère, tantôt blafard & putride, tantôt on les voit trop animées & sensibles, avant que le dégorgement soit arrivé. Nous avons eu occasion d'observer beaucoup d'autres nuances qui marquoient le mauvais état des plaies; ce qui étoit dû à la dépravation des onguens, à leur qualité irritante. Aussi nous ne concevons pas quelle est l'affinité ou l'analogie qu'on a voulu trouver dans les huiles, les graisses, les résines, les gommes, &c. dont on compose les onguens, avec nos solides & nos fluides dans les cas de plaies & d'ulcères, pour avoir cru que ces médicamens pourroient en changer le mauvais état, & contribuer à leur guérison.

L'expérience nous a appris que les cataplasmes anodyns, émolliens, les fomentations de même qualité, sont des moyens médicamenteux sur lesquels on peut compter, appliqués sur les plaies contuses & sur les environs, après avoir pansé la plaie,

ainſi que nous l'avons dit. Les parties aqueuſes & mucilagineuſes dont les cataplaſmes ſont compoſés, pénètrent facilement le tiſſu des parties; & dans l'endroit de la plaie, elles pénètrent la charpie pour ſe répandre ſur la ſurface des chairs & ſur les bords; elles ramolliſſent la fibre, la rendent plus ſouple; elles enveloppent & affoibliſſent l'âcreté des humeurs; &, jointes à la charpie, facilitent de doux mouvemens d'oſcillation qui produiſent une bonne & ſuffiſante ſuppuration: ces parties aqueuſes & mucilagiſes n'irritent point les chairs, ne ſont point auſſi ſuſceptibles de dépravation que les huiles & les graiſſes, & forment les vrais digeſtifs, les plus ſimples & les plus propres à aider la nature, & à prévenir & diſſiper les accidens qui accompagnent ſouvent les plaies contuſes.

Non-ſeulement nous nous ſervons de la charpie dans le traitement des plaies contuſes ordinaires, mais nous en étendons encore l'uſage dans celui des plaies d'armes à feu: nous ne voyons pas qu'il y ait de différence bien eſſentielle, pour les traiter d'une manière différente; la chirurgie opératoire fournit d'ailleurs de grandes reſſources, pour prévenir & remédier aux grands déſordres qui réſultent le plus ſouvent des plaies d'armes à feu; mais, quant aux panſemens, nous ſuivons la pratique dont nous venons de

faire mention dans le traitement des plaies contuſes : nous ne répéterons pas ce que nous en avons dit.

Nous ferons cependant obſerver que les praticiens, pour panſer les plaies d'armes à feu, garniſſent leurs plumaceaux & leurs bourdonnets d'un digeſtif qu'ils font très-compoſé : en outre ils en font couler dans les ſinus & dans le fond des plaies ; mais, comme ces plaies fourniſſent pour l'ordinaire beaucoup de ſuppuration, ce pus ſe mêle avec l'onguent, ce qui, joint auſſi avec le produit de la chûte des eſcarres, donne une très-mauvaiſe odeur, bien plus remarquable & plus nuiſible dans les cas où il y a beaucoup de bleſſés dans le même appartement, comme cela arrive après des batailles, ſoit de terre, ſoit navales : d'ailleurs la quantité qu'il faut de ces médicamens, l'incommodité du tranſport, le peu d'exactitude de ceux qui ſont chargés des pharmacies ambulantes, & des remèdes compoſés en grande quantité à la fois, ne permettent pas de les avoir de bonne qualité ; ils ſont très-ſuſceptibles de dépravation ; les huiles, les graiſſes ranciſſent facilement, tous inconvéniens très-nuiſibles aux bleſſés, d'où viennent ſans doute en partie les grandes ſuppurations, le mauvais ſuccès des plaies, les métaſtaſes, les diarrhées ou reflux de matières purulentes, la fièvre colliquative,

tives, &c. au lieu qu'en employant la charpie sèche dans le panſement des plaies d'armes à feu, & les emplâtres émolliens, tels que le diachylon, les fomentations réſolutives & émollientes, & ſur-tout les cataplaſmes de même propriété, on pourroit prévenir tous ces accidens.

Ces moyens ſont très-ſuffiſans pour faciliter la ſuppuration qu'il convient d'établir pour aider la chûte des eſcares & le dégorgement des parties, & rendre les plaies nettes. Les plumaceaux & les bourdonnets de charpie sèche rempliſſent toutes les indications, ils ſe chargent de l'abondance des matières purulentes, ſuffiſent dans tous les états de la plaie; enfin les bleſſés en retirent tous les avantages que nous leur avons aſſignés en parlant des propriétés de la charpie; & la nature n'étant point inquiétée, ni dérangée par des médicamens autoriſés par le préjugé, plutôt qu'avoués par l'expérience, étant au contraire aidée par des moyens faciles & doux, réparera bientôt les déſordres cauſés par la meurtrière invention des armes à feu.

Les plaies compliquées de la fracture des os, ſoit du crâne, ſoit des extrémités, doivent être traitées comme les plaies contuſes. Après avoir pourvu à l'arrangement & à la réduction des pièces fracturées, on panſe la plaie avec des plumaceaux ou des bour-

donnets bien ſouples & mollets; la charpie sèche garantir les chairs de la piquure & du déchirement que les aſpérités des os peuvent occaſionner; elle ſe charge des matières purulentes qui ne manquent guère d'arriver à la ſuite des plaies contuſes, & les abſorbe. Le panſement des plaies compliquées de la fracture des os des extrémités, doit ſe faire avec beaucoup de douceur & de dextérité. Nous avons eu occaſion de voir des fractures compliquées de plaie, prendre la plus mauvaiſe tournure, par le peu de précaution que l'on apportoit à ne point déranger les parties fracturées, & par le tamponnage qu'on faiſoit en portant immédiatement ſur les os la charpie sèche, ou trempée dans l'eau-de-vie, & enſuite en garniſſant la plaie avec des bourdonnets couverts de digeſtif, que l'on avoit grand ſoin de bien preſſer dans la plaie; ce qui, joint à un appareil trop régulier & à la ſituation gênante qu'on donnoit à la partie, en croyant ſuivre les règles de l'art, mettoit les pauvres malades fort mal à leur aiſe; de cette pratique réſultent ſouvent la fièvre, de grandes ſuppurations, & la fonte du tiſſu cellulaire qui produit le long des os des vides conſidérables, & des fuſées, malgré les inciſions & les contre-ouvertures qui paroiſſoient néceſſaires: les os reſtoient iſolés ſans former de cal: on ſe décidoit quelquefois à une am-

putation qui ne faiſoit que hâter la mort du malade, ſinon il tomboit dans la fièvre lente, & périſſoit également. Juſqu'ici nous avons parlé de l'uſage de la charpie sèche, dans le traitement des plaies : nous allons maintenant paſſer à l'uſage de ce topique dans le traitement des ulcères.

La ſuite dans les Journaux ſuivans.

LETTRE DE M. SEGRETAIN,

Chirurgien gradué, lithotomiſte de MONSIEUR, *à Laval au Maine; à M. DESGRANGES, chirurgien gradué du collège de chirurgie de Lyon, aſſocié de l'Académie royale de chirurgie de Paris, aſſocié non-réſident de la Société d'émulation de bourg en Breſſe, &c.*

MONSIEUR,

Que la rétention d'urine dont ſont attaquées quelques femmes enceintes du troiſième au quatrième mois de leur groſſeſſe, reconnoiſſe pour cauſe un déplacement de la matrice, tel que ſon fond renverſé en avant ou en arrière, elle puiſſe comprimer les voies urinaires, & fermer le paſſage aux urines; c'eſt un point de l'art dont on ne convenoit pas généralement, lorſque M. *Wanters*, médecin à Wetteren en Flandre,

en fournit une observation. Ce fait, absolument nouveau pour moi, m'inspira des doutes que je proposai, parce que les faux jugemens que j'avois souvent vu porter sur l'état pathologique des voies utérines & urinaires, m'avoient appris à ne pas croire à tous les rapports du toucher des gens de l'art.

Peu de temps après, Monsieur, vous donnâtes l'histoire d'un fait analogue à celui de M. *Wanters*. Vos talens connus, & qui méritent l'estime & la confiance générale, auroient dû, je l'avoue, faire cesser mes doutes; mais la matière étoit, pour ainsi dire neuve: je crus pouvoir rendre raison de ce fait, & attendre pour admettre cette espèce de cause, qu'un plus grand nombre de faits l'eût mise hors de tout doute. Vos correspondances, Monsieur, avec les premiers maîtres de l'art vous en ont fourni les moyens, & votre Réponse à l'anonyme, insérée au Journal Encyclopédique (*a*), m'a amené au point de conviction que je desirois. Je vous en dois l'aveu, Monsieur; agréez-le, je vous prie, ainsi que la parfaite estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

(*a*) Cahiers du 15 août & du premier septembre 1783.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'août 1784.

Du premier au 17 le mercure eſt monté de 28 pouces, à 28 pouces 5 lignes, à l'exception du 7 au matin où il eſt baiſſé à 27 pouces 11 lignes ; du 17 au ſoir, & compris le 31, il eſt deſcendu de 27 pouces 11 lignes, à 27 pouces 6 lignes, à l'exception du 26 au ſoir, du 27, & du 28 au matin, où il s'eſt élevé à 28 pouces 2 lignes.

Il y a eu pendant ce mois 26 matinées où le thermomètre n'a marqué que 10 à 14 degrés au deſſus de 0. Les après midi & les ſoirées ont été les parties du jour les plus chaudes, & les degrés les plus ordinaires ont été de 16 à 17. Le 14 & le 16 ſeulement, le thermomètre eſt monté à 20 $\frac{1}{2}$ au deſſus de 0 ; mais le matin du 14 il étoit à 13 $\frac{1}{2}$, & le matin du 16, à 14 degrés au deſſus de 0.

L'hygromètre a marqué conſtamment plus ou moins d'humidité, à l'exception du 4 où il eſt monté à 15 degrés, qui eſt le terme moyen. Les derniers jours du mois il eſt deſcendu 3 fois à 0.

Le ciel a été preſque conſtamment couvert pendant le mois ; il n'y a eu qu'un jour, quatre matinées & ſept ſoirées où le ciel fût clair & ſerein ; il y a eu du brouillard de mauvaiſe odeur, de la bruine, du vent, de la pluie, deux fois de l'orage, & grande pluie pendant près de vingt-quatre heures (le 22.) Il eſt tombé pendant ce mois ſix pouces cinq lignes trois dixièmes d'eau. Le 22 il en eſt tombé quarante-cinq lignes quatre dixièmes.

(*La ſuite à la page 409.*)

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
JUILLET 1784.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au leverdu Soleil.	*A deux heures du soir.*	*A neuf heures du soir.*	*Au matin.*	*A midi.*	*Au soir.*
	Dégr.	*Dégr.*	*Dégr.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*
1	9, 3	15, 8	9,10	28 2, 0	28 1, 1	28 2, 1
2	9, 1	15,11	10,18	28 2, 1	28 1,11	28 1, 6
3	8, 4	15,17	11, 6	28 0, 5	28 1, 1	28 0, 9
4	10,16	17,18	14,13	28 0, 6	28 0, 0	27 11, 9
5	10, 6	19,14	15,14	28 0, 0	28 0, 0	28 0, 0
6	12,13	21,19	19,10	28 0, 3	28 0, 5	27 11, 9
7	14, 6	25,10	20, 9	27 0,11	27 10, 6	27 8, 3
8	13,18	18,19	14, 9	27 9, 0	27 10, 0	27 10, 8
9	12, 8	13,15	13, 0	27 11, 6	28 0, 5	28 0, 6
10	12, 4	17,19	14, 7	28 0,11	28 1, 1	28 1, 3
11	12,14	21, 2	15,17	28 1, 1	28 0, 4	28 0, 1
12	10, 6	21, 8	13,14	28 0, 0	27 11,11	28 0, 2
13	12, 0	17, 5	12,15	28 0,11	28 2, 6	28 3, 1
14	8, 7	18,15	13,12	28 3, 0	28 3, 0	28 3, 0
15	11, 5	19, 7	15,10	28 2,11	28 2, 9	28 2, 6
16	13, 3	20,11	15, 9	28 2, 2	28 1, 3	28 0, 1
17	10, 0	15,17	10,17	27 11, 0	27 11, 2	27 11, 4
18	7, 2	17, 1	15, 2	27 10,11	27 10, 0	27 8, 3
19	13, 7	18, 9	10, 7	27 6, 6	27 5, 9	27 5,10
20	11, 4	15, 2	12, 2	27 7, 0	27 7, 6	27 9, 7
21	9, 6	14,15	14, 0	27 10, 5	27 9, 9	27 8, 3
22	10,10	14, 7	10,17	27 8, 4	27 8, 9	27 10, 1
23	9,18	15, 6	11,14	27 10, 9	27 11, 7	28 8, 4
24	10, 6	16, 7	13,17	28 0, 7	28 1, 4	28 1, 6
25	12,14	18,19	16, 1	28 1, 3	28 0, 5	28 0, 1
26	12, 0	21, 6	19, 0	27 11, 2	27 10, 1	27 8, 9
27	13,10	15,16	10,14	27 7, 6	27 8, 2	27 10, 3
28	7,17	18,17	13,12	27 11, 1	27 10, 7	27 9, 0
29	11,14	18, 3	12, 7	27 8, 1	27 8, 5	27 9, 2
30	8,15	16, 4	13, 0	27 9,11	27 10, 1	27 11, 0
31	11, 6	15,15	12, 5	27 11, 9	28 0, 9	28 1, 0

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le soir à 9 heures.*
1	N. couv. frais.	N. nua. chaud.	N. nuag. frais.
2	N. *idem.*	N-O. *idem.*	N-O. *idem.*
3	N-E. nu. frais.	N. nuag. doux.	N-E. *idem.*
4	N-E. ſer. frais.	N-E. ſer. chau.	N-E. ſer. doux.
5	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
6	N-E. ſer. doux.	N-E. *idem.*	N-E. ſer. chau.
7	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	S-O. nuag. cha.
8	S-O. nu. doux.	S-O. nu. chau.	S-O. c. do. ven.
9	S-O. cou. doux, pl. tonnerre.	S-O. cou. doux, pluie.	O. cou. dou. pl.
10	O. couv. doux.	N-O. nua. chau.	N. nua. chaud.
11	N-E. n. dou. ve.	S-E. *idem.*	N-E. ſer. ch. v.
12	N-E. n. tem. ve.	O. *idem*, vent.	O nuag. *idem.*
13	N-O. c. dou. v.	N. *idem.*	N. ſer. dou. ve.
14	N. ſer. frai. ve,	N-O. ſer. chau.	N-E. ſer. doux.
15	N. brouill. frai.	N. cou. chaud.	O. nua. cha. ve.
16	E. couv. doux.	S. nuag. chaud.	N. ſer. chau. v.
17	S. cou. frai. ve.	N. cou. do. ve.	N-O. ſer. fr. v.
18	N. ſer. frais.	S. ſerein, chau.	N. couv. chaud.
19	E. couv. doux.	S-O. c. ch. pl. v.	N-O. c. te. pl. v.
20	S-O. c. temp. v,	S-O. c. tem. *ide.*	N. c. frai. temp.
21	S-O. co. fra. ve,	S-O. co. do. ve.	S-E. c. d. v. pl.
22	S-O. *idem.*	S-O. c. temp. v.	S-O. c. fra. *ide.*
23	S-O. *idem.*	S-O. c. frai. ve.	N-O. cou. dou.
24	S. cou. frais. br.	S-O. co. do. pl.	S-O. couv. do.
25	S-O. cou. doux.	S-O. nu. ch. ve.	N. ſerei. chaud, aurore boréal.
26	S-E. ſer. doux.	S-O. ſer. chau.	S-O. nuag. ch.
27	S-O. cou. doux.	S-O. co. chau. ve. tonn. plu.	O. co. do. v. pl.
28	O. ſer. frais.	S-E. co. chaud.	S-E. c. do. bru.
29	S-O. c. frai. ve.	S-O. n. ch. ve.	S-O. ſer. do. v.
30	S-O. *idem.*	S-O. n. do. ve.	S-O. nua. frais.
31	S-O. cou. temp.	S-O. cou. *idem.*	S-O. nua. doux.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	25, 10 deg.	le 7
Moindre degré de chaleur.....	7, 17	le 28
Chaleur moyenne.....	14, 4 deg.	
	pouc. *lig.*	
Plus grande élévation du mercure.	28, 3, 1,	le 14
Moindre élév. du mercure...	27, 5, 9,	le 19
Elévation moyenne..	27, 11, 5	
Nombre de jours de Beau.....	8	
de Couvert..	14	
de Nuages...	9	
de Vent.....	19	
de Tonnerre.	2	
de Brouillard.	1	
de Pluie.....	8	
de Neige....	0	
Aurore boréale....	1	
Quantité de Pluie.....	8 14, lig.	
Evaporation.....	5 8	
Différence.....	4 11 8	
Le vent a soufflé du N.....	16 fois	
N-E....	14	
N-O....	7	
S.....	4	
S-E....	5	
S-O....	34	
E.....	2	
O.....	8	

TEMPÉRATURE : sèche & chaude.
MALADIES : point.

Plus grande sécheresse....	53, 8 deg.	le 6
Moindre.....	10, 4	le 19
Moyenne.....	32, 19	

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier août 1784.

Les vents régnans ont été le ſud, l'oueſt & le ſud-oueſt. Le nord n'a ſoufflé que trois jours ſeulement, & ils ont été les plus chauds.

La température a été froide & très-humide pour la ſaiſon; les fruits ſont en retard, ils mûriſſent difficilement, & on n'a point fait uſage des bains de rivière.

Cette conſtitution vraiment automnale en a préſenté les maladies; les fièvres intermittentes ont été très-nombreuſes, preſque toutes tierces ou double-tierces, très-rarement quartes; mais elles ſe ſont diſſipées très-facilement: on a fait peu d'uſage du quinquina: quelques-unes même ont diſparu par le régime ſeul. On a obſervé que celles qui régnoient en mars & avril étoient beaucoup plus opiniâtres, & ſe terminoient ordinairement par l'enflure des extrémités; elles ſe terminent très-rarement de cette manière dans la conſtitution actuelle. Les dévoiemens & les dyſſenteries ont été aſſez communs; celles-ci ont été rarement inflammatoires: les uns & les autres ont été peu rebelles aux remèdes indiqués. Il a régné auſſi des fluxions catarrhales, des érésipèles, des maux de gorges, dont pluſieurs ont été compliqués d'aphthes & d'ulcérations dans la bouche & la gorge, des fièvres exanthématiques, dont quelques-unes ſe ſont terminées par le gonflement des glandes du cou: on a vu quelques ſynoques, des petites-véroles bénignes; en général, les maladies ont été peu rebelles aux moyens indiqués & employés méthodiquement.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
AOUST 1784.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au leverdu Soleil.	*A deux heures du soir.*	*A neuf heures du soir.*	*Au matin.*	*A Midi.*	*Au soir.*
	Dégr.	*Dégr.*	*Dégr.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*
1	9,18	19,10	13, 2	28 2, 0	28 2, 2	28 2, 6
2	10,11	20, 2	15, 4	28 2, 5	28 2, 0	28 1, 3
3	13,13	18, 8	14,10	28 0, 2	27 11, 4	27 11, 5
4	13, 5	18, 5	13,13	27 11, 7	27 11, 9	27 11,11
5	12, 4	16, 0	13,11	27 11,10	27 11,11	28 0, 0
6	11, 6	15,16	14, 6	27 11, 8	27 11, 4	27 10, 2
7	12,13	16,17	11, 0	27 8,10	27 10, 3	27 11, 1
8	7, 2	14,12	9,16	28 0, 2	28 0, 3	28 0, 6
9	7, 6	13, 7	9,16	27 11,10	28 0, 2	28 1, 0
10	8,12	16, 4	11,17	28 1, 2	28 1, 7	28 1, 4
11	11,18	19, 3	14, 5	28 1, 5	28 1,11	28 1, 9
12	11, 6	19, 3	13,14	28 2, 0	28 1, 7	28 1,11
13	12, 4	20, 7	15, 4	28 1,10	28 1, 2	28 1, 9
14	10,10	19, 0	15, 0	28 1,10	28 1,10	28 2, 2
15	12,12	18, 2	15, 0	28 2, 2	28 2, 1	28 1, 9
16	11,15	19,16	16, 7	28 1, 3	28 0, 7	27 11,10
17	9,10	15,17	9, 4	27 10,11	27 9,11	27 9, 6
18	8,16	12, 0	9, 0	27 9, 2	27 9, 4	27 9,10
19	8, 2	13, 6	9, 8	27 9, 5	27 9, 5	27 9,11
20	9,12	15,10	10,15	27 10, 3	27 10, 7	27 10, 9
21	8,18	17, 3	13, 6	27 10, 3	27 9,11	27 8, 6
22	10,15	11, 5	10,15	27 6, 0	27 4, 4	27 4, 2
23	10,18	11,18	10,11	27 5, 4	27 6, 5	27 8, 2
24	9,10	14,18	11,13	27 8,11	27 9, 1	27 8,11
25	10, 5	12, 0	8,18	27 8, 0	27 7, 7	27 7,11
26	9,13	14, 8	9,17	28 0, 4	28 0, 6	27 11, 9
27	8,16	12,12	9, 0	27 10, 4	27 10, 5	27 10, 6
28	7, 8	15, 5	12,10	27 10, 7	27 9, 8	27 9, 0
29	11,14	16, 4	10,15	27 8, 9	27 9, 3	27 9, 9
30	11,18	18, 3	14, 4	27 8, 8	27 8,10	27 9, 6
31	12, 1	16, 1	13,16	27 9, 0	27 8, 8	27 8, 0

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois,	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le soir à 9 heures.*
1	S-O. brou. frai.	S-O. nuag. ch.	E. ser. doux.
2	E. ser. frais, ve.	N-E. cou. chau.	N-E. nuag. dou.
3	N-E. cou. dou. vent.	N-E. *idem.*	S-O. c. ch. ora. tonn. écla. pl.
4	S. couv. frais.	S. couv. chaud.	S-O. nu. do. pl.
5	S-O. couv. do.	S-O. *idem.*	S. nuag. doux.
6	O. brouil. frais.	S-O. cou. do. v.	S-O. c. do. ve.
7	S-O. c. d. v. pl.	S-O. *idem.*	S-O. co. fra. v.
8	N-O. ser. froid.	S-O. *idem.*	S-O. couv. fro.
9	N-O. c. froi. br.	N. *idem.*	N-O. nu. fra. v.
10	N-E. cou. frais.	O. couv. chau.	N-O. *idem.*
11	O. c. d. bro. br.	N-E. *idem.*	N-O. nu. dou.
12	N-O. *idem.*	N-E. *idem*, ve.	N. *idem.*
13	N-E. nua. dou.	N-O. nua. cha.	E. ser. chaud.
14	N-E. bro. temp.	E. ser. chaud.	N-E. *idem*, ve.
15	N-E. n. do. ve.	N. nuag. chau.	N. ser. do. ve.
16	E. ser. temp. v.	N. serein, chau.	N. ser. chaud. v.
17	S-O. co. frai. v.	S-O. co. chaud.	S-O. c. fr. pl. v.
18	S-O. cou. *idem.*	N. cou. frai. ve.	N. *idem.*
19	N-E. co. fro. v.	N-E. co. temp.	N-E. cou. frais.
20	N-E. nua. frais.	N-E. nu. dou. v.	N-E. nu. doux.
21	E. c. fr. v. pl. to.	E. cou. chaud.	N-E. c. do. ve.
22	N-O. cou. frai. vent, pluie.	N-O. cou. frais, vent, pluie.	N-E. cou. frais, vent, pluie.
23	N-E. couv. fra.	N. *idem.*	N. couv. frais.
24	O. *idem.*	S-O. cou. dou.	S-O. *idem.*
25	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*	O. *idem*, pluie.
26	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*	S-O. cou. frais.
27	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*	S-O. ser. frais.
28	S. nuag. frais.	S-O. nua. do. v.	S-O. c. do. ve.
29	S-O. co. frai. v.	S-O. cou. *id.* pl.	S-O. cou. temp.
30	S-O. c. d. v. pl.	S-O. co. do. v.	S-O. c. d. v. to.
31	S-O. c. fr. *idem.*	S-O. cou. chau.	S-O. cou. dou. pl. éclai. tonn.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur....	20, 7 deg.	le 13
Moindre degré de chaleur....	7, 2	le 8
Chaleur moyenne.....	13, 2 deg.	
	pouc. lig.	
Plus grande élévation du Mercure.....	28 2, 6,	le 1
Moindre élév. du Mercure....	27 4, 2,	le 22
Elévation moyenne...	27 10, 11 l.	
Nombre de jours de Beau.....	4	
de Couvert.	22	
de Nuages..	5	
de Vent....	23	
de Tonnerre.	4	
de Brouillard.	2	
de Pluie....	11	
de Neige...	0	
Quantité de Pluie.....	69, 11 lign.	
Evaporation.....	25 9	
Différence.....	44 2.	
Le vent a soufflé du N.....	10 fois.	
N-E.....	20	
N-O.....	9	
S.....	3	
S-E.....	0	
S-O.....	39	
E.....	7	
O.....	5	

TEMPÉRATURE : fraîche, humide & venteuse.

MALADIES : point.

Plus grande sécheresse....	43, 9 deg.	le 2
Moindre moyenne.....	0, 0	le 22

Les pluies abondantes & presque continuelles depuis le dix-sept du mois jusqu'à la fin, ont fait beaucoup de tort aux avoines, & aux autres grains qui étoient encore sur terre; ils ont germé en partie dans les champs d'où on n'avoit pu les enlever étant encore mouillés. Le raisin pareillement, & pour la même cause, commence à pourrir.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier septembre 1784.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois d'août 1784; par M. BOUCHER, médecin.

Tout le mois d'août s'eſt écoulé ſans chaleurs: la liqueur du thermomètre ne s'eſt élevée, aucun jour, au deſſus du terme de 17 à 18 degrés. Le temps a même été froid dans la plus grande partie du mois: depuis le 17 juſqu'au 30, la liqueur du thermomètre n'a pas été obſervée au deſſus de 13 degrés.

Les pluies preſque continuelles qui ont eu lieu dans la dernière moitié du mois, ont beaucoup nui à la moiſſon, & ont fait germer une grande quantité de bled: il pleuvoit de tous les vents, & même lorſque le mercure dans le baromètre ſe trouvoit à la hauteur de 28 pouces. Après le 16, il a toujours été obſervé au deſſous de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 18 degrés au deſſus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de $8\frac{1}{2}$ degrés au deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de $9\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 9 lign.

Le vent a ſoufflé 7 fois du Nord.
2 fois du Nord vers l'Eſt.
1 fois du Sud vers l'Eſt.
10 fois du Sud.
10 fois du Sud vers l'Oueſt.
10 fois de l'Oueſt.
3 fois du Nord vers l'Oueſt.

Il y a eu 28 jours de temps couvert ou nuageux.
20 jours de pluie.
2 jours de tonnerre.
2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué une légère ſéchereſſe au commencement du mois, & de l'humidité à la fin.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois d'août 1784.

Nombre de perſonnes du peuple ont été attaquées de la fièvre putride, ayant un caractère malin, & à laquelle pluſieurs ont ſuccombé, notamment ceux dont on n'avoit pas évacué les premières voies au commencement de la maladie. En général, les malades ne ſupportoient pas bien la ſaignée répétée, quoique indiquée. Quelques-uns avoient le cours de ventre; d'autres étoient opiniâtrement conſtipés. La maladie ſe terminoit heureuſement par des ſelles bilieuſes. Les diſparates, les affections comateuſes, un pouls petit, un commencement de ſoubreſaults dans les tendons, &c. ont ſouvent obligé d'avoir recours aux véſicatoires, dont l'effet convenable étoit d'un bon préſage. L'abattement des forces vitales & la dépreſſion du pouls, ont indiqué l'emploi du quinquina mêlé à quelques cordiaux; ce remède l'a été encore lorſque la fièvre prenoit la marche de la double-tierce-continue, ce qui avoit lieu ſouvent.

Les fièvres tierces & les doubles-tierces ont encore été très-communes durant tout ce mois. Il en a été de même des diarrhées qui, dans quelques-uns, ont dégéneré en flux dyſſentériques, ainſi que des ſquinancies & des engorgemens inflammatoires des glandes du cou.

On a vu encore des enfans & des jeunes-gens

dans le cas de la rougeole ; mais elle n'étoit pas dangereuſe. La petite-vérole s'eſt manifeſtée dans quelques maiſons : elle étoit de l'eſpèce diſcrète.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Commentationes Societatis regiæ ſcientiarum Gottingenſis, *&c.* C'eſt-à-dire, *Mémoires de la Société des ſciences de Gottingue, pour l'année 1781, vol. iv, in-4°. A Gottingue, 1782.*

1. La claſſe des ſciences phyſiques contient les articles ſuivans :

1°. *Des expériences faites ſur des momies ;* par *Jean Friedrich Gmelin.* Les différentes manières d'embaumer en Egypte les cadavres pour les conſerver ſous la forme de momies, ſe ſont oppoſées juſqu'ici à la connoiſſance parfaite des procédés qu'on ſuivoit dans cette manipulation Sa Majeſté Danoiſe ayant fait préſent à l'univerſité de Gottingue d'une momie entière, M. *Gmelin* a entrepris les recherches les plus exactes pour s'aſſurer de la nature des ingrédiens employés à cette préparation. Son analyſe, qu'il décrit très en détail, l'a convaincu qu'il n'entre aucune partie réſineuſe, ni onctueuſe, ni inflammable, ni rien qui ait quelque affinité avec des ſubſtances de cette nature, dans le mélange dont les Egyptiens ſe ſervoient pour donner l'incorruptibilité à ces corps. Il en conclut que l'aſphalte ſeul, ou combiné avec d'autres matières, n'entroit pas toujours dans la préparation des momies ; car la diſtillation n'a fourni ni huile, ni acide, ni rien

qui eût quelque rapport à la réſine ou au bitume : il eſt au contraire perſuadé qu'après avoir enlevé les viſcères des cadavres, les embaumeurs les injectoient avec du vin de palmier, ou avec quelqu'autre liqueur antiſeptique.

Cependant M. *Gmelin* ayant ſoumis à l'examen chimique des portions d'autres momies, il a reconnu qu'elles contenoient des principes provenans des ſubſtances réſineuſes & bitumineuſes; d'où il tire la conſéquence que les procédés de l'embaumement varioient ſelon les cas.

2°. *Un Mémoire concernant quelques plantes peu connues;* par le profeſſeur *Jean-André Murray*. Les végétaux, dont il eſt queſtion ici, & qui ſont repréſentés ſur des planches très-bien gravées, appartiennent aux genres des ſaxifrages, des ſcrophulaires, des plantains, des palma-chriſti, des hyacinthes.

3°. *Un Mémoire ſur les fournaux des pipes à tabac, faits avec l'écume de mer*, par le profeſſeur *Beckmann*. Les fourneaux de pipes, dits d'*écume de mer*, réuniſſant pluſieurs avantages, ſont devenus un objet très-intéreſſant de commerce; & M. *Beckmann*, pour connoître la véritable ſubſtance dont on les fabrique, a fait pluſieurs expériences chimiques, & des eſſais comparatifs avec la vraie écume de mer. Ces tentatives ne l'ont pas néanmoins conduit à la fin propoſée, quoiqu'elles l'aient convaincu, que l'opinion de *Bruckmann* (qui avance que la maſſe dont on fabrique ces fourneaux eſt compoſée de la poudre très-fine d'os de sèche, pétrie avec de la colle) eſt erronée, ainſi que l'aſſertion de quelques voyageurs, qui prétendent qu'on la prépare avec de la pierre-ponce, de même que le ſentiment de *Linné*, qui a claſſé cette matière parmi les terres argilleuſes.

Peu

Peu satisfait des lumières qu'il a tirées de l'analyse chimique, M. *Beckmann* a consulté les voyageurs, & il a vu dans *Spon* & dans *Wheler*, qu'à peu de distance de Thèbes, sur le chemin de Négrepont, il y a une colline d'où l'on tire cette substance, qui, d'abord douce, maniable, & d'une couleur de fromage nouveau, devient peu à peu sèche, très-dure, & d'un blanc luisant. Lorsque cette substance est encore douce, dit *Wheler*, on la porte dans la ville; on l'y travaille artistement en fourneaux de pipes, lesquels en séchant, se durcissent & prennent une blancheur éblouissante. Cette colline, selon l'auteur, est peut-être la même que celle appellée par les anciens *collis ismenius*. Il seroit donc important que les naturalistes qui voyagent dans ces contrées, examinassent cette colline & la nature des terres qui la composent.

M. *Beckmann* pense toutefois qu'il seroit impossible que cette colline fournît seule la quantité prodigieuse de fourneaux de pipes qui passent annuellement dans le commerce; & après s'être donné beaucoup de peines pour se procurer des éclaircissemens sur-cet objet, en consultant les marchands Turcs & autres, il a appris que les fourneaux de pipes débités en Hongrie & en Allemagne, viennent de Natolie. Cette opinion est confirmée par un morceau d'écume de mer que le célèbre *Niebuhr* a envoyé de cette contrée à l'université de Gottingue. Notre auteur est même entièrement convaincu que la même espèce de terre se trouve dans l'Amérique septentrionale, & particulièrement dans les environs de Québec.

4°. Un Mémoire intitulé : *Expériences & observations anatomiques, concernant l'utérus imprégné, les trompes, les ovaires & le* corpus luteum *de cer-*

tains animaux, comparés aux mêmes parties dans la femme; par *H. A. Wrisberg*, professeur d'anatomie. *Voyez* le cahier de juillet, pag. 96, où l'on donne une notice de ce Mémoire.

Dissertatio de comparatione plantarum & animalium, ab erudito doctore FELDMANNO, olim Lugduni edita, sed novis postea accessionibus & commentatione de analogiâ partûs & mortis humanæ ex ipsis defuncti schedis mssis aucta & post ejus obitum denuò recusa; curâ J. A. MERCK, Hasso-Darmstadiensis. *Dissertation sur la comparaison des plantes & des animaux, par le docteur FELDMAN; augmentée d'additions & d'un morceau sur l'analogie de l'enfantement & de la mort de l'homme, tirés de ses manuscrits, & réimprimé par les soins de J. A. MERCK, de Hesse-Darmstad. A Berlin, chez* Birnstiel; *& se trouve à Strasbourg, 1780. In-8° de 111 pag. Prix 24 s.*

2. Cet écrit fut publié, pour la première fois, par le docteur *Feldman*, dans l'université de Leyde, en 1732. Il fut alors très-goûté de ceux qui le lurent; mais, comme ces espèces d'écrits ne se répandent pas dans les pays étrangers, M. *Merck*, en ayant acquis un manuscrit, corrigé & enrichi de plusieurs additions importantes, écrites de la main même de l'auteur, il a cru rendre service au public, en procurant cette nouvelle édition, qu'il a dédiée au célèbre *Gleditsch*, son maître.

Le docteur *Feldman*, très-versé dans la bota-

nique, ne le paroît pas moins dans la phyſiologie; il établ t par-tout les rapports les plus frappans entre les végétaux & les animaux : il démontre principalement que le fœtus a une infinité de choſes communes avec les plantes, que les fibres de celles-ci ont auſſi beaucoup d'affinité avec les nerfs des animaux. Mais, comme le baron *de Haller* l'a dit, en parlant de ce traité, c'eſt un ouvrage qui mérite d'être lu en entier. Il fait regretter que le docteur *Feldman* n'en ait pas compoſé d'autres; ſes connoiſſances en mathématique & en phyſique ſe font remarquer dans cette diſſertation Quand on eſt auſſi inſtruit qu'il paroît l'être dans ces ſciences, il n'eſt aucune partie de l'hiſtoire naturelle ſur laquelle on ne puiſſe travailler avec ſuccès. La principale addition qu'on trouve dans cette nouvelle édition, eſt un morceau conſidérable ſur l'analogie de l'accouchement & de la mort de l'homme. Nous ſommes fâchés que les bornes de ce journal ne nous permettent pas d'en donner la traduction. La comparaiſon qu'il fait des feuilles des plantes avec les poumons des animaux, celle des fleurs avec les parties génitales, mériteroient ſur-tout d'être traduites : nous penſons même que cet ouvrage, rempli de choſes curieuſes & intéreſſantes, vaudroit bien la peine d'être mis en françois ; nous ſouhaitons que quelque perſonne veuille l'entreprendre.

Obſervations on the method of curing the hydrocele by means of a ſeton, *&c.* C'eſt-à-dire, *Obſervations ſur la méthode de guérir l'hydrocèle au moyen du ſéton; par J. HOWARD, chirurgien. In-8° de 56 pag. A Londres, chez* Baldwin. 1783.

3. Les méthodes curatives de l'hydrocèle ſe

réduiſent à préſent à l'uſage du ſéton ou à celui des cauſtiques, en petit volume. L'auteur n'ayant pas été à portée de voir un grand nombre de malades traités avec ce dernier, a emprunté de l'ouvrage de feu M. *Elſe*, ce qu'il dit relativement à ce ſujet. Quant à l'uſage du ſéton, M. *Howard* a eu l'avantage de ſuivre M. *Pott* pendant nombre d'années dans les hôpitaux, auſſi-bien que chez les particuliers. La quantité de malades de ce genre qu'il a vus, lui ont par conſéquent procuré la facilité d'obſerver les progrès de la guériſon, ſelon les différens degrés d'inflammation, & l'ont convaincu que pour opérer une cure prompte & heureuſe, l'inflammation doit être de peu de durée & très-modérée: il eſt même perſuadé depuis long-temps qu'en augmentant ou en diminuant le nombre des brins, on peut tellement ménager l'effet du ſéton, qu'il excite non-ſeulement tel degré d'inflammation qu'on deſire, mais qu'il eſt encore parfaitement proportionné à la plus ou moins grande irritabilité du malade.

M. *Howard* n'entreprend pas de déterminer toutes les circonſtances qui demanderoient une diminution conſidérable du nombre des brins; mais il croit que toutes les fois qu'on craint une inflammation trop forte, dix, huit, ou même moins de brins, peuvent ſuffire pour compoſer une mèche aſſez groſſe & capable de guérir une hydrocèle, quelque ancienne & quelque volumineuſe qu'elle ſoit. La canule, qui doit ſervir à l'introduire, pourra être du calibre des canules des trois-quarts ordinaires pour la ponction & la cure de cette maladie. M. *Howard* remarque enſuite, relativement à la groſſeur des mèches, qu'elle doit être très-peu conſidérable, lorſque la tunique vaginale ne contient qu'une petite

quantité de fluide, & que d'ailleurs le ſujet eſt très-irritable.

L'uſage régulièrement ſuivi demande qu'on retire le ſéton par en-bas. M. *Howard* ayant obtenu un jour une guériſon radicale dans l'eſpace de quinze jours, en tirant la mèche par en-haut, il eſt porté à croire que cette dernière méthode mérite la préférence. L'orifice inférieur ſe cicatriſe généralement avant que le ſupérieur ſe ferme; &, comme ce dernier n'eſt point par ſa nature dans une poſition déclive, la mucoſité qui s'y amaſſe & s'y arrête, le tient ouvert, & retarde néceſſairement la guériſon. M. *Howard* eſt intimément perſuadé que le changement propoſé remédiera à cet inconvénient.

Eſſais ſur les eaux aux jambes des chevaux; ouvrage qui a remporté le prix d'encouragement, que la Société royale de médecine a donné ſur les maladies des animaux, dans la Séance publique tenue au Louvre, le 26 août 1783 : On y a joint un rapport fait au conſeil du Roi ſur le cornage & le ſifflage des chevaux; *par M. HUZARD, vétérinaire à Paris. A Paris, chez la veuve* Vallat-la-Chapelle, *libraire, grande ſalle du Palais. In-8° de 115 pages.*

4. Le ſuffrage de la Société royale eſt déja un préjugé bien favorable pour cet ouvrage; mais, c'eſt en le liſant qu'on pourra voir l'étendue des connoiſſances & la juſteſſe des idées de ſon auteur.

Les eaux aux jambes ſont une maladie cutanée, le plus ſouvent chronique, quelquefois inflammatoire & contagieuſe, mais jamais aiguë, qui attaque la peau des extrémités du cheval, de l'âne, du mulet, & rarement du bœuf. Elle s'annonce par un léger engorgement de la couronne, du pâturon ou du boulet, accompagné d'une douleur plus ou moins vive, qui excite l'animal à lever les jambes; par un écoulement inſenſible d'humeur ſanieuſe, qui ſe propage dans les parties voiſines. Peu à peu l'écoulement & la fétidité augmentent au point que l'animal devient *rampin*.... Le malade dépérit inſenſiblement, tombe dans l'atrophie, quoique avec beaucoup d'appétit, & ſe trouve hors de ſervice longtemps avant d'être uſé. Dans ce dernier période, cette maladie eſt hideuſe & dégoûtante.

Ses progrès ſont accélérés, & ſes ſymptômes aggravés par l'application des aſtringens & des corps gras que les charlatans emploient; la ſuppreſſion des écoulemens naturels qui accompagnent d'autres maladies, & celle de la tranſpiration, produite par ces remèdes dangereux, eſt ſouvent la prewière cauſe *des eaux des jambes*. Les chevaux peuvent y être diſpoſés par la nature du climat où ils ont pris naiſſance. Les hollandois, les flamands, les allemands, &c. y ſont plus diſpoſés que les autres. Les pays gras & marécageux favoriſent cette diſpoſition.

Le traitement eſt curatif ou palliatif. On ſe bornera à ce dernier, ſi la maladie eſt invétérée, & le ſujet vieux, mal organiſé & épuiſé. Quant au traitement curatif, l'auteur recommande d'employer d'abord les adouciſſans & les émolliens, de paſſer enſuite à l'eau végéto-minérale tiède, ſans eau-de-vie, appliquée ſur la partie; &, lorſque l'engorgement & l'écoulement ſont diminués,

de faire uſage de cataplaſmes faits avec une eau de Saturne plus forte, à laquelle on ajoutera de l'eau-de-vie. On purgera deux fois le malade, à douze ou quinze jours de diſtance l'une de l'autre. Après le ſecond purgatif, on lavera de temps en temps la partie avec la lie de vin tiède, pour fortifier les parties contre l'abord des humeurs: tels ſont les principaux moyens que l'auteur propoſe contre les eaux aux jambes.

Quant au rapport fait au Conſeil par M. *Huzard* ſur *le cornage* & *le ſifflage*, fondé ſur un très-grand nombre d'obſervations & d'autorités, il décide que ce bruit plus ou moins fort que fait entendre le cheval pendant ſa reſpiration, & qu'on appelle *cornage* & *ſifflage*, n'eſt point une ſuite néceſſaire & immédiate de la *courbature*; ce qui étoit l'objet de la demande du conſeil.

Antidotarium collegii medici Bononienſis, editum anno M. DCC. LXXXIII, editio noviſſima in qua locupletiſſimus adjectus eſt index virium ac uſuum medicamentorum. *In-4° de 240 pag. A Veniſe, chez* Franciſci. 1783.

5. On eſt étonné de voir paroître de nos jours un pareil ouvrage: on ne ſauroit mieux le comparer qu'à l'inventaire d'un antique magaſin où l'on trouve un très-grand nombre d'articles, vulgairement appellés *gardes-boutiques*. Les compilateurs de cet antidotaire ne montrent pas de grandes connoiſſances dans la chimie, la pharmacie & la matière médicale; ils paroiſſent même ignorer les nouvelles découvertes dans ces ſciences, ou n'ont pas voulu les inſérer dans ce recueil.

Fundamenta chemiæ theoretico-practicæ, *&c.* C'eſt-à-dire, *Fondemens de la chimie théoretico-pratique, établie par M. JEAN-GUILLAUME BAUMER, conſeiller du Landgrave de Heſſe, profeſſeur ordinaire d'hiſtoire naturelle & de chimie dans l'univerſité de Gieſſen. A Gieſſen, chez* Krieger; *& à Strasbourg, chez* Kœnig, *1783. Petit in-8° de 528 pages.*

6. Depuis près de trente ans, M. *Baumer* n'a pas ceſſé de cultiver la chimie, avec laquelle il a ſû allier la pratique de la médecine à la manière des anciens, qui préparoient eux-mêmes leurs remèdes. Les circonſtances l'ayant enſuite approché des mines & des travaux métallurgiques, il s'eſt livré avec ardeur à la chimie docimaſtique pratique. Enfin, promu à une chaire, dont l'obligation eſt d'enſeigner aux autres la théorie & la pratique, il a cru que ſon devoir ne ſe bornoit point à démontrer & à faire exécuter à ſes élèves tous les procédés chimiques dans ſon riche laboratoire, mais encore à leur donner un guide qui pût les conduire ſeuls, lorſqu'ils ne ſeront plus ſous ſes yeux. C'eſt dans ce deſſein qu'il a mis au jour cet ouvrage, qui contient en abrégé les élémens de la chimie, diſpoſés de la même manière que M. *Baumer* les enſeigne dans ſon Cours; ils ſont préſentés avec méthode, avec ordre, avec préciſion, avec clarté. La théorie de M. *Baumer* eſt fondée ſur les préceptes des *Kunckel*, des *Stahl*, des *Cramer*, des *Pott*. Court-on riſque de s'égarer, en ſuivant la route tracée par ces ſavans? D'ailleurs M. *Baumer* a donné des mar-

ques de ſagacité dans bien des genres; ſes écrits ſont connus & très-répandus dans le Nord.

Les élémens de chimie de ce profeſſeur ſont diviſés en théoriques & pratiques. La première partie eſt ſous-diviſée en trois ſections, qui offrent chacune pluſieurs chapitres & paragraphes. M. *Baumer* y explique ſommairement l'étymologie, la ſynonymie, les dénominations relatives à la chimie; il parle enſuite de l'alchimie, de la docimaſie, de la métallurgie, de la chimie-phyſique, économique, mécanique & pharmaceutique, de l'origine & des principes des corps, des ſignes, caractères, inſtrumens & agens chimiques. La chimie pratique qui conſtitue la ſeconde partie de ce livre, renferme en onze ſections, partagées en beaucoup de chapitres & de paragraphes, les divers procédés & produits chimiques: on trouve enſuite la manière de fabriquer la porcelaine, & des manipulations courtes & certaines pour obtenir facilement les teintures les plus tranchantes, propres à colorer les étoffes de laine & de ſoie.

Comme on recherche ſouvent en vain dans nos pharmacopées, les formules de *Frédér. Hoffmann*, leſquelles ſont fort en vogue en Allemagne, nous allons donner ici, d'après M. *Baumer*, celles de deux élixirs quelquefois demandés en France.

Elixir viſcéral.

Prenez *de l'Ecorce d'orange récente & contuſe, une once & demie,*
des extraits de Chardon-bénit,
de Gentiane rouge,
d'Ecorces de Caſcarille,
de Myrrhe faits à l'eau, deux gros.
de la terre foliée de Tartre, trois gros,

du vin d'Eſpagne, ou de celui de Hongrie, ou l'eau de Menthe faite au vin, deux livres.

Faites digérer le tout ſelon l'art.

Elixir balſamique.

Prenez *de l'Ecorce extérieure ſuperficielle de Citron, quatre onces.*
des extraits d'Abſinthe,
de Chardon-bénit,
de petite Centaurée,
de Gentiane, de chacun une once.
du vin de Hongrie, deux livres.
de l'Eſprit d'écorce d'orange, deux onces.

Faites digérer le tout enſemble pendant trois jours, & préparez ſelon les règles de l'art.

TORBERNI BERGMAN, chemiæ prof. Upſal. & equitis aurati regii ordinis de Waſa, Opuſcula phyſica & chemica, pleraque ſeorſim antea edita, jam ab auctore collecta, reviſa & aucta : *Opuſcules de phyſique & de chimie, par M. TORBERN BERGMAN, profeſſeur de chimie à Upſal, & chevalier de l'ordre royal de Waſa, tome 3e, avec des planches gravées en taille-douce. A Upſal, de l'imprimerie d'*Edman; *ſe vend à Leipſick, chez* Muller; *& à Paris, chez* Didot le jeune, *quai des Auguſtins. 1783. In-8° de 470 pag.*

7. Ce troiſième volume contient neuf opuſcules,

qui ne démentent point la réputation que M. *Bergman* s'eſt acquiſe parmi le grand nombre de ceux qui cultivent aujourd'hui la chimie : il faudroit traduire en entier chacun de ces opuſcules, pour en donner une juſte idée. Nous ne pouvons qu'annoncer briévement les ſujets qui y ſont traités.

I. *De l'analyſe du fer.* Cette diſſertation fut publiée en 1781, dans l'univerſité d'Upſal. M. *Bergman* expoſe d'abord les variétés du fer ; il en recherche enſuite les cauſes, donne les expériences qu'il a faites ſur le phlogiſtique qui entre dans la formation de ce métal, en tire de juſtes corollaires ; examine de même la quantité de la matière de la chaleur qui peut s'y trouver ; enfin, tâche de démontrer par l'expérience & par le raiſonnement les vrais principes du fer, auſſi bien que les matières hétérogènes qu'il peut contenir.

II. *Des cauſes de la fragilité du fer froid.* Cet écrit a été imprimé dans le quatrième tome des Mémoires de la Société royale d'Upſal. La fragilité du fer froid vient, ſelon l'illuſtre auteur, d'une eſpèce particulière de métal, qu'il appelle *ſiderum*, mêlée au fer ; en ſéparant le *ſiderum* d'avec le fer, ce dernier perd ſa fragilité.

III *Des acides métalliques.* Ce court opuſcule a paru dans les Mémoires de l'Académie des ſciences de Stockholm de 1781. M. *Bergman* y donne ſes idées & ſes expériences ſur la compoſition des métaux, ſur l'acide de la molybdène, ſur celui du *lapis ponderoſus* de Cronſtedt, & ſur celui du *ſiderum*, ce métal qui eſt voiſin du fer, & dont nous venons de parler plus haut.

IV. *De la différente quantité du phlogiſtique contenue dans les métaux.* Les principales conſéquences que M. *Bergman* tire de ſes expériences dans ce

Mémoire, c'eſt que les métaux diverſement déphlogiſtiqués inhèrent à différens acides; que les quantités réciproques du phlogiſtique précipitant & à précipiter, ſont en proportion inverſe de leurs poids; que d'après les expériences, le métal le plus riche en phlogiſtique, c'eſt la platine; viennent enſuite l'or, puis le fer, le cuivre, le cobalt, le *magneſium*, le zinc, le nickel, l'antimoine, l'étain, l'arſenic, l'argent, le mercure, le biſmuth, & enfin le plomb.

V. *De l'étain ſoufré*; diſſertation inſérée dans les Mémoires de l'Académie de Stockholm, de 1781. Après avoir examiné l'étain ſoufré artificiel, qu'il eſt très-facile de compoſer, M. *Bergman* s'étonne de ce que le ſoufre étant ſi commun dans le ſein de la terre, on n'ait pas encore fait mention d'étain ſoufré, trouvé dans les mines de ce métal. Il a cherché long-temps, mais en vain, l'étain ſoufré naturel, dans les collections des curieux, dans les livres de minéralogie & dans les deſcriptions des foſſiles. C'eſt ſeulement depuis peu d'années, qu'examinant des pierres & des minéraux arrivés de Sibérie, il en a découvert un morceau de la groſſeur d'une aveline, compoſé d'un noyau métallique encruſté. M. *Bergman* décrit avec ſoin ces deux parties, & termine cette diſſertation par des remarques ſur la poudre dont les ſtatuaires ſe ſervent pour donner la couleur de bronze à leurs ouvrages.

VI. *Des antimoniaux ſoufrés.* M. *Bergman* s'occupe ici ſur-tout de l'antimoine cru, du verre d'antimoine, du foie d'antimoine, du ſoufre doré d'antimoine, & du kermès minéral.

VII. *Produits du feu ſouterrain, conſidérés chimiquement.* Cet article a d'abord paru dans le troiſième tome des nouveaux Mémoires de la Société

d'Upſal. Les produits volcaniques y ſont examinés ſelon les loix de la chimie. Le ſavant profeſſeur en tire les conſéquences les plus juſtes, & développe ſes propres idées ſur le commencement & ſur les progrès du feu ſouterrain.

VIII. *Des attractions électives.* Cet opuſcule, ou plutôt ce docte ouvrage, fut imprimé pour la première fois, en 1775, dans le troiſième tome des nouveaux Mémoires d'Upſal. Il fut enſuite traduit en allemand, en françois, &c. & l'on grava en Angleterre les tableaux des attractions. Ce Mémoire eſt trop connu des phyſiciens & des chimiſtes, pour nous y arrêter plus long-temps.

IX. *Du fer & de l'étain mêlés enſemble par le moyen du feu.* On doit regarder cette diſſertation comme un ſupplément à celui qui traite de la fragilité du fer froid. M. *Bergman* y examine les qualités de l'étain plus ou moins chargé de fer; il y fait voir les rapports & les différences du *ſiderum*, ce métal dont il eſt parlé précédemment, comparé avec les mélanges de l'étain & du fer. Il finit par prouver, qu'on ne trouve point d'étain dans l'analyſe du *ſiderum.*

Ce troiſième volume des opuſcules de M. *Bergman* eſt dédié à l'Académie royale des ſciences de Paris.

Avis ſur les moyens de diminuer l'inſalubrité des habitations qui ont été expoſées aux inondations; par M. CADET DE VAUX, *inſpecteur général des objets de ſalubrité, &c. &c. imprimé & publié par ordre du Gouvernement. A Paris, de l'imprimerie de* Ph. D. Pierres, *imprimeur*

ordinaire du Roi, de la police, &c. rue Saint-Jacques. 1784. In-8°, 16 pag.

8. Voici les moyens indiqués dans cette feuille: laver les murs & les planchers après la retraite des eaux; réitérer le lavage; paſſer les murs au lait de chaux; faire du feu dans les cheminées; établir des poëles, & en prolonger les tuyaux; entretenir une douce chaleur; ne brûler aucun corps combuſtible au milieu des habitations; ménager & multiplier les courans d'air; profiter de l'action de la lumière & du ſoleil; ſe tenir la tête couverte; avoir les pieds ſecs & chauds, le corps bien vêtu; entretenir la plus grande propreté; ſe laver, ſe peigner; ſe nourrir d'alimens ſains; faire de l'exercice; favoriſer la tranſpiration; écarter des murs les lits, ainſi que les meubles; y dormir enfermés de rideaux; placer pendant la nuit des nattes contre les murs, & les expoſer pendant le jour à l'air; ne pas y conſerver les alimens, ſur-tout ne point y enfermer le pain chaud; employer pour les habitations des animaux, celles des précautions indiquées qui leur ſont applicables; en écarter les dépôts de fumiers.

Bibliothèque phyſico-économique inſtructive & amuſante, recueillie en 1782; contenant des Mémoires & Obſervations pratiques ſur l'économie ruſtique, ſur les nouvelles découvertes les plus intéreſſantes;—la deſcription des nouvelles machines, & inſtrumens inventés pour la perfection des arts utiles & agréables, &c. &c.—On y a joint nombre de recettes,

pratiques & procédés découverts en 1782, — sur les maladies des hommes & des animaux, sur l'économie domestique, & en général sur tous les objets d'agrément & d'utilité dans la vie ; *avec des planches en taille-douce : seconde édition, ouvrage à la portée de tout le monde. Prix 3 liv. relié ; & franc par la poste, 2 liv. 12 s. broché, in-12 de 400 pages. A Paris, rue & hôtel Serpente.*

9. L'auteur, ou plutôt le rédacteur de ce Recueil dit dans sa préface, qu'il croit rendre un service au public, de rassembler avec soin ce qui paroît de nouveau, ce qui intéresse la société en général. Il est bien éloigé d'avancer, que les pratiques & procédés nouveaux qu'il publie ont eu un succès certain ; c'est sur la foi des papiers publics, & sur celle des personnes respectables qui lui en ont communiqué plusieurs, qu'il les a insérés dans son Recueil. Il invite en même temps les personnes amies du désir de connoître la vérité & de servir l'humanité, à faire des essais pour constater le degré de confiance qu'on doit y ajouter ; il se fera un devoir de publier leurs succès bons ou mauvais, si on veut bien les lui communiquer. Les personnes qui voudront faire insérer dans ce Recueil quelque mémoire, procédé, notice relatifs aux matières qu'il embrasse, sont priées de les adresser, *francs de port*, à M. *Cuchet*, libraire, rue & hôtel Serpente. Le public trouvera dans ce Recueil, dont nous annonçons les deux premiers volumes, c'est-à-dire, celui de 1782 & celui de 1783, beaucoup d'articles intéressans, relatifs aux arts, & sur-tout à l'économie rurale.

Les recettes ſur les maladies des hommes ne nous paroiſſent pas de la même importance ; nous croyons même que les meilleurs remèdes, énoncés de cette manière iſolée, peuvent devenir très-nuiſibles pour les perſonnes qui s'en ſerviront, ſans être verſées dans la médecine. Ce Recueil par exemple, contient un remède contre les coliques ſpaſmodiques. Il faut un médecin pour ſavoir ſi l'affection de tel malade eſt une colique ſpaſmodique, ou d'une autre nature ; & ſi on a un médecin, on n'a que faire de la recette. Celle-ci conſiſte en une embrocation faite ſur le ventre avec la teinture des cantharides. On ſent bien que ce remède ne ſauroit convenir à tous les cas, & à tous les ſujets. Voici une recette contre les pleuréſies ; elle n'eſt pas dangereuſe, elle n'eſt que ridicule : c'eſt un peu de fiente de poule miſe dans un nouet, qu'on fait bouillir un moment dans une chopine de lait. On fait avaler enſuite ce lait au malade. Mais ſi ce Recueil n'eſt pas recommandable du côté de la médecine, les gens de la campagne & les amateurs de l'agriculture peuvent en tirer de grandes lumières pour ſe guider ſurement & avec avantage dans leurs travaux.

SÉANCE PUBLIQUE

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE.

Ordre des lectures faites dans la Séance publique, tenue au Louvre le 31 août 1784, par la Société royale de Médecine.

1°. Le ſecrétaire, après l'annonce & la diſtribution des Prix, a lu le jugement porté par la Compagnie, d'après l'examen & le rapport de ſes Commiſſaires,

Commiſſaires, ſur la nature des eaux fournies par la machine à feu de MM. *Perrier*, qu'elle a déclarées très-ſalubres.

2°. M. *De Fourcroy* a lu un Mémoire ſur la nature intime de la fibre charnue ou muſculaire, & ſur le ſiège de l'irritabilité, ſuivi de réflexions relatives aux maladies des muſcles.

3°. Le ſecrétaire a lu l'éloge de M. *Girod*, aſſocié régnicole, au zèle duquel on doit l'établiſſement de l'inoculation dans les campagnes de la Franche-Comté.

4°. M. *Chambon* a lu des réflexions ſur le véritable caractère & le traitement d'une maladie particulière aux enfans, connue ſous le nom de *croups*, ou *eſquinancie membraneuſe*.

5°. M. *Hallé* a fait la lecture d'un Mémoire ſur les effets du camphre donné à haute doſe, & ſur les avantages que l'on peut en retirer, en l'employant comme correctif de l'opium.

6°. Le ſecrétaire a terminé la Séance en liſant l'éloge de M. *Lorry*, aſſocié ordinaire.

PRIX

I. *Prix remis à l'année 1786.*

La Société avoit propoſé dans ſa Séance tenue au Louvre le 11 mars 1783, pour ſujet d'un Prix de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, la queſtion ſuivante :

Déterminer quels ſont les rapports qui exiſtent entre l'etat du foie & les maladies de la peau ; dans quels cas les vices de la bile, qui accompagnent ſouvent ces maladies, en ſont la cauſe ou l'effet ; indiquer en même temps les ſignes propres à faire connoître l'influence des uns ſur les autres, & le traitement particulier que cette influence exige.

Ce Prix devoit être décerné dans la Séance que la Société royale tient aujourd'hui ; mais aucun des Mémoires envoyés au concours n'ayant rempli ſes vues, elle eſt forcée d'en différer la diſtribution.

Les auteurs n'ont pas bien ſaiſi la queſtion ; ils ont étendu leurs recherches à des maladies, ſoit aiguës, ſoit chroniques, dans leſquelles il paroît ſur la peau des éruptions qu'on ne comprend pas ſous le nom général de *maladies cutanées*, telles que la petite-vérole, la rougeole, la miliaire, le ſcorbut. La plupart n'ont point appuyé leur théorie ſur un aſſez grand nombre de faits.

La Société prévient les concurrens qu'ils doivent ſe borner à l'examen des maladies chroniques de la peau, caractériſées par des croûtes, farines, puſtules, boutons & rougeurs, ſymptômes qui accompagnent ordinairement les maladies dartreuſes, éryſipélateuſes, & autres analogues ; ce ſont les vices de cette nature qu'ils doivent comparer avec ceux de la bile.

La Société royale propoſe donc aujourd'hui le même ſujet, en y ajoutant les explications précédentes. Ce Prix, de la valeur de 600 livres, ſera diſtribué dans la Séance publique de la fête de S. Louis, en 1786. La Société a cru ce délai néceſſaire pour donner aux auteurs le temps que ces recherches exigent.

Les Mémoires ſeront envoyés avant le premier mai 1786 ; ce terme eſt de rigueur.

II. *Prix diſtribué.*

La Société avoit propoſé dans ſa Séance publique, tenue le 11 mars 1783, pour ſujet d'un Prix de la valeur de 600 livres, dû à la bienfaiſance d'un particulier qui n'a pas voulu ſe faire connoître, la queſtion ſuivante : *Quels ſont en*

France les abus à réformer dans l'éducation phyſique, & quel eſt le régime le plus propre à fortifier le tempérament & à prévenir les maladies des enfans, eu égard aux uſages & aux différentes températures.

Parmi les Mémoires envoyés au concours, la Société en a diſtingué trois, entre les auteurs deſquels elle a partagé le Prix, comme il ſuit.

Elle a décerné, 1°. une médaille d'or de la valeur de 300 liv. à M. *Munniks*, docteur en médecine, profeſſeur d'anatomie & d'accouchemens à Groningue en Hollande, correſpondant de la Société, auteur du Mémoire envoyé avec cette épigraphe: *Nihil eſt difficilius quàm à conſuetudine oculorum aciem mentis abducere.*

2°. Une médaille d'or de la valeur de 200 liv. à M. *Bret*, docteur en médecine à Arles, correſpondant de la Société, auteur du Mémoire qui a pour épigraphe ce paſſage d'Horace:

Quo ſemel eſt imbuta recens ſervabit odorem
Teſta diù. HOR. Epiſt.

3°. Une médaille d'or de la valeur de 100 liv. à M *Amoreux* fils, docteur en médecine de l'univerſité de Montpellier, auteur du Mémoire ayant pour épigraphe ce vers latin:

Tantæ molis erat gallicam educere prolem!

III. *Prix diſtribué.*

La Société avoit publié dans la même aſſemblée, le 11 mai 1783, pour ſujet d'un Prix, le programme ſuivant:

La maladie connue en Ecoſſe & en Suède ſous les noms de croups *ou d'*angina membranacea ſeu polypoſa, *& qui a été décrite par les docteurs* Home *en 1765, &* Michaelis *en 1778, exiſte-t-elle en France? Dans quelles provinces a-t-elle été obſervée?*

Par quels ſignes diagnoſtics la diſtingue-t-on des autres maladies analogues; & quelle méthode doit-on employer dans ſon traitement?

Cette queſtion intéreſſante a été traitée dans un grand nombre de Mémoires, parmi leſquels trois ont été remarqués.

1°. La Société royale a décerné une médaille d'or de la valeur de 100 livres, à M. *Vieuſſeux*, docteur en médecine, réſident à Genève. Il a rapporté vingt-une obſervations, dont les détails ſont bien préſentés, & qui ont été faites, ſoit à Genève, ſoit dans les pays françois limitrophes.

2°. M. *Dureuil*, chirurgien à Etampes, a remis un Mémoire ſur le même ſujet, dont la Société a été ſatisfaite. Elle lui a décerné une médaille de la valeur d'un jeton d'or.

3°. Le Mémoire de M. *Bernard*, docteur en médecine à Béziers, contient des remarques judicieuſes ſur le diagnoſtic de cette maladie. La Compagnie a arrêté qu'il en ſeroit fait une mention honorable.

Pluſieurs de ceux qui ont concouru à ce Prix, ont adreſſé des Mémoires dans leſquels ils ont décrit des maladies différentes de celles qui étoient le ſujet du programme.

IV. *Queſtion propoſée une ſeconde fois.*

La Société avoit annoncé dans ſa Séance publique, tenue le 26 août 1783, qu'elle décerneroit des Prix d'encouragement aux auteurs des meilleurs Mémoires qui lui ſeroient remis ſur cette queſtion, *Exiſte-t-il un ſcorbut aigu?* Quoique pluſieurs Mémoires envoyés ſur ce ſujet contiennent des réflexions ſages & des obſervations qui méritent d'être accueillies, cependant la Société n'en a point été aſſez ſatisfaite pour leur diſtribuer des Prix. Elle invite les médecins à ne pas perdre de

vue cet objet, & elle leur propoſe toujours cette queſtion à réſoudre.

V. *Topographie. Prix diſtribués.*

La Société a annoncé qu'elle diſtribueroit des Prix aux auteurs des meilleurs Mémoires ſur la *topographie médicale*; elle s'eſt fait rendre compte de ceux qu'elle a reçus depuis la dernière aſſemblée publique. Trois ont fixé ſon attention, & elle leur a décerné des Prix dans l'ordre ſuivant.

1°. Une médaille d'or de la valeur de 100 liv. à M. *Poma*, docteur en médecine, correſpondant de la Société, à Saint-Diez en Lorraine, auteur d'un Mémoire très-étendu ſur la topographie médicale de cette ville où il réſide.

2°. Une médaille d'or de la valeur d'un jeton d'or à M. *Du Boueix*, docteur en médecine, correſpondant de la Société, auteur d'un Mémoire ſur la topographie médicale de Cliſſon en Bretagne.

3°. Une médaille d'or de la même valeur, à M. *Desfarges*, docteur en médecine, & auteur d'un Mémoire ſur la topographie médicale de la ville de Meymac, lieu de ſa réſidence.

VI. *Maladies des animaux. Prix diſtribués.*

Les obſervations relatives à la médecine des animaux, ont toujours fait partie des recherches de la Société, qui, depuis ſon établiſſement, n'a ceſſé d'inviter ceux qui s'en occupent à lui communiquer leurs travaux. Elle leur a pluſieurs fois décerné des Prix d'encouragement. S'étant fait rendre compte des Mémoires & Obſervations qui lui ont été envoyés ſur ce ſujet, depuis ſa dernière Séance publique, elle a cru, d'après le rapport de ſes Commiſſaires, devoir faire aujour-

d'hui une ſemblable diſtribution. En conſéquence, elle a adjugé :

1°. Une médaille de la valeur d'un jeton d'or, à M. *Siméon Worloock*, réſident au Cap-François, auteur d'un Mémoire très-bien fait, ſur la maladie épizootique peſtilentielle qui a régné dans l'île Saint-Domingue, en 1780.

2°. Une médaille en argent, de la même forme que celles que la Société fait frapper en or pour ſes grands Prix, à M. *Huzard*, artiſte vétérinaire, auteur de deux Mémoires ſur les maladies qu'il a obſervées à Paris, parmi les animaux, depuis l'année 1775, juſqu'à l'année 1780; d'un Mémoire ſur l'uſage interne du ſublimé corroſif, dans le traitement du farcin; & de diverſes obſervations qu'il a communiquées à la Société. La Compagnie lui a déja adjugé un Prix dans une de ſes Séances publiques.

3°. Une médaille en argent, de la même valeur, à M. *Barrier*, artiſte vétérinaire à Chartres, auteur d'un Mémoire ſur l'avortement des vaches dans la Beauce.

VII. *Prix annoncé.*

La Société propoſe pour ſujet du Prix de la valeur de 600 liv. fondé par le Roi, la queſtion ſuivante :

Déterminer quels ſont les caractères des maladies nerveuſes, proprement dites, telles que l'hyſtériciſme & l'hypochondriaciſme, &c. (*HYSTERIA, HYPOCHONDRIASIS;*) *juſqu'à quel point elles diffèrent des maladies analogues, telles que la mélancholie; quelles ſont leurs cauſes principales & les indications générales que l'on doit ſe propoſer dans leur traitement.*

Deux raiſons ont fixé l'attention de la Société ſur cette queſtion; 1°. les maux de nerfs ſont

très-répandus, & jamais ils n'ont été plus communs dans les deux ſexes ; 2°. pluſieurs auteurs ont abuſé de la dénomination de *maladies nerveuſes*, & l'ont étendue à des léſions d'un genre très-différent. La Société deſire qu'on en expoſe la nature & les caractères avec plus de clarté. Les maladies comateuſes, telles que l'*apoplexie*, & les convulſives proprement dites, telles que le *tetanos* & l'*épilepſie*, doivent en être ſéparées avec ſoin. Tous les noſologiſtes & pluſieurs médecins célèbres ont rapproché l'*hyſtériciſme* & l'*hypochondriaciſme*, qu'ils ont regardés comme des nuances différentes d'un même mal, & qu'ils ont rangés parmi les affections ſpaſmodiques ; tandis qu'ils ont claſſé la mélancholie parmi les maladies accompagnées d'un dérangement plus ou moins grand dans les idées, telles que la manie, &c. M. *Cullen* a ſenti combien il eſt difficile d'établir des limites entre ces trois ſortes d'affections (*a*). Ces recherches ſont donc l'objet principal des travaux propoſés par la Société. Les auteurs détermineront encore dans quels cas les maladies nerveuſes, proprement dites, dépendent du vice des nerfs eux-mêmes, ou d'une matière âcre qui les tourmente. La maladie appellée par les anciens, & par quelques modernes, *mélancholie avec matière*, ſemble s'y rapporter ; ſurtout ils n'oublieront pas que les rameaux ou les plexus nerveux, peuvent ſouffrir chacun ſéparément, & produire des maux très-reſſemblans à ceux des viſcères placés auprès de ces mêmes nerfs.

Quoique le ſujet ſoit très-vaſte, la Société penſe qu'il eſt poſſible de le traiter avec préci-

(a) *Hyſteria*, *hypochondriaſis*, *melancholia*. Genera morb. *pag.* 256, *tom.* 2, *& pag.* 247.

ſion. Elle ne demande qu'un tableau exact des caractères particuliers aux affections nerveuſes proprement dites, & des vues générales ſur leurs cauſes & ſur leur traitement, dont on écarte tout ſyſtême, & dont une obſervation réfléchie ſoit la baſe.

Ce Prix ſera diſtribué dans la Séance publique du Carême, en 1786. Les Mémoires ſeront envoyés avant le premier janvier de cette année.

VIII. *Prix annoncé.*

La Société propoſe pour ſujet d'un ſecond Prix la queſtion ſuivante:

Déterminer quelles ſont, relativement à la température de la ſaiſon & à la nature dù climat, les précautions à prendre pour conſerver après une campagne, la ſanté des troupes qui rentrent dans leurs quartiers, & pour prévenir les épidémies dont elles y ſont ordinairement attaquées?

Déja la Société a propoſé deux Prix ſur les précautions à prendre pour conſerver la ſanté d'une armée pendant les conſtitutions de l'été & de l'automne, & ſur le traitement des maladies auxquelles les gens de guerre ſont le plus expoſés pendant ces deux ſaiſons. Le nouveau Prix que nous annonçons, eſt dû à la généroſité de la même perſonne qui a remis les ſommes deſtinées aux deux premiers.

Les concurrens établiront des principes d'après leſquels on puiſſe déterminer le choix des quartiers les plus propres à une armée, conſidérée dans les diverſes circonſtances que préſentent les viciſſitudes de la guerre. La nature du ſol & la température de la ſaiſon fourniront des détails importans, & qui ne doivent pas être négligés; ainſi la médecine préſervative doit former la partie principale de ces recherches. Les auteurs n'ou-

blieront pas cependant d'indiquer les moyens à employer pour combattre les maladies auxquelles les troupes ſont expoſées dans leurs quartiers après la fatigue d'une campagne.

Ce Prix de la valeur de 400 liv. ſera diſtribué dans la Séance publique du Carême 1786, & les Mémoires ſeront envoyés avant le premier janvier de la même année.

On prévient, conformément aux intentions du militaire auquel ce Prix eſt dû, que la première queſtion à propoſer après celle-ci, ſera relative aux précautions à prendre, ſoit pour prévenir, ſoit pour traiter les maladies qui ſurviennent aux troupes, vers la fin de l'hiver & dans les premiers mois de la campagne, juſqu'à ce qu'il ſoit poſſible de leur diſtribuer des légumes.

IX. *Prix annoncé.*

Le même particulier qui, ſans ſe nommer, a fait en 1780 les frais d'un Prix de la valeur de 600 liv. ſur le traitement des maladies des enfans, cauſées par la dentition; & en 1783, ceux d'un Prix de la même valeur ſur l'hygiène des enfans, a remis cette année une ſomme de 600 liv. devant ſervir aux frais d'un nouveau Prix, dont le ſujet ſera la queſtion ſuivante:

Déterminer par l'obſervation quelle eſt la cauſe de la diſpoſition des calculs, & autres affections analogues auxquels les enfans ſont ſujets; ſi cette diſpoſition dépend des vices de l'oſſification; & quels ſont les moyens de la prévenir, ou d'en arrêter les progrès?

L'analogie que les découvertes modernes ont démontrée entre la baſe des os & la ſubſtance des calculs, & que pluſieurs médecins avoient preſſentie, ſemble indiquer que les vices ou dérangemens de l'oſſification ſont, au moins en

partie, la cauſe de ces différentes léſions. C'eſt ſur tout dans l'enfance que les os ſe développent, s'accroiſſent & tendent ſucceſſivement à s'endurcir. Si ce travail eſt ſuſpendu ou altéré d'une manière quelconque, la matière oſſeuſe peut ſe diſtribuer d'une manière inégale, ou refluer vers différens émonctoires, ou ſe fixer en diverſes régions du corps : les concurrens rechercheront juſqu'à quel point ces changemens peuvent influer ſur la formation des graviers, des calculs & des autres concrétions analogues dont les enfans ſont ſi ſouvent affectés, quelle eſt la cauſe de ces concrétions, & quelles indications on peut établir pour diriger ſes vues curatives dans le traitement de ces maladies.

Ce Prix de la valeur de 600 liv. ſera diſtribué dans la Séance publique du Carême 1786. Les Mémoires ſeront envoyés avant le premier janvier de la même année.

X.

Un particulier qui n'a point voulu ſe faire connoître, a remis une ſomme de 360 liv. au tréſorier de la Société, & a prié la Compagnie de permettre que cette ſomme ſerve aux frais d'une médaille d'or qui doit être adjugée à l'auteur du meilleur Mémoire envoyé ſur un ſujet de phyſique médicale, aux choix de la Société. Cette propoſition a été acceptée par la Compagnie, qui croit la queſtion ſuivante très-propre à remplir les vues du généreux inconnu.

Déterminer quels avantages la medecine peut retirer des découvertes modernes ſur l'art de reconnoître la pureté de l'air, par les différens eudiomètres ?

Le mélange du gas nitreux avec l'air, propoſé d'abord par M. *Prieſtley*, pour remplir cet objet, la combuſtion de l'air inflammable, indiquée par

M. *Volta*, l'expoſition du foie de ſoufre à une quantité d'air donnée, ſuivant la méthode de M. *Scheele*, ſont autant de moyens de reconnoître la quantité d'air déphlogiſtiqué contenue dans une quantité donnée d'air atmoſphérique ; mais ils ne paroiſſent point ſuffire pour apprendre quelle eſt la nature de l'air altéré par les effluves de la putréfaction, & comment ce fluide peut être nuiſible à l'économie animale. Ce point étant de la plus grande importance pour l'art de guérir, la Société a penſé qu'il étoit néceſſaire de l'éclaircir, & c'eſt ſur cet objet que les recherches des concurrens doivent être ſpécialement dirigées. Elle déſireroit auſſi que les auteurs cherchaſſent des moyens propres à meſurer les quantités de ce fluide ſeptique, par des eudiomètres, ou procédés particuliers.

Ce Prix de la valeur de 360 livres ſera adjugé dans la Séance publique de la fête de S. Louis, 1785.

Les Mémoires ſeront envoyés avant le premier juillet de la même année. Ce terme eſt de rigueur.

XI. *Prix annoncés relativement aux épidémies.*

La deſcription & le traitement des maladies épidémiques, & l'hiſtoire de la conſtitution médicale de chaque année, ſont le but principal de l'inſtitution de la Société, & l'objet dont elle s'eſt le plus conſtamment occupée. Elle a annoncé dans ſa dernière Séance publique, que la bienfaiſance du Gouvernement, & la généroſité de quelques-uns de ſes membres, qui n'ont point voulu être connus, l'avoient miſe à portée de diſpoſer d'une ſomme de 3000 livres, deſtinée à fournir des encouragemens pour les travaux relatifs aux épidémies, aux épizooties, & à la conſtitution médicale des ſaiſons. Depuis cette épo-

que, le Gouvernement voulant favoriſer des vues auſſi utiles, a porté cette ſomme à 4000 liv. Les mêmes conditions du concours, annoncé le 26 août 1783, ſubſiſtent. Nous croyons devoir les rappeler ici.

La ſomme de 4000 liv. dont il a été parlé, ſera employée à la diſtribution de médailles de différentes valeurs, aux auteurs des meilleurs Mémoires & Obſervations, ſoit ſur la conſtitution médicale des ſaiſons, & ſur les maladies épidémiques du royaume, ſoit ſur différentes queſtions relatives à ces deux ſujets, que la Société s'eſt réſervé dans ſon dernier programme le droit de propoſer.

La diſtribution de ces différentes médailles ſe fera, comme il a été déja dit, dans les Séances publiques de l'année 1786.

XII.

Après avoir expoſé les vues de la Société, relativement aux travaux qu'elle propoſe ſur la nature & le traitement des maladies épidémiques & conſtitutionnelles des années, nous rapporterons ici la ſuite des Programmes déja propoſés.

Premier Programme : Prix de 600 liv. dont la diſtribution a été différée. *Déterminer quels ſont les rapports qui exiſtent entre l'état du foie & les maladies de la peau ; dans quels cas les vices de la bile, qui accompagnent ſouvent ces maladies, en ſont la cauſe ou l'effet ; indiquer en même temps les ſignes propres à faire connoître l'influence des uns ſur les autres, & le traitement particulier que cette influence exige ?* Les Mémoires ſeront envoyés avant le premier mai 1786.

Second Programme : Prix de 300 liv. *Déterminer par l'analyſe chimique quelle eſt la nature des*

plantes anti-scorbutiques, tirées de la famille des cruciferes, telles que le cochlearia, le cresson & le raifort. Il suffira de faire l'analyse exacte de deux ou trois de ces plantes. Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1785.

Troisième Programme : Prix de 600 liv. *Des quatre constitutions annuelles admises par les anciens, & qui sont la catarrhale, l'inflammatoire, la bilieuse & l'atrabilieuse ; les trois premières étant connues & bien déterminées, on demande si la quatrième a une existence distincte, & quelle est son influence dans la production des maladies épidémiques ?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1786.

Quatrième Programme : Prix de 600 livres, *Déterminer, 1°. quelles sont parmi les maladies, soit aiguës, soit chroniques, celles qu'on doit regarder comme vraiment contagieuses ; par quels moyens chacune de ces maladies se communique d'un individu à un autre ; 2°. quels sont les procédés les plus sûrs pour arrêter les progrès de ces différentes contagions ?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1785.

Cinquième Programme : Prix de 600 liv. fondé par le Roi, sur la question suivante : *Déterminer quels sont les avantages & les dangers du quinquina, administré dans le traitement des différentes espèces de fièvres rémittentes.* Les Mémoires seront remis avant le premier mai 1785.

Sixième Programme : Prix de 360 l. *Déterminer quels avantages la médecine peut espérer des découvertes modernes sur l'art de reconnoître la pureté de l'air, par les différens eudiomètres ?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier juillet 1785.

Septième Programme : Prix de la valeur de 600 liv. *Déterminer quels ſont les caractères des maladies nerveuſes, proprement dites, telles que l'hyſtériciſme, l'hypochondriaciſme,* &c ; *juſqu'à quel point elles diffèrent des maladies analogues, telles que la mélancholie ; quelles ſont leurs cauſes principales, & quelle méthode l'on doit employer en général dans leur traitement ?* Les Mémoires ſeront envoyés avant le premier janvier 1786.

Huitième Programme : Prix de la valeur de 400 liv. *Déterminer quelles ſont, relativement à la température de la ſaiſon, & à la nature du climat, les précautions à prendre pour conſerver, après une campagne, la ſanté des troupes qui rentrent dans leurs quartiers, & pour prévenir les épidémies dont elles y ſont ordinairement attaquées ?* Les Mémoires ſeront remis avant le premier janvier 1786.

Neuvième Programme : Prix de 600 liv. *Déterminer par l'obſervation, quelle eſt la cauſe de la diſpoſition aux calculs & autres affections analogues, auxquelles les enfans ſont ſujets ; ſi cette diſpoſition dépend des vices de l'oſſification, & quels ſont les moyens de la prévenir & d'en arrêter les progrès ?* Les Mémoires ſeront envoyés avant le premier janvier 1786.

XIII.

La Société royale continuera de diſtribuer des médailles aux auteurs des meilleurs Mémoires qui lui ſeront envoyés, 1°. ſur la topographie médicale des différentes villes ou cantons ; 2°. ſur l'analyſe & les propriétés des eaux minérales ; 3°. elle en diſtribuera de même aux auteurs des Mémoires ou Obſervations qui lui paroîtront propres à contribuer d'une manière marquée aux progrès de la médecine.

Les Mémoires qui concourront aux Prix, seront adressés, *francs de port*, à M. *Vicq-d'Azyr*, secrétaire-perpétuel de la Société, & seul chargé de sa correspondance, rue des Petits-Augustins, n° 2, avec des billets cachetés, contenant le nom de l'auteur, & la même épigraphe que le Mémoire.

COURS D'ÉLECTRICITÉ.

M. *Mauduyt*, docteur-régent de la Faculté, associé ordinaire de la Société royale de médecine, commencera le samedi 2 octobre prochain, à onze heures & demie, *un Cours gratuit d'électricité médicale*.

Il continuera, ainsi qu'il le pratique depuis plusieurs années, d'administrer gratuitement l'électricité aux personnes à qui ce genre de remède pourra être utile, & qui seront en état de se transporter chez lui.

N°s 1, 3, 5, M. GRUNWALD.
2, 6, 7, M. WILLEMET.
4, 9, M. ROUSSEL.
8, M. J. G. E.

Fautes à corriger dans le cahier du mois d'août.

Page 132, ligne 26, au lieu de *ont*, lisez *a*.
Page 196, ligne 21, *lisez*, cependant il faut croire que M. *Lassus* a cru qu'on pouvoit en tirer beaucoup d'avantage, puisqu'il a pris la peine de mettre en françois l'ouvrage de M. *Alanson*.
Page 221, ligne 21, Schroder, *lisez* Schrœder.
Ibid. ligne 23, Trang, *lisez* Traug.
Page 222, ligne 4, Neubaver, *lisez* Neubauer.
Ibid. ligne 20, des, *lisez* der.
Ibid. ligne 21, Kacischen, *lisez* Kalischen.

TABLE.

Extrait. Recherches & doutes sur le magnétisme animal. Par M. Thouret, *méd.* Page 337
Mémoire sur l'épidémie qui a régné dans la paroisse de Tronget. Par M. Gaulmin Desgranges, *méd.* 351
Observ. sur un mal de tête invétéré. Par M. Sumeire, *médecin,* 360
Observation en faveur de la méthode adoucissante & réfrigérante, &c. Par M. Serieis, *chir.* 362
Obs. sur des douleurs néphrét. Par M. Leautaud, *chir.* 364
Observat. sur un coup de bayonnette pénétrante dans la poitrine. Par M. Niel, *chir.* 366
*Observation sur un ulcère guéri par l'*alkali volatil fluor. Par M. Pothonier, *méd.* 371
Mémoire sur l'alipum, autrement dit globularia. Par M. Ramel, *méd.* 374
Suite du Mémoire sur les propriétés & l'usage de la charpie. Par M. Terras, *chir.* 388
Lettre de M. Segretain, *chir. à M.* Desgranges, *chir.* 403
Malad. qui ont régné à Paris pendant le mois d'août, 405
Observations météorologiques faites à Montmorenci, 406
Observations météorologiques faites à Lille, 413
Maladies qui ont régné à Lille, 414

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie, 415
Physiologie, 418
Chirurgie, 419
Vétérinaire, 421
Pharmacie, 423
Chimie, 424
Hygiene, 429
Physique, 430
Séance publique & Prix de la Soc. roy. de Médecine, 432
Cours d'électricité, 447

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'octobre 1784. A Paris, ce 24 Septembre 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1784.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1784.

MAGNÉTISME ANIMAL.

RAPPORT DES COMMISSAIRES chargés par le Roi, de l'examen du magnétiſme animal (*a*).

Nomination des commiſſaires.

LE ROI a nommé, le 12 mars 1784, des médecins, choiſis dans la Faculté de Paris, MM. *Borie*, *Sallin*, *d'Arcet*, *Guil-*

(*a*) Ce rapport a été imprimé à l'Imprimerie royale, 1784.

lotin, pour faire l'examen, & lui rendre compte du magnétiſme animal, pratiqué par M. *Deſlon*; & ſur la demande de ces quatre médecins, Sa Majeſté a nommé, pour procéder avec eux à cet examen, cinq des Membres de l'Académie royale des Sciences, MM. *Franklin*, *Le Roy*, *Bailly*, *de Bory*, *Lavoiſier*. M. *Bory* étant mort dans le commencement du travail des commiſſaires, Sa Majeſté a fait choix de M. *Majault*, docteur de la Faculté, pour le remplacer.

Expoſition de la doctrine du magnétiſme animal.

L'agent que M. *Meſmer* prétend avoir découvert, qu'il a fait connoître ſous le nom de *magnétiſme animal*, eſt, comme il le caractériſe lui-même, & ſuivant ſes propres paroles, « un fluide univerſellement répandu; il eſt le moyen d'une influence mutuelle entre les corps céleſtes, la terre & les corps animés: il eſt continué de manière à ne ſouffrir aucun vide; ſa ſubtilité ne permet aucune comparaiſon; il eſt capable de recevoir, propager, communiquer toutes les impreſſions du mouvement, il eſt ſuſceptible de flux & reflux. Le corps animal éprouve les effets de cet agent; & c'eſt en s'inſinuant dans la ſubſtance des nerfs, qu'il les affecte immédiatement. On reconnoît particulièrement dans le corps

humain, des propriétés analogues à celles de l'aimant; on y distingue des pôles également divers & opposés. L'action & la vertu du magnétisme animal peuvent être communiquées d'un corps à d'autres corps animés & inanimés : cette action a lieu à une distance éloignée, sans le secours d'aucun corps intermédiaire ; elle est augmentée, réfléchie par les glaces ; communiquée, propagée, augmentée par le son ; cette vertu peut être accumulée, concentrée, transportée. Quoique ce fluide soit universel, tous les corps animés n'en sont pas également susceptibles; il en est même, quoiqu'en très-petit nombre, qui ont une propriété si opposée, que leur seule présence détruit tous les effets de ce fluide dans les autres corps. »

« Le magnétisme animal peut guérir immédiatement les maux de nerfs, & médiatement les autres ; il perfectionne l'action des médicamens ; il provoque & dirige les crises salutaires, de manière qu'on peut s'en rendre maître ; par son moyen, le médecin connoît l'état de santé de chaque individu, & juge avec certitude l'origine, la nature & les progrès des maladies les plus compliquées ; il en empêche l'accroissement & parvient à leur guérison, sans jamais exposer le malade à des effets dangereux ou à des suites fâcheuses, quels que

ſoient l'âge, le tempérament & le ſexe (*a*). La nature offre dans le magnétiſme, un moyen univerſel de guérir & de préſerver les hommes (*b*). »

Tel eſt l'agent que les commiſſaires ont été chargés d'examiner, & dont les propriétés ſont avouées par M. *Deſlon*, qui admet tous les principes de M. *Meſmer*. Cette théorie fait la baſe d'un Mémoire qui a été lu chez M. *Deſlon*, le 9 mai, en préſence de M. le Lieutenant général de police & des commiſſaires. On établit dans ce Mémoire qu'il n'y a qu'une nature, une maladie, un remède; & ce remède eſt le magnétiſme animal. Ce médecin, en inſtruiſant les commiſſaires de la doctrine & des procédés du magnétiſme, leur en a enſeigné la pratique, en leur faiſant connoître les pôles, en leur montrant la manière de toucher les malades, & de diriger ſur eux ce fluide magnétique.

Propoſitions de M. Deſlon. Engagement qu'il prend avec les Commiſſaires.

M. *Deſlon* s'eſt engagé avec les commiſſaires, 1° à conſtater l'exiſtence du magnétiſme animal; 2° à communiquer ſes con-

(*a*) Mémoire de M. *Meſmer*, ſur la découverte du magnétiſme animal, 1779, *pag. 74 & ſuiv.*
(*b*) *Ibid.* Avis au lecteur, *pag. vj.*

noiſſances ſur cette découverte; 3°. à prouver l'utilité de cette découverte & du magnétiſme animal dans la cure des maladies.

Deſcription du traitement.

Après avoir pris cette connoiſſance de la théorie & de la pratique du magnétiſme animal, il falloit en connoître les effets: les commiſſaires ſe ſont tranſportés, & chacun d'eux pluſieurs fois, au traitement de M. *Deſlon*. Ils ont vu au milieu d'une grande ſalle, une caiſſe circulaire, faite de bois de chêne & élevée d'un pied ou d'un pied & demi, que l'on nomme le *baquet*; ce qui fait le deſſus de cette caiſſe, eſt percé d'un nombre de trous, d'où ſortent des branches de fer coudées & mobiles. Les malades ſont placés à pluſieurs rangs autour de ce baquet, & chacun a ſa branche de fer, laquelle, au moyen du coude, peut être appliquée directement ſur la partie malade; une corde paſſée autour de leur corps les unit les uns aux autres; quelquefois on forme une ſeconde chaîne en ſe communiquant par les mains, c'eſt-à-dire, en appliquant le pouce entre le pouce & le doigt *index* de ſon voiſin: alors on preſſe le pouce que l'on tient ainſi; l'impreſſion reçue à la gauche ſe rend par la droite, & elle circule à la ronde.

Un *piano forte* eſt placé dans un coin de la ſalle, & on y joue différens airs ſur des

mouvemens variés : on y joint quelquefois le ſon de la voix & le chant.

Tous ceux qui magnétiſent ont à la main une baguette de fer, longue de dix à douze pouces.

Explication de ces diſpoſitions.

M. *Deſlon* a déclaré aux commiſſaires, 1°. que cette baguette eſt conducteur du magnétiſme; elle a l'avantage de le concentrer dans ſa pointe, & d'en rendre les émanations plus puiſſantes. 2°. Le ſon, conformément au principe de M. *Meſmer*, eſt auſſi conducteur du magnétiſme; & pour communiquer le fluide au *piano forte*, il ſuffit d'en approcher la baguette de fer; celui qui touche l'inſtrument en fournit auſſi, & le magnétiſme eſt tranſmis par les ſons aux malades environnans. 3°. La corde dont les malades s'entourent eſt deſtinée, ainſi que la chaîne des pouces, à augmenter les effets par la communication. 4°. L'intérieur du baquet eſt compoſé de manière à y concentrer le magnétiſme; c'eſt un grand réſervoir d'où il ſe répand par les branches de fer qui y plongent.

Les commiſſaires ſe ſont aſſurés dans la ſuite, au moyen d'un électromètre & d'une aiguille de fer non aimantée, que le baquet ne contient rien qui ſoit ou électrique, ou aimanté; & ſur la déclaration que M. *Deſlon*

leur a faite de la compoſition intérieure de ce baquet, ils n'y ont reconnu aucun agent phyſique, capable de contribuer aux effets annoncés du magnétiſme.

Manière d'exciter & de diriger le magnétiſme.

Les malades rangés en très-grand nombre, & à pluſieurs rangs autour du baquet, reçoivent donc à la fois le magnétiſme par tous ces moyens : par les branches de fer qui leur tranſmettent celui du baquet ; par la corde enlacée autour du corps, & par l'union des pouces qui leur communiquent celui de leurs voiſins ; par le ſon du *piano forte*, ou d'une voix agréable qui le répand dans l'air. Les malades ſont encore magnétiſés directement, au moyen du doigt & de la baguette de fer, promenés devant le viſage, deſſus ou derrière la tête, & ſur les parties malades, toujours en obſervant la diſtinction des pôles ; on agit ſur eux par le regard, & en les fixant. Mais ſur-tout ils ſont magnétiſés par l'application des mains, & par la preſſion des doigts ſur les hypochondres & ſur les régions du bas-ventre ; application ſouvent continuée pendant long-temps, quelquefois pendant pluſieurs heures.

Effets obſervés ſur les malades.

Alors les malades offrent un tableau très-varié par les différens états où ils ſe trouvent.

Quelques-uns ſont calmes, tranquilles, & n'éprouvent rien; d'autres touſſent, crachent, ſentent quelque légère douleur, une chaleur locale ou une chaleur univerſelle, & ont des ſueurs : d'autres ſont agités & tourmentés par des convulſions. Ces convulſions ſont extraordinaires par leur nombre, par leur durée & par leur force. Dès qu'une convulſion commence, pluſieurs autres ſe déclarent. Les commiſſaires en ont vu durer plus de trois heures; elles ſont accompagnées d'expectorations d'une eau trouble & viſqueuſe, arrachée par la violence des efforts. On y a vu quelquefois des filets de ſang; & il y a entr'autres un jeune homme malade, qui en rend ſouvent avec abondance. Ces convulſions ſont caractériſées par les mouvemens précipités, involontaires, de tous les membres & du corps entier, par le reſſerrement à la gorge, par des ſoubreſauts des hypochondres & de l'épigaſtre, par le trouble & l'égarement des yeux, par des cris perçans, des pleurs, des hoquets & des rires immodérés. Elles ſont précédées ou ſuivies d'un état de langueur & de rêverie, d'une ſorte d'abattement & même d'aſſoupiſſement. Le moindre bruit imprévu cauſe des treſſaillemens; & l'on a remarqué que le changement de ton & de meſure dans les airs joués ſur le *piano forte*, influoit ſur les malades; enſorte

qu'un mouvement plus vif les agitoit davantage, & renouvelloit la vivacité de leurs convulsions.

Il y a une salle matelassée & destinée primitivement aux malades tourmentés de ces convulsions, une salle nommée *des Crises*; mais M. *Deslon* ne juge pas à propos d'en faire usage, & tous les malades, quels que soient leurs accidens, sont également réunis dans les salles du traitement public.

Rien n'est plus étonnant que le spectacle de ces convulsions; quand on ne l'a point vu, on ne peut s'en faire une idée; & en le voyant, on est également surpris & du repos profond d'une partie de ces malades, & de l'agitation qui anime les autres; des accidens variés qui se répètent; des sympathies qui s'établissent. On voit des malades se chercher exclusivement, & en se précipitant l'un vers l'autre, se sourire, se parler avec affection & adoucir mutuellement leurs crises. Tous sont soumis à celui qui magnétise; ils ont beau être dans un assoupissement apparent, sa voix, un regard, un signe les en retire. On ne peut s'empêcher de reconnoître, à ces effets constans, une grande puissance qui agite les malades, les maîtrise, & dont celui qui magnétise semble être le dépositaire.

Cet état convulsif est appelé improprement *crise* dans la théorie du magnétisme

animal : ſuivant cette doctrine, il eſt regardé comme une criſe ſalutaire, du genre de celles que la nature opère, ou que le médecin habile a l'art de provoquer pour faciliter la cure des maladies. Les commiſſaires adopteront cette expreſſion dans la ſuite de ce rapport ; & lorſqu'ils ſe ſerviront du mot *criſe*, ils entendront toujours l'état ou de convulſions, ou d'aſſoupiſſement en quelque ſorte léthargique, produit par les procédés du magnétiſme animal.

Rémarques générales faites au traitement public : Les Commiſſaires ne peuvent point y faire d'expériences.

Les commiſſaires ont obſervé que dans le nombre des malades en criſe, il y avoit toujours beaucoup de femmes & peu d'hommes ; que ces criſes étoient une ou deux heures à s'établir ; & que, dès qu'il y en avoit une d'établie, toutes les autres commençoient ſucceſſivement, & en peu de temps. Mais après ces remarques générales, les commiſſaires ont bientôt jugé que le traitement public ne pouvoit pas devenir le lieu de leurs expériences. La multiplicité des effets eſt un premier obſtacle ; on voit trop de choſes à la fois, pour en bien voir une en particulier : d'ailleurs des malades diſtingués, qui viennent au traitement pour leur ſanté, pourroient être importunés par

les queſtions; le ſoin de les obſerver pourroit ou les gêner, ou leur déplaire; les commiſſaires eux-mêmes ſeroient gênés par leur diſcrétion. Ils ont donc arrêté que leur aſſiduité n'étant point néceſſaire à ce traitement, il ſuffiſoit que quelques-uns d'eux y vinſſent de temps en temps pour confirmer les premières obſervations générales, en faire de nouvelles s'il y avoit lieu, & en rendre compte à la commiſſion aſſemblée.

Ces expériences doivent avoir pour premier objet de conſtater l'exiſtence du magnétiſme. En s'occupant de cette exiſtence, il faudroit d'abord écarter l'idée des influences céleſtes.

Après avoir obſervé ces effets au traitement public, on a dû s'occuper d'en démêler les cauſes, & de chercher les preuves de l'exiſtence & de l'utilité du magnétiſme. La queſtion de l'exiſtence eſt la première; celle de l'utilité ne doit être traitée que lorſque l'autre aura été pleinement réſolue. Le magnétiſme animal peut bien exiſter ſans être utile, mais il ne peut être utile s'il n'exiſte pas.

En conſéquence le principal objet de l'examen des commiſſaires, & le but eſſentiel de leurs premières expériences a dû être de s'aſſurer de cette exiſtence. Cet objet étoit encore très-vaſte, & avoit beſoin

d'être ſimplifié. Le magnétiſme animal embraſſe la nature entière ; il eſt, dit-on, le moyen de l'influence des corps céleſtes ſur nous ; les commiſſaires ont cru qu'ils devoient d'abord écarter cette grande influence, ne conſidérer que la partie de ce fluide répandue ſur la terre, ſans s'embarraſſer d'où il vient, & conſtater l'action qu'il exerce ſur nous, autour de nous, & ſous nos yeux, avant d'examiner ſes rapports avec l'univers.

Le fluide magnétique échappe à tous les ſens.

Le moyen le plus sûr pour conſtater l'exiſtence du fluide magnétique animal, ſeroit de rendre ſa préſence ſenſible, mais il n'a pas fallu beaucoup de temps aux commiſſaires pour reconnoître que ce fluide échappe à tous les ſens. Il n'eſt point lumineux & viſible comme l'électricité ; ſon action ne ſe manifeſte pas à la vue comme l'attraction de l'aimant ; il eſt ſans goût & ſans odeur ; il marche ſans bruit, & vous entoure ou vous pénètre ſans que le tact vous avertiſſe de ſa préſence. S'il exiſte en nous & autour de nous, c'eſt donc d'une manière abſolument inſenſible.

C'eſt par erreur qu'on a pu croire que la vue, le tact, pouvoient avertir de ſa préſence.

Parmi ceux qui profeſſent le magnétiſme, il en eſt qui prétendent qu'on le voit quel-

quefois ſortir de l'extrémité des doigts qui lui ſervent de conducteurs, ou qui croient ſentir ſon paſſage lorſqu'on promène le doigt devant le viſage & ſur la main. Dans le premier cas, l'émanation apperçue n'eſt que celle de la tranſpiration, qui devient tout-à-fait viſible lorſqu'elle eſt groſſie au microſcope ſolaire; dans le ſecond, l'impreſſion de froid ou de chaud qu'on éprouve, impreſſion d'autant plus marquée qu'on a plus chaud, réſulte du mouvement de l'air qui ſuit le doigt, & dont la température eſt toujours au deſſous du degré de la chaleur animale. Lorſqu'au contraire on approche le doigt de la peau du viſage, plus froide que le doigt, & qu'on le laiſſe en repos, on fait éprouver alors un ſentiment de chaleur, qui eſt la chaleur animale communiquée.

Il n'eſt pas plus ſenſible à l'odorat.

On prétend encore que ce fluide a de l'odeur, & qu'on la ſent lorſqu'on porte ſous le nez, ou le doigt, ou un fer conducteur; on dit même que ces ſenſations ſont différentes ſous les deux narines, ſelon qu'on dirige le doigt ou le fer à pôle direct, ou à pôle oppoſé. M. *Deſlon* a fait l'expérience ſur pluſieurs commiſſaires; les commiſſaires l'ont répétée ſur pluſieurs ſujets; aucun n'a éprouvé cette différence de ſenſation d'une

narine à l'autre ; & ſi, en y faiſant attention, on a en effet reconnu quelque odeur, c'eſt lorſqu'on préſente le fer, celle du fer même échauffé & frotté ; & lorſqu'on préſente le doigt, celle des émanations de la tranſpiration, odeur ſouvent mêlée à celle du fer dont le doigt même eſt empreint. Ces effets ont été attribués par erreur au magnétiſme, ils appartiennent tous à des cauſes naturelles & connues.

L'exiſtence de ce fluide ne peut être conſtatée que par ſon action ſur les corps animés.

Auſſi M. *Deſlon* n'a jamais inſiſté ſur ces impreſſions paſſagères, il n'a pas cru devoir les produire comme des preuves ; & au contraire il a expreſſément déclaré aux commiſſaires, qu'il ne pouvoit leur démontrer l'exiſtence du magnétiſme que par l'action de ce fluide, opérant des changemens dans les corps animés. Cette exiſtence devient d'autant plus difficile à conſtater par des effets qui ſoient démonſtratifs, & dont la cauſe ne ſoit pas équivoque ; par des faits authentiques, ſur leſquels les circonſtances morales ne puiſſent pas influer ; enfin par des preuves ſuſceptibles de frapper, de convaincre l'eſprit, les ſeules qui ſoient faites pour ſatisfaire les phyſiciens éclairés.

Par le traitement ſuivi des maladies, ou par les effets momentanés ſur l'économie animale.

L'action du magnétiſme ſur les corps animés, peut être obſervée de deux manières différentes; ou par cette action long-temps continuée, & par ſes effets curatifs dans le traitement des maladies, ou par ſes effets momentanés ſur l'économie animale, & par les changemens obſervables qu'elle y produit. M. *Deſlon* inſiſtoit pour qu'on employât principalement, & preſque excluſivement la première de ces méthodes; les commiſſaires n'ont pas cru devoir le faire, & voici leurs raiſons.

Raiſons des Commiſſaires pour exclure le traitement des maladies. L'effet du remède a toujours quelque incertitude.

Raiſon première.

La plupart des maladies ont leur ſiège dans l'intérieur du corps. La longue expérience d'un grand nombre de ſiècles a fait connoître les ſymptômes qui les annoncent & qui les caractériſent; la même expérience a indiqué la méthode de les traiter. Quel eſt dans cette méthode le but des efforts du médecin? ce n'eſt point de contrarier & de dompter la nature, c'eſt de l'aider dans ſes opérations. La nature guérit les malades,

a dit le père de la médecine ; mais quelquefois elle rencontre des obſtacles qui la gênent dans ſon cours, qui conſument inutilement ſes forces. Le médecin eſt le miniſtre de la nature ; obſervateur attentif, il étudie ſa marche. Si cette marche eſt ferme, sûre, égale & ſans écarts, le médecin l'obſerve en ſilence, & ſe garde de la troubler par des remèdes au moins inutiles ; ſi cette marche eſt embarraſſée, il la facilite ; ſi elle eſt trop lente ou trop rapide, il l'accélère ou la retarde. Il ſe borne quelquefois à régler le régime pour remplir ſon objet : quelquefois il emploie des médicamens. L'action d'un médicament introduit dans le corps humain, eſt une force nouvelle, combinée avec la grande force qui fait la vie : ſi le remède ſuit les mêmes voies que cette force a déja ouvertes, pour l'expulſion des maux, il eſt utile, il eſt ſalutaire ; s'il tend à ouvrir des routes contraires & à détourner cette action intérieure, il eſt nuiſible : cependant il faut convenir que cet effet ſalutaire ou nuiſible, tout réel qu'il eſt, peut échapper ſouvent à l'obſervation vulgaire. L'hiſtoire phyſique de l'homme offre des phénomènes très-ſinguliers à cet égard. On voit que les régimes les plus oppoſés, n'ont pas empêché d'atteindre à une grande vieilleſſe. On voit des hommes attaqués, ce ſemble, de la même maladie, guéris en

ſuivant

ſuivant des régimes contraires, & en prenant des remèdes entièrement différens; la nature eſt donc alors aſſez puiſſante pour entretenir la vie, malgré le mauvais régime, & pour triompher à la fois & du mal & du remède. Si elle a cette puiſſance de réſiſter aux remèdes, à plus forte raiſon a-t-elle le pouvoir d'opérer ſans eux. L'expérience de leur efficacité a donc toujours quelque incertitude : lorſqu'il s'agit du magnétiſme, il y a une incertitude de plus; c'eſt celle de ſon exiſtence. Or, comment s'aſſurer par le traitement des maladies, de l'action d'un agent dont l'exiſtence eſt conteſtée, lorſqu'on peut douter de l'effet des médicamens dont l'exiſtence n'eſt pas un problême ?

La cure des maladies ne prouve pas davantage.

Seconde raiſon.

La cure que l'on cite le plus en faveur du magnétiſme, eſt celle de M. le baron de ***; la Cour & la ville en ont été également inſtruites. On n'entrera point ici dans la diſcuſſion des faits; on n'examinera pas ſi les remèdes précédemment employés ont pu contribuer à cette cure. On admet d'une part, le plus grand danger dans l'état du malade, & de l'autre l'inefficacité de tous les moyens de la médecine ordinaire; le magnétiſme a été mis en uſage, & M. le baron de *** a été complettement guéri.

Mais une criſe de la nature ne pouvoit-elle pas ſeule opérer cette cure? Une femme du peuple & très-pauvre, demeurant au Gros-Caillou, a été attaquée en 1779 d'une fièvre maligne très-bien caractériſée; elle a refuſé conſtamment tous les ſecours, elle a demandé ſeulement qu'on lui tînt toujours plein d'eau un vaſe qui étoit auprès d'elle: elle eſt reſtée tranquille ſur la paille qui lui ſervoit de lit, buvant de l'eau tout le jour, & ne faiſant rien autre choſe. La maladie s'eſt développée, a paſſé ſucceſſivement par ſes différens périodes, & s'eſt terminée par une guériſon complète (*a*). Mlle G. ***, demeurant aux Petites-Ecuries du Roi, portoit au ſein droit deux glandes qui l'inquiétoient beaucoup; un chirurgien lui conſeilla l'uſage de l'eau du peintre, comme un excellent fondant; lui annonçant que ſi ce remède ne réuſſiſſoit pas dans un mois, il faudroit extirper les glandes. La demoiſelle effrayée, conſulta M. *Sallin*, qui jugea que les glandes étoient ſuſceptibles de réſolution; M. *Bouvart* conſulté enſuite, porta le même jugement. Avant de commencer

(*a*) Cette obſervation détaillée a été donnée à la Faculté de médecine de Paris, dans une aſſemblée de *prima menſis*, par M. *Bourdois de la Mothe*, médecin de charité de S. Sulpice, qui a exactement viſité la malade tous les jours.

les remèdes, on lui conseilla la dissipation; quinze jours après, elle fut prise à l'opéra d'une toux violente & d'une expectoration si abondante, qu'on fut obligé de la ramener chez elle; elle cracha dans l'espace de quatre heures, environ trois pintes d'une lymphe glaireuse; une heure après, M. *Sallin* examina le sein, il n'y trouva plus aucun vestige de glande. M. *Bouvart* appellé le lendemain, constata l'heureux effet de cette crise naturelle. Si mademoiselle G.*** avoit pris de l'eau du peintre, le peintre auroit eu l'honneur de la cure.

L'observation constante de tous les siècles prouve, & les médecins reconnoissent que la nature seule & sans aucun traitement, guérit un grand nombre de malades. Si le magnétisme étoit sans action, les malades soumis à ses procédés, seroient comme abandonnés à la nature. Il seroit absurde de choisir pour constater l'existence de cet agent, un moyen qui, en lui attribuant toutes les cures de la nature, tendroit à prouver qu'il a une action utile & curative, lors même qu'il n'en auroit aucune.

Les commissaires sont en cela de l'avis de M. *Mesmer*. Il rejeta la cure des maladies, lorsque ce moyen de prouver le magnétisme lui fut proposé par un membre de l'Académie des Sciences: *C'est*, dit-il, *une erreur de croire que cette espèce de preuve soit sans*

replique ; rien ne prouve démonſtrativement que le médecin ou la médecine guériſſent les malades (a).

Les Commiſſaires doivent ſe borner aux preuves phyſiques.

Le traitement des maladies ne peut donc fournir que des réſultats toujours incertains, & ſouvent trompeurs ; cette incertitude ne ſauroit être diſſipée, & toute cauſe d'illuſion compenſée que par une infinité de cures, & peut-être par l'expérience de pluſieurs ſiècles. L'objet & l'importance de la commiſſion demandent des moyens plus prompts. Les commiſſaires ont dû ſe borner aux preuves purement phyſiques, c'eſt-à-dire aux effets momentanés du fluide ſur le corps animal, en dépouillant ces effets de toutes les illuſions qui peuvent s'y mêler, & en s'aſſurant qu'ils ne peuvent être dûs à aucune autre cauſe que le magnétiſme animal.

Expérience des Commiſſaires ſur différens ſujets.

Ils ſe ſont propoſé de faire des expériences ſur des ſujets iſolés, qui vouluſſent bien ſe prêter aux expériences variées qu'on pourroit imaginer ; & qui, les uns par leur ſimplicité, les autres par leur intelligence,

(a) M. *Meſmer*, Précis hiſtorique, *pag. 35, 37.*

fuſſent capables de rendre un compte fidèle & exact de ce qu'ils auroient éprouvé. Ces expériences ne ſeront point préſentées ici ſuivant l'ordre des temps, mais ſuivant l'ordre des faits qu'elles doivent éclaircir.

Les Commiſſaires veulent faire la première ſur eux-mêmes. Précaution qu'ils ont crue néceſſaire.

Les commiſſaires ont d'abord réſolu de faire ſur eux-mêmes leurs premières expériences, & de ſe ſoumettre à l'action du magnétiſme. Ils étoient très-curieux de reconnoître par leurs propres ſenſations les effets annoncés de cet agent. Ils ſe ſont donc ſoumis à ces effets, & avec une réſolution telle, qu'ils n'auroient point été fâchés d'éprouver des accidens & un dérangement de ſanté, qui, bien reconnu pour être un effet certain du magnétiſme, les auroit mis à même de réſoudre ſur le champ, & par leur propre témoignage, cette queſtion importante. Mais en ſe ſoumettant ainſi au magnétiſme, les commiſſaires ont uſé d'une précaution néceſſaire. Il n'y a point d'individu, dans l'état de la meilleure ſanté, qui, s'il vouloit s'écouter attentivement, ne ſentît au-dedans de lui, une infinité de mouvemens & de variations, ſoit de douleur infiniment légère, ſoit de chaleur dans différentes parties de ſon corps; ces variations qui ont lieu dans

tous les temps ſont indépendantes du magnétiſme. Il n'eſt peut-être pas indifférent de porter & de fixer ainſi ſur ſoi ſon attention. Il y a tant de rapports, quel qu'en ſoit le moyen, entre la volonté de l'ame & les mouvemens du corps, qu'on ne ſauroit dire juſqu'où peut aller l'influence de l'attention, qui ne ſemble qu'une ſuite de volontés dirigées conſtamment & ſans interruption vers le même objet. Quand on conſidère que la volonté remue le bras comme il lui plaît, doit-on être sûr que l'attention, arrêtée ſur quelque partie intérieure du corps, ne peut y exciter de légers mouvemens, y porter de la chaleur, & en modifier l'état actuel de manière à y produire de nouvelles ſenſations? Le premier ſoin des commiſſaires a dû être de ne ſe pas rendre trop attentifs à ce qui ſe paſſoit en eux. Si le magnétiſme eſt une cauſe réelle & puiſſante, elle n'a pas beſoin qu'ils y penſent pour agir & pour ſe manifeſter; elle doit pour ainſi dire forcer, fixer leur attention, & ſe faire appercevoir d'un eſprit diſtrait, même à deſſein.

Mais en prenant le parti de faire des expériences ſur eux-mêmes, les commiſſaires ont unanimement réſolu de les faire entre eux, ſans y admettre d'autre étranger que M. *Deſlon* pour les magnétiſer, ou des perſonnes choiſies par eux; ils ſe ſont également

promis de ne point magnétiſer au traitement public, afin de pouvoir diſcuter librement leurs obſervations, & d'être dans tous les cas les ſeuls, ou du moins les premiers juges de ce qu'ils auroient obſervé.

Expérience faite ſur eux-mêmes, une fois chaque ſemaine.

En conſéquence on leur a conſacré chez M. *Deſlon*, une chambre ſéparée & un baquet particulier, & les commiſſaires ont été s'y placer une fois chaque ſemaine; ils y ſont reſtés juſqu'à deux heures & demie de ſuite, la branche de fer appuyée ſur l'hypochondre gauche, entourés de la corde de communication, & faiſant de temps en temps la chaîne des pouces. Ils ont été magnétiſés, ſoit par M. *Deſlon*, ſoit par un de ſes diſciples envoyé à ſa place, les uns plus long-temps & plus ſouvent, & c'étoient les commiſſaires qui paroiſſoient devoir être les plus ſenſibles; ils ont été magnétiſés, tantôt avec le doigt & la baguette de fer préſentés & promenés ſur différentes parties du corps, tantôt par l'application des mains & par la preſſion des doigts, ou aux hypochondres, ou ſur le creux de l'eſtomac.

Ils n'ont rien éprouvé.

Aucun d'eux n'a rien ſenti, ou du moins n'a rien éprouvé qui fût de nature à être

attribué à l'action du magnétiſme. Quelques-uns des commiſſaires ſont d'une conſtitution robuſte ; quelques autres ont une conſtitution moins forte, & ſont ſujets à des incommodités : un de ceux-ci a éprouvé une légère douleur au creux de l'eſtomac, à la ſuite de la forte preſſion qu'on y avoit exercée. Cette douleur a ſubſiſté tout le jour & le lendemain, elle a eté accompagnée d'un ſentiment de fatigue & de mal-aiſe. Un ſecond a reſſenti l'après-midi, d'un des jours où il a été touché, un léger agacement dans les nerfs, auquel il eſt fort ſujet. Un troiſième, doué d'une plus grande ſenſibilité, & ſur-tout d'une mobilité extrême dans les nerfs, a éprouvé plus de douleur & des agacemens plus marqués ; mais ces petits accidens ſont la ſuite des variations perpétuelles & ordinaires de l'état de ſanté, & par conſéquent étrangers au magnétiſme, ou réſultent de la preſſion exercée ſur la région de l'eſtomac. Les commiſſaires ne font même mention de ces légers détails, que par une fidélité ſcrupuleuſe ; ils les diſent, parce qu'ils ſe ſont impoſé la loi de dire toujours & ſur toute choſe la vérité.

Différence des effets au traitement public, & à leur traitement particulier.

Les commiſſaires n'ont pu qu'être frappés de la différence du traitement public, avec

leur traitement particulier au baquet. Le calme & le ſilence dans l'un, le mouvement & l'agitation dans l'autre; là, des effets multipliés, des criſes violentes, l'état habituel du corps & de l'eſprit interrompu & troublé, la nature exaltée; ici, le corps ſans douleur, l'eſprit ſans trouble, la nature conſervant & ſon équilibre, & ſon cours ordinaire, en un mot, l'abſence de tous les effets: on ne retrouve plus cette grande puiſſance qui étonne au traitement public; le magnétiſme ſans énergie paroît dépouillé de toute action ſenſible.

Ils vont pluſieurs jours de ſuite au traitement, & n'éprouvent rien de plus.

Les commiſſaires n'ayant d'abord été au baquet que tous les huit jours, ont voulu éprouver ſi la continuité ne produiroit pas quelque choſe; ils y ont été trois jours de ſuite, mais leur inſenſibilité a été la même, & ils n'ont obtenu aucun effet. Cette expérience faite & répétée à la fois ſur huit ſujets, dont pluſieurs ont des incommodités habituelles, ſuffit pour conclure que le magnétiſme n'a que peu ou point d'action dans l'état de ſanté, & même dans cet état de légères infirmités. On a réſolu de faire des épreuves ſur des perſonnes réellement malades, & on les a choiſies dans la claſſe du peuple.

Sept malades ont été raſſemblés à Paſſy chez M. *Franklin ;* ils ont été magnétiſés devant lui, & devant les autres commiſſaires, par M. *Deſlon.*

Deuxième expérience:

Malades de la claſſe du peuple, éprouvés.

La veuve *Saint-Amand*, aſthmatique, ayant le ventre, les cuiſſes & les jambes enflées ; & la femme *Anſeaume*, qui avoit une groſſeur à la cuiſſe, n'ont rien ſenti; le petit *Claude Renard*, enfant de ſix ans, ſcrophuleux, preſque étique, ayant le genou gonflé, la jambe fléchie & l'articulation preſque ſans mouvement, enfant intéreſſant & plus raiſonnable que ſon âge ne le comporte, n'a également rien ſenti, ainſi que *Geneviève Leroux*, âgée de neuf ans, attaquée de convulſions & d'une maladie aſſez ſemblable à celle que l'on nomme *chorea ſancti Viti. François Grenet* a éprouvé quelques effets ; il a les yeux malades, particulièrement le droit dont il ne voit preſque pas, & où il a une tumeur conſidérable. Quand on a magnétiſé l'œil gauche en approchant, en agitant le pouce de près & aſſez longtemps, il a éprouvé de la douleur dans le globe de l'œil, & l'œil a larmoyé. Quand on a magnétiſé l'œil droit qui eſt le plus malade, il n'y a rien ſenti; il a ſenti la même douleur à l'œil gauche, & rien par-tout ailleurs.

La femme *Charpentier* qui a été jettée à terre contre une poutre par une vache, il y a deux ans, a éprouvé plusieurs suites de cet accident ; elle a perdu la vue, l'a recouvrée en partie, mais elle est restée dans un état d'infirmités habituelles ; elle a déclaré avoir deux descentes, & le ventre d'une sensibilité si grande, qu'elle ne peut supporter les cordons de la ceinture de ses jupes : cette sensibilité appartient à des nerfs agacés & rendus très-mobiles ; la plus légère pression, faite dans la région du ventre, peut déterminer cette mobilité, & produire des effets dans tout le corps par la correspondance des nerfs.

Cette femme a été magnétisée comme les autres, par l'application & par la pression des doigts ; la pression lui a été douloureuse : ensuite en dirigeant le doigt vers la descente, elle s'est plainte de douleur à la tête ; le doigt étant placé devant le visage, elle a dit qu'elle perdoit la respiration. Au mouvement réitéré du doigt de haut en bas, elle avoit des mouvemens précipités de la tête & des épaules, comme on en a d'une surprise mêlée de frayeur, & semblables à ceux d'une personne à qui on jetteroit quelques gouttes d'eau froide au visage. Il a semblé qu'elle éprouvoit les mêmes mouvemens ayant les yeux fermés. On lui a porté les doigts sous le nez, en lui faisant fermer les

yeux, & elle a dit qu'elle ſe trouveroit mal ſi on continuoit. Le ſeptième malade, *Joſ. Ennuyé*, a éprouvé des effets du même genre, mais beaucoup moins marqués.

Effets partagés. Les uns ſentent quelque choſe, les autres ne ſentent rien.

Sur ces ſept malades, il y en a quatre qui n'ont rien ſenti, & les trois autres ont éprouvé des effets. Ces effets méritoient de fixer l'attention des commiſſaires, & demandoient un examen ſcrupuleux.

Troiſième expérience. *On éprouve des malades d'une claſſe plus diſtinguée.*

Les commiſſaires, pour s'éclairer & pour fixer leurs idées à cet égard, ont pris le parti d'éprouver des malades placés dans d'autres circonſtances, des malades choiſis dans la ſociété, qui ne puſſent être ſoupçonnés d'aucun intérêt, & dont l'intelligence fût capable de diſcuter leurs propres ſenſations, & d'en rendre compte. Meſdames de B.*** & de V. ***, Meſſieurs M. *** & R. ***, ont été admis au baquet particulier avec les commiſſaires; on les a priés d'obſerver ce qu'ils ſentiroient, mais ſans y porter une attention trop ſuivie. M. M. *** & Mad. de V. *** ſont les ſeuls qui aient éprouvé quelque choſe. M. M. *** a une tumeur froide ſur toute l'articulation du genou, & il ſent de la douleur à la rotule. Il a

déclaré, après avoir été magnétiſé, n'avoir rien éprouvé dans tout le corps, excepté au moment qu'on a promené le doigt devant le genou malade; il a cru ſentir alors une légère chaleur à l'endroit où il a habituellement de la douleur. Mad. de V. *** attaquée de maux de nerfs, a été pluſieurs fois ſur le point de s'endormir pendant qu'on la magnétiſoit. Magnétiſée pendant une heure dix-huit minutes ſans interruption, & le plus ſouvent par l'application des mains, elle a éprouvé ſeulement de l'agitation & du mal aiſe. Ces deux malades ne ſont venus qu'une fois au baquet. M. R. *** malade d'un reſte d'engorgement dans le foie, à la ſuite d'une forte obſtruction mal guérie, y eſt venu trois fois, & n'a rien ſenti. Mad. de B.**, gravement attaquée d'obſtructions, y eſt venue conſtamment avec les commiſſaires; elle n'a rien ſenti; & il faut obſerver qu'elle s'eſt ſoumiſe au magnétiſme avec une tranquillité parfaite, qui venoit d'une grande incrédulité.

Différens malades ont été éprouvés dans d'autres occaſions, mais non autour du baquet. Un des commiſſaires dans un accès de migraine a été magnétiſé par M. *Deſlon* pendant une demi-heure; un des ſymptômes de cette migraine eſt un froid exceſſif aux pieds. M. *Deſlon* a approché ſon pied de celui du malade, le pied n'a point été

réchauffé, la migraine a eu ſa durée ordinaire; & le malade s'étant remis auprès du feu en a obtenu les effets ſalutaires que la chaleur lui a conſtamment procurés, ſans avoir éprouvé ni pendant le jour, ni la nuit ſuivante, aucun effet du magnétiſme.

M. *Franklin*, quoique ſes incommodités l'aient empêché de ſe tranſporter à Paris, & d'aſſiſter aux expériences qui y ont été faites, a été lui-même magnétiſé par M. *Deſlon*, qui s'eſt rendu chez lui à Paſſy. L'aſſemblée étoit nombreuſe; tous ceux qui étoient préſens ont été magnétiſés. Quelques malades qui avoient accompagné M. *Deſlon*, ont reſſenti les effets du magnétiſme, comme ils ont coutume de les reſſentir au traitement public; mais Mad. de B.***, M. *Franklin*, ſes deux parentes, ſon ſecrétaire, un officier américain, n'ont rien éprouvé; quoiqu'une des parentes de M. *Franklin* fût convaleſcente, & l'officier américain alors malade d'une fièvre réglée.

Comparaiſon des réſultats de ces trois expériences.

Ces différentes expériences fourniſſent des faits propres à être rapprochés & comparés, & dont les commiſſaires ont pu tirer des concluſions. Sur quatorze malades, il y en a cinq qui ont paru éprouver des effets, & neuf qui n'en ont éprouvé aucun. Celui

des commiſſaires qui avoit la migraine & les pieds glacés, n'a point éprouvé de ſoulagement du magnétiſme, & ſes pieds n'ont point été réchauffés. Cet agent n'a donc point la propriété qu'on lui attribue, de communiquer de la chaleur aux pieds. On annonce encore le magnétiſme comme propre à faire connoître l'eſpèce, & ſur-tout le ſiège du mal, par la douleur que l'action de ce fluide y porte immanquablement. Cet avantage ſeroit précieux; le fluide indicateur du mal ſeroit un grand moyen dans les mains du médecin, ſouvent trompé par des ſymptômes équivoques; mais *François Grenet* n'a éprouvé quelque ſenſation & quelque douleur, qu'à l'œil le moins malade. Si l'autre œil n'avoit pas été rouge & tuméfié, on auroit pu le croire intact, en jugeant d'après l'effet du magnétiſme. M. R.** & Mad. de B. ***, tous les deux attaqués d'obſtructions, & Mad. de B. *** très-gravement, n'ayant rien ſenti, n'auroient été avertis ni du ſiège, ni de l'eſpèce du mal. Les obſtructions ſont cependant des maladies que l'on annonce comme plus particulièrement ſoumiſes à l'action du magnétiſme; puiſque, ſuivant la nouvelle théorie, la circulation libre & rapide de ce fluide par les nerfs, eſt un moyen de débarraſſer les canaux & de détruire les obſtacles, c'eſt-à-dire, les engorgemens qu'il y rencontre. On dit en

même temps que le magnétiſme eſt la pierre de touche de la ſanté : ſi M. R.*** & Mad. de B. *** n'avoient pas éprouvé les dérangemens & les ſouffrances inſéparables des obſtructions, ils auroient été fondés à ſe croire dans la meilleure ſanté du monde. On en doit dire autant de l'officier américain : le magnétiſme, annoncé comme indicateur des maux, a donc abſolument manqué ſon effet.

La chaleur que M. M.*** a ſentie à la rotule, eſt un effet trop léger & trop fugitif pour en rien conclure : on peut ſoupçonner qu'il vient de la cauſe développée ci-deſſus, c'eſt-à-dire, de trop d'attention à s'obſerver : la même attention retrouveroit des ſenſations ſemblables dans tout autre moment où le magnétiſme ne ſeroit pas employé. L'aſſoupiſſement éprouvé par Mad. de V. ***, vient ſans doute de la conſtance & de l'ennui de la même ſituation ; ſi elle a eu quelque mouvement vaporeux, on ſait que le propre des affections des nerfs, eſt de tenir beaucoup à l'attention qu'on y fait ; il ſuffit d'y penſer ou d'en entendre parler pour les faire renaître. On peut juger de ce qui doit arriver à une femme dont les nerfs ſont très-mobiles, & qui, magnétiſée durant une heure dix-neuf minutes, n'a pendant ce temps d'autre penſée que celle des maux qui lui ſont habituels. Elle auroit pu avoir une

une criſe nerveuſe plus conſidérable, ſans qu'on dût en être ſurpris.

Quelques malades du peuple ſont les ſeuls qui aient éprouvé des effets. Raiſons de douter que ces effets appartiennent au magnétiſme.

Il ne reſte donc que les effets produits ſur la femme *Charpentier*, ſur *Franç. Grenet* & ſur *Joſeph Ennuyé*, qui puiſſent paroître appartenir au magnétiſme. Mais alors, en comparant ces trois faits particuliers à tous les autres, les commiſſaires ont été étonnés que ces trois malades de la claſſe du peuple, ſoient les ſeuls qui aient ſenti quelque choſe, tandis que ceux qui ſont dans une claſſe plus élevée, doués de plus de lumières, plus capables de rendre compte de leurs ſenſations, n'ont rien éprouvé. Sans doute *François Grenet* a éprouvé de la douleur à l'œil & un larmoiement, parce qu'on a approché le pouce très-près de ſon œil; la femme *Charpentier* s'eſt plainte qu'en touchant à l'eſtomac la preſſion répondoit à ſa deſcente; & cette preſſion peut avoir produit une partie des effets que la femme a éprouvés: mais les commiſſaires ont ſoupçonné que ces effets avoient été augmentés par des circonſtances morales.

Repréſentons-nous la poſition d'une perſonne du peuple, par conſéquent ignorante,

attaquée d'une maladie & desirant de guérir, amenée avec appareil devant une grande assemblée, composée en partie de médecins, où on lui administre un traitement tout-à-fait nouveau pour elle, & dont elle se persuade d'avance qu'elle va éprouver des prodiges. Ajoutons que sa complaisance est payée, & qu'elle croit nous satisfaire davantage en disant qu'elle éprouve des effets, & nous aurons des causes naturelles pour expliquer ces effets; nous aurons du moins des raisons légitimes de douter que leur vraie cause soit le magnétisme.

Les enfans, qui ne sont pas susceptibles de prévention, ne sentent rien.

D'ailleurs on peut demander pourquoi le magnétisme a eu ces effets sur des gens qui savoient ce qu'on leur faisoit, qui pouvoient croire avoir intérêt à dire ce qu'ils ont dit, tandis qu'il n'a eu aucune prise sur le petit *Claude Renard*, sur cette organisation délicate de l'enfance, si mobile & si sensible? La raison & l'ingénuité de cet enfant assurent la vérité de son témoignage. Pourquoi cet agent n'a-t-il rien produit sur *Geneviève Leroux*, qui étoit dans un état perpétuel de convulsions? Elle a certainement des nerfs mobiles; comment le magnétisme ne s'est-il pas manifesté, soit en augmentant, soit en diminuant ses con-

vulsions ? Son indifférence & son impassibilité portent à croire qu'elle n'a rien senti, parce que l'absence de sa raison ne lui a pas permis de juger qu'elle dût sentir quelque chose.

On soupçonne que l'imagination a part aux effets produits. On se propose de faire des expériences pour détruire ou pour confirmer ce soupçon.

Ces faits ont permis aux commissaires d'observer que le magnétisme a semblé être nul pour ceux des malades qui s'y sont soumis avec quelque incrédulité ; que les commissaires, même ceux qui ont des nerfs plus mobiles, ayant détourné exprès leur attention, s'étant armés du doute philosophique qui doit accompagner tout examen, n'ont point éprouvé les impressions qu'ont ressenties les trois malades de la classe du peuple ; & ils ont dû soupçonner que ces impressions, en les supposant toutes réelles, étoient la suite d'une persuasion anticipée, & pouvoient être un effet de l'imagination. Il en a résulté un autre plan d'expériences. Leurs recherches vont être désormais dirigées vers un nouvel objet ; il s'agit de détruire ou de confirmer ce soupçon, de déterminer jusqu'à quel point l'imagination peut influer sur nos sensations, & de constater si elle peut être la cause en tout ou

en partie des effets attribués au magnétisme.

Méthode de M. Jumelin, *pour magnétiser, différente de celle de MM.* Mesmer & Deslon.

Alors les commissaires ont entendu parler des expériences qui ont été faites chez M. le doyen de la Faculté, par M. *Jumelin*, docteur en médecine; ils ont desiré de voir ces expériences, & ils se sont rassemblés avec lui chez l'un d'eux, M. *Majault*. M. *Jumelin* leur a déclaré qu'il n'étoit disciple ni de M. *Mesmer*, ni de M. *Deslon*, il n'a rien appris d'eux sur le magnétisme animal; & sur ce qu'il en a entendu dire, il a conçu des principes, & s'est fait des procédés. Ses principes consistent à regarder le fluide magnétique animal comme un fluide qui circule dans les corps, & qui en émane, mais qui est essentiellement le même que celui qui fait la chaleur; fluide qui, comme tous les autres, tendant à l'équilibre, passe du corps qui en a le plus, dans celui qui en a le moins. Ses procédés sont également différens de ceux de MM. *Mesmer* & *Deslon*; il magnétise comme eux avec le doigt & la baguette de fer conducteur, & par l'application des mains, mais sans aucune distinction de pôles.

Quatrième Expérience : *Elle prouve que par cette méthode on produit les mêmes effets.*

Huit hommes & deux femmes ont d'abord été magnétiſés, & n'ont rien ſenti ; enfin une femme, qui eſt portière de M. *Alphonſe Leroy*, docteur en médecine, ayant été magnétiſée au front, mais ſans la toucher, a dit qu'elle ſentoit de la chaleur. M. *Jumelin* promenant ſa main, & préſentant les cinq extrémités de ſes doigts ſur tout le viſage de la femme, elle a dit qu'elle ſentoit comme une flamme qui ſe promenoit : magnétiſée à l'eſtomac, elle a dit y ſentir de la chaleur ; magnétiſée ſur le dos, elle a dit y ſentir la même chaleur : elle a déclaré de plus, qu'elle avoit chaud dans tout le corps, & mal à la tête.

Les commiſſaires voyant que ſur onze perſonnes ſoumiſes à l'expérience, une ſeule avoit été ſenſible au magnétiſme de M. *Jumelin*, ont penſé que celle-ci n'avoit éprouvé quelque choſe, que parce qu'elle avoit ſans doute l'imagination plus facile à ébranler ; l'occaſion étoit favorable pour s'en éclaircir. La ſenſibilité de cette femme étant bien prouvée, il ne s'agiſſoit que de la mettre à l'abri de ſon imagination, ou du moins de mettre ſon imagination en défaut. Les commiſſaires ont propoſé de lui bander les yeux, afin d'obſerver quelles ſeroient ſes ſenſa-

tions, lorſqu'on opéreroit à ſon inſu. On lui a bandé les yeux, & on l'a magnétiſée; alors les phénomènes n'ont plus répondu aux endroits où on a dirigé le magnétiſme. Magnétiſée ſucceſſivement ſur l'eſtomac & dans le dos, la femme n'a ſenti que de la chaleur à la tête, de la douleur dans l'œil droit, dans l'œil & dans l'oreille gauches.

On lui a débandé les yeux, & M. *Jumelin* lui ayant appliqué ſes mains ſur les hypochondres, elle a dit y ſentir de la chaleur; puis au bout de quelques minutes, elle a dit qu'elle alloit ſe trouver mal, & elle s'eſt trouvée mal en effet. Lorſqu'elle a été bien revenue à elle, on l'a repriſe, on lui a bandé les yeux, on a écarté M. *Jumelin*, recommandé le ſilence, & on a fait accroire à la femme qu'elle étoit magnétiſée. Les effets ont été les mêmes, quoiqu'on n'agît ſur elle ni de près, ni de loin; elle a éprouvé la même chaleur, la même douleur dans les yeux & dans les oreilles; elle a ſenti de plus de la chaleur dans le dos & dans les reins.

Au bout d'un quart-d'heure, on a fait ſigne à M. *Jumelin* de la magnétiſer à l'eſtomac, elle n'y a rien ſenti, au dos de même. Les ſenſations ont diminué au lieu d'augmenter. Les douleurs de la tête ſont reſtées, la chaleur du dos & des reins a ceſſé.

On conclut que la méthode eſt indifférente, que la diſtinction des pôles eſt chimérique.

On voit qu'il y a eu ici des effets produits, & ces effets ſont ſemblables à ceux qu'ont éprouvés les trois malades dont il a été queſtion ci-deſſus; mais les uns & les autres ont été obtenus par des procédés différens : il s'enſuit que les procédés n'y font rien. La méthode de MM. *Meſmer* & *Deſlon*, & une méthode oppoſée, donnent également les mêmes phénomènes. La diſtinction des pôles eſt donc chimérique.

Effets marqués de l'imagination.

On peut obſerver que quand la femme y voyoit, elle plaçoit ſes ſenſations préciſément à l'endroit magnétiſé ; au lieu que quand elle n'y voyoit pas, elle les plaçoit au haſard, & dans des parties très-éloignées des endroits où on dirigeoit le magnétiſme. Il a été naturel de conclure que l'imagination déterminoit ces ſenſations vraies ou fauſſes. On en a été convaincu quand on a vu qu'étant bien repoſée, ne ſentant plus rien, & ayant les yeux bandés, cette femme éprouvoit tous les mêmes effets, quoiqu'on ne la magnétisât pas; mais la démonſtration a été complète, lorſqu'après une ſéance d'un quart-d'heure, ſon imagination s'étant ſans

doute laſſée & refroidie, les effets au lieu d'augmenter ont diminué au moment où la femme a été réellement magnétiſée.

Si elle s'eſt trouvée mal, cet accident arrive quelquefois aux femmes, lorſqu'elles ſont ſerrées & gênées dans leurs vêtemens. L'application des mains aux hypochondres a pu produire le même effet ſur une femme exceſſivement ſenſible; mais on n'a pas même beſoin de cette cauſe pour expliquer le fait. Il faiſoit alors très-chaud, la femme avoit éprouvé ſans doute de l'émotion dans les premiers momens, elle a fait effort pour ſe ſoumettre à un traitement nouveau, inconnu; &, après un effort trop long-temps ſoutenu, il n'eſt pas extraordinaire de tomber en foibleſſe.

Cinquième Expérience, *qui donne les mêmes réſultats, & montre également l'effet de l'imagination.*

Cet évanouiſſement a donc une cauſe naturelle & connue; mais les ſenſations qu'elle a éprouvées lorſqu'on ne la magnétiſoit pas, ne peuvent être que l'effet de l'imagination. Par des expériences ſemblables que M. *Jumelin* a faites au même lieu, le lendemain, en préſence des commiſſaires, ſur un homme les yeux bandés, & ſur une femme les yeux découverts, on a eu

les mêmes réſultats ; on a reconnu que leurs réponſes étoient évidemment déterminées par les queſtions qu'on leur faiſoit. La queſtion indiquoit où devoit être la ſenſation ; au lieu de diriger ſur eux le magnétiſme, on ne faiſoit que montrer & diriger leur imagination. Un enfant de cinq ans, magnétiſé enſuite, n'a ſenti que la chaleur qu'il avoit précédemment contractée en jouant.

Ces expériences ont paru aſſez importantes aux commiſſaires, pour leur faire deſirer de les répéter, afin d'obtenir de nouvelles lumières, & M. *Jumelin* a eu la complaiſance de s'y prêter. Il ſeroit inutile d'objecter que la méthode de M. *Jumelin* eſt mauvaiſe ; car on ne ſe propoſoit pas dans ce moment d'éprouver le magnétiſme, mais l'imagination.

Les commiſſaires ſont convenus de bander les yeux des ſujets éprouvés, de ne point les magnétiſer le plus ſouvent, & de faire les queſtions avec aſſez d'adreſſe pour leur indiquer les réponſes. Cette marche ne devoit pas les induire en erreur, elle ne trompoit que leur imagination. En effet, lorſqu'ils ne ſont point magnétiſés, leur ſeule réponſe doit être qu'ils ne ſentent rien ; &, lorſqu'ils le ſont, c'eſt l'impreſſion ſentie qui doit dicter leur réponſe, & non la manière dont ils ſont interrogés.

Sixième Expérience, *qui confirme & qui donne encore les mêmes réſultats.*

En conſéquence les commiſſaires s'étant tranſportés chez M. *Jumelin*, on a commencé par éprouver ſon domeſtique. On lui a appliqué ſur les yeux un bandeau préparé exprès, & qui a ſervi dans toutes les expériences ſuivantes. Ce bandeau étoit compoſé de deux calottes de gomme élaſtique, dont la concavité étoit remplie par de l'édredon; le tout enfermé & couſu dans deux morceaux d'étoffe taillés en rond. Ces deux pièces étoient attachées l'une à l'autre; elles avoient des cordons qui ſe lioient par derrière. Placées ſur les yeux, elles laiſſoient dans leur intervalle la place du nez, & toute liberté pour la reſpiration ſans qu'on pût rien voir, même la lumière du jour, ni au travers, ni au deſſus, ni au deſſous du bandeau. Ces précautions priſes pour la commodité des ſujets éprouvés & pour la certitude des réſultats, on a perſuadé au domeſtique de M. *Jumelin* qu'il étoit magnétiſé: alors il a ſenti une chaleur preſque générale, des mouvemens dans le ventre, la tête s'eſt appéſantie; peu-à-peu il s'eſt aſſoupi, & a paru ſur le point de s'endormir. Ce qui prouve, comme on l'a dit plus haut, que cet effet tient à la ſituation, à l'ennui, & non au magnétiſme.

Magnétiſé enſuite les yeux découverts, en lui préſentant la baguette de fer au front, il y ſent des picottemens : les yeux rebandés, quand on la lui préſente, il ne la ſent point ; & quand on ne la lui préſente pas, interrogé s'il ne ſent rien au front, il déclare qu'il ſent quelque choſe aller & revenir dans la largeur du front.

M. B.***, homme inſtruit, & particulièrement en médecine, les yeux bandés, offre le même ſpectacle ; éprouvant des effets lorſqu'on n'agit pas, n'éprouvant ſouvent rien lorſqu'on agit. Ces effets ont même été tels qu'avant d'avoir été magnétiſé en aucune manière, mais croyant l'être depuis dix minutes, il ſentoit dans les lombes une chaleur qu'il comparoît à celle d'un poële. Il eſt évident que M. B. *** avoit une ſenſation forte, puiſque, pour en donner l'idée, il a eu beſoin de recourir à une pareille comparaiſon ; & cette ſenſation il ne la devoit qu'à l'imagination, qui ſeule agiſſoit ſur lui.

Il eſt évident que ces effets appartiennent à l'imagination.

Les commiſſaires, ſur-tout les médecins, ont fait une infinité d'expériences ſur différens ſujets qu'ils ont eux-mêmes magnétiſés, ou à qui ils ont fait croire qu'ils étoient magnétiſés. Ils ont indifféremment magnétiſés, ou à pôles oppoſés, ou à pôles directs

& à contre-ſens ; &, dans tous les cas, ils ont obtenu les mêmes effets ; il n'y a eu dans toutes ces épreuves, d'autre différence que celle des imaginations plus ou moins ſenſibles (*a*). Ils ſe ſont donc convaincus

---

(*a*) M. *Sigault*, docteur en médecine de la Faculté de Paris, connu pour avoir imaginé l'opération de la ſymphyſe, a fait pluſieurs expériences, qui prouvent que le magnétiſme n'eſt que l'effet de l'imagination Voici le détail qu'il en a donné dans une lettre datée du 30 juillet, & adreſſée à l'un des Commiſſaires.

« Ayant laiſſé croire dans une grande maiſon, au Marais, que j'étois adepte de M. *Meſmer*, j'ai produit ſur une dame différens effets. Le ton, l'air ſérieux que j'affectai, joint à des geſtes, lui firent une très-grande impreſſion qu'elle voulut d'abord me diſſimuler ; mais, ayant porté ma main ſur la région du cœur, j'ai ſenti qu'il palpitoit. Son état d'oppreſſion déſignoit d'ailleurs un reſſerrement dans la poitrine. A ces ſymptômes, s'en joignirent bientôt d'autres ; la face devint convulſive, les yeux ſe troublèrent ; elle tomba enfin évanouïe, vomit enſuite ſon dîner, eut pluſieurs garde-robes, & s'eſt trouvée dans un état de foibleſſe & d'affaiſſement incroyable. J'ai répété le même manège ſur pluſieurs perſonnes, avec plus ou moins de ſuccès, ſelon leur degré de croyance & de ſenſibilité. »

« Un artiſte célèbre, qui donne des leçons de deſſin aux enfans d'un de nos princes, ſe plaignoit depuis quelques jours d'une grande migraine ; il m'en fit part ſur le Pont-Royal ; lui ayant perſuadé que j'étois initié dans les myſtères de M. *Meſmer* ; preſque auſſi-tôt, au moyen de quel-

par les faits, que l'imagination seule peut produire différentes sensations & faire éprouver

---

ques gestes, j'enlevai sa douleur à son grand étonnement. »

« J'ai produit les mêmes effets sur un garçon chapelier attaqué aussi d'une migraine ; mais celui-ci n'éprouvant rien à mes premiers gestes, je lui portai ma main sur les fausses côtes, en lui disant de me regarder : dès-lors il éprouva un serrement de poitrine, des palpitations, des bâillemens, & un très-grand mal-aise. Il ne douta plus, dès ce moment, du pouvoir que j'avois sur lui. En effet, ayant porté mon doigt sur la partie affectée, je l'interrogeai sur ce qu'il éprouvoit. Il me répondit que sa douleur descendoit. Je lui assurai que j'allois la diriger vers le bras, & la faire sortir par le pouce, que je lui serrai vivement. Il me crut sur ma parole, & fut soulagé pendant deux heures. A cette époque, il m'arrêta dans la rue, pour me dire que sa douleur étoit revenue. Cet effet est, ce me semble, le même que celui que produit le dentiste sur le moral de ceux qui vont chez lui pour se faire tirer une dent. »

« Dernièrement encore, étant au parloir dans un couvent, rue du Colombier, fauxbourg Saint-Germain, une jeune dame me dit : vous allez donc chez M. *Mesmer ?* Oui, lui dis-je ; & à travers la grille je puis vous magnétiser. En même temps, je lui présentai le doigt ; elle s'effraya, se trouva saisie, & me pria en grâce de cesser. Elle étoit tellement émue, que si j'eusse insisté davantage, elle seroit tombée infailliblement en convulsions. »

M. *Sigault* a raconté qu'il avoit éprouvé lui-même le pouvoir de l'imagination. Un jour qu'il

de la douleur, de la chaleur, même une chaleur conſidérable dans toutes les parties du corps, & ils ont conclu qu'elle entre néceſſairement pour beaucoup dans les effets attribués au magnétiſme animal. Mais il faut convenir que la pratique du magnétiſme produit dans le corps animé, des changemens plus marqués & des dérangemens plus conſidérables que ceux qui viennent d'être rapportés. Aucun des ſujets qui ont cru être magnétiſés juſqu'ici, n'ont été ébranlés juſqu'à avoir des convulſions; c'étoit donc un nouvel objet d'expérience, que d'éprouver ſi en remuant ſeulement l'imagination, on pourroit produire des criſes ſemblables à celles qui ont lieu au traitement public.

On ſe propoſe d'éprouver ſi l'imagination dans ſes effets, peut aller juſqu'à produire des criſes.

Septième Expérience *ſur un arbre magnétiſé.*

Alors pluſieurs expériences ont été déterminées par cette vue. Lorſqu'un arbre a été

étoit queſtion de le magnétiſer pour le convaincre, il ſentit, au moment qu'on ſe détermina à le toucher, un reſſerrement de poitrine & des palpitations; mais, s'étant bientôt raſſuré, on employa vainement tous les geſtes & tous les procédés du magnétiſme, qui ne firent aucune impreſſion ſur lui.

touché ſuivant les principes & la méthode du magnétiſme, toute perſonne qui s'y arrête doit éprouver plus ou moins les effets de cet agent ; il en eſt même qui y perdent connoiſſance, ou qui y éprouvent des convulſions. On en parla à M. *Deſlon*, qui répondit que l'expérience devoit réuſſir, pourvu que le ſujet fût fort ſenſible, & on convint avec lui de la faire à Paſſy en préſence de M. *Franklin*. La néceſſité que le ſujet fût ſenſible, fit penſer aux commiſſaires que, pour rendre l'expérience déciſive & ſans replique, il falloit qu'elle fût faite ſur une perſonne choiſie par M. *Deſlon*, & dont il auroit éprouvé d'avance la ſenſibilité au magnétiſme. M. *Deſlon* a donc amené avec lui un jeune homme d'environ douze ans ; on a marqué dans le verger du jardin, un abricotier bien iſolé, & propre à conſerver le magnétiſme qu'on lui auroit imprimé. On y a mené M. *Deſlon* ſeul, pour qu'il le magnétisât, le jeune homme étant reſté dans la maiſon, & avec une perſonne qui ne l'a pas quitté. On auroit deſiré que M. *Deſlon* ne fût pas préſent à l'expérience ; mais il a déclaré qu'elle pourroit manquer, s'il ne dirigeoit pas ſa canne & ſes regards ſur cet arbre pour en augmenter l'action. On a pris le parti d'éloigner M. *Deſlon* le plus poſſible, & de placer des commiſſaires entre lui & le jeune homme, afin de s'aſ-

ſurer qu'il ne feroit point de ſignal, & de pouvoir répondre qu'il n'y avoit point eu d'intelligence. Ces précautions, dans une expérience qui doit être authentique, ſont indiſpenſables ſans être offenſantes.

On a enſuite amené le jeune homme les yeux bandés, & on l'a préſenté ſucceſſivement à quatre arbres, qui n'étoient point magnétiſés, en les lui faiſant embraſſer chacun pendant deux minutes, ſuivant ce qui avoit été réglé par M. *Deſlon* lui-même.

M. *Deſlon* préſent, & à une aſſez grande diſtance, dirigeoit ſa canne ſur l'arbre réellement magnétiſé.

Au premier arbre, le jeune homme interrogé au bout d'une minute, a déclaré qu'il ſuoit à groſſes gouttes; il a touſſé, craché, & il a dit ſentir une petite douleur ſur la tête; la diſtance à l'arbre magnétiſé étoit environ de vingt-ſept pieds.

Au ſecond arbre, il ſe ſent étourdi, même douleur ſur la tête; la diſtance étoit de trente-ſix pieds.

Au troiſième arbre, l'étourdiſſement redouble, ainſi que le mal de tête: il dit qu'il croit approcher de l'arbre magnétiſé; il en étoit alors environ à trente-huit pieds.

Le malade tombe en criſe ſous un arbre qui n'eſt pas magnétiſé.

Enfin au quatrième arbre non magnétiſé, &

& à vingt-quatre pieds environ de distance de l'arbre qui l'avoit été, le jeune homme est tombé en crise; il a perdu connoissance, ses membres se sont roidis, & on l'a porté sur un gazon voisin, où M. *Deslon* lui a donné des secours, & l'a fait revenir.

L'imagination a donc produit cette crise.

Le résultat de cette expérience est entièrement contraire au magnétisme. M. *Deslon* a voulu expliquer le fait, en disant que tous les arbres sont magnétisés par eux-mêmes, & que leur magnétisme étoit d'ailleurs renforcé par sa présence. Mais alors une personne sensible au magnétisme ne pourroit hasarder d'aller dans un jardin sans risquer d'avoir des convulsions; cette assertion seroit démentie par l'expérience de tous les jours. La présence de M. *Deslon* n'a rien fait de plus que ce qu'elle a fait dans le carrosse où le jeune homme est venu avec lui, placé vis-à-vis de lui, & où il n'a rien éprouvé. Si le jeune homme n'eût rien senti, même sous l'arbre magnétisé, on auroit pu dire qu'il n'étoit pas assez sensible, du moins ce jour-là; mais le jeune homme est tombé en crise sous un arbre qui n'étoit pas magnétisé; c'est par conséquent un effet qui n'a point de cause physique, de cause extérieure, & qui n'en peut avoir d'autre que l'imagination. L'expé-

rience eſt donc tout-à-fait concluante : le jeune homme ſavoit qu'on le menoit à l'arbre magnétiſé, ſon imagination s'eſt frappée, ſucceſſivement exaltée, & au quatrième arbre, elle a été montée au degré néceſſaire pour produire la criſe.

D'autres expériences viennent à l'appui de celle-ci, & fourniſſent le même réſultat. Un jour que les commiſſaires ſe ſont tous réunis à Paſſy chez M. *Franklin*, & avec M. *Deſlon*, ils avoient prié ce dernier d'amener avec lui des malades, & de choiſir dans le traitement des pauvres, ceux qui ſeroient le plus ſenſibles au magnétiſme. M. *Deſlon* a amené deux femmes ; &, tandis qu'il étoit occupé à magnétiſer M. *Franklin* & pluſieurs perſonnes dans un autre appartement, on a ſéparé ces deux femmes, & on les a placées dans deux pièces différentes.

Huitième Expérience, *qui donne le même réſultat. Une femme qui croit être magnétiſée, tombe en criſe.*

L'une, la femme P.**, a des taies ſur les yeux ; mais, comme elle voit toujours un peu, on lui a cependant couvert les yeux du bandeau décrit ci-deſſus. On lui a perſuadé qu'on avoit amené M. *Deſlon* pour la magnétiſer : le ſilence étoit recommandé, trois commiſſaires étoient préſens, l'un pour interroger, l'autre pour écrire, le troi-

ſième pour repréſenter M. *Deſlon*. On a eu l'air d'adreſſer la parole à M. *Deſlon*, en le priant de commencer, mais on n'a point magnétiſé la femme ; les trois commiſſaires ſont reſtés tranquilles, occupés ſeulement à obſerver ce qui alloit ſe paſſer. Au bout de trois minutes, la malade a commencé à ſentir un friſſon nerveux ; puis ſucceſſivement elle a ſenti une douleur derrière la tête, dans les bras, un fourmillement dans les mains ; c'eſt ſon expreſſion : elle ſe roidiſſoit, frappoit dans ſes mains, ſe levoit de ſon ſiège, frappoit des pieds : la criſe a été bien caractériſée. Deux autres commiſſaires placés dans la pièce à côté, la porte fermée, ont entendu les battemens de pieds & de mains, & ſans rien voir, ont été les témoins de cette ſcène bruyante.

Neuvième Expérience, *qui donne le même réſultat. Une femme qui croit être magnétiſée à travers une porte, tombe en criſe.*

Ces deux commiſſaires étoient avec l'autre malade, la demoiſelle B. **, attaquée de maux de nerfs. On lui a laiſſé la vue libre & les yeux découverts ; on l'a aſſiſe devant une porte fermée, en lui perſuadant que M. *Deſlon* étoit de l'autre côté, occupé à la magnétiſer. Il y avoit à peine une minute qu'elle étoit aſſiſe devant cette porte, quand elle a commencé à ſentir du friſſon ; après

une autre minute, elle a eu un claquement de dents, & cependant une chaleur générale; enfin après une troisième minute, elle est tombée tout-à-fait en crise. La respiration étoit précipitée, elle étendoit les deux bras derrière le dos, en les tordant fortement, & en penchant le corps en devant: il y a eu tremblement général de tout le corps; le claquement de dents est devenu si bruyant, qu'il pouvoit être entendu de dehors; elle s'est mordu la main, & assez fort pour que les dents soient restées marquées.

Il est bon d'observer qu'on n'a touché en aucune manière ces deux malades; on ne leur a pas même tâté le pouls, afin qu'on ne pût pas dire qu'on leur avoit communiqué le magnétisme, & cependant les crises ont été complètes. Les commissaires qui ont voulu connoître l'effet du travail de l'imagination, & apprécier la part qu'elle pouvoit avoir aux crises du magnétisme, ont obtenu tout ce qu'ils desiroient. Il est impossible de voir l'effet de ce travail, plus à découvert & d'une manière plus évidente, que dans ces deux expériences. Si les malades ont déclaré que leurs crises sont plus fortes au traitement, c'est que l'ébranlement des nerfs se communique, & qu'en général toute émotion propre & individuelle, est augmentée par le spectacle d'émotions semblables.

On a eu occaſion d'éprouver une ſeconde fois la femme P. **, & de reconnoître combien elle étoit dominée par ſon imagination. On vouloit faire l'expérience de la taſſe magnétiſée : cette expérience conſiſte à choiſir dans un nombre de taſſes, une taſſe que l'on magnétiſe. On les préſente ſucceſſivement à un malade ſenſible au magnétiſme; il doit tomber en criſe, ou du moins éprouver des effets ſenſibles lorſqu'on lui préſente la taſſe magnétiſée, il doit être indifférent à toutes celles qui ne le ſont pas. Il faut ſeulement, comme l'a recommandé M. *Deſlon*, les lui préſenter à pôle direct, afin que celui qui tient la taſſe ne magnétiſe pas le malade, & qu'on ne puiſſe avoir d'autre effet que celui du magnétiſme de la taſſe.

La femme P. ** a été mandée à l'arſenal chez M. *Lavoiſier*, où étoit M. *Deſlon;* elle a commencé par tomber en criſe dans l'antichambre, avant d'avoir vu ni les commiſſaires, ni M. *Deſlon;* mais elle ſavoit qu'elle devoit le voir, & c'eſt un effet bien marqué de l'imagination.

Dixième Expérience *de la taſſe magnétiſée : même réſultat.*

Lorſque la criſe a été calmée, on a amené la femme dans le lieu de l'expérience. On lui a préſenté pluſieurs taſſes de porcelaine

qui n'étoient point magnétisées; la seconde tasse a commencé à l'émouvoir, & à la quatrième, elle est tombée tout-à-fait en crise. On peut répondre que son état actuel étoit un état de crise, qui avoit commencé dès l'antichambre, & qui se renouvelloit de lui-même; mais ce qui est décisif, c'est qu'ayant demandé à boire, on lui en a donné dans la tasse magnétisée par M. *Deslon* lui-même; elle a bu tranquillement, & a dit qu'elle étoit bien soulagée. La tasse & le magnétisme ont donc manqué leur effet, puisque la crise a été calmée au lieu d'être augmentée.

Onzième Expérience *avec cette tasse; même résultat.*

Quelque temps après, pendant que M. *Majault* examinoit les taies qu'elle a sur les yeux, on lui a présenté derrière la tête la tasse magnétisée, & cela pendant douze minutes; elle ne s'en est point apperçue, & n'a éprouvé aucun effet: elle n'a même dans aucun moment été plus tranquille, parce que son imagination étoit distraite, & occupée de l'examen qu'on faisoit de ses yeux.

Effet marqué de l'imagination & de la prévention.

On a raconté aux commissaires que cette femme étant seule dans l'antichambre, dif-

férentes perſonnes étrangères au magnétiſme s'étoient approchées d'elles, & que les mouvemens convulſifs avoient recommencé. On lui a fait obſerver qu'on ne la magnétiſoit pas ; mais ſon imagination étoit tellement frappée, qu'elle a répondu : ſi vous ne me faiſiez rien, je ne ſerois pas dans l'état où je ſuis. Elle ſavoit qu'elle étoit venue pour être ſoumiſe à des expériences ; l'approche de quelqu'un, le moindre bruit attiroit ſon attention, réveilloit l'idée du magnétiſme, & renouvelloit les convulſions.

Douzième Expérience : *Cet effet va juſqu'à faire perdre la parole.*

L'imagination, pour agir puiſſamment, a ſouvent beſoin que l'on touche pluſieurs cordes à la fois. L'imagination répond à tous les ſens ; ſa réaction doit être proportionnée & au nombre de ſens qui l'ébranlent, & à celui des ſenſations reçues ; c'eſt ce que les commiſſaires ont reconnu par une expérience dont ils vont rendre compte. M. *Jumelin* leur avoit parlé d'une demoiſelle, âgée de vingt ans, à qui il a fait perdre la parole par le pouvoir du magnétiſme ; les commiſſaires ont répété cette expérience chez lui, la demoiſelle a conſenti à s'y prêter & à ſe laiſſer bander les yeux.

On a d'abord tâché d'obtenir le même effet ſans la magnétiſer ; mais, quoiqu'elle

ait ſenti, ou cru ſentir des effets du magnétiſme, on n'a pu parvenir à frapper aſſez ſon imagination pour que l'expérience réuſsît. Quand on l'a magnétiſée réellement, en lui laiſſant les yeux bandés, on n'a pas eu plus de ſuccès. On lui a débandé les yeux; alors l'imagination a été ébranlée à la fois par la vue & par l'ouïe, les effets ont été plus marqués; mais, quoique la tête commençât à s'appeſantir, quoiqu'elle ſentît de l'embarras à la racine du nez, & une grande partie des ſymptômes qu'elle avoit éprouvés la première fois, cependant la parole ne ſe perdoit pas. Elle a obſervé elle-même qu'il falloit que la main qui la magnétiſoit au front, deſcendît vis-à-vis du nez, ſe ſouvenant que la main étoit ainſi placée lorſqu'elle a perdu la voix. On a fait ce qu'elle demandoit, & en trois quarts de minute, elle eſt devenue muette; on n'entendoit plus que quelques ſons inarticulés & ſourds, malgré les efforts viſibles du goſier pour pouſſer le ſon, & ceux de la langue & des lèvres pour l'articuler. Cet état a duré ſeulement une minute: on voit que, ſe trouvant préciſément dans les mêmes circonſtances, la ſéduction de l'eſprit & ſon effet ſur les organes de la voix ont été les mêmes. Mais ce n'étoit pas aſſez que la parole l'avertît qu'elle étoit magnétiſée, il a fallu que la vue lui portât un témoignage plus fort &

plus capable d'ébranler, il a fallu encore qu'un geſte déja connu, réveillât ſes idées. Il ſemble que cette expérience montre merveilleuſement comment l'imagination agit, ſe monte par degrés, & a beſoin de plus de ſecours extérieurs pour être plus efficacement ébranlée.

Le regard ſert à frapper l'imagination.

Treizième Expérience, *qui prouve cet effet du regard.*

Ce pouvoir de la vue ſur l'imagination explique les effets que la doctrine du magnétiſme attribue au regard. Le regard a éminemment la puiſſance de magnétiſer; les ſignes, les geſtes employés ne ſont communément rien, a-t-on dit aux commiſſaires, que ſur un ſujet dont on s'eſt précédemment emparé, en lui jetant un regard. La raiſon en eſt ſimple; c'eſt dans les yeux où ſont dépoſés les traits les plus expreſſifs des paſſions, c'eſt-là que ſe déploie tout ce que le caractère a de plus impoſant & de plus ſéducteur. Les yeux doivent donc avoir un grand pouvoir ſur nous; mais ils n'ont ce pouvoir que parce qu'ils ébranlent l'imagination, & d'une manière plus ou moins exagérée, ſuivant la force de cette imagination. C'eſt donc au regard à commencer tout l'ouvrage du magnétiſme; & l'effet en eſt ſi puiſſant, il a des traces ſi profondes,

qu'une femme nouvellement arrivée chez M. *Deſlon*, ayant rencontré en ſortant de criſe, les regards d'un de ſes diſciples qui la magnétiſoit, le fixa pendant trois quarts-d'heure. Elle a été long-temps pourſuivie par ce regard; elle voyoit toujours devant elle ce même œil attaché à la regarder; & elle l'a porté conſtamment dans ſon imagination pendant trois jours, dans le ſommeil comme dans la veille. On voit tout ce que peut produire une imagination capable de conſerver ſi long-temps la même impreſſion, c'eſt-à-dire de renouveller elle-même, & par ſa propre puiſſance, la même ſenſation pendant trois jours.

Ces expériences ſont uniformes & déciſives; elles prouvent que l'imagination ſuffit pour produire les effets attribués au magnétiſme.

Les expériences qu'on vient de rapporter ſont uniformes, & ſont également déciſives; elles autoriſent à conclure que l'imagination eſt la véritable cauſe des effets attribués au magnétiſme. Mais les partiſans de ce nouvel agent, répondront peut-être que l'identité des effets ne prouve pas toujours l'identité des cauſes. Ils accorderont que l'imagination peut exciter ces impreſſions ſans magnétiſme; mais ils ſoutiendront que le magnétiſme peut auſſi les exciter ſans

elle. Les commiſſaires détruiroient facilement cette aſſertion par le raiſonnement & par les principes de la phyſique : le premier de tous eſt de ne point admettre de nouvelles cauſes, ſans une néceſſité abſolue. Lorſque les effets obſervés peuvent avoir été produits par une cauſe exiſtante, & que d'autres phénomènes ont déja manifeſtée, la ſaine phyſique enſeigne que les effets obſervés doivent lui être attribués ; & lorſqu'on annonce avoir découvert une cauſe juſqu'alors inconnue, la ſaine phyſique exige également qu'elle ſoit établie, démontrée par des effets qui n'appartiennent à aucune cauſe connue, & qui ne puiſſent être expliqués que par la cauſe nouvelle. Ce ſeroit donc aux partiſans du magnétiſme à préſenter d'autres preuves, & à chercher des effets qui fuſſent entièrement dépouillés des illuſions de l'imagination ; mais, comme les faits ſont plus démonſtratifs que le raiſonnement, & ont une évidence qui frappe davantage, les commiſſaires ont voulu éprouver par l'expérience, ce que feroit le magnétiſme lorſque l'imagination n'agiroit pas.

Quatorzième Expérience, *qui prouve que le magnétiſme ne produit rien ſans l'imagination.*

On a diſpoſé dans un appartement deux pièces contiguës, & unies par une porte de

communication. On avoit enlevé la porte, & on lui avoit ſubſtitué un châſſis, couvert & tendu d'un double papier. Dans l'une de ces pièces étoit un des commiſſaires pour écrire tout ce qui ſe paſſeroit, & une dame annoncée pour être de province, & pour avoir du linge à faire travailler. On avoit mandé la demoiſelle B.**, ouvrière en linge, déja employée dans les expériences de Paſſy, & dont on connoiſſoit la ſenſibilité au magnétiſme. Lorſqu'elle eſt arrivée, tout étoit arrangé de manière qu'il n'y avoit qu'un ſeul ſiège où elle pût s'aſſeoir, & ce ſiège étoit placé dans l'embraſure de la porte de communication où elle s'eſt trouvée comme dans une niche.

Les commiſſaires étoient dans l'autre pièce, & l'un d'eux, médecin exercé à magnétiſer, & ayant déja produit des effets, a été chargé de magnétiſer la demoiſelle B.** à travers le châſſis de papier. C'eſt un principe de la théorie du magnétiſme, que cet agent paſſe à travers les portes de bois, les murs, &c. Un châſſis de papier ne pouvoit lui faire obſtacle : d'ailleurs M. *Deſlon* a établi poſitivement que le magnétiſme paſſe à travers le papier ; & la demoiſelle B.** étoit magnétiſée comme ſi elle eût été à découvert, & en ſa préſence.

Elle l'a été en effet, pendant une demi-heure, à un pied & demi de diſtance à pôles

opposés, en suivant toutes les règles enseignées par M. *Deslon*, & que les commissaires ont vu pratiquer chez lui. Pendant tout ce temps, la demoiselle B. ** a fait gaiement la conversation; interrogée sur sa santé, elle a répondu librement qu'elle se portoit fort bien : à Passy, elle est tombée en crise au bout de trois minutes; ici elle a supporté le magnétisme sans aucun effet pendant trente minutes. C'est qu'ici elle ignoroit être magnétisée, & qu'à Passy elle croyoit l'être. On voit donc que l'imagination seule produit tous les effets attribués au magnétisme; & lorsque l'imagination n'agit pas, il n'y a plus d'effets.

Quinzième Expérience, *qui prouve que l'imagination agit pour produire des crises.*

On ne peut faire qu'une objection à cette expérience; c'est que la demoiselle B. ** pouvoit être très-mal disposée, & se trouver moins sensible dans ce moment au magnétisme. Les commissaires ont prévu l'objection, & ont fait en conséquence l'expérience suivante. Aussitôt qu'on a cessé de magnétiser à travers le papier, le même médecin-commissaire a passé dans l'autre pièce; il lui a été facile d'engager la demoiselle B. ** à se laisser magnétiser. Alors il a commencé à la magnétiser, en observant, comme dans l'expérience précédente,

de ſe tenir à un pied & demi de diſtance, de n'employer que des geſtes & les mouvemens du doigt *index* & de la baguette de fer; car s'il eût appliqué les mains & touché les hypochondres, on auroit pu dire que le magnétiſme avoit agi par cette application plus immédiate. La ſeule différence qu'il y a eu entre ces deux expériences, c'eſt que dans la première, il a magnétiſé à pôles oppoſés en ſuivant les règles, au lieu que dans la ſeconde, il a magnétiſé à pôles directs & à contre-ſens. En agiſſant ainſi, on ne devoit produire aucun effet, ſuivant la théorie du magnétiſme.

Cependant, après trois minutes, la demoiſelle B. ** a ſenti un mal-aiſe, de l'étouffement; il eſt ſurvenu ſucceſſivement un hoquet entre-coupé, un claquement de dents, un ſerrement à la gorge, un grand mal de tête; elle s'eſt agitée avec inquiétude ſur ſa chaiſe; elle s'eſt plainte des reins; elle frappoit quelquefois preſtement de ſon pied ſur le parquet; puis elle étendoit ſes bras derrière le dos, en les tordant fortement comme à Paſſy; en un mot la criſe convulſive a été complète & parfaitement caractériſée. Elle a eu tous ces accidens en douze minutes, tandis que le même traitement employé pendant trente minutes l'a trouvée inſenſible. Il n'y a de plus ici que l'imagination, c'eſt donc à elle que ces effets appartiennent.

Seizième Expérience, *qui prouve que l'imagination agit également pour faire ceſſer les criſes.*

Si l'imagination a fait commencer la criſe, c'eſt encore l'imagination qui l'a fait ceſſer. Le commiſſaire qui la magnétiſoit a dit qu'il étoit temps de finir; il lui a préſenté ſes deux doigts *index* en croix; & il eſt bon d'obſerver que par-là il la magnétiſoit à pôles directs, comme il avoit fait juſqu'alors; il n'y avoit donc rien de changé, le même traitement devoit continuer les mêmes impreſſions. Mais l'intention a ſuffi pour calmer la criſe; la chaleur & le mal de tête ſe ſont diſſipés. On a toujours pourſuivi le mal de place en place, en annonçant qu'il alloit diſparoître. C'eſt ainſi qu'à la voix qui commandoit à l'imagination, la douleur du cou a ceſſé; puis ſucceſſivement les accidens à la poitrine, à l'eſtomac & aux bras. Il n'a fallu que trois minutes, après leſquelles la demoiſelle B. ** a déclaré ne plus rien ſentir, & être abſolument dans ſon état naturel.

L'imagination fait tout, le magnétiſme eſt nul....

Ces dernières expériences, ainſi que pluſieurs de celles qui ont été faites chez M. *Jumelin*, ont le double avantage de démontrer à la fois, & la puiſſance de l'imagina-

tion, & la nullité du magnétiſme dans les effets produits.

Concours de pluſieurs cauſes pour augmenter les criſes au traitement public.

Si les effets ſont encore plus marqués, ſi les criſes ſemblent plus violentes au traitement public, c'eſt que pluſieurs cauſes ſe joignent à l'imagination pour opérer avec elle, pour multiplier & pour agrandir ſes effets. On commence par le regard à s'emparer des eſprits; l'attouchement, l'application des mains ſuit bientôt; & il convient d'en développer ici les effets phyſiques.

Effets de l'attouchement & de la preſſion.

Ces effets ſont plus ou moins conſidérables: les moindres ſont des hoquets, des ſoulevemens d'eſtomac, des purgations; les plus conſidérables ſont les convulſions que l'on nomme *criſes*. L'endroit, où l'attouchement ſe porte, eſt aux hypochondres, au creux de l'eſtomac, & quelquefois ſur les ovaires, quand ce ſont des femmes que l'on touche. Les mains, les doigts preſſent, & compriment plus ou moins ces différentes régions.

Sur le colon.

Le colon, un de nos gros inteſtins, parcourt les deux régions des hypochondres & la région épigaſtrique qui les ſépare. Il eſt placé

placé immédiatement ſous les tégumens. C'eſt donc ſur cet inteſtin que l'attouchement ſe porte, ſur cet inteſtin ſenſible & très-irritable. Le mouvement ſeul, le mouvement répété ſans autre agent, excite l'action muſculaire de l'inteſtin, & procure quelquefois des évacuations. La nature ſemble indiquer comme par inſtinct cette manœuvre aux hypochondriaques. La pratique du magnétiſme n'eſt que cette manœuvre même ; & les purgations qu'elle peut produire ſont encore facilitées dans le traitement magnétique, par l'uſage fréquent & preſque habituel d'un vrai purgatif, la crême de tartre en boiſſon.

Mais, lorſque le mouvement excite principalement l'irritabilité du colon, cet inteſtin offre d'autres phénomènes. Il ſe gonfle plus ou moins, & prend quelquefois un volume conſidérable : alors il communique au diaphragme une telle irritation, que cet organe entre plus ou moins en convulſion, & c'eſt ce qu'on appelle *criſe* dans le traitement du magnétiſme animal. Un des commiſſaires a vu une femme ſujette à une eſpèce de vomiſſement ſpaſmodique, répété pluſieurs fois chaque jour ; les efforts ne produiſoient qu'une eau trouble & viſqueuſe, ſemblable à celle que jettent les malades en criſe dans la pratique du magnétiſme. La convulſion avoit ſon ſiège dans le diaphragme ; & la

région du colon étoit si sensible, que le plus léger attouchement sur cette partie, une forte commotion de l'air, la surprise causée par un bruit imprévu, suffisoient pour exciter la convulsion. Cette femme avoit donc des crises sans magnétisme par la seule irritabilité du colon & du diaphragme, & les femmes qui sont magnétisées ont leurs crises par la même cause & par cette irritabilité.

Sur l'estomac.

L'application des mains sur l'estomac a des effets physiques également remarquables. L'application se fait directement sur cet organe : on y opère tantôt une compression forte & continue, tantôt des compressions légères & réitérées, quelquefois un frémissement par un mouvement de rotation de la baguette de fer, appliquée sur cette partie ; enfin en y passant successivement & rapidement les pouces l'un après l'autre : ces manœuvres portent promptement à l'estomac un agacement plus ou moins fort, & plus ou moins durable, selon que le sujet est plus ou moins sensible & irritable. On prépare, on dispose l'estomac à cet agacement en le comprimant préalablement. Cette compression le met dans le cas d'agir sur le diaphragme, & de lui communiquer les impressions qu'il reçoit. Il ne

peut s'irriter que le diaphragme ne s'irrite, & de-là réſultent comme par l'action du colon, les accidens nerveux dont on vient de parler.

Chez les femmes ſenſibles, ſi l'on vient à comprimer ſimplement les deux hypochondres ſans aucun autre mouvement, l'eſtomac ſe trouve ſerré, & ces femmes tombent en foibleſſe; c'eſt ce qui eſt arrivé à la femme magnétiſée par M. *Jumelin*, & ce qui arrive ſouvent ſans autre cauſe lorſque les femmes ſont trop ſerrées dans leurs vêtemens. Il n'y a point de criſe alors, parce que l'eſtomac eſt comprimé ſans être agacé, & que le diaphragme reſte dans ſon état naturel. Ces mêmes manœuvres pratiquées chez les femmes ſur les ovaires, outre les effets qui leur ſont particuliers, produiſent bien plus puiſſamment encore les mêmes accidens. On connoît l'influence & l'empire de l'utérus ſur l'économie animale.

Centre nerveux qui établit une correſpondance générale.

Le rapport intime de l'inteſtin colon, de l'eſtomac & de l'utérus avec le diaphragme, eſt une des cauſes des effets attribués au magnétiſme. Les régions du bas-ventre, ſoumiſes aux différens attouchemens, répondent à différens plexus qui y conſtituent un véri-

table centre nerveux, au moyen duquel, abſtraction faite de tout ſyſtême, il exiſte très-certainement une ſympathie, une communication, une correſpondance entre toutes les parties du corps, une action & une réaction, telles que les ſenſations excitées dans ce centre, ébranlent les autres parties du corps; & que réciproquement une ſenſation éprouvée dans une partie, ébranle & met en jeu le centre nerveux, qui ſouvent tranſmet cette impreſſion à toutes les autres parties.

Effets de l'imagination ſur ce centre nerveux.

Ceci explique non-ſeulement les effets de l'attouchement magnétique, mais encore les effets phyſiques de l'imagination. On a toujours obſervé que les affections de l'ame portent leur première impreſſion ſur ce centre nerveux, ce qui fait dire communément qu'on a un poids ſur l'eſtomac & qu'on ſe ſent ſuffoqué. Le diaphragme entre en jeu, d'où les ſoupirs, les pleurs, les ris. On éprouve alors une réaction ſur les viſcères du bas-ventre; & c'eſt ainſi que l'on peut rendre raiſon des déſordres phyſiques produits par l'imagination. Le ſaiſiſſement occaſionne la colique, la frayeur cauſe la diarrhée, le chagrin donne la jauniſſe. L'hiſtoire de la médecine renferme une infinité

d'exemples du pouvoir de l'imagination & des affections de l'ame. La crainte du feu, un desir violent, une espérance ferme & soutenue, un accès de colère rendent l'usage des jambes à un goutteux perclus, à un paralytique ; une joie vive & inopinée dissipe une fièvre quarte de deux mois ; une forte attention arrête le hoquet ; des muets par accident, recouvrent la parole à la suite d'une vive émotion de l'ame. L'histoire montre que cette émotion suffit pour faire recouvrer la parole, & les commissaires ont vu que l'imagination frappée avoit suffi pour en suspendre l'usage. L'action & la réaction du physique sur le moral, & du moral sur le physique, sont démontrées depuis que l'on observe en médecine, c'est-à-dire depuis son origine.

Les crises naissent & de l'attouchement & de l'imagination.

Les pleurs, les ris, la toux, les hoquets, & en général tous les effets observés dans ce qu'on appelle les crises du traitement public, naissent donc, ou de ce que les fonctions du diaphragme sont troublées par un moyen physique, tel que l'attouchement & la pression, ou de la puissance dont l'imagination est douée pour agir sur cet organe, & pour troubler ses fonctions.

L'imagination déploie ſes effets plus en grand dans les traitemens publics, parce que les impreſſions & les mouvemens ſe communiquent.

Si l'on objectoit que l'attouchement n'eſt pas toujours néceſſaire à ces effets, on répondroit que l'imagination peut avoir aſſez de reſſources pour produire tout par elle-même; ſur-tout l'imagination agiſſant dans un traitement public, doublement excitée alors par ſon propre mouvement & par celui des imaginations qui l'environnent. On a vu ce qu'elle produit dans les expériences faites par les commiſſaires ſur des ſujets iſolés; on peut juger de ſes effets multipliés ſur des malades réunis dans le traitement public. Ces malades y ſont raſſemblés dans un lieu ſerré, relativement à leur nombre: l'air y eſt chaud, quoiqu'on ait ſoin de le renouveller; & il eſt toujours plus ou moins chargé de gas méphitique, dont l'action ſe porte particulièrement à la tête & ſur le genre nerveux. S'il y a de la muſique, c'eſt un moyen de plus pour agir ſur les nerfs, & pour les émouvoir.

Effets de l'imagination & de l'imitation dans les aſſemblées nombreuſes.

Pluſieurs femmes ſont magnétiſées à la fois, & n'éprouvent d'abord que des effets

ſemblables à ceux que les commiſſaires ont obtenus dans pluſieurs de leurs expériences. Ils ont reconnu que, même au traitement, ce n'eſt le plus ſouvent qu'au bout de deux heures que les criſes commencent. Peu à peu les impreſſions ſe communiquent & ſe renforcent, comme on le remarque aux repréſentations théatrales, où les impreſſions ſont plus grandes lorſqu'il y a beaucoup de ſpectateurs, & ſur-tout dans les lieux où l'on a la liberté d'applaudir. Ce ſigne des émotions particulières établit une émotion générale que chacun partage au degré dont il eſt ſuſceptible; c'eſt ce qu'on obſerve encore dans les armées un jour de bataille, où l'enthouſiaſme du courage, comme les terreurs paniques, ſe propagent avec tant de rapidité. Le ſon du tambour & de la muſique militaire, le bruit du canon, la mouſqueterie, les cris, le déſordre, ébranlent les organes, donnent aux eſprits le même mouvement, & montent les imaginations au même degré. Dans cette unité d'ivreſſe, une impreſſion manifeſtée devient univerſelle; elle encourage à charger, ou elle détermine à fuir. La même cauſe fait naître les révoltes; l'imagination gouverne la multitude: les hommes réunis en nombre, ſont plus ſoumis à leurs ſens, la raiſon a moins d'empire ſur eux; &, lorſque le fanatiſme préſide à ces aſſemblées, il pro-

duit les trembleurs des Cévennes (*a*). C'eſt pour arrêter ce mouvement ſi facilement

---

(*a*) M. le maréchal *de Villars*, qui termina les troubles des Cévennes, dit : « J'ai vu dans ce genre, des choſes que je n'aurois pas crues, ſi elles ne s'étoient point paſſées ſous mes yeux ; une ville entière, dont toutes les femmes & les filles, ſans exception, paroiſſoient poſſédées du diable. Elles trembloient & prophétiſoient publiquement dans les rues.... Une eut la hardieſſe de trembler & de prophétiſer pendant une heure devant moi. Mais, de toutes ces folies, la plus ſurprenante fut celle que me raconta M. l'évêque d'Alais, & que je mandai à M. *de Chamillard*, en ces termes : »

« Un Monſieur de Mandagors, ſeigneur de la terre de ce nom, maire d'Alais, poſſédant les premières charges dans la ville & dans le comté, ayant d'ailleurs été quelque temps ſubdélégué de M. *de Báville*, vient de faire une choſe extraordinaire. C'eſt un homme de ſoixante ans, ſage par ſes mœurs, de beaucoup d'eſprit, ayant compoſé & fait imprimer pluſieurs ouvrages. J'en ai lu quelques-uns. mais dans leſquels, avant que de ſavoir ce que je viens d'apprendre de lui, j'ai trouvé une imagination bien vive. »

« Une prophéteſſe, âgée de vingt-ſept à vingt-huit ans, fut arrêtée. il y a environ dix-huit mois, & menée devant M. d'Alais. Il l'interrogea en préſence de pluſieurs eccléſiaſtiques. Cette créature, après l'avoir écouté, lui répond d'un air modeſte, & l'exhorte à ne plus tourmenter les vrais enfans de Dieu ; & puis lui parle pendant une heure de ſuite une langue étrangère, à laquelle il ne comprit pas un mot ; comme nous

communiqué aux esprits, que dans les villes séditieuses on défend les attroupemens.

---

avons vu le duc *de la Ferté* autrefois, quand il avoit un peu bu, parler anglois devant des Anglois. J'en ai vu dire, j'entends bien qu'il parle anglois mais je ne comprends pas un mot de ce qu'il dit Cela eût été difficile aussi à comprendre, car jamais il n'avoit su un mot d'anglois. Cette fille parloit grec, hébreu de même. »

« Vous croyez bien que M. d'Alais fit enfermer la prophétesse. Après plusieurs mois, cette fille paroissant revenue de ses égaremens par les soins & avis du sieur *de Mandagors*, qui la fréquentoit, on la laissa en liberté; & de cette liberté, & de celle que le sieur *de Mandagors* prenoit avec elle, il en est arrivé que cette prophétesse est grosse. »

« Mais le fait présent est que le sieur *de Mandagors* s'est défait de toutes ses charges, les a remises à son fils, & a dit à quelques particuliers, & à M. l'évêque lui-même, que c'étoit par le commandement de Dieu qu'il avoit connu cette prophéteresse, & que l'enfant qui en naîtra sera le vrai Sauveur du monde. De tout cela, & en un autre pays que celui-ci, l'on ne feroit autre chose que d'envoyer M. le Maire & la Prophétesse aux Petites Maisons. M. l Evêque m'a proposé de le faire arrêter. J'ai voulu auparavant en conférer avec M. *de Bâville*; ordonnant cependant de l'observer & la prophétesse aussi, de manière qu'ils ne puissent s'échapper: ma pensée étant qu'au milieu des fous, ce qui regarde un fou de cette importance, doit faire le moins de bruit qu'il est possible; qu'il falloit par conséquent tâcher de le dépayser tout doucement, & s'en as-

Par-tout l'exemple agit ſur le moral, l'imitation machinale met en jeu le phyſique : en iſolant les individus, on calme les eſprits ; en les ſéparant, on fait ceſſer également les convulſions, toujours contagieuſes de leur nature : on en a un exemple récent dans les jeunes filles de S. Roch, qui ſéparées ont été guéries des convulſions qu'elles avoient étant réunies (*a*).

---

furer enſuite ; car, vous jugez bien que de déclarer publiquement pour prophète un maire d'Alais, un ſeigneur de terres aſſez conſidérables, ancien ſubdélégué de l'Intendant, auteur, & juſqu'alors réputé ſage, au milieu de gens qui ſont accoutumés à l'eſtimer & à le reſpecter, tout cela pourroit en pervertir plus qu'en corriger : d'autant plus que hors la folie de croire que Dieu lui a ordonné de connoître cette fille, il eſt très-ſage dans ſes diſcours, comme étoit Don Guichotte très-ſage, hors quand il étoit queſtion de chevalerie. L'avis de M. *de Bâville* fut comme le mien, de ne pas bruſquer. Ses enfans le menèrent ſans éclat dans un de ſes châteaux, où on le retint, & la prophéteſſe fut renfermée. » *Vie du maréchal duc de Villars, page 325 & ſuiv.*

(*a*) Le jour de la cérémonie de la première communion, faite en la paroiſſe S. Roch, il y a quelques années (1780,) après l'office du ſoir, on fit, ainſi qu'il eſt d'uſage, la proceſſion en dehors. A peine les enfans furent-ils rentrés à l'égliſe, & rendus à leurs places, qu'une jeune fille ſe trouva mal, & eut des convulſions. Cette affection ſe propagea avec une telle rapidité, que

On retrouve donc le magnétiſme, ou plutôt l'imagination agiſſant au ſpectacle, à l'armée, dans les aſſemblées nombreuſes, comme au baquet, agiſſant par des moyens différens, mais produiſant des effets ſemblables. Le baquet eſt entouré d'une foule de malades; les ſenſations ſont continuellement communiquées & rendues; les nerfs à la longue doivent ſe fatiguer de cet exercice, ils s'irritent, & la femme la plus ſenſible donne le ſignal: alors les cordes par-tout tendues au même degré & à l'uniſſon, ſe répondent, & les criſes ſe multiplient; elles ſe renforcent mutuellement,

---

dans l'eſpace d'une demi-heure, cinquante ou ſoixante jeunes filles, de douze à dix-neuf ans, tombèrent dans les mêmes convulſions; c'eſt-à-dire, ſerrement à la gorge, gonflement à l'eſtomac, l'étouffement, le hoquet & les convulſions plus ou moins fortes. Ces accidens reparurent à quelques-unes dans le courant de la ſemaine; mais le dimanche ſuivant, étant aſſemblées chez les dames de Sainte-Anne, dont l'inſtitution eſt d'enſeigner les jeunes filles, douze retombèrent dans les mêmes convulſions, & il en ſeroit tombé davantage, ſi on n'eût eu la précaution de renvoyer ſur le champ chaque enfant chez ſes parens. On fut obligé de multiplier les écoles. En ſéparant ainſi les enfans, & ne les tenant aſſemblés qu'en petit nombre, trois ſemaines ſuffirent pour diſſiper entièrement cette affection épidémique. *Voyez* pour des exemples ſemblables, le Naturaliſme des convulſions, par M. *Hecquet*.

elles deviennent violentes. En même temps les hommes, témoins de ces émotions, les partagent à proportion de leur ſenſibilité nerveuſe; & ceux chez qui cette ſenſibilité eſt plus grande & plus mobile, tombent eux-mêmes en criſe.

Cette grande mobilité en partie naturelle, & en partie acquiſe, tant chez les hommes que chez les femmes, devient habitude. Ces ſenſations une ou pluſieurs fois éprouvées, il ne s'agit plus que d'en rappeller le ſouvenir, de monter l'imagination au même degré pour opérer les mêmes effets; c'eſt ce qu'il eſt toujours facile de faire en plaçant le ſujet dans les mêmes circonſtances: alors il n'eſt plus beſoin du traitement public, on n'a qu'à toucher les hypochondres, promener le doigt & la baguette de fer devant le viſage; ces ſignes ſont connus; il n'eſt pas même néceſſaire qu'ils ſoient employés: il ſuffit que les malades, les yeux bandés, croient que ces ſignes ſont répétés ſur eux, ſe perſuadent qu'on les magnétiſe; les idées ſe réveillent, les ſenſations ſe reproduiſent; l'imagination employant ſes moyens accoutumés, & reprenant les mêmes voies, fait reparoître les mêmes phénomènes. C'eſt ce qui arrive à des malades de M. *Deſlon*, qui tombent en criſe ſans baquet, & ſans être excités par le ſpectacle du traitement public.

Attouchement, imagination, imitation, ſont les vraies cauſes des effets attribués au magnétiſme.

Attouchement, imagination, imitation, telles ſont donc les vraies cauſes des effets attribués à cet agent nouveau, connu ſous le nom de *magnétiſme animal*, à ce fluide que l'on dit circuler dans le corps, & ſe communiquer d'individu à individu; tel eſt le réſultat des expériences des commiſſaires, & des obſervations qu'ils ont faites ſur les moyens employés, & ſur les effets produits. Cet agent, ce fluide n'exiſte pas; mais tout chimérique qu'il eſt, l'idée n'en eſt pas nouvelle. Quelques auteurs, quelques médecins du ſiècle dernier en ont expreſſément traité dans pluſieurs ouvrages. Les recherches curieuſes & intéreſſantes de M. *Thouret*, prouvent au public que la théorie, les procédés, les effets du magnétiſme animal, propoſés dans le ſiècle dernier, étoient à-peu-près ſemblables à ceux qu'on renouvelle dans celui-ci. Le magnétiſme n'eſt donc qu'une vieille erreur. Cette théorie eſt préſentée aujourd'hui avec un appareil impoſant, néceſſaire dans un ſiècle plus éclairé; mais elle n'en eſt pas moins fauſſe. L'homme ſaiſi quitte, reprend l'erreur qui le flatte. Il eſt des erreurs qui ſeront éternellement chères à l'humanité. Combien

l'aſtrologie n'a-t-elle pas reparu de fois ſur la terre ? Le magnétiſme tendroit à nous y ramener. On a voulu le lier aux influences céleſtes, pour qu'il ſéduisît davantage, & qu'il attirât les hommes par les deux eſpérances qui les touchent le plus, celle de ſavoir leur avenir, & celle de prolonger leurs jours.

L'imagination ſemble la plus puiſſante ; l'attouchement ſert à l'ébranler, & l'imitation répand ſes impreſſions.

Il y a lieu de croire que l'imagination eſt la principale des trois cauſes que l'on vient d'aſſigner au magnétiſme. On a vu par les expériences citées, qu'elle ſuffit ſeule pour produire des criſes. La preſſion, l'attouchement, ſemblent donc lui ſervir de préparations ; c'eſt par l'attouchement que les nerfs commencent à s'ébranler, l'imitation communique & répand les impreſſions : mais l'imagination eſt cette puiſſance active & terrible qui opère les grands effets que l'on obſerve avec étonnement dans le traitement public. Ces effets frappent les yeux de tout le monde, tandis que la cauſe eſt obſcure & cachée. Quand on conſidère que ces effets ont ſéduit, dans les ſiècles derniers, des hommes eſtimables par leur mérite, par leurs connoiſſances, & même par leur génie, tels que *Paracelſe*, *Vanhelmont*,

Kirker, &c. on ne doit pas s'étonner ſi aujourd'hui des perſonnes inſtruites, éclairées, ſi même un grand nombre de médecins y ont été trompés. Les commiſſaires admis ſeulement au traitement public où l'on n'a ni le temps, ni la facilité de faire des expériences déciſives, auroient pu eux-mêmes être induits en erreur. Il faut avoir eu la liberté d'iſoler les effets pour en diſtinguer les cauſes; il faut avoir vu comme eux l'imagination agir, en quelque ſorte, partiellement, produire ſes effets ſéparés & en détail, pour concevoir l'accumulation de ces effets, pour ſavoir ſe faire une idée de ſa puiſſance entière, & ſe rendre compte de ſes prodiges; mais cet examen demande un ſacrifice de temps, & un nombre de recherches ſuivies qu'on n'a pas toujours le loiſir d'entreprendre pour ſon inſtruction, ou ſa curioſité particulière, qu'on n'a pas même le droit de ſuivre, à moins d'être, comme les commiſſaires, chargés des ordres du Roi, & honorés de la confiance publique.

M. Deſlon *ne s'éloigne pas de ces principes, & il croit utile d'employer le pouvoir de l'imagination dans la pratique de la médecine.*

M. *Deſlon* ne s'éloigne pas de ces principes. Il a déclaré dans le comité tenu chez

M. *Franklin* le 19 juin, qu'il croyoit pouvoir poſer en fait que l'imagination avoit la plus grande part dans les effets du magnétiſme animal ; il a dit que cet agent nouveau n'étoit peut-être que l'imagination elle-même, dont le pouvoir eſt auſſi puiſſant qu'il eſt peu connu : il aſſure avoir conſtamment reconnu ce pouvoir dans le traitement de ſes malades, & il aſſure également que pluſieurs ont été ou guéris, ou infiniment ſoulagés. Il a obſervé aux commiſſaires que l'imagination, ainſi dirigée au ſoulagement de l'humanité ſouffrante, ſeroit un grand bien dans la pratique de la médecine (*a*) ; &, perſuadé de cette vérité du pouvoir de l'imagination, il les a invités à en étudier chez lui la marche & les effets. Si M. *Deſlon* eſt encore attaché à la premiére idée que ces effets ſont dûs à l'action d'un fluide qui ſe communique d'individu à individu par l'attouchement ou par la direction d'un conducteur, il ne tardera pas à reconnoître avec les commiſſaires, qu'il ne

(*a*) M. *Deſlon* avoit déja dit en 1780 : « Si M. *Meſmer* n'avoit d'autre ſecret que celui de faire agir l'imagination efficacement pour la ſanté, n'en auroit-il pas toujours un bien merveilleux ? Car ſi la médecine d'imagination étoit la meilleure, pourquoi ne ferions-nous pas la médecine d'imagination ? » *Obſervation ſur le Magnétiſme animal, pages 46 & 47.*

faut

faut qu'une cauſe pour un effet, & que, puiſque l'imagination ſuffit, le fluide eſt inutile. Sans doute nous ſommes entourés d'un fluide qui nous appartient; la tranſpiration inſenſible forme autour de nous une atmoſphère de vapeurs également inſenſibles; mais ce fluide n'agit que comme les atmoſphères, ne peut ſe communiquer qu'infiniment peu par l'attouchement, ne ſe dirige ni par des conducteurs, ni par le regard, ni par l'intention, n'eſt point propagé par le ſon, ni réfléchi par les glaces, & n'eſt ſuſceptible dans aucun cas des effets qu'on lui attribue.

L'imagination eſt preſque toujours nuiſible, quand elle produit des effets violens & des convulſions.

Il reſte à examiner ſi les criſes ou les convulſions, produites par les procédés de ce prétendu magnétiſme, dans les aſſemblées autour du baquet, peuvent être utiles, & guérir ou ſoulager les malades. Sans doute l'imagination des malades influe ſouvent beaucoup dans la cure de leurs maladies. L'effet n'en eſt connu que par une expérience générale, & n'a point été déterminé par des expériences poſitives; mais il ne ſemble pas qu'on en puiſſe douter. C'eſt un adage connu, que la foi ſauve en médecine; cette foi eſt le produit de l'imagination:

alors l'imagination n'agit que par des moyens doux ; c'eſt en répandant le calme dans tous les ſens, en rétabliſſant l'ordre dans les fonctions, en ranimant tout par l'eſpérance. L'eſpérance eſt la vie de l'homme ; qui peut lui rendre l'une, contribue à lui rendre l'autre : mais lorſque l'imagination produit des convulſions, elle agit par des moyens violens ; ces moyens ſont preſque toujours deſtructeurs. Il eſt des cas très-rares où ils peuvent être utiles ; il eſt des cas déſeſpérés où il faut tout troubler pour ordonner tout de nouveau. Ces ſecouſſes dangereuſes ne peuvent être d'uſage en médecine que comme les poiſons. Il faut que la néceſſité les commande, & que l'économie les emploie. Ce beſoin eſt momentané, la ſecouſſe doit être unique. Loin de la répéter, le médecin ſage s'occupe des moyens de réparer le mal néceſſaire qu'elle a produit ; mais au traitement public du magnétiſme, les criſes ſe répètent tous les jours, elles ſont longues, violentes ; l'état de ces criſes étant nuiſible, l'habitude n'en peut être que funeſte. Comment concevoir qu'une femme dont la poitrine eſt attaquée, puiſſe ſans danger avoir des criſes d'une toux convulſive, des expectorations forcées ; & par des efforts violens, & répétés, fatiguer peut-être déchirer le poumon, où l'on a tant de peine à porter le baume & les adouciſſemens ? Comment

imaginer qu'un homme, quelle que ſoit ſa maladie, ait beſoin pour la guérir de tomber dans des criſes où la vue ſemble ſe perdre, où les membres ſe roidiſſent, où dans des mouvemens précipités & involontaires, il ſe frappe rudement la poitrine; criſes qui finiſſent par un crachement abondant de glaires & de ſang? Ce ſang n'eſt ni vicié, ni corrompu; ce ſang ſort des vaiſſeaux d'où il eſt arraché par les efforts, & d'où il ſort contre le vœu de la nature. Ces effets ſont donc un mal réel & non un mal curatif; c'eſt un mal ajouté à la maladie, quelle qu'elle ſoit.

Ces convulſions peuvent devenir habituelles, ſe répandre dans les villes, & ſe communiquer aux enfans.

Ces criſes ont encore un autre danger. L'homme eſt ſans ceſſe maîtriſé par la coutume; l'habitude modifie la nature par degrés ſucceſſifs; mais elle en diſpoſe ſi puiſſamment, que ſouvent elle la change preſque entièrement, & la rend méconnoiſſable. Qui nous aſſure que cet état de criſes, d'abord imprimé à volonté, ne deviendra pas habituel? Et ſi cette habitude, ainſi contractée, reproduiſoit ſouvent les mêmes accidens malgré la volonté, & preſque ſans le ſecours de l'imagination, quel ſeroit

le ſort d'un individu aſſujetti à ces criſes violentes, tourmenté phyſiquement & moralement de leur impreſſion malheureuſe, dont les jours ſeroient partagés entre l'appréhenſion & la douleur, & dont la vie ne ſeroit qu'un ſupplice durable? Ces maladies de nerfs, lorſqu'elles ſont naturelles, font le déſeſpoir des médecins; ce n'eſt pas à l'art à les produire. Cet art eſt funeſte, qui trouble les fonctions de l'économie animale, pouſſe la nature à des écarts, & multiplie les victimes de ſes déréglemens. Cet art eſt d'autant plus dangereux, que non-ſeulement il aggrave les maux de nerfs en en rappellant les accidens, en les faiſant dégénérer en habitude. Mais ſi ce mal eſt contagieux, comme on peut le ſoupçonner, l'uſage de provoquer des convulſions nerveuſes, & de les exciter en public dans les traitemens, eſt un moyen de les répandre dans les grandes villes, & même d'en affliger les générations à venir, puiſque les maux & les habitudes des parens ſe tranſmettent à leur poſtérité.

Concluſion. Le fluide magnétique n'exiſte pas, & les moyens employés pour le mettre en action ſont dangereux.

Les commiſſaires ayant reconnu que ce fluide magnétique animal ne peut être ap-

perçu par aucun de nos ſens, qu'il n'a eu aucune action, ni ſur eux-mêmes, ni ſur les malades qu'ils lui ont ſoumis; s'étant aſſurés que les preſſions & les attouchemens occaſionnent des changemens rarement favorables dans l'économie animale, & des ébranlemens toujours fâcheux dans l'imagination; ayant enfin démontré par des expériences déciſives que l'imagination ſans magnétiſme produit des convulſions, & que le magnétiſme ſans l'imagination ne produit rien; ils ont conclu d'une voix unanime, ſur la queſtion de l'exiſtence & de l'utilité du magnétiſme, que rien ne prouve l'exiſtence du fluide magnétique animal; que ce fluide ſans exiſtence eſt par conſéquent ſans utilité; que les violens effets que l'on obſerve au traitement public, appartiennent à l'attouchement, à l'imagination miſe en action, & à cette imitation machinale qui nous porte malgré nous à répéter ce qui frappe nos ſens; & en même temps, il ſe croient obligés d'ajouter, comme une obſervation importante, que les attouchemens, l'action répétée de l'imagination pour produire des criſes, peuvent être nuiſibles; que le ſpectacle de ces criſes eſt également dangereux, à cauſe de cette imitation dont la nature ſemble nous avoir fait une loi; & que par conſéquent tout traitement public où les moyens du magnétiſme ſeront em-

ployés, ne peut avoir à la longue que des effets funeſtes (*a*).

A Paris, ce 11 août 1784. *Signé* B. FRANKLIN, MAJAULT, LE ROY, SALLIN, BAILLY, D'ARCET, DE BORY, GUILLOTIN, LAVOISIER.

(*a*) Si l'on objectoit aux commiſſaires, que cette concluſion porte ſur le magnétiſme en général, au lieu de porter ſeulement ſur le magnétiſme pratiqué par M. *Deſlon*, les commiſſaires répondroient que l'intention du Roi a été d'avoir leur avis ſur le magnétiſme animal; ils n'ont point par conſéquent excédé les bornes de leur commiſſion. Ils répondroient encore que M. *Deſlon* leur a paru inſtruit de ce qu'on appelle les principes du magnétiſme, & qu'il poſsède certainement les moyens de produire des effets & d'exciter des criſes.

Ces principes de M. *Deſlon* ſont les mêmes que ceux qui ſont renfermés dans les vingt-ſept propoſitions que M. *Meſmer* a rendues publiques, par la voie de l'impreſſion, en 1779. Si M. *Meſmer* annonce aujourd'hui une théorie plus vaſte, les commiſſaires n'ont point eu beſoin de connoître cette théorie, pour décider de l'exiſtence & de l'utilité du magnétiſme; ils n'ont dû conſidérer que les effets. C'eſt par les effets que l'exiſtence d'une cauſe ſe manifeſte; c'eſt par les mêmes effets que ſon utilité peut être démontrée. Les phénomènes ſont connus par obſervation, longtemps avant qu'on puiſſe parvenir à la théorie qui les enchaîne & qui les explique. La théorie de l'aimant n'exiſte pas encore, & ſes phénomènes ſont conſtatés par l'expérience de pluſieurs ſiècles. La théorie de M. *Meſmer* eſt ici indiffé-

rente & ſuperflue : les pratiques, les effets ; voilà ce qu'il s'agiſſoit d'examiner. Or il eſt aiſé de prouver que les pratiques eſſentielles du magnétiſme ſont connues de M. *Deſlon*.

M. *Deſlon* a été pendant pluſieurs années diſciple de M. *Meſmer ;* il a vu conſtamment pendant ce temps, employer les pratiques du magnétiſme animal, & les moyens de l'exciter & de le diriger. M. *Deſlon* a lui-même traité des malades devant M. *Meſmer ;* éloigné, il a opéré les mêmes effets que chez M. *Meſmer :* enſuite rapprochés, l'un & l'autre ont réuni leurs malades ; l'un & l'autre ont traité indiſtinctement ces malades, & par conſéquent en ſuivant les mêmes procédés. La méthode que ſuit aujourd'hui M. *Deſlon*, ne peut donc être que celle de M. *Meſmer*.

Les effets ſe correſpondent également. Il y a des criſes auſſi violentes, auſſi multipliées, & annoncées par des ſymptômes ſemblables chez M. *Deſlon*, & chez M. *Meſmer ;* ces effets n'appartiennent donc point à une pratique particulière, mais à la pratique du magnétiſme en général. Les expériences des commiſſaires démontrent que les effets obtenus par M. *Deſlon*, ſont dûs à l'attouchement, à l'imagination, à l'imitation. Ces cauſes ſont donc celles du magnétiſme en général. Les obſervations des commiſſaires les ont convaincus, que ces criſes convulſives & les moyens violens, ne peuvent être utiles en médecine que comme les poiſons ; & ils ont jugé, indépendamment de toute théorie, que par-tout où l'on cherchera à exciter des convulſions, elles pourront devenir habituelles & nuiſibles ; elles pourront ſe répandre en épidémie, & peut-être s'étendre aux générations futures.

Les commiſſaires ont dû conclure en conſéquence, que non-ſeulement les procédés d'une

pratique particulière, mais les procédés du magnétisme en général, pouvoient à la longue devenir funeſtes.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de ſeptembre 1784.

Pendant ce mois le baromètre s'eſt ſoutenu au deſſus de 28 pouces, à l'exception de huit à neuf jours où il eſt deſcendu juſqu'à 27 pouces 8 lignes. Sa plus grande élévation a été de 28 pouc. 4 lignes.

Du 2 au 22, le thermomètre vers le midi eſt monté aſſez conſtamment de 18 à 22 degrés & demi au deſſus de 0. Vers la fin du mois, la température eſt devenue froide & humide, ſur-tout les matinées & les ſoirées; le thermomètre marquoit alors de 7 à 14. Le plus grand degré de chaleur a été 22 $\frac{1}{2}$; le moindre, de 7 deg. au deſſus de 0.

L'hygromètre a montré beaucoup plus de ſéchereſſe que les mois précédens, il eſt monté juſqu'à 16 degrés; ſur la fin du mois, il marquoit de 2 à 5 degrés.

Il eſt tombé à Paris 11 lignes neuf dixièmes d'eau pendant ce mois.

Le vent régnant a été le nord du 22 au 30; il s'eſt tourné au ſud, ſud-oueſt, ſud-eſt, & a beaucoup varié.

Les mois de juin, juillet & août, ont été froids & humides, comme nous l'avons obſervé; les jours clairs & ſereins ont été très-rares, ainſi que les chaleurs qui ont été bruſques & momentanées: auſſi n'a-t-on pas pu prendre cette année les bains de rivière, & la végétation a été languiſſante.

Ainſi qu'en mai, le beau temps s'eſt manifeſté le 2 du mois de ſeptembre, & a continué juſqu'au 22 ſans interruption; la chaleur s'eſt ſoutenue

pendant ce temps, ce qui a rétabli la végétation & contribué à la maturité des fruits. Le reſte du mois a été orageux & très-variable; il y a eu des coups de vents, des ondées, deux fois de l'orage, de la pluie de peu de durée; la température a été pendant ce temps froide & humide.

Les fièvres tierces & doubles-tierces qui régnoient depuis ſi long-temps, ont paru diminuer ſenſiblement pendant les vingt premiers jours du mois; elles ont continué de céder facilement aux moyens indiqués. Il eſt à préſumer que le retour du beau temps & de la chaleur a opéré ce que produit naturellement la conſtitution d'été, qu'il a aidé & accéléré l'heureuſe terminaiſon de ces maladies. On a obſervé quelques rechûtes de fièvres tierces & doubles-tierces, & c'étoient celles qui avoient été traitées par le quinquina.

Il y eut très-peu de fièvres quotidiennes & quartes: vers la fin du mois, on a commencé à en voir pluſieurs; elles ſont peu rebelles. Les fièvres malignes ſe ſont auſſi manifeſtées à cette époque, elles ont parcouru leurs périodes ſans caractère fâcheux, elles ont cédé facilement au traitement indiqué. Les petites-véroles ont été nombreuſes; mais, ſoit diſcrètes, ſoit confluentes, elles n'ont point été fâcheuſes; quelques-unes cependant, mais en très-petit nombre, ont été compliquées de putridité & de pétéchies. Il y a eu des dévoiemens inflammatoires qui ont exigé des ſaignées. En général, il y a eu peu de maladies graves, mais beaucoup d'incommodités provenantes du froid humide qui a régné les huit à dix derniers jours de ce mois, & dépendantes de la tranſpiration répercutée, telles que de la toux, des diarrhées ſimples ou ſéreuſes, des fluxions aux yeux, au cou, des maux de gorge, des douleurs rhumatiſmales, des éruptions & des engorgemens glanduleux.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
SEPTEMBRE 1784.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du Soleil.	*A deux heures du soir.*	*A neuf heures du soir.*	*Au matin.*	*A Midi.*	*Au soir.*
	Dégr.	*Dégr.*	*Dégr.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*
1	12, 1	16,13	12, 6	27 8, 0	27 8, 8	27 9, 9
2	9,15	14,17	10,13	27 11, 4	28 0, 3	28 1, 3
3	9, 9	17, 2	13, 4	28 1,10	28 2, 2	28 2, 3
4	11, 4	19, 8	14, 7	28 1,10	28 1, 1	28 0,10
5	12, 5	19,16	16, 1	28 0,10	28 0,10	28 1, 1
6	12,15	20,18	16, 6	28 1, 3	28 1, 5	28 1, 6
7	14, 0	22,12	16,10	28 1,10	28 2, 1	28 2, 4
8	13,18	23,11	18, 3	28 2, 2	28 2, 3	28 2, 3
9	12,16	21,16	17,11	28 2, 2	28 2, 1	28 2, 1
10	13, 2	16,18	13,12	28 1, 8	28 2, 1	28 2, 5
11	9, 0	16,18	14, 4	28 2, 5	28 2, 2	28 1,11
12	11,14	22,16	15,10	28 1, 7	28 1, 3	28 0, 9
13	13, 9	21, 6	16,18	28 0, 1	27 11, 7	27 11, 2
14	13, 8	21, 4	12,15	27 10, 9	27 10,10	27 11, 3
15	10, 0	18,14	13, 6	27 11, 3	27 11, 4	27 11, 6
16	9,16	17,15	18,12	27 11,10	27 11,10	27 11,11
17	8, 7	17, 0	11,12	27 11, 8	27 11, 6	27 11, 8
18	8,17	17, 5	11,13	27 11, 6	27 10, 8	27 9, 0
19	8,11	20,14	12,14	27 8, 8	27 7, 0	27 6, 6
20	10,14	17,14	12,10	27 5,10	27 5,10	27 7,10
21	9,10	14,15	10, 7	27 6, 7	27 11, 0	27 7, 0
22	9,17	12, 7	12,16	27 6, 2	27 9, 6	27 9, 3
23	12,19	15,12	10,10	27 8, 1	27 8, 4	27 9, 5
24	7,17	15, 4	11, 5	27 10, 6	27 10, 9	27 10, 5
25	8,18	17, 9	14, 3	27 9, 4	27 8, 3	27 7, 9
26	11,11	15,10	10,14	27 7, 9	27 7, 6	27 8, 0
27	10, 0	13,10	9,10	27 8,11	27 9, 0	27 8, 9
28	9, 1	8,15	8, 8	27 7, 5	27 7, 7	27 8, 4
29	8, 3	13, 8	8, 4	27 8,11	27 9, 2	27 9, 8
30	6, 3	9,15	4, 7	27 10, 1	27 10, 5	27 11, 3
31						

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le soir à 9 heures.*
1	S. couv. doux.	N-O. cou. chau.	N-E. ſer. doux.
2	N-E. cou. frais.	N-E. nua. chau.	N-E. *idem.*
3	N-E. ſer. frais.	E. *idem.*	N-E. *idem.*
4	E. ſer. tempéré.	E. *idem.*	E. ſerein, chau.
5	E. nuag. doux.	S. cou. chaud.	N-E *idem.*
6	E. ſer. doux.	S-E. nua. chau.	N-E. *idem.*
7	N-E. ſer. chau.	N-E. n. très-ch.	N-E. *idem.*
8	N-E. ſer. doux.	N-E. ſer. très-ch.	N-E. *id.* aur. bor.
9	N-E. ſer. do. br.	N-E. *idem.*	N. ſer. chaud.
10	N-O. cou. dou.	N. couv. chaud.	N. couv. doux.
11	N-E. ſer. fra. v.	E. ſer. chaud.	E. ſer. do. ve.
12	E. ſer. temp. v.	E. ſer. très-cha.	E. ſer. chaud. v.
13	E. ſer. doux.	S-E. *idem.*	S-E. ſer. ch. vap.
14	S-E. *idem*, vap.	N. *idem.*	N. ſer. do. ve.
15	E. nu. tempéré, vent.	E. *idem.*	N-E. ſer. doux, auro. boréale.
16	E. ſerein, frais.	E. ſerein, chau.	N-E. ſer. chau.
17	E. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. ſer. frais.
18	N-E. *idem*, bro.	S-E. nuag. cha.	E. *idem.*
19	S-E. ſer. frais.	S. nuag. chaud.	S. ſer. doux.
20	S. nua. tempér.	S. couv. chaud.	S. cou. temp. pl.
21	S-O. nua. frais.	E. nuag. doux.	S-E. nuag. frais.
22	S-E. *idem.*	S-O. cou. fr. ve.	S-O. c. fr. v. pl.
23	S-O. co. fr. v. pl.	S-O. *idem.*	O. ſer. frais, ve.
24	S-O. couv. fro.	S-O. cou. chau.	S-O. cou. dou.
25	E. nuag. frais.	S-E. *idem.*	S-E. *id.* pl. tonn.
26	S-O. couv. do.	S-O. c. do. ve.	S-O. nu. fra. v.
27	S-O. couv. frai.	S-O. *idem.*	S-O. cou. frais, pluie, vent.
28	S-O. cou. frais, pluie.	S. couv. frais, pluie, vent.	O. *idem.* E. cou. fra. ve.
29	O. couv. frais.	E. *idem.*	
30	N. cou. très-fra.	N-E. nua. frais.	N. ſer. froid.
31			

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur....	23, 11 deg.	le 8
Moindre degré de chaleur.....	6, 3	le 30
Chaleur moyenne.....	13, 19 deg.	
	pouc. *lig.*	
Plus grande élévation du mercure.....	28, 2, 5,	le 11
Moindre élév. du mercure...	27, 5, 10,	le 20
Elévation moyenne..	27, 10, 9	

Nombre de jours de Beau.....	14	
de Couvert...	9	
de Nuages...	7	
de Vent.....	9	
de Tonnerre.	1	
de Brouillard.	2	
de Pluie.....	7	
de Neige....	0	
Aurore boréale....	2	
Quantité de Pluie.....	13	1, lig.
Evaporation.....	24	1
Différence.....	11	0
Le vent a soufflé du N.....	7	fois
N-E....	23	
N-O....	2	
S.....	7	
S-E....	10	
S-O....	15	
E.....	22	
O.....	3	

TEMPÉRAT. sèche & très-chaude jusqu'au 20, où les soirées & les matinées sont devenues d'abord très-fraîches, & ensuite froides.

MALADIES : fièvres bilieuses.

Plus grande sécheresse.... 50, 3 deg. le 16

Moindre..... 9, 1 le 1er.
Moyenne..... 32, 1

La rigueur des froids de l'hiver passé & les pluies abondantes, ainsi que la température froide du mois d'août, avoient fait beaucoup de tort aux vignes, mais les chaleurs extraordinaires du mois de septembre ont tout rétabli; ce qui étoit pourri, s'est séché; le raisin a bien mûri, & il a donné beaucoup plus qu'on n'espéroit; c'est une année ordinaire pour la vendange.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier octobre 1784.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de septembre 1784; par M. BOUCHER, médecin.

La température de l'air a été, ce mois, bien différente du précédent. Si l'on excepte quelques jours de la fin du mois; nous n'avons eu que du beau temps: on a même éprouvé des chaleurs, du 4 au 21, la liqueur du thermomètre s'étant élevée, durant plusieurs jours, au terme de 18 degrés au dessus de la congélation, par un vent de nord-est. Le vent ayant ensuite passé au sud, on a eu de la pluie par intervalles.

Le mercure dans le baromètre a été observé, du 2 au 18, au terme de 28 pouces, ou très-près de ce terme: il s'est même élevé au dessus. Le 3 il étoit à 28 pouces 3 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 18 $\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 5 $\frac{1}{2}$ degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son

plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 8 lign.

Le vent a ſoufflé 9 fois du Nord.
8 fois du Nord vers l'Eſt.
3 fois de l'Eſt.
2 fois du Sud vers l'Eſt.
7 fois du Sud.
5 fois du Sud vers l'Oueſt.
2 fois de l'Oueſt.

Il y a eu 15 jours de temps couvert ou nuageux.
5 jours de pluie.
1 jour de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué une légère humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de ſeptembre 1784.

Deux eſpèces de fièvre continue ont régné ce mois; une fièvre catarrhale & la fièvre putride-maligne.

La fièvre catarrhale portoit à la tête & à la poitrine, mais ſur-tout à la tête. Le ſang tiré des veines donnoit preſque toujours des indices de phlogoſe, ſe trouvant ferme, couenneux, ou d'un rouge foncé. Après deux ou trois ſaignées du bras, on ſe trouvoit obligé aſſez ſouvent d'en faire une au pied. S'il ſe rencontroit un point de côté ou une grande oppreſſion de poitrine, on étoit forcé de pouſſer les ſaignées plus loin. Après avoir ſuffiſamment déſempli les vaiſſeaux ſanguins, il y avoit ſouvent indication de faire emploi d'un émétique ou d'un apozème laxatif. Une ſueur modérée, ſuivie de ſelles bilieuſes, terminoit heureuſement la maladie.

La fièvre continue-putride s'étoit propagée dans le peuple. Elle étoit vermineuſe, ſur-tout

dans les jeunes ſujets, & généralement très-dangereuſe. Pluſieurs malades ſont morts dans le délire avec des convulſions, & quelques-uns dans une eſpèce de tétanos.

Les fièvres intermittentes, ſur-tout les tierces & les doubles-tierces, étoient généralement répandues. On devoit être très-réſervé ſur l'emploi du quinquina, & inſiſter long-temps ſur les inciſifs ſalins-ſavonneux, & ſur les purgatifs, avant d'en faire uſage; ſans quoi la maladie dégéneroit en fièvre lente, ou bien la fièvre tierce devenoit double tierce, ou même continue; l'hydropiſie en étoit auſſi quelquefois la ſuite.

La petite-vérole ſe propageoit; mais elle n'avoit rien de redoutable.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Nova acta phyſico-medica Academiæ Imperialis naturæ curioſorum, *&c.* C'eſt-à-dire, *Nouveaux actes phyſico-médicinaux de l'Académie Impériale des curieux de la nature, ſeptième vol. in-4° de 524 pag. non compris la Dédicace, la Table, &c. orné de pluſieurs planches en taille-douce. A Nuremberg, chez* Stein, 1784.

1. La réputation du recueil dont nous allons faire connoître le nouveau volume, eſt établie depuis long-temps; & le zèle avec lequel de ſavans médecins & phyſiciens de tous les pays y contribuent, afin d'en augmenter l'utilité, ne peut manquer d'en ſoutenir le mérite. Les articles ren-

fermés dans ce volume ſont diſtribués en deux claſſes, dont l'une contient les Obſervations, & l'autre les Mémoires & Diſſertations. Nos lecteurs ne s'attendront vraiſemblablement pas de trouver ici une liſte aride des titres, ni un précis analytique de toutes ces différentes pièces. Il ſuffira de leur en faire connoître une partie, afin de leur donner une idée de la variété des objets qui y ſont réunis.

M. *Reus*, docteur & profeſſeur de médecine à Tubingue, compare la racine du *carex arenaria*, ainſi que ſes extraits aqueux & ſpiritueux, avec la ſalſepareille & les ſubſtances que l'eau ou l'eſprit de vin extraient de cette dernière. Il avance que la première eſt plus efficace que la ſeconde; ce qui peut être vrai; mais, pour en être certain, il convient d'attendre que des expériences nombreuſes ſur des malades, viennent à l'appui de ſon aſſertion.

M. *Boddaert*, après avoir relevé quelques erreurs de *Linné* dans la diſtribution & la deſcription des animaux à mamelles, des oiſeaux & des amphibies rampans, expoſe une claſſification plus parfaite des ſerpens. Les genres qu'il établit ſont *Crotalus*, *Boa*, *Coluber*, *Anguis*, *Amphiſbæna*, *Cæcilia*.

M. *de Bachiene*, eccléſiaſtique d'Utrecht, ſe ſert du jus de joubarbe dans de l'eau-de-vie pour combattre l'épilepſie. *M. Pereboom*, qui annonce ce remède, a vu que ſon uſage a éloigné les accès épileptiques.

M. le docteur *Ch. G. Bonz* donne pluſieurs obſervations très-intéreſſantes, tant de chirurgie que d'anatomie & d'hiſtoire naturelle. Il a vu une femme qui a rendu en morceaux par le fondement, un peſſaire qu'on avoit introduit dans le vagin. A l'ouverture du cadavre d'un homme mort

mort huit jours après qu'un tonneau plein lui étoit tombé sur le ventre, il n'a point trouvé de rein droit, tandis que le gauche avoit le double de son volume ordinaire. Il rend compte d'une ponction à la vessie urinaire faite par le rectum, d'après la méthode de M. *Fleurant*, &c. &c.

M. *Hacquet* s'occupe des blessures à la tête, & enseigne la manière d'appliquer le trépan sur la partie enfoncée même; méthode qu'il croit la plus avantageuse.

La description de la seconde dixaine des vers de mer de la Norwege, pourvus d'articulations, que donne M. *O. F. Muller*, est celle des espèces suivantes : *Actinia plumosa; Actinia crassicornis; Hydra brevicornis; Hydra minuticornis; Hydra crateriformis; Hydra capitata; Hydra carnea; Doris lacinulata; Lobaria quadriloba; Myxine glutinosa.*

M. *Buchholz* a vu un homme mourir de la maladie noire. A l'ouverture du cadavre, il a trouvé le foie pâle & spongieux : en l'incisant, au lieu de sang, il ne s'en est écoulé qu'une sérosité décolorée.

M. *Scherff* fait le récit d'une guérison de cette même maladie chez une femme, opérée par la teinture de soufre de *Clauder*, & le quinquina : il y joint l'exposé des succès de la teinture de *Griffith* dans un flux de ventre opiniâtre, accompagné de fièvre lente. Le même auteur a encore fourni les détails de la dissection du cadavre d'un mélancholique.

M. *Delius* a traité deux fois la même malade attaquée de fièvre continuë, & a été par-là à portée de reconnoître la différence essentielle qu'il y a entre la perte de la voix (*aphonia*,) & la perte de la parole (*alalia.*)

M. *Plouquet* a vu réussir sur plusieurs personnes mordues de chiens enragés, les frictions avec

l'onguent mercuriel chargé de mouches cantharides pulvérisées ; l'application des véſicatoires, & l'uſage interne du camphre, du ſel de nitre & des amandes amères. Il a rencontré une variole dans laquelle la ſuppuration n'a commencé que le onzième jour après l'éruption, & une femme qui a perdu au moins cent onces de ſang dans l'eſpace de quatre heures ſans y ſuccomber.

M. *Van-Man*, médecin à la Haye, a guéri une paralyſie des extrémités inférieures, ſuite d'une chûte, par l'application des véſicatoires aux lombes & ſur le ſacrum. Il a obſervé deux fois la petite-vérole ſur le même garçon, & a vu un fœtus de quatre mois, apportant au monde des boutons varioliques, dont la mère étoit couverte au moment de l'avortement. La remarque du même auteur, que l'inoculation de la petite-vérole ne devroit être permiſe qu'en hiver, paroît mériter quelque attention.

M. *Zanetti* aſſure que l'uſage trop long-temps continué des remèdes mercuriaux a cauſé une épilepſie, & confirme l'utilité de la crême de tartre dans l'hydropiſie, par l'exemple d'une femme de cinquante ans, qu'il a guérie de cette maladie au moyen de ce remède.

M. *Paoli de Lucques* déclare que le ſoufre doré d'antimoine réuſſit dans certaines affections hyſtériques.

M. *Ritter* rapporte dans un Mémoire très-étendu les expériences faites avec vingt-une eſpèces de fleurs, trente-quatre eſpèces de feuilles, & vingt-deux eſpèces de racines, infuſées dans de l'eau. Il a ſuivi les changemens de couleur, d'odeur & de goût dans ces infuſions ; il a examiné les altérations qu'y cauſent le vinaigre ou les alcalis, & a tiré de ces eſſais des expériences pratiques ; il ajoute enfin pluſieurs remarques

propres à augmenter les connoiſſances ſur les vertus médicinales des végétaux.

M. *Bonz* enſeigne de quelle manière on peut ſe procurer & plus facilement, & plus abondamment le ſel d'urine, le phoſphore, l'eſprit de nitre & l'eſprit de ſel: il remarque que ce dernier volatiliſe les terres.

On trouve dans ce volume cinq diſſertations de M. *Crell*, dans leſquelles cet illuſtre chimiſte décrit les tentatives qu'il a faites pour concentrer l'acide ſebacé, les rapports de cet acide avec les métaux & les ſels neutres, comme auſſi ſes effets ſur ces ſubſtances, tant comme diſſolvant, que comme précipitant.

Les notices biographiques qui ſont jointes à ce volume, concernent MM. *Matani*, de Piſe, *Maternus von Cilano*, d'Altena, & *Chriſtoph-Traugott Delius*, conſeiller de la Cour de S. M. I. R. A. & référendaire pour la partie des monnoies & des mines.

ANTONII MICHELITZ, phil. & med. doct. ſacr. cæſ. reg. & apoſtol. majeſt. conſiliarii, in alma & antiquiſſ. univerſitate CAROLO FERDINANDEA inſtitut. med. & mat. med. profeſſoris reg. publ. & ord. Diſquiſitio phyſiologica cauſſarum reſpirationis. *A Prague, chez* Gerle; *à Strasbourg, chez* Kœnig, 1783. *In-8° de 72 pag.*

2. On ſait que le problême des cauſes de la reſpiration eſt encore à réſoudre. C'eſt en vain que les meilleurs phyſiologiſtes ont eſſayé d'en donner la ſolution. Il n'a paru à ce ſujet que des

hypothèſes ingénieuſes ; & nous ſommes encore forcés d'avouer notre ignorance. M. *Michelitz* ne prétend pas, dans cet écrit, décider un point ſi difficile ; ſon but eſt ſeulement de recueillir les opinions de ceux qui l'ont précédé. Il ne donne au public qu'un chapitre de phyſiologie, dans lequel il raſſemble & met dans un ſeul tableau, ſous les yeux du lecteur, tout ce que les auteurs ont dit pour rendre raiſon du mouvement alternatif de la reſpiration.

En général on peut rapporter à deux claſſes les ſentimens de ceux qui ſe ſont occupés de cet objet. Les uns ont regardé l'ame ſeule comme le mobile du mouvement alternatif de la poitrine ; les autres ont eu recours à des cauſes méchaniques.

M. *Michelitz* rapporte ainſi ſous deux diviſions toutes les opinions pour & contre. Il recueille, confronte, compare, donne les argumens & les objections, & finit par avouer ſes propres doutes & ſa propre ignorance. Il ajoute cependant qu'il préféreroit à tout autre ſentiment, celui qui regarde le ſtimulant de l'air comme mettant en jeu les organes de la reſpiration. Selon ce ſentiment, embraſſé par *Duverney*, *David*, *Senac*, *Crantz* & *Marher*, l'air qui entre dans la poitrine, excite ſur les nerfs très-ſenſibles des narines, de la trachée & des poumons, une impreſſion vive, par la force de laquelle les nerfs des muſcles de la reſpiration ſont auſſitôt affectés & obligés de dilater la poitrine. C'eſt ainſi que l'éternuement excite & établit une ſympathie entre les nerfs de la reſpiration & les olfactifs.

Cette diſſertation eſt dédiée à M. *Caldano*, médecin de Padoue.

Syſtême phyſique & moral de la femme, ou *Traité philoſophique de la conſtitution, de l'état organique, du tempérament, des mœurs & des fonctions propres au ſexe; par M. ROUSSEL, docteur en médecine de l'univerſité de Montpellier:*

Fœminarum verò virtus eſt, ſi ſpectetur corpus, pulchritudo; & ſi animus, temperantia & ſtudium operis. ARISTOT. *rhet. lib. j, c.* 5.

Prix relié 3 liv. A Paris, chez Onfroy, *libraire, rue du Hurepoix;* Méquignon *l'aîné, libr. rue des Cordeliers, près des Ecoles de chirurg. 1784. In-12 de 380 p.*

3. Cet ouvrage fut imprimé en 1775 par le ſieur *Vincent*, chez lequel il ſe vendoit. Les exemplaires qui lui reſtoient lorſqu'il s'eſt retiré du commerce, ont été acquis par les ſieurs *Onfroy* & *Méquignon*. Pour annoncer que ce livre ſe trouve actuellement dans leurs magaſins, ils ont fait diſparoître l'ancien frontiſpice, & ont mis ſur le nouveau la date de 1784; ce qui ne veut pas dire que ce ſoit une édition récemment faite; car il n'y en a eu qu'une ſeule.

Quoique cet ouvrage ſoit connu, & ait mérité de juſtes éloges lorſqu'il parut, nous profitons de cette occaſion, pour expoſer à nos lecteurs, qui pourroient ignorer ſon exiſtence, la marche que l'auteur a ſuivie.

La Préface eſt ſpécialement deſtinée à deux choſes: 1°. à rendre compte du plan de ſon travail, & des raiſons qui l'ont engagé à l'entreprendre; 2°. à faire connoître quelques-uns des

plus zélés adverſaires du ſyſtême ou de la doctrine de *Boerhaave*.

M. *Rouſſel* a diviſé ſon ouvrage en deux parties.

La PREMIERE, qui comprend ſept chapitres, traite des différences générales qui diſtinguent les deux ſexes.

On trouve dans le *premier* une idée de l'homme & de la femme: on parle dans le *ſecond* des parties ſolides (des os) qui ſervent de baſe au corps de la femme; on décrit les différences qu'on remarque entre les os de la femme & ceux de l'homme; différences qui exiſtent principalement dans la clavicule & dans les os du baſſin. Quant aux parties molles, c'eſt-à-dire les vaiſſeaux, les nerfs, les fibres charnues, tendineuſes, ligamenteuſes, & le tiſſu cellulaire, elles ſont plus grêles, plus petites, plus déliées & plus ſouples que celles dont le corps de l'homme eſt compoſé; ce qui eſt démontré dans le *troiſième* chapitre.

Le *quatrième* roule ſur les effets immédiats qui paroiſſent dériver de l'organiſation des parties ſenſibles de la femme; de-là vient que ſes mouvemens étant plus faciles & plus prompts, elle a plutôt appris l'uſage de ſes facultés; qu'elle a une plus grande facilité de penſer que l'homme; qu'elle jouit de cette fineſſe de tact & de cette pénétration qui conſiſtent à ſaiſir, dans les objets qui la frappent rapidement, une infinité de nuances, de choſes de détail & de rapports déliés qui échappent à l'homme le plus éclairé. C'eſt encore à cette organiſation qu'elle doit la douceur qui lui eſt ſi généralement propre, ainſi que l'attendriſſement, la compaſſion, la bienveillance & l'amour, ſentimens qu'elle éprouve & qu'elle excite. M. *Rouſſel* s'arrête un moment ſur le rapport des parties ſolides & ſenſibles, avec les fluides

qu'elles font mouvoir ; ce qui le conduit naturellement à parler du tempérament propre à ce ſexe : c'eſt le ſanguin pour l'ordinaire, lequel réunit la ſanté & la beauté dans le plus haut degré de perfection où la nature humaine puiſſe atteindre. Tel eſt l'objet du *cinquième* chapitre.

Celui du *ſixième* eſt de montrer les changemens & les altérations qu'éprouve néceſſairement le tempérament de la femme, dans les différens âges.

Enfin, l'auteur indique dans le *ſeptième*, les moyens naturels qui conſervent, & les cauſes accidentelles qui peuvent changer, ou faire dégénérer le tempérament de la femme. Ce chapitre eſt terminé par l'expoſition des effets dangereux des paſſions.

Dans la SECONDE PARTIE de ſon ouvrage, M. *Rouſſel* marque les différences particulières qui diſtinguent les deux ſexes : elle eſt compoſée de huit chapitres.

Le *premier* traite des organes & des moyens particuliers par leſquels la femme concourt à la génération. On y trouve une deſcription ſuccinte des parties qui ſervent à cette grande œuvre. L'auteur développe enſuite les convenances phyſiques que la nature a miſes pour exciter l'homme à ſe rapprocher d'elle. L'objet du *ſecond* eſt le flux périodique des femmes. Il examine les opinions différentes des phyſiciens & des médecins ſur les cauſes de cette évacuation, &c.... On parle dans le *troiſième*, de l'influence qu'a la femme dans l'œuvre de la génération ; myſtère que les plus ſubtils génies ont en vain eſſayé de découvrir. M. *Rouſſel* expoſe en peu de mots les différens ſyſtêmes, par leſquels on a tenté de l'expliquer. Il s'agit dans le *quatrième* des effets de l'imagination de la mère ſur l'enfant. Parmi les phyſiciens & les médecins, les uns ont aſſuré

que l'imagination de la mère pouvoit se manifester sur son fruit, & ont étayé de quelques faits leur assertion; les autres ont absolument nié la puissance de l'imagination, & les faits. Dans une matière encore si peu éclairée. M. *Rousſel* croit devoir prendre le parti du doute.

La grossesse fait le sujet du *cinquième* chapitre. Il observe avec raison, que les signes de cet état, dans les premiers temps, sont incertains; il ne veut pas qu'on ait recours alors au toucher, & conseille sagement d'attendre le quatrième mois où le mouvement du fœtus commence à se faire sentir. Il en décrit la position, les enveloppes, & la manière dont se fait chez lui la nutrition & la circulation. Il indique ensuite la conduite que doit tenir la femme grosse durant la gestation. Il s'occupe dans le chapitre *septième*, de l'accouchement naturel; & dans le *huitième*, de l'allaitement, fonction qu'il recommande aux mères de remplir.

M. *Rousſel* a bien médité son sujet avant que de se mettre à composer. En le traitant, il l'a fait en homme d'esprit, & en homme qui possède bien sa langue.

Il travaille actuellement au *Systême moral & physique de l'homme*. Avec les talens qu'on lui connoît, nous pouvons l'assurer qu'il réussira, & obtiendra de nouveaux suffrages.

Etrennes chinoises, Cuves & procédés antiméphitiques, ou nouvelles cuves chinoises, pour servir à la façon des vins, avec une nouvelle manière de faire le vinaigre à la Chine, au temps de la vendange; extraites d'un manuscrit anglois:

Multa in paucis.

*par MM. LL. ***. Prix, ſuivant le rite chinois. 1 liv. 16 ſ. en une feuille & demie. grand in-4°. A Londres ; & ſe trouve à Paris, chez* Lacloye, *libraire, rue du Monceau-Saint-Gervais.*

4. L'objet de ces nouvelles cuves eſt de prévenir les accidens qui reſultent de la fermentation, ſoit lorſqu'on foule le raiſin, ſoit lorſqu'on extrait le marc de la cuve, & de perfectionner la manière de faire le vinaigre.

EXTRAIT du Programme de l'Acad. des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon.

SUJET PROPOSÉ POUR L'ANNÉE 1785.

L'Académie ayant diſtribué, en 1785, le *Prix de phyſique*, fondé par M. *Chriſtin*, en a affecté les fonds au ſujet qu'elle a continué, concernant *la mixtion de l'alun dans le vin ;* & pour doubler le Prix de 600 livres, ci-devant propoſé, & le porter à 1200 livres, elle a déliberé d'y joindre la ſomme de cent écus, priſe ſur d'autres fonds dont elle peut diſpoſer.

En conſéquence, elle demande de nouveau ; *l'examen phyſique & raiſonné de la diſſolution de l'alun dans le vin, conſidérée relativement à la conſervation du vin, & à la conſervation de la ſanté.*

Elle invite les ſavans qui voudront s'en occuper, notamment l'auteur du Mémoire ayant pour deviſe : *Sunt certi denique fines*, auquel elle a donné les plus juſtes éloges, de ne rapporter que des expériences authentiques, de les traiter en grand, & de répondre avec préciſion aux dif-

férentes questions énoncées dans le premier Programme, à la suite du problême, dans les termes suivans :

1°. *La mixtion de l'alun dans le vin est-elle un sûr moyen de le conserver, ou de rétablir sa qualité, lorsqu'elle est altérée? De quelle espèce d'altération dans le vin, l'alun est-il le préservatif ou le correctif?*

2°. *En quelle proportion faut-il mêler l'alun dans le vin, au cas que ce mélange soit reconnu avantageux?*

3°. *Le vin, tenant en dissolution la quantité d'alun nécessaire à sa conservation ou à son amélioration, est-il nuisible à la santé? Quels en sont les effets sur l'économie animale?*

4°. *Si l'alun, dissous dans le vin, est reconnu préjudiciable à la santé; est-il quelque moyen d'en corriger les effets nuisibles?*

5°. *Enfin, quelle est la manière la plus simple & la plus exacte, de reconnoître la présence de l'alun & sa qualité, lorsqu'il est en dissolution dans le vin, sur-tout dans le vin rouge très-coloré?*

CONDITIONS.

Toutes personnes pourront concourir pour ce Prix, excepté les Académiciens titulaires & les vétérans; les associés y seront admis. Les Mémoires seront écrits en françois ou en latin. Les auteurs *ne se feront connoître ni directement, ni indirectement;* ils mettront une devise à la tête de l'ouvrage, & y joindront un billet cacheté, qui contiendra la même devise, leur nom & le lieu de leur résidence. Les paquets seront adressés, *francs de ports*, à Lyon, à M. *de la Tourrette*, secrétaire perpétuel pour la classe des sciences, rue Boissac;

Ou à M. *de Bory*, ancien commandant de Pierre-Scize, secrétaire perpétuel pour la classe des belles-lettres, rue Sainte-Hélène;

Ou chez *Aimé de la Roche*, imprimeur-libraire de l'Académie, maiſon des Halles de la Grenette.

Le Prix conſiſte en quatre médailles d'or, du prix chacune de 300 liv.

Aucun ouvrage ne ſera reçu au concours, paſſé le premier avril 1785; le terme eſt de rigueur. L'Académie décernera la couronne dans l'Aſſemblée publique qu'elle tiendra après la fête de S. Louis.

PRIX EXTRAORDINAIRE.

Dans la même Séance, l'Académie adjugera le Prix réſervé de 1200 liv. dont l'abbé *Raynal* a fait les fonds, & dont le ſujet a été précédemment annoncé en ces termes:

La découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuiſible au genre humain?

S'il en réſulte des biens, quels ſont les moyens de les conſerver & de les accroître?

Si elle a produit des maux, quels ſont les moyens d'y remédier?

Les auteurs s'occuperont ſur-tout des deux dernières queſtions, dont la ſolution, quoique la plus importante, paroît avoir été la plus négligée.

Ceux qui ont déja concouru ſeront admis à envoyer, ſous leur première deviſe, les changemens qu'ils croiront convenables; *cependant une nouvelle copie paroît préférable à tous égards.*

L'Académie croit devoir inviter, en général, tous ceux qui prétendront au Prix, à ne ſe permettre, dans leurs ouvrages, aucune aſſertion qui ſoit dans le cas, lors de la publication, de compromettre les auteurs, & le corps littéraire qui les couronneroit.

On ne recevra au concours que les Diſcours ou Mémoires qui ſeront envoyés avant le 1er mars 1785; le terme eſt de rigueur. Les autres conditions, comme ci-deſſus.

Pour le Prix d'*Hiſtoire naturelle ou d'agriculture*, fondés par M. *P. Adamoli*, que l'Académie doit diſtribuer en 1786, elle propoſe le ſujet qui ſuit :

Quels ſont les diverſes eſpèces de Lichens *dont on peut faire uſage en médecine & dans les arts ?*

Les auteurs determineront les propriétés de ces plantes par de nouvelles recherches, & des expériences.

Ce Prix eſt une médaille d'or de la valeur de 300 livres, & une médaille d'argent; il ſera diſtribué en 1786, après la fête de S. Pierre; & les Mémoires, reçus au concours, juſqu'au 1er avril ſeulement; les autres conditions, ſuivant l'uſage.

Phytonomatotechnie univerſelle, c'eſt-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères; par M. BERGERET, *dixième Cahier, août 1784.*

Le dixième Cahier de cet intéreſſant ouvrage, contient les figures des plantes ſuivantes : *Lichen écrit*, L. *Lichen ſanguin*, L. *Lichen à chandelles*, L. *Glaux maritime*, L. *Sagine couchée*, L. *Sagine droite*, L. *Souci de marais*, L. *Hyſſope officinale*, L. *Sauge officinale*, L. *Sauge verticillée*, L. *Sauge Sclarée*, L. *Sauge des prés*, L.

Cet Ouvrage ſe diſtribue tous les deux mois par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de deſcription.

On ſouſcrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin; DIDOT le jeune, quai des Auguſtins; POISSON, cloître Saint-Honoré.

La ſouſcription pour le papier de Hollande par année, ou pour ſix cahiers, eſt de 108 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéreſſant & ingénieux Ouvrage, dans les volumes lviij, pag. 559,— vol. lix, page 477,—vol. lx, pag. 191 & 393,— vol. lxj, pag. 447.

NOUVELLES.

Chrétien-François-Guillaume Pfundel a publié une diſſertation contenant quelques obſervations ſur des ſpaſmes toniques, guéris par le gui de chêne, avec un jugement. A Jena, 1783, *In-4°.*

Charles-Jean Nyberg a compoſé une diſſertation ſur l'uſage de l'air fixe. A Jena, 1783. *In-4°.*

Chriſtian-Godefroy Gruner a mis au jour un choix de diſſertations de médecine, publiées à Jena en 1783, deux volumes *in-8°.* On y trouve les meilleurs écrits de *Baldinger, Reckmann, Gruner,* &c.

On a traduit & imprimé à Leipſick la Pharmacopée Navale ruſſe de *Bachteracht;* on a traduit en latin le texte ruſſe.

AVIS.

Amand Kœnig, *libraire à Strasbourg, a ſous-preſſe l'ouvrage ſuivant, qui paroîtra ſans faute à la Saint-Michel:* Scriptorum doctrinæ de Anevryſmatibus collectio.

Ce Recueil formera un volume grand in-4°, de beaux caractères & papiers; il contiendra

quatre alphabets, avec quarante-cinq planches gravées en taille-douce. Il fera connoître tous les auteurs qui ont écrit sur l'anévrisme ; savoir, *Guattanus*, *Lancisi*, *Matanus*, *Verbragge*, *Veltinus*, *Trew*, *Murray*. Pour donner une idée de ce travail à nos lecteurs, nous allons traduire l'article suivant.

Origine de l'hydrocardie.

« Toutes les maladies du cœur ne reconnoissent pas une cause interne, car il est quelques altérations qui proviennent de l'humeur du péricarde. Quand elle manque, on voit naître le marasme & la palpitation ; mais aussi quand elle se trouve en trop grande quantité, elle se congèle, ou elle produit une hydrocardie très-pernicieuse. Cette humeur du péricarde n'est rien autre chose qu'une liqueur lymphatique qui distille des glandes situées sur la base du cœur, & répandues dans tout le péricarde. Ce fluide se coagule par la chaleur du feu ; semble pour ainsi dire se tourner en lait, par l'addition de l'esprit de nitre ; a la couleur de l'eau avec laquelle on a blanchi des viandes ; contient des particules rougeâtres visibles au microscope. Cette humeur, non-seulement a quelquefois paru différente en couleur aux anatomistes, mais ils l'ont aussi trouvée purulente, remplie de particules salines, âcres, & avec d'autres saletés qui se trouvent dans le péricarde, peuvent exulcérer sa capsule, & lui donner la phlogose, comme on le conclud de la douleur interne & fixe qui attaque les malades vers le milieu du sternum. Comme cette liqueur diminue quelquefois considérablement, plusieurs anatomistes, qui ont vu le péricarde extrêmement adhérent au cœur, se sont trompés en assurant qu'il manquoit entièrement. Quand

donc on ne voudra pas se laisser tromper par la quantité plus ou moins grande de cette humeur, qui varie selon diverses circonstances, & lorsqu'on voudra porter un jugement sain & exact là-dessus, il faudra faire l'observation sur un cadavre récent, dont la mort n'aura pas été produite par des maladies précédentes, & dont la maigreur ne sera pas trop grande. Ainsi, quoique l'hydrocardie puisse provenir de l'amplitude excessive & surnaturelle du cœur, ou d'autres vices, le cœur peut cependant aussi être attaqué de différens maux occasionnés par les *qualités peccantes* de l'humeur du péricarde. Tous les principes dont elle est composée possèdent une *qualité* stimulante, de sorte que tout ce qui est contenu dans la capsule est très-difficilement sujet à la putréfaction. La putréfaction aura donc lieu, si la quantité de ce fluide diminue; ou bien les membranes du péricarde se dépraveront, ou le cœur lui-même ne cessera pas d'être en proie à un amas de particules malfaisantes. Voilà ce mal sans remède, que l'on rencontre quelquefois dans les cadavres, quoiqu'il n'y existe aucun polype, ni aucun obstacle du même genre.

AVIS.

C'est par erreur qu'on a annoncé dans les cahiers des mois d'août & de septembre, à 27 liv. broché la Médecine militaire de M. *Colombier*, 7 vol. *in-8°*. M. *Didot le jeune*, libraire, quai des Augustins, pour en faciliter l'acquisition, donnera les 7 vol. broch. en six, à 18 liv. 12 sols; & reliés, à 24 liv.

Nos 1, M. GRUNWALD.
2, M. WILLEMET.
3, M. J. G. E.
4, M. ROUSSEL.

TABLE.

Extrait. Rapport des Commissaires chargés par le Roi, de l'examen du magnétisme animal, Page 449
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de septembre, 536
Observations météorologiques faites à Montmorenci, 538
Observations météorologiques faites à Lille, 541
Maladies qui ont régné à Lille, 542

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie, 543
Physiologie, 547
Hygiene, 552
Extrait du Programme de l'académie des Sciences de Lyon, 553
Prix extraordinaire, 555
Nouvelles, 557
Avis, ibid.
Autre Avis, 559

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de novembre 1784. A Paris, ce 24 octobre 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1784.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1784.

MAGNÉTISME ANIMAL.

EXPOSÉ DES EXPÉRIENCES qui ont été faites pour l'examen du magnétisme animal; lu à l'Académie des sciences, par M. BAILLY, en son nom & au nom de MM. FRANKLIN, LE ROY, DE BORY & LAVOISIER, le 4 septembre 1784, en présence de M. le comte d'Oëls; imprimé par ordre du Roi. A Paris, de l'Imprimerie royale 1784. In-4° de 15 p.

MESSIEURS,

VOUS savez que des Commissaires ont été choisis par le Roi, dans la Faculté de

médecine & dans cette Académie, pour examiner le magnétiſme animal, & pour donner leur avis ſur ſon exiſtence & ſur ſon utilité. Nous en avons rendu compte au Roi & devant le public. Sa Majeſté a été ſatisfaite de notre travail, le Public & l'Europe vont le juger.

Mais les académiciens doivent à l'Académie & à leurs confrères un récit détaillé de leur conduite. Cet écrit eſt deſtiné à mettre ſous vos yeux les vues qui ont dirigé nos recherches, & les réſultats que nos travaux ont produits.

Quand je dis nous, Meſſieurs, j'entends la commiſſion entière; rien n'a été diſtingué, le travail appartient à tous : également guidés par les intérêts de la vérité, nous avons été toujours unis, toujours unanimes. Le compte qui va vous être rendu ici, eſt un hommage particulier de vos confrères, mais il ne renferme rien qui ne ſoit le réſultat du travail commun des membres des deux Compagnies.

Il y a déja plus de ſix ans que le magnétiſme animal a été annoncé à l'Europe, ſurtout en France & dans cette capitale; mais ce n'eſt que depuis deux ans environ qu'il a intéreſſé particulièrement un aſſez grand nombre de citoyens, & qu'il eſt devenu l'objet de l'entretien public. Jamais une queſtion plus extraordinaire n'avoit partagé

les eſprits dans une nation éclairée. On propoſoit un moyen sûr & puiſſant d'agir ſur les corps animés, un remède nouveau, un agent univerſel pour guérir & prévenir les maladies. Cet art étoit un myſtère. Les phyſiciens en ignoroient les procédés, & ils n'entendoient parler que de ſes prodiges. On citoit peu de cures réelles; mais beaucoup de perſonnes ſe diſoient ſoulagées, & le remède plaiſoit aſſez pour ſoutenir l'eſpérance des malades. Depuis quelques temps le ſecret a été communiqué: alors on a vu des perſonnes inſtruites, éclairées, diſtinguées même par leurs talens, adopter la théorie & la pratique nouvelle qu'on leur enſeignoit; on a vu un nombre de médecins & de chirurgiens admis à l'école du magnétiſme, en devenir les partiſans, en défendre la théorie, en ſuivre la pratique. Ces témoignages rendus au magnétiſme devoient donner à penſer aux meilleurs eſprits, & faire ſuſpendre le jugement des ſavans. C'eſt dans ces circonſtances que les commiſſaires ont été nommés par le Roi; l'examen qu'il a ordonné eſt un fruit de la ſageſſe de ſon adminiſtration. C'étoit un ſcandale pour l'Europe de voir un peuple éclairé par toutes les ſciences & par tous les arts, un peuple chez qui la philoſophie a fait les plus grands progrès, oublier la leçon de *Deſcartes* qui en eſt le reſtaurateur, &

renfermer dans ſon ſein deux partis oppoſés, qui uniſſoient leurs vues & leurs penſées ſur le même objet, mais qui ſe diviſoient & ſe combattoient ; l'un, en annonçant le magnétiſme comme une découverte utile & ſublime, l'autre, en le regardant comme une illuſion à la fois dangereuſe & ridicule. La déciſion étoit importante & indiſpenſable ; il falloit éclairer ceux qui doutoient, il falloit établir une baſe ſur laquelle puſſent venir ſe repoſer ou l'incrédulité, ou la confiance. On ne doit pas être indifférent ſur le règne mal fondé des fauſſes opinions : les ſciences qui s'accroiſſent par les vérités, gagnent encore à la ſuppreſſion d'une erreur ; une erreur eſt toujours un mauvais levain qui fermente, & qui corrompt à la longue la maſſe où elle eſt introduite. Mais, lorſque cette erreur ſort de l'empire des ſciences pour ſe répandre dans la multitude, pour partager & agiter les eſprits, lorſqu'elle préſente un moyen trompeur de guérir à des malades qu'elle empêche de chercher d'autres ſecours, lorſque ſur-tout elle influe à la fois ſur le moral & le phyſique, un bon gouvernement eſt intéreſſé à la détruire. C'eſt un bel emploi de l'autorité que celui de diſtribuer la lumière ! Les commiſſaires ſe ſont empreſſés d'entrer dans les vues de l'adminiſtration, & de répondre à l'honneur de ſon choix.

Transportés au traitement du magnétisme, ils ont d'abord été frappés d'une opposition très-remarquable entre la nature des effets produits, & l'insuffisance apparente des moyens employés. D'une part ce sont des convulsions violentes, longues & multipliées; de l'autre, de simples attouchemens, des gestes & des signes; & cependant le traitement public fait reconnoître une grande puissance mise en action par ces moyens, tout foibles qu'ils sont. Un pareil spectacle semble nous transporter au temps & au règne de la féerie: cet empire exercé sur un nombre d'individus, l'homme qui en dispose, la baguette qui lui sert d'instrument, tout ressemble en effet aux enchantemens de nos fables; ce sont leurs récits mis en action. Mais si ce spectacle étonne, il ne doit pas subjuguer. S'il a pu surprendre la foi d'un nombre de spectateurs conduits par une curiosité plus ou moins attentive; s'il a séduit sur-tout les malades toujours prêts à se tromper eux-mêmes, il n'a pu produire cet effet sur des hommes choisis pour un examen sérieux. Leur premier devoir étoit d'être en garde contre l'illusion. Ils se sont mutuellement surveillés, ils ont observé en silence; & restés de sang-froid au milieu de l'enthousiasme, ils ont pu écouter leur raison & chercher la lumière.

Nous avons d'abord demandé par quels reſſorts étoient produits tant d'effets ſurprenans, & quelles étoient les raiſons qui les faiſoient attribuer à un fluide inconnu & nouveau, à un fluide qui appartient à l'homme, & qui agit ſur l'homme. Plus cette découverte étoit grande & extraordinaire, plus on devoit être difficile ſur le choix des preuves. Enſuite, procédant en phyſiciens, nous avons cherché à reconnoître la préſence du fluide; mais ce fluide échappe à tous les ſens: on nous a déclaré que ſon action ſur les corps animés étoit la ſeule preuve que l'on pût adminiſtrer de ſon exiſtence. Vous avez vu, Meſſieurs, dans notre rapport, les raiſons ſolides qui, parmi les effets prétendus de cette action, nous ont fait rejeter abſolument la cure des maladies. La nature agit en même temps que le remède; on ne ſait ſi le ſoulagement appartient au remède ou à la nature. La nature guérit quelquefois ſans remède; comment ſe convaincre de l'exiſtence d'un remède inviſible, par des guériſons que la nature peut opérer ſans lui? Nous avons donc été forcés de nous borner à obſerver l'action phyſique du fluide opérant ſur l'économie animale, des changemens momentanés. Mais alors, Meſſieurs, nous ſommes entrés dans un dédale de difficultés. Si les premières cauſes de la nature ſont ſimples, les

derniers réſultats ſont le produit d'une vaſte complication. L'homme ne fait pas un mouvement qui ne puiſſe être dû à une infinité de cauſes. Être moral & phyſique, ſes affections, ſes maux, ſes mouvemens dépendent autant de ſa penſée, que de l'irritabilité de ſes organes. Les expériences que nous avons faites ſur nous-mêmes, nous ont fait reconnoître que, lorſqu'on détourne ſon attention, il n'y a plus aucun effet. Les épreuves faites ſur les malades nous ont appris que l'enfance, qui n'eſt pas ſuſceptible de prévention, n'éprouve rien; que l'aliénation d'eſprit s'oppoſe à l'action du magnétiſme, même dans un état habituel de convulſions & de mobilité de nerfs où cette action devroit être le plus ſenſible. Dans un nombre de malades, ſi les uns reſſentent des effets légers & équivoques, les autres ne ſentent rien, & nous avons dû en être ſurpris. Le magnétiſme n'eſt-il pas annoncé comme un fluide univerſel, comme le principe de la vie, & le grand reſſort de la nature? Qu'eſt-ce qu'un agent qui n'agit pas toujours dans des circonſtances ſemblables? L'abſence de ſon action dans certains cas, n'indique-t-elle pas que dans les autres l'action qu'on lui attribue appartient à d'autres cauſes? Il a manqué ſon effet quand nous l'avons employé pour porter de la chaleur aux pieds. Il a manqué ſon effet quand nous

l'avons interrogé comme capable d'indiquer les maux. On a eſſayé différentes méthodes de magnétiſer, en obſervant, en négligeant la diſtinction des pôles ; elles ont eu les mêmes effets. Les pôles ſont donc une chimère, qui n'a d'autre objet que d'aſſimiler le nouveau magnétiſme au véritable magnétiſme, qui eſt un des phénomènes de la nature. C'eſt ainſi, qu'en avançant dans notre examen, nous voyions diſparoître l'une après l'autre les propriétés attribuées à ce prétendu fluide, & que l'édifice entier poſé ſur une baſe idéale s'écrouloit devant nous.

Forcés de renoncer aux preuves phyſiques, nous avons été obligés de chercher les cauſes des effets réels dans les circonſtances morales. Nous avons dans la ſuite de nos opérations ceſſé d'être phyſiciens pour n'être plus que philoſophes ; & nous avons ſoumis à l'examen les affections de l'eſprit, & les idées des individus expoſés à l'action du magnétiſme. Alors, en opérant ſur des ſujets qui avoient les yeux bandés, nous avons vu d'une manière évidente cette action naître des idées que nous excitions, & les effets ſuivre la même marche que nos queſtions. En ne magnétiſant pas, les effets étoient les mêmes, & répondoient de même à nos queſtions.

A ces effets variés & indépendans du

magnétiſme, nous avons dû reconnoître l'influence de l'imagination; mais dans l'examen moral où nous conduiſoit la nature de la queſtion, nous avons ſuivi, autant qu'il a été poſſible, la marche certaine & méthodique des ſciences. Obſervant en philoſophes, nous avons encore emprunté les procédés de la phyſique: nous avons opéré comme on fait en chimie, où, après avoir décompoſé les ſubſtances, découvert leurs principes, on s'aſſure de l'exactitude de l'analyſe, en recompoſant les mêmes ſubſtances à l'aide de ces principes réunis. Nous avons dit: les effets qu'on attribue au magnétiſme & à un fluide que rien ne manifeſte, n'ont lieu que lorſque l'imagination eſt avertie, & peut-être frappée. L'imagination ſemble donc en être le principe. Il faut voir ſi on reproduira ces effets par le pouvoir de l'imagination ſeule; nous l'avons tenté, & nous avons pleinement réuſſi. Sans toucher & ſans employer aucun ſigne, les ſujets qui ont cru être magnétiſés, ont ſenti de la douleur, de la chaleur, & une chaleur très-grande. Sur des ſujets doués de nerfs plus mobiles, nous avons produit des convulſions, & ce qu'on appelle des *criſes*. Nous avons vu l'imagination aſſez exaltée, devenue aſſez puiſſante pour faire perdre en un inſtant la parole. Nous avons en même temps prouvé la nullité du magné-

tiſme, en le mettant en oppoſition avec l'imagination. Le magnétiſme ſeul, employé pendant trente minutes, n'a rien produit; & auſſi-tôt l'imagination miſe en action, a produit ſur la même perſonne, avec les mêmes moyens, dans des circonſtances abſolument ſemblables, une convulſion très-forte & très-bien caractériſée. Enfin, pour compléter la démonſtration, pour achever le tableau des effets de l'imagination, également capable d'agiter & de calmer, nous avons fait ceſſer la convulſion par le même charme qui l'avoit produite, par le pouvoir de l'imagination.

Si nous n'avons pas fait d'expériences ſur les animaux que l'on regarde comme privés de l'imagination, c'eſt que les expériences auroient été plus difficiles & plus délicates, ſans être plus concluantes. D'abord la cure des maladies des animaux ne prouve pas davantage que la cure des maladies des hommes; & quand nous nous bornerons à agir ſur les animaux momentanément, comment connoîtrons-nous ce qu'ils éprouvent? Ne pouvant les interroger, leurs mouvemens ne peuvent être qu'équivoques. D'ailleurs une grande raiſon pour rejeter cette eſpèce de preuves, eſt qu'on annonce un fluide univerſel, un fluide agiſſant ſur l'homme, & propre à guérir ſes maux. Il ſeroit ſingulier qu'on en vantât les bons

effets ſur l'eſpèce humaine, & qu'on ne pût les rendre ſenſibles que ſur l'eſpèce animale; c'eſt donc ſur l'homme que nous avons dû éprouver le magnétiſme, & nos expériences ne nous ont fait découvrir que le pouvoir de l'imagination. Nous avons procédé par des preuves négatives, & cette marche étoit déterminée par la nature des choſes. Une opinion eſt attaquée & défendue par des moyens contraires. Un agent réel doit être démontré par des preuves poſitives, tandis qu'un agent chimérique ne peut être exclu que par le manque d'effets, & par la démonſtration de ſa nullité.

La ſuite d'expériences que nous avons faites nous a donc permis de conclure & d'établir que rien ne prouve l'exiſtence du fluide magnétique animal. La ſaine phyſique ne permet pas de recourir à un fluide inconnu & inſenſible, pour expliquer des effets qui peuvent tous être produits par l'imagination, ou ſeule, ou combinée avec l'attouchement & l'imitation.

Telles ſont les cauſes des effets attribués au magnétiſme: tel eſt le réſultat de notre travail; mais les phénomènes obſervés permettent encore quelques réſultats que nous allons propoſer. Ces réſultats concernent l'imitation & l'imagination, deux de nos plus étonnantes facultés: ce ſont des faits pour une ſcience encore neuve, celle de

l'influence du moral ſur le phyſique ; & nous demandons qu'il nous ſoit permis d'entrer à cet égard dans quelques détails préliminaires & purement philoſophiques.

L'homme moral comme l'homme phyſique, n'exiſte & ne devient tel qu'il eſt que par ces deux facultés : il ſe forme, il ſe perfectionne par l'imitation ; il agit, il devient puiſſant par l'imagination. L'imitation eſt donc le premier moyen de ſa perfectibilité ; elle le modifie depuis la naiſſance juſqu'à la mort. Sans l'imitation, les progrès d'un individu ſeroient perdus pour tous les autres ; c'eſt par elle que dans la ſociété polie & habituelle les caractères s'effacent, & que tous les individus ont la même phyſionomie ; c'eſt par elle que les enfans apprennent nos uſages, nos conventions, ſe plient à nos habitudes, s'inſtruiſent de la langue. La prononciation adoucie par un long uſage, eſt un effet de la même cauſe. Cette imitation agit également ſur les eſprits ; elle n'introduit pas les vérités nouvelles, mais elle conſerve les idées reçues ; elle forme & conſtitue l'eſprit national ; &, comme le plus ſouvent elle fait croire ſans examen, c'eſt ſur ſon pouvoir irréſiſtibible que ſont fondés les préjugés qui ont une durée ſi longue & une réſiſtance ſi puiſſante.

Avec cette faculté, tout reſteroit au même terme, tout ſeroit communiqué, mais le

niveau des connoiſſances & des inſtitutions ne s'éleveroit jamais. L'imagination eſt la faculté progreſſive ; c'eſt par elle que les hommes ont parcouru les différens états de la ſociété perfectionnée : faculté éminemment active, auteur des biens & des maux, tout eſt devant elle, l'avenir comme le préſent, les mondes de l'univers, comme le point où nous ſommes. Elle agrandit tout ce qu'elle touche ; elle va ſans ceſſe exagérant ; & cette exagération fait ſa force. C'eſt par cette force qu'elle déploie les reſſources morales, & qu'elle multiplie les forces phyſiques : à ſa voix la nature obéit & ſe développe toute entière. Auſſi, quand l'imagination parle à la multitude, la multitude ne connoît plus de dangers ni d'obſtacles. Un ſeul homme commande, & les autres ne ſont que des inſtrumens. Les nations ſont ce que veulent les ſouverains ; les armées, ce que ſont leurs généraux ; & c'eſt une vérité connue depuis *Alexandre* juſqu'à *Frédéric, & ſon illuſtre frère.*

L'imitation, telle que nous venons de la peindre, Meſſieurs, ſemble avoir une marche lente & graduée ; elle ne s'établit que par des leçons répétées : mais ſi dans la ſociété elle a des progrès inſenſibles, dans le traitement du magnétiſme elle ſe manifeſte par des phénomènes frappans. Les criſes y ſont d'autant plus multipliées, qu'elles

ſont plus violentes, elles commencent toutes à-peu-près dans le même temps. Il ſemble que ce ſoit une étincelle qui allume un incendie. Cette facilité de communication eſt très-remarquable. Nous ſavions que l'homme, machinal dans un grand nombre de ſes mouvemens, ſe plie à la longue à répéter ce qu'il voit & ce qu'il entend; mais les convulſions du magnétiſme nous montrent que le même effet a lieu inſtantanément, en grand, & de manière qu'un nombre d'individus convenablement diſpoſés, ſont des inſtrumens montés à l'uniſſon, & dont un ſeul fait mouvoir tous les autres.

Quant à l'imagination, on connoît les dérangemens qu'une impreſſion vive & ſubite a ſouvent occaſionnés dans la machine de l'homme. L'imagination renouvelle ou ſuſpend les fonctions animales; elle ranime par l'eſpérance, ou elle glace par la terreur. Dans une nuit, elle fait blanchir les cheveux; dans un inſtant, elle rend ou l'uſage des jambes, ou la parole; elle détruit ou elle développe le germe des maux, elle donne même la mort; mais ces effets ſurprenans appartiennent à des révolutions inopinées. C'eſt le concours des circonſtances qui les amène, & le haſard qui ſemble les produire; ils ne paroiſſent point dépendre de la puiſſance & de la volonté de l'homme. Ce que nous avons appris, ou du moins ce

qui nous a été confirmé d'une manière démonſtrative & évidente, par l'examen des procédés du magnétiſme, c'eſt que l'homme peut agir ſur l'homme, à tous momens, & preſque à volonté, en frappant ſon imagination; c'eſt que les geſtes & les ſignes les plus ſimples peuvent avoir les plus puiſſans effets; c'eſt que l'action que l'homme a ſur l'imagination peut être réduite en art, & conduite par une méthode ſur des ſujets qui ont la foi. On parle du magnétiſme d'intention : ſans doute l'intention peut ſuffire, pourvu qu'elle ſoit réciproque; elle établit entre deux individus une relation & une dépendance néceſſaires. L'intention que je dirige, c'eſt mon imagination qui commande; l'intention qui me répond, c'eſt l'imagination qui s'exalte & qui obéit. La recherche d'un agent qui n'exiſte pas, ſert donc à faire connoître une puiſſance réelle de l'homme; l'homme a le pouvoir d'agir ſur ſon ſemblable, d'ébranler le ſyſtême de ſes nerfs, & de lui imprimer des convulſions; mais cette action ne peut être regardée comme phyſique : nous ne voyons pas qu'elle dépende d'un fluide communiqué; elle eſt entièrement morale, c'eſt celle de l'imagination ſur l'imagination. Action preſque toujours dangereuſe, que l'on peut obſerver en philoſophe, & qu'il n'eſt bon de connoître que pour en prévenir les effets.

Le magnétiſme n'aura pas été tout-à-fait inutile à la philoſophie qui le condamne ; c'eſt un fait de plus à conſigner dans l'hiſtoire des erreurs de l'eſprit humain, & une grande expérience ſur le pouvoir de l'imagination.

EXTRAIT DES REGISTRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE.

Séance du 24 août 1784.

MM. POISSONNIER, CAILLE, MAUDUYT & ANDRY (*a*), nommés par le Roi pour faire l'examen du magnétiſme animal, ont fait connoître à la Société royale de médecine, dont ils ſont membres, dans ſon aſſemblée tenue au Louvre le 24 août

(a) *Note de l'Editeur du Journal.* M. *A. L. de Juſſieu* avoit été nommé commiſſaire, conjointement avec MM. *Poiſſonnier*, *Caille*, *Mauduyt* & *Andry*. M. *de Juſſieu* n'a point ſigné leur rapport, mais il a cru devoir publier un Mémoire, à l'effet de rendre compte des motifs qui l'ont déterminé à avoir un avis à lui. Ce Mémoire de M. *de Juſſieu* a pour titre : *Rapport de l'un des commiſſaires chargés par le Roi de l'examen du magnétiſme animal.* De l'imprimerie de la veuve *Hériſſant ;* & ſe trouve chez *Théophile Barrois le jeune*, quai des Auguſtins, 1784. In-4° de 51 pag.

1784,

1784, les obſervations qu'ils ont faites ſur les procédés de cette méthode. Ils lui ont communiqué le réſultat de leurs recherches, & les concluſions de leur rapport.

Ces concluſions portent 1°, que le prétendu *magnétiſme animal*, tel qu'on l'a annoncé de nos jours, eſt un ſyſtême ancien, vanté dans le ſiècle précédent, & tombé dans l'oubli.

2°. Que les partiſans du magnétiſme animal, ſoit ceux qui ont propoſé ce ſyſtême, ſoit ceux qui l'ont renouvellé parmi nous, n'ont pu autrefois, & ne peuvent encore aujourd'hui fournir aucune preuve de l'exiſtence de l'agent inconnu, ou du fluide auquel ils ont attribué des propriétés & des effets, & que, par conſéquent, l'exiſtence de cet agent eſt gratuitement ſuppoſée.

3°. Que ce prétendu moyen de guérir, réduit à l'irritation des régions ſenſibles, à l'imitation & aux effets de l'imagination, eſt au moins inutile pour ceux dans leſquels il ne s'enſuit ni évacuations, ni convulſions; & qu'il peut ſouvent devenir dangereux en portant à un trop haut degré la tenſion des fibres dans ceux dont les nerfs ſont très-ſenſibles.

4°. Qu'il eſt très-nuiſible à ceux en qui il produit les effets que l'on a appellés ſi improprement *des criſes*; qu'il eſt d'autant plus dangereux, que les prétendues *criſes*

ſont plus fortes, ou les convulſions plus violentes, & les évacuations plus abondantes; qu'il y a un grand nombre de conſtitutions & de diſpoſitions dans leſquelles ſes ſuites peuvent être funeſtes.

5°. Que les traitemens faits en public par les procédés du magnétiſme animal joignent à tous les inconvéniens indiqués ci-deſſus, celui d'expoſer des perſonnes bien conſtituées au danger de contracter des habitudes ſpaſmodiques & convulſives, qui peuvent être la ſource des plus grands maux.

6°. Que ces concluſions doivent s'étendre à tout ce que l'on préſente actuellement au public ſous la dénomination de magnétiſme animal, dont l'appareil & les effets étant par-tout les mêmes, les inconvéniens & les dangers doivent auſſi mériter par-tout la même attention.

De plus, la Compagnie s'eſt fait repréſenter les Lettres-Patentes de 1778, regiſtrées au parlement, par leſquelles le Roi l'a chargée de l'examen des remèdes ſecrets.

La Société, convaincue par ces différentes conſidérations que le prétendu magnétiſme animal eſt un ſyſtême dénué de fondement; que l'exiſtence de l'agent auquel on en attribue les effets, n'eſt établie ſur aucune preuve; & que les ſuites de la preſſion, des frictions ou attouchemens exercés ſur des organes ſenſibles, & le trouble

que l'on excite dans l'imagination par ces différens procédés, peuvent exposer à de grands dangers; a adopté dans leur entier les conclusions du rapport fait par ceux de ses membres que le Roi a chargés de procéder à l'examen du magnétisme animal; de plus, elle a arrêté que cette délibération seroit adressée à tous les corps de médecins, & à tous ses associés & correspondans.

Et ont signé les officiers de la Société royale de médecine.

Signé LASSONE, POISSONNIER, GEOFFROY, ANDRY, VICQ-D'AZYR.

OBSERVATION

Sur un enfant dont le cœur étoit placé hors de la poitrine; par M. TOURTELLE, *médecin à Besançon.*

La nommée***, âgée de trente-trois ans, d'un tempérament fort & robuste, étoit à sept mois & demi environ de sa première grossesse. Elle éprouvoit depuis trois semaines un mal-aise causé par une œdématie considérable des jambes, des cuisses & des parties externes de la génération; ce qui l'obligeoit à ne plus sortir de chez elle, & même à rester presque toujours couchée, parce que le plus petit mouvement l'ex-

poſoit à des foibleſſes dont on avoit peine à la faire revenir. Cette femme commençant à reſſentir des douleurs pour accoucher, le 31 août dernier, vers les deux heures de l'après-midi, je fus appellé pour lui donner des ſoins; le travail fut pénible, & ce ne fut que vers minuit que je reçus un enfant très-foible, & qui paroiſſoit ne plus jouir de la vie, quoique néanmoins il en jouît en effet, & que par des ſecours adminiſtrés à propos, il vive encore aujourd'hui.

Cet enfant bien conformé, fut bientôt ſuivi d'un autre qui fait le ſujet de cette obſervation.

On apperçut d'abord ſur le côté gauche de la poitrine de cet enfant, une maſſe carniforme, palpitante, & qui fut priſe pour ce que les femmes appellent une envie (*nævus*). La mère délivrée, je demandai à voir cet enfant, & je remarquai avec le plus grand étonnement, que cette maſſe étoit le cœur lui-même dénué du péricarde, qui ſortoit par une ouverture pratiquée à la partie inférieure de la poitrine, & qui s'étendoit à un pouce & demi au deſſus de l'ombilic. Le ſternum, le médiaſtin & la portion ſternocoſtale des vraies côtes manquoient, la première côte ſupérieure étoit la ſeule entière: les muſcles du bas-ventre étoient à découvert, la peau ne les revêtoit point, ſi ce n'eſt aux parties latérales aux-

quelles elle venoit aboutir insensiblement à deux pouces loin du cordon, & la portion supérieure de ces muscles manquoit aussi. Cet enfant avoit en outre un bec de lièvre très-difforme, & il étoit privé de l'œil gauche. Je m'attachai à examiner ensuite les mouvemens du cœur qui étoient très-sensibles, & je vis avec la plus scrupuleuse attention les oreillettes & les ventricules se contracter & se dilater alternativement. A chaque contraction des ventricules, on voyoit la pointe du cœur se porter en haut, & les artères pulmonaire & aorte se dilater très-sensiblement. Les contractions étoient plus fréquentes lorsqu'on les touchoit. MM. *Jadelot* & *Arthaud*, qui ont nié la dilatation sensible des artères, appuyés sur des expériences faites sur des animaux vivans, dont la douleur modifioit l'action du cœur & du système artériel, auroient sans doute rejeté une semblable opinion, s'ils eussent vu comme MM. *Bisot* & *Hory*, médecins, *Le Vacher*, chirurgien-major de cet hôpital, & *d'Are*, chirurgien-major du régiment d'Auxonne artillerie, en garnison ici, &c; s'ils avoient vu, dis-je, la dilatation sensible des deux troncs artériels qui partent du cœur, dilatation qu'ils n'ont pas confondue avec la locomotion. Cet enfant mourut vingt-deux heures après sa naissance, & M. *Le Vacher* fit l'ouverture du cadavre en présence de

MM. *France*, professeur en médecine, *Vinot*, médecin du Roi, *Bisot* & *Hory*, médecins de cette ville, &c. On ne rencontra rien de particulier ni d'extraordinaire dans le bas-ventre, la poitrine & la tête, si ce n'est que l'œil qui manquoit fut retrouvé caché dans la paupière inférieure. Voilà un de ces phénomènes étonnans qui, je crois, mérite d'être consigné dans la liste des observations vraiment rares & curieuses.

OBSERVATIONS ET RÉFLEXIONS

Sur une maladie putride; par M. TARANGET, docteur-médecin, & professeur royal en la Faculté de Douay:

Monstrum horrendum, informe. VIRG.

Je fus appellé dernièrement auprès d'un jeune homme, malade depuis quelques jours. Je le trouvai dans les convulsions; la peau étoit brûlante & sèche, les yeux larmoyans, le visage d'un rouge violet; la respiration étoit singultueuse & précipitée, le ventre douloureux & dur, avec une diarrhée qui continuoit depuis trois jours. Le pouls, au lieu de battre, sembloit former plutôt un roulement superficiel, qui fuyoit même sous le doigt, pour peu que l'artère fût pressée; il ressembloit au pouls d'un ago-

nissant, tandis qu'il y avoit un délire presque furieux qui empêchoit le malade de répondre à mes questions.

La sœur de ce jeune homme venoit de mourir au quarante-deuxième jour d'une fièvre maligne, avec éruption : elle étoit tombée dans le marasme le plus affreux ; & plus de huit jours avant sa mort, elle n'étoit plus qu'un cadavre qui infectoit toute la maison.

J'assurai que cette maladie étoit de même nature que celle qui avoit fait périr la jeune demoiselle, & je fis craindre que l'événement n'en fût aussi le même.

Je prescrivis les boissons acidulées ; le lendemain, le délire étoit tombé, & il lui succéda une surdité absolue. La peau moins sèche, présenta des *pétéchies* rouges ; & d'espace en espace, sur le cou, la poitrine & les bras, j'apperçus des boutons miliaires blancs, dont la plupart même étoient déja crevés. Les narines étoient pleines d'une espèce de sanie desséchée : les lèvres étoient recouvertes d'une croûte épaisse & noire : la langue étoit brune, mais souple ; les gencives étoient saignantes & molles comme dans le *scorbut*. Les yeux toujours larmoyans, étoient fixes & couverts ; les paupières irrégulièrement entre-ouvertes, donnoient à la physionomie une expression sinistre.

On m'assura que l'éruption des boutons blancs s'étoit déja montrée il y avoit quelques jours, & qu'elle avoit disparu presque aussitôt. Pour la fixer au dehors, pour en déterminer même une plus grande quantité, & pour relever en même temps le pouls toujours vacillant, je consentis à l'application des vésicatoires aux jambes; j'ordonnai en même temps une légère infusion de quinquina, acidulée avec l'esprit de soufre, & je joignis à ce remède l'usage du camphre dissous & mêlé dans le sirop de vinaigre.

Malgré ce traitement, l'éruption miliaire disparut une seconde fois; je n'apperçus plus sur les cuisses que trois ou quatre petites taches assez profondes, & d'un bleu violet; & cependant les plaies des vésicatoires étoient d'une couleur de rose, très-vive. J'augmentai la dose de quinquina & celle du camphre. Les selles colliquatives, qui avoient commencé avec la maladie, devinrent plus abondantes, plus fluides & plus fétides que jamais; le pouls étoit plus misérable encore. Les membres tombèrent dans l'atrophie, & je voyois mon malade se précipiter chaque jour au tombeau. Cette défaillance de la part de la nature, me décida à ajouter un peu de vin, à l'infusion de quinquina: ce nouveau moyen détermina une sueur considérable, & avec elle une éru-

ption & plus abondante, & plus étendue qu'elle ne l'avoit encore été ; mais ce qu'il faut bien remarquer, cette éruption ne changea jamais rien aux ſymptômes de la maladie, la ſurdité étoit toujours totale, les déjections exceſſives, le pouls preſque nul, l'affaiſſement inſurmontable.

Enfin arriva le vingt-troiſième jour de la maladie. Je vis bien qu'il falloit renoncer à l'eſpoir de la guériſon ; que la nature manquoit de moyens ; que toutes ſes reſſources étoient epuiſées, que la maſſe des fluides étoit réellement infectée ; que les ſolides avoient perdu leur ton, que la vie, en un mot, étoit attaquée dans tous ſes retranchemens. Vers le ſoir, le pouls ſe releva ; il eut de la conſiſtance, & des battemens ſenſibles & diſtincts. Mon malade ne mourut pas moins le lendemain à neuf heures du matin.

Que l'on me permette quelques réflexions ſur l'obſervation précédente, dont le fond ne préſente rien de neuf, mais qui peut-être doit faire naître des idées nouvelles. Je crois la maladie, qui en fait le ſujet, eſſentiellement putride, & du genre que M. *Robert* appelle *ſcorbut aigu ;* mais cependant, malgré ce fonds de putridité qui la caractériſe, & qui en fait le type eſſentiel, je ne puis me décider à la nommer *fièvre pu-*

tride (a), parce que je ne lui ai pas trouvé le ſigne inſéparable de la *fièvre ;* ſavoir, les battemens accélérés de l'artère. Au lieu de pulſations, je ne ſentois, comme je l'ai déja dit, qu'une eſpèce de roulement ſuperficiel, dont l'impreſſion même s'évanouiſſoit par la preſſion des doigts.

On regarde aſſez généralement la *fièvre*, comme l'attribut diſtinctif des maladies aiguës. Dans toute maladie aiguë, dit-on, il y a accélération de mouvemens, déterminée par la préſence d'un principe morbifique ; & ces mouvemens augmentés perſévèrent juſqu'à ce que, par leur moyen, la nature ait élaboré, enveloppé & expulſé le principe délétère : ainſi ce principe devient lui-même l'inſtrument de ſa défaite, en obligeant la nature à des mouvemens qui le combattent.

Il ſuit de-là, que toute maladie *fébrile* eſt eſſentiellement guériſſable, parce qu'elle ſuppoſe dans le principe vital une ſupério-

---

(a) Je ſens que je m'éloigne des idées & des dénominations reçues. Il eſt une foule de cas, j'en conviens, où les noms ſont aſſez indifférens ; & alors prendre parti pour l'un ou pour l'autre, c'eſt, tout au moins, une petiteſſe ſcholaſtique : mais en médecine où la dénomination d'une maladie décide preſque toujours le choix du traitement, je penſe que les noms font beaucoup à la choſe.

rité actuelle, contre la cauſe qui la produit; mais s'il arrive que cette ſupériorité s'évanouiſſe, & que les forces vitales ſoient tellement opprimées, qu'elles ne puiſſent plus ſe livrer à aucune réaction, il y aura, à la vérité, une maladie *aiguë*, mais non pas une maladie *fébrile;* & ce ſera préciſément cette abſence & cette impoſſibilité des mouvemens fébriles, qui annonceront le danger de la maladie, en prouvant l'action de la cauſe délétère, & l'impuiſſance de la nature contre un tel ennemi.

Ainſi une affection morbifique peut être *aiguë* & *putride*, ſans pour cela être *fébrile*. Donc, entre les maladies *fébriles*, comme ſont la plupart des maladies *aiguës*, & les maladies *non fébriles*, telles que ſont toutes les affections chroniques, on peut concevoir un troiſième genre d'affections qui appartiendra aux deux autres, par deux rapports différens, ſavoir; aux maladies *aiguës fébriles*, par la rapidité de ſa marche; & aux maladies *chroniques*, par l'abſence de la fièvre; avec cette différence cependant, que dans les maladies chroniques, l'abſence de la fièvre vient du peu de ſenſibilité des parties, ou de l'action du principe délétère trop foible, relativement à la ſenſibilité vitale; au lieu que dans le genre ſuppoſé, ce défaut des mouvemens fébriles vient de l'action funeſte d'un commencement de mort, s'il

eſt permis de parler ainſi, qu'imprime aux forces vitales le principe de la maladie.

Ce même genre que nous venons de ſuppoſer, peut conſtituer différentes eſpèces, qui ne ſont que des nuances d'une ſeule & même affection. Ainſi, par exemple, lorſqu'au lieu d'une putridité déja commencée, il n'y aura dans les humeurs qu'une ſimple tendance à la putridité; ou bien, ſi la qualité putride, au lieu d'appartenir à toute la maſſe des humeurs, n'eſt bornée qu'à certains organes ſeulement, il y aura alors une différence frappante dans les ſymptômes de la maladie, différence uniquement fondée ſur la dégénéreſcence plus ou moins avancée, plus ou moins étendue, des fluides du corps vivant; &, comme la diſſolution des humeurs vivantes, eſt la manière-d'être la plus ennemie des forces vitales, l'énergie, la conſiſtance actuelle de ces forces, pourra ſervir de meſure avec laquelle il ſera permis d'évaluer la progreſſion de la putridité. Ainſi, lorſque les mouvemens de la vie ſeront accélérés au point de conſtituer l'état fébrile, j'en conclurai la ſupériorité de la nature ſur la craſe des humeurs: ſi au contraire, ces mêmes mouvemens ſont tellement modifiés, qu'ils ne m'offrent plus rien de régulier ni de ſaillant, je ſerai forcé d'admettre que la progreſſion putride eſt exceſſivement avancée; &, ſans pouvoir

déterminer bien préciſément le terme de cette progreſſion, j'aſſurerai du moins qu'elle eſt parvenue à celui de mettre la nature abſolument hors de défenſe.

Examinons maintenant ſi les ſymptômes énoncés dans notre obſervation juſtifient nos conjectures ſur le véritable caractère de la maladie dont nous parlons.

Perte des ſens, & délire ; affaiſſement général, & laxité convulſive de l'artère ; ſueurs copieuſes & odeur fétide ; déjections fréquentes, involontaires, dont le malade ne s'appercevoit pas, & qui étoient d'une puanteur inſoutenable ; enfin, & ſur-tout amaigriſſement rapide : tels ſont en abrégé les principaux phénomènes dont je viens d'être témoin, phénomènes dont l'enſemble me paroît conſtituer une maladie *aiguë putride*, mais non une maladie qu'on puiſſe ranger dans l'ordre des affections *fébriles*.

Ne faiſons donc que ſuppoſer pour un inſtant (ce qui me paroît démontré,) que la putridité eſt ici tellement avancée, que les forces de la vie ſont déſormais impuiſſantes pour en arrêter les progrès. Dans cette ſuppoſition, tous les ſymptômes s'expliquent aiſément. Du moment, en effet, que je conçois les fluides livrés à eux-mêmes, privés du principe vital, parce que le principe délétère en a détruit l'énergie & l'action, je ſais d'avance que ces fluides

doivent tendre au terme commun de tous les mixtes que la vie abandonne, c'eſt-à-dire, à leur décompoſition; & cette décompoſition ſera d'autant plus prompte, que les mouvemens de la vie ſeront plus opprimés: ainſi, les humeurs deviennent de plus en plus *putrides*, parce que les mouvemens ſont plus affoiblis; & ces mouvemens à leur tour deviennent de plus en plus impuiſſans, par l'impreſſion de plus en plus deſtructive qu'ils reçoivent de la part des fluides, dont ils étoient chargés d'entretenir la ſanté & la vie. Je ne m'étonne plus alors de ces ſueurs copieuſes & d'une odeur fétide qui s'échappent du malade. Loin de les croire l'effet d'un mouvement *centrifuge* & favorable, je le regarde comme un ſymptôme qui atteſte à-la-fois, & l'inertie de l'organe cellulaire, & la déſunion des parties conſtituantes du ſang. L'affaiſſement de toute la machine, eſt une circonſtance qui appartient eſſentiellement à la manière-d'être actuelle des forces vitales, livrées, ſans défenſe, à l'action des fluides pervertis; & cet affaiſſement que j'obſerve eſt fidélement exprimé par la laxité de l'artère (*a*). Que

(*a*) S'il eſt vrai que par le pouls on puiſſe reconnoître ſi un individu eſt dans un état ſain, ou s'il eſt malade; je crois que pour en juger fidellement, il faut toujours y conſidérer deux choſes,

doit-il réſulter de cette mort déja commencée, & dans les fluides, & dans les ſolides?

---

ou deux modifications, ſa *quantité* & ſon *intenſité*. La *quantité* du pouls eſt toujours en raiſon directe de la viteſſe de ſes battemens, ou, ſi l'on veut, en raiſon inverſe de la grandeur de l'intervalle qui ſépare chaque pulſation. Ainſi, c'eſt le rapprochement varié des pulſations qui forme ce que j'appelle la *quantité* du pouls. Son *intenſité* eſt la force avec laquelle l'artère réagit contre l'obſtacle qui la ſollicite; & cette force peut s'évaluer au juſte, par l'effort que fait l'artère ſous le doigt qui le preſſe. Cette diſtinction eſt d'autant plus intéreſſante, qu'il arrive rarement, même dans les maladies, ſinon, peut-être, dans les maladies inflammatoires, que la *quantité* & l'*intenſité* du pouls coïncident.

De cette diſtinction, naiſſent quatre modifications primordiales, très-faciles à ſaiſir dans le pouls. Ainſi, par exemple, ſa *quantité* & ſon *intenſité* peuvent être augmentées en même proportion, comme il arrive ſouvent dans les affections inflammatoires. De même ſa *quantité* peut être augmentée, & ſon *intenſité* diminuée; de même auſſi ſon *intenſité* peut croître, & ſa *quantité* devenir moindre. Enfin, ſa *quantité* & ſon *intenſité* peuvent diminuer dans la même proportion. Le premier cas offre l'affection, ou maladie la plus *aiguë* peut-être, mais la moins défavorable; il ne préſente qu'un excès à combattre. Le ſecond conſtitue une maladie, dont le principe tend à affoiblir les forces vitales, ſans cependant leur ôter actuellement leur puiſſance réactive. Dans le troiſième cas, ſuppoſez des forces réelles, mais ſuppoſez auſſi un obſtacle puiſſant, une maſſe

L'eſtomac & les entrailles ſe laiſſent pénétrer ſans réſiſtance par les torrens qui y abordent. Trop foibles pour s'oppoſer à leur éruption, ces organes ne ſont plus que des égoûts, par leſquels s'échappe toute la maſſe corrompue des humeurs ; de-là cet amaigriſſement ſi prompt, qui, chaque jour, conduiſoit mon malade à un maraſme déſeſpérant.

Mais comment, après vingt-trois jours de cette mort progreſſive, le pouls a-t-il pu ſe relever au point d'avoir de la force & de la régularité dans ſes pulſations ? Cette circonſtance me paroît un problême bien difficile à réſoudre ; j'en conclus néanmoins, que mon malade n'a réellement eu la fièvre que la veille de ſa mort, & que, par conſéquent, ſa maladie ne peut pas être rangée dans la claſſe des affections *fébriles*.

---

difficile à mouvoir, & ordinairement éloigné du centre du mouvement. Cette eſpèce de pouls appartient ſur-tout à certaines maladies de congeſtions dans quelque organe du bas-ventre. Le quatrième cas donne la diſpoſition la plus défavorable poſſible, la débilité la plus voiſine de la mort ; ſur-tout ſi l'on ſuppoſe la *quantité* tellement altérée, ou (ce qui revient au même) les pulſations tellement rapprochées, qu'il n'eſt plus poſſible d'en diſtinguer l'intervalle. C'eſt cette quatrième modification que m'a conſtamment offerte mon malade.

Mais,

Mais, en la considérant dès le premier instant même de son invasion comme une affection *putride*, & en rassemblant tous les symptômes qui l'ont caractérisée, j'ai de la peine à adopter sans restriction, ce que dit de la *fièvre putride*, un des grands praticiens de notre siècle, l'illustre M. *Lieutaud*. Il admet tout au plus, dans la *fièvre putride*, une pente des humeurs vers l'alcalescence; mais, cette pente vers l'alcalisation ne seroit-elle pas déja une alcalescence commencée? Nous ne pouvons pas assigner le point où finit l'animalisation d'une humeur, & où commence sa putridité. La nuance qui sépare ces deux manières-d'être, échappera vraisemblablement toujours aux recherches les plus exactes. La nature alcalise nos humeurs, comme elle les animalise. Or, que de degrés dans l'animalisation d'un aliment, en le suivant depuis la bouche, où il est pénétré de salive, jusqu'au moment où, devenu sang, il se perd confondu dans les routes de la circulation! Par quel coup d'œil assez fin, par quel tact assez délicat, par quel art assez ingénieux pourra-t-on jamais graduer cette échelle d'animalisation? Mais, quand une humeur est parfaitement animalisée, ne va-t-elle pas atteindre le premier degré, imperceptible encore, de son alcalescence? ou plutôt même son animalisation n'est-elle pas l'acheminement nécessaire à

ſon caractère alcaleſcent ? Mais, ſans nous perdre dans l'idée métaphyſique de la tranſmutation de nos humeurs, nous dirons que ſi, avec les ſymptômes qu'il décrit dans ſon article de la *fièvre putride*, M. *Lieutaud* convient d'une tendance des humeurs à l'alcaleſcence, ce n'eſt pas une abſurdité de ſuppoſer qu'il y aura plus qu'une diſpoſition à la putridité, lorſqu'on rencontrera les ſymptômes énoncés dans notre obſervation. Admettons donc qu'au commencement d'une *fièvre putride*, telle que nous la dépeint M. *Lieutaud*, les fluides viſent ſeulement à la putridité. Suppoſons que cette fièvre, au commencement du troiſième ſepténaire, ſe montre avec une nouvelle intenſité dans tous ſes ſymptômes, de manière qu'elle ait quelques traits de reſſemblance avec celle que nous venons de retracer. Dira-t-on qu'à cette époque les humeurs ne ſont encore que ſimplement menacées de putridité ? Eſt-il bien facile de concevoir que des fluides qui viſoient déja, il y a quinze jours, à la putridité, n'aient rien acquis en putréfaction, après avoir été expoſés quinze jours à toutes les cauſes capables de la hâter ? Mais ſi cette maladie, priſe à cette époque, préſente des caractères d'une putridité déja commencée, que faut-il penſer d'une autre maladie du même genre, qui, dès ſon début, aura préſenté

des ſymptômes encore plus caractériſtiques que ceux que nous ſuppoſons ſe rencontrer au quinzième jour de la *fièvre putride* de M. *Lieutaud ?* Je ne ſais ſi je m'en laiſſe impoſer par une fauſſe lueur, mais je n'ai pu me défendre de cette réflexion ; & ſi elle contredit l'opinion d'un célèbre obſervateur, elle ne me paroît pas moins ſe préſenter avec des traits frappans de probabilité.

La circonſtance de l'éruption miliaire, qui parut & diſparut pluſieurs fois, avoit été regardée par tous ceux qui ont vu le malade, comme ſymptôme eſſentiel de la *fièvre miliaire*. Il eſt inutile de dire ici que cette éruption n'étoit qu'un *épiphénomène*, très-peu propre à caractériſer la maladie. Elle n'y a jamais rien changé dans aucun temps ; mon malade n'étoit pas mieux, quand elle paroiſſoit ; il n'étoit pas plus mal, quand elle étoit diſparue : cette maladie n'étoit donc pas non plus une maladie *éruptive*. Dans ces ſortes d'affections, l'éruption eſt la machine centrale, autour de laquelle roulent les ſymptômes ; & les ſymptômes en partagent toujours la deſtinée, quelle qu'elle ſoit. Ici, au contraire, les accidens reſtoient les mêmes, quelles que fuſſent les irrégularités de l'éruption.

La maladie décrite dans notre obſervation offre donc une affection eſſentiellement,

exquiſitè putride, conſidérée même dans ſes premiers inſtans. Mais peut-elle être en même temps claſſée parmi les maladies *fébriles?* Je ne peux pas le croire. La fièvre eût été ici une circonſtance favorable, elle eût annoncé une dépravation beaucoup moins avancée, ainſi que plus de forces réelles dans le principe vital; mais c'eſt préciſément ce défaut de fièvre qui nous a fait admettre une *putridité* proprement dite, c'eſt-à-dire, la conſtitution la plus ennemie de la puiſſance vitale.

Mais, dira-t-on, comment eſt-il poſſible que les humeurs vivantes contractent ſi rapidement une qualité ſi malfaiſante? ou bien, comment concevoir que le principe de la vie ſoit ſi promptement opprimé, qu'il abandonne ſur le champ les fluides à leur décompoſition ſpontanée? Car, il faut admettre l'un ou l'autre de ces deux moyens. On expliquera le fait comme on pourra. Je fais l'aveu, qu'il eſt inexplicable pour moi; mais les ſymptômes annoncés juſtifient-ils mon opinion, ou peut-on leur donner une aitiologie plus probable, ou plus vraie? Voilà l'état de la queſtion. Puiſſe-t-on démontrer que je ſuis dans l'erreur! Mon erreur alors me deviendra utile, puiſqu'elle me vaudra une connoiſſance de plus.

Il ne nous reſte plus qu'à diſcuter un objet qui nous paroît de la plus grande im-

portance; c'eſt l'application des véſicatoires.

Lorſque vers le ſecond ſepténaire, & ſouvent même plus tôt, une maladie prend une mauvaiſe tournure, quels que ſoient les accidens qui l'annoncent, on ſe hâte d'employer les *véſicatoires*. C'eſt l'ancre ſacrée qui va protéger contre le nouvel orage, le frêle vaiſſeau de la vie. Mais, n'en ſeroit-il pas de ce remède, comme il en eſt de beaucoup d'autres uſages que le temps a conſacrés, bien plus que la réflexion, & qu'on continue à adopter, parce qu'on les trouve établis? Je ſais que les *véſicatoires* ſont connus depuis très long-temps. Les médecins *Arabes* ſont, je crois, les premiers qui les aient employés; mais ils en bornoient l'uſage à un très-petit nombre de maladies (*a*). Dans les ſiècles ſuivans, on a été beaucoup moins réſervé ſur l'emploi de ce remède. Il eſt devenu inſenſiblement la grande reſſource de la plupart des praticiens; & le public lui-même, dont l'attention s'arrête toujours plus ou moins ſur la méthode actuellement régnante en médecine, le public eſt ſi prévenu en faveur de ce ſecours, que le médecin le plus éclairé ſeroit en butte aux plus mauvais propos, & à la ſatyre la plus

(a) *Ubi vel ſoporoſos excitare, vel morbo frigefactos calefacere neceſſarium non erat, ab uſu veſicantium prorsùs abſtinebant.* BAGLIV.

amère, s'il laiſſoit mourir ſans véſicatoire un malade attaqué dangereuſement de fièvre aiguë : ainſi, quelquefois l'honnête homme lui-même ſacrifie à la vaine idole de l'opinion publique. On me pria vivement, chez mon malade, de faire *appliquer les véſicatoires ;* je dis que cette application me paroiſſoit inutile, & qu'elle pouvoit être nuiſible : cependant les *mouches* furent appliquées. Mais, en éloignant ici toute idée de ſyſtême ou de prévention, examinons en peu de mots quel pouvoit être l'effet des véſicatoires dans le cas que j'ai expoſé.

Les *véſicatoires* ſont un des *ſtimulus*, que *Baglivi* appelle *cum fermento;* c'eſt-à-dire, que l'effet des *cantharides*, appliquées à l'extérieur, ne ſe borne pas au local de l'application, mais que certaines parties, très-volatiles ſans doute, de cet inſecte, entrent dans les routes de la circulation, & produiſent ſur leur paſſage des effets ſurajoutés aux effets extérieurs. Il paroît donc démontré que les *cantharides* fourniſſent des parties à réſorber, & dont ſe pénètre réellement le tiſſu cellulaire de la peau. Il paroît aſſez probable encore, que ces particules abſorbées cauſent une impreſſion très-vive : du moins peut-on raiſonnablement le conjecturer par la *dyſurie* paſſagère qu'elles occaſionnent. Ainſi, l'on peut regarder les *cantharides* comme un *ſtimulus* interne, &

même un *ſtimulus* très-puiſſant (*a*). Par conſéquent, à s'en tenir à ce ſeul phénomène, les parties irritantes des *cantharides* ſont propres à réveiller l'action languiſſante des fibres : cependant, malgré ce préjugé qu'on leur attribue généralement, il n'eſt pas rare de les voir manquer leur deſtination. Cette eſpèce d'infidélité peut-elle s'expliquer par l'*affinité* (*b*) évidente que les *cantharides* ont avec les voies urinaires? Peut-on ſuppoſer qu'une ſubſtance qui ſemble diriger toute ſon action vers un organe en particulier, ne puiſſe pas en même temps

(*a*) L'on peut évaluer l'action interne de ce *ſtimulus*, par les ardeurs qu'il excite dans les libertins, aſſez hardis pour forcer la nature à des jouiſſances, auxquelles il lui ſeroit impoſſible de fournir par elle-même.

(*b*) Je ne prétends pas renouveler ici les qualités occultes des anciens, ſi tant eſt cependant qu'elles méritent une proſcription auſſi abſolue que celle qu'elles ont eſſuyée. Je me ſers du mot *affinité*, parce que les mots ſont faits pour traduire les penſées, & que celui-là rend la mienne. Je vois que conſtamment le *ſel de nitre* & les *cantharides* agiſſent principalement ſur les voies urinaires ; je vois que le *mercure* porte conſtamment ſon action ſur les glandes ſalivaires : j'en conclus une analogie, une *affinité* entre ces ſubſtances & ces organes. J'ignore le *comment*, le *pourquoi* de cette action. Mais je dis ce que ſuppoſe cette action, ou du moins ce qu'elle ſemble ſuppoſer, quand je me ſers du mot *affinité*.

l'étendre ſur tous les autres organes ? Pour vérifier cette conjecture, il faudroit examiner ſi, lorſque les *cantharides* occaſionnent la *dyſurie*, leur application eſt également ſuivie des bons effets qu'on leur voit produire quelquefois.

Mais ſuppoſons, ce qui eſt encore incertain peut-être, qu'indépendamment de cette direction vers les voies urinaires, les *cantharides* portent également leur action ſtimulante, ſur tout le ſyſtême des ſolides affoiblis ; s'enſuivra-t-il que ce remède convienne dans toute eſpèce d'affoibliſſement ou de foibleſſe ? Et pour moins généraliſer nos idées, convient-il, par exemple, dans la foibleſſe qui caractériſoit l'*affection putride* dont j'ai donné le détail ? Cette langueur, cette inertie qui en faiſoit un des principaux ſymptômes, étoit l'effet de l'impreſſion funeſte que portoit ſur le principe vital la qualité de la matière délétère. Sa cauſe, univerſellement répandue dans toute la machine, & affectant particulièrement chaque organe, produiſoit un effet également répandu, & éteignoit la vie dans tous ſes départemens. Qu'a donc pu produire à ſon tour l'application des *cantharides ?* Rien d'avantageux, mais une foibleſſe plus grande. Voici mes preuves. Un remède qui agit ſur les ſolides, n'attaque qu'un effet, dont il laiſſe ſubſiſter la cauſe toute entière, quand

le ton de ces ſolides eſt altéré par le mauvais caractère des fluides qui les abreuvent. Ainſi, en ſuppoſant que les *cantharides* aient pu réveiller le principe vital, leur effet devenoit nul, parce qu'il étoit ſurmonté par l'impreſſion de la matière délétère. L'énergie funeſte de cette matière avoit plus de puiſſance pour étouffer les mouvemens de la vie, que le *ſtimulus* des *cantharides* n'en avoit pour les exciter. Les véſicatoires n'exerçoient donc véritablement qu'une rivalité infructueuſe, & dont tout l'avantage devoit reſter au principe de la maladie. Et ſi l'on me demande maintenant pourquoi ce même moyen a dû produire une plus grande foibleſſe, je répondrai avec M. *de Voullonne*, que c'eſt toujours l'emploi de ſes forces qui affoiblit la nature; & qu'il eſt d'autant plus dangereux de les employer, qu'elles ſont déja plus diminuées. Donc, ſous ce dernier rapport, l'application des *cantharides* a dû être nuiſible. Quelle nouvelle force nous donnerions à notre opinion, ſi nous ajoutions avec tous les praticiens, que le ſel des *cantharides* porte dans la maſſe des humeurs un principe de diſſolution! Mais nous n'avons pas beſoin de cette raiſon. La foibleſſe dans la maladie en queſtion n'étoit qu'un effet, la cauſe en étoit dans la *craſe* des humeurs perverties; & aſſurément la titillation momentanée qu'ont pu déterminer les *can-*

tharides ſur les fibres vitales, n'étoit pas un moyen, ſans doute, de changer en mieux la nature de ces humeurs.

J'eſpère qu'on me pardonnera de ne point admettre l'idée de *Baglivi* ſur le méchaniſme des *fièvres malignes*, & ſur l'indication qu'il préſente. Nous ne dirons pas avec lui, pour juſtifier l'emploi des véſicatoires, *febres malignæ ex coagulo & viſciditate humorum*. Nous n'introduirons pas le ſel des *cantharides* comme très-propre à briſer, atténuer, rendre fluides les humeurs coagulées & épaiſſies; toute cette théorie méchanique nous paroît un peu haſardée, & nous la croyons encore bien moins applicable à la maladie dont il eſt queſtion.

L'uſage des véſicatoires offre encore un autre rapport qui va nous arrêter un inſtant, c'eſt celui de l'effet local qu'ils produiſent; cet effet eſt en tout celui d'une brûlure, c'eſt-à-dire, irritation vive qui attire une quantité plus ou moins grande de *ſérum*, par l'irruption duquel l'épiderme ſe trouve ſoulevé. Après le déchirement de l'épiderme, les extrémités nerveuſes, dépouillées de l'enveloppe qui les protège, acquièrent une ſenſibilité que rien n'émouſſe plus. On voit un ulcère ſuperficiel, dans lequel va s'établir une ſuppuration.

Quels ſont les effets probables qu'on peut conjecturer, d'après l'enſemble de ces phé-

nomènes ? Il eſt permis d'en conclure que les *cantharides* conviendront dans tous les cas où l'on eſpère attirer au dehors une humeur qui, localement fixée, produit une maladie quelconque. Si cette aſſertion eſt vraie, qu'ont dû produire les véſicatoires dans la maladie préſente ? Etoit-elle cauſée, cette maladie, par une humeur particulière, *ſuî generis ?* Etoit-ce une humeur dont on pût aſſigner le ſiège, & qu'on pût ſe flatter de ſéparer du reſte de la maſſe ? Encore un coup, c'étoit cette maſſe elle-même qui étoit infectée ; & dire que cette maſſe ainſi infectée peut être dépurée par un *exutoire*, c'eſt dire qu'une ſaignée peut auſſi corriger le mauvais ſang.

Et d'ailleurs, cette ſuppuration qui s'établit le ſecond ou le troiſième jour, ſi elle eſt louable, ne ſe forme qu'aux dépens d'une certaine portion de ſucs nourriciers ; je demande donc, ſi dans le cas d'amaigriſſement affreux de mon malade, c'étoit remplir les vœux de la nature, que de lui ſouſtraire encore, par une ſuppuration tout au moins inutile, le ſeul fluide (la lymphe nourricière) qui pût lui ſervir à amortir tant ſoit peut l'impreſſion deſtructive des humeurs dégénérées ? Enfin, *Baglivi* lui-même, nous fournit encore des armes contre le préjugé qui ſoutient l'emploi des véſicatoires, dans des circonſtances pareilles à

celles que nous avons exposées : *Porrò*, dit ce sage praticien, *cùm per vesicatorii applicationem, fibrarum quoque nervearum denudentur & irritentur extremitates, probabile est à nervis etiam, in stimulato loco, aliquid secerni.* Si cette soustraction du fluide nerveux n'est pas une chimère, (quoique je sois loin cependant de l'adopter,) qu'on me dise comment on pourvoit aux forces de la nature, en lui raviſſant un fluide qui est regardé comme l'instrument de son énergie.

Je n'ai pas la prétention d'avoir dit rien de neuf, ni de singulier ; je n'ai voulu que me rendre compte de mes idées ; peut-être paroîtront-elles fausses : on les combattra, j'en ferai naître de meilleures, & alors au moins..... *Fungar vice cotis.* HORAT.

OBSERVATION

*Sur un hydrophobe, guéri par l'*alcali volatil fluor, *& les vapeurs du vinaigre bouillant ; par M.* HERVET, *maître ès-arts, & chirurgien de* MONSIEUR, *à Mondoubleau.*

Le 9 mai 1784, *François Haber*, âgé de dix-neuf ans, demeurant aux Molleries, paroisse de Savigny, fut mordu par un chien

enragé, qui par trois fois s'élança ſur lui pour le mordre au viſage. *Haber* n'ayant point d'armes pour ſe défendre, préſenta ſes mains que le chien mordit; à la troiſième morſure, la main gauche s'étant trouvée preſque toute entière dans ſa gueule, *Haber* de ſon autre main prit le chien par la peau du cou, le renverſa par terre, & ſe coucha deſſus pour mieux s'en rendre maître; c'étoit un très gros mâtin; il le tint ſous lui pendant plus d'un quart-d'heure, juſqu'à ce qu'un de ſes frères fût venu à ſon ſecours, & lui eût caſſé les quatre pattes; il eut les deux pouces rongés, déchirés horriblement, & les mains percées en deux endroits. Il fut dès le même jour avec ſon frère aîné, qui avoit été mordu aux deux cuiſſes, un quart-d'heure avant lui, par ce même chien, chez M. le marquis *du Chateltin*, ſeigneur de ſa paroiſſe, qui lui adminiſtra un remède de ſimples, qu'il donne avec ſuccès depuis plus de quarante ans. Ses plaies furent lavées avec de l'eau ſalée, & panſées fort ſimplement; le lendemain elles furent très-douloureuſes, enflammées, & rendirent une matière rouſsâtre, ainſi que les jours ſuivans. Le 16, huit jours après ſa morſure, il éprouva des mal-aiſes, ne dormit point dans la nuit. Le 17, il ſe leva avec un violent mal de tête & une chaleur univerſelle; à midi, il fut obligé de ſe coucher, ſes jambes ne pou-

voient plus le porter. La fièvre le prit le ſoir, les douleurs de tête augmentèrent, il fut fort agité : ſes parens s'apperçurent de légers mouvemens convulſifs dans les bras ; la nuit fut très-laborieuſe, les mouvemens convulſifs furent univerſels, il eut du délire. Le 18, il fut ſans connoiſſance juſqu'à midi : on lui donna l'Extrême-Onction ; il déliroit ſouvent, ayant des convulſions violentes ; par trois fois il ſortit du lit, & tomba dans la chambre. Depuis midi juſqu'au ſoir, il ne voulut point boire ; la nuit ſe paſſa dans des convulſions continuelles. Le 19, ſur les dix heures du matin, j'arrivai chez le malade avec M. le marquis *du Chateltin :* je trouvai le malade preſque froid, pouvant à peine parler ; le pouls étoit ſi petit, que je ne ſentois les pulſations qu'imparfaitement ; les yeux, les paupières, les lèvres, la mâchoire inférieure, les bras & les doigts, étoient dans des mouvemens convulſifs continuels ; le malade avoit de fréquentes angoiſſes, des anxiétés précordiales, une douleur dans la poitrine qui lui gênoit beaucoup l'inſpiration ; il avoit ſouvent envie de cracher, & il ne rendoit qu'une humeur ſalivaire teinte de ſang. Je crus que ce jeune homme mourroit à la fin du jour, ou dans le courant de la nuit. Que pouvois-je eſpérer du mercure, ſeul ſpécifique ſur lequel on eſt d'accord, chez un malade qui n'avoit plus que

quelques heures à vivre? En vain, je l'aurois associé avec les anti-spasmodiques; son effet est très-lent. Dans le Journal de Médecine du mois d'août 1773, M. *Beaussier de la Bouchardière*, docteur en médecine à Vendôme, rapporte l'observation d'une jeune fille qui devint enragée le dixième jour de sa morsure: malgré l'usage du mercure, des anti-spasmodiques, de l'eau de Luce, qui lui furent administrés dès le premier jour, ce médecin eut toutes les peines à la sauver. Le docteur *Nugent*, qui guérit un hydrophobe par l'usage de l'opium, ne l'auroit certainement pas donné à cet agonisant; & M. *Alphonse Leroy*, n'auroit pas non plus cherché à suspendre l'activité du principe vital.

Je crus qu'il n'y avoit que l'*alcali volatil fluor* qui pût me laisser quelque espoir; j'en fis prendre au malade environ soixante gouttes en deux fois; j'en laissai un flacon à M. le marquis *du Chateltin*, & le priai de lui en faire administrer douze à quinze gouttes, de deux en deux heures pendant la nuit; dans une décoction d'une once de quinquina dans un verre d'eau, je mis cinquante gouttes d'eau de Luce, & le jeune homme en prit une cuillerée d'heure en heure. J'ordonnai qu'on le tînt une demi-heure exposé à la vapeur du vinaigre bouillant, & qu'on répétât ce bain de quatre en quatre heures.

Cette pratique eut le plus heureux ſuccès ; dès le ſoir les convulſions ſe calmèrent ; la nuit fut moins mauvaiſe ; les anxiétés diminuèrent au moins d'un tiers. Le 20, on continua tous les ſecours, à la même doſe & de la même manière. Les mouvemens convulſifs diminuèrent encore conſidérablement ; le pouls devint plus fort, & mieux réglé ; les angoiſſes ne ſe firent preſque plus ſentir ; la nuit ſe paſſa aſſez bien. Le 21, la douleur de poitrine diſparut, les mouvemens convulſifs diminuèrent des trois quarts. Je continuai l'uſage des mêmes moyens, & à la même doſe. La nuit fut bonne ; le malade repoſa un peu. Le 22, tous mouvemens convulſifs ceſsèrent, excepté quelques anxiétés. Je diminuai la doſe des remèdes de moitié. Le 23 ſe paſſa ſans aucun accident ; le malade avoit grand appétit, & demanda à manger ; je ceſſai tous les remèdes. La guériſon a été parfaite ; il n'eſt arrivé aucun accident pendant la convaleſcence, qui n'a été que de quelques jours.

J'ai été témoin de la cure d'un autre hydrophobe par l'*alcali volatil* que lui adminiſtra M. *Bizieux*, mon confrère, il y a un an. Ce malade n'en prit que trois jours.

REMARQUES

REMARQUES

Sur les inconvéniens du vin émétique ; par M. CHEVILLARD, docteur en médecine & en chirurgie de la Faculté de Montpellier, & médecin à Mante-sur-Seine.

La difficulté d'avoir un vin émétique dont la vertu soit toujours la même, devroit faire regarder ce médicament comme très-infidèle : cependant on est dans l'usage de l'employer avec confiance dans les maladies dont la guérison dépend de la promptitude avec laquelle le remède doit agir.

Les maladies qui en indiquent l'usage sont les asphyxies, les apoplexies séreuses, & autres affections du même genre.

Le vin émétique se prépare, selon le *Codex* de Paris, avec quatre onces de foie d'antimoine, & deux livres de vin blanc, & il se donne à la dose de quatre onces dans un lavement qu'on veut rendre irritant. Les raisons qui devroient faire rejeter ce remède sont fondées 1°, sur ce qu'on ne peut pas déterminer la quantité d'acide tartareux que contient le vin qu'on emploie pour dissoudre le foie d'antimoine. 2°. Cet acide se trouve, comme l'on sait, dans des proportions très-foibles dans les liqueurs qui n'ont pas subi le second degré de fermentation.

3°. Tout le foie d'antimoine qu'on fait entrer dans cette préparation, ne pouvant être tenu en diſſolution faute d'une aſſez grande quantité d'acide, ſe précipite.

Il ſeroit donc à ſouhaiter qu'on employât dans les maladies où l'on ſe ſert du vin émétique, un remède dont on pût fixer d'une manière exacte le *ponderit :* le tartre ſtibié, préparé ſelon le *Codex* de Paris, offre tous ces avantages ; il porte toujours une action plus certaine ſur les parties où il agit, & le médecin peut à volonté en déterminer la doſe, & la régler ſur la violence des ſymptômes qu'il veut combattre. J'eſpère que ce remède ſera approuvé des perſonnes inſtruites de la ſynthèſe des médicamens, & que les raiſons que j'ai données, les détermineront à proſcrire de leurs formules le vin émétique.

OBSERVATIONS

Sur l'abus du ſel de duobus, *donné à la ſuite des couches, & ſur le bon effet de l'eau froide, donnée en lavement dans une affection flatueuſe ; par M.* SOBAUX, *chirurgien à Conflans-ſainte-Honorine, près Pontoiſe.*

PREMIERE OBSERVATION.

La femme du nommé *Jérôme Artus*, de Conflans, le neuvième jour de ſa couche,

eut les ſymptômes d'une fièvre putride ; ſes ſeins vinrent en ſuppuration pendant le cours de cette maladie : le huitième jour une éruption laiteuſe parut ſur tout le corps ; à peine fut-elle diſſipée, qu'il lui ſuccéda une autre éruption miliaire critique du même genre. Le vingtième jour, elle étoit diſparue, & la maladie finie. J'ai purgé la malade, avant qu'elle entrât en convaleſcence, avec quatre à cinq verres d'une infuſion de feuilles de chicorée ſauvage & de bourrache, dans laquelle je fis fondre deux onces de manne, & deux gros de ſel *de duobus* ; (le croyant indiſpenſable pour enlever par les ſelles, le peu de lait qui pouvoit encore être reſté dans les humeurs.) Ce minoratif procura ſept à huit petites ſelles, avec des douleurs dans le ventre ; & ſur la fin de ſon effet, des crampes ſe firent ſentir dans les extrémités inférieures, & des convulſions dans les extrémités ſupérieures. Je ne ſavois à quoi je devois attribuer la cauſe de cet accident, ſi ce n'étoit au ſel *de duobus* ; &, pour y remédier, j'employai les émulſions faites avec les ſemences froides & celle de pavot blanc : les potions anti-ſpaſmodiques, les lavemens émolliens anodyns, n'ont pas été oubliés, ainſi que le camphre. Avec ces remèdes adminiſtrés pendant quinze à dix-huit heures, tous les accidens diſparurent, & furent remplacés par un ſommeil doux & paiſible.

IIe OBSERVATION.

La femme du nommé *Louis Jollivet*, de Conflans, d'un tempérament phlegmatique, me fit appeler le neuvième jour de sa couche, pour lui donner mes soins : je la trouvai avec de la fièvre, ayant une leucophlegmatie universelle, excepté le bras droit qui étoit dans l'état naturel ; ses mamelles étoient très-enflammées & dures ; elles vinrent en suppuration. Après avoir fait usage de tisanes apéritives & diurétiques, de légers purgatifs toniques, je lui fis passer, sur la fin de sa maladie, un apozème apéritif purgatif, fait avec les racines de chardon étoilé, d'asperge, la chicorée sauvage, la turquette & le cerfeuil, deux onces de manne, une once de sirop de chicorée composé de rhubarbe, & deux gros de sel *de duobus* : elle en prenoit un verre d'heure en heure. A peine la malade en eut-elle pris quatre verres, qu'elle ressentit des douleurs dans l'abdomen. Les urines se supprimèrent totalement. On vint me prévenir de cet événement ; je fis cesser l'apozème, présumant que l'*arcanum duplicatum* en étoit la cause : une bouteille d'émulsion faite avec les semences froides & celle de pavot blanc, édulcorée avec le sirop de guimauve, & nitrée, calma les douleurs de ventre, & rappella les urines. J'ai repris mon premier

traitement, qui mit la malade en convaleſcence au bout d'un mois.

IIIe. OBSERVATION.

La femme du nommé *Jacques Bocquillon*, de Neuville, près de Conflans, m'appella au bout de trois ſemaines pour me conſulter ſur ſon état. Son enfant mourut peu d'heures après être né. La ſage-femme eut le ſoin de faire prendre au lait la route des *parties naturelles;* je la trouvai avec un peu de fièvre, la langue très-chargée, les jambes un peu œdémateuſes, le ventre un peu empâté; je lui preſcrivis une tiſane apéritive, & je la purgeai avec deux onces de manne & deux gros de ſel *de duobus*, fondu dans un verre de décoction de chicorée ſauvage. Cette médecine procura peu de ſelles, mais beaucoup de douleur dans les entrailles : du jour au lendemain, le ventre ſe météoriſa, & devint très-ſenſible. J'ai rétabli le calme avec les remèdes employés dans les deux précedentes obſervations. Juſqu'alors j'étois dans la perſuaſion que le ſel *de duobus* étoit le ſpécifique dans les fièvres humorales laiteuſes, à la ſuite des couches; mais ces trois circonſtances me firent repentir de l'avoir mis en uſage, & former la réſolution de le bannir totalement de ma pratique.

M. *Raulin*, dans ſon Traité des Maladies

des femmes en couches, page 94, s'élève contre l'abus du sel *de duobus* que font les accoucheurs, les sages-femmes, & même les gardes; ce sel n'agit, dit ce médecin, que par irritation; ce n'est que par la violence qu'il opère sur les membranes des entrailles, qu'on en obtient des évacuations. Il y a d'autres sels dont on peut se servir en place de celui-là, & qui n'ont point les mêmes inconvéniens. Je suis demandé tous les jours pour remédier aux coliques occasionnées par l'usage de ce sel donné par les sages-femmes, & les commères qui se mêlent de traiter le lait répandu, ou pour le faire perdre, lorsque les femmes cessent de nourrir.

IVe OBSERVATION.

La femme du nommé *Lambert*, de Pontoise, accoucha heureusement de son neuvième enfant, dans le mois de mai 1784; elle n'étoit pas dans l'usage de nourrir, cependant ses couches avoient été très-heureuses. Le sept à huitième jour, elle étoit en état de reprendre ses occupations ordinaires. Dans cette dernière couche, au contraire, la fièvre étoit continuë, avec redoublement; elle avoit la langue chargée & point d'appétit, parce qu'il y avoit beaucoup de saburre dans les premières

voies. Sa ſage-femme la purgea le huitième & le onzième jour avec deux onces de manne, fondues dans un verre de bouillon ; ces deux médecines la purgèrent très-bien, & doucement. Le quatorzième jour, la fièvre & le redoublement étoient à-peu-près de même qu'à l'ordinaire. La malade inquiète ſur ſon état, appella un médecin de l'endroit, lequel reconnut que la maladie étoit une fièvre humorale, & qu'il pouvoit y avoir un empâtement laiteux dans les viſcères de l'abdomen ; en conſéquence il ordonna une tiſane analogue à ſon état. Elle fut purgée le ſeizième jour avec deux onces de manne, deux gros de ſel *de duobus*, fondus dans un verre de décoction de chicorée ſauvage. Cette médecine purgea peu, avec des douleurs dans les entrailles. La nuit ſuivante, ſur les deux heures du matin, une colique avec des douleurs des plus aiguës, s'emparèrent de la malade ; le ventre ſe météoriſa, & devint très-ſenſible ; & le matin, on alla chercher ſon médecin, mais il venoit de partir pour huit jours : on eut recours à ſon confrère, qui mit en uſage l'eau de veau, les lavemens anodyns, les potions anti-ſpaſmodiques, & même l'opium. Ces remèdes continués pendant cinq à ſix jours, n'apportèrent aucun calme : on ajouta au traitement les bains d'eau tiède, qu'elle prit ſept à huit jours ; alors ſes dou-

leurs se calmèrent, le ventre devint mou & peu sensible ; la fièvre étoit modérée, mais l'orage n'étoit pas encore passé. La malade fut purgée avec pareille médecine que ci-dessus, excepté que la décoction étoit de sené, au lieu de chicorée sauvage. Pendant l'effet de cette purgation, qui fut très-peu de chose, les douleurs se réveillèrent, l'abdomen s'éleva considérablement avec une grande sensibilité, le spasme reprit de nouvelles forces dans toute l'étendue du tube intestinal, & les douleurs devinrent inouïes ; la malade crut que cette rechûte termineroit la fin de ses jours. Son premier médecin, qui étoit de retour, fut demandé pour consulter avec son confrère : on reprit à-peu-près le même traitement que ci-devant, mais on fut obligé de cesser les bains, qui augmentoient les douleurs au point que la malade ne les pouvoit plus souffrir. Les urines devinrent rares, les selles se supprimèrent, la sortie des vents par haut & par bas étoit interceptée ; huit jours se passèrent dans ce triste état, sans avoir aucun soulagement. Etant à Pontoise chez le premier médecin de cette malade, il m'invita à la voir avec lui : nous la trouvâmes dans un état désespéré ; les circonvolutions des intestins proéminoient à l'extérieur de l'abdomen ; ils formoient des bosses plus ou moins grosses, de distance en distance dans

l'étendue du bas-ventre, le cœcum & l'eſtomac étoient diſtendus comme une veſſie ſoufflée. J'avois guéri, il n'y avoit pas long-temps, un ſpaſme venteux, à-peu-près ſemblable à celui-ci, par une quantité d'eau froide donnée en lavement; je les propoſai à la malade, qui y conſentit volontiers, d'autant plus que le médecin avec lequel j'étois, avoit ordonné l'eau à la glace en boiſſon & en fomentation ſur le ventre, il y avoit trois ou quatre jours; ce que des commères avoient empêché de faire. Je fis placer la malade ſur le côté, un drap plié en quatre qui garniſſoit le bord du lit, & un baquet ſur le plancher pour recevoir les lavemens à meſure qu'ils ſortiroient; j'avois fait apporter deux ſeaux d'eau ſortant du puits, pour être employés en lavemens; ils étoient chaſſés hors du ventre auſſi vîte qu'ils y entroient; quatre à cinq firent ſortir une quantité de vents avec un peu de bile; la malade en reſſentit du ſoulagement.

Cela m'engagea à continuer, ce que je fis pendant deux heures; les deux ſeaux d'eau furent employés. Le ventre étoit diminué d'un quart; les douleurs étoient ſupportables. Nous la quittâmes pour la laiſſer dormir; ce qu'elle fit durant plus d'une heure: depuis trois ſemaines, elle n'avoit pas eu tant de repos.

Je recommençai les lavemens, & j'em-

ployai encore deux autres ſeaux d'eau dans l'eſpace de deux heures, ce qui calma totalement les douleurs; le ventre étoit diminué de moitié. A dix heures du matin, elle devoit recevoir les ſacremens, comme étant dans une poſition à faire craindre pour ſes jours; & à cinq heures du ſoir, nous la quittâmes très-diſpoſée à paſſer une bonne nuit.

On continua les lavemens & les boiſſons d'eau froide, donnés à la même quantité que la première fois, pendant quatre jours; on y employa vingt-quatre ſeaux d'eau.

Le cinquième jour, elle mangea une ſoupe; elle ne reſſentoit plus aucunes douleurs, le ventre étoit dans l'état naturel, & elle fut parfaitement guérie, au grand étonnement & à la grande ſatisfaction de tout le monde. Cette cure fit beaucoup de bruit dans la ville, à raiſon de la ſimplicité du remède, qui paroît extraordinaire aux perſonnes qui ne ſont pas de l'art.

Je deſire que ces quatre obſervations rendent le ſel *de duobus* ſuſpect à ſes partiſans.

OBSERVATION

Sur une rétention d'urine, accompagnée des accidens les plus fâcheux; par M. GENY, chirurgien de l'Ecole royale pratique de Paris, ancien chirurgien du grand Hôtel-Dieu de Lyon, prévôt des maîtres en chirurgie de la ville de Montbrison en Forez.

Le 5 mars 1784, je fus appellé auprès de M. *Leclair*, ingénieur en chef de la province d'Auvergne, âgé de cinquante-deux ans. Il éprouvoit des douleurs insupportables; il me demanda avec les plus vives instances de lui faire la ponction sur la glande prostate: *Je n'ai pas deux heures à vivre*, disoit-il, *si vous ne m'opérez; il y a trois jours que je n'ai rendu une goutte d'urine.*

Je voulus m'instruire de tout ce qui avoit précédé cet accident; il me dit qu'en 1772, faisant le voyage de Montbrison à Lyon, son cheval l'avoit jetté par terre, & lui avoit donné plusieurs coups de pieds au périnée, ce qui occasionna des dépôts dans cette partie. Il fut traité à Lyon par M. *Carrel*, chirurgien distingué de cette ville; il fut parfaitement guéri, à cela près qu'il lui a resté des cicatrices, des callosités dans le canal de l'urètre.

M. *Dubouchet*, médecin de Montbrison,

voyoit le malade depuis deux jours, & avoit mis en uſage la ſaignée, les bains, l'eau tiède, le lait, la décoction des plantes émollientes, les cataplaſmes anodyns, les potions huileuſes, &c. La fièvre étoit accompagnée d'un friſſon ſi violent, que l'on entendoit claquer les dents du malade. Le ventre étoit tendu & très-douloureux, principalement à la région hypogaſtrique, avec des ſymptômes bien caractériſés d'inflammation, la langue étoit sèche, enflammée; il y avoit beaucoup d'altération : à tous ces ſymptômes fâcheux, ſe joignoient des envies fréquentes d'uriner, ſans pouvoir rendre une ſeule goutte d'urine.

Je propoſai la ſonde comme le moyen le plus prompt de ſoulagement; le malade m'aſſura que MM. *Carrel* & *Bouchet*, chirurgiens très-adroits, n'avoient jamais pu le ſonder.

Je fis une tentative, mais inutilement; les cicatrices & les calloſités empêchoient l'algalie de pénétrer; je ne voulus pas inſiſter ſur des parties déja ſi ſouffrantes; je craignois de faire une fauſſe route.

Je propoſai au malade les bains d'eau froide, & l'application de la glace; je lui promis que ſi ces moyens ne réuſſiſſoient pas, je l'opérerois dans quatre heures : il me fit beaucoup d'objections, non point comme un homme ordinaire, mais en bon

phyſicien. Je m'aſſurai de mon expérience & du conſeil que donne le père de la médecine, qu'il vaut mieux tenter un remède incertain, que d'abandonner un malade à ſon malheureux ſort. M. *Leclair* ſe rendit.

Je réitérai la ſaignée, & je la fis copieuſe; l'inſtant d'après, quoique le malade eût des friſſons aſſez violens, je le mis dans un bain d'eau froide, juſqu'à l'ombilic; il y demeura vingt-deux minutes: on lui donna une taſſe de bouillon bien chaud; ſon friſſon ceſſa dans le bain; ſes douleurs devinrent moins violentes: on le mit dans ſon lit, & ſur le champ je lui appliquai environ trois livres de glace ſur la région hypogaſtrique, & autant au périnée, en lui recommandant de ſerrer les cuiſſes: (on ſait qu'à cette époque il faiſoit très-froid; le thermomètre de *Réaumur* étoit à deux degrés au deſſous de zéro:) une demi-heure après, le malade urina un plein pot de chambre.

Depuis ce temps, il continua d'uriner ſans difficulté; il fut aſſez bien remis pour ſe mettre en voyage au bout de dix jours, & ſoutenir une route de quinze lieues; il m'écrivit peu de temps après, de Thiers en Auvergne, qu'il étoit parfaitement rétabli.

OBSERVATION

*Sur la dépreſſion d'une portion de l'occipital ; par M. R. *** le fils, docteur en médecine à Aubagne.*

Des médecins célèbres qui ont fait des recherches ſur la ſtructure & l'organiſation du cerveau & de ſes dépendances, ont obſervé que la compreſſion, ſoit partielle, ſoit totale de ce viſcère, produiſoit toujours une léſion notable dans les facultés, ſoit phyſiques, ſoit intellectuelles, & un degré d'aſſoupiſſement.

Les effets aſſez conſtans des épanchemens qui ont lieu ſur ce viſcère, & des expériences pluſieurs fois répétées ſur le cerveau de différens quadrupèdes, ſembloient ne laiſſer aucun doute ſur cette aſſertion. M. *de Haller* (a) ſembloit s'être convaincu de cette opinion, en comprimant le cerveau des chiens ; une ſimple injection faite avec de l'eau pure ſur le cerveau de pluſieurs chiens, a produit conſtamment l'abolition des ſens internes & externes, qui ne ſe rétabliſſoient dans l'état naturel que par degrés, & à meſure que l'eau injectée étoit évacuée. L'on trouve dans les Mémoires de

(a) Phyſiolog. tom. iv, pag 300.

l'Académie royale des ſciences, ann. 1741, pag. 199, une obſervation de M. *de la Peyronie*, ſur un abcès qui s'étoit formé ſur le corps calleux, abcès qui, dès que le pus étoit évacué par les ſecours de l'art, laiſſoit au malade l'uſage de ſes ſens; & à meſure que le pus ſe régéneroit, le malade tomboit dans un aſſoupiſſement proportionné à la quantité de pus qui comprimoit le corps calleux.

Saviard (a) parle d'une femme dont la calotte du crâne, ayant été entiérement détruite par une exfoliation de longue durée, avoit laiſſé le cerveau à découvert. Un morceau de courge sèche qu'elle tenoit conſtamment ſur l'occiput, tenoit lieu chez elle de la portion du crâne qui manquoit: on touchoit la dure-mère; un attouchement aſſez léger & ſuperficiel lui faiſoit jetter les hauts cris, une compreſſion graduée déterminoit le ſommeil & l'aſſoupiſſement.

Une infinité d'autres obſervations ſembloient étayer puiſſamment ce ſyſtême, & ne plus laiſſer aucun doute ſur cette queſtion, lorſque M. *Lorry*, dans un Mémoire imprimé dans le Recueil des Mémoires des Savans étrangers, prouva par des expériences bien faites, & pluſieurs fois répétées,

(a) Obſervat xc, pag. 386.

que l'on peut comprimer les grands lobes du cerveau, & faire ſubir au corps calleux différentes altérations, ſans que l'aſſoupiſſement ait lieu.

L'obſervation ſuivante vient, juſqu'à un certain point, à l'appui de l'opinion de M. *Lorry*. Il s'agit d'une dépreſſion, d'un enfoncement d'une portion de l'occipital qui exerce une preſſion conſtante ſur le cervelet, ſans léſion des facultés intellectuelles, ſans aſſoupiſſement, ſans le plus leger ſentiment de peſanteur.

François Falen, garçon cordonnier, âgé d'environ cinquante ans, d'une habitude de corps grêle, d'une bonne conſtitution, d'un tempérament bilieux & ſanguin, reçut il y a quelque temps, trois coups de marteau à la tête. Deux de ces coups ne produiſirent qu'une légère ſolution de continuité. Le troiſième, porté à la partie inférieure latérale gauche de l'occipital, lui fit une bleſſure conſidérable; l'hémorrhagie ne le fut pas moins; le vomiſſement continuel, & un léger aſſoupiſſement, furent les ſymptômes que j'obſervai à ma première viſite : l'aſſoupiſſement étoit moins une léthargie, qu'une ſomnolence légère qui ſe diſſipoit à meſure que l'on ſecouoit le malade.

Des ſaignées abondantes pratiquées au bras, & ſur-tout au pied, diſſipèrent en peu

peu de jours ces deux ſymptômes. Les tégumens étant entièrement emportés, & même fort au large, (car, dans ces ſortes de fracture, on ne doit pas ménager les tégumens, dont la régénération eſt toujours aiſée, & même trop accélérée ;) l'os étant bien mis à découvert, & la ſuppuration qui s'établit ayant détruit en peu de jours le péricrâne, M. *Icard*, chirurgien, & moi, apperçûmes clairement que l'os occipital étoit fracturé dans cet endroit.

La portion fracturée d'une forme circulaire, ayant environ cinq ou ſix lignes de diamètre, étoit enfoncée d'environ une ligne & demie dans la partie ſupérieure de l'occipital dont elle étoit détachée, & tenoit encore à ce même os dans la partie inférieure.

Les indications curatives qui ſe préſentoient, étoient ſans doute d'emporter cette pièce oſſeuſe, dont la preſſion ſur le cervelet ſembloit devoir produire les effets les plus fâcheux, & débiliter les ſens externes. La vue & l'ouïe ſembloient ſur-tout ſingulièrement affectées. M. *Icard* appella en conſultation M. *Deparis*, chirurgien; nous fûmes tous d'avis qu'il falloit, par les moyens uſités, emporter ou relever cette pièce oſſeuſe. Le malade & ſes parens, ſe refuſèrent conſtamment à cette opération.

La plaie fut tenue ouverte pendant long-

temps ; la ſuppuration a duré pluſieurs mois, le pus étoit quelquefois chargé de particules oſſeuſes exfoliées ; enfin la vue & l'ouïe, ſens qui avoient ſouffert, ſe ſont rétablies juſqu'à un certain point. Les facultés intellectuelles ſont dans le même état qu'avant la maladie, & *François Falen* jouit aujourd'hui d'une très-bonne ſanté.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'octobre 1784.

L'élévation du mercure a été, pendant dix-huit jours, de 28 pouces, à 28 pouces 4 lignes ; &, pendant treize jours, de 27 pouces 9 lignes, à 27 pouces 11 lignes.

La plus grande chaleur a marqué 11 degrés au deſſus de 0 ; la moindre, 2 degrés au deſſus de 0. Le terme le plus commun a été entre 4 & 8 degrés au deſſus de celui de la congélation.

Le ciel a été clair onze jours, & plus ou moins couvert le reſte du mois. Le nord, nord-eſt & nord-oueſt, ont régné vingt-quatre jours, & ont été piquans. L'oueſt, ſud-oueſt, ont régné ſix jours, & le ſud un jour, le 31. Il y a eu pendant ce mois des coups de vents, des brouillards, fréquemment de la bruine, quelque petite pluie ; pluie forte les 23 & 27, avec vent.

Il eſt tombé pendant ce mois 11 lignes 8 dixièmes d'eau à Paris.

L'hygromètre a marqué plus de ſéchereſſe que d'humidité, pendant ce mois ; le degré le plus fréquent a été 7 au deſſus de 0. Le degré de la plus grande ſéchereſſe a été 10 ; le moindre 1 $\frac{1}{2}$

au deſſus de 0. Le moindre degré s'eſt manifeſté le 31 par le vent ſud.

Tout le mois a été froid ; le vent du nord piquant ; & le ciel, la plus grande partie du mois, embrumé. Il a régné beaucoup de fluxions, de maux de gorge, de douleurs rhumatiſmales, de toux : de légers diaphorétiques, tels que l'infuſion de fleurs de ſureau, de ſcabieuſe, à laquelle on ajoutoit trois à quatre gouttes de teinture de Sydenham ſur la pinte, ont diſſipé ces maux, en rappellant la tranſpiration.

Les maladies régnantes ont été, & les ſynoques bilieuſes, dont quelques-unes ont pris le caractère de fièvre putride, & les fièvres putrides eſſentielles.

Les fièvres tierces ont continué de régner, & ſont devenues plus rebelles ; elles furent preſque toutes accompagnées d'engorgement ; la peau des malades étoit d'un terne jaune. Ces fièvres n'ont cédé qu'aux fébrifuges nitreux, auxquels on ajoutoit les fleurs de camomille, la terre foliée du tartre, & le ſirop des cinq racines ; le traitement en a été long, & les malades furent ſujets aux rechûtes.

Il s'eſt manifeſté auſſi des fièvres continues ſubintrantes ; des fièvres protéïformes, qui ont cédé au traitement méthodique.

Il y eut peu de fièvres quartes, quoique ce fût la ſaiſon, & qu'il en ait paru ſur la fin de ſeptembre.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
OCTOBRE 1784.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du Soleil.	*A deux heures du soir.*	*A neuf heures du soir.*	*Au matin.*	*A Midi.*	*Au soir.*
	Dégr.	*Dégr.*	*Dégr.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*
1	2, 14	9, 3	4. 3	27 11, 8	28 0, 5	28 1,10
2	2, 2	11,19	6, 9	28 2, 7	28 3, 2	28 3, 2
3	3,15	10, 6	5,14	28 2,10	28 2, 6	28 2, 2
4	3,18	11,11	6,17	28 1,11	27 11, 3	27 10, 1
5	3,15	14, 7	9,19	27 9, 6	27 10, 1	27 10, 8
6	6,13	12,16	6, 7	27 10,11	28 0, 0	27 11, 1
7	3,10	10, 0	6,16	27 10, 7	27 9, 8	27 9, 1
8	4,10	8, 9	7, 0	27 8, 5	27 8, 5	27 8, 8
9	2,10	9, 7	4, 4	27 8, 7	27 8, 8	27 9, 0
10	0, 9	7,15	4,19	27 8,11	27 8,11	27 9, 9
11	3, 8	8,11	3,16	27 10, 9	27 11, 3	28 0, 8
12	4,18	9,17	6,10	28 1, 6	28 1, 6	28 1, 0
13	5, 7	9, 0	6, 0	28 0, 0	27 11, 2	27 11, 0
14	1,15	8, 1	3,15	27 10, 9	27 10, 6	27 10, 6
15	0,19	9, 4	4,14	27 10, 7	27 10, 8	27 10, 8
16	1,11	9,10	4,16	27 10,11	27 10,11	27 10,11
17	0,16	8,14	3,11	27 10,11	27 10,10	27 10, 7
18	1, 7	10, 5	7, 2	27 9, 8	27 9, 5	27 8, 9
19	6,10	11, 7	8,12	27 8, 1	27 8, 5	27 9, 1
20	6, 4	13, 5	8,10	27 9, 6	27 9, 7	27 10, 6
21	6,16	8,16	3,15	27 11,11	28 0, 6	28 1, 4
22	4, 6	9, 7	7, 2	28 0,10	28 0, 5	28 0, 1
23	6,19	10, 3	8, 4	27 11, 0	27 9, 7	27 7, 0
24	4, 0	6, 2	2, 3	27 6,11	27 6,11	27 7, 5
25	2, 2	5,13	1, 6	27 7, 8	27 8, 2	27 9, 4
26	0,17	4,12	2, 0	27 9, 7	27 9, 7	27 9, 7
27	0,18	2,16	2, 8	27 8,10	27 9, 3	27 10, 2
28	2,16	4,12	4, 9	27 10, 6	27 10, 0	27 10, 3
29	4, 1	7, 1	5, 3	27 10, 7	27 10,10	27 11, 2
30	4, 5	7, 1	4,19	27 10, 8	27 9,10	27 9, 9
31	2,12	5, 4	5, 0	27 9,10	27 9, 8	27 9, 7

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	*Le matin.*	*L'après-midi.*	*Le soir à 9 heures.*
1	N-E. ser. froid.	N-E. nua. frais.	N-E. ser. froid.
2	N. nuag. froid.	N. couv. frais.	N. *idem.*
3	E. ser. fr. broui.	S-E. nua. frais.	E. nuag. froid.
4	E. nua. froid, v.	S-E. nu. do. ve.	E. *idem*, vent.
5	E. nuag. froid.	S-E. nua. doux.	S-E. cou. frais.
6	S. cou. fra. ve.	E. couv. frai. v.	E. cou. fra. ve.
7	E. ser. froid, v.	E. *idem.*	E. *idem.*
8	E. couv. *id.* pl.	S-E. cou. fr. br.	E. nuag. frais.
9	E. ser. froid, ve.	S-E. ser. do. v.	E. ser. froid, v.
10	E. *idem.*	S-E. nua. frais.	N-E. cou. froid.
11	N. couv. froid.	N-E. cou. fra s.	N-E nua. froid.
12	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. co. fro. v.
13	E. *idem.*	E. *idem.*	E. *idem.*
14	E. ser. froid. ve.	E. ser. froid, v.	E. serein, *idem.*
15	E. *idem.*	E. serein, frais.	E. ser. froid.
16	E. serein, froid.	E. *idem.*	E. *idem*, vent.
17	E. *idem*, vent.	N-E. *idem.*	E. *idem.*
18	E. *idem.*	S-E. nuag. do.	S-E. nuag. frais.
19	S-E. cou. frais.	S-O. cou. doux.	S-O. nuag. do.
20	S-O. brouillard, frais.	S-E. *idem.*	N-E. couv. frais, pluie, vent.
21	N-E. couv. frai.	N. couv. frais.	N. ser. froid.
22	N. couv. froid.	S-O. *idem.*	S-O. c. fr. brui.
23	S-O. cou. frais, bruine.	S-O. *id.* vent.	S-O. cou. frais, vent, pluie..
24	S-O. c. fr. pl. v.	S-O. c. frai. ve.	N. couv. froid.
25	N. cou. fro. ve.	N. *idem*, neige.	N. nuag. froid.
26	N. brouill. froid.	N. couv. froid.	N. co. froi. ve.
27	N. couv. froid, pluie, neig. v.	E. *idem.* pl. ve.	N. couv. froid.
28	E. couv. froid.	N-E. co. froid.	N-E. *idem*, ve.
29	N-E. nua. froid.	S-O. cou. frais.	S-O. co. fro. pl.
30	S-O. c. fro. ve.	S-O. *id.* ve. pl.	S-O. *idem.* v.
31	N. couv. froid.	S-O. co. fr. br.	S-O. cou. froid.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	14, 7 deg.	le 5
Moindre degré de chaleur.....	9, 9	le 10
Chaleur moyenne.....	5, 17 deg.	
	pouc. *lig.*	
Plus grande élévation du mercure.....	28, 3, 2,	le 2
Moindre élév. du mercure...	27, 6, 11,	le 24
Elévation moyenne..	27, 10, 7	

Nombre de jours de Beau.....	8	
de Couvert...	15	
de Nuages...	8	
de Vent.....	18	
de Brouillard.	3	
de Pluie.....	6	
de Neige....	2	
Quantité de Pluie.....	14	4, lig.
Evaporation.....	12	3
Différence.....	2	1
Le vent a soufflé du N.....	17	fois
N-E....	16	
N-O....	0	
S.....	0	
S-E....	10	
S-O....	17	
E.....	31	
O.....	0	

TEMPÉRAT. froide & humide.

MALADIES : Point.

Plus grande sécheresse....	41, 8 deg.	le 15
Moindre.....	4, 5	le 31
Moyenne.....	22, 8	

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier novembre 1784.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois d'octobre 1784; par M. BOUCHER, médecin.

Un froid assez aigu a succédé, dès les premiers jours du mois, aux chaleurs que nous avions éprouvées le mois précédent: on a trouvé presque tous les matins de la glace à la campagne jusqu'au 19 du mois, & même durant quelques jours dans la ville. La liqueur de mon thermomètre a été observée, le 18 au matin, à un degré au dessus du terme de la congélation, & à ce terme même le 26.

Du premier au 19 du mois, il n'a pas plu; mais du 23 au 31, les pluies ont été assez abondantes. Le vent est resté constamment à l'est, ou au nord-est, depuis le premier jusqu'au 18; ensuite il a varié du nord au sud. Le mercure dans le baromètre ne s'est guères éloigné du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $9\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été du terme même de la congélation. La différence entre ces deux termes est de $9\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.
12 fois du Nord vers l'Est.
6 fois de l'Est.
1 fois du Sud vers l'Est.
4 fois du Sud.

5 fois du Sud vers l'Oueſt.
1 fois de l'Oueſt.
1 fois du Nord vers l'Oueſt.

Il y a eu 19 jours de temps couvert ou nuageux.
9 jours de pluie.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois d'octobre 1784.

Le froid aſſez aigu qui a ſuccédé, dès le commencement de ce mois, au temps doux que nous avions éprouvé en ſeptembre, a cauſé des fièvres catarrheuſes-péripneumoniques, qui ont attaqué ſur-tout les individus peu ſoigneux à ſe préſerver des effets des intempéries du temps. Cette même conſtitution, en faiſant refouler dans l'intérieur du bas-ventre la matière de l'inſenſible tranſpiration, a occaſionné des diarrhées & des coliques d'engorgemens. Cette dernière maladie exigeoit beaucoup de prudence dans le traitement.

Les fièvres intermittentes étoient toujours l'eſpèce de maladies dominantes; &, quoique opiniâtres, il n'étoit pas ſûr de les combattre avec le quinquina, qui ne devoit guère être mis en uſage que dans le cas où l'on étoit ſûr qu'il ne reſtoit ni embarras, ni congeſtions dans les organes du bas-ventre ou de la poitrine.

La petite-vérole s'eſt propagée ce mois. Quelques adultes y ont ſuccombé; mais généralement elle étoit de la bonne eſpèce.

Nous avons vu encore dans nos hôpitaux de charité quelques perſonnes attaquées de la fièvre putride.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Philoſophical Tranſactions of the royal Society of London, *&c.* C'eſt-à-dire, *Tranſactions philoſophiques de la Société royale de Londres, vol. lxxiij, pour l'année 1783. Partie première. A Londres, chez* Davis, 1784.

1. Les articles qui ont rapport à notre journal ſont les ſuivans.

I. *La fin des expériences & obſervations concernant la force attractive des acides minéraux;* par *Richard Kirwan.*

L'auteur ayant expoſé dans les deux premières parties de ſon Mémoire les moyens de s'aſſurer du point juſte de ſaturation d'un grand nombre de compoſés chimiques, pourſuit ce travail dans le commencement de cette continuation. Il y fixe la quantité de chacun des trois acides minéraux qu'il faut pour diſſoudre une quantité donnée des différens métaux & demi-métaux, non compris toutefois la platine & la manganèſe, dont M. *Kirwan* n'a pu ſe procurer aſſez pour donner la préciſion néceſſaire à ſes expériences. Son premier ſoin a été de marquer la quantité d'eau unie à l'acide, & le degré de chaleur employée pour faire la ſolution: il a encore marqué la quantité d'air ou gas qui s'eſt dégagée dans chaque ſolution, comme auſſi ſi ces métaux réduits en chaux ſont ſolubles dans les acides; &, dans ce cas, en quelle proportion elles s'y diſſolvent.

Après avoir développé les avantages pratiques qui réſultent de ces recherches, M. *Kirwan* avoue que ſon principal objet a été de déterminer les degrés d'affinité ou d'attraction entre les acides minéraux, & les différentes baſes avec leſquelles ils peuvent être combinés.

Il définit l'affinité ou l'attraction chimique, *la force qui mêle & unit ſi intimement les particules inviſibles de différens corps les unes avec les autres, que toutes les forces méchaniques connues ne peuvent plus les ſéparer.* Cette attraction a des degrés différens d'intenſité dans les différens corps : de-là vient qu'un corps, quoique déja uni avec un autre, en eſt ſouvent chaſſé par un troiſième qui s'y incorpore. Ces différens degrés d'intenſité, déſignés ſous le nom d'*attractions électives*, ſervent de baſe aux tables des affinités chimiques ; mais ſouvent une décompoſition, en apparence ſimple, eſt double en réalité, & alors il n'eſt point du tout aiſé de diſtinguer le degré d'attraction entre les différentes parties conſtitutives. Par exemple, l'acide vitriolique s'unit à l'alcali gazeux, & en expulſe l'acide crayeux : on a prétendu que ce déplacement dépendoit de l'attraction plus grande entre l'acide vittiolique & l'alcali, qu'entre celui-ci & l'air fixe ; mais en y portant plus d'attention, on reconnoît qu'il ſe fait une double décompoſition : l'acide abandonne à l'air une certaine quantité du feu ſpécifique qu'il contient, & l'air quitte l'alcali dont l'acide s'empare. Ce ſeul exemple peut ſuffire pour établir la néceſſité de faire de nouvelles recherches ſur cette branche fondamentale de la chimie.

M. *Kirwan* eſt perſuadé, que pour parvenir à la connoiſſance exacte de ces attractions mutuelles, il faut s'aſſurer de la quantité réelle d'acide que contiennent les liquides déſignés commu-

nément ſous le nom d'*acides minéraux*, & de la quantité poſitive d'acide qu'abſorbe chaque eſpèce de baſe métallique ou alcaline pour parvenir au degré de ſaturation. Ces données étant trouvées, on peut hardiment avancer, 1°. que la quantité d'acide pur, néceſſaire pour ſaturer une quantité déterminée de telle ou telle baſe, eſt en raiſon *inverſe* de l'affinité de cette baſe avec l'acide employé; 2°. que la quantité d'une baſe déterminée, requiſe pour ſaturer une quantité donnée de chaque acide, eſt en raiſon *directe* de l'affinité de cet acide avec la baſe en queſtion. C'eſt d'après ces principes qu'il faut dreſſer une Table qui préſente la quantité de différentes baſes alcalines & terreuſes, néceſſaire pour ſaturer une centaine de grains de chaque eſpèce d'acide minéral; & on adoptera dorénavant ces Tables, comme préſentant les diverſes attractions de ces ſubſtances.

Notre auteur, avant que d'aller plus loin, croit expédient de s'occuper de la ſaturation; il la définit: *Cet état d'un corps dans lequel il eſt ſi intimement combiné avec un autre, qu'il perd quelqu'une des propriétés caractériſtiques dont il étoit doué avant d'être uni à l'autre;* comme, par exemple, lorſque les acides, par leur réunion avec les alcalis ou avec quelqu'autre baſe, perdent leur propriété de faire rougir les ſucs bleus des végétaux. On verra par la ſuite que cette définition, quoique en apparence très-ſimple, eſt néanmoins très-importante.

M. *Kirwan* rend enſuite compte, d'après les loix de l'attraction ſpécifique, des décompoſitions relatives aux trois acides minéraux, & à leurs baſes déſignées dans les Tables mentionnées, & diſtingue avec raiſon la force ou l'attraction qui réſiſte à la décompoſition, de celle qui tend à l'effectuer. Il appelle la première, affi-

nité *quieſcente*, & la ſeconde, affinité *divellente*. Il s'enſuit de ces conſidérations, que la décompoſition n'a lieu, que lorſque la ſomme des affinités *divellentes* eſt plus grande que celle des affinités *quieſcentes*. Par conſéquent, en mêlant enſemble des corps compoſés, en calculant les ſommes de chacune de ces affinités, on peut prédire quel ſera l'événement de ce mélange. L'exemple du tartre vitriolé & du ſélénite nitreux mêlés enſemble, ſervira à éclaircir cette doctrine. On ſait que le premier eſt compoſé d'acide vitriolique & d'alcali fixe végétal dont l'attraction mutuelle, d'après les Tables mentionnées, eſt comme 215; l'autre (le nitre ſéléniteux) eſt compoſé d'acide nitreux & de terre calcaire, & leur affinité eſt comme 96. Le total de ces deux nombres, 311, repréſente la force qui s'oppoſe à la décompoſition; mais de l'autre côté, l'attraction entre l'acide vitriolique & la terre calcaire, eſt comme 110, & celle entre l'acide nitreux & l'alcali fixe végétal, eſt comme 215. Il s'enſuit que l'agrégat de ces deux nombres, 325, repréſente la force qui tend à effectuer la décompoſition: cette force étant ſupérieure à celle de l'attraction, il eſt évident qu'il doit ſe faire une double décompoſition.

Outre ces forces, il en exiſte une autre dans les ſels neutres, par laquelle ils peuvent être unis à certaines ſubſtances ſans ſouffrir aucune décompoſition, ou du moins en n'en ſouffrant qu'une très-petite, & en conſéquence de laquelle ils forment quelquefois un ſel triple, & même quadruple. Cette circonſtance cauſe ſouvent des anomalies, & mérite d'être approfondie.

Il paroît, d'après les Tables d'attraction mentionnées, que les trois acides minéraux ont préciſément la même affinité avec l'alcali fixe végétal; cependant M. *Kirwan* cite pluſieurs exemples

de décompoſition qui a lieu entre les ſels neutres, compoſés ſeulement de ces parties intégrantes; ce fait contradictoire dépend, ſelon lui, des différentes quantités de feu ſpécifique ou élémentaire contenu dans ces différens acides, & qu'ils abandonnent à la baſe alcaline de l'autre ſel. L'auteur étaye cette théorie par une longue ſuite d'expériences; elle eſt fondée ſur la doctrine du docteur *Black*, que les ſolides abſorbent la chaleur pendant leur ſolution. M. *Kirwan* infère de-là que la chaleur & le refroidiſſement dans différentes ſolutions, ſont l'effet de la quantité de feu tranſmis d'un ingrédient à l'autre. Si le menſtrue n'abandonne du feu qu'autant que le diſſolvant peut en abſorber, ou même moins, le refroidiſſement a lieu; ſi au contraire il en abandonne davantage, le ſurplus devient ſenſible, & la ſolution ſe fait avec chaleur. C'eſt d'après ces principes que le thermomètre indique les opérations cachées dans les différentes ſolutions, & que le réſultat de ces obſervations s'accorde dans le cas préſent avec la théorie. Ainſi on trouve que l'acide vitriolique contient plus de feu ſpécifique, ou en abandonne au moins davantage en s'uniſſant à l'alcali fixe, que n'en donne l'acide du nitre, ni l'acide du ſel. Conſéquemment, ſi l'acide vitriolique vient en contact avec un ſel neutre nitreux ou marin, ſon feu paſſe dans ces derniers acides, leſquels raréfiés par-là à un très-haut point, dépoſent leurs baſes alcalines, deſquelles l'acide vitriolique s'empare alors promptement, quoique ſon affinité avec ces baſes ne ſoit pas plus grande que n'eſt celles des deux autres acides.

II. La ſection ſuivante eſt intitulée, *des affinités des acides minéraux avec les ſubſtances métalliques.*

M. *Kirwan* y rend d'abord raiſon des cauſes qui l'ont déterminé à faire ces expériences avec

les régules, plutôt qu'avec les chaux métalliques. La principale de ces raiſons eſt que ces dernières, déphlogiſtiquées juſqu'à un certain point, ſont indiſſolubles dans la plupart des acides. L'auteur a trouvé qu'il étoit très-difficile de déterminer au juſte la quantité néceſſaire pour ſaturer les ſubſtances métalliques. On a cru généralement que cette quantité s'eſtimoit par l'action diſſolvante, & qu'on pouvoit admettre qu'il y avoit préciſément autant d'acide qu'il en falloit pour tenir la ſubſtance métallique en ſolution. Mais, comme M. *Kirwan* a conſtamment obſervé que ces ſolutions teignent encore en rouge les ſucs bleus des végétaux, il conclud qu'elles ne ſont pas des ſolutions ſaturées, mais des ſolutions avec excès d'acide. Il a cherché en vain d'abſorber cet excès par l'alcali cauſtique, & l'eau de chaux: ces réactifs ont toujours cauſé un dépôt métallique. Enfin, il a examiné la quantité de la teinture de tourneſol, qu'une doſe donnée de ſolution métallique teignoit en rouge, & combien d'acide pur il falloit pour donner à la même quantité de teinture, la même nuance en rouge. Cette quantité d'acide, déduite de la quantité reconnue dans la ſolution métallique, laiſſe la quantité réelle de l'acide qui ſature le métal. Il a évalué la quantité d'acide vitriolique & marin qu'abſorbent le plomb, l'argent & le mercure, par celle qu'il faut de ces acides pour précipiter ces métaux de l'acide nitreux.

Cette ſection eſt accompagnée d'une Table des affinités des trois acides minéraux, & de douze ſubſtances métalliques. La colonne de l'or eſt laiſſée en blanc, par la raiſon que ce métal ne ſe diſſout que dans un mélange de deux acides. Il paroît d'après cette Table, que les terres métalliques ont preſque toutes une plus grande affinité

avec les acides minéraux, que même les alcalis fixes. Notre auteur n'assure pas néanmoins que les Tables des affinités dressées jusqu'ici, & dans lesquelles les substances métalliques occupent le dernier rang, sont fausses. Il voudroit seulement qu'à l'égard des métaux au moins, on les appellât *Tables des précipitations*, plutôt que *Tables des affinités*. Ces précipitations sont constamment, selon lui, l'effet d'une double affinité & décomposition, dans lesquelles le métal *précipitant* abandonne son phlogistique au métal *précipité*, tandis que celui-ci abandonne au premier son acide. M. *Kirwan* rapporte plusieurs exemples, qui prouvent qu'en effet les affinités des acides avec les métaux sont supérieures à celles qu'ils ont avec les alcalis.

Afin d'expliquer pourquoi tous les métaux sont précipités par les alcalis, notre auteur observe que tous les sels métalliques étant tenus en solution au moyen d'un excès d'acide, l'absorbtion de cet excès par l'alcali est souvent suffisante pour opérer la précipitation, & que d'ailleurs les alcalis s'emparent encore, par le moyen d'une double affinité, d'une portion d'acide qui sature le métal; savoir, une petite quantité du phlogistique du métal s'échappe pendant la solution dans l'acide, & le reste est retenu dans le composé formé par la chaux & par l'acide. Il se fait donc une double décomposition entre ces substances, comme nous l'avons déja insinué. De l'autre côté, malgré la grande affinité entre les terres métalliques & les acides, les métaux ou leurs chaux ne décomposent que rarement les sels neutres dont les bases sont un alcali fixe: cela vient, dit M. *Kirwan*, de l'incapacité de l'acide enchaîné par la base alcaline, &, par conséquent, privé d'une grande partie de son feu spécifique,

Dans cet état, il ne peut plus volatiliſer le phlogiſtique combiné avec la terre métallique, & ſans cette expulſion, aucun acide ne peut ſe combiner avec lui. Quant aux chaux métalliques, elles ſont généralement combinées avec l'air fixe, qu'il faut également chaſſer, au moins en partie, ſi les acides doivent y trouver priſe.

Dans la ſection ſuivante, l'auteur traite de la précipitation des métaux des uns par les autres. On n'y trouve qu'un petit nombre d'approximations, & M. *Kirwan* avoue que cette partie eſt la plus délicate & la plus difficile de ſon travail.

2°. La deſcription d'une eſpèce de ſarcocèle d'un volume étonnant dans un Nègre de l'île de Sénégal, & quelques détails ſur cette maladie endémique dans le pays de Galam, par le docteur *J. C. Schotte*. Ce ſarcocèle, ſuivant l'eſtimation de M. *Schotte*, avoit deux pieds & demi de long, depuis le pubis juſqu'à ſon extrémité inférieure, & environ dix-huit pouces de largeur : il devoit au moins peſer cinquante livres. Il étoit oblong, & reſſembloit aſſez, pour la figure, à un ſcrotum de taureau. Très-dur au toucher, la peau qui le recouvroit étoit tellement épaiſſe, qu'on ne pouvoit point la pincer : le pénis entièrement caché dans cette maſſe, ne laiſſoit échapper l'urine qu'en bavant, & par une fente à environ un pied au deſſous du pubis. La peau du périnée & de l'abdomen étoit tellement tirée en bas, que le nombril ſe trouvoit rapproché du pubis.

Il y avoit à la partie antérieure du ſcrotum, un peu à gauche, un ulcère d'environ deux pouces de long, d'un pouce de large, & d'autant de profondeur. Cet ulcère avoit commencé par une puſtule, & s'étoit agrandi peu-à-peu; le pus qu'il rendoit étoit blanc, épais & de bonne qualité. Le fond de l'ulcère étoit rouge, & très-ſenſible

sible à l'attouchement de la sonde ; ses bords étoient calleux. M. *Bishopp*, alors chirurgien en chef de la province de Sen gambia, qui avoit déja traité des ulcères semblables sur ce scrotum, remplit celui-ci de charpie, & mit par dessus un plumaceau cha gé d'onguent basilique. Il toucha de temps en temps les bords avec du vitriol bleu : au moyen de ce traitement, les chairs repoussèrent de tout côté, & la cicatrice se forma.

Le malade, plutôt maigre que gras, pouvoit avoir une cinquantaine d'années. Son ventre paroissoit vide, & les tégumens retirés vers l'épine du dos. M. *Schotte* pense néanmoins qu'aucun des intestins n'étoit descendu dans le scrotum, tant parce que jamais le malade n'avoit ressenti aucun symptôme d'étranglement, que parce qu'en général les hernies sont très-rares parmi les nègres de Sénégambia. Voici les éclaircissemens que l'auteur a pu se procurer sur cette singulière maladie. « Le malade avoit été acheté à-peu-près à l'âge de puberté, & conduit au Sénégal, pour servir d'esclave domestique à un très-riche habitant. Il continua pendant quelques années à jouir d'une bonne santé ; mais peu à peu ses testicules s'enflèrent sans inflammation, sans douleurs & sans autres accidens. Au bout de quelques années, ils avoient acquis un tel volume, que le malade ne fut plus en état de marcher, ni de faire sa besogne ordinaire. Cependant, pour ne pas rester tout-à fait désœuvré, il se mit à couper des barres de fer en pièces d'une certaine longueur, qui ont un prix fixe au Sénégal, & ont cours parmi les Négres comme monnoie. Il pouvoit faire ce métier étant assis, avec un ciseau, un marteau & une enclume qu'il fixoit en terre ; il tenoit alors ses jambes pliées sous lui, & laissoit son scrotum reposer sur la terre. M. *Bishopp* l'a vu plusieurs

années de suite faire ce métier ; mais à la fin le scrotum a pris un tel volume, qu'il lui a été impossible de le continuer plus long-temps. Il y avoit vingt-cinq ans, à dater du commencement de cette maladie, lorsque je vis ce Négre pour la première fois, & en quittant l'île au mois de février 1779, il étoit encore en vie. »

« Quoique je n'aie vu au Sénégal que cet homme affligé de sarcocèle, on m'a pourtant assuré que cette maladie étoit endémique dans une contrée que les Négres du Sénégal appellent communément *Galam* ; & qui étoit la patrie de ce malade. Ce pays est à environ 900 milles anglois à l'est du Sénégal : il est habité par une nation qu'on appelle *Bambáras*. Les habitans du Sénégal qui vont tous les ans, dans la saison pluvieuse, en flotilles à Galam, pour y faire le commerce, m'ont dit que cette maladie y est très-commune, sur-tout parmi les chefs & les grands du pays qu'on appelle *Batcheres* dans leur langue, & qu'ils attachent à l'arçon de la selle de grands godets, pour soutenir le scrotum, lorsqu'ils vont à cheval. »

L'auteur remarque ensuite que cette même maladie se rencontre encore de temps à autres parmi les Mandingas du royaume de Barrah, lequel s'étend depuis les côtes de la mer, au Nord, jusqu'à la rivière de Gambia, & que les Bambaras ont beaucoup de conformité avec les Mandingas.

« Comme cette maladie, à ce qu'on m'a dit, continue M. *Schotte*, commence par une enflure sans douleur & sans inflammation au scrotum, je suis porté à la regarder comme un sarcocèle. *Heister*, dans ses Institutions de Chirurgie, déclare que c'est ainsi que le sarcocèle commence, & qu'il prend de même son accroissement lorsqu'il

attaque les testicules, mais qu'il n'en a jamais vu d'un volume plus considérable que le poing. A mon avis, la différence de volume ne change rien à la nature de la maladie; car on sait que le bronchocèle est à peine connu dans quelques pays; que dans d'autres, il devient médiocre; & qu'enfin dans quelques-uns il prend un accroissement si énorme, qu'il pend jusque sur la poitrine & le ventre: cependant cette différence de volume n'influe point sur la nature de la maladie, & ne la fait point changer de nom. »

« Il est difficile d'indiquer les causes d'un pareil sarcocèle, consistant dans une tuméfaction spontanée des testicules: je ne trouve pas non plus satisfaisantes celles qu'*Heister* indique; &, n'ayant pas été à Galam, je n'ai pas été à même de faire des recherches qui pussent éclaircir ce point. Je proposerai néanmoins les considérations suivantes. »

« Comme la polygamie est autorisée par la loi, qu'elle est d'usage parmi les Bambaras, aussi-bien que parmi toutes les autres nations qui habitent les bords de la rivière de Sénégal & de Gambia, & qu'on estime les richesses & l'importance d'un homme par le nombre de ses femmes, les chefs de ces nations en ont toujours plusieurs. On m'a dit que les Batchères de Galam assaisonnoient excessivement leurs alimens avec le poivre de la Cayenne, & je sais moi-même que les personnes riches de la nation Mandinga, en abusent également. Cette pratique a peut-être pour objet de provoquer l'appétit vénérien; car cet aromate agit particulièrement sur les vaisseaux spermatiques, excite des érections, accompagnées d'une douleur sourde, & d'une turgescence dans les testicules. Je suis donc porté à croire que l'usage immodéré de ce poivre est peut-être, en partie,

la cauſe de cette maladie ; cependant elle n'avoit pas lieu à l'égard de l'homme dont il s'agit, attendu qu'au Sénégal on n'uſe que tres-rarement de ce poivre. »

« La cauſe la plus probable paroît donc une diſpoſition héréditaire ; car, comme la maladie ne commence à ſe montrer qu'à l'âge de vingt-cinq ou trente ans, un homme peut avoir un grand nombre d'enfans avant qu'elle ſe manifeſte : de plus, comme elle ſemble réſervée aux familles des principaux de la nation Bambare, il ſeroit poſſible que le malade dont nous parlons fût deſcendu d'une de ces familles, & qu'il eût été fait eſclave dans ſa jeuneſſe. »

III. *La deſcription d'un nouvel eudiomètre ;* par *Henri Cavendish*, écuyer, membre de la Société royale.

On a obſervé depuis long-temps que la meilleure manière d'examiner, au moyen du gas nitreux, le degré de phlogiſtication de l'air, eſt de procéder au mélange des deux airs dans le temps qu'ils ſont fortement agités, & que pour cette raiſon, l'eudiomètre de M. l'abbé *Fontana* eſt ſupérieur à tous ceux dont on s'eſt ſervi auparavant. M. *Cavendish* a obſervé à ſon tour, que ces expériences peuvent encore être portées à une plus grande préciſion, en mettant dans un contact conſtant avec l'eau, les airs au moment qu'on eſt occupé à les mêler. Cet objet eſt auſſi rempli par l'eudiomètre de M. l'abbé *Fontana*. Enfin notre auteur a reconnu que le réſultat ſeroit encore plus exact ſi l'un des airs pouvoit être mêlé à l'autre très-lentement, & par bulles, en même temps que le vaiſſeau contenant l'autre air ſeroit dans une agitation vive & continuelle. Ici l'inſtrument de M. l'abbé *Fontana* eſt en défaut.

L'appareil imaginé par M. *Cavendish*, pour ré-

pondre à ces fins, consiste en deux vaisseaux; l'un est cylindrique, avec une ouverture étroite à chaque bout, dont le supérieur est alongé en un tube auquel on adapte un bouchon, en attendant le moment de se servir de l'air qui y est renfermé. On attache ce vase au fond d'une cuve, de manière que cette cuve étant remplie d'eau, l'extrémité supérieure se trouve à environ un demi-pouce au dessous de la surface, & qu'en débouchant ce tube, l'air s'échappe lentement, & par bulles, à mesure que l'eau qui s'oppose à son passage lui permet la sortie.

L'autre vaisseau est sphérique, ou une espèce de bouteille, armée d'un col court & large, avec un bouton à l'opposite pour le tenir suspendu. Ce vaisseau, chargé d'une certaine quantité donnée d'air, est renversé au dessus du tube du vaisseau cylindrique, contenant une autre espèce d'air. Ce dernier, en débouchant le col, laisse passer les bulles d'air dans le vaisseau sphérique, lequel n'étant pas fixé au tube, peut être agité vivement pendant tout le temps que l'opération dure.

M. *Cavendish* a imaginé une mesure qui diffère, à quelques égards, de celle de M. l'abbé *Fontana*; mais, comme la quantité d'eau qui adhère toujours aux parois des tubes des vaisseaux & des mesures, peut induire en erreur, il préfère la balance à la mesure. Il pèse d'abord un des vaisseaux avec une espèce d'air, ensuite les deux vaisseaux ensemble avec les airs qu'ils contiennent; & le mélange étant fait, il pèse de nouveau ces deux vaisseaux ensemble : il s'assure par-là de la diminution qui s'est faite. A la suite de cet exposé, M. *Cavendish* enseigne la manière de fixer les épreuves d'étalon, & détaille les précautions qu'il faut prendre pour éviter les erreurs.

Il a désigné sous le nom de mesure le contenu du vaisseau cylindrique, égal à 282 grains d'eau, & il a fait usage de trois vaisseaux sphériques, dont le premier, capable de recevoir trois mesures, a servi à essayer l'air commun : les deux autres, l'un de la capacité de six, & l'autre assez grand pour contenir douze mesures, ont été employés aux épreuves avec l'air déphlogistiqué.

Il y a deux manières de faire des expériences avec cet appareil, selon que les mêmes espèces d'air sont tantôt dans le vaisseau cylindrique, tantôt dans le vaisseau sphérique. Cette différence paroît au premier abord de peu d'importance, attendu que dans l'un & l'autre cas, on obtient toujours le même mélange ; mais si l'on y réfléchit plus attentivement, on trouvera qu'il y a réellement une différence essentielle, puisque dans l'une on ajoute peu à peu de petites quantités d'air nitreux à un grand volume d'air commun ou d'air déphlogistiqué, tandis que dans l'autre, de petites portions de ces derniers airs sont mêlées à une masse considérable du premier. Cette variation produit une différence réelle dans quelques résultats.

Les accessoires de ces expériences y influent encore considérablement. Plus on met de temps à faire ce mélange, plus la diminution est grande : il en est de même de la vivacité de l'agitation. Dans une petite bouteille, l'eau distillée & l'eau commune donnent une différence de cinq centièmes dans la diminution, tandis que cette différence est de sept centièmes, lorsqu'on emploie des quantités plus considérables de ces eaux. M. *Cavendish* donne une Table des effets de diverses sortes d'eaux, pure ou imprégnée de foie de soufre, d'acide nitreux, de copeaux de chêne. L'eau contenant de ces derniers écumoit beau-

coup, & cauſoit la moindre diminution : l'eau diſtillée produiſoit la plus forte. L'auteur croit que cette dernière abſorbe une portion d'air nitreux durant le procédé. Cette différence, qui dépend des diverſes quantités & qualités de l'eau, eſt une cauſe de l'incertitude de toutes les méthodes d'eſſayer les airs, & indique la néceſſité de noter dans chaque cas le volume du vaſe, & l'eſpèce d'eau dont on ſe ſert. M. *Cavendish* fait régulièrement uſage de l'eau diſtillée, mais cette eau abſorbe en différens temps différentes quantités d'air nitreux : il a donc eu ſoin d'examiner chaque fois la quantité de cet air que l'eau a abſorbée.

La température de l'eau eſt encore une cauſe des diverſités qu'on remarque dans les réſultats. M. *Cavendish* eſt parvenu à trouver une régle pour corriger les erreurs de ces expériences ; cette règle, unie à celle qui ſert à fixer les variations dues à l'abſorbtion de l'air nitreux, porte qu'il faut ſouſtraire quatre dixièmes de la diminution que ſubit l'air nitreux battu dans l'eau, & ajouter 002° par chaque trois degrés de chaleur au deſſus de zéro. Cette règle diminue, mais n'efface pas entièrement l'erreur, ſelon l'aveu de M. *Cavendish* lui-même.

Ce ſavant académicien a trouvé, en ſuivant la ſeconde méthode de mêler les divers airs, que la diminution diffère beaucoup moins dans la première, en raiſon du temps plus ou moins long qu'on met à faire ce mélange. Pour rendre raiſon de ce phénomène, il faut remarquer qu'en mêlant l'air nitreux avec l'air commun, le premier eſt privé d'une partie de ſon phlogiſtique, & changé par-là en air nitreux phlogiſtiqué qui eſt abſorbé par l'eau. Or il paroît que plus la quantité d'air nitreux en contact avec l'eau eſt petite, plus elle

eſt privée promptement & complettement de ſon phlogiſtique. Il paroît encore qu'en ſuivant la ſeconde méthode, il faut une moindre quantité d'air nitreux pour phlogiſtiquer une quantité donnée d'air commun, qu'il n'en faut en procédant ſuivant la première.

L'auteur a encore reconnu que ſi l'air nitreux eſt ajouté lentement à l'air commun ſans ſe trouver en contact avec l'eau, le mélange ſera encore plus promptement déphlogiſtiqué que dans la ſeconde méthode. M. *Cavendish* donne ici la deſcription d'un appareil très-ſimple pour faire des expériences d'après ce principe. Le réſultat de ces tentatives eſt qu'une quantité donnée d'air nitreux ne phlogiſtique dans la première méthode, qu'autant que trois quarts du même air auroient phlogiſtiqué en ſuivant la ſeconde méthode.

M. *Cavendish* a fait avec cet appareil un très-grand nombre d'expériences ſur l'air atmoſphérique, en divers endroits, à des jours différens, & à différentes heures du jour; mais les variétés qu'il a remarquées ſont ſi petites, qu'il eſt tenté de les attribuer à des négligences ou inexactitudes. Pour examiner le degré de dé phlogiſtication des airs en différens endroits, il conſeille de les eſſayer en même temps, & dans le même lieu. Il décrit à cette occaſion la manière de remplir des bouteilles avec ces différens airs, & de les conſerver.

Ces expériences, auſſi-bien que celles avec les airs factices, le conduiſent à indiquer la néceſſité de ſe procurer une échelle dans laquelle l'air commun & l'air parfaitement phlogiſtiqué tiendroient des points fixes, tandis que les degrés intermédiaires ſeroient déterminés par un mélange de ces airs en différentes proportions; & les degrés de déphlogiſtication au-delà de l'air

commun, seroient fixés par des mélanges d'un bon air déphlogistiqué, avec de l'air absolument phlogistiqué. Cette méthode est éclaircie, tant par une *formule* servant pour calculer ces essais, que par une table contenant les étalons appropriés.

L'auteur donne ensuite les instructions nécessaires pour se procurer de l'air parfaitement phlogistiqué, soit au moyen du foie de soufre, soit au moyen d'un mélange de limaille de fer & de soufre; ainsi que pour s'assurer, par des procédés hydrostatiques, que cet air est parfaitement déphlogistiqué, c'est-à dire qu'il ne diminue plus de volume. Quant à la qualité de l'air commun, on convient que plusieurs circonstances, outre le phlogistique, peuvent contribuer à le corrompre, & que l'air nitreux peut rester alors en défaut. L'odorat dans ces cas est souvent le meilleur indicateur, & sur-tout lorsque l'air a été phlogistiqué par des substances odoriférantes.

IV. Des *Recherches sur l'ambre gris*, par le docteur *Schwediawer*.

Cette substance se rencontre le plus abondamment dans les mers habitées par les baleines à *Sperma Ceti;* & on en trouve, tant dans leurs corps, que dans leurs excrémens. M. *Schwediawer* conclud de-là que l'ambre gris n'est rien autre chose qu'une portion de matière fécale du *physeter macrocephalus* qui s'est endurcie. Il assure encore « que la substance nommée très-improprement *blanc de baleine*, & qui, avec beaucoup plus de raison, devroit porter le nom de *serum physeteris*, se trouve dans les ventricules du cerveau, & dans la cavité de la moëlle épinière du *physeter macrocephalus*. Cette substance graisse qui est une véritable espèce de suif, destiné vraisemblablement à un usage particulier, est renfermée dans une boîte osseuse trian-

gulaire, placée près du cerveau, & qui occupe preſque toute la partie ſupérieure de la tête. Cette boîte n'a aucune communication avec le cerveau; elle en eſt abſolument ſéparée au moyen de ſes parois oſſeuſes. Le cerveau dans cette baleine eſt ainſi que dans tous les autres poiſſons, très-petit en raiſon de leur volume, & ſe trouve placé directement derrière les yeux. »

« Afin de ſavoir ſi la boîte dans laquelle le blanc de baleine eſt renfermé, a quelque connexion avec le cerveau, on a enfoncé une lancette dans ce réſervoir, qui n'eſt recouvert ſupérieurement que de la peau, ſans que l'animal en parût affecté; la même lancette ayant été enſuite plongée dans le cerveau, le poiſſon eſt mort ſur le champ.

De hydrophobia ejuſque ſpecifico meloe maïali & proſcarabæo, &c; *par M. CHARLES TRAUGOTT SCHWARTS de Siléſie, docteur en médecine. A Hales, chez* Hendel. 1783. *In-8° de 56 pages, avec Fig.*

2. M. *Schwarts* donne d'abord quelques détails ſur la rage; il en examine les ſymptômes, la nature, la violence; il cite pluſieurs cas qui prouvent que le virus de l'hydrophobie peut reſter durant un certain temps caché dans le corps. C'eſt ainſi qu'il a vu un enfant qui, mordu le 27 mai 1781, ne fut attaqué de cet affreux mal, auquel il ſuccomba, qu'environ quatre mois après. Cet enfant offrit encore ceci de remarquable; ſa bleſſure étoit très-légère; le chien avoit ſeulement ratiſſé de ſes dents ſales l'épiderme de la partie droite du ſourcil.

L'auteur préſente enſuite l'apperçu des remè-

des nombreux, recommandés contre la rage. Il fait voir le ridicule de ceux que la ſuperſtition a employés, tels que le foie deſſéché d'un chien enragé, ſes poils, &c. Il eſtime ceux qui purgent le corps par une ſueur copieuſe, tels que le mithridate, la thériaque, & les autres médicamens de cette eſpèce. Il dit un mot des ſialagogues mercuriaux, des émétiques, des purgatifs, des diurétiques; c'eſt aux derniers qu'il donne la palme, puiſque c'eſt à leur claſſe qu'il faut rapporter le méloé de mai & le proſcarabé, inſectes qui provoquent puiſſamment l'urine, & qu'on doit placer au nombre des meilleurs anti-hydrophobiques. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on vante contre la rage, le méloé de mai & le proſcarabé: ſi les vrais médecins, qui n'en avoient pas de connoiſſance sûre, ne l'employoient pas, il n'en étoit pas de même des bergers, des vieilles femmes, de ce tas de médicaſtres de village qu'on rencontre par-tout à la campagne. Dans la Siléſie, les payſans ſur-tout en faiſoient grand uſage, & il faut remarquer qu'ils voyoient preſque toujours réuſſir leur remède; mais ils ne le publioient point, quelques bergers ſe le communiquoient les uns aux autres; c'étoit un ſecret pour le reſte des villageois. Enfin, en 1777, le roi de Pruſſe acheta d'un payſan de Siléſie, un arcane éprouvé contre la rage, dont la baſe étoit le méloé de mai & le proſcarabé. Ce remède excita beaucoup l'attention des médecins. Les uns l'approuvèrent, d'autres doutèrent de ſon efficacité.

M. *Schwarts* répond ici aux derniers par des faits. Dans la Siléſie, ſa patrie, ceux qui ont été mordus par un chien enragé ne ſont pas fort épouvantés de cet accident; ils vont aſſez tranquillement trouver le berger qui adminiſtre le remède, & tous ſont guéris par cet heureux ſpécifique.

Il donne enſuite cinq ou ſix obſervations qui viennent encore à l'appui de cette aſſertion. La première offre ce que l'auteur a éprouvé lui-même. A l'âge de dix ans, il fut mordu par un chien très-enragé; mais il guérit avec le ſecours du méloé. Il ne manque pas d'expoſer toutes les méthodes que les différens bergers ont coutume d'employer pour l'adminiſtration de cet inſecte bienfaiſant. Il termine cette excellente diſſertation par l'explication d'une planche, qui repréſente le méloé de mai & le méloé proſcarabé du chevalier *de Linné*, qui produiſent le mêmeeffet. Le proſcarabé n'eſt pas rare en France: il en eſt fait une mention exactedans l'hiſtoire des inſectes de M. *Geoffroi*; mais ce ſavant naturaliſte paroît n'avoir pas connu l'autre eſpèce, remarquable par les anneaux de ſonventre, qui ſont marqués de rouge. M. *Schwarts* a dédié le fruit de ſon travail à M. *de Reibniz*, miniſtre du roi de Pruſſe.

Des ritters J. FLOYERS, der arzneygelahrheit, doktors, Abhandlung von der Engbrüſtigkeil, &c. *Traité de l'aſthme, par le docteur JEAN FLOYER, avec les obſervations de RIDLEY: traduction allemande; par M. JEAN-CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC SCHERF, de l'Académie Impériale des curieux de la nature. A Leipſick. 1782. In-8°.*

3. Cet ouvrage écrit originairement en anglois, parut à Londres, pour la première fois, en 1698; il s'en fit une ſeconde édition en 1710, puis une troiſième en 1726, & enſuite une quatrième en 1745, conſidérablement augmentée par *Humfrey Ridley*. Il fut traduit en françois

par *Jau*, à Paris, 1761, in-12; & M. *Scherf* vient enfin d'en donner une verſion allemande, enrichie des obſervations de *Ridley*.

Le nouveau traducteur déclare dans la préface, que la théorie du docteur *Floyer* ne lui plaît pas abſolument, & que bien d'autres ſavans médecins ſont du même avis; mais ce Traité ſur l'aſthme eſt rare aujourd'hui, même en Angleterre, & il y a encore des médecins qui en font cas; on y trouve des obſervations de pratique utiles & bien faites: d'ailleurs la partie théorique n'eſt pas entiérement réfutée par M. *Scherf*, qui ſe propoſe de faire ſur l'aſthme, le même travail que M. *Trnka* a fait ſur les fièvres intermittentes, s'il peut lever différens obſtacles. Sa traduction de *Floyer* eſt fort littérale. M. *Scherf* y a encore joint quelques remarques pratiques, qui, ſoit dit en paſſant, ne ſont pas de la plus grande ſolidité.

Elémens de Chirurgie, en latin & en françois, *avec des notes; par M.* SUE *le jeune, prévôt déſigné du collège de chirurgie, adjoint au comité perpétuel de l'Académie royale de chirurgie, &c. &c.*

« En fait d'ouvrages élémentaires, les premiers ſont rarement bons: le temps ſeul peut développer les vrais principes, en les ſoumettant au creuſet de l'expérience. » *Les trois Siècles de la littérature françoiſe, tom. j.*

A Paris, chez Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie. 1783. In-8° de 765 pages. Prix relié, 5 liv. On trouve chez le même*

libraire cet ouvrage en françois ſeulement, un volume in-8°. relié, 3 liv.

4. Cet ouvrage, au frontiſpice duquel on voit la date de 1783, eſt dédié à M. *Andouillé*, avec le titre de premier chirurgien du Roi en ſurvivance. Il ne faut pas que cette date induiſe en erreur; ces Elémens parurent en 1774, chez *Vincent;* & du fonds de librairie de celui-ci, ils ont paſſé chez *Méquignon;* c'eſt la même édition.

Après une préface polémique & juſtificative, eſt une introduction, dans laquelle on traite des principes en général, & dans laquelle on donne l'étymologie, la définition & la diviſion de la chirurgie; c'eſt le ſujet de la ſection première: dans la ſeconde ſection, on s'étend ſur le ſujet, la fin, & l'ordre de la chirurgie.

Tels ſont les préliminaires de l'ouvrage, diviſé en cinq parties.

La première eſt deſtinée à la phyſiologie. Ainſi, l'on y explique ce que c'eſt que la fibre & le tiſſu cellulaire, & l'on marque leurs fonctions dans le corps animal. Vient enſuite la deſcription des vaiſſeaux, ce qui conduit à parler de la circulation du ſang; & immédiatement après, on fait connoître le cœur: l'ordre demandoit cependant que ce muſcle, premier moteur de la circulation, fût décrit avant que d'expliquer ſon action ſur le ſang. Il s'agit enſuite des fonctions communes des artères, du ſang, des ſécrétions, de la reſpiration.... des organes des ſens.... du ſommeil, de l'uſage des parties en général... de celui des parties de la génération de l'homme & de la femme; de la conception; & enfin de l'accroiſſement, du décroiſſement & de la mort.

L'hygiène fait l'objet de la ſeconde partie. On y traite de l'air, relativement à la ſanté, des alimens, du travail & du repos, du ſommeil & de

la veille, des excrétions retenues ou évacuées; mais d'une manière bien ſuccinte. Ce qu'on trouve dans la dernière ſection, & qui regarde les paſſions de l'ame, eſt plus bref encore; on nous apprend, entr'autres vérités, que *le principe des paſſions eſt dans le cerveau, leur ſiège dans le cœur;* & que *c'eſt dans le diaphragme qu'elles font ſentir leur premier effet.* Quiconque aura bien retenu cette petite leçon, ſera parfaitement inſtruit des paſſions & de leurs effets.

On traite de la pathologie dans la troiſième partie, c'eſt-à-dire, de la nature, des cauſes & des ſymptômes des maladies.

La quatrième partie eſt la thérapeutique où l'on parle des indications des maladies chirurgicales, des opérations, des inſtrumens, des appareils, des différentes eſpèces de tumeurs, des plaies des parties molles & des parties dures.

Il eſt queſtion dans la cinquième partie, de la ſaignée, de l'application de quelques remèdes externes & chirurgicaux, tels que les ventouſes, les ſangſues, les véſicatoires, les cautères, le ſéton... des médicamens chirurgicaux, avec les deſcriptions des formules les plus uſitées.

Cet ouvrage, qui doit être bien connu depuis dix ans qu'il exiſte, a mérité l'approbation de l'Académie de chirurgie. C'étoit un excellent paſſe-port.

ANNONCE.

Elémens de médecine pratique de CULLEN, *traduits de l'anglois. A Paris, chez* Théophile Barrois le jeune, *quai des Auguſt.* & Méquignon l'aîné, *rue des Cordeliers.*

Cette traduction paroîtra dans le commencement de l'année 1785.

PRIX.

EXTRAIT du Programme de l'Académie des Sciences, Inſcriptions & Belles-Lettres de Toulouſe.

Cette Académie avoit propoſé, pour le ſujet du Prix double de 1784, *d'aſſigner les effets de l'air & des fluides aériformes, introduits ou produits dans le corps humain, relativement à l'économie animale.* Parmi les ouvrages préſentés au concours, elle en a diſtingué deux; mais elle a vu avec regret, que les auteurs n'avoient pas rempli l'objet du Programme ſous tous ſes rapports; ce qui l'a déterminée à propoſer encore le même ſujet pour le Prix de l'année 1787, qui ſera de cent piſtoles.

L'infériorité des poteries qui ſe font à Toulouſe, & les atteintes lentes, ſourdes, peu apparentes, mais d'autant plus dangereuſes, dont le vernis de plomb qui les recouvre affecte l'économie animale, ont déterminé l'Académie à s'occuper d'un objet auſſi important. Elle propoſe en conſéquence, pour le Prix ordinaire de la même année 1787, qui ſera de 500 liv. « 1°. D'indiquer dans les environs de Toulouſe, & dans l'étendue de deux ou trois lieues à la ronde, une terre propre à fabriquer une poterie légère & peu coûteuſe, qui réſiſte au feu, qui puiſſe ſervir aux divers beſoins de la cuiſine & du ménage, & aux opérations de l'orfévrerie & de la chimie. 2°. De propoſer un vernis ſimple pour recouvrir la poterie deſtinée aux uſages domeſtiques, ſans nul danger pour la ſanté. »

Les auteurs, qui travailleront ſur ce ſujet, join-

dront

dront à leur Mémoire, des uſtenſiles, ou ſeulement des échantillons de poterie faite avec la terre qu'ils indiqueront. Ces échantillons ſeront les uns recouverts du vernis propoſé, & les autres ſans couverte, ſimplement biſcuits, & propres à ſervir de creuſets. L'Académie ſoumettra ces échantillons aux épreuves néceſſaires, pour conſtater qu'ils rempliſſent les conditions du Programme.

Les Mémoires ſeront adreſſés, ſous la forme ordinaire, à M. *Caſtilhon*, avocat, ſécrétaire perpétuel de l'Académie, à Toulouſe. Les ouvrages ne ſeront reçue qus juſqu'au dernier jour de janvier des années pour les Prix deſquelles ils auront été compoſés. L'Académie proclamera dans ſon aſſemblée publique, du 25 du mois d'août de chaque année, la pièce qu'elle aura couronnée.

PRIX.

EXTRAIT du Programme de l'Académie des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux.

Cette Académie avoit cette année deux Prix à diſtribuer: 1°. Un Prix double, deſtiné à cette queſtion: *Quel ſeroit le meilleur procédé pour conſerver le plus long-temps poſſible, ou en grain ou en farine, le maïs ou blé de Turquie, plus connu dans la Guienne ſous le nom de* blé d'Eſpagne? *Et quels différens moyens y auroit-il pour en tirer parti dans les années abondantes, indépendamment des uſages connus & ordinaires dans cette province?* 2°. Le Prix extraordinaire propoſé en 1780, & réſervé en 1782, ſur la queſtion concernant le *Leſtiminctio.*

Sur le premier ſujet, deux Mémoires ont mérité l'attention de cette Compagnie, & contrebalancé ſes ſuffrages.

L'un, portant pour épigraphe ces vers de *La Fontaine* :

Si mon œuvre n'eſt pas un aſſez bon modèle, &c.

L'autre, portant pour deviſe ce paſſage de *Virgile* :

..... *Nullo ſe tantùm Myſia cultu*
Jactat, & ipſa ſuas mirantur Gargara meſſes.

Tous les deux préſentoient, ſur les deux points de la queſtion propoſée, à-peu-près les mêmes vues & les mêmes procédés. Mais tous les deux allant au-delà de ce que l'Académie avoit demandé, ils lui offroient ſurabondamment; le premier, une analyſe intéreſſante du *maïs*, & une ſuite précieuſe d'expériences ſur la panification de ce grain; le ſecond, des recherches approfondies & lumineuſes ſur l'hiſtoire naturelle de cette plante, & des détails curieux & inſtructifs ſur ſa culture. Ainſi, ils lui offroient chacun différens objets indépendans du fond de la queſtion, à peſer auſſi dans la balance. Forcée enfin de prononcer, les deux parties ſurabondantes du ſecond Mémoire, ont dû, malgré leur utilité même, lui paroître trop étrangères au ſujet propoſé. Celles du premier, outre leur mérite particulier & leur importance, ont dû lui paroître y tenir de plus près, & ſe rapprocher davantage de ſes vues. Elle lui a adjugé le Prix. Ce Mémoire, recommandable d'ailleurs par une grande préciſion, avoit décelé d'avance dans ſon auteur, un chimiſte habile, un écrivain exercé dans les matières économiques, un citoyen zélé & ami de l'humanité. Son billet ouvert, a nommé M. *Parmentier*.

L'Académie ne s'eſt point permis de chercher à ſavoir le nom de celui qui lui avoit diſputé la palme, & elle n'ouvrira ſon billet qu'autant qu'il déſirera d'être connu; mais elle a cru lui devoir la juſtice de ne point le priver de l'avantage de pouvoir être encore utile à ſa patrie, par la partie de ſon travail qui lui eſt propre: elle a délibéré de la faire imprimer à la ſuite du Mémoire couronné.

Quant à la queſtion concernant le *Lecti minctio*, l'Académie n'ayant reçu, depuis le premier concours, aucun ouvrage qui ait pu la ſatisfaire, elle a abandonné ce ſujet; & le prix extraordinaire qui lui avoit été deſtiné, a été retiré.

Elle propoſe pour le Prix qu'elle aura à diſtribuer en 1786, la queſtion ſuivante: *Exiſte-t-il entre les végétaux & les minéraux, une analogie ſenſible, & telle que par l'inſpection ſeule des plantes qui croiſſent naturellement dans un terrein, on puiſſe reconnoître, ſoit la qualité des terres, ſoit les eſpèces de minéraux qu'il peut renfermer?*

Elle prévient ceux qui voudront traiter ce ſujet, que, ſans rejetter abſolument les théories générales, elle accueillira avec plus d'intérêt les ouvrages qui lui préſenteront le plus grand nombre de faits déciſifs, & d'obſervations les mieux conſtatées; & qu'elle deſire qu'ils ne faſſent uſage, autant qu'ils le pourront, que des noms de *Linné* & de *Tournefort*, pour la partie botanique, & des noms de *Wallerius* & de *Cronſtedt*, pour ce qui regardera la minéralogie.

Les paquets doivent être adreſſés francs, à M. *de Lamontaigne*, conſeiller au parlement, & ſecrétaire perpétuel de l'Académie, à Bordeaux.

N°s 1, M. GRUNWALD.
2, 3, M. WILLEMET.
4, M. J. G. E.

TABLE.

Extrait. Exposé des expériences qui ont été faites pour l'examen du magnétisme animal, Page 561
Extrait des Registres de la Société royale de médecine, 576
Observat. sur un enfant dont le cœur étoit placé hors de la poitrine. Par M. Tourtelle, *médecin,* 579
Observations & Réflexions sur une maladie putride. Par M. Taranget, *méd.* 582
Observat. sur une hydrophobie, guérie par l'alkali volatil fluor. Par M. Hervet, *chir.* 604
Remarques sur les inconvéniens du vin émétique. Par M. Chevillard, *méd.* 609
Observation sur l'abus du sel de duobus, *donné à la suite des couches, &c.* Par M. Sobaux, *chir.* 610
Obs. sur une rétention d'urine. Par M. Geny, *chir.* 619
Observat. sur la dépression d'une portion de l'occipital. Par M. Ramel, *chir.* 622
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'octobre, 626
Observations météorologiques faites à Montmorenci, 629
Observations météorologiques faites à Lille, 631
Maladies qui ont régné à Lille, 632

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie de Toulouse, 656
..... *de Bordeaux,* 657

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de décembre 1784. A Paris, ce 24 novembre 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1784.

TABLE GENERALE

DES MATIERES

Contenues dans les ſix derniers mois du Journal de Médecine de l'année 1784, formant le Tome LXIIe.

EXTRAITS

OU

ANALYSES DE LIVRES.

CAROLI DE MERTENS, Obſervationes medicæ, tom. ij, Vindebonæ, Page 3

Médecine militaire; par M. COLOMBIER, *médecin de Paris*, (premier Extrait,) 113

(ſecond Extrait,) 225

Magnétiſme animal, 337

Recherches & doutes ſur le magnétiſme animal; par M. THOURET, *docteur-régent de la Faculté de Paris*, 341

Rapport des Commiſſaires chargés par le Roi, de l'examen du magnétiſme animal, 449

Expoſé des expériences faites pour l'examen du magnétiſme animal; par M. BAILLY, 561

Extrait des regiſtres de la Société royale de médecine, ſur le rapport de ſes Membres, Commiſſaires pour l'examen du magnétiſme animal, 576

BIBLIOGRAPHIE,

OU

LIVRES ANNONCÉS.

1°. Histoire littéraire.

Almanach pour les médecins, & pour ceux qui ne le ſont pas, pour l'année 1783; *par le docteur* Christ. Gottfr. Gruner, (en allem.) 215

Eloge de Jean Palfyn, *chirurgien de la ville de Gand; par M.* Van-Dueren, *lic. en méd.* 216

Annonce de la mort de J. Ernest Zeiher, *docteur en médecine, & liſte de ſes ouvrages,* 218

2°. Physique.

Nouveaux principes de phyſique, ornés de planches; par M. Carra, 210, 211

Traité ſur l'air & le feu; par M. Charl. Guill. Scheele, &c. (en allemand,) 205, 206

Mémoire phyſique ſur le brouillard ſulphureux, du 24 juin 1783, dans la province de Groningue; par Sebast. Juste Brugmans, (en holland,) 106

Diſſertatio medica ſiſtens uſum vis electricæ in aſphyxiâ; auct. Chr. Guill. Hufeland, d. m. 309

3°. Elémens.

ou principes généraux de médecine.

D. Christ. Fried. Reuss, med. prof. primæ lineæ encyclopediæ & methodologiæ univ. ſcient. medicæ, 75, 76

Leçons de M. Courcelle, *médecin de la marine, adoptées pour les élèves par M.* Poissonnier, *directeur général des hôpitaux milit.* 331

4°. Histoire naturelle, Botanique, Matiere médicale.

Traité ſur la génération des vers inteſtinaux ; par Martin-Elieser Bloch, *méd.* (en allem.) 83
Phytonomatotechnie univerſelle ; par M. Bergeret, *huitième cahier*, 107, 108
neuvième cahier, 334
dixième cahier, 556
Encyclopédie méthodique, botanique ; par M. le chevalier de la Marck, 102
Flora Londinenſis... auct. Guil. Curtis, 101
Flora Japonica ; auct. Car. Petro Thunberg, botan. prof. 104, 105
Hortus Aurelianenſis ; *par M.* Beauvais de Préaux, 104
C. G. Hoffmann, Hiſtoria plantarum cryptogamicarum, 105
Elenchus Fungorum conſcriptus à J. G. C. Batsch, *ibid.*
D. Casim. Christop. Schmidel, Diſſertationes botanici argumenti reviſæ & recuſæ, 206
Eſſai ſur l'uſage de l'écorce rouge du Pérou ; par Edouard Rigby, 81
Quæſtio medica, &c... *Peut-on regarder l'éther & l'eſprit de térébenthine, comme diſſolvant des concrétions biliaires ; par* Cl. Aug. Durande fils, 77, 78
Uſage bien entendu de l'extrait de Saturne dans les affections extérieures, (en allemand,) 95

5°. Agriculture et Jardinage.

Seb. Just. Burgmans ; Quænam ſunt plantæ inutiles & venenatæ quæ prata infiſciunt, &c. 209, 210

Nouvelle méthode de cultiver les arbres ſauvages; par CHRIST. FRED. LUDWIG, (en allemand,) 105, 106

6°. PHARMACIE ET CHIMIE.

Pharmacopœïa collegii regii medicorum Edimburgenſis, 100
Antidotarium collegii med. bononienſis, edit. noviſſ. 423
Fundamenta chemiæ theoretico-practicæ; auct. J. GUILL. BAUMER, chem. prof. 424
De oleis tentamen; auct. JACOBO LORIMER, doct. med. 198
Mémoire ſur les acides natifs du verjus, de l'orange & du citron; par M. DUBUISSON, *ancien maître diſtillateur*, 199

7°. ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

Traité d'oſtéologie; par M. BERTIN, *médecin de Paris; ſuivi de trois Mémoires de M.* HÉRISSANT, *médecin de Paris*, 98, 99
HENR. AUG. WRISBERGII, prof. Gotting. experimenta & obſervationes anat. de utero gravido, &c. 96
Syſtême phyſique & moral de la femme; par M. ROUSSEL, *doct. méd.* 549
ANTONII MICHELITZ, m. d. Diſquiſitio phyſiologica cauſarum reſpirationis, 547
Obſervations & expériences ſur le ſang fluide & coagulé, ſur l'action des artères, &c; par le docteur MOSCATI, (en italien,) 187
Eſſai théſiforme ſur l'eſprit & la matière, en tant qu'ils ſont du reſſort de la médecine; par M. LE MORT DEMETIGNY, 188, 189
Diſſertatio de comparatione plantar. & animalium, à doct. FELDMANN, cui accedit de analogia partûs & mortis humanæ, 418

8°. HYGIENE.

Avis sur les moyens de diminuer l'insalubrité des habitations qui ont été exposées aux inondations ; par M. CADET DE VAUX, 429

9°. MÉDECINE.

Du prognostic dans les maladies aiguës ; par M. LE ROY, *doct. méd.* 192
G. L. B. VAN-SWIETEN, Constitutiones epidemicæ & morbi, ex ejusdem Adversar. edidit MAXIMIL. STOLL, med. d. & prof. 72
Médecine militaire ; par M. COLOMBIER, *médecin de Paris*, (premier Extrait,) 113
(second Extrait,) 225
Traité de l'asthme, par le docteur J. FLOYER ; *traduit de l'anglois en allem. par M.* SCHERF, 652
Dissertatio medica in contagium phthisicum inquirens, ab AUGUST. FRED. CHR. EVERS, m. d. 79, 80
Sylloge select. opuscul. argumenti medico-practici : collegit ERN. GODOF. BALDINGER, m. d. & prof. 82
Nouveau traitement des maladies dysentériques, à l'usage du peuple indigent ; par M. HARMAND DE MONTGARNY, *doct. méd.* 89, 90
Avis au public sur un petit écrit, intitulé : Nouveau traitement des maladies dysentériques, &c ; *par M.* CLOUET, *m. d.* 90
Instruction sommaire sur la manière de traiter les flux de ventre bilieux & dysentériques, &c. 91
Dissertation sur la rage ; par M. LE ROUX, *chirurgien*, 91, 92
Méthode de traiter la rage ; par M. LE ROUX, 316
Instruction concernant les personnes mordues par une bête enragée, 94

De Hydrophobia ejuſque ſpecifico meloe maïali & proſcarabæo; auct. TRAUGOTT SCHWARTS, m. d. 650
Diſſertatio medica ſiſtens ſymptomatologiam & ætiologiam febris lentæ nervoſæ; auct. JAC. CAR. CARELSON, 308
Diſſertat. medica de diabete; auct. DAUTANE, 311
Traité des dartres; (deuxième édit.) *par M.* POUPART, *doct. méd.* 315
Obſervations ſur le traitement de la gonorrhée; traduit de l'anglois de M. SAM. FOART SIMONS, 193
CAROL. DE MERTENS, Obſervationes medicæ, tom. ij, 3

MAGNÉTISME ANIMAL.

Réflexions ſur le magnétiſme animal, 337
Recherches & doutes; par M. THOURET, 293, 341
Détails des cures opérées à Buzancy par le magnétiſme animal, 293
Rapport des Commiſſaires de la Faculté & de l'Académie royale des ſciences, 449
Expoſé des expériences des Commiſſaires; par M. BAILLY, 561
Extrait des regiſtres de la Société royale de médec. 576

10°. CHIRURGIE.

Elémens de chirurgie en latin *& en* françois, *avec des notes; par M.* SUE le jeune, *chir.* 653
Nouvelle méthode de traiter les maladies de l'articulation du coude & du genou; traduit de l'anglois de H. PARK, *par M.* LASSUS, *chir.* 195
Manuel pratique de l'amputation des membres, par EDOUARD ALANSON, *chir. traduit de l'anglois, par M.* LASSUS, *chir.* 196
Obſervations ſur la méthode de guérir l'hydrocèle, au moyen du ſéton; par M. HOWARD, *chir.* 419

Elémens de la théorie & de la pratique des accouchemens ; par ALEX. HAMILTON, *doct. méd.* (en anglois,) 196, 197
Recherches sur la nature & sur les causes de l'enflure des extrémités inférieures chez les femmes en couches ; par CHARLES WHITE, (en angl.) 197

11°. NÉCROLOGIE ; EXHUMATIONS.

Suite du recueil des pièces concernant les exhumations faites à Dunkerque, 213

12°. VÉTÉRINAIRE.

Traité des maladies vermineuses dans les animaux ; par M. CHABERT, *directeur général des écoles vétérinaires,* 321
Traité de la gale & des dartres des animaux ; par M. CHABERT, 323
Traité du charbon, ou anthrax dans les animaux ; par le même, 325
Du claveau ; par le même, 326
Essais sur les eaux-aux-jambes des chevaux, avec un rapport sur le sifflage & le cornage ; par M. HUZARD, *vétér.* 421

13°. MÉLANGES.

Mémoires publiés par la Société des sciences de Vlissengen, (en allemand,) 181, 182
Mémoires de l'Académie des sciences de Sienne, (en italien,) 183, 184
Nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon, premier volume, 185, 186
Mémoires de l'Académie de Dijon, année 1783, premier Semestre, 305
Commentationes Soc. reg. scientiar. Gotting. anni 1781, vol. iv, 415
Nova acta physico-medica Acad. Imperialis naturæ curiosor. tom. vij, 543

Philosophical Transactions of the royal Society of London; vol. lxxiij, ann. 1783, 633
TORBERNI BERGMAN, Opuscula physica & chemica, revisa & aucta; *tom. j*, 201
tom. ij, 326
tom. iij, 426
Bibliothèque physico-économique instructive & amusante; contenant des Mémoires & observations sur l'économie rustique, sur la description de nouvelles machines, sur les maladies, &c. (deuxième édit.) 431

14°. JURISPRUDENCE MÉDICALE, ET RAPPORTS.

Recherches pathologiques, anatomiques & judiciaires, sur les signes de l'empoisonnement; par M. RETZ, *doct. med.* 193

MÉMOIRES, DISSERTATIONS & OBSERVATIONS.

1°. MÉTÉOROLOGIE.

Observations météorologiques faites à Montmorenci, près Paris; par le père JAUCOURT, durant les mois de

Mai 1784, pag. 296 — Août 1784, pag. 410
Juin 1784, ... 300 — Septembre 1784, 538
Juillet 1784, ... 406 — Octobre 1784, 628

Observations météor. faites à Lille, par M. BOUCHER, pendant les mois de

Mai 1784, pag. 70 — Août 1784, pag. 413
Juin 1784, ... 180 — Septembre 1784, 541
Juillet 1784, ... 303 — Octobre 1784, 631

2°. Matiere médicale.

Lettre de M. Javey des Barres, *méd. à M.* Gastellier, *médecin, pour prouver qu'il n'y a point de spécifiques*, 32
Remarques sur les propriétés & l'usage de la charpie dans le traitement des plaies; par M. Terras, *chir.* 262
Suite, 388
Observat. de M. Bouffey, *doct. méd. sur le danger des crapauds, comme topique sur les cancers*, 139
*Mémoire sur l'*alipum, *ou globulaire, employé comme fébrifuge; par M.* Ramel fils, *doct. med.* 374
Remarques sur les inconvéniens du vin émétique; par M. Chevillard, *doct. méd.* 609
Observations sur l'abus du sel de duobus; *par M.* Sobaux, *chir.* 610

3°. Anatomie.

Observation sur un enfant dont le cœur étoit placé hors de la poitrine; par M. Tourtelle, *doct. méd.* 579

4°. Médecine.

Mémoire sur l'épidémie de la paroisse de Tronget; par M. Gaulmin Desgranges, *doct. méd.* 351
Observation sur l'utilité des bains tièdes dans les fièvres malignes; par M. Hatté, *doct. méd.* 133
Observations & Réflexions sur une maladie putride; par M. Taranget, *doct. méd.* 582
Observation sur une fièvre quarte, guérie par la salivation; par M. Souville, *doct. méd.* 254
Observation sur un mal de tête invétéré, guéri par un accident singulier; par M. Sumeire, *doct. méd.* 360
Réflexions & Observations sur des toux sèches & rebelles, guéries par l'air froid & la boisson froide; par M. Sumeire, *doct. méd.* 244

Obſerv. ſur un aſthme ; par M. FOUQUET, *doct. méd.* 137
Obſ. ſur une épilepſie ; par M. MOREAU, *chir.* 131
Réflexions de M. TARANGET, *doct. méd. ſur le nouveau remède contre la rage, propoſé par M.* DEMATHIIS, *chir.* 17
*Obſerv. ſur un hydrophobe, guéri par l'*alcali volatil fluor ; *par M.* HERVET, *chir.* 604
Obſerv. ſur une affection nerveuſe, érotique ; par M. JACQUINELLE, *chir.* 62
Obſervat. en faveur de la méthode adouciſſante dans les ſpaſmes de la matrice ; par M. SERIEIS fils, 362
Réponſe de M. SUTTON, *aux Réflexions de M.* BRILLOUET, *chir. ſur l'inoculation*, 40
Suite & fin, 143
Voy. *ſur cette diſcuſſion polémique, le tome lx*, 420
le tome lxj, 166
Lettre de M. BAUMES, *méd. à M.* CUSSON, *méd. ſur une inoculation malheureuſe*, 55
Lettre de M. HEYRAUD, *doct. méd. au ſujet du magnétiſme animal*, 290
Réponſe, 291

Extraits des prima menſis *de la Faculté de Médecine de Paris, ou maladies qui ont régné dans cette ville durant les mois de*

Mai 1784, pag. 68
Juin 1784, ... 178
Juillet 1784, ... 294
Août 1784, pag. 405
Septembre 1784, 536
Octobre 1784, 626

Maladies obſervées à Lille, par M. BOUCHER, *médecin, durant les mois de*

Mai 1784, pag. 71
Juin 1784, ... 181
Juillet 1784, ... 303
Août 1784, pag. 413
Septembre 1784, 542
Octobre 1784, 631

5°. CHIRURGIE.

Observat. sur la dépression d'une portion de l'occipital ; par M. R.*** fils, *doct. méd.* 602
Observ. sur l'angine œdémateuse, guérie par la bronchotomie ; par M. FERRIERE, *chir.* 248
Observ. sur un coup de bayonnette, pénétrant dans la poitrine ; par M. NIEL, *élève en chirurg.* 366
Observ. sur des douleurs néphrétiques, avec rétention d'urine ; par M. LÉAUTAUD, *chir.* 364
Observ. sur une rétention d'urine, accompagnée d'accidens très-fâcheux ; par M. GENY, *chir.* 619
*Observ. sur un ulcère guéri par l'*alcali volatil fluor, *appliqué extérieurement ; par M.* POTHONIER, *doct. méd.* 371
Lettre de M. S.***, *sur des accouchemens malheureux,* 159
Réflexions de M. ALPHONSE LE ROY, *sur cette Lettre,* 168
Observation sur un accouchement laborieux, terminé par le lévier de ROONHUYSEN ; *par M* DOURLEN, *chir.* 256
Remarques de M. ALPHONSE LE ROY, *sur ce sujet,* 260

6°. PARTIES, OU MEMBRES ARTIFICIELS.

Réflexions & Eclaircissemens sur la construction & les usages des rateliers artificiels ; par M. JOURDAIN, *dentiste,* 283

ANNONCES.

SÉANCES ACADÉMIQUES.

Orléans : *Société royale,* 334
Paris : *Société royale de médecine,* 432

SUJETS DE PRIX PROPOSÉS.

Bordeaux : *Acad. des belles-lettres, sciences*, 657
Lyon : *Acad. des sciences, belles-lettres*, 553, 555
Montpellier : *Société royale des sciences*, 332
Paris : *Société royale de médec.* 433, 438 *& suiv.*
Toulouse : *Acad. des sciences*, 666

MÉMOIRES COURONNÉS.

Bordeaux : *Acad. de belles-Lettres, sciences*, 661
Paris : *Société royale de médec.* 434, 435, 436, 437

SOUSCRIPTIONS.

Oryctologie, 106
Phytonomatotechnie, 107, 334, 556

AVIS DIVERS.

Nouvelles sondes flexibles de gomme élastique, 108
Livres latins nouvellem. imprimés en Allemagne, 220
Livres en allemand, 222
Autres livres imprimés en Allemagne, 557
Recueil de différens auteurs sur l'anévrisme, ibid.
Cours d'électricité ; par M. MAUDUYT, *médecin de Paris*, 447

Fin de la Table générale des Matières.

Fautes à corriger dans le cahier d'octobre 1784.

Page 359, ligne 15, au lieu de *loocks*, lisez *loochs*.
Page 377, ligne 8, la recommande, *lisez* le recommande.
Page 422, ligne 24, premier, *lisez* première.
Page 441, ligne 27, des, *lisez* aux.

Novembre 1784.

Page 489, ligne 6, au lieu de *montrer*, lisez *monter*.
Page 544, ligne pénultième, *lisez* introduit.